HISTOIRE

UNIVERSELLE

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE).

HISTOIRE UNIVERSELLE

PAR

CÉSAR CANTU

TRADUITE

PAR EUGÈNE AROUX

ANCIEN DÉPUTÉ

ET PIERSILVESTRO LEOPARDI

REVUE PAR

MM. AMÉDÉE RENÉE, BAUDRY, CHOPIN, DEHÈQUE, DELATRE
LACOMBE ET NOEL DES VERGERS

TROISIÈME ÉDITION

ENTIÈREMENT REFONDUE PAR L'AUTEUR

revue et traduite

D'APRÈS LA HUITIÈME ET DERNIÈRE ÉDITION ITALIENNE

PAR M. LACOMBE

SOUS LES YEUX DE L'AUTEUR

TOME QUATORZIÈME



A PARIS

CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET CIE

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56

M DCCC LXII

HISTOIRE
UNIVERSELLE

PAR

CÉSAR CANTU

TRADUITE

PAR EUGÈNE AROUX

ANCIEN DÉPUTÉ

ET PIERSILVESTRO LEOPARDI

REVUE PAR

MM. AMÉDÉE RENÉE, BAUDRY, CHOPIN, DEHÈQUE, DELAIRE

LACOMBE ET NOËL DES VERGERS

TROISIÈME ÉDITION

ENTIÈREMENT REFONDUE PAR L'AUTEUR

revue et traduite

D'APRÈS LA HUITIÈME ET DERNIÈRE ÉDITION ITALIENNE

PAR M. LACOMBE

SOUS LES YEUX DE L'AUTEUR

TOME QUATORZIÈME

A PARIS
CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE, RUE JACOB, 56
M DCCC LXII

HISTOIRE UNIVERSELLE.

LIVRE XV.

QUINZIÈME ÉPOQUE.

HISTOIRE MODERNE.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Dem Schnee, dem Regen,
Dem Wind entgegen,
Im Dampf der Klüfte,
Durch Nebeldüfte,
Immer zu, immer zu!
Ohne Rast und Ruh. (Goethe.)

A travers neige, pluie et vent,
A travers brouillards et tempête,
Sans trêve ni repos, sans que rien nous arrête,
En avant, toujours en avant!

Chaque fois que, par l'énergie de sa volonté, jointe à la puissance de son intelligence, un homme dépasse les proportions ordinaires et se hasarde au delà des limites communes, le docte vulgaire, qui aime la médiocrité et ne tolère que ce dont il se croit capable, s'écrie : *Impossible! c'est un rêveur, un présomptueux;* peut-être même ajoutera-t-il : *C'est un fou, ou un charlatan.* Dites que le diamant existe dans un caillou grossier, et vous serez hué par ceux-là qui n'ont dans les mains ni dans la volonté assez de vigueur pour le briser et découvrir le trésor qu'il recèle.

Un tel homme, s'il ne résiste pas à l'influence de cette sensibilité qui est tout à la fois la faiblesse et la puissance, la récom-

pense et l'expiation du génie, succombera bientôt sous le poids de la réprobation universelle, doutant de lui-même et d'une opinion qui diffère de celle des autres. L'homme qui, sous Louis XIV, proposa de faire mouvoir un bateau par la vapeur s'attira les quolibets des courtisans et de la Ninon, devint fou, et mourut dans un hôpital. Le Dominiquin fut sur le point d'échanger la palette contre le ciseau, pour échapper aux critiques des railleurs. Racine renonça au théâtre par le dépit de se voir préférer l'insipide Pradon. Newton, las des contrariétés qu'on lui suscitait, s'écria : *Je ne veux plus m'occuper de philosophie ; j'ai eu tort d'abandonner l'inestimable trésor de ma tranquillité pour courir après une ombre*. Pergolèse mourut à trente-cinq ans, brisé par les dénigrements opiniâtres de ceux qui le proclamèrent divin le lendemain de ses funérailles.

Mais la patience, si elle ne constitue pas le génie, est une de ses premières qualités ; il sait que toute grande œuvre est une lutte, une éducation, une lice. Loin de décliner les difficultés, il les affronte ; se résignant à l'envie, à l'insulte et, ce qui est pire, à l'insouciance de ses contemporains, il supporte les coups de flèches, les coups d'épingle plus pénibles encore ; il s'améliore par la contradiction, et triomphe une à une des inimitiés, des jalousies, des rivalités. Il rend mépris pour mépris, brave les haines que déchaine contre lui la puissance ou le préjugé, et poursuit isolé une route dans laquelle celui qui succombe est vite oublié, ou livré à la risée.

Mais si, grâce à la jouissance qui transforme les contrariétés en problèmes, il parvient à réussir après avoir triomphé d'obstacles que le vulgaire ne soupçonnait même pas, chacun se hâte de lui rendre une justice tardive, soit pour se vanter d'avoir reconnu son mérite, ou parce qu'il est beau de se faire le protecteur de ceux qu'on ne peut fouler aux pieds. De prétendus amis lui accordent une approbation inactive, qui ressemble à de la compassion ; beaucoup d'autres, par ordre, par flatterie ou pour ne pas avoir commencé en vain la guerre des outrages, s'en vont répétant : *Belle merveille ! qui n'en aurait fait autant ? Il ne fallait qu'y songer et vouloir. Cela même a été fait avant lui ; il n'a eu qu'à imiter, et à profiter de l'exemple de ses devanciers.*

Ces gens-là ignorent ou plutôt feignent d'ignorer que l'efficacité du génie consiste à *savoir vouloir*, et que *l'imitation* ne tient pas à la rencontre de circonstances de détail tantôt fortuites, tantôt inévitables, mais au rapprochement des principes, à la mise

en action des méthodes, à l'essence des systèmes. S'éprendre d'une idée au point de lui sacrifier affections, honneurs, existence; tâcher d'atteindre un but nouveau par des voies anciennes, ou un but connu par des moyens qui n'ont pas encore été employés, c'est là le privilége des grands hommes. Hiram fournit les cèdres, David prépara le bronze et l'or; mais Salomon eut l'idée et la persévérance, et c'est pour cela que le temple porte son nom.

Entre les railleries des premiers détracteurs et l'admiration servile qui se manifestera plus tard, se rencontre la période où l'entreprise de cet esprit d'élite, sa découverte, son idée nouvelle, entrent dans l'ensemble des connaissances générales, au profit de chacun. Quelles que soient les peines dont il ait payé ces résultats, et bien qu'il voie ses mérites méconnus, comme il a contribué au progrès sans se faire illusion, sans s'attendre à la reconnaissance, il se sent amplement payé; car il n'a été mû ni par la pensée de conquérir l'estime de ses contemporains, estime toujours mal distribuée, ni par l'espoir de la gloire, ce rêve des enfants, mais par le besoin de découvrir et de manifester la vérité, afin de la répandre au loin pour l'avantage de ses frères.

Ces pensées naissaient dans notre esprit en méditant sur le sort du grand homme avec lequel nous sommes sortis de l'ère la plus tumultueuse et la plus confuse, pour entrer dans l'âge moderne. D'autres avaient avancé la possibilité de gagner les Indes par une route opposée à celle qui était suivie; mais Colomb eut la force de s'opiniâtrer à la trouver et de réaliser l'idée. Il est contraint d'endurer les refus des puissants, l'ignorance des doctes, les dédains de l'orgueil, les mesquineries de l'avarice, les perfidies de ses rivaux, la nonchalance de ceux qui, incapables d'agir, sont toujours disposés à condamner l'homme qui met la main à l'œuvre. Colomb descend à discuter en personne avec ceux qui s'arrogent le privilége de sanctionner la vérité; il a recours au sentiment pour persuader un moine et une reine, cite aux uns Aristote, aux autres les saints Pères, et parle à ceux-ci de richesses immenses, à ceux-là des intérêts de la religion. Il suit mille voies diverses pour arriver au même but avec l'héroïsme de la patience, la patience, qui est encore le courage.

Pourquoi, lui aura-t-on objecté, *ne pas s'en tenir à ce qui a été fait? Est-il à croire qu'un Génois doive laisser derrière lui les Grecs et les Phéniciens?* Et, sans calculer combien il faut de courage pour immoler son orgueil au triomphe de la vérité, on

l'aura même taxé de lâcheté parce qu'il frappait aux portes du palais ou à celles d'un couvent.

On répète chaque jour que le génie, qui vit de lui-même, n'a pas besoin du galvanisme de la louange et de la popularité, et que les obstacles ne retardent pas les grandes entreprises. Cela peut être; mais nous savons que Kant resta ignoré tant que les journaux ne proclamèrent pas son nom, et que ce fut en vain que Vico devança la science d'un siècle entier, faute de prôneurs; les forces que le génie a consumées pour écarter laborieusement les entraves l'empêchent de tenter de nouvelles entreprises, ou de tirer tout le fruit possible de celles qu'il a menées à bonne fin. Que n'eût pas fait Christophe Colomb dans les quatorze années qu'il employa péniblement à inspirer confiance en son projet?

Enfin, déterminés par l'espoir de grands avantages, les rois lui viennent en aide; un simple particulier lui fournit assistance, mais avec la pensée de partager sa gloire; ses matelots eux-mêmes ne lui obéissent qu'à la condition de lui imposer leur volonté. Il s'embarque avec des ressources insuffisantes jusqu'à la témérité, ou même jusqu'à la folie; il erre à la merci de vents inconnus, et se voit obligé de tromper ses compagnons à l'aide de fausses indications; au milieu de cet Océan sans bornes où il cherche un rivage dont il ignore la position, tout semble se liguer pour faire évanouir ses espérances, et pourtant sa constance puise une nouvelle énergie dans le vaste projet de réunir les hommes dans une même foi, dans une même civilisation.

Mais enfin le cri de *Terre! Terre!* a retenti; il est adoré par les siens comme un dieu, parce qu'il a réussi. Il croit avoir touché aux Indes; c'est une erreur, mais sur sa route il a découvert un nouveau monde.

Réussir, atteindre le but, voir les fatigues de toute sa vie couronnées de succès, et remercier Dieu d'autant plus qu'on a moins obtenu l'assistance des hommes, ce sont là des joies ineffables, dont rien ne saurait exprimer l'étendue.

A quoi le grand homme doit-il s'attendre alors? à l'ingratitude.

Le pilote qui lui a fourni un bâtiment essaye de lui ravir la gloire qu'il a conquise; les rois se dégagent, par des chicanes, des promesses qu'ils lui ont en vain prodiguées. Les esprits forts se moquent de lui, parce qu'il a cherché dans le ciel les espérances que le monde lui refusait; ses rivaux, pour le rapetisser, grandissent à côté de lui un homme médiocre, et désignent sous

le nom d'un autre les découvertes de Colomb. Les uns le taxent de vanité, parce qu'il recherche des titres qui assurent tant de droits à ceux qui les doivent au hasard; les autres l'accusent d'avarice, parce qu'il fait cas de l'or dont il a besoin pour tenter de nouvelles entreprises; d'autres encore de cruauté, parce que ses successeurs massacrent les populations qu'il a fait connaître. — Colomb meurt, et il veut que l'on mette dans son tombeau les chaînes avec lesquelles il revint du nouveau monde; car rien n'enorgueillit autant que le martyre subi pour une cause dont le triomphe est indubitable.

Quand l'envie n'a plus à redouter qu'il trouve un autre monde, elle confesse la grandeur du héros qui n'est plus, et se donne pour dispensatrice équitable de la gloire (1); elle va même jusqu'à l'exagération, pour rabaisser d'autant ceux qui s'élèvent à des hardiesses nouvelles.

Colomb est le premier grand inventeur qui appartienne véritablement à l'histoire. L'antiquité, qui mit au rang des astres le navire qui tenta le trajet de la Grèce à la Colchide, et la lyre sur laquelle cette expédition fut chantée, aurait fait de Colomb un demi-dieu; le moyen âge aurait aperçu dans sa découverte l'intervention du démon, comme dans celle de l'imprimerie et de la poudre à canon. A cette époque, c'est lui-même qui nous apparaît, lui-même avec ses luttes, ses hésitations, ses découragements momentanés, sa persévérance finale, ses erreurs sublimes; Colomb est homme.

C'est là une différence immense entre l'histoire ancienne et la moderne. La première, en effet, nous montre des héros, et l'autre, des hommes; celle-là personnifie les multitudes dans un homme, celle-ci décompose les personnages dans leurs éléments; l'une met en scène la sublimité et l'individu, l'autre la puissance de l'humanité. Or nous aimons à retrouver dans les vicissitudes de Colomb celles de l'humanité même, dont l'histoire, ne fût-elle qu'un spectacle, serait pleine d'attraits. Comme lui, tandis que chaque mortel s'occupe isolément, elle mûrit ses conquêtes à l'aide des forces de tous, et puis elle s'élance avec les ressources qui semblent les moins efficaces; elle triomphe, se voit punie de ses victoires, mais elle s'en fait une échelle pour atteindre à de nouveaux succès.

(1) *Virtutem incolumem odimus,*
Sublatam ex oculis quærimus invidi. (HORACE.)

Dans ce concours de toutes les générations, qu'est-ce que l'homme? le terme moyen d'une proportion, terme nécessaire entre les antécédents et les conséquents ; le résultat des circonstances. Une balle frappe Gustave-Adolphe à Lutzen, et la guerre de Trente ans change d'aspect ; un ver, apporté des Indes dans le bois d'un navire, ronge les pilotis sur lesquels Amsterdam est bâtie, et peu s'en faut qu'il ne paralyse les menaces de cette rivale de Louis XIV, de cette maîtresse de l'Orient.

Le grand homme lui-même, quel que soit son nom ou sa fortude, n'est que la manifestation d'un besoin social, né comme le jour qui succède nécessairement au jour précédent. C'est en vain que les Scandinaves découvrent la Caroline en l'an 1000 ; mais, si Colomb vient à périr dans la traversée, déjà Cabral met à la voile, et un accident le fera aborder au Brésil. La voix d'Arnaud de Brescia et de Huss est étouffée ; mais, si Luther succombe, Zwingle a déjà parlé. Que Saint-Simon vienne à périr en combattant dans la guerre de l'indépendance américaine, Owen et Fourier sont déjà nés pour proclamer des utopies dont quelqu'une peut-être n'est qu'une proposition précoce, qui en son temps deviendra un lieu commun.

Il y en a qui, contemplant l'homme sous cet unique aspect, nous l'offrent comme un instrument accidentel de la fatalité ; affirmant que tout ce qui fut devait être, ils racontent la vie de l'individu et celle des nations avec un calme glacé qui explique tout et ne s'émeut de rien ; ou bien ils proclament la théodicée de l'histoire, dans laquelle ils ne voient que l'action immédiate de la volonté suprême, au point de nier la puissance de l'homme (1).

Cependant nous sentons en nous une force supérieure au tourbillon qui l'entraîne ; nous appelons lâche celui qui ne résiste pas à de mauvaises impulsions, héros celui qui sait lutter contre les autres et contre lui-même, parler et se taire à temps ; nous voyons admirer au delà du tombeau celui qui est sorti de la foule pour réduire en faits les aspirations des autres, pour satisfaire ou prévenir les espérances de son temps. S'il n'en était pas ainsi, pourrions-nous voir, sans éclater en blasphèmes, les éternelles pros-

(1) Indépendamment de son *Discours sur l'histoire universelle*, Bossuet dit, dans l'Oraison funèbre de la reine d'Angleterre : « Quand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'arrête son cours ; il enchaîne, ou aveugle, ou dompte tout ce qui est capable de résistance. »

Pour lui, l'histoire est « la sage conseillère des princes. » Mais combien y a-t-il de princes qui lisent l'histoire?

pérités de la ruse et de la force, les infortunes de la faiblesse et de la vertu, la vie des méchants qui s'écoule dans les jouissances, et celle des bons dans la misère, les plus généreux insultés par le triomphe de l'iniquité, la mort du juste et des nations qui, à l'heure suprême, ne sont consolés ni par une larme, ni par le cri de la conscience indignée?

L'histoire ne saurait, sans faillir, se soustraire à ce principe de sens commun; si elle rejette le libre arbitre, elle abdique le droit de juger les événements, et devient une branche des sciences naturelles, comme lorsqu'elle décrit les débordements du Pô ou les éruptions du Vésuve. Le hasard ne fait rien de grand ni de suivi. Acceptez la fatalité, refusez de croire à la puissance du bras et de la volonté, rejetez l'influence des chefs-d'œuvre, et vous n'aurez plus que des hommes découragés et des nations pusillanimes. La tâche de l'histoire est tout autre; elle exerce le sacerdoce de la vérité et des inspirations généreuses.

L'histoire dépasse également le but lorsqu'elle ne fait qu'enregistrer les faits tels qu'ils sont apparus, ou qu'elle les ramène à des règles préétablies; lorsqu'elle les enchaîne invinciblement, ou qu'elle imite Hume, qui détruisait toute relation entre les phénomènes de la nature; lorsqu'elle prétend que l'homme peut tout, ou qu'il ne peut rien. Non, les générations se transmettent certaines œuvres lentes qui ne sont pas des desseins, mais des besoins, qu'elles accomplissent sans prévoyance et pourtant avec suite, pensées de la Providence qui sont effectuées par le peuple. La liberté dont l'homme croit jouir, et qui seule le rend digne de récompense ou de châtiment, n'est pas une illusion digne de moquerie; la Providence lui a dit : *Tu arriveras jusque-là.* Chaque jour le laboureur appelle de ses vœux le soleil, et le soleil revient; mais est-ce lui qui l'a fait apparaître? Notre volonté influe-t-elle sur les fonctions vitales qui continuent de s'exercer dans le sommeil, ce temps des mystères les plus merveilleux?

Réunissez tous les éléments du monde moral, et vous aurez fait l'histoire de la Providence; comme l'on démontre le Créateur par l'ordonnance de la création, de même les œuvres de l'homme démontrent le Dieu qui les dirige. Le premier examen n'exclut pas les causes immédiates, et le second ne rejette point la volonté humaine, libre et efficace.

Mais qui pourra dire dans quelle mesure interviennent Dieu et l'homme? Qui déduira des faits qui sont de la Providence les

doctrines qui sont de l'homme? ou des phénomènes de ce monde l'explication d'un autre?

La philosophie de l'histoire a cette prétention; mais a-t-elle résolu le problème? Notre siècle s'est complu à des systèmes, idéals dans leur manière de procéder, absolus dans leur principe, arbitraires dans l'application, au lieu de subordonner les conceptions scientifiques aux faits dont elles ne doivent que découvrir le lien réel. De même que la physique a réduit les sept couleurs à trois, qui sont elles-mêmes fondues dans le blanc, de même on a prétendu trouver dans la marche de l'espèce humaine une simplicité que nous n'avons aucun motif de reconnaître. Dans les pays qui pensent, chaque professeur improvise une méthode la première année de son cours; elle est adoptée dans les pays qui imitent, aux acclamations de ceux qui trafiquent de la science : systèmes nébuleux, où chacun prend pour de l'érudition ses propres imaginations, où l'on sacrifie la clarté de l'intelligence sur l'autel du symbolique et du transcendantal, sans réfléchir que leur obscurité vague et mystérieuse ne peut apporter aucune explication effective à l'ensemble des phénomènes. A regarder de trop loin, on s'expose à ne pas voir juste; mais notre époque, amoureuse de grands mots, des formules et des principes absolus, embrasse volontiers ces théories *a priori* qui, aussi faciles à inventer qu'à réduire en fumée, révèlent la puissance de quelques esprits et l'ignorante présomption de beaucoup d'autres, qui éternisent les discussions sans faire faire un pas vers la solution cherchée.

Qui, en effet, saurait déduire avec certitude les révolutions futures de la reproduction de certains événements et de leur enchaînement? Le septuple sceau est apposé sur les causes secondes de l'ordre moral, d'autant moins accessible à l'expérience ou à l'observation que, du petit nombre d'événements transmis par l'histoire, nous ne connaissons que les circonstances extérieures, mais non les causes et les conséquences intimes. La philosophie de l'histoire, c'est-à-dire l'intelligence de sa marche providentielle, consiste moins dans les événements que dans les éléments qui les ont produits; mais elle enchaîne elle-même son essor si elle immole les faits à des doctrines absolues, au lieu de déduire les principes des faits; si elle ne s'humilie pas devant le plus inextricable des problèmes, la permission du mal, et devant les mystères de la vie de l'homme et du monde, cette vie dont le milieu seul reste

éclairé, tandis que le commencement [illegible] fin sont enveloppés de ténèbres ; si elle n'a pas, pour se guider dans ce labyrinthe, un triple fil, à savoir, les voies occultes de la Providence, le libre arbitre de l'homme, la bonté de Dieu, qui rachète l'humanité. En un mot, elle sera la vraie philosophie lorsque, sans mettre l'homme sur l'autel ou l'annihiler, elle cherchera seulement à l'expliquer, et à nous apprendre d'où il vient, où il va, pourquoi il se montre si sublime et si méprisable, abîme de magnificence et de misère, de scélératesse et de générosité.

Toutes les pages de ce livre disent où il faut chercher la solution finale de ce grand problème. Les palingénésies ou les progrès systématiques nous paraissent téméraires, et téméraire aussi la supposition qu'un homme intelligent et fort peut suffire à les diriger, comme il nous semble lâche d'affirmer qu'il doit les subir inévitablement. La marche générale de l'humanité dans les voies que prépare la Providence amène les renouvellements prodigieux qui s'opèrent ici-bas, et fait éclore le bien du mal ; mais Dieu est patient parce qu'il est éternel, tandis que l'homme, qui sent sa durée fugitive, voudrait que toute chose s'accomplît dans cet instant rapide où il vient pour souffrir, expier, s'améliorer et mourir. Ainsi l'astronome désirerait que le cours d'Uranus s'accélérât, pour que ses phénomènes, en se reproduisant, pussent confirmer la vérité de ses calculs. L'ignorant seul croit qu'une comète est accidentelle, parce qu'elle ne revient pas chaque année. La vie véritable est dans l'action de Dieu sur les créatures, et de l'humanité collective sur chaque homme individuellement, dans l'union de la matière avec l'esprit, du moi avec le monde extérieur ; c'est pourquoi Pascal disait que « toutes les parties du monde « sont enchaînées de telle sorte qu'il est impossible de con« naître l'une sans les autres et sans le tout. » L'intelligence, en s'élevant par l'humilité, sait observer avec confiance et respect les traces divines ; elle peut beaucoup, parce qu'elle connaît ce qu'elle ne peut ; au lieu de dissiper ses forces contre des obstacles insurmontables, elle les concentre dans de justes limites, et se rend ainsi l'auxiliaire de la Providence.

Le grand homme n'est donc pas un produit du hasard : il n'y a point de fatalité dans la puissance de sa pensée, dans l'efficacité des moyens qu'il emploie ; point d'aveugle nécessité dans sa réussite, ni d'arbitraire dans les facultés dont il est doué. Le génie ne devine pas, ne crée pas ; il étudie, il lutte, il s'efforce, il s'obstine pour arriver au mieux ; s'il réussit, le vulgaire, auquel

il ne présente que les résultats, les attribue à une inspiration, à une grâce particulière; il en fait un être d'une espèce distincte, comme s'il fallait être né autrement que les tisserands ordinaires pour devenir Harkwright ou Jacquart.

La nature et ses lois gisaient dans les ténèbres;
Dieu dit : *Que Newton soit*, et la lumière fut.

Ainsi s'exprime le poëte; mais nous savons que Leibnitz, Wren et d'autres avaient précédé le grand philosophe anglais; nous savons que la géométrie avait besoin de sa tête, de même que l'épée de Scanderbeg n'était redoutable que dans sa main : nous savons qu'il y a pour toute découverte une opportunité que le vulgaire confond avec la fatalité; nous savons que l'on ne pourrait déterminer les perturbations en astronomie si les principales gravitations n'eussent été d'abord évaluées. Derrière tout grand homme il y a des générations oubliées dont il met à profit le travail, comme fit Homère des rapsodes, et Dante des légendes; c'est ainsi que les plantes se nourrissent des débris dont le sol s'est engraissé. L'homme de génie n'est qu'un homme enfin, et la contemplation de ses efforts, des obstacles qu'il a surmontés, des contradictions qu'il a vaincues, des erreurs qu'il a subies ou combattues, sera toujours le spectacle le plus propre à nous faire sentir notre dignité. Mais la colombe peut-elle mesurer le vol de l'aigle? et l'homme, dont la vue est débile, ne dit-il pas que le roi des oiseaux s'élève jusqu'à la région du soleil, lorsqu'à peine il atteint celle des nuages?

Si nous ne nous abusons, le caractère de l'histoire ancienne consiste dans l'observation de l'homme plutôt que de la race humaine. Étourdie par les efforts anormaux plus qu'attentive à l'allure tranquille et persistante, elle fait guerroyer les héros; elle représente les factions dans les coryphées, et fait dépendre le bonheur ou le malheur d'une nation d'un sage irréprochable ou d'un tyran odieux; la terre reste muette lorsque disparaît le grand homme qui la remplissait; mais bientôt un autre prend sa place. De là une admirable simplicité de dessin, puisque toute détermination, tout fait quelconque part de la volonté réfléchie ou de l'impulsion d'un héros; l'œuvre du peuple semble celle d'un personnage, et Gracchus, Marius, Pompée, représentent la plèbe qui s'élève ou l'aristocratie qui tombe.

Tandis que les sociétés anciennes sont constituées sur des bases déterminées, les sociétés modernes sortent d'éléments en lutte,

mélangés accidentellement. Là, des législations immuables et jurées ; ici, des modifications incessantes et des progrès ; — là, fusion dans un caractère général ; ici, effervescence de principes hétérogènes : d'où il suit que l'État, l'Église, l'opinion, emportent chacun un fragment de la vérité et de la raison.

Nos monarchies tempérées laissent un champ plus vaste à la pensée et aux oppositions : tantôt une partie, tantôt la totalité de la nation veut prendre part au gouvernement ; les princes trouvent de la résistance, vague d'abord, puis déterminée ; les intérêts se croisent, les sentiments sont en lutte ; le lettré et le philosophe ont autant de puissance qu'un roi, et même davantage.

La vague qui se gonfle et franchit le rivage, ou fait sombrer d'énormes bâtiments, est bien plus poétique que l'eau tranquille des canaux qui fait mouvoir des machines ou arrose des prairies. Aussi nous apparait-il grandiose, cet âge antique, scène continuelle de révolutions impétueuses, d'événements extraordinaires et de personnages drapés avec art dans la toge ; les gloires se détachent solitaires sur un fond éclairé d'une lumière incertaine. De nos jours c'est autre chose ; les gloires se rattachent à celles du passé et du genre humain tout entier.

Nous ne croyons pas que moins de passions bouillonnassent autrefois dans le cœur des hommes ; mais un petit nombre d'entre eux s'occupait des choses publiques, très-peu en écrivaient, et ces derniers ne sont pas tous arrivés jusqu'à nous. Par suite, et faute de contradictions, certains jugements restent admis : par exemple, que Denys et Tibère furent des tyrans, que Titus fut clément et Marc-Aurèle philosophe. Chez les modernes, tous écrivent, tous jugent ; il n'est pas de monstre qui n'ait eu des apologistes. Le duc de Valentinois (César Borgia) est vertueux pour Machiavel ; Henri VIII et Élisabeth sont placés au ciel par les réformés, dans l'enfer par les catholiques ; c'est le contraire pour Marie Stuart et Philippe II. Louis XIV est tout autre pour la France que pour la Hollande et l'Allemagne. Aujourd'hui on réhabilite des hommes de sang dont l'humanité ne prononce le nom qu'avec horreur. En effet, sans tenir compte de l'adulation, la lutte des partis s'étant accrue, ou du moins les éléments qui la révèlent, tout est d'une nature mixte, et le droit et la raison se trouvent difficilement d'un seul côté ; des motifs condamnables lorsqu'on les isole prennent un air de justice, placés en leur temps et en leur lieu propre. Au milieu des travaux simultanés de décomposition et de recomposition, opposés quoique

convergents, beaucoup d'hommes ne discernent pas les éléments qui tombent de ceux qui s'élèvent, et accusent une époque de ce que lui a laissé l'époque précédente; car aux idées vaincues survivent les habitudes, et, la révolution intellectuelle accomplie, la révolution sociale ne fait que commencer. Puis vient l'esprit de contradiction, aussi actif que délié, qui se plaît à détrôner la gloire, tandis que la foule accepte de confiance les opinions toutes faites. Les travaux de l'intelligence, faute de pouvoir embrasser toutes les parties d'un champ qui s'agrandit sans cesse, ressemblent aujourd'hui aux cercles que forme l'eau frappée d'un corps étranger, et qui sont moins déterminés à mesure qu'ils s'élargissent davantage. Aussi, de nos jours, des protestations appuyées de témoignages s'élèvent contre les éloges et les critiques prodigués par les classiques; elles disent : *Ce n'est pas vrai!* soit pour attribuer à la marche naturelle des idées et des choses ce qui semblerait prévoyance politique, soit pour renverser le héros de son trône resplendissant, et le rejeter au rang des mortels ordinaires.

Nous figurons dans cette *comédie* dont Dante a deviné la divinité. La tragédie nous a enseigné à admirer la dignité et l'héroïsme des races nobles; l'histoire, à ne comprendre la gloire que personnifiée, à nous figurer Hercule vainqueur du lion de Némée plus volontiers que la civilisation refoulant les monstres de contrée en contrée. Ne sentez-vous pas l'école dans cette admiration pour l'individu plutôt que pour les masses, pour ce qui s'accomplit en un jour plutôt que pour l'œuvre des siècles, et dans cette envie de réduire l'histoire à un drame avec unité d'action et de héros?

Telle était l'histoire ancienne, et c'est pourquoi on la connaissait mieux. Le sujet est un; il n'y a qu'un ou peu d'acteurs; le centre d'intérêt est un; un le sentiment, celui du petit nombre d'oligarques qui dominent une génération esclave, et se détachent de la foule désordonnée. Aujourd'hui chaque nation vit indépendante; s'il arrive que l'une domine l'autre, c'est un accident ou une violente exception; mais, pour les nations anciennes, il fallait ou régner ou succomber, et l'histoire n'avait à s'occuper que de celle qui triomphait.

L'écrivain moderne se trouve contraint, dès les premiers pas, de défricher le champ qu'il doit parcourir, de discuter les origines qui ne remontent plus aux demi-dieux, mais aux barbares; de disséminer son attention sur une infinité d'éléments, de réfuter

les opinions opposées sur chaque fait, de se diriger, au moyen de l'analyse philosophique, à travers les causes complexes et éloignées, avec une insistance scientifique qui nuit à l'intérêt dramatique. En outre, il doit s'occuper de statistique; car, dit-on, les finances sont le nerf des États : ce qui est vrai si elles ont pour objet non de fournir de l'argent aux gouvernements, mais de créer la richesse nationale, d'en faire une équitable distribution et de produire une rapide circulation.

L'empire de la volonté se révèle davantage chez les anciens, tandis que la complication moderne laisse à peine discerner l'homme au milieu d'instruments innombrables. Là le choc instantané; ici la recherche de l'ordre, qui porte à la fusion, puis à la philanthropie, et qui n'éblouit pas autant que les bouleversements et les ruines.

Il en résulte que les anciens narrateurs se ressemblent tous, et que les modernes présentent autant de genres qu'ils ont de points de vue différents. Les uns s'attachent uniquement aux phénomènes, les autres aux causes, d'une manière abstraite; ceux-ci s'occupent du gouvernement; ceux-là, du peuple; quelques-uns se plaisent à tracer des tableaux d'ensemble et sans nom, d'autres croient ne pas devoir négliger le moindre détail; il y en a qui voient partout le mélange et la guerre, et d'autres les effets du commerce ou de la religion.

N'est-il pas naturel que les historiens de l'antiquité, orateurs et artistes, plaisent beaucoup plus que les historiens modernes, obligés d'être politiques et économistes? Après avoir étudié chez les anciens les époques qu'ils décrivent, nous les trouvons si radieuses que beaucoup d'entre nous les regrettent comme offrant à l'humanité ce qu'elle pouvait désirer de mieux; des philosophes comme Machiavel, Rousseau, Mably, ont voulu appliquer aux modernes les dogmes des anciennes républiques, et les leur proposer pour modèles. Nous ne voulons pas rechercher si les anciens temps furent plus heureux; mais ces écrivains auraient dû s'apercevoir de la différence radicale qui les distingue, et ne pas les juger avec des idées empruntées aux nôtres. Alors de petits peuples (nous ne parlons pas de ceux de l'Asie, dont les empires n'ont pas trouvé d'apologistes sérieux) vivaient des brigandages qu'ils exerçaient les uns contre les autres, voyaient leur grandeur dans la ruine de leurs voisins, et réduisaient en esclavage les prisonniers et les colons des vaincus, afin que les citoyens pussent promener leur oisiveté dans les basiliques ou dans le forum, pro-

noncer des arrêts et trafiquer de leurs votes. Quelques-uns, afin de s'enrichir, s'assujettissaient à des privations claustrales, tandis que nous préférons aujourd'hui multiplier les moyens de satisfaire aux besoins du peuple, et, au lieu d'alléger ses charges, faire en sorte qu'il puisse les supporter.

L'existence de la patrie dépendait alors uniquement des exploits militaires; elle cessait en cessant de vaincre. De là, cette nécessité de détruire pour n'être pas détruits; un peuple dont les forces étaient épuisées devenait l'esclave d'un autre ou de quelque despote.

Le germe nécessaire de la destruction ne se trouve pas dans les racines des sociétés modernes, qui, fondées sur l'intérêt de chaque nation et de chaque particulier, cherchent la prospérité des États voisins, et leur propre avantage dans celui de tous.

Il était dans la nature de ces sociétés de concentrer dans les mains de l'autorité non-seulement le pouvoir matériel appliqué aux actes, mais encore le pouvoir purement moral destiné à surveiller les pensées, les inclinations et les croyances; or il n'était pas possible de séparer l'un de l'autre, attendu leur origine commune et l'obligation de restreindre la politique à une cité principale, même lorsqu'elle avait soumis la moitié du monde. Dans la pratique et la théorie, on n'établissait aucune distinction entre les règles de l'opinion et celles des actes; lors même qu'il s'agissait de remettre le gouvernement aux mains des philosophes, on entendait une autorité absolue.

Grâce à cette confusion des pouvoirs, la morale restait subordonnée à la politique; or, comme celle-ci est essentiellement guerrière, on ne dirigeait l'éducation que vers la guerre, et l'on abandonnait la partie morale aux soins privés des philosophes ou à l'impression des spectacles. Du reste, les magistrats intervenaient dans tous les détails de la vie: la législation disposait de l'homme entier; la patrie était tout, l'individu n'était rien; l'homme s'aliénait lui-même pour n'appartenir qu'à la société. Aujourd'hui c'est le contraire: la société respecte la vie privée, le foyer domestique, et ne demande au citoyen que ce qui est indispensable à l'ordre; de là vient qu'il conserve son être propre, et sait qu'il existe des actions mauvaises quoique non défendues. Dans les sociétés antiques il fallait donc l'impulsion des grands hommes, tandis que les nôtres marchent toujours en avant, même sous des rois imbéciles et des chefs pervers. L'homme s'isole dans l'antiquité, et c'est par sa haine contre l'étranger qu'il soutient la société dont

il est membre ; il croit que le patriotisme consiste à détester quiconque est né dans un autre pays, et la politique, à s'emparer du territoire d'autrui, pour faire servir la population à sa propre grandeur.

L'esprit de conquête ne connaissait d'autres limites que la possibilité ; Agésilas disait : *Les frontières de la Laconie sont où atteint la pointe de nos lances*. Pour les Romains, l'étranger était un ennemi, et leur condition habituelle, la guerre ; leur soldat partait lourdement chargé pour de longues marches, sans autres vivres qu'un peu de farine, dont il faisait des galettes, auxquelles il joignait du lard et du saindoux, et quelques gouttes de vinaigre pour corriger l'eau dont il se désaltérait ; point d'hôpital pour le recevoir s'il était malade ou blessé. Animé d'une valeur farouche, exposé à des souffrances excessives, l'homme s'endurcissait contre lui-même, et devenait d'une rudesse cruelle envers les autres ; il appelait héroïsme le carnage après le combat, et le massacre de populations désarmées. Les vaincus étaient détruits : les Perses transplantent au cœur de l'Asie des nations entières, juives ou grecques, comme les Hébreux et les Grecs avaient anéanti les peuplades antérieures ; Rome extermine les civilisations florissantes de l'Étrurie, de Corinthe, de Carthage, de Rhodes ; elle traita la Grèce comme de nos jours l'ont traitée les Ottomans.

Ces calamités constituaient le fond des mœurs dans l'antiquité ; il en devait être ainsi puisque toute base morale manquait, et qu'il n'existait d'autre droit que celui de la commune et de l'État. Le type de l'existence parfaite ne se peut déduire que de ses rapports avec l'ordre de la création entière ; mais l'antiquité ne le possédait pas, ou tout au plus il était connu parmi quelques philosophes, sans descendre dans la conscience des masses, dont les sentiments engendrent la sociabilité et le droit. C'est pour cela que le *jus romanum* était l'expression rigoureuse des nécessités matérielles de l'association telle qu'elle existait, consacrant, avec une logique inflexible, des faits violents et des conséquences monstrueuses. L'équité, au lieu d'y présider, ne s'y glisse que furtivement ; le droit naturel n'en est pas l'expression, mais on appelle ainsi les rapports purement instinctifs des êtres animés, et droit des gens, les usages communs aux nations ; coexistant avec le droit civil, ils s'entravent au lieu de se limiter, sans que l'un d'eux soit cause finale, et par suite règle supérieure à tous. La jurisprudence vous dira donc que l'homme est libre de droit

naturel, mais qu'il devient légalement esclave; qu'il devient chose par le droit des gens, ennemi par le droit civil.

A la fin le Verbe se révèle, type idéal et tout ensemble réel d'une existence nécessaire; l'homme conçoit, d'après lui, la perfection à laquelle sa nature est destinée, et la nécessité d'y parvenir dans la pratique de la vie. Le chrétien crut au devoir de s'améliorer toujours, et de se dévouer pour Dieu; il crut à la charité comme loi obligatoire, à une cité éternelle dont il devait se rendre digne. Dès lors la pure équité, la fraternité universelle ne furent plus des rêves, mais les bases d'un état normal auquel l'homme ne peut guère renoncer sans changer de nature; l'ordre civil n'est pas un simple fait de nécessité, mais un fait obligatoire comme reflet de l'ordre social parfait, dont il est tenu de poursuivre la réalisation successive; le droit se compose de trois éléments essentiels : les règles de pure équité, code de la société idéale, les faits sociaux présents en rapport avec l'idéal, et leur réforme progressive dans la voie de la perfection.

Désormais le mot de *fraternité*, qui pour la première fois fut proféré dans le cénacle, a retenti dans les cabinets; la dénomination atroce d'*ennemis naturels* est rayée même des livres inexorables de la diplomatie, et personne ne prétend plus que le soleil verse sur un seul homme des torrents de lumière à l'exclusion des autres. Les nationalités sont sacrées; l'unique but de la guerre est de rétablir le droit; l'unique effet de la victoire, de gagner la cause disputée et de se garantir d'injures nouvelles. Si cela ne se passe pas toujours ainsi, on le feint du moins; la violence même se couvre du prétexte de la légalité, et les héros, encensés à la fois et maudits, sont heureusement une exception. Un général devait avoir tué dix mille hommes au moins en bataille rangée pour obtenir le triomphe; nous louons aujourd'hui celui qui a le plus épargné d'hommes et de souffrances. La guerre se fait entre les gouvernements, et non entre les personnes, et la nature même des armes écarte la fureur personnelle; si fermer le temple de Janus était pour Rome une exception, c'est le contraire pour nous. On ne tient les armes prêtes que pour donner force au droit et sûreté à la morale, et les nations s'accordent pour briser le char de celui qui s'avise de menacer les autres sans motif.

Ceux qui combattent ne sont plus les hommes liges d'un individu, mais les représentants d'une nation; quoique le droit de la guerre se fonde encore forcément sur l'état naturel présumé de l'homme, les propriétés sont grevées de charges, mais respectées,

les personnes subissent des violences comme individus, mais non plus en masse ; le prisonnier ne devient pas esclave, mais il est gardé pour qu'il ne puisse nuire ; dans les supplices, mutiler les morts au lieu de déchirer les vivants, fut un progrès ; de même nous faisons la guerre, mais en professant le désir de la paix ; la guerre elle-même contribue à fortifier l'idée de la puissance publique contre la puissance privée, tellement que du droit de la guerre naît parmi les modernes l'idée de la chose publique.

Peut-être un temps viendra (pourquoi nous ravir une douce illusion ?), peut-être un temps viendra où il n'y aura plus de guerre entre les peuples civilisés, mais une rivalité d'industrie, un accord général pour maîtriser la nature. C'est à quoi tendent les sociétés modernes, tandis que les anciennes attachaient une idée d'opprobre à l'exercice des forces de l'homme sur la matière ; les arts même n'étaient perfectionnés qu'en vue de la guerre, et, comme elle constituait l'occupation de chacun, le travail et le négoce étaient réservés aux esclaves, à titre de punition.

Ce que l'on doit déplorer dans les anciens qui ont traité d'économie politique, ce sont bien plus des maximes pitoyables que les applications pratiques dont elles furent suivies. Aucun d'eux ne remonte aux véritables sources de la richesse nationale, et ne s'occupe de ce qui fait vivre les sociétés ; lors même que le bon sens les conduit sur la voie de vérités utiles, ils ne savent ni les coordonner ni les mettre en évidence. *Que faire*, disait Xénophon, *d'hommes cloués tout le jour sur un métier à tisser, dont les produits énervent les consommateurs et font gaspiller l'argent ?* Aristote approuve ce qu'il appelle la *production naturelle*, c'est-à-dire la consommation de ce qui a été procuré par l'agriculture, la chasse, la pêche et les *arts utiles*, mais non la production *artificielle* ou la vente, parce qu'il craint qu'elle n'inspire uniquement la passion de l'argent ; il admet encore moins qu'on doive spéculer et prêter, opérations qu'il trouve contraires à la nature, comme s'il était possible de produire sans capitaux, ou d'avoir des capitaux sans amasser ! Platon installe sa république imaginaire loin de la mer, c'est-à-dire loin du meilleur véhicule du commerce, et il fait le procès au citoyen qui s'avilit en se livrant aux occupations du négoce. *Il ne convient pas*, déclare Cicéron, *que le peuple dominateur de la terre en soit le négociant ; on ne peut faire de bénéfices, dans le commerce, que par le mensonge et la fraude.*

Pour nous, qui sommes sortis de l'atelier ou de la boutique,

quelle sympathie pouvons-nous avoir pour une société qui nous condamnait à l'infamie? Si donc le citoyen ne doit pas produire, il faudra qu'il vive d'aumônes, et l'État ne pourra le soutenir que par le pillage. En effet, Rome sacrifie perpétuellement l'utile à la grandeur, et, par une interversion de l'ordre, elle veut consommer sans produire, s'enrichir sans travailler, c'est-à-dire, en enlevant aux autres leurs biens et la liberté. De fait, où manque l'industrie, la société est impossible sans une grande multitude d'esclaves; l'égalité est une chimère, et la liberté un mensonge. Voilà pourquoi les personnes oisives et l'esclave sont le caractère de la société antique, comme la tendance continuelle à l'affranchissement est le caractère de la nôtre. Pour les anciens, l'économie politique est la conquête; pour nous, c'est la liberté du travail et l'emploi du crédit. L'homme qui supporte avec fermeté la douleur et l'adversité est, aux yeux d'un de leurs philosophes, le plus beau spectacle. Les anciens héros se montrent, en effet, dans l'attitude d'hommes qui défient la fortune; au lieu de cette dignité passive, on exige des héros modernes qu'ils luttent avec énergie contre la nature indomptée et les mauvaises passions.

Dans le siècle passé, quand l'industrie était encore chose ignoble dans l'opinion, les encyclopédistes s'ingénièrent à la remettre en honneur; ils allèrent jusqu'à la confondre avec les beaux-arts, et Diderot s'écriait : *Rendons enfin, rendons aux artisans ce qui leur est dû; les arts libéraux se sont assez chantés eux-mêmes; qu'ils emploient maintenant ce qui leur reste de voix à célébrer les arts mécaniques.* Aujourd'hui, nous les classons à part, parce que la réhabilitation est accomplie; la science prête son aide aux manufactures, et l'artiste anime par le sentiment les travaux de l'artisan. Nous croyons que le meilleur moyen de relever la dignité de l'homme, c'est de le mettre à l'abri du besoin; car la plus sûre garantie de la liberté est la plus grande somme possible d'indépendance personnelle parmi les citoyens, indépendance qui croît à mesure que les profits du travail se trouvent mieux répartis.

Cela était-il possible dans des gouvernements où quelques hommes libres commandaient à d'innombrables esclaves? où des populations entières travaillaient pour de rares privilégiés (1)?

(1) VERGNIAUD, le plus éloquent des Girondins, lorsqu'on s'occupait de jeter les bases de la nouvelle constitution, s'écria : « Voulez-vous créer un gou-

Du reste, les moyens propres à développer l'industrie auraient manqué à une époque où la géographie, la physique, la chimie, se bornaient à des notions si restreintes ; où la division du travail et des professions n'était point connue ; où les terres, les capitaux et les travailleurs appartenaient au même individu. Toute l'économie politique se bornait donc à la bonne administration du patrimoine et des biens publics ; les propriétés des particuliers étaient garanties non par un intérêt mutuel, mais par la seule prédominance de leur nation sur les autres. Comme toute chose appartenait aux vainqueurs, tous les efforts avaient pour but la prédominance par les armes ; aussi l'économie privée, comme l'économie publique, s'appuyait sur l'immorale puissance du glaive.

Il y a donc la même différence entre les sociétés anciennes et les modernes qu'entre les aristocraties et les démocraties, c'est-à-dire la disparité ou l'égalité devant la loi. Chez les anciens, apparence de luxe, de concorde, de force, volontés plus unanimes et, par suite, plus efficaces, plus de fermeté dans les périls et de générosité dans les sacrifices, plus de réflexion pour faire, plus de constance à conserver ; parmi les modernes, plus de discussions, plus de différends, plus d'inquiétude du présent, de goût pour les changements, lors même qu'ils ne sont pas pour eux une amélioration. Chez les premiers, des particuliers tout-puissants annihilaient l'autorité sociale ; chez les seconds, les hommes sont nivelés, et le pouvoir public s'étend toujours plus vigoureux sur la tête de tous. Chez ceux-là, l'idée du respect envers les privilégiés est exagérée ; chez ceux-ci, l'intérêt individuel cède devant l'intérêt commun, parce qu'il est compris. Là, l'inégalité ; ici, l'uniformité : d'où il suit que l'indépendance et l'originalité se perdent dans une physionomie commune. Tout

« vernement austère, pauvre et guerrier, comme celui de Sparte ? Dans ce « cas, soyez conséquents comme Lycurgue ; comme lui, partagez les terres « entre tous les citoyens ; proscrivez à jamais les métaux que la cupidité hu- « maine arracha aux entrailles de la terre ; brûlez même les assignats, dont le « luxe pourrait aussi s'aider, et que la lutte soit le travail de tous les Fran- « çais. Étouffez leur industrie, ne mettez entre leurs mains que la scie et « la hache. Flétrissez par l'infamie l'exercice de tous les métiers utiles, « déshonorez les arts, et surtout l'agriculture. Que les hommes auxquels vous « avez accordé le titre de citoyens, ne payent plus d'impôts. Que d'autres « hommes auxquels vous refuserez ce titre, soient tributaires, et fournissent « à vos dépenses. Ayez des étrangers pour faire votre commerce, des ilotes « pour cultiver vos terres, et faites dépendre votre subsistance de vos es- « claves, etc., etc. »

homme conçoit une haute idée de sa patrie et de lui-même; il acquiert de l'aisance dans la conversation, parce qu'il ne s'imagine pas être méprisé des autres, puisqu'il ne les méprise point lui-même; il aime le bien-être matériel, parce que personne ne peut lui imposer des privations inutiles à son amélioration physique et morale; c'est vers ce bien-être qu'il dirige constamment son esprit et ses forces particulières, sans l'attendre des gouvernements ou des grands. L'homme apparait toujours à la place du héros, et même, dans les plus folles tentatives des factions, on aperçoit cette dignité qui le pousse à faire choix d'une cause, et à la servir par conviction.

De là, ce développement de l'esprit, qui oppose l'autorité de la raison à l'empire de l'autorité; de là, ce sens commun devenu prédominant, ce qui faisait dire à Telleyrand : *Il y a quelqu'un qui a plus d'esprit que Louis XIV, plus que l'Assemblée constituante, plus que Napoléon : c'est tout le monde.* En un mot, chez les anciens, il y a de grands hommes ; chez nous, des hommes qui font de grandes choses.

Nous ne nous arrêtons pas aux détestables vertus de Sparte; éblouis par les pompeuses harangues des orateurs athéniens et romains, nous nous figurons que ces deux peuples jouissaient d'une grande liberté dans leurs pensées et leurs actes. Observez cependant, et vous verrez aux jours les plus brillants de la liberté romaine surgir des tyrannies sans frein, comme celles de Sylla, de Marius, et de quiconque, à l'exemple des triumvirs, aura osé exercer une puissance incontestée. Dans la constitution même, quelle puissance fatale que celle des censeurs! combien elle est inquisitoriale! combien elle est arbitraire! Livius Salinator, qui s'en trouve investi malgré une condamnation populaire, note le peuple en masse, et enlève à trente-quatre des tribus, sur trente-cinq, les priviléges de la cité. Ces magistrats sont maîtres de bouleverser la république; ils chassent du sénat un nombre considérable de ses membres, trente-deux en 633, soixante en 682; Appius Claudius en exclut tous les partisans de César; on fait pis encore à l'égard des chevaliers, puisqu'on les relègue parmi la plèbe, dont on en tire d'autres. Combien la constitution n'en devait-elle pas être troublée! combien la sûreté individuelle était compromise! Cornélius Ruffinus est exclu du sénat parce qu'il possède dix livres de vaisselle d'argent; Caton dégrade le sénateur Manilius parce qu'il a donné un baiser à sa femme en présence de sa fille. Quoi de plus intolérable qu'une pareille tyrannie domestique?

Loin que la justice fût entourée de toutes les garanties des temps modernes, les orateurs péroraient, non pour démasquer le coupable et faire absoudre l'innocent, mais pour ternir la vérité avec le souffle des passions. Leurs harangues attestent sans doute la puissance de l'homme sur l'homme, mais elles nous apprennent aussi que la justice dépendait uniquement de la volonté du juge. Les larmes versées par le vieil Horace sauvent son fils fratricide ; si l'orateur romain met à nu les blessures du soldat pour gagner sa cause par l'aspect de ses souffrances, l'orateur grec dévoile le sein de Phryné pour que la vue de ses charmes fasse pencher la balance en sa faveur.

L'empire romain réalise un despotisme tel qu'on peut à peine le concevoir ; des millions d'hommes sont envoyés légalement à la mort, parce qu'ils croient et adorent Dieu à leur manière ; un proconsul honnête homme, à titre de simple expérience, en fait emprisonner et torturer plusieurs ; comme il hésite entre la légalité et sa conscience, il consulte l'empereur, qui approuve, confirme et, de plus, étend cet arbitraire atroce. Et nous, nous maudissons l'inquisition moderne, qui est en effet sans excuse, pour n'avoir pas su corriger, par la charité tolérante de l'Évangile, cette sévérité antique.

La Grèce, ce type de l'ancienne liberté, ne va point au delà des franchises de la commune, à laquelle elle sacrifie l'homme. A Sparte, il n'y a pas d'autre propriétaire que l'État ; dans Athènes, la propriété et à la famille, par suite d'une combinaison singulière des sentiments humains et des intérêts de la commune ; à Rome, la république est une association des pères de famille restés souverains dans l'exercice de la puissance domestique, au point que les fils eux-mêmes sont une espèce de propriété.

Partout l'individu est immolé au bien de la famille et de la cité ; la transmission des biens, le droit de tester, les mariages, les divorces... sont réglés selon cette tyrannie publique ; les écrivains les plus avancés ne savent rien voir au delà du bien de la république. Aristote pose en tête de sa *Politique* le droit de l'esclavage, et Platon ne s'occupe dans son *Utopie* que de rendre l'État splendide et fort, quoi qu'il en coûte à l'individu.

Toujours le droit manquait d'un fondement moral quelconque ; c'était le droit de la commune ou de l'État ; ce n'est qu'avec le christianisme qu'il devint droit humain, loi de Dieu, règle de l'humanité entière (1). Les martyrs luttèrent trois siècles pour

(1) M. Troplong a publié, dans les *Actes de l'Académie des sciences mo-*

que la force matérielle fût exclue du sanctuaire de l'âme, et ne dictât point d'ordre à la raison et à la conscience.

Les deux sociétés diffèrent donc radicalement, et déjà l'on a pu comprendre quelle est la plus libre. Les droits des classes privilégiées atteignirent, il est vrai, dans quelques républiques, celle d'Athènes, entre autres, le plus haut degré; mais combien en jouissaient? quelques milliers d'individus, rangés eux-mêmes par échelons, pour tyranniser une plèbe qui ne comptait pour rien, et un monde d'esclaves.

Et quand nous disons plèbe, nous entendons tout le peuple de la campagne, et une grande partie de celui des villes; car aux lieux même où, à force d'insurrections ou de subtilités légales, il s'était, comme à Rome, assuré les droits d'homme, c'est-à-dire le droit d'avoir une femme et des enfants, et de posséder un champ jusqu'à l'expropriation pour dettes, il se trouvait réduit à vivre dans l'oisiveté, à attendre sa nourriture de la générosité ou mieux de l'aumône de ceux qui avaient besoin de son vote ou qui redoutaient sa fureur. Si un beau jour la tempête retarde les convois de grains, ou si un caprice de Caligula en empêche la distribution, la plèbe mourra de faim. Quand elle sort des théâtres de marbre, où elle a oublié qu'hier elle souffrit du besoin et qu'elle en souffrira demain, elle s'engouffre dans de misérables repaires si bien dérobés à la surveillance publique que l'on peut y établir des ateliers où l'on entraine, pour les soumettre à un travail forcé, les passants que l'on a enlevés.

Quand nous disons esclaves, nous entendons des hommes qu'un autre homme peut vendre, mutiler, tuer selon son caprice; qui n'ont point de famille, point de loi, point de Dieu; nous entendons des femmes à qui on ne laisse pas même la consolation de céder à la force ou à la séduction, que le patron tenait hier embrassées, et qu'il vendra demain avec les enfants qu'il a eus d'elles; nous entendons des personnes dont la loi ne daigne pas

rales et politiques, un long mémoire, dont voici la conclusion : « Le droit romain fut meilleur durant l'époque chrétienne que dans les siècles antérieurs les plus brillants; mais il fut inférieur aux législations modernes, nées à l'ombre du christianisme, et mieux pénétrées de son esprit. Je ne me sens pas capable, dit l'auteur, d'admirer un droit si esclave de la lettre et si rebelle à l'esprit; droit orgueilleux en même temps, qui avait la prétention de pourvoir à tout, et n'avait pas l'intelligence des plus simples garanties dues à la bonne foi. »

même s'occuper, ou qu'elle ne défend de mutiler que pour épargner au maître un spectacle qui pourrait endurcir son cœur.

Il suffit qu'il y ait des esclaves pour rendre impossible la morale, car leur éducation est essentiellement négligée. Le commandement dur, absolu et flatté, affaiblit dans les maîtres cet empire sur soi-même, qui est la première condition du développement moral; l'habitude d'une cruauté arbitraire étouffe l'amour de l'humanité, qui est le caractère du progrès social, et la facilité du libertinage corrompt les relations domestiques.

Et la femme, que fut-elle dans l'antiquité? la mère des guerriers, une ouvrière assidue, une ménagère économe, tout au plus une compagne aimable pour la couche nuptiale et parfois pour la table. Du reste, rien de cette personnalité libre et puissante de la société moderne, qui fait que notre servante peut, sans avoir recours aux subterfuges de la reine Pénélope, repousser un prétendant importun. Sans parler des outrages des poëtes et des orateurs (1), et des folies de cet empereur qui se faisait traîner par des femmes nues sur un char où lui-même était nu (2), le génie de l'ancienne législation les ravale pour insulter à leur intelligence, à leur véracité. Jamais nous n'avons trouvé chez les anciens un établissement quelconque destiné à l'éducation des femmes. Veulent-elles aller de pair avec l'homme et acquérir de l'influence? qu'elles se fassent courtisanes; alors, comme Aspasie, elles donneront des leçons à Périclès et à Socrate; alors, comme Pythionice, elles auront un tombeau sur la voie Sacrée qui mène à Athènes. Et pourtant d'abominables amours entre hommes attestent plus encore le mépris pour la femme, destinée uniquement à procréer. Laissons à l'écart les poëtes critiques, satiriques et comiques; mais le bon Plutarque nous raconte qu'Épaminondas ne se maria jamais, parce qu'il avait deux jeunes garçons pour amis; l'un d'eux ayant péri avec lui à Mantinée, on eut soin de placer sa tombe auprès de celle du héros.

Parmi les hommes libres eux-mêmes, vous trouvez dans chaque famille une tyrannie d'autant plus dure qu'elle est plus immédiate : des pères qui peuvent tuer leurs enfants ou les exposer, répudier leur femme, la céder ou la prêter, et qui, maîtres des

(1) Pindare vaincu traite de *truie* Corinne, sa rivale couronnée. Élien, *Var.*, XIII, 25.

(2) Lampride, dans *Héliogabale*, XXIX.

biens et de la vie, exercent une juridiction privée pour les délits domestiques (1).

Chez aucun peuple les propriétés ne furent libres; les substitutions entravaient les contrats, par l'obligation de ne vendre que dans une ville ou une tribu désignée; à Athènes, un citoyen ne pouvait léguer qu'en faveur de ses parents naturels ou adoptifs. La femme n'avait pas capacité pour donner ni pour tester; les mâles seuls étaient appelés à succéder, comme continuation de la personne et de la famille du père; à leur défaut venait la fille, mais avec la dure obligation d'épouser son parent le plus proche.

Si l'antiquité est le domaine du polythéisme, et notre ère le domaine du christianisme, la question est déjà résolue pour nous; car, sans rappeler même que le vice était consacré par les scandales divins, la multiplicité des dieux supprimait la conscience de l'égalité, sans laquelle il est impossible de se faire une idée juste des droits et des devoirs. L'Évangile enseigna aux grands et aux petits à invoquer *notre Père*, et dès lors à se reconnaître pour frères. Il ne défendit pas l'amour de soi; mais il nous prescrivit d'aimer les autres à l'égal de nous-mêmes; avec le précepte de faire du bien à ses semblables pour l'amour de Dieu, il introduisit l'homme dans la pensée divine, et lui fit comprendre que le but de Dieu est l'ordre; pour remède aux inégalités nécessaires et aux souffrances inévitables, il institua la charité, qui est l'amour même transformé en sentiment religieux, en devoir plein de douceur. Où trouver dans toute l'antiquité une institution qui ressemble à la simple magistrature de nos curés, corps régulier d'instituteurs pour le peuple, de tribuns pour les opprimés, de consolateurs pour les affligés, recruté dans toutes les conditions, afin d'apporter à tous lumière, moralité, encouragement ?

Les anciens étaient-ils plus riches que nous? L'opinion générale, appuyée par un certain nombre de faits, veut qu'il en soit

(1) Dans un dialogue où il montre la différence qui existe entre les anciens et les modernes, Hume expose une quantité d'usages cruels sous des noms barbares, comme la clôture des femmes, les tortures infligées aux esclaves, l'exposition des enfants, l'exil des hommes distingués, et autres choses pires encore, en les plaçant dans un pays éloigné et sauvage. Mais, lorsqu'un des interlocuteurs en est saisi d'étonnement et d'horreur, il déclare qu'il a parlé d'Athènes, et prouve par des textes classiques tous ces faits cruels et extravagants, en lui laissant conclure combien c'est à bon droit que les Athéniens sont appelés les Français de l'antiquité.

ainsi. Qui n'a pas admiré dans son enfance l'opulence de Salomon, son temple et ses écuries? Alexandre trouve une valeur de trois cents millions dans la tente de Darius, et le butin fait à la bataille d'Issus suffit pour enrichir et corrompre la Grèce. Carthage et Corinthe regorgent de métaux précieux qui, fondus ensemble dans l'incendie, en forment un nouveau. Quelle ville que celle de Rhodes, élevant son colosse pour orner l'entrée de son port! Dans un théâtre d'Athènes, des eaux de senteur jaillissaient sur les spectateurs par des ouvertures cachées, et la représentation de trois tragédies coûta au trésor plus que la guerre du Péloponèse. Rome vit trois cent vingt couples de gladiateurs figurer au triomphe de César; dix-huit éléphants, à celui de Pompée; trois mille cinq cents bêtes féroces de toute espèce, entre autres deux cent soixante lions, sous Auguste; neuf mille sous Titus, onze mille sous Trajan. Scaurus construisit un théâtre capable de contenir quatre-vingt mille personnes, orné de cinq mille statues, et qui pourtant ne devait durer qu'un an. Il est inutile de revenir sur les magnificences de Lucullus et de Cléopâtre, sur les banquets de Vitellius, les trésors d'Hérode Atticus et ceux de Crassus, qui avait dans ses coffres sept mille talents en numéraire.

Nous avons cherché, autant qu'il dépendait de nous, à ne pas faire considérer comme richesse celle qui se trouve accumulée dans un petit nombre de mains, mais celle qui, répartie, sert aux besoins et au bien-être du plus grand nombre. A l'usage de combien d'individus étaient les anciens trésors? combien de milliers d'hommes ne périssaient-ils pas de faim pour un seul personnage opulent? L'aspect général de prospérité que présentaient les villes passe toute croyance; ce n'étaient que palais revêtus de marbres et de métaux, avec des statues élégantes et d'admirables grotesques, avec des meubles et des ustensiles où le prix de la matière rivalisait avec la perfection exquise du travail. Dans les maisons de plaisance (Baïa l'atteste), le luxe s'étendait sur les moindres détails. Des bains d'un riche citoyen, on put faire l'église la plus élégante de la sainte cité (1); on a trouvé dans le cabinet d'un autre les chefs-d'œuvre les plus vantés de la sculpture; une mosaïque, qui suffirait aujourd'hui pour faire la gloire d'un musée, formait à Pompéi le pavé d'une salle à manger.

Mais ne voit-on pas constamment percer dans tout cela l'os-

(1) On croit que le Panthéon fut construit à usage de thermes.

tentation, le faste théâtral, plutôt que le soin de la commodité? A Rome, des cabinets d'un travail merveilleux ne recevaient point la lumière, et le groupe antique le plus insigne fut tiré d'un réduit obscur. Nous admirons ces thermes, ces bains; mais le besoin en a été diminué pour nous par l'usage du linge et par les diverses commodités domestiques, généralement répandues. Nous sommes étonnés à l'aspect de ces longs aqueducs dont les ruines pittoresques rompent la monotonie du désert romain; mais n'attestent-ils pas, en même temps que la puissance des constructeurs, leur connaissance imparfaite des lois de l'hydrostatique? et n'obtenons-nous pas aujourd'hui, avec des pompes et des conduits souterrains, de plus grands prodiges? Les routes qu'ils traçaient d'une extrémité à l'autre de l'empire semblent par leur solidité, qui a résisté à vingt siècles, des ouvrages plus qu'humains; mais elles étaient destinées uniquement à transporter des soldats, ce qui les fait considérer par Suétone comme *opera magna potius quam necessaria*, tandis que parmi nous, sans parler des chemins de fer, un réseau de routes réunit chaque village aux grands centres; les routes romaines servaient à transmettre les contributions des provinces dans les villes capitales (1); nous y suppléons par les lettres de change.

A ne considérer même que ceux qui jouissaient de la plénitude des droits de citoyen, c'est-à-dire du droit d'opprimer les autres et de s'engraisser de leur sang, combien les choses ne changeraient-elles pas de face, si on enlevait le vernis brillant qui les couvre! Une courte distance sépare Naples, sans cesse croissante, de deux villes naguère déterrées. Dans la capitale moderne, les habitations informes se pressent en désordre, adossées à la côte ou éparses sur le rivage, au hasard, selon le caprice ou les moyens de chacun, avec des rues tortueuses, rampantes, ensevelies. A Pompéi, au contraire, et à Herculanum, tout est régulier: les rues et les maisons sont alignées; les portes, eurythmiques; les cours et les salles à manger très-ornées; les places, les basiliques, et les temples, architectoniques; les moindres ustensiles de ménage n'offrent pas moins d'élégance et de fini que les cymaises des curies.

(1) *Ut omnia tributa velociter et tuto transmitterentur.* Procope. Les grandes routes de l'empire romain étaient au nombre de 27, qui s'étendaient sur un espace de 4,500 lieues. Celles de l'empire français seul, en 1807, embrassaient 13,400 lieues, et chacun peut voir combien elles se sont accrues depuis lors.

Mais, quand la première admiration est dissipée, on s'adresse cette question, qu'un roi de ce pays faisait dans une autre métropole de l'Italie : *Où donc est le peuple*? On voit des palais pour un petit nombre de riches, des boutiques pour quelques marchands; mais où s'abritait la masse de la population? où sont les maisons où elle venait prendre le repos de la nuit? Nous ne demanderons pas où il y a un hôpital, un refuge pour les pauvres; c'étaient là des bienfaisances inconnues. Dans la solitude saisissante de ces habitations exhumées, combien ne manque-t-il pas de nos commodités actuelles? Le maître de maison aura une salle à manger pour l'hiver et une pour l'été; mais sa chambre à coucher est un caveau sans air et sans lumière; des réduits où l'on peut à peine se mouvoir composent les gynécées où il renferme les femmes, et ceux où il entasse les esclaves qu'il ne tient pas enchaînés à la porte sont de véritables cachots. Point de grandes fenêtres vitrées donnant du jour et de l'air, satisfaisant la curiosité et rompant la monotonie des murailles; point de conduits pour les eaux domestiques, point de fosses d'aisances, point de cheminées et, pour escaliers, des montées très-étroites: des siéges et des lits élégants, mais très-durs; de très-beaux chars, mais sans ressorts ni courroies; des rues resserrées et des portes étroites indiquent que peu de personnes faisaient usage de ces voitures qui aujourd'hui parcourent par milliers la cité voisine, au service même des plus pauvres. Point de lanternes pour la nuit; point de pompes pour amener l'eau; rien pour se garantir de la pluie ni de la foudre; point de nappes sur la table, point de fourchettes (1). Ensuite, partout s'offre l'image d'un maître entouré d'un essaim d'esclaves tenus en bride par la crainte, et dès lors redouté; qui s'entoure de ses amis pour s'entretenir ou se divertir avec eux. Quant à la femme, elle n'intervient dans sa vie que comme instrument de volupté.

Supposez qu'un des anciens habitants de cette contrée vient de ressusciter, et qu'il voit, dans le village qui s'élève au-dessus de sa patrie, le tailleur, le cordonnier, le menuisier travailler librement et disposer librement de son gain, s'obliger envers le riche ou refuser de contracter avec lui, pouvant devenir son égal par l'industrie, et, s'il est offensé par lui, le citer en justice; puis, entrant dans quelque boutique, qu'il remarque les perfectionne-

(1) Quelques exceptions ne font que confirmer la règle.

ments infinis introduits dans les arts même les plus simples; qu'il voit ensuite ce pauvre artisan et sa femme se parer d'étoffes de soie, ce qui paraissait un luxe excessif pour les impératrices; suspendre sur leur poitrine une montre qui leur indique les heures avec une bien autre précision que ne faisait le style de son gnomon ou son imparfaite clepsydre; qu'il aperçoit à côté de lui une cheminée pour faire du feu, et, auprès, un miroir limpide; des conduits pour les immondices, des gravures de tableaux remarquables ornant les murailles, quelques livres sur des rayons; les fenêtres garanties du vent par les vitres, du soleil par des jalousies; qu'il le voit goûter du sucre et du café, tributs d'un monde que les sages ne rêvaient même pas; parcourir des rues éclairées par le gaz, et allumer dans sa chambre une lampe qui équivaut à plusieurs torches; employer une vaisselle d'un vernis des plus brillants; changer souvent son linge de corps et de lit; pouvoir enfin, avec quelques sous, se procurer dans les boutiques de ses nombreux confrères, de quoi satisfaire tous ses besoins : ne sera-t-il pas disposé à décider que cet artisan est plus heureux que les princes de son temps?

Pour nous représenter cette société au vrai, retranchons de la nôtre, je ne dirai pas les véhicules à vapeur, les télégraphes et les perfectionnements les plus récents, mais les postes, ce besoin suprême de la civilisation, mais le papier, mais l'imprimerie; réduisons-nous à nous vêtir de laine, à écrire en majuscules et sur des peaux; à ne pas connaître les lettres de change; à voir se fermer les mers d'où nous viennent tant de choses exquises; renonçons au coton, brisons les machines qui nous procurent à un prix minime tant d'objets charmants; n'ayons ni thermomètres, ni baromètres, ni hygromètres, ni lentilles de cristal, ni lunettes, ni autres instruments qui doublent la puissance des sens; point de métiers pour les bas et pour les tissus à dessins; point de charbon de terre; aucune de ces préparations chimiques qui contribuent en si grand nombre à la santé, à la beauté, aux plaisirs; puis voyons si les anciens étaient plus riches et plus heureux que nous.

C'était un magnifique spectacle que de voir des villes et des provinces entières se réunir pour discuter, délibérer, se divertir; mais aujourd'hui nous avons multiplié les moyens de nous communiquer nos sensations, nos idées, nos plaisirs, nos résolutions, sans changer de place et sur l'heure. Ces cirques immenses, ces somptueux spectacles où les femmes pouvaient palpiter d'un hor-

rible plaisir à la vue des milliers de gladiateurs qui s'égorgeaient et mouraient avec art, où la sensibilité émoussée de la plèbe se réveillait à l'aspect des lions et des éléphants qui assouvissaient leur rage les uns sur les autres, ou sur les sectateurs résignés du Nazaréen ; ces théâtres où s'étalaient les dépouilles opimes de l'Asie vaincue, ou les excès de la lubricité, et, si vous voulez quelque chose de plus humain, ces jeux olympiques, où le peuple qui possédait au plus haut degré le sentiment esthétique allait admirer la beauté de la forme, la hardiesse des poses, la vérité des couleurs, la sublimité de la sculpture, les inspirations de la poésie et de l'histoire, vous paraissent-ils à envier pour notre époque?

L'ostentation des divertissements publics recouvrait la pauvreté et l'aridité de la vie privée. L'organisation imparfaite de la famille, la servitude de la femme, l'avilissement des basses classes, amenaient le besoin de récréations extérieures, et ces récréations mêmes ne se reproduisaient qu'à des intervalles éloignés. Lorsqu'un intérêt plus doux et plus tendre fut né dans les rapports de parents et d'amis, que l'égalité eut créé la félicité domestique, on vit se révéler des sources de jouissances inconnues, l'étude de l'histoire, des découvertes nouvelles, des lectures faciles et inépuisables. C'est ainsi que nous aimons à faire succéder aux amusements bruyants de la jeunesse les plaisirs tranquilles et raisonnés de l'âge mûr.

Je ne reviendrai pas sur le nombre extrêmement faible de ceux qui étaient admis aux nobles récréations de l'esprit; on peut compter sur ses doigts les copies entières d'Homère; il n'en reste qu'une d'Aristote, et si peu de Tacite et de Tite-Live qu'on pouvait les dire perdus deux cents ans après leur apparition. En général, la communication des livres était si difficile que des esprits, qui n'étaient rien moins que vulgaires, s'appliquaient exclusivement à compiler ; c'est ainsi que passèrent à la postérité Justin, Valère-Maxime, Eutrope, Photius et Pline l'Ancien lui-même.

Mais, pour ne parler même que des jouissances matérielles, le particulier le plus modeste en a, de nos jours, de bien supérieures, pour le nombre et le choix, à celles des privilégiés de l'antiquité. A peu de frais, il se procure chaque jour celles de la musique, de la danse, des théâtres, et l'argent qu'il dépense ne lui est pas venu comme au citoyen d'Athènes par la voie de l'aumône, mais par celle de son propre travail. Il a des habits plus commodes, et sa couche est plus douce; il se promène plus à l'aise, voyage

plus vite, apprend plus facilement, et profite de toutes les découvertes des penseurs accoutumés à réfléchir avant de pratiquer, et qui mettent l'intelligence au service des besoins usuels.

En somme, nous possédons tous les arts des anciens avec d'immenses améliorations, et avec l'avantage insigne de les avoir mis à la portée de tous. Autrefois on travaillait pour le petit nombre ; aujourd'hui, pour les masses. Quelques centaines d'individus possédaient l'égalité des droits civils ; ils se comptent par mille aujourd'hui, et chacun peut coudoyer le riche sans avoir d'humiliation à subir, demander justice au puissant, et s'asseoir au banquet de la vie avec une foule chaque jour plus nombreuse.

Mais, s'il est facile, dans l'usage de la raison, de constater notre supériorité sur les anciens, il n'en est pas ainsi dans les produits de l'imagination. Lorsqu'on regarde la Vénus de Milo et le groupe de Niobé, et qu'on lit l'*Œdipe roi* de Sophocle, la *Trilogie orestiade* d'Eschyle, les *Géorgiques* de Virgile, il faut bien confesser que nous ne les égalons pas. Une langue d'une harmonie extrême, le spectacle d'une nature enchanteresse, la vue incessante de beautés nues dans les bains ou les théâtres, des vêtements qui ne gênaient ni ne déformaient les membres, les rapports continuels des artistes et des philosophes une religion tout à fait matérielle, et le besoin d'orner les cités et d'immortaliser les héros, portèrent au plus haut degré l'art dans l'Hellade (1). Ajoutez à cela que les Grecs n'avaient pas eu de modèles aussi beaux, à la différence de nous autres modernes, qui avons consumé en imitations le temps où le génie possède toute sa puissance, et qui ne sommes revenus à la nature que lorsque le génie s'est évanoui ; aussi le génie et le goût, qui coexistent chez les Grecs, ne sont arrivés que successivement pour nous. Le désir de les imiter nous a retenus sur des routes où nous aurions pu aller loin pour être, sinon meilleurs, à coup sûr plus originaux. En effet, il faut envisager les arts du beau en rapport avec l'état social et les habitudes ; de même qu'une Chinoise très-admirée parmi les siens ne brillerait pas à nos yeux, ainsi, peut-être, si les préventions venaient à cesser, les ouvrages d'une autre époque nous sembleraient-ils moins parfaits.

Il est à remarquer que l'art dans lequel les modernes ont fait le plus de progrès est celui dans lequel les anciens n'ont pas laissé

(1) « Dieu, ne voulant point donner la vérité en partage aux Grecs, leur donna la poésie. » JOUBERT.

de chefs-d'œuvre ; nous parlons de la peinture où nous excellons, non-seulement dans l'expression morale, mais encore dans la partie technique. Nous avons peine à comprendre l'admiration pour des tableaux sans fond, sans perspective, sans raccourcis, où l'on fait un mérite à un peintre d'un portrait qui paraissait regarder le spectateur, de quelque côté qu'il fût placé, ou de grappes de raisins que les oiseaux venaient becqueter. Les fresques des murailles ou les mosaïques qui proviennent des villes ensevelies par le Vésuve avaient été signalées à notre attention comme pouvant soutenir la comparaison avec les ouvrages des maîtres italiens du seizième siècle; mais elles en sont bien loin.

A l'exception des chœurs dont ils connurent la puissance, les anciens ne sortirent pas de l'enfance de la science musicale; ils ignorèrent même les accords (1); ils ne possédèrent aucun des instruments à archet, et, si les merveilles d'Orphée et d'Amphion n'étaient pas des fables, nous pourrions leur opposer des effets non moins extraordinaires obtenus avec le tambour et des airs populaires.

Ces statues où le marbre, l'ivoire et les métaux se combinaient ensemble, et dont les yeux étaient formés de pierres précieuses, offraient à coup sûr un aspect différent de ce que nous appelons beau. Restent, il est vrai, des ouvrages que le plus sceptique doit admirer sans restriction; mais qui déterminera les causes qui donnent naissance à un grand artiste? Si l'Apollon et la Vénus ont été créés dans les jours les plus brillants d'Athènes, l'inimitable Laocoon apparaît au temps de sa décadence, de même que le célèbre Canova est arrivé, à travers des essais bizarres, à des œuvres sublimes. Plusieurs critiques ont donné à certains ouvrages modernes la préférence sur ceux de l'antiquité (2); il y en a beaucoup plus encore qui admirent comme des trésors antiques des contrefaçons modernes (3); mais nous répéterons que les deux

(1) J. F. Dannely, que nous venons de lire, soutient, dans la XXIXe partie, de la *London Encyclopedia*, que les Grecs connurent l'harmonie.

(2) Vasari dit du David de Michel-Ange, qu'il « détrôna toutes les statues modernes et antiques, grecques ou latines quelconques; » et Bottari, qu'il « a surpassé de beaucoup les Grecs, dont les statues, quand elles sont plus grandes que nature, n'offrent pas autant de perfection. » Rapporter ces jugements n'équivaut pas à les accepter, comme nous ne saurions accepter celui de Voltaire, quand il dit que les discours improvisés au parlement d'Angleterre l'emportent sur toute l'éloquence étudiée des anciens.

(3) Winckelmann en cite quelques-uns dans la préface de son *Histoire des arts*; mais lui-même a décrit pompeusement, comme provenant d'Her-

époques ont des beautés diverses, et que les anciens ne possèdent ni le Moïse ni le pape Rezzonico, comme ils n'eurent ni le *Macbeth*, ni l'analyse de nos moralistes et de nos romanciers; nous répéterons que nous ne savons pas pourquoi il ne peut surgir un Praxitèle pour nous qui, outre les ressources qu'ils avaient, possédons leurs préceptes et leurs exemples. Il est vrai que nous ne voudrions pas l'avouer, parce qu'idolâtres de l'antique, nous n'accordons le titre de grand qu'à celui qui imite, et que, si nous consentons à proclamer quelqu'un le premier, c'est à la condition qu'il se contentera du second rang. C'est uniquement pour ce motif que nous dédaignons l'originalité des cathédrales du moyen âge et la libre transition de l'art à l'époque de la renaissance, pour les rattacher aux types inévitables du Parthénon et de la Rotonde; c'est pour le même motif que nous obligeons nos architectes à multiplier les fictions et les disparates pour adapter des façades romaines et grecques à des édifices destinés à des besoins tout différents, au lieu d'exciter le génie en le forçant à créer, et à surmonter les dissonances que l'art n'a pas encore osé harmoniser (1).

Avouons toutefois que les beaux-arts, parce qu'ils représentent énergiquement l'existence morale et sociale des peuples, conviennent de préférence à une société homogène et fixe, dont le caractère complet et décidé comporte une reproduction plus claire et mieux définie. Telle était la société parmi les anciens, tandis que chez nous elle est une transition dépourvue d'une physionomie durable. Notre infériorité dans les beaux-arts n'indiquerait donc pas que les facultés esthétiques se sont amoindries, mais plutôt qu'elles n'ont pas trouvé un stimulant direct et énergique, soit encore des attributions aussi importantes ou des dispositions aussi favorables que dans le polythéisme. Du reste, qui oserai

culanum, des ouvrages fabriqués exprès pour l'abuser. Un Jupiter et Ganymède, dont Mengs était l'auteur, fut admiré comme antique par lui et par tout le monde. On connait l'anecdote de la statue de l'Amour, de Michel-Ange; et combien de productions de Jean de Bologne ne passent-elles pas pour des ouvrages grecs! D'un autre côté, il y a beaucoup d'artistes, et Mengs est de ce nombre, qui soutiennent que toutes les statues antiques que nous possédons sont des copies. On peut voir les réponses extrêmement faibles de ce peintre à Falconet, qui attaquait témérairement le mérite des sculpteurs anciens.

(1) Nous croyons très-injuste la comparaison qu'on ne cesse de faire, dans la cour du Belvéder, entre les anciens chefs-d'œuvre et Persée de Canova. Il faut comparer ce qu'il y a d'original dans chacun.

dire que les nations aujourd'hui les plus civilisées en Europe sont celles qui possèdent les meilleurs artistes?

Dans la littérature même, faite par un petit nombre d'esprits cultivés, traitée comme art et non comme métier, chaque chose était réglée, coordonnée d'après certaines règles introduites par l'usage, et le style avait autant d'importance que les idées. Les individus qui se plaisent à savourer ce plaisir exquis sont encore aujourd'hui peu nombreux; quoique les classiques aient perdu les fleurs et nous aient donné tous leurs fruits, il est toujours agréable de s'asseoir à l'ombre de leur feuillage; l'éclat de la lumière nous charme lors même qu'il nous empêche de rien distinguer.

Il est vrai que l'habitude de se soumettre à des règles préétablies, et de ne prendre pour juge qu'un petit cercle, peut insensiblement faire sortir du droit sentier; telle est probablement la cause de la décadence rapide et sans retour des siècles d'or des anciens.

Pour nous autres modernes, la littérature, aristocratique, impuissante, comme tout ce qui se sépare du peuple, est l'œuvre d'un petit nombre d'esprits stériles qui s'avisent de nous réduire à une admiration oisive ou à une imitation servile des anciens. Entravée par des théories, des écoles, des journaux, et privée de sa gloire la plus belle, celle de vivre dans les cœurs plutôt que dans les bibliothèques, cette littérature artificielle ressemble aux harpes éoliennes, qui donnent quelques beaux sons, mais point d'airs. Aujourd'hui les littérateurs ne sont pas au service d'une cour, mais à celui de tout le monde; ils négligent donc les finesses des sous-entendus, des subtilités, des allusions, pour chercher la clarté, la précision, le coloris. Aujourd'hui la littérature est un combat comme tout le reste; la forme compassée succombe sous le choc et le caprice; la foi inébranlable dans un auteur cède à l'infinité des opinions; la polémique étouffe l'art, et rien n'oblige à flatter en chatouillant l'oreille.

On n'étudie donc plus l'art pour l'art, et chaque jour il disparait davantage du style; ceux-là font une exception, qui lui consacrent toutes leurs forces et toutes leurs pensées. Le monde les loue et les laisse de côté, comme les glands de l'âge d'or. Faut-il s'en étonner? Les lettres et les beaux-arts ont cessé d'être seulement, comme les appelait Raynal, la décoration de l'édifice social; la république littéraire embrasse autant de membres qu'il y a de gens qui savent lire, c'est-à-dire tout le monde. L'art,

semblable au théâtre, perd d'autant plus en délicatesse que le nombre de ceux auxquels il s'adresse est plus considérable. Le peuple veut y rencontrer sa spontanéité, sa pensée, ses formes, son langage, les grandes vérités exprimées sans prétention. Les lectures peu nombreuses, mais répétées et approfondies, ont fait place aux lectures faciles et multipliées. Des personnes même sans instruction lisent par plaisir, par besoin ; incapables de sentir les délicatesses étudiées, elles cherchent les beautés intelligibles : elles aiment la nouveauté, pour secouer l'uniformité de l'existence ; l'exécution rapide, pour suppléer à la perfection des détails ; la facilité, pour satisfaire promptement un besoin démesuré de connaître.

Les anciens avaient foi dans la durée, et les Romains comptaient être lus tant que subsisterait le Capitole ; nous espérons, nous, que des vérités nouvelles feront bientôt vieillir nos livres. Composer laborieusement, conserver neuf ans un manuscrit dans son portefeuille, est devenu une sotte vanité à une époque où les gloires se succèdent si promptement qu'on ne saurait croire aux illustrations posthumes ; où l'intérêt du moment sera perdu de main ; où les idées se pressent avec une telle rapidité que malheureux est l'homme dont le bagage se compose de celles qui ont dix ans de date. Dans ces dix années, il peut se rencontrer un 1774 qui renouvelle la physique et la chimie, un 1789 qui change la politique, et j'ai failli dire la morale.

Les paresseux en abusent, et, sous le prétexte d'idées trop abondantes, ils négligent la forme, ignorant que, par suite de leur lien intime, raffiner l'expression, c'est raffiner, éclaircir la pensée ; ils sacrifient le beau même à l'utile, comme la révolution qui convertit le jardin des Tuileries en un champ de pommes de terre. Mais, si nous observons les classiques qui, eux aussi, ont recherché l'élégance, on trouve que les anciens sont plus peintres, les modernes plus écrivains, pour peu qu'on veuille distinguer l'art des formes et du coloris de l'art du style, qui coordonne et exprime la pensée ; le plus extérieur des talents, du plus intime ; la reproduction des apparences lumineuses, de la révélation des sentiments internes.

Dans un pareil rapprochement, j'aurai gagné ma cause dès que j'aurai nommé les sciences ; car, bien que les anciens puissent réclamer la part la plus difficile, c'est-à-dire le mérite de les avoir fondées, ils nous les ont transmises plutôt en manière de

fragments détachés que dans un enchaînement systématique, comme il est nécessaire pour qu'elles servent de base aux progrès futurs. Nous en avons découvert de nouvelles, et celles que nous avons reçues dans l'enfance, nous leur avons donné des proportions gigantesques; nous les avons toutes renouvelées. On trouve dans leurs commencements quelque chose qui tient du hasard, de la fatalité, de la divination; aussi, dans l'impossibilité d'en expliquer l'origine, plusieurs écrivains en ont déduit la preuve d'une révélation primitive; d'autres plus incrédules, mais avec les pauvres arguments du juste milieu, ont imaginé un peuple antérieur et disparu, dont certaines notions auraient pourtant surnagé. Les anciens construisirent avec ces débris; mais ils ne firent pas de véritables expériences. Ils observaient les phénomènes naturels sans s'étudier à les reproduire isolément, afin d'en éclaircir les causes et l'essence; ils montrèrent de la curiosité, mais non l'esprit scientifique; ils eurent donc des connaissances, mais non des sciences véritables.

Chaque phénomène de l'univers donne lieu à des considérations de nombre, depuis les doses pharmaceutiques jusqu'à l'orbite des comètes. On sait aujourd'hui combien les anciens en recueillirent peu, vu leur méthode imparfaite de notation dans la science des faits des nombres, qui est l'arithmétique, et leur ignorance de celle des lois des nombres, qui est l'algèbre, ce moyen puissant de sonder les secrets de la nature.

Le domaine de la sensation s'est immensément étendu depuis qu'on a pu préciser avec le thermomètre le degré de chaleur; qu'on a mesuré les hauteurs avec le baromètre, les aplatissements du globe avec le pendule, les mystérieuses combinaisons chimiques à l'aide de la balance. En déterminant quelques angles avec le sextant, le navigateur sait à quelle distance est le pôle; avec les cercles répétiteurs, l'astronome indique l'instant et les contrées où se reproduira dans des siècles un phénomène céleste. Et, malgré l'imperfection des instruments, on a su calculer les limites de l'erreur possible.

En n'avançant plus qu'au moyen de l'observation, nous avons aboli une classe entière de sciences, c'est-à-dire les sciences occultes, qui toujours avaient fait concurrence aux sciences véritables; là où nous trouvons des effets inexplicables, nous vénérons les causes mystérieuses, mais sans supposer qu'elles excèdent les forces de la nature. Nous recueillons les faits avec un soin consciencieux, en attendant que le hasard ou le génie découvre

le point auquel ils convergent, et d'où ils reçoivent leur explication.

La science curative, qui en embrasse tant d'autres, ne pouvait faire de grands progrès chez les anciens, qui ne connaissaient que la marche générale et extérieure des maladies, sans les rattacher à des organes dont ils ignoraient la structure, les fonctions et les rapports.

Les esprits qui peuvent se fixer uniquement sur quelques parties distinctes sont plus lucides que ceux qui embrassent tout mais en masse. Tels étaient les anciens ; quant à nous, placés entre l'analyse philosophique, qui décompose et énerve tout, et la synthèse confuse, qui jette dans une vague ignorance, nou svoyons surgir le véritable esprit métaphysique, le génie des rapports et des harmonies, qui conduit à des découvertes de tout genre. De là les conquêtes immenses de la raison et de la vérité. Si jadis on agissait sans discuter, aujourd'hui on raisonne sur tout, et la théorie marche avec les applications. Un autre fait qui nous caractérise, et qui, chez les anciens, manquait aux sciences et à la littérature, c'est que nous ne nous croyons pas dégradés par les applications, par les occupations relatives aux intérêts matériels, l'argent, la production et la consommation. Longtemps la philosophie antique ne fit que penser ; il fallait qu'elle sentît, qu'elle aimât, qu'elle pratiquât, ce qu'elle a fait le jour où une voix du ciel dit aux plébéiens : *Allez, et instruisez toute la terre.*

Une fois que l'orgueil d'une science privilégiée fut éteint, que les nuages qui enveloppaient l'académie et le temple furent dissipés, que l'arcane des doctrines eut été arraché aux prêtres, elles devinrent le patrimoine de tous les hommes, et se virent dès lors amenées à réduire en pratique toutes les découvertes de l'esprit humain ; c'est pourquoi l'âge moderne porte à la tête le flambeau qui éternise et multiplie la parole, et, dans la main, l'arme qui rend impossible le triomphe des barbares sur la civilisation.

Aujourd'hui surtout les savants se sont mis en communication avec les industriels. Pendant la révolution, le gouvernement interrogeait les savants sur toutes les opérations, sur les meilleures méthodes de se procurer le nitre, de faire la poudre à canon et le pain ; il mettait Lagrange *en réquisition* pour calculer la théorie des projectiles, et faisait partir avec l'armée d'Égypte une commission de savants. Le naturaliste aide à l'agriculteur, la botanique fournit des couleurs à la teinture, et les chimistes

simplifient les recettes que celle-ci emploie; les machines et les procédés sont soumis à l'examen et aux calculs des savants, pour qu'ils les jugent et les perfectionnent.

Lorsque la science eut reçu des applications immédiates, elle procura de nouveaux plaisirs à l'homme, ou adoucit pour lui les souffrances de l'exil. Des iniquités qui paraissaient invincibles tombèrent devant ses découvertes; le sucre de betterave détruisit le stimulant le plus actif de la traite des nègres, et la puissance de la vapeur abolit l'horrible supplice des galériens, et l'avilissement qui résulte de corvées oppressives.

Nous n'hésiterons donc pas à répéter, à la fin de notre course, ce que nous avons avancé en commençant, que l'âge d'or n'est pas à regretter dans le passé, mais à espérer pour l'avenir; que, tandis que les anciens sont désolés par la pensée du monde qui vieillit sans cesse et devient pire, nous sommes consolés par la croyance qu'il va s'améliorant; soutenus par des espérances toujours fugitives, mais toujours plus vastes, nous prenons à tâche de l'améliorer en effet, à égale distance de la sécurité qui endort, et de la peur qui nous décourage.

Il fallait pour cela demander aux temps écoulés cette lumière sans laquelle l'esprit se fourvoie en cherchant l'avenir; il était juste de révérer les anciens, pour avoir aplani la route à leurs successeurs. Les juger, ce n'est pas les outrager, et décider qu'ils ont été surpassés, ce n'est pas méconnaître leur mérite : bien faible d'esprit est celui qui croit le contraire.

Tant que le monde reste composé de très-grands et de très-petits, de très-riches et de très-pauvres, de savants éminents et d'ignorants infimes, l'histoire a l'œil fixé sur les premiers, parce qu'ils éblouissent, ou parce que son regard ne suffit pas pour les embrasser tous ensemble. Changez les conditions; elle ne s'amuse point à contempler la béatitude du petit nombre, mais elle s'instruit en cherchant le bien-être de tous. Elle se rend ainsi contemporaine des siècles les plus divers, et accouple les deux éléments de tout ce qui est beau, l'unité et la variété. L'acteur, c'est-à-dire l'homme, étant un, et un aussi le théâtre, c'est-à-dire le monde, tandis que les circonstances varient, l'intérêt et l'avantage résultent des agitations même les plus éloignées, comparées au mouvement actuel; il y a ainsi tout à la fois curiosité satisfaite et instruction.

Voilà pourquoi, même dans les temps anciens, nous nous sommes moins arrêté sur les batailles et les conquêtes que sur les

luttes de l'esclave avec l'homme libre, du plébéien avec le patricien ; luttes qui, au moyen âge, se renouvelèrent entre le propriétaire et le serf, comme aujourd'hui entre le capitaliste et le prolétaire, entre l'entrepreneur et les ouvriers.

Au siècle de Tarquin, on ne trouvait point de villes au delà du 43e parallèle ; sous Constantin, elles étaient arrivées jusqu'au 49e et aux cataractes du Nil ; en même temps que les aigles romaines déchiraient le manteau des reines de l'Asie, elles éclaircissaient les forêts de la Germanie pour y frayer la voie à la civilisation.

Dans l'antiquité, il n'y avait eu qu'agglomération de communes; Rome seule conçut l'idée de la nationalité, et chercha à réunir, à fondre, à systématiser. Nous la voyons, en effet, occupée à réduire sous sa domination les petites populations animées d'une antipathie mutuelle et d'une activité guerroyante qui les rendaient rebelles à la civilisation, et fonder ainsi un empire dont il n'y avait pas eu d'exemple. Pour l'organiser toutefois, elle ne put faire que des tentatives, et son code est une tentative sublime ; la réussite était subordonnée à l'unité religieuse, et cette unité lui manquait. Le christianisme l'apporta, et la civilisation, qui s'était mise en marche pour conquérir le monde à l'aide du glaive et de la loi, prit alors le manteau du missionnaire, et arbora l'étendard de la croix.

C'est avec la croix que nous avons traversé le moyen âge; ceux qui ont cru que nous ne l'avions décrit avec autant de soin que pour en faire le panégyrique ou le regretter ne nous ont pas compris, ou n'ont pas voulu nous comprendre. Est-ce que les institutions sont bonnes pour tous les temps? Les meilleures ne deviennent-elles pas détestables en vieillissant, de même qu'en chauffant la tourmaline on en intervertit la polarité? Celui qui signale la nécessité d'étudier les maladies dans les hôpitaux, conseille-t-il d'aller s'y mettre au lit? Nous avions à cœur de voir ceux qui pensent comme Voltaire, quand Voltaire ne penserait plus ainsi, cesser de dédaigner et de railler l'étude de cette époque, semblable aux terres vierges du nouveau monde, qui produisent à la fois le précieux arbre à pain, et l'upas vénéneux dont l'ombrage donne la mort. Nous avons voulu prouver qu'elle a rendu de grands services à la cause du progrès, et réfuter les écrivains qui s'obstinent à nous la montrer comme une pure anarchie, sans doute pour faire regretter le despotisme aux honnêtes gens, qui préfèrent toujours l'ordre social à l'ordre légal. D'ailleurs les

convictions qui dominèrent le moyen âge étaient nobles, parce qu'elles étaient franches; elles pouvaient produire de grands scélérats, mais jamais des lâches. Nous n'avons pas nié ce que d'autres ont dit, mais nous avons mis à côté ce qu'ils ont négligé. Et nous aussi, nous avons eu besoin de détourner les yeux des horreurs de cette époque pour les reporter ailleurs; ainsi l'observateur chrétien, affligé par le spectacle des maux de la vie et de l'iniquité de la nature humaine, se console en levant, de cette fange pétrie de larmes, un regard suppliant vers la splendeur suprême.

Le fait capital du moyen âge est la mise en œuvre du christianisme et le développement de ses conséquences à travers les obstacles; il accomplit la mission divine qui avait pour objet d'établir politiquement la morale universelle, et d'opérer cette fusion devant laquelle Rome avait échoué, non plus seulement sous forme de nationalité, mais sous forme d'humanité.

Nous avons montré que le christianisme tendait à améliorer la société, non pas tant en altérant son organisation qu'en contribuant au perfectionnement individuel par les privations, les pénitences et les sacrifices; ces peines étaient imposées non par des vues d'une prudence relative aux individus seuls, mais à leur destination sociale. L'humilité, chaleureusement recommandée, devenait le correctif de l'orgueil qui dominait dans le monde; le précepte d'aimer les autres comme nous-mêmes, loin de répugner à l'instinct personnel, en faisait le guide et la mesure de l'instinct social. Le patriotisme sauvage fut tempéré par le sentiment de fraternité universelle; l'obligation pour chacun de consacrer une portion de ce qu'il possédait au soulagement des autres, procura un refuge à la misère. Dans la famille, le christianisme fortifia l'autorité paternelle en la sanctifiant; mais le père cessa d'être l'arbitre de la vie des enfants; il éleva la femme, non en la mettant au-dessus de sa propre nature, car il l'exclut de toute participation au sacerdoce (1), mais en reconnaissant ses aptitudes essentielles, et en la concentrant dans la vie domestique; là il lui garantit la liberté, l'appela à prendre part au sort de son mari, et lui proposa pour type la pureté unie à la maternité. L'indissolubilité du mariage empêcha la vie d'être agitée par des expériences orageuses, refréna l'inconstance des désirs, indiqua la con-

(1) *Mulieres in ecclesiis taceant.* I, Cor., XIV.

duite à suivre dans des situations indépendantes de la volonté, et enseigna à comprimer les appétits trop énergiques.

Ce qui prouve que l'influence morale du christianisme ne provenait pas seulement de sa doctrine, mais encore de son organisation, c'est le peu de fruit qu'il produisit, soit chez les Byzantins, soit dans l'islamisme, que l'on peut considérer comme une hérésie chrétienne. La suprématie passa de la politique à la morale, en faisant que les besoins fixes et généraux prévalussent sur les nécessités particulières et variées. Après avoir distingué dans les conditions élémentaires de l'existence humaine, celles qui sont communes à tous les états de la société et celles qui dépendent des situations particulières, le pouvoir spirituel s'efforça de faire respecter les premières dans la vie de l'individu et dans celle de la société.

Les États anciens étaient nés d'un principe unique, la conquête. Dans le moyen âge, avant de former une nation, les individus se groupèrent autour d'un évêque, et tous les évêques autour du pape; de là, l'universalité sans limites d'espace comme sans personnalité de peuples. L'homme n'appartient donc plus, corps et âme, à la patrie; le législateur ne l'enveloppe plus tout entier dans ses décrets, puisqu'il reconnaît au-dessus d'eux une loi morale, constituée sur d'autres principes que la loi positive. De l'indépendance dans la manière de croire et d'adorer, résulte la liberté de conscience.

Cette distinction entre le spirituel et le temporel fit que non-seulement les petites nations, mais le genre humain put être embrassé sans adoption violente. La Rome nouvelle transmet ses ordres à tous les peuples, et envoie convertir l'Inde et l'Amérique, ce qui pour l'antiquité aurait été un songe gigantesque. Constituée en vertu d'une élection libre, et dont personne n'est exclu, pourvu qu'il en soit digne, l'Église acquiert le sentiment de sa supériorité sur les formes militaires toutes grossières de ce temps; elle tire son influence de l'éducation spéciale du clergé ainsi que de l'organisation des moines, qui ne sont pas enclins comme le clergé séculier à se faire nationaux. Le célibat donna l'indépendance sociale et la liberté d'esprit nécessaire à la grande mission; il mit obstacle à la tendance, universelle dans ces temps, qui portait à rendre les fonctions et la propriété héréditaires; il empêcha le sacerdoce de se concentrer dans une caste ou dans certaines familles, comme il arriva non-seulement dans les théocraties anciennes, mais en partie aussi chez les Grecs et les

Romains. La prédominance des inspirations personnelles, ce vice des États théocratiques, disparait devant l'infaillibilité d'un tribunal divin. Une langue unique, tandis qu'elle facilitait la concentration et la communication des idées, éloignait le temps où la critique devait saper ce vénérable édifice (1).

Malheureusement, pour garantir l'indépendance du pouvoir spirituel dans des temps de force brutale, et pour que le pontife du monde ne fût pas réduit au rôle de chapelain du roi dans les juridictions duquel il se trouvait enclavé, il devint nécessaire d'y joindre une principauté terrestre. Une condition exceptionnelle échut donc à ce petit pays ; l'Italie en profita sous le rapport du développement intellectuel, mais elle fut entravée pour sa na-

(1) M. Auguste Comte, dans son *Cours de philosophie positive*, démontre au long l'incontestable supériorité sociale, comme il l'appelle, du moyen âge sur l'antiquité (t. V, 409). Partant de points très-opposés aux nôtres, et ayant en vue des conséquences toutes diverses, il arrive à une appréciation du moyen âge toute semblable à celle que j'ai émise, et qu'il ne connaissait certes pas quand il s'exprimait ainsi en 1841 dans le tome V, page 976 : « C'est à l'influence universelle de cette aberration fondamentale (de ne pas « reconnaître le pouvoir spirituel comme indépendant du pouvoir temporel) « qu'il faut rapporter la principale origine historique de cet irrationnel dé- « dain qui s'est alors manifesté pour le moyen âge sous l'inspiration directe « du protestantisme, et qui s'est ensuite propagée partout avec une énergie « toujours croissante, par une suite commune de la même situation fonda- « mentale jusqu'à la fin du siècle dernier ; car c'est surtout en haine de la « constitution catholique que cette grande époque sociale a été si injustement « flétrie, avec une déplorable unanimité, non-seulement chez les protestants, « mais aussi chez les catholiques eux-mêmes, où l'indépendance politique « du pouvoir spirituel n'était guère moins décriée. Telle est la première source « de cette aveugle admiration pour le régime polythéique de l'antiquité, qui « a exercé une si déplorable influence sociale pendant tout le cours de la pé- « riode révolutionnaire (voyez mon Discours sur le moyen âge, tome VIII, « XLV), en inspirant une exaltation absolue en faveur d'un système social « correspondant à une civilisation radicalement distincte de la nôtre, et que « le catholicisme avait justement appréciée, au temps de sa splendeur, comme « essentiellement inférieure. Le protestantisme a d'ailleurs contribué à cette « dangereuse déviation des esprits par son irrationnelle prédilection exclu- « sive pour la primitive Église, et surtout par son enthousiasme spontané, « encore moins judicieux et plus nuisible, pour la théocratie hébraïque. « C'est ainsi qu'a été presque effacée, pendant la majeure partie des trois der- « niers siècles, ou du moins profondément altérée, la notion fondamentale « du progrès social, que le catholicisme avait d'abord nécessairement ébau- « chée... La théorie métaphysique de l'état de nature est venue ensuite impri- « mer une sorte de sanction dogmatique à cette aberration rétrograde, en « représentant tout ordre social comme une dégénération croissante de cette « chimérique situation, etc. »

tionalité politique; en effet, les pontifes ne pouvaient étendre leur domination temporelle sur toute la péninsule, ni souffrir un voisin menaçant.

Quant au reste du monde, qui pourrait nier l'heureuse influence de l'organisation du moyen âge? L'éducation, inhérente au sacerdoce et fondement primitif de toutes les institutions de l'Église, était étendue à toutes les classes, en imposant l'obligation de l'instruction religieuse. Elle répandait ainsi des idées saines sur la nature de l'homme et l'histoire de l'humanité, offrait des règles pour apprécier les actes et les opinions, fécondait l'esprit de discussion sociale, et ouvrait un libre champ à la philosophie métaphysique, sauf à réprimer des excès partiels; d'autre part, le débat né entre les deux pouvoirs conduisait les hommes à méditer sur les bases du système social.

Mais, comme toutes les facultés doivent tendre à l'amour universel, l'intelligence elle-même restait subordonnée à la morale, afin d'en prévenir les désordres. Le clergé avait donc à sa merci les esprits et les cœurs; avec la chaire, le confessionnal et les catéchismes, avec un culte très-riche de moyens moraux, d'action individuelle et d'accord social, comment ne serait-il pas devenu le souverain du monde plongé dans les ténèbres?

L'esprit d'invasion, qui depuis des siècles agitait les nations du Nord, avait été transformé, par l'essence même du catholicisme, en esprit de conservation, tendant à réunir en une seule famille politique les nations chrétiennes; toutes les grandes expéditions qu'il inspira eurent pour but de repousser les attaques des Arabes, des Saxons et des Turcs.

Bien que contraire à l'hérédité des pouvoirs, il la favorisa dans la féodalité; car, le système militaire se trouvant simplifié, il devenait nécessaire de donner aux futurs guerriers une éducation spéciale qui, alors, ne pouvait être que domestique; il n'aurait pas été possible non plus de diriger l'exercice de l'autorité territoriale sans transmettre avec la terre, à la génération suivante, les sentiments et les habitudes qui lui sont propres, sans l'intéresser au sort des inférieurs au milieu desquels elle grandissait. En même temps, ces domaines morcelés attachaient les guerriers au pays, et opposaient une barrière insurmontable aux barbares qui, dès lors, ne pouvant envahir la terre des autres, se mettaient à cultiver la leur. Une fois l'aptitude militaire concentrée dans une caste, les autres purent s'appliquer au travail; alors commença la transformation graduelle de la vie guerrière

en vie industrielle, but de toute la politique intérieure et extérieure du moyen âge, et caractère de l'époque moderne.

Alors le christianisme changea l'esclave en vilain ; il interposa une autorité entre lui et le maître. On ne saurait observer les obligations mutuelles de la féodalité sans comprendre que l'Église seule pouvait former et régler cette combinaison si opportune de l'instinct d'indépendance et du sentiment de dévouement à un autre, combinaison qui éleva si haut la dignité morale de la nature humaine ; c'était le privilége d'un petit nombre de familles, il est vrai, mais elles devaient servir de modèles aux autres, et, par ce moyen, contribuer à leur émancipation graduelle (1).

La chevalerie vient couronner l'œuvre, institution admirablement opportune, puisque aucun pouvoir social n'avait prévalu au point d'imposer un ordre intérieur ; suppléant à l'insuffisance de la protection individuelle, elle convertit un moyen d'éducation militaire en instrument puissant de sociabilité, et fit prévaloir le mérite sur la naissance.

Mais le plus grand nombre, qui n'est composé ni de princes ni de soldats, qui ne vole ni ne tue, est encore laissé en oubli par les hommes d'État et les narrateurs ; c'est par induction qu'il faut se le représenter ; en effet, point de conquérants sans peuples conquis, point de tyrans sans victimes. Troupeau sans nom, il travaillait ; mais par le travail il acquit la propriété, et par la propriété, la liberté. Passé de l'esclavage romain sous le servage féodal où l'homme n'appartenait plus à l'homme, mais à la glèbe, il s'organisa bientôt dans les maîtrises et les communes, puis, à l'aide du commerce, il s'éleva jusqu'aux franchises politiques, préludant à ces temps où il ne devait plus y avoir personne qui n'eût le pain de chaque jour, une industrie pour se le procurer, et la force nécessaire pour le garantir.

Quand les envahisseurs eurent embrassé la vie agricole, et que la transformation de la servitude fut accomplie, la féodalité, dont la mission était terminée, disparut bientôt. Des légistes rigoureux vinrent opposer au droit canonique un autre droit ; les gens de métier et les marchands élevèrent des barricades pour

(1) Merveilleux système, dans lequel s'organisèrent et se posèrent en face l'un de l'autre l'empire de Dieu et l'empire de l'homme ; la force matérielle, la chair, l'hérédité, dans l'organisation féodale ; dans l'Église, la parole, l'esprit, l'élection ; la force partout, l'esprit au centre ; l'esprit dominant la force. MICHELET, *Introduction à l'Hist. universelle.*

arrêter les cavaliers; le beffroi redoutable de la commune répondit aux trompettes du château, et le fusil du plébéien atteignit le guerrier sous son armure impénétrable. Tout change alors; le pouvoir social décomposé tend à devenir un ; cette indépendance personnelle qui manquait encore au moyen âge est acquise; les rois, à qui nous donnons aujourd'hui le nom de tyrans, furent les instruments de cette indépendance ; en effet, ils avaient intérêt à se procurer des sujets immédiats, à diminuer le nombre de ceux des barons, à concentrer dans leurs mains le pouvoir éparpillé dans celles des chefs de maison. Nous sommes arrivés ainsi à reconnaître que la liberté religieuse et la liberté civile l'emportent sur la liberté politique.

Des souverainetés fondées non sur les armes, mais sur le droit, ne pouvaient être qu'absolues, grâce à l'inflexibilité des déductions logiques. Elles furent aussi profitables à l'humanité que l'est à l'enfant la tutelle du père, tempérée uniquement par l'affection; mais, de même que l'heure de l'émancipation arrive pour lui, elle arrive aussi pour les peuples, et c'est Dieu qui la sonne. Les nations s'étaient formées à l'ombre de l'Église; mais, à mesure qu'elles deviennent adultes, que les territoires se réunissent et que naît le pouvoir social, elles cherchent à se dégager de leurs langes. Outre l'unité de hiérarchie politique, on combat encore pour l'unité religieuse ; de là, des haines acharnées qui se prolongent dans le seizième siècle, et qui produisent enfin l'idée précise de la destination particulière de l'Église, une douce tolérance et la juste délimitation du spirituel et du temporel : deux sociétés, l'une en dehors des limites du temps et de l'espace, l'autre qui se conforme aux temps, aux langages et aux habitudes des diverses époques.

L'activité générale, occupée de conquêtes importantes, ne peut se diriger vers les ornements de l'intelligence; la science aura beaucoup fait, si elle parvient à conserver les conquêtes de l'antiquité; mais elle ne montre, sous ce rapport même, aucune prétention, et nous sommes contraint de glaner les éléments de son histoire là où l'on s'attendait le moins à les trouver. Une strophe d'un troubadour nous révèle ce que le savant ne se hasarde pas à dire; la raillerie ou la réfutation nous transmet une doctrine dont une lueur se fait à peine apercevoir ailleurs. C'est là ce qui rend très-fatigante et toujours imparfaite l'étude de cette époque, dont les faits les plus apparents, mais non les principaux, sont ceux qui en signalent le commencement et la fin : l'irruption des

Germains dans le Midi, et celle des Espagnols en Amérique.

La mission défensive et guerrière du moyen âge est terminée; les barbares septentrionaux sont implantés sur le sol, ceux du Midi n'inspirent plus d'effroi, et les ordres religieux et militaires suffisent à la tâche qui réclamait naguère les efforts réunis de toute l'Europe. Elle est aussi remplie, la mission du catholicisme, qui était de traduire en fait la morale universelle; mais les limites de l'autorité sacerdotale n'avaient jamais été établies sur un principe rationnel. Les papes tendaient de plus en plus à la concentration; les nationalités y répugnaient sans cesse davantage, et d'autant plus que l'activité avait cessé d'avoir un but commun. La grande unité se brisa donc; mais le coup vint encore de membres sortis du clergé, tant il est faux d'affirmer que la libre activité spéculative a été entravée dans le sein de l'Église!

Ce coup porté, les trois autorités du moyen âge s'écroulent, savoir : dans l'ordre social, l'Église; dans l'ordre intellectuel, la scolastique; dans l'ordre littéraire, le latin. Aux temps bouleversés par l'épée, puis ordonnés par la foi, succèdent les temps constitués par le pouvoir; le monde, qui a passé des guerriers aux prêtres, va aux rois jusqu'à ce qu'il arrive aux peuples.

Ici le narrateur a moins d'efforts à faire pour oublier ses habitudes propres. L'histoire passe des domaines de l'érudition et de l'imagination dans le champ de la vie actuelle; elle intéresse davantage parce qu'elle est plus la nôtre.

Afin que le nombre de ceux qui peuvent jouir des avantages de la civilisation soit toujours plus grand, d'autres nations sortent de leur obscurité, et se mettent en communication avec un monde dont elles avaient cru être séparées; une société universelle essaye de se construire sur le sol d'une civilisation semblable. Si nous avons encore à voir des horreurs, ces horreurs seront exercées contre des *barbares*, et l'on cherchera à les justifier en disant qu'ils sont d'une race inférieure à la nôtre. Les distinctions, les priviléges, les différences, qui étaient le fond des constitutions féodales, font place à un ordre social qui a pour expression l'équité dans la famille, l'égalité des lois dans l'État, celle des successions, des impôts, de la propriété, de la justice. La supériorité de l'Europe est décidée, et les autres parties du monde s'élèvent parmi les nations civilisées dans la mesure de leurs rapports avec les nôtres, qui vont les chercher à travers les mers.

Le sentiment batailleur a péri, et déjà Machiavel remarquait combien les capitaines, tout puissants à Rome, redoutables au

moyen âge, avaient perdu de leur importance dans le quinzième siècle; tout intérieure, la lutte alors n'avait lieu qu'entre le progrès et la résistance, entre le génie romain à l'ordre sévère et militaire, et le génie germanique à l'indépendance personnelle : génies qui prévalurent alternativement, mais le dernier toujours plus que le premier. La raison et le sentiment, qui constituent l'énigme de l'homme et engendrent l'amour et l'ironie, la sympathie et la critique, la démolition et la reconstruction, termes corrélatifs inévitables, ont désormais changé de rôle. Une civilisation sceptique et expérimentale remplace une société dogmatique; on veut appliquer à tout l'analyse et le raisonnement, et régler les allures de la civilisation d'après l'examen et l'expérience. On donne la préférence à ce qui est matériel et sensible; on recherche l'utile, au mépris de l'idée d'autorité et souvent même de celle de l'honnête. Les rivalités du commerce sont la guerre incessante de la paix, jusqu'à ce que les nations rejettent cette idée, que leur prospérité dépend de la décadence des autres. L'opinion devient un lien nouveau entre les individus et les nations, aussi puissant que celui de l'État, du commerce et des croyances religieuses; c'est sur elle et non plus sur le sentiment, comme au moyen âge, que se fonde l'époque moderne, quoique cette époque soit partagée entre une infinité de doctrines rationnelles.

Au contraire du moyen âge, l'éducation se limite à l'instruction; on va dans les écoles pour apprendre des doctrines, mais non la vertu ou la manière de se conduire et de former son caractère. La presse devient un instrument tout-puissant; de là, les efforts des gouvernements pour s'en emparer; de là, les partis qui, s'aidant de la rhétorique publique, luttent sans accord possible et assourdissent le monde par leurs cris; de là, tous ces systèmes et toutes ces prophéties qui fatiguent la pensée sans l'éclairer. Les problèmes que la théologie avait posés et développés se reproduisent tous, mais sous des formes et dans un langage qui a changé. Les révolutions deviennent plus rares, parce qu'elles ne sont pas le résultat de l'intrigue d'un petit nombre, mais l'œuvre des peuples. Il est nécessaire de suivre aussi le fil exotérique des sociétés secrètes, instruments actifs de mutations publiques.

Il y avait dans le moyen âge plus de naturel et plus de génie; à chacun de ses éclairs, nous avons applaudi comme aux succès précoces d'une jeune intelligence, ou aux fruits spontanés d'un arbre inculte; cependant le goût et l'imagination, la déli-

catesse des formes et l'originalité ne s'y trouvaient pas réunis; le sentiment de la délicatesse morale manquait comme celui du beau parfait. On ne savait pas non plus être élégant sans effort ni doctement ingénieux, se proposer un but et y marcher sans dévier; mais l'ère nouvelle, rigoureuse pour elle-même, exerça une critique dont la sévérité, en ne faisant pas grâce à un seul défaut pour mille beautés irréprochables, alla jusqu'au dénigrement.

Plus on se rapproche des temps modernes, plus on sent la nécessité de représenter l'Europe comme un tout homogène, une amphictyonie dans laquelle on ne peut considérer une nation isolément, sans s'exposer à ne les pas comprendre toutes. En effet, bien que chacune d'elles demeure distincte des autres, lors même qu'elle est assujettie par la conquête et la force, elles se tiennent toutes par des liens indissolubles. Une d'elles prévaut toujours dans un siècle, entraine les autres dans son tourbillon, et son histoire devient l'histoire universelle, d'où il résulte que son histoire devient aussi celle des autres. Enfin l'intérêt des colonies, qui détermine des mouvements nouveaux, de nouvelles combinaisons politiques, des ligues, des inimitiés, sert encore à les rattacher.

La poésie qui meurt est remplacée par l'algèbre; l'enthousiasme, par le calcul; ce que faisait l'Église dans le moyen âge est accompli maintenant par des décrets et l'intérêt : aux confréries nous substituons les associations, aux religieux les soldats, ces célibataires involontaires; aux basiliques les théâtres, aux lampes du tabernacle les becs de gaz; des lois sévères répriment les hommes; une justice dont le bourreau est l'expression personnifiée, et une police au cortége de sbires, font disparaître le besoin d'avoir recours aux moines et à la trêve de Dieu.

De là, un nouveau droit des gens; fondé d'abord sur la foi et la justice, il parlait au nom de la religion; mais, plus tard, devenu tout politique, il ne se proposa pour fin que l'utilité, pour limites que la capacité. La médiation passa des papes aux princes; au lieu des excommunications qui menaçaient les têtes couronnées, on vit des canons braqués contre le peuple. Les missions firent place à la diplomatie, dont l'intervention ne fut pas toujours heureuse; en effet, les ministres et les négociateurs, voulant se rendre nécessaires, occasionnèrent souvent la guerre par leurs caprices, ou compliquèrent les intérêts publics de leurs

intérêts privés. Mais à côté du pouvoir public grandissait l'opinion, qui devint pour lui un frein inaccoutumé et d'une force redoutable.

Ainsi se prépara notre époque, où les intérêts matériels, malgré de nombreuses exceptions, sont arrivés à jouer le rôle des devoirs moraux ; où le commerce empêche plus de guerres que le bon accord des cabinets ; où une banque devient la sauvegarde de la tranquillité, et un emprunt, une digue aux révolutions. Les hommes de négoce sont désormais, pour ainsi dire, les sapeurs et les pionniers de la civilisation ; grâce à l'industrie, grande et continuelle application des richesses intellectuelles de l'humanité, les peuples sentent la nécessité de la paix ; l'expérience, encore plus que les théorèmes, a convaincu qu'il n'est pas possible de séparer le bien d'un peuple de celui de tous ; aussi, dans les grands intérêts du commerce, on ne vise plus à conquérir des priviléges, mais, comme Napoléon dans ses guerres, à vaincre ses ennemis par la rapidité.

Il n'est plus permis de s'amuser avec la littérature comme l'enfant avec le kaléidoscope ; elle n'est plus une question scolastique de pédants qui subtilisent sur une forme, mais de penseurs et de moralistes qui mettent les idées à l'épreuve des conséquences. Sur la fin même du siècle passé, la plume osa se faire la régente du monde, et l'art d'écrire surtout devint une puissance supérieure à l'action, supérieure même à la pensée. Le langage change de physionomie à mesure que, grâce au développement de la culture intellectuelle, les mots deviennent insuffisants pour reproduire ces simulacres de conceptions vagues et d'espérances indéterminées qui flottent dans les esprits. Mais ce sentiment du beau, par cela même qu'il est moins dédaigneux, nous rend plus justes envers le passé, et nous enseigne à nous transporter avec une érudition ingénieuse et sincère dans les lieux et les temps d'autrefois, et à faire revivre les sociétés éteintes, pour trouver leur harmonie avec ce qu'elles ont produit.

Aujourd'hui la science élargit indéfiniment les limites de la puissance productive ; elle s'allie avec l'industrie pour alléger ses fatigues, et nous asservit non pas nos semblables, mais les éléments. Watt et Stephenson, par la vapeur et les chemins de fer, ont tué la petite industrie casanière, et forcé les grandes industries, manufacturière, commerciale et agricole, à se concerter pour obtenir en grand et en commun la production, la vente et

les transports. Les machines s'exercent sur des objets d'une consommation générale, ce qui les fait abonder pour l'avantage du plus grand nombre ; le besoin inné du bien-être fait partout irruption : tous veulent produire pour consommer ; les pauvres, s'enrichir par le travail ; les riches, employer leurs capitaux. Aujourd'hui les manufactures, comme les monastères dans le moyen âge, créent des villes nouvelles ; les commandites accumulent tout à la fois les petits capitaux et morcellent la propriété foncière ; les assurances, en divisant les effets des accidents malheureux, leur enlèvent leur funeste influence.

Un des faits les plus sensibles amenés par l'âge moderne, c'est la centralisation de tous les pouvoirs, centralisation qui s'opère non-seulement en enlevant aux particuliers le droit de guerre, la juridiction, les immunités, mais en dirigeant même le choix de l'instruction, les actes individuels, les formes du culte, l'administration des œuvres de bienfaisance, l'exécution des dernières volontés, les capitaux du riche par les emprunts, et ceux du pauvre par les caisses d'épargne. Ainsi s'est étendu considérablement le nombre des fonctionnaires, aristocratie nouvelle, qui exécute sans raisonner, applique sans discuter, et qui est asservie au gouvernement par la gratitude et l'espérance, comme les autres classes le sont par la crainte et le désir de la tranquillité.

Comme le sol autrefois était le fait capital, la propriété fut entourée de précautions très-rigoureuses, et l'industrie resta libre, parce qu'on ne s'occupait pas d'elle. Quand son influence eut grandi, on sentit le besoin de routes, de canaux, de ports et, par suite, de gouvernements capables de les procurer ; les gouvernements devaient donc tendre à les faire exécuter eux-mêmes, et devenir, grâce aux arsenaux, aux ingénieurs, aux mécaniciens, aux capitaux, au crédit de l'État, un objet de prédilection pour les industriels. Les gouvernements surveillent aussi les associations des particuliers, qui, rendues nécessaires par l'égalité, pourraient devenir une puissance nouvelle.

Il y a pourtant des gens timides qui trouvent bon de nous répéter chaque jour que nous marchons vers l'anarchie, sans réfléchir que la tyrannie, qui dégrade lorsqu'elle n'opprime pas, s'établirait aussitôt que l'opinion cesserait de la combattre ; en effet, même au milieu des passions fébriles de l'époque, les insurrections politiques deviennent chaque jour plus difficiles, parce que le désir du bien-être est si puissant que chacun lui

sacrifie jusqu'à la confiance dans des innovations opportunes.

On a compris en même temps que les améliorations les plus sensibles et les plus assurées sont celles qui viennent du perfectionnement des arts et de l'extension des connaissances humaines. Le conquérant matériel peut répandre des larmes, dans la crainte que l'espace ne vienne à lui manquer ; mais les vérités sont tellement enchaînées dans les découvertes de l'esprit, que, plus nous avançons, plus l'horizon s'agrandit devant nous. Ainsi peut se réaliser la pensée chrétienne de la fraternité universelle, et le pauvre payer au riche la protection qu'il en reçoit, sans le faire au prix de son sang ; celui qui possède beaucoup d'instruments de travail, c'est-à-dire de capitaux, peut enrichir, sans l'opprimer, celui qui dépend de lui, et lui faciliter même une condition meilleure.

Les fictions légales subsistent encore, comme passage entre les générations qui tombent et celles qui naissent ; c'est sur ces fictions que les constitutions sont encore fondées ; des lois faites pour d'autres temps et d'autres besoins régissent un monde où toute nouveauté amène des révolutions ; les douanes gardent des barrières que les trains de vapeur laissent en arrière ; l'organisation de la propriété conserve le sceau de la féodalité ; le système hypothécaire est resté ce qu'il était avant la création des banques ; les antipathies, les exclusions, les monopoles, n'ont pas encore cédé aux machines, ni aux grands moyens de communication ; nous gardons encore quelque chose de la nature d'une société qui n'exigeait rien de ceux qui possédaient beaucoup, et demandait tout à ceux qui n'avaient rien.

Nous sommes au moyen âge de l'industrie ; les capitaux sont concentrés entre les mains d'un petit nombre d'individus, qui correspondent aux feudataires d'autrefois, comme à la conquête correspond l'agiotage ; les priviléges ne sont pas sanctionnés par la loi, mais enracinés par le fait ; l'économie publique ne s'est occupée jusqu'ici, comme autrefois, que de propriétés foncières, de richesses et de capitaux, c'est-à-dire des produits, et néglige la question des salaires, de la population et de la misère. Toutefois, si l'on se trompait jadis par ignorance, aujourd'hui, éclairés par les révolutions, nous avons la conscience du mal et nous voyons la possibilité du mieux ; en subissant le paupérisme, nous prévoyons le temps où l'homme sera affranchi de toute tâche servile, et où la puissance du capital et du travail s'étendra comme l'a fait celle de l'intelligence ; l'économie politique de-

viendra le phare des révolutions ou plutôt des évolutions futures, comme la religion et la philosophie l'ont été pour le passé ; ou, si l'on veut, ce sera la philosophie elle-même, mais avec des moyens pratiques et des ressources organisatrices qu'elle ne possédait pas antérieurement.

Déjà ce fait est exprimé historiquement par le commerce anglais, qui a les banques pour trône, qui s'empare des Indes comme un jeu de bourse, et retient sous le joug de quelques spéculateurs un empire plus étendu que ne le fut jamais celui de Rome, cette dominatrice du monde.

Ainsi la civilisation nouvelle porte un caractère inaccoutumé, celui de s'adapter à toutes les classes et de s'étendre à toutes les nations. L'antiquité ne plaçait que deux ou trois nations bien au-dessus de celles qu'avec un orgueil extrême, quoiqu'il ne fût pas irrationnel, elle traitait de barbares. Aujourd'hui, sur les civilisations latine et teutonique réunies se greffe la civilisation slave des Russes ; qui sait si la supériorité qui appartint d'abord à la première et passa ensuite à la seconde, n'est pas destinée à devenir l'héritage de la dernière ? Des différences essentielles ne séparent plus, comme autrefois, les diverses nations : la France, catholique dans les formes, est protestante par la pensée ; polie comme les Méridionaux, elle est active comme les races du Nord ; l'affranchissement des États-Unis a commencé sur l'Amérique les expériences de la liberté, expériences qui portent leurs fruits ailleurs : fait insigne qui, joint à l'extinction du monopole de l'Inde, a laissé le commerce prendre tout son essor. L'Autriche, latine de religion, moitié slave, moitié tudesque par le sang, joue le rôle de conciliatrice ; elle peut aussi, avec son système patriarcal, servir les civilisations naissantes et les préparer à recevoir la liberté qu'elle a étouffée chez les peuples adultes. La Russie, qui se rattache aux croyances de l'Asie et pousse ses conquêtes en Europe, transporte, sur une étendue de territoire égale à la superficie visible de la lune, ses semi-Latins au milieu des Asiatiques errants ou indomptés, et s'efforce de courber les hordes du Caucase sous ce knout que repousse la Pologne démembrée ; Navarin et la Grèce ont prouvé que la puissance musulmane doit inévitablement succomber sous la réaction de la chrétienté ; mais les races arabe et turque ne sont-elles pas près d'entrer dans le concert européen ?

Il reste à assimiler l'extrême Orient par l'intervention des Asia-

tiques du nord et des Américains ; déjà ces derniers, les Russes et les Anglais, ont commencé à y introduire, malgré l'inviolable muraille, quelques-unes de nos idées.

On pourrait alors se promettre de voir tous les hommes former une association, ayant la même religion, les mêmes intérêts, la même civilisation, mélanger les qualités propres aux diverses races, et mettre en commun leurs connaissances pour tirer le meilleur parti possible de chaque portion du globe.

Il ne sera possible d'apprécier au juste les idées et les faits modernes que lorsqu'ils auront produit toutes leurs conséquences. Dans la riche alliance des peuples, visiblement frères dans leur splendide variété, l'histoire pourra être universelle, c'est-à-dire apercevoir les rapports entre les phénomènes distincts ; mais aujourd'hui elle embrasse au plus l'Europe et les pays qui s'y rattachent, les autres restant étrangers à la marche de ses destinées. Que savons-nous jusqu'ici de l'Asie ? quelle portion de ses habitants les Mongols ont-ils exterminée ? combien en immolèrent la première furie et le despotisme successif des Turcs dans les contrées occidentales ? De même que les anciens Philistins, les Phéniciens, les Chaldéens, les Lydiens, les Bactriens, les Mèdes, les Sogdiens, ont passé sans nous transmettre un mot de leur existence, ainsi quarante nations au moins ont été anéanties par les Mongols ; d'autres ont péri de nos jours, comme les Doms dans la chaîne de l'Himalaya, les Miao-tsé dans la Chine méridionale, les Tatas dans la Chine du nord, les Samoyèdes dans les montagnes de Sayansk, d'autres encore dans le Caucase, et l'Europe ne s'en est pas même aperçue.

Que dirons-nous de l'Amérique ? Appelée hier encore le nouveau monde, elle produit chaque jour des preuves de son ancienneté ; même après que l'arrivée des Espagnols lui eut ouvert une ère toute nouvelle, des populations entières s'évanouirent, ne laissant d'elles que quelques mots répétés dans les bois par les perroquets, qui survivaient seuls à ceux qui les avaient instruits. Or, le progrès ne pouvant se constater que là où se trouve une série continue, le fil de l'histoire ne saurait être suivi que chez le petit nombre des peuples civilisés.

Plus la science avance, plus il surgit de faits importants, tendant à convaincre d'impuissance les systèmes qui tracent à l'humanité une marche déduite des analogies du passé, et qui peut être démentie par les vicissitudes divergentes de millions

de mortels. Quels temps néanmoins doivent, plus que les nôtres, inspirer confiance au progrès? Charles-Quint et Napoléon tournèrent la vapeur en dérision, et la liberté américaine y crut. L'empereur français proposa vainement des récompenses pour obtenir une machine à filer le lin et les moyens de fabriquer le sucre indigène. Ce sont là aujourd'hui des choses communes, et l'on est même obligé de restreindre les produits de cette dernière industrie. Nous voyons, de nos jours, le calorique servir aux transports, la lumière peindre, l'électricité frapper; et la lumière, le calorique, l'électricité, se réduisent à un seul agent, de même que la philosophie est près de trouver le lien entre la raison, l'intelligence et la sensibilité, de manière à identifier la métaphysique, la logique et la morale, et à montrer que c'est la même chose qui nous fait penser, raisonner et aimer.

Que la foi dans le progrès ne soit donc pas impatiente, et surtout aujourd'hui qu'il devient général. Que l'on pèse, qu'on juge, qu'on sache distinguer ce qu'il est donné à l'homme d'atteindre à l'aide d'efforts lents, de transactions pacifiques et de la culture morale et intellectuelle, de ce qu'il doit attendre avec respect et humilité de la volonté suprême.

Consolons-nous des petites misères du présent, en nous complaisant par la pensée aux triomphes de l'avenir; ne dissimulons pas le mal en flatteurs, mais ne l'exagérons pas en misanthropes. Aucune sympathie ne nous lie au passé, pour lequel nous avons peu d'admiration; nous ne considérons pas comme progrès le regret de telle ou telle époque, soit la majestueuse servitude romaine, soit l'unité catholique du moyen âge, soit la liberté orageuse des communes, ou le splendide absolutisme de Louis XIV, ou le fécond pêle-mêle du dix-huitième siècle. Nous sommes meilleurs que nos pères; mais nos fils éviteront les fautes ou les ridicules que nous nous reconnaissons. Nous avons assez de bien pour être fiers, mais assez de mal pour ne pouvoir le dissimuler sans danger. Ce n'est pas non plus sans déplaisir que nous voyons l'aristocratie des banquiers et des entrepreneurs, feudataires actuels de l'industrie, qui ont substitué la servitude du métier à celle de la glèbe. Nous voyons aussi avec dégoût cette société plutôt systématisée que morale, où nous nous croyons honnêtes parce que nous sommes polis, savants parce que nous sommes habiles, vertueux parce que nous sommes réglés; où le repos du monde est confié à la po-

lice, et la morale, réduite au code civil; où la classe d'élite n'ambitionne que le repos, voile son inertie du *rien de trop*, et, tranquille, heureuse, modérée, s'enfonce dans la paresse d'un égoïsme prudent; où l'on parle de combattre pour défendre non la patrie, mais ses magasins, et où la paix se conserve, parce que le juif refuse de prêter de l'argent, à moins que la guerre ne soit déclarée pour obliger un peuple à s'enivrer d'opium ou d'eau-de-vie; où l'on parle du rétablissement de la religion, mais en l'acceptant en gros comme une chose belle et bonne, sans s'occuper des pratiques ni du dogme; où, s'effrayant de fantômes sans vie, on ne s'inquiète point de dangers réels et imminents; où l'expérience, fécondée par la méditation, n'a pas encore enseigné à combiner la garantie de ceux qui obéissent avec la force de ceux qui commandent; où la froideur glaciale du doute et le vide de l'incrédulité étouffent tout enthousiasme.

Les nécessités pénibles nous affligent sans nous décourager; en avouant les maux actuels, nous ne reconnaissons pas dans le passé ce qu'y trouvent ses admirateurs : unité, constance, foi, harmonie entre les actions et les croyances, dignité des mœurs, énergie des sacrifices, élévation des caractères. Aujourd'hui les populations sentent leur malaise, parce qu'elles comprennent les avantages qu'elles n'ont pas, le droit de les acquérir, et que, relativement au bien des peuples, rien n'est fait tant qu'il reste quelque chose à faire. Dans la masse de la société contenue par les lois et dirigée par l'intérêt, chacun veut s'assurer une position et l'améliorer; l'estime s'accorde au savoir, mais parce qu'il est utile; le caractère se réduit à une certaine mesure qui ne s'élève pas jusqu'à l'héroïsme, mais qui s'écarte de la dépravation. La légitimité des rois est respectée, mais à la condition de réciprocité pour celle des peuples; les dynasties ne sont révérées et fortes qu'autant qu'elles représentent les nations qu'elles gouvernent. Les droits obtenus ne paraissent suffisants que lorsqu'ils sont garantis, et parfois ils sont garantis par un moyen qui semblerait frivole; c'est ainsi que l'ancre, qui est si peu de chose, suffit pour arrêter un vaisseau.

On cherche aujourd'hui, par l'application de l'équité, à réduire les dépenses dans les gouvernements et l'administration de la justice, et l'on espère aussi que les frais de la guerre diminueront. Les bourreaux, les espions et les ministres de terreur deviendront moins nécessaires; il en sera de même pour les juges

et les soldats, lorsque, au lieu de comprimer les peuples et de molester les voisins, on comprendra, avec le devoir de n'empêcher que ce qui est réellement nuisible à la société, l'avantage des communications et du commerce ; le commerce fait prévaloir la richesse sur la naissance, et rapproche les nations dans le besoin réciproque, les unes de vendre, les autres d'acheter et toutes d'exploiter le plus utilement possible la surface de ce globe.

Mais l'œuvre n'est encore qu'à son début ; trop d'intérêts et de préventions la retardent, trop de souffrances doivent encore augmenter le nombre des martyrs, avant qu'elle soit accomplie. Cependant l'histoire, avec une justice indépendante du succès, tient compte des fleurs qui n'ont pas donné de fruits ; élevant les regards de l'homme au-dessus des accidents éphémères, elle lui dévoile une direction supérieure qui ne ravale pas la dignité humaine, mais qui la conduit à ses fins lors même qu'elle est méconnue. La révolution, outre les obstacles qu'elle détruisit, manifesta l'insuffisance des organisations antérieures ; mais, exagérée et absolue comme toutes les réactions, elle fournit un prétexte aux méchants pour calomnier le bien, aux bons pour en désespérer ; la révolution est comme le soleil, qui fait tout germer, mais qui ne cultive rien. Quand elle a passé, il faut que les penseurs arrivent pour réorganiser ; mais, dans leur manie de reconstituer, ils proposent la restauration entière de l'État et de l'Église, parce que la raison devenue passion de parti, et la passion érigée en principe de raison, sont la forme actuelle de l'irréligion, qui ne raille pas, mais qui argumente, qui ne démolit pas, mais qui voudrait édifier autrement. Quoi qu'il en soit, les paradoxes mêmes de notre époque fixent au moins l'attention sur des points peu connus, et portent la lumière dans le chaos.

Mais nous rapprochons-nous de la vérité ? qui peut l'affirmer ou le nier ? Qui nous dira ce qui est la vérité ? Entre une école paralytique et une école convulsive ; au milieu d'hommes qui veulent faiblement, mais qui désirent sans mesure ; au milieu de cette lutte de principes qu'on accepte et de conséquences qu'on repousse, comment nous régler ? Où finissent les droits de la monarchie et de la démocratie ? De quel côté se trouve le droit évident ? de quel côté, la nature et la justice ? La lumière d'une conscience honnête est-elle suffisante ? comment résister à la voix toute-puissante qui veut qu'on sa-

crifie tout à l'opinion? On a proclamé le progrès; mais en quoi consiste-t-il? Qu'est le mal d'où l'humanité commence? Qu'est le bien vers lequel elle se dirige? Beaucoup d'hommes n'appellent-ils pas décadence ce que nous autres nous nommons progrès?

Il y a chez les peuples des penchants irrésistibles, que les traités peuvent suspendre, mais non détruire. Les idées du juste et de l'injuste ne s'y montrent pas évidentes, et pourtant les conventions qui les contrarient ne sont que des trêves au milieu desquelles la voix populaire s'élève de nouveau retentissante. Or comment appliquer à l'histoire la justice pure? y a-t-il des devoirs positifs ou spéculatifs entre les peuples? et jusqu'à quel point la volonté des individus a-t-elle de puissance dans l'élan des nations? Cette *humanité* même que nous idolâtrons, qu'est-elle? se compose-t-elle des hommes isolés? Mais, si chacun est libre et indépendant, comment sont-ils liés dans leur ensemble à une fin providentielle? comment sont-ils solidaires en souffrance et en bonheur? Si le progrès est la loi de l'humanité, si même l'humanité a une loi, elle doit être, de sa nature, inévitable, et par suite l'homme ne sera plus responsable de ses actions; il est justifié pourvu qu'il réussisse, et l'histoire n'a pas à décerner de louange ni de blâme, mais seulement à raconter des faits.

On peut échapper aux conséquences en faisant taire la logique, et aux réfutations en restant dans le vague; mais l'historien doit choisir une opinion, sûr de déplaire à quelques-uns, peut-être à tous, parce que les passions portent ou exigent des jugements contradictoires, et qu'accepter la discussion serait une chose interminable.

Habitant sur la terre, nous ne nous apercevons pas des rayons solaires qu'elle reflète; à nous, elle semble obscure, et, pour les habitants des autres planètes, elle brille d'une vive lumière. C'est ainsi que l'avenir devra nous juger; il suffit maintenant de nous décrire. Pour cette tâche, de nouveaux instruments nous sont offerts, de nouvelles méthodes se présentent. Nous n'avons plus à parcourir de tristes déserts, où la route ne nous était tracée que par des ruines et des cadavres, mais à pénétrer dans des halliers comme ceux de la Louisiane, où s'entrelacent les rameaux innombrables. Nous avions pour les temps antiques des matériaux d'où, après de longs débats, était sortie la lumière, ou, du moins, l'accord des penseurs; pour le

moyen âge, ne voulant pas nous enchaîner à l'histoire convenue et systématique, nous avons dû reprendre le travail sur des documents incertains, mal déterminés, et surtout peu nombreux; pour les temps modernes, il s'en offre trop; car mille narrateurs surgissent pour un fait, chacun voyant à sa manière et apportant ses propres impressions qui, justes, naïves ou entachées de préjugé, forment une source abondante d'inductions tantôt vraies, tantôt erronées. Le plus rude de la tâche, c'est de dégager l'histoire de cette multitude d'anecdotes malignes, suspectes ou adulatrices, également contraires à la vérité et à la justice.

Ceux qui espèrent un grand secours des statistiques ne réfléchissent pas que souvent elles tombent dans la frivolité, au point de ressembler à cet Héliogabale qui voulait connaître le nombre des habitants de Rome par la quantité des toiles d'araignées. Les statistiques fournissent-elles les moyens d'apprécier la valeur morale d'une institution ou celle d'une société, quelque peu nombreuse qu'elle soit, quelque simples qu'en soient les éléments? sa vie ne leur échappe-t-elle pas, comme elle échappe au couteau de l'anatomiste? Il faut donc apporter beaucoup de sobriété, soit pour en déduire les réformes à faire, soit pour en tirer une preuve des théories appliquées, soit pour s'en servir à désarmer les préjugés et l'habitude.

On recherche dans les correspondances diplomatiques les motifs des actions et les moyens employés; mais beaucoup des véritables causes des actes publics restent ensevelies dans le cœur des princes et des ministres; aussi les documents de cette espèce doivent-ils être consultés avec un grand soin, parce qu'ils sont toujours rédigés avec précaution, souvent avec hypocrisie. Ce ne sont pas les débats du forum antique ou des parlements modernes, mais le plus souvent des compilations de personnes médiocres, obéissant à des ordres, et où le manque de couleur et de vie se joint à l'absence de sincérité. L'art consiste à deviner la pensée sous l'enveloppe des mots combinés pour fourvoyer l'intelligence, et, de cette manière, à déchirer le voile de la politique, avec son vieux cortége de fraudes et de passions (1).

Les lettres de personnes bien informées et sans intention de

(1) « Pour qui sait y lire, peu de documents indiquent mieux la vérité que les mensonges diplomatiques. » DE BARANTE.

publicité font voir de plus près et plus familièrement les caractères, les mœurs, les événements ; elles expliquent des causes impénétrables d'action, et, bien que la vérité soit défigurée par les passions vivantes et actuelles, on y retrouve l'histoire des sentiments, histoire fort importante, et qui reste encore à faire tout entière.

Il est encore beaucoup de choses qu'on peut demander à la littérature comme manifestation de l'opinion, sauf à ne pas oublier que la dernière n'est ni unanime ni impartiale. Les correspondances sont surtout d'une grande valeur, ainsi que les anecdotes, les pensées, les conversations, les détails de caractère des grands écrivains, marqués toujours d'un sceau particulier qu'on tenterait en vain de contrefaire.

Les journaux, écrits sous l'impression du moment, n'attestent pas la pensée du public ni même celle de l'écrivain ; ils restent de beaucoup inférieurs aux mémoires, parce qu'ils ne sont pas écrits par des personnes versées dans les affaires, ni garantis par un nom considérable. Organes du gouvernement, ils ne sont pas responsables des mensonges commandés ; organes des partis, ils sont d'atroces détracteurs ou d'aveugles panégyristes ; vendus ou corrompus, ils corrompent. On ne peut les parcourir sans se demander ce que deviendra l'histoire pour nos fils, lorsqu'elle sera puisée à des sources si impures.

Nous possédons un monceau de mémoires, récits animés où le narrateur, contraint de se mettre lui-même en scène, y met aussi ce qui l'environne, et donne à tout une physionomie dramatique. Toutefois ils méritent souvent le reproche que Vauvenargues faisait aux courtisans, d'avoir le secret de réduire à rien les grandes pensées ; aussi c'est à eux que recourent ceux qui cherchent aux faits des causes puériles, odieuses ou misérables. L'histoire en devient plus piquante, mais moins digne et moins vraie ; car les détails biographiques, les accidents curieux et les caprices des rois ne sont pas de son ressort. Il s'agit pour elle de pénétrer dans les problèmes nationaux, les passions et les idées des différentes époques ; de franchir les confins de l'archéologie et de la géographie, pour voir la marche de l'humanité à travers les ténèbres du passé. L'histoire ne doit pas se faire l'organe de la haine ni de l'adulation, mais proclamer la vérité, quelque répugnance qu'elle puisse inspirer ; rejeter les coquilles, malgré leur beauté, pour profiter de la perle qu'elles renferment ; s'attacher à ce qui doit vivre, en négligeant ce qui est

destiné à mourir; diriger l'attention de l'homme sur lui-même pour révéler sa puissance, et sur les autres pour déterminer les rapports.

Dans l'histoire, comme dans les mathématiques, il y a des questions qu'il ne faut pas aborder, parce qu'elles sont insolubles, et d'autres, parce qu'elles sont trop vagues et susceptibles de solutions multiples. De même qu'une moitié de la lune, malgré la libration, restera toujours invisible aux habitants de notre planète, de même certains faits resteront mystérieux. Chercher à deviner les intentions, ou plutôt les supposer, et subtiliser sur les causes occultes, cela peut être appelé par quelques-uns philosophie de l'histoire, mais ce n'est en réalité qu'un moyen de tromper et soi-même et les autres. Les intelligences d'élite ne l'ignorent pas, et savent s'en garder; mais les esprits vulgaires se révoltent dans un dépit ridicule contre l'insuffisance humaine, et ils ne sont satisfaits qu'autant qu'ils ont des jugements fixes et déterminés sur des objets où la précision ne peut être qu'une erreur : esprits sans portée, qui ont besoin de systèmes et de fables, et ne sont à l'aise que dans la matière.

Que vous soyez pour Rome ou Carthage, pour Dagobert ou Pépin, pour Mainfroy ou Charles d'Anjou; que vous reconnaissiez ou que vous refusiez au pape le droit d'investir l'empereur et d'élire les évêques; que l'Empire ait ou non la suprématie sur les républiques; que le feudataire doive ou non l'hommage lige au suzerain; que les communes aient subsisté durant l'invasion, ou que les vaincus soient demeurés serfs; que les fausses décrétales soient une invention française ou romaine; que Grégoire VII ait eu ou non le droit de mortifier un tyran : ce sont là des questions assez éloignées de nous pour que nous puissions les peser avec sang-froid, à moins que la passion ne veuille s'en faire une arme, et en tirer des allusions aux intérêts présents.

Mais ces intérêts nous pressent de toutes parts, et beaucoup de questions ne sont pas encore résolues; la plaie de la réforme saigne encore, malgré la trêve indéterminée de Westphalie; nous ne savons pas si la révolution est au berceau ou à l'agonie; chaque jour deviennent plus vives les douleurs causées par le martyre que subissent depuis si longtemps l'Italie, la Pologne et l'Irlande; la renaissance des lettres et des arts sous la forme classique prolonge ses effets au point de partager la littérature en deux écoles; la constitution des divers États n'est encore que le produit des ambitions, des usurpations ou des révoltes; enfin

les débats sur la grâce se traduisent sous mille formes différentes.

C'est une rude tâche que d'écrire une histoire qui dure encore! Il suffit au peintre, pour représenter Homère, Romulus ou Moïse, de certains symboles convenus, et chacun les reconnaîtra. Qu'il fasse le portrait de Charles XII, de Louis XIV et de Napoléon, tout le monde pourra en admettre la fidélité; mais qu'il reproduise votre père, votre ami, vous-même, aussitôt les affections s'en mêlent, et ce qu'un étranger trouvera flatté paraîtra défiguré à ceux qui verront avec les yeux du cœur.

Il en est de même dans l'histoire. Qui n'a pas lu un auteur quelconque? qui n'a pas de prédilection pour un pays? qui n'a porté un jugement sur les héros et les faits voisins? qui n'a puisé, dans cette école des préjugés qu'on appelle éducation, de fausses idées de gloire? Chaque ville possède un artiste ou un tableau qu'elle prétend sublime; tout éditeur porte aux nues l'ouvrage qu'il publie; chacun trouve qu'il a été parlé trop sommairement de son art ou de son pays, et trop longuement de l'art ou du pays des autres. Le point de vue de la postérité raccourcit beaucoup trop l'histoire littéraire; chaque jour qui passe emporte avec lui une admiration. Mais l'homme qui détrompe fait de la peine, comme celui qui le premier révèle les torts d'une femme aimée; on irrite en voulant éclairer un aveuglement volontaire. Il y a pourtant une grande différence entre feuilleter un auteur et l'approfondir, entre saisir son intention ou relever quelque passage détaché; entre juger un fait, un homme isolé, et le voir dans ses rapports avec tous les autres. Aussi celui qui s'est épuisé à la recherche de la vérité se sent venir sur les lèvres cette riposte du père Hardouin : *Quoi! est-ce que je me lèverais chaque jour avant l'aube pour penser comme tout le monde?*

Les inventions se trouvent dans le même cas; il n'y en a pas une qui n'ait eu des précédents, jusqu'à ce qu'un esprit supérieur en reconnaisse l'importance, les applications et les conséquences. Alors naissent les disputes de priorité. L'orgueil national fait trouver magnifique ce qui n'est que misérable, et proclame éternelles des gloires tout au plus viagères. A celui que les Italiens accusent de parcimonie dans ses éloges, les étrangers reprocheront d'avoir exalté toute réputation italienne (1). Ajoutez à

(1) Mably s'exprime ainsi dans la préface du *Droit public de l'Europe* :

cela les vanités personnelles; tout homme exige non-seulement du respect, mais de la condescendance pour son opinion et des éloges pour ses mérites domestiques; car la gloire est comme les portraits : chacun croit qu'elle regarde de son côté.

Partagés comme nous le sommes en artistes et spéculateurs, en inventeurs et conservateurs, ce qui plait à l'un est désapprouvé par l'autre (1). Les calculs seuls ont pour l'un de l'importance; pour l'autre, c'est le sentiment seul. On exige de l'écrivain de l'impartialité, et on l'accuse de manquer de chaleur; on lui demande des détails sur le commerce, sur les arts, sur le gouvernement, et l'on trouve mauvais que les considérations accessoires ralentissent le récit. Lorsque Bernardin de Saint-Pierre fait pour la première fois lecture de *Paul et Virginie*, Necker s'endort, Thomas est distrait, Buffon demande sa voiture, les dames se hâtent de cacher des larmes involontaires; madame Necker lui accorde un de ces encouragements qui humilient. Bernardin veut jeter son ouvrage au feu; mais Vernet voit son geste, Vernet artiste l'a compris, et un livre immortel est conservé au monde.

Enfin l'histoire ne doit pas être seulement une cloche funèbre, sonnant pour les hommes et les institutions qui ne sont plus, mais aussi la joyeuse annonce de la naissance d'une idée qui tend à devenir un fait, et convie les peuples à la saluer au moins d'un souhait bienveillant.

Malheur donc à l'historien qui chercherait à plaire à tout le monde! L'impopularité est une noble chose, quand elle consiste à ne pas se laisser entraîner par la foule, et à préférer à un assentiment facile le courage de l'opposition; d'ailleurs la rectitude du jugement et la liberté d'esprit équivalent souvent à beaucoup de science.

L'historien doit se persuader surtout que les grandes vérités

« Je prie un Allemand qui approuve ce que j'ai dit de l'Angleterre, de la Suède, de l'Espagne, etc., de soupçonner qu'il ne serait peut-être pas impossible que j'eusse encore raison quand je parle de l'Allemagne d'une manière qui n'est pas tout à fait conforme à sa manière de penser; ce que je demande à un Russe, à un Danois, à un Italien, etc. Ma prière est juste, mais je sens que le préjugé ne m'accordera rien. »

(1) *Tres mihi convivæ prope dissentire videntur,*
Poscentes vario multum diversa palato:
Quid dem? quid non dem? renuis tu, quod jubet alter.
(Hor. *Ep.* II, 2.)

se démontrent moins par une éloquence fébrile que par la raison et l'évidence des faits, et que l'on réussit mieux par des approches en règle que par des assauts à force ouverte. Les préjugés ne cèdent qu'au temps, bien qu'ils soient obligés de céder; cependant l'homme qui les combat se résigne à certains ménagements, à l'abri desquels il sape plus sûrement la citadelle de l'erreur. Bernouilli obtient, en 1751, le prix de l'Académie des sciences sur la question relative à l'orbite des planètes; mais il en est redevable, de son aveu, au respect qu'il a montré pour une erreur, c'est-à-dire pour les tourbillons de Descartes. La jactance paresseuse pourra seule lui reprocher ce sacrifice, parce qu'elle ne sait pas combien il lui coûte.

C'est surtout dans les histoires modernes qu'il est nécessaire de savoir lire entre deux lignes, attendu que l'auteur, par amour de la vérité, s'assujettit au martyre de la mettre dans l'ombre; s'il ne peut blâmer Bonaparte, il loue celui qui ose lui résister; il se couvre d'un voile, dans la confiance que le lecteur saura le déchirer, et suppléer à des réticences obligées ou calculées (1).

Moins l'historien moderne a l'espoir d'obtenir de tolérance pour lui-même, plus il doit en montrer pour les autres, non pas de cette tolérance, fille de l'indifférence, qui accepte également toutes les croyances pourvu qu'elles soient morales, ce qui est un moyen de les anéantir toutes, mais de celle qui s'appuie sur le sentiment religieux et sur l'espérance que Dieu, sans détruire ce qui existe historiquement, fera triompher la vérité et venir son règne. L'intolérance est toujours de l'orgueil; car elle prétend disposer les choses comme elle croit, sans égard à la faiblesse humaine et à l'histoire, qui nous prouve que la persécution entraîne à tous les excès par le mystère qu'elle impose, et que toute vérité comprimée est une force qui s'accumule.

Cela ne signifie pas que l'historien soit tenu de cheminer tout droit comme l'ingénieur qui, dans le tracé d'une route, songe seulement à la ligne qu'elle doit suivre, et non à la beauté ni à la fertilité des pays qu'elle traverse. Le beau est non-seulement un attrait, mais une consolation pour l'esprit; l'aigle qui s'élance dans les régions supérieures sent le besoin de respirer et s'arrête, bien que les forces ne lui manquent pas.

Une froide justice, se bornant à offrir la vérité pure, ressemble

(1) L'abbé Galiani faisait consister l'éloquence à *tout dire sans aller à la Bastille*.

aux portraits photographiques qui reproduisent les linéaments réels, mais qui ont l'aspect de cadavres. Raconter sans regret pour ce qui tombe, sans espérance pour ce qui s'élève, c'est l'impartialité du sceptique qui se soumet à la loi des faits sans haine comme sans amour; la passion de la vérité est la première chez celui qui écrit l'histoire (1). Imparfaite si elle se borne à disserter, analyser et conclure, il faut qu'elle touche, intéresse et instruise; il faut qu'elle montre le spectacle insigne de l'homme opposant aux obstacles renaissants, à l'adversité obstinée, aux lâches calomnies, le courage civil et quotidien, bien supérieur au courage facile des camps; il faut qu'elle sache dénoncer comme criminel le triomphateur au milieu de sa gloire, mais aussi le proclamer sublime lorsqu'il supporte avec longanimité une infortune imméritée. Son instruction résulte moins de l'examen que de l'intérêt, et ce qui émeut ne s'oublie pas. Il est donc bien d'imiter celui qui, passant dans une ville où il a beaucoup d'amis, se fait un plaisir de s'arrêter chez ceux pour lesquels il a plus d'estime et de sympathie. Il y a toujours profit à considérer les grands hommes tels qu'ils sont, car dans l'homme gît le véritable enseignement de l'histoire; des gouvernements, des institutions, des lois, des mœurs, il faut toujours revenir à lui, au tableau de ses faiblesses, de ses misères et de ses vertus. Combien n'est-il pas utile, dans les combats qui attendent quiconque ose proclamer la vérité, de se rappeler que Socrate fut persécuté par l'Aréopage, Colomb par ses souverains, Galilée par l'inquisition, Tasse par son Mécène, Condorcet et Lavoisier par la révolution! Lorsque Adamson adresse à l'Institut le plan de son ordre universel de la nature, ce corps savant, appréciant son merveilleux travail, l'invite à se rendre dans son sein; mais il répond qu'il ne peut venir, faute de souliers.

Animé de sympathie pour son sujet, l'historien doit donc savoir saisir ces détails qui sont la poésie et tout ensemble la vérité de l'histoire (2). A la place des particularités aussi infidèles qu'ennuyeuses des batailles (3), qu'il mette les discussions

(1) « Ce que l'histoire peut nous donner de mieux, c'est l'enthousiasme qu'elle réveille. » Goethe.

(2) « J'ai pu me convaincre, d'après l'exemple du passé et d'après l'expérience du présent, que le public a toujours été avide de connaître les hommes qui nous ont laissé l'image de leur âme. Les détails les plus minutieux à leur égard sont recueillis avec empressement et lus avec avidité. » Gibbon, *Mém.*

(3) *Quinam sit ille quem non pigeat longinquitatis bellorum scribendo legendoque, quæ gerentes non fatigaverunt.* Tite-Live, X, 22.

des écoles et des parlements. Weisshaupt, Jansénius, Saint-Simon, ne méritent-ils pas autant l'attention que Montecuculli et Rodney ? la question des *bourgs pourris* et de la *loi des céréales* n'est-elle pas plus intéressante qu'une guerre? L'indépendance de l'Amérique est conquise dans les chambres anglaises plutôt que sur les champs de bataille, et les congrès de Vérone et de Londres sont plus désicifs que les faits d'armes d'Antrodoco et du Trocadéro.

Mais, en cherchant à exposer la vérité, suffit-il de rapporter les événements, sans aller au delà de l'éloge ou du blâme (1)? Les faits sans les raisonnements ne sont que les mots d'un dictionnaire, qui n'expriment rien s'ils ne viennent pas coordonnés et liés entre eux. Ainsi, outre l'obligation de rechercher avec zèle, d'examiner avec sincérité, d'exposer avec clarté, l'historien doit avoir une méthode d'appréciation ; dans le choix des faits, il faut qu'il se rappelle que la vérité, loin d'en être déduite, sert, au contraire, à les juger, et que la philosophie domine l'histoire plutôt qu'elle n'en dérive.

Quelques auteurs voudraient s'appuyer uniquement sur les races, comme si leur fusion devait suffire aux peuples ; mais la différence des climats, des institutions politiques, des croyances religieuses, ne détermine-t-elle pas le plus grand nombre des variations dans la société humaine?

Ceux qui croient que la multiplicité des forces libres n'est qu'anarchie, et qui veulent l'unité dans un État comme première condition, ne considèrent que l'affermissement progressif de l'autorité absolue, à laquelle ils donnent le nom d'ordre.

Il en est d'autres qui dénigrent tout, et même les intentions si les faits viennent à manquer ; c'est une manière de flatter cette faiblesse humaine qui nous porte à réduire les grands hommes à la mesure commune. Quant à nous, nous avons foi dans la vertu fécondatrice d'un bel exemple.

D'autres, au contraire, ont pris à tâche de réhabiliter, comme on le dit aujourd'hui, les mémoires même les plus compromises. Il y avait lieu, en effet, d'appeler de beaucoup de jugements, de restaurer certaines gloires ; toutefois on ne réhabilite pas un

(1) S'il fallait admettre la sentence de Quintilien : *Scribitur ad narrandum, non ad probandum*, il n'y aurait pas d'histoire du moyen âge ; ceux même qui professent cette opinion ne la suivent pas dans l'exécution, et les faits deviennent chez eux l'accessoire d'une pensée préconçue.

homme en lui supposant des mérites qu'il n'a jamais eus, mais bien en lui reconnaissant ceux que ses contemporains devaient lui attribuer, et sur lesquels une partie d'entre eux, au moins, a dû tomber d'accord.

D'autres encore ne considèrent l'histoire que comme une métaphore poétique ou une discussion oratoire, se plaisant à d'ingénieux contrastes, à des rapprochements curieux, bons comme paradoxes et comme aliment à l'esprit de secte, mais qui répugnent à la vérité. L'histoire ne change pas de théâtre, et les faits représentés la veille ne se reproduisent pas le lendemain; quoique l'homme se propose toujours les mêmes problèmes, et que l'histoire ne soit en somme que la diversité des solutions, jamais ces solutions ne sont identiques.

Qu'on en tire des allusions pour satisfaire le besoin de comparer ce qui est à ce qui fut, rien de plus légitime; il est impossible, en effet, de parler des rois et des peuples étrangers, sans penser aux contemporains. Tant que les hommes seront hommes, le passé sera la satire du présent, par ressemblance ou diversité.

Un autre écueil, c'est la sympathie généreuse qui porte à trouver le bon droit du côté du plus faible, de la victime désarmée, de celui qui succombe, et à admirer les forces sociales, qui se créent d'elles-mêmes par le développement de leur propre énergie. De là, nos sympathies pour les papes qui résistent au glaive par la parole; de là, nos malédictions contre les Maures envahisseurs et, plus tard, contre Philippe III qui les extermine; de là, après la réprobation qui a frappé les constitutions de la Pologne et de la Hongrie, les frémissements de colère quand elles sont étouffées dans le sang; de là, nos imprécations contre Henri VIII, parce qu'il tue les catholiques, et contre Philippe II et Marie, qui les vengent par une réaction sanguinaire. Ce sont là, à coup sûr, des sentiments bien excusables, et pourtant l'histoire doit ne pas confondre la disgrâce avec la vertu, ni la faiblesse avec le martyre.

Elle est tenue de démentir ceux qui font le succès juge de la moralité, et veulent toujours que la cause qui l'emporte soit la meilleure, au point de dire non-seulement : *Malheur aux vaincus!* mais *Honte aux vaincus!* Non, dans l'histoire il ne faut pas juger le droit par le fait; car, si celui-ci entraînait l'autre, la guerre obtiendrait une importance suprême, elle qui tantôt fait triompher le bon droit, tantôt le foule aux pieds.

Les histoires des auteurs modernes ont été gâtées par deux choses, l'enthousiasme et la peur. L'enthousiasme pour l'antiquité portait à lui comparer tout, et faisait retrouver partout les mêmes hommes, les mêmes vertus, la même morale dans la vie privée et publique, sans calculer l'immense différence qu'il y a entre l'individualité antique et les masses modernes, entre les manuscrits et l'imprimerie. Voilà pourquoi nous avons continué à combattre avec acharnement autour du cadavre de Patrocle; voilà pourquoi nous n'avons pas cessé de nous écrier comme les Romains : *Majores nostri;* voilà pourquoi toute une génération a été sacrifiée à deux ou trois héros de prédilection.

La crainte des rois fut moins funeste que celle des philosophes; car, si l'on se mettait à l'abri de la colère des princes par des réticences et des allégories, un trait des encyclopédistes, uniques dispensateurs de la gloire, était sans remède. Vous retrouvez dans Raynal, dans Gibbon et autres écrivains prônés, le soin d'échapper à la raillerie de ces Samsons qui faisaient écrouler le temple. Rousseau n'y échappa qu'en dépassant leurs extravagances.

De là, une faible condescendance, une paresseuse imitation qui généralisèrent l'abus de la philosophie dont tous les efforts consistaient à abstraire, diviser, disséquer et décomposer; de là fut proclamée la nécessité de l'analyse, si souvent abusive et parfois si mal comprise. La Grange intitule *analytique* sa *Mécanique*, œuvre magnifique, parce qu'elle est précisément synthétique; car elle déduit de principes généraux tous les principes secondaires, et jusqu'aux faits les plus particuliers (1). L'analyse et la synthèse sont les deux procédés essentiels et constants de la logique; une idée générale se décompose en idées particulières, puis, de celle-ci s'élève de nouveau à une idée générale; on isole d'abord, on combine ensuite les phénomènes. L'analyse, dit le profond Wronski, est rétrogressive, parce qu'elle remonte le courant des faits; la synthèse, qui les suit, est progressive. La première fraye la route qui mène à la vérité, et la seconde en révèle l'enchaînement; l'analyse retourne les faits sous toutes leurs faces, interroge l'expérience, et, par voie d'induction, s'é-

(1) Il faudrait mettre en regard de certaines histoires des sciences, faites pièce à pièce, les admirables chapitres préliminaires des différentes sections de la *Mécanique analytique*.

lève de cause en cause jusqu'à celle qui les domine toutes; la synthèse, partant du fait supérieur qui commande les faits subordonnés, descend aux causes secondes, aux effets les plus particuliers, explique les phénomènes au moyen de sa conception même, ou, pour mieux dire, justifie celle-ci à l'aide des résultats certains de l'expérience et de l'observation. C'est ainsi que le médecin étudie à part chacun des tissus élémentaires de l'organisation, dont il forme l'anatomie histologique; ensuite l'anatomie transcendante ramène les différences à l'unité, non par un vague besoin de généraliser, mais selon la détermination scientifique des ressemblances positives.

L'analyse et la synthèse ressemblent donc au jeu des nerfs et des muscles dans le mouvement humain, à l'ascension et à l'abaissement du piston dans la pompe; une seule ne vous donnera jamais la philosophie dans son entier. L'analyse vous dira que toutes les substances organiques se composent d'oxygène, d'hydrogène, de carbone et d'azote; mais faudra-t-il confondre pour cela la rose et l'ortie, l'immonde pourceau et la jeune fille dont la vue vous fait palpiter? La physique, la musique, la mécanique, vous ont donné les éléments des sons; mais qui révélera le secret à l'aide duquel Rossini a composé ses symphonies?

Or les maîtres du siècle passé proclamèrent la supériorité de l'analyse et bâtirent des édifices qui ne recevaient aucune lumière d'en haut. De là, cette critique sans aucune idée morale; de là, cette préoccupation exclusive pour les causes extérieures, qui néglige les causes véritables, et laisse dans l'ombre les traits distinctifs de l'histoire; de là, l'antiquité restaurée à la manière de la tête de Dante récemment découverte à Florence, qui offre un beau profil, mais sans l'œil; de là aussi, la prétention de rendre positives les sciences historiques à l'aide des probabilités mathématiques, théorie née avec Jacques Bernouilli, reproduite par Condorcet, proclamée par Laplace, et qui répugne à la véritable analyse historique; en effet, elle prétend subordonner au calcul numérique le fonds intime d'une nationalité, la condition individuelle d'un État, d'où dérivent des circonstances locales et des complications extravagantes en apparence, qui échappent aux jugements déduits d'une règle générale, et font reconnaître le véritable caractère de la situation historique.

Lorsque la révolution, au nom de la raison, c'est-à-dire du droit éternel, déclara la guerre au droit historique, les puissants

se liguèrent pour la défense de ce droit contre les peuples, qui réclamaient l'égalité; mais, lorsque les faux adorateurs de la liberté l'eurent compromise par des excès inexcusables, ses amis sincères comprirent que l'histoire doit faire connaître son meilleur usage, les moyens de la conserver, ses dangers, et les artifices dont on se sert pour l'anéantir ou la défigurer.

On se mit donc à examiner la situation politique et civile des différents peuples et de leur constitution; les principes et les variations du droit public et du droit privé; les progrès de la législation et de l'administration, avec leur influence sur le bien de tous et de chacun; la condition morale et intellectuelle des nations, les mœurs, les opinions, les institutions et l'activité des peuples. La tyrannie dévoilée des princes, qui n'étaient pas, comme les antiques dynasties, protégés par la vénération patriarcale, mais qui s'appuyaient sur le droit de conquête, invita à rechercher les anciennes gloires comme une protestation; de là surgirent deux écoles : l'une qui, tout en louant les institutions féodales et hiérarchiques du moyen âge, et quoique favorable aux princes, ne fit que révéler les progrès du peuple, et jeter un nouveau jour sur certains points historiques de la plus grande importance; l'autre qui fouilla dans le moyen âge avec d'autres idées, se fondant sur le droit éternel de la raison, attesté par les siècles, entreprit la tâche de démontrer que le despotisme était une invention récente. Entravés par la censure, les historiens de cette école s'en tinrent à l'appréciation des faits, que celle-ci ne pouvait nier sans se rendre absurde. C'est ainsi qu'à l'histoire qui ne faisait que charger la mémoire, succéda celle qui scrute le sens des faits, leurs causes, leurs effets, et recherche comment les hommes peuvent la mettre à profit pour étendre leurs idées, perfectionner leurs sentiments, agrandir la science, améliorer la vie, éclaircir les doctrines politiques et économiques. D'ailleurs, comme la révolution occupe dans le temps un espace qui équivaut à des siècles, on a pu considérer les faits comme accomplis, les livres comme vieillis, et l'examiner de près, sans craindre la confusion du passé avec le présent, ni la contagion morale du voisinage et de la nouveauté.

La patience que les grands et leurs salariés employaient à compiler des généalogies et des blasons, les gens du peuple la mirent à retracer l'histoire des plébéiens, à étudier la religion, l'industrie, les beaux-arts, qui en sont l'expression; ils renversèrent de l'autel la force qui lui ôta toute sainteté, et compr-

rent que la voix du peuple est la voix de Dieu. Le peuple ne reconnait dans les héros véritables que sa grandeur personnifiée, et dans les grands inventeurs, que ses besoins formulés ; il substitue son propre nom à ceux des Romulus, des Solon, des Homère, des Ésope, et il se contemple lui-même dans les religions et les révolutions.

C'est ainsi que chaque siècle refait l'histoire à son point de vue.

Cependant l'histoire moderne obtint sa part de l'attention que naguère on accordait exclusivement à l'histoire ancienne. Le sort des peuples est jugé d'après certains principes généraux, et leurs vicissitudes se lient à celles de l'humanité entière. La narration, qui ne visait pas à flatter les princes, mais à se faire entendre des masses, devint plus animée, plus développée, avec des applications au présent[1], et propagea l'idée de la liberté dont elle vit.

Or l'histoire est le meilleur remède contre cet esprit absolu qui a mis obstacle à la juste appréciation, à l'exposition exacte des faits ; car, en mettant les théories à l'épreuve des applications, elle montre les différences entre le bon et le possible, et fait voir que parfois le mal protége le bien, que le faux se greffe sur le vrai, à tel point qu'il est nécessaire de souffrir l'ivraie pour ne pas extirper le bon grain avec elle. Aux vicissitudes de l'homme intérieur, c'est-à-dire de la conscience, elle associe, dans ses grandes leçons, celles de l'homme extérieur, c'est-à-dire le développement des États à travers les siècles ; elle fait coïncider la science des faits et la politique, traitées rationnellement, et marcher parallèlement avec elles la jurisprudence, deux formes successives de la même idée. En Allemagne, une école métaphysique de jurisconsultes s'intitula Historique, parce qu'elle s'imposa principalement pour tâche de rattacher l'ensemble de la législation à l'état correspondant de la société à chaque époque du passé ; néanmoins quelques-uns de ses membres inclinent à l'optimisme, et d'autres à la fatalité.

Lorsque Montesquieu s'écriait : *Heureux le peuple dont l'histoire est ennuyeuse !* d'autres vantaient les gouvernements dont le silence de l'histoire faisait l'éloge ; ils croyaient que l'unique bien était dans la privation du mal, et que le récit devait se borner aux faits bruyants et tragiques. Mais celui qui observe la société dans ses éléments de l'utile, du juste, du beau, du saint, du vrai, et dans son triple symbole, l'Église, l'école et les comptoirs, celui-là connaîtra d'autres joies que les massacres des champs de bataille, d'autres amusements que les fêtes de

cours, d'autres gloires que les conquêtes. Watt et Arkwright, qui changent les conditions du travail en substituant les machines aux bras, et les grandes associations à la petite industrie, sont plus dignes de mémoire, à ses yeux, que beaucoup de héros admirés et maudits.

Nous croyons, nous, que l'esprit humain ne se révèle tout entier que dans l'ensemble de ses œuvres : chaque pas dans la science est la trace des hommes qui ont vécu; cette plante est le vestige laissé par Linné et Tournefort; cette démonstration mathématique atteste l'existence de Pythagore et de Galilée. Aussi devons-nous considérer le passé avec un vif sentiment du présent, et demander aux histoires générales la signification des histoires partielles. Derrière le monde politique, se meut le monde du sentiment, de l'intelligence et de l'industrie; derrière les rois et les chefs des révolutions, sont le prêtre qui prie, le poëte qui chante, l'auteur qui écrit, le savant qui médite, l'artiste qui dessine, le manœuvre qui travaille. Tous vivent d'une vie propre, mais en respirant l'atmosphère commune, mais en recevant la lumière à travers les vitraux nuancés des couleurs du siècle. Ainsi ce mot : *Je suis homme, rien de ce qui regarde l'homme ne m'est étranger,* convient parfaitement à l'historien, car tout lui sert à formuler la condition sociale : les inventions de l'industrie, les caprices ou la vanité; l'autorité de la raison, la philosophie de l'esprit ou la morale du devoir; tout ce qui s'offre à lui dans les trois voies que parcourt l'esprit humain, l'expérience, la raison, l'imagination; cet ensemble d'activité et de passivité qui se manifeste dans l'homme comme en toutes choses; ses penchants et ses idées; la trinité et l'unité de l'être intellectuel, moral et physique.

Nous n'avons pas cru pouvoir entreprendre cette tâche sans embrasser dans la même unité la vie de tous les peuples. Le premier nous avons présenté, ou plutôt essayé de présenter, dans son ensemble l'histoire de l'humanité, non l'histoire successive de quelques nations, ou l'histoire politique de toutes, mais celle de l'humanité qui poursuit sa marche, tantôt en avançant, tantôt en se développant à travers les désastres.

L'école historique des jurisconsultes dont nous avons parlé, après avoir reconnu l'impossibilité de rendre un code parfait, n'examina point s'il était nécessaire, mais conclut que le commencer était de la part du législateur une intervention orgueilleuse et impuissante; de même une histoire universelle complète

n'étant pas faisable, on pouvait désapprouver une tentative de ce genre. Mais ce mot aussi profond que désolant de Gœthe : *Pour savoir quelque chose, il faut savoir tout*, ne nous amènerait-il pas à ne plus écrire sur rien? Nous avons donc osé, quoique avec des forces trop inférieures sans doute à l'entreprise, distribuer les couleurs sur un dessin tout à fait nouveau, ou du moins employer dans leurs combinaisons des moyens nouveaux. Nous avons marché toujours, en nous défiant des applaudissements, mais aussi en puisant une nouvelle énergie dans la violence inaccoutumée des attaques; aujourd'hui nous nous hâtons d'arriver au terme avant que viennent ces rides que la vieillesse imprime sur l'esprit non moins que sur le front.

Jamais, dans le corps de l'ouvrage, nous n'avons détourné sur l'auteur l'attention que le lecteur doit tout entière au sujet; mais voici le troisième coup d'œil général que nous portons sur notre entreprise et sur nous-même. Le pas est scabreux, attendu qu'on censure plus facilement tout résumé pour ce qu'il omet qu'on ne l'apprécie pour ce qu'il contient; en outre, c'est une loi, une nécessité ou un tort de toute préface, d'affirmer plus que de discuter, de présenter des assertions générales plus que d'exposer des faits distincts. Mais qu'importe? notre réputation de témérité est déjà faite, et jamais nous n'avons aspiré au misérable honneur de plaire au vulgaire des doctes, ni à l'honneur dangereux de plaire à un parti. Nous avons senti qu'une grande idée s'appauvrit entre les mains des imitateurs; mais nous nous sommes persuadé qu'une œuvre vaste ne doit pas être traitée légèrement, et encore moins par quelqu'un qui ne la comprend point.

Or, en m'adressant directement pour la dernière fois à des lecteurs que m'aura conciliés, je l'espère, une compagnie prolongée, je sens le besoin de revenir par quelques mots sur mon travail. J'ai continué ma route entre deux écueils, l'érudition qui nuit à l'intérêt, et l'idéologie qui nuit à la vérité. Entre l'ennui et l'erreur, j'ai exposé avec franchise ce que j'avais étudié avec sympathie, libre de préoccupations systématiques, sans pourtant m'appuyer sur les exceptions; reconnaissant à la science moderne les trophées de ses récentes conquêtes, impartial autant que l'impartialité est compatible avec la nature de l'homme, en face d'hommes et d'événements dont nous sommes les créatures et les victimes, j'ai éclairci les faits avec l'amour de la vérité et le besoin de la certitude; ennemi des théories, j'ai été dirigé par

la noble prétention d'être intrépide et juste, par l'impérieuse hardiesse de volonté nécessaire à celui qui, s'érigeant en juge, doit ou renoncer à sa tâche, ou se résigner aux tourments qu'elle inflige.

Je me suis proposé d'éviter les formules générales qui dispensent des idées exactes, convaincu que l'historien, en sa qualité de juge, doit donner les motifs de sa sentence, mais ne pas hésiter à la proclamer. Dès lors, je résolus de m'en tenir à la philosophie claire, nette, sensée, pratique, de notre Italie; de ne pas supposer trop les choses connues des lecteurs, et de ne les renvoyer à d'autres livres qu'autant que je n'aurais pas conçu moi-même une idée complète, ou que je me trouverais empêché de la développer; de ne pas taire des vérités parce que d'autres les auraient déjà dites, attendu qu'aucune vérité n'est inutile à répéter; de ne pas avoir recours aux transactions de la timidité, ni aux récriminations de l'opprimé; de ne pas dissimuler mes opinions sous ces phrases dubitatives qui sauvent de la tyrannie des dédains surannes et de la guerre dans laquelle deux partis contraires vous attaquent également; car les partis sont de leur nature extrêmes, et l'homme sensé doit suivre sa route entre eux. Il est facile et agréable de cheminer sur des sentiers déjà battus, porté par des intelligences bornées qui applaudissent en vous leur propre médiocrité; mais l'exagération est le langage des sociétés en décadence; la vérité est le besoin des sociétés bien ordonnées et qui se régénèrent.

L'écrivain contraint de publier son ouvrage par fragments, surtout lorsqu'il s'adresse à des lecteurs peu attentifs (1), rencontre une difficulté plus grande à faire comprendre l'harmonie de sa pensée; il est pourtant impossible de se former sans cela un jugement complet d'un ouvrage. Ainsi, tandis que vous promenez au loin le regard du lecteur sur le progrès de l'univers, une pédanterie myope vous reprochera de ne pas jurer par Hérodote et Tite-Live; vous serez assailli des questions mesquines de ceux qui ne savent pas s'élever à cette hauteur où tout ce qui est beau et vrai se réunit et se confond; on exigera que vous ne disiez rien de ce que d'autres ont dit, et, en même temps, on vous opposera les jugements d'autrui, qui seront différents du vôtre; on isolera des phrases et des raisonnements qui ne tiraient un sens que de leur ensemble, et l'on vous attribuera

(1) « Il y a un point sur lequel il faut se résigner, quand on écrit : c'est d'être lu légèrement, et d'être jugé du haut en bas. » SAY, *Petit volume*.

des opinions que vous n'aurez fait que rapporter avec cette loyauté qui ne sait pas dissimuler une objection.

Il ne faut donc pas s'étonner des jugements si divers émis sur un livre, surtout parmi ceux qui ne l'ont pas lu. Il ne faut point s'en étonner dans un temps de liberté et même de dévergondage de la pensée, où l'on lit par oisiveté et au hasard ; où, après avoir acquis la science et perdu le calme, moins recueillis et plus pressés, nous nous dispensons d'étudier les principes, dans notre hâte de les appliquer ; où nous pensons à demi, exposons avant de mûrir, et acceptons chaque mot pour une idée ; où les partis ont l'insolente prétention de posséder exclusivement le beau et le vrai, sans examiner les opinions contraires, et où tous cherchent à dissimuler l'épuisement du doute sous la violence des paroles, sans aucun souci de la vérité : qu'importe la raison à leur ressentiment !

Mais le jour de la rétribution, celui de la mort arrive, ou, ce qui est la même chose, le jour où l'écrivain fatigué, épuisé, jette la plume et cesse d'irriter les jalousies contemporaines. Celui qui n'a jamais fait, celui qui ne fait plus, celui qui répète qu'il fait, reçoivent le nom de grands hommes (1) ; pour eux, tous les honneurs et les récompenses, et, ce qui vaut mieux, la paix, cette paix à laquelle notre génération paresseuse sacrifie les convictions et la dignité. Si, encore, ils jouissaient de cette paix ; mais il est des gens pour qui le danger et la lutte ont autant d'attrait qu'en ont pour d'autres le succès et le triomphe. La paix de l'insouciant et du flatteur pourra-t-elle jamais être comparée à l'immense joie que l'on éprouve à se signaler par quelque œuvre ; à émettre une parole qui vient du cœur et va au cœur, qui révèle avec intrépidité les sentiments que l'on avait dans la fière jeunesse, et que l'on conserve dans l'âge mûr ; à savoir enfin que l'on trouve un écho dans des milliers de cœurs vierges encore, et dans des milliers d'âmes dégagées de préjugés ?

D'un autre côté, combien un auteur n'a-t-il pas à profiter de l'obligation où il se trouve de ne se confier qu'en lui-même ; c'est là qu'il puise toute son énergie sans se prévaloir de la condescendance des autres pour en user envers lui-même ; dans la nécessité de remplir un cœur avide de bienveillance, il se pénètre de

(1) *Si la puissance de mon nom s'est accrue, c'est que j'ai cessé d'écrire*, disait Chateaubriand dans une lettre du 1er juillet 1842 ; et Vernet disait à Greuze : *Écoute-moi ; cesse d'être un grand peintre, et tout aussitôt l'Académie chantera tes louanges.*

son sujet avec toute la passion de la jeunesse, de la persuasion, du courroux. L'excès de l'oppression devient force ; la poutre, battue et rebattue par le mouton de fer, ne fait que s'enfoncer sans cesse plus profondément dans le sol, et bientôt elle soutiendra le pont destiné à réunir deux rives opposées.

J'espère que, s'il n'a pu être aidé du conseil des maîtres, et de cette critique qui, sincère lors même qu'elle n'est pas bienveillante, ne relève pas seulement une erreur commise, mais avertit d'en éviter une autre; j'espère, dis-je, que mon ouvrage offrira plus d'originalité de pensée ; car il n'aura pas été astreint à d'officieuses condescendances envers ceux qui l'auraient favorisé ; à ces transactions qui paraissent une obligation envers ceux qui sont d'accord avec vous sur cent points, et diffèrent d'avis sur deux ou trois autres; à ce respect pour des hommes, des auteurs, des doctrines, des maximes, qui, sans même qu'on s'en aperçoive, nous est imposé par l'habitude de sympathiser avec des personnes amies.

Heureusement celui qui n'ambitionne pas les récompenses des grands, ni ne flatte la plèbe des doctes, peut aujourd'hui dire une grande partie de la vérité. Le royaume de la pensée n'inspire pas de jalousie aux royaumes de la matière, ou plutôt ils sont trop faibles pour l'assujettir; c'est le public qui achète les ouvrages des auteurs, et non un Mécène qui paye leurs services.

Mais atteindre le comble de l'art, qui consiste dans l'harmonie entre l'imagination, la pensée et la forme; obtenir la simplicité et la facilité, sans lesquelles il n'y a point de dignité pour l'homme ni d'originalité pour l'écrivain ; disposer à son gré de cette puissance de la parole, qui fait découler d'une même source l'invention, la conviction et l'éloquence ; unir le calcul à la hardiesse, et la prudence à l'élan ; fondre les faits avec la morale, non de mots, mais d'actions; trouver le secret d'être savant sans le paraître, de faire comprendre au lecteur instruit qu'on sait plus qu'on ne dit, et qu'on a eu assez de courage pour le cacher : voilà sans doute mes intentions ; mais je sens combien je suis loin de les avoir réalisées. Toutefois, si je n'ai point les qualités que j'aurais voulu louer dans les autres historiens, puissé-je du moins avoir évité les défauts que j'ai blâmés chez eux avec sévérité !

On a taxé de mépris cette sévérité; mais quel homme serait assez abject pour conspuer ceux qui l'ont précédé, quand lui-même suit d'un pas différent la voie qu'ils lui ont ouverte ? Ce n'est point à de tels sentiments qu'a formé mon âme celui qui, le pre-

mier, m'inspira l'amour de ce genre d'études, et dont la parole encourageante, plus puissante que le précepte et l'exemple, m'accoutuma à considérer le passé en dehors du préjugé officiel des écoles ou des préventions classiques des académies, et à y porter cette indépendance d'examen qui peut faire errer, mais qui ne peut rendre vulgaire.

Il ne cessait de me répéter : « C'est un devoir pour tous de « connaître les pensées et les actions de ceux qui nous ont pré- « cédés dans la vie ; mais c'est une obligation particulière aux « Italiens d'écouter et de faire entendre la parole efficace de « l'histoire, contraints qu'ils sont de chercher dans le passé des « sympathies, des consolations ou des espérances. Mais, pour « cela, les livres ne suffisent pas ; il faut visiter les lieux, inter- « roger les traditions, voir les passions en jeu, méditer dans la « solitude sur les autres et sur soi-même, manger le pain du « peuple, chez qui se trouve la foi de l'avenir. » — « L'igno- « rance et la présomption se donnent un air de savant scepti- « cisme, pour nier les causes lointaines des effets présents ; « mais une étude infatigable nous conduit à découvrir les liens « qui rattachent l'ironie de Socrate aux massacres de Spartacus, « Gracchus à Mirabeau, la venue de Charlemagne à l'asservis- « sement de l'Italie ; à voir le bien éclore du mal ; de la féoda- « lité, les communes ; de nids de pirates, les villes hanséatiques ; « de la guillotine, le code Napoléon ; à reconnaître le progrès « marqué par la Providence tantôt dans une institution et tan- « tôt dans une guerre, tantôt dans un homme et tantôt dans « une doctrine. Rendre ces causes évidentes au lecteur, c'est « le seul moyen d'obtenir que le passé profite au présent, et « que les faits anciens expliquent ceux de notre temps. » — « Que les spéculateurs de la science, qui savent, tout au plus, « les dates et les classifications, et pour lesquels Cicéron est « l'orateur romain, César l'écrivain des *Commentaires*, Dante « le chantre de la *Divine Comédie*, n'usurpent point le titre « d'historiens ; ce titre ne convient pas non plus à ceux qui se « contentent d'un luxe stérile de connaissances, sans se rappeler « que l'érudition est un simple instrument pour les sciences « morales, comme l'algèbre pour les questions pratiques de « mécanique et de géométrie. » — « Chaque siècle dépose « beaucoup d'éléments de son époque dans celle qu'il décrit, et « veut recevoir l'instruction dans son propre langage ; de là, « l'inépuisable nouveauté de l'histoire, malgré l'inaltérabilité

« des événements. Leur connaissance matérielle appartient à « la critique; le publiciste en fournit l'interprétation philoso- « phique, et transforme le simple récit en enseignement sublime « de ce qui conserve et altère chez un peuple les fondements « de la société; il applique la moralité des faits aux questions « suprêmes d'organisation sociale; associant à la science des « événements celle de leurs causes, il en découvre le caractère « réel sous l'écorce apparente, corrige les jugements erronés et « déduit les justes conséquences. C'est ainsi que l'historien se « fait créateur. » — « Les heureuses témérités de la critique « ont porté des fruits plus abondants qu'on ne s'y attendait; « mais, de mêmequ'aux premières expériences de Montgolfier « on crut avoir conquis le champ des airs, et qu'aux premières « secousses du galvanisme on se figura tenir le principe de la « vie, de même la critique voulut assigner les lois d'après les- « quelles doivent procéder les faits. De là, des théories vagues, « des systèmes généraux, ces orgies de l'imagination ou du « raisonnement, qu'une découverte ou la réflexion fait évanouir « en fumée. » — « Il ne suffit pas de connaître, il faut encore « juger. Pour cheminer, il faut savoir où l'on va, et pour « faire, savoir ce que l'on veut. Mais le système n'est pas l'in- « tention, et nier celle-ci équivaudrait à dire qu'il est inutile d'a- « voir des idées; car cela signifie se proposer un but, se former de « son sujet un plan lucide et assuré. » — « Que sont les faits, les « faits isolés? des armures déposées dans un musée, dont l'i- « magination peut revêtir un monstre ou un héros, le défenseur « ou le tyran de la patrie. Ce sont des poteaux au milieu d'une « forêt, qui montrent la route quand ils sont dirigés vers cer- « taine partie, et ne servent à rien quand ils gisent par terre. « Il est facile de plier l'histoire à telle ou telle hypothèse; la « réalité peut conduire aux suppositions, et le fait engendrer « l'utopie. Il n'y a de science que celle qui relie les événements, « et les explique en les tirant de l'état de fragments isolés et « incohérents; nous n'appelons pas architecte celui qui extrait « les matériaux, qui les choisit et les amoncèle, mais celui qui « s'en sert pour élever un édifice utile et beau. »

« L'histoire enregistre les expériences morales auxquelles se « livre l'humanité depuis le commencement du monde; elle les « classe selon leur succession et leur dépendance, de manière « à découvrir la loi de leur enchaînement, dans le but de ré- « véler l'avenir de l'espèce humaine, et d'enseigner aux sociétés

« quels sont, parmi les faits coexistants dans leur sein, ceux « qui se trouvent en progrès ou en décadence, ceux qui s'effa- « cent ou deviennent prédominants. Éclairés par ce travail, les « peuples, au lieu de s'abandonner à une fatalité aveugle, ap- « prendront à se diriger, et, prévoyant les perfectionnements « sociaux, ils écarteront les obstacles, éviteront les chocs dan- « gereux. » — « Ainsi chaque fait devient important, parce « qu'il concerne les destinées de l'humanité ; ainsi les travaux « de chacun convergent vers le bien de tous, et les connaissances « sont la pâture intellectuelle et morale que chaque homme « fournit à l'humanité. » — « Évitez donc, si vous le pouvez, « l'idéal et la caricature ; ne faites pas du présent un avenir que « l'on rêve, ou un passé que l'on regrette, mais demandez-en « la raison à l'histoire, qui unit l'aptitude à l'habitude; car « si l'astronome tient la tête élevée, et si le mineur marche « courbé, cela ne vient pas de dispositions diverses, mais de « l'habitude et de l'opportunité. » — « Reste ensuite la forme, « plus difficile dans un pays où la langue n'est pas encore dé- « terminée même de nom, et dans un temps où, comptant « sur l'inattention des lecteurs, les écrivains croient pouvoir « la négliger. La méthode scientifique a émoussé le goût litté- « raire; à force de rappeler que l'histoire est une science, on « a oublié qu'elle est un art, et que, comme telle, elle aspire à « l'immortalité. Quelquefois, par suite du besoin de découvrir « le vrai, l'érudit supporte la gêne d'un vêtement grossier : « inutile sacrifice! les livres ordonnés d'après un plan logique « peuvent seuls espérer de vivre. Celui qui a des idées bien « claires renonce sans hésiter au langage obscur et prétentieux ; « mais il ne doit pas se faire l'esclave d'une simplicité dé- « pouillée de tout ornement, limpide, sans doute, mais qui ne « laisse rien apercevoir au fond (1) ; il doit viser au contraire à « acquérir le goût scrupuleux de l'exactitude et de la méthode, « qui vient après beaucoup d'erreurs et d'essais. » — « L'écri- « vain qui n'a qu'un ton n'a qu'un temps; c'est à quoi se ré- « duisent ceux qui (en Italie surtout) font de l'histoire un

(1) « Juger et raconter à la fois, manifester tous les dons de l'imagination dans la peinture exacte de la vérité ; se plaire à tout ce qui a de la vie et du mouvement ; laisser au lecteur, comme à soi-même, son libre arbitre pour blâmer ou approuver ; allier une sorte de douce ironie à une impartiale bienveillance, tels sont les traits principaux de la narration française. » DE BARANTE, Préf. à l'*Hist. des ducs de Bourgogne*.

« simple exercice littéraire, et s'attachent aux formes et aux « phrases, dans l'uniformité polie desquelles s'évanouissent les « linéaments, comme dans un portrait trop éclairé. » — « L'é« légance du style sobrement pittoresque est nécessaire, mais « elle ne suffit pas; il faut aussi un choix délicat de détails et « d'images, de l'abondance sans négligence, de la concision « sans obscurité, et cette précision qui se combine avec la fa« cilité. Il est nécessaire que le récit offre de la proportion dans « les parties, de l'enchaînement dans les faits, de la nouveauté « dans la contexture, de l'habileté de transitions, un ordre judi« cieux, de la sobriété d'imagination, une sensibilité réservée; « la hardiesse des pensées et la vivacité de l'expression ne doi« vent pas nuire à la simplicité d'un goût sévère; enfin il faut « que l'auteur sache mêler à l'aridité des recherches la chaleur « des émotions, et, puisant dans les mémoires contemporains, « donner aux narrations une impartialité non moins piquante et « plus variée que la passion. » — « Je n'approuve donc ni ce « style cosmopolite, décoré par quelques-uns du nom d'impar« tialité, ni ces lieux communs inoffensifs, cet enthousiasme à « froid, qu'on pare à tort des noms d'amour de la patrie et de « libéralisme. Il est facile d'enfiler des mots, il est facile de faire « étalage d'un courage irréfléchi, d'une passion échevelée : « soleil de mars qui tout agite et ne mûrit rien. Et pourtant, si « quelqu'un s'écrie : *Aplanissons les Apennins, pour faire un « seul État de l'Italie*, il arrache à la foule des applaudisse« ments plus vifs que ne le fait celui qui sillonne lentement de « routes leurs sommets, et réunit par les pensées et les senti« ments les enfants de la même terre. » — « Travaillez dans la « sainte dignité du vrai, et dans la majesté de l'indépendance « solitaire. Qui fera attention à vous? La fougue improvisatrice « de notre époque, l'aveugle besoin de jouir des fruits dont la « graine est à peine dans le sillon, attristent la condition de « l'homme sérieux et profond; ils ne lui permettent pas de « jouir de la féconde influence du repos, et aspirent à l'excessif, « à l'immense, qui ne sont pas dans les destinées de l'homme, « dont les désirs seuls sont infinis. Non, il ne suffit pas de dire « à l'intelligence, *Sois libre;* il faut lui dire encore : *Sois forte, « aie l'énergie de la modération.* » — « Mais la plupart des hom« mes ont la vue si courte qu'ils ne connaissent que deux « causes, et, si vous démontrez que l'une a tort, ils en concluent « que vous donnez raison à l'autre. Vous blâmez Charles Ier,

« donc vous faites l'éloge de Cromwell; vous mettez en relief la « piété de Port-Royal, donc vous blâmez ses adversaires; si « vous reconnaissez le mérite d'un Allemand, vous êtes traître « à l'Italie. Vous ne sauriez contenter tout le monde, même en « vous résignant à la dégoûtante monotonie d'une louange per- « pétuelle. Mais, si vous n'ambitionnez pas cette gloire que le « vulgaire dispense à ceux qui flattent ses passions; si vous ne « caressez pas ces présomptueux qui, incapables de créer, veu- « lent du moins acquérir de l'importance par des bavardages so- « nores et par l'agitation; si, par le fait, vous lavez votre patrie « de l'accusation de ne se soucier que de journaux, de romans « et de tout le fatras étranger; si vous vous appliquez sans bruit « à introduire le levain dans la masse inerte, à nourrir l'esprit « de pensées et le cœur de sentiments; si vous avez le courage « de vous faire anathématiser par vos frères; si vous savez avoir « raison d'une manière neuve et avec calme; si un sentiment « de respect pour des grandeurs réelles ne vous empêche pas de « montrer les misères de la société ancienne, et si à côté de ses « vices vous osez placer ses mérites : alors ne vous attendez « pas au sort le plus déplorable, celui de n'exciter l'étonnement « de personne. Au contraire, vous serez exposé aux railleries « honorables des esprits superficiels, qui lisent par ennui et ju- « gent de confiance; aux attaques de ceux qui, ne voulant pas « être troublés dans leur sommeil, cherchent à paralyser par le « ridicule ce qui ne peut être renversé par la discussion; à l'in- « tolérance sincère de ceux qui sont attachés à une cause par con- « viction, à l'hostilité mercenaire de ceux qui l'ont embrassée « par intérêt. »

« Au milieu des oscillations d'une société qui cherche encore « l'équilibre, entre deux mondes dont l'un admire et l'autre « blâme, on ne peut accepter la gloire qu'en s'exposant à un « opprobre. Si vous êtes inconnu de ceux qui vous outragent, « consolez-vous en silence; si les forts vous attaquent, aban- « donnez-leur votre tunique et emportez votre âme dans sa pu- « reté, également éloigné de l'abattement et de la présomption, « comme celui qui reconnaît n'être qu'un simple instrument de « Dieu; ceux qui réédifiaient Jérusalem travaillaient d'une main « et tenaient l'épée de l'autre. La vie est une guerre; écrire « est un combat. » — « Songez que les écrits doivent être des « actions, et que la littérature est un sacerdoce social; que la li- « cence ne se laisse réprimer que par ceux-là qui ont donné des

« gages à la liberté, et que celui qui prêche les devoirs n'est « écouté qu'autant qu'il le mérite en défendant les droits. Dans le « mouvement qui porte les hommes vers les idées sérieuses, « utiles, bienveillantes, la raison finit par l'emporter ; celui qui, « dans un long travail, conserve inébranlables ses propres con« victions, malgré les divagations de l'intelligence et la versa« tilité des opinions, prouve qu'elles sont chez lui réfléchies et « sincères; le railleur lui-même finit par accorder le respect à « celui qui défend avec constance un poste vivement disputé. » — « Il reste donc une voie pour l'historien qui a étudié la« borieusement et appris à cacher son travail, c'est d'inspirer « toujours le désir du bien, l'empressement à le saisir, la cons« tance à le vouloir ; c'est de montrer de la sincérité, parce « que l'homme sincère, même en se trompant, ne s'abuse qu'à « demi ; c'est de se nourrir de ces idées qui consolent de la per« sécution et rendent le martyre honorable. Au moment de « mourir, Herder disait à son fils : *Suggère-moi quelque grande « pensée; c'est là seulement ce qui me rend de la force.* »

C'est ainsi que me parlait mon maître, et ses paroles me sont encore plus sacrées, parce que je les entends sortir de son tombeau (1).

J'ai tâché de m'y conformer de tous mes efforts, recherchant la vérité avec constance et voulant la dire avec franchise ; j'ai livré des combats et continué de marcher en avant, sûr de faire un ouvrage utile, et désirant que d'autres en fissent un parfait.

(1) La lettre qu'il m'adressa de son lit de mort, ayant été, à cette époque, reproduite dans plusieurs journaux, on me pardonnera de la rapporter ici :

« Mon très-honorable ami,

« Tu entreprends une grande tâche ; c'est un appel en champ clos à toutes « les hypocrisies, à toutes les injustices, à toutes les ignorances. Peu importe « de connaître le passé, quand on ne se soucie guère d'améliorer l'avenir. Pour « toi, les hommes corrompus et corrupteurs ne sont que plèbe, et il n'y a de « nobles que ceux qui ont bien mérité de leurs frères.

« O mon cher César, que de courage dans cette seule idée ! que de force « d'esprit et de cœur à consacrer sa plume à l'exubérance de la pensée éprise « de justice et de vérité ! Il ne peut y avoir un cœur chrétien qui ne t'encou« rage de ses vœux, de ses éloges, de ses remerciments, de ses bénédictions.

« En m'envoyant ton ouvrage, tu te dis mon ami et mon élève. Ami, oui, « avec un loyal retour des plus affectueux égards. Élève, oui, obtenant de « moi aujourd'hui, en retour de cette attention docile, assidue, confiante, « que tu me prêtas, une attention égale à ta parole habile, surpris et charmé « que la plume d'un illustre Italien ait tant de puissance.

Puissé-je au moins, pour revenir à mon point de départ, avoir fait comme les obscurs voyageurs qui précédèrent Christophe Colomb ! Leur nom fut oublié lorsqu'ils eurent péri dans leurs tentatives audacieuses ; ils signalèrent toutefois des îles et des parages inconnus, qui encouragèrent à de plus grandes hardiesses. Si donc, après avoir, par mes seules forces, conduit l'histoire à juger le passé, afin de préluder à l'avenir ; après avoir doté ma patrie d'un ouvrage qui lui manquait, et qui peut-être, ne manquait pas à elle seule ; fatigué, mais non épuisé ; battu, mais non vaincu ; naufragé peut-être, mais en sauvant le trésor de mes convictions ; si je puis, dis-je, entonner sur la rive lointaine l'hymne du vrai, du beau et du bien, je ne demanderai pas aux lecteurs de m'applaudir, mais de m'aimer. Et si (que vais-je espérer !) la palme de la persévérance devait échoir à la bonne volonté, avec quelle douce joie je la recevrais, pour en faire hommage à ma patrie !

Milan, janvier 1844.

« Conserve-toi en santé, en inspiration, en persévérance ; réjouis-toi dans
« le secret de ta conscience et du suffrage de tous les honnêtes gens qui hono-
« rent l'esprit que Dieu te donna, et du mérite de ta résolution généreuse.
« Milan, 6 avril 1838.

Ton ami très-affectionné, etc.

« G. B. DE CRISTOFORIS. »

FIN DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Co
p
C
T
l
–
p
n

de
che
les
tie
da
co
s'e
ja
n'o
de
To
des
leu
Ho
leu
su
E
Esp
int
ve
vea
nie

PREMIÈRE PARTIE.

SOMMAIRE.

Coup d'œil général. L'Empire. — Italie. — Savonarole. — Duché de Milan. Expédition de Charles VIII. — Louis XII. Les Borgia. Jules II. — Ligue de Cambray. — François Ier et Charles-Quint. — Restauration des Médicis. Troisième guerre de Charles-Quint et de François Ier. Derniers moments de l'indépendance de l'Italie. — Royaumes musulmans. Soliman. — Beaux-arts. — Langue latine et langue italienne. — Littérature italienne. — Historiens, politiques. Science militaire. — Les artistes et les Mécènes. — Mœurs. Opinions.

CHAPITRE PREMIER.

COUP D'OEIL GÉNÉRAL. — L'EMPIRE.

Le champ sur lequel se porte l'attention de l'histoire s'élargit de jour en jour. Parmi les États de l'Asie, l'empire chinois déchoit jusqu'à ce qu'il tombe sous la domination étrangère (1644); les sophis de Perse déclinent (1500-1722); les Mongols se soutiennent avec peine dans l'Inde (1526-1739), et succombent dans l'Occident : histoires partielles, dont il ne peut sortir encore ni un ensemble, ni un plan suivi. La puissance des Turcs s'est implantée dans l'Europe, où leur infanterie régulière des janissaires et leurs forces maritimes les rendent redoutables; ils n'ont pas perdu l'espérance de renverser la croix des coupoles de Saint-Étienne et du Vatican, pour lui substituer le croissant. Toutefois ils se mêlent déjà aux Européens par des traités et des ambassades; mais leur décadence a commencé le jour où leur fanatisme féroce et sanguinaire s'est affaibli. Venise et la Hongrie les repoussent par les armes; le Portugal et l'Espagne leur enlèvent le commerce en le transférant de la Méditerranée sur l'Océan.

La découverte de l'Amérique et le passage par le cap de Bonne-Espérance font prendre au commerce une direction différente, introduisent dans l'existence de nouveaux besoins et de nouveaux moyens de bien-être, et dirigent la politique vers de nouveaux intérêts relatifs aux spéculations mercantiles, aux colonies et à l'accroissement du numéraire. Ces changements, joints

à ceux du système militaire et du droit public, ne laissent plus une idée morale prédominer sur tous les peuples. Chaque État se dirige d'après ses propres intérêts qui se bornent à conquérir une province, à conclure un mariage, à emporter une succession, à établir un équilibre (1).

Une fois que la guerre des souverains avec les vassaux et des communes avec les feudataires est terminée, on voit commencer celle de peuple à peuple, de gouvernement à gouvernement. Le système municipal et le système féodal, qui prévalaient encore dans l'époque précédente, sont maintenant remplacés par deux ou trois grands États, que les autres suivent comme satellites. Le peuple, désormais adonné à l'industrie et aux lettres, a cessé d'occasionner ces commotions intérieures qui constituent la partie dramatique de l'antiquité et du moyen âge; de la concentration des affaires entre les mains des princes et des ministres, est sortie une politique de cabinet inconnue jusqu'alors.

L'histoire de l'époque moderne deviendrait monotone, si la variété ne lui venait pas de toutes les gradations dans les formes du gouvernement : monarchie héréditaire en France et en Espagne, élective en Pologne, illimitée en Russie, constitutionnelle en Hongrie, nominale en Allemagne, théocratique à Rome, féodale dans les petits États italiens; républiques oligarchiques comme chez les Allemands, aristocratiques comme celles de Venise et de Gênes; aristocratie militaire dans l'ordre Teutonique; démocratie pure à Schwitz, Uri, Unterwald ; oligarchie mercantile à Lubeck. Cette variété fit grandement avancer les idées politiques.

Mais les républiques sont vaincues par l'élément monarchique; les communes italiennes déclinent brusquement; la Suisse, Etat sans cohésion, ne peut acquérir d'influence, excepté celle que lui donnent ses armes, d'abord généreusement employées à la défense de son indépendance, et vendues ensuite pour menacer celle des autres. Seules, les Provinces-Unies de Hollande se sentent capables d'aller de pair avec les grands États. Comme ces derniers sont tous monarchiques, ce n'est plus le peuple qui

(1) HEEREN, *Man. d'hist. moderne.*
SCHOELL, *Cours d'hist. moderne.*
FILON, *Hist. de l'Europe au seizième siècle.*
L. RONKE, *Deutsche Geschichte in Zeisalter des Reformation*; Berlin, 1839.

donne l'impulsion aux grandes entreprises ; ce n'est plus le sentiment qui domine, ni les sympathies nationales, mais l'intérêt ; ce ne sont plus les élans instinctifs de la jeunesse, mais les calculs de l'âge adulte.

L'Europe forme donc un tout, et l'emporte de beaucoup sur les autres parties du monde ; elle aurait pu, sans doute, constituer un despotisme universel, mais il s'établit un système de gouvernement qui donna naissance à un nouveau droit public parmi tous les membres de ce corps. Comme il n'était pas possible de confier à un seul la garantie de tous les droits, des contre-poids s'établirent, qui empêchèrent un État de s'élever au-dessus des autres : système déjà pratiqué en Grèce, renouvelé en Italie, mais qui, lorsque toute idée plus sublime eut cessé, ne devint la règle suprême que dans le moyen âge. En Asie, nous avons toujours vu l'État prépondérant engloutir, entraîner les autres à sa suite ; dans l'Europe, au contraire, et surtout dans l'époque moderne, deux ou plus s'équilibrent et font obstacle à la tyrannie d'un seul. Les plus faibles, en se rapprochant de celui qui résiste aux menaces du plus fort, maintiennent une sorte de balance, non par l'égalité des forces matérielles, mais par le respect mutuel.

De là, la nécessité de se surveiller réciproquement, de combiner des alliances, d'entretenir des ambassadeurs, tellement que la diplomatie devient un instrument principal de conciliation et d'inimitié ; de là, l'importance des petits États. Si autrefois les mariages royaux procuraient quelques fiefs à la couronne, ils changent à présent les rapports entre les pays, et influent sur l'histoire. L'usage ayant prévalu que les princes ne devaient épouser que des princesses, les empires les plus puissants auraient pu se greffer l'un sur l'autre, si l'on n'eût trouvé l'expédient d'aller chercher en Allemagne des hyménées qui, sans inspirer de craintes, apportaient aux moins forts un appui nécessaire. Le droit public introduit par la diplomatie, outre les obligations du droit des gens, descend à des convenances particulières et jusqu'à un cérémonial inviolable, qui, tout ridicule qu'il semble au premier abord, sert pourtant à protéger ou du moins à attester l'indépendance politique de chaque État.

Ainsi, bien que les grands États tendissent à engloutir les petits par la conquête ou des mariages, les monarchies à absorber les républiques, les pays héréditaires ceux qui étaient électifs, on

reconnaissait à chaque nation la propriété légitime d'elle-même; aussi, quand cette propriété fut violée par le partage de la Pologne, il en résulta, non-seulement des plaintes, mais de déplorables bouleversements.

Cette légitimité imprescriptible, les traités partiels et les convenances nationales, sont les fondements du droit nouveau, fondements arbitraires et qui se repoussent, bien que chacun se prétende essentiel; ce qui fait que chaque ambitieux peut s'attacher à l'un ou à l'autre élément, selon ses intérêts, et causer ainsi des guerres proclamées légitimes, sinon justes.

Au milieu des intérêts particuliers restaient, toutefois, quelques intérêts communs, parmi lesquels les intérêts religieux occupaient le premier rang; mais l'influence du souverain pontife déclinait chaque jour, et le choc des opinions littéraires ou populaires finit par morceler l'Europe en deux fractions, l'une catholique, et l'autre non catholique. Souvent aussi les États durent se mettre d'accord pour repousser les menaces des Turcs qui, dans le mouvement vers la monarchie, étaient une cause d'épouvante, comme aujourd'hui les Russes au milieu de la tendance vers la république.

Les colonies, diadème d'or pour les royaumes d'Europe, déterminent leurs alliances ou leurs inimitiés; les métropoles s'en ressentent surtout, à cause des mesures exceptionnelles d'économie politique qu'elles nécessitent; la puissance maritime grandit au point que les querelles ne sont plus vidées uniquement par des batailles sur terre.

Le développement de la pensée, et une plus grande facilité dans les moyens de la communiquer par l'étude des langues, par l'imprimerie et les postes, appellent encore plus l'attention; ainsi la culture intellectuelle s'équilibre dans les différents pays, les inventions de l'un deviennent communes aux autres, et la république des lettres n'est pas un vain nom. L'Europe, non contente de ses progrès, veut répandre la civilisation dans le monde entier, par ses colonies établies dans les pays récemment découverts.

Mais la civilisation conserve encore dans sa nature quelque chose du caractère originaire, et l'antagonisme entre les nations méridionales de race romaine, et les nations septentrionales de race tudesque, n'a pas disparu; il se fait même sentir dans les accidents où on l'attendrait le moins. C'est à l'Occident néanmoins que se trouvent les cinq puissances où la civilisation est la

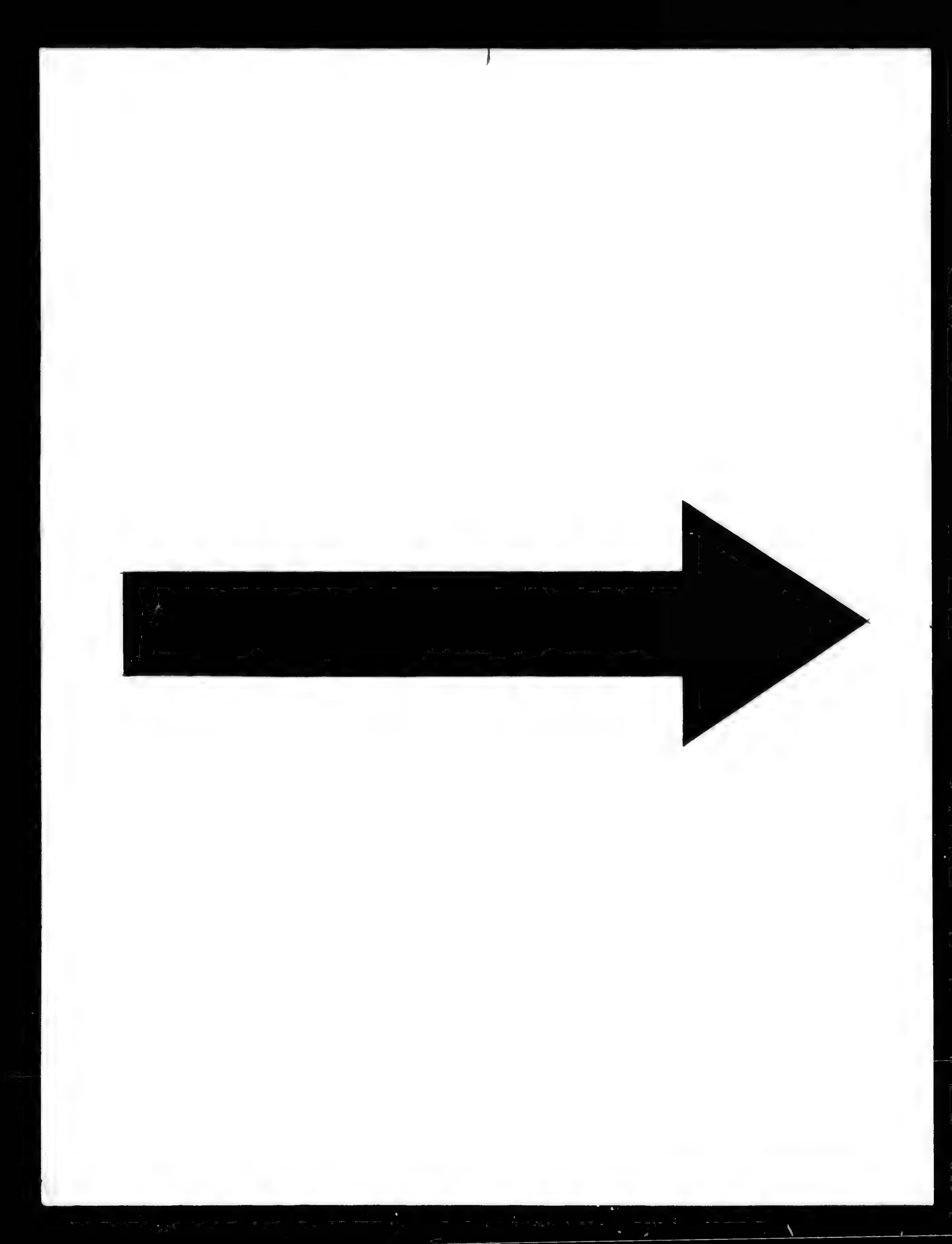
plus avancée; au Levant les populations slaves, occupées à refouler les restes des barbares et à écarter des invasions nouvelles, sont plus lentes à se dégrossir.

Le travail intérieur par lequel chaque État se constitue, n'est pas consommé; dans quelques-uns, les bonnes institutions, qui servaient de correctif aux abus, ont péri. Le morcellement de territoire, les pâturages communs, les lois somptuaires et prohibitives, les priviléges, les chasses et les pêches réservées, continuent de subsister sous les gouvernements nouveaux, mais sans les contre-poids que le temps et la force des choses, et non le bon sens, avaient placés à côté. Parmi les peuples de race germanique, le gouvernement tirait son origine de l'égalité de plusieurs chefs, se réunissant pour faire la guerre sous les ordres d'un seul, auquel les attachait un lien de loyauté. Ils l'avaient transporté sous cette forme dans les pays de conquête; aussi l'on trouvait partout un prince avec une noblesse et le clergé qui, plus ou moins puissants, formaient les premiers corps de l'État, exempts d'impôts, et participant, à un degré différent, au pouvoir législatif.

Les paysans ou vilains restaient, dans beaucoup de contrées, attachés à la glèbe, et privés, dans toutes, de représentation civile; mais les communes survivaient dans les bourgeois qui avaient grandi à l'aide de l'industrie, et dont les députés, dans quelques pays, avaient obtenu le droit d'assister aux assemblées, surtout pour voter les impôts.

Dans ces pays, le roi dépendait donc des nobles, du clergé et des villes, d'autant plus qu'à l'origine de ces empires centralisés, la science financière était encore ignorée; on ne tenait sur pied que des armées peu nombreuses, et les capitaines d'aventure, afin de bien vendre leurs services, entretenaient le préjugé que la cavalerie était préférable à l'infanterie. Aussi les rois, toujours pauvres, et privés des ressources que procurent de bons règlements d'administration, faisaient-ils consister toute l'économie publique dans l'art d'amasser de l'argent pour le dépenser dans la guerre; s'attribuant les forces militaires et le trésor public, ils tendent à se dégager des entraves en soumettant aux lois les grands eux-mêmes, et en relâchant peu à peu les liens de leur dépendance à l'égard de Rome.

Les libertés des siècles précédents étaient le privilége d'un petit nombre; il faut qu'elles tombent, pour faire place à l'égalité de tous. En conséquence les aristocraties succombent, quelle



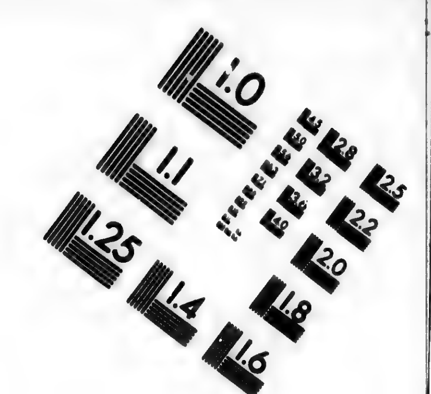
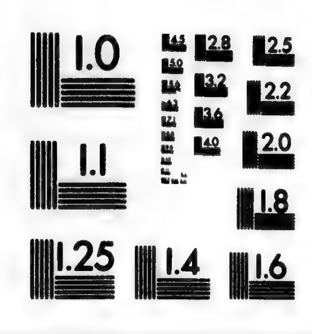


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"

que soit leur résistance, sous les efforts opiniâtres des rois qui veulent consolider la monarchie.

Au moment où s'ouvre cette époque, nous trouvons la Scandinavie bouleversée par l'union de Calmar, et tout à fait étrangère aux mouvements des puissances européennes. La Pologne, anneau entre ces puissances et la Russie, est prépondérante parmi les Slaves, et menace les peuples qui l'écraseront un jour, lorsque les formes d'un gouvernement barbare l'auront précipitée dans le désordre. Les Russes, à peine affranchis du joug tartare, vivent encore en sauvages dans des huttes, sans prendre part à la politique européenne. Les Hongrois campent, sentinelles avancées contre les Turcs, sur la frontière de l'Europe. Unis aux Bohémiens, ils auraient pu leur résister et s'agrandir; mais, au lieu de se donner la main, les Hongrois se font la guerre, et flottent entre la servitude slave et l'Autriche, jusqu'au moment où l'un et l'autre peuple subissent le joug de la servitude autrichienne.

L'Espagne a chassé les Maures, et, dans l'enthousiasme de sa victoire, elle s'élance avec une impétuosité qui trouve le nouveau monde trop étroit. Esclave des traditions, elle s'y cramponne opiniâtrément, et repousse les innovations qui viennent d'Europe, avec la fermeté qu'elle avait déployée contre celles qui venaient de l'Afrique; mais la réunion de ses divers royaumes en un seul, après avoir donné à Isabelle et Ferdinand la force d'expulser les envahisseurs étrangers, enhardit leurs successeurs à supprimer les cortès et les priviléges, et à se faire despotes, surtout par l'établissement de l'inquisition.

Le Portugal, non content d'avoir à son tour expulsé les Maures, leur fait la guerre en Afrique, et, dans son activité prodigieuse, porte la religion et le commerce jusqu'aux extrémités de la terre.

Les biens des rois de France qui mouraient sans enfants faisaient retour à la couronne, dont ils augmentaient la force. Les barons, au lieu de faire la guerre au monarque, étaient devenus ses courtisans; si bien que les étrangers auraient trouvé des adversaires redoutables dans ces ducs qui jadis leur livraient passage au cœur du royaume. Enfin, grâce aux apanages, les meilleurs baronnies avaient passé aux mains des princes du sang, qui, dans l'espérance de pouvoir monter un jour sur le trône, n'avaient garde de vouloir l'affaiblir; en outre, les domaines des barons ne se morcelaient pas comme en Allemagne et en Italie, mais se transmettaient en tiers à l'aîné, tandis que les autres frères se

vouaient au métier des armes (1). C'est ainsi que ce royaume devint puissant. Avec Charles le Téméraire, périt le dernier grand vassal (2); Charles VIII acquit par son mariage le duché de Bretagne, et prétendait à l'Italie. Les états généraux perdirent de leur énergie, et le roi fit ce qu'il voulut. Aussi la France, héritière de l'esprit de conquête de la Bourgogne, placée au milieu de l'Europe, inspira-t-elle de l'inquiétude aux puissances rivales, quoiqu'elle ne possédât rien au dehors.

En Angleterre, les factions de la Rose blanche et de la Rose rouge tuèrent la noblesse, ou l'affaiblirent à tel point que cinquante-trois pairs, outre les évêques, avaient siégé à la chambre haute dans l'année qui précéda les hostilités, tandis qu'il ne s'en trouva que vingt-cinq au premier parlement réuni par Henri VII. Ce prince alors put établir la monarchie absolue, que ne contrebalançait pas encore l'autorité des chambres, en enlevant aux nobles la puissance militaire, les substitutions et le droit d'asile, et en soumettant l'Irlande à la politique anglaise pour arriver à l'unité territoriale; enfin, par le mariage de sa fille avec Jacques IV, il prépara sa réunion de l'Écosse. L'Angleterre tenait aussi un pied sur le sol de France; mais elle était bien loin de ce commerce actif et de cette domination des mers, qui font aujourd'hui sa vie.

Les causes qui déterminent la grandeur de ces nations manquent à l'Italie, qui ne conquiert point de pays nouveaux, et ne sait pas consolider l'autorité centrale, mais qui s'élève au-dessus d'elles toutes par sa culture intellectuelle, par les arts, par la richesse. Là vivent encore les débris de l'ancienne civilisation, et là est le nerf de la nouvelle dans la personne du pontife; agriculture savante, commerce étendu, luxe raffiné, tout est là réuni. Mais le caractère national, après avoir perdu sa vigueur, ne laisse aucune opinion commune pour rallier le pays lorsque les Français, les Espagnols et les Turcs viennent se le disputer. La si-

(1) MACHIAVEL, *Ritratti delle cose della Francia*.

(2) Le duché de Bourgogne comprenait presque la neuvième partie du royaume de France actuel. Il s'étendait sur un espace de trente lieues, de Bar-sur-Seine jusqu'à Mirabel, près de Lyon, et sur trente en largeur, d'Auxonne à Vézelay, embrassant environ cent vingt lieues de surface. Ce duché, réuni à la couronne en 1477, continua toutefois de se régir comme province distincte, avec une administration propre, des droits et des priviléges. Son territoire a formé depuis les départements de l'Ain, de la Côte-d'Or, de Saône-et-Loire, de l'Yonne, et une partie de ceux de l'Aube et de la Haute-Saône.

tuation du pape devenait plus difficile par le contraste qu'elle présentait entre la qualité de prince temporel et celle de chef de la chrétienté. Puissance fondée sur l'opinion, elle fut abaissée quand celle-ci vacilla ; mais son ancienne habileté à savoir attendre et à ne jamais céder, même en perdant, lui permit de se relever après des disgrâces momentanées.

En Allemagne, sauf la Bulle d'or et les conventions stipulées à chaque élection, rien ne déterminait les droits de l'Empire ; il est vrai que la dignité impériale offrait à un prince ambitieux mille moyens de s'agrandir, mais les États refusaient de le seconder, et ne lui fournissaient ni troupes ni argent, pas même dans les cas d'urgence. Les principautés entre lesquelles l'Empire était partagé s'affaiblissaient par leurs subdivisions (1). Un certain nombre de seigneurs restaient toutefois sous la dépendance immédiate de l'empereur, ainsi que quelques villes, libres en totalité ou en partie, surtout au midi. Leur richesse les rendait d'autant plus importantes qu'elles faisaient partie, comme confédérées, de la hanse du Nord et de la ligue suève du Sud ; elles avaient des milices bourgeoises, et soldaient des troupes, chose très-importante à une époque où il y en avait encore peu de régulières.

(1) L'histoire des différentes maisons princières de l'Allemagne, à cette époque, occupe presque entièrement les tomes XIV, XV et XVI du *Cours d'histoire des États européens* de SCHOELL ; elle est très-importante pour les transactions politiques. Comme cette histoire ne pourrait toutefois entrer dans notre cadre, nous nous contenterons de faire conn[illegible]s maisons qui dominaient au temps de la Réforme.

I. Maison de Saxe. A. Branche *Ernestine*, possédant le cercle de Saxe avec le Wittemberg et presque tout le landgraviat de Thuringe. B. Branche *Albertine*, possédant le margraviat de Misnie et une partie de la Thuringe.

II. Maison de Wittelsbach. A. Branche aînée subdivisée en *a*, branche *électorale* possédant le cercle du Rhin, et en *b*, branche de *Simmern*, subdivisée en Deux-Ponts et Feldenz. B. Branche cadette, ou maison de Bavière.

III. Maison de Brandebourg. A. Branche électorale, qui possédait la Marche de Brandebourg. B. Branche margraviale dans la Franconie, subdivisée en Culmbach et Anspach.

IV. Maison de Hesse. Une des plus puissantes.

V. Maison de Mecklembourg.

VI. Maison de Brunswick. A. Branche de Lunebourg. B. Branche de Wolfenbüttel, indépendamment de la branche aînée à Grubenhagen.

VII. Maison de Wirtemberg, qui de comté devint duché en 1495.

VIII. Maison de Bade, subdivisée, en 1527, en Bade et Durlach.

IX. Maison ducale de Poméranie, éteinte.

X. Maison de Clèves, éteinte.

Parmi ces États, différents de constitution, inégaux en forces, les villes, les nobles et la plupart des princes n'avaient point de suffrages à émettre dans l'élection de l'empereur; ils souffraient de tous les inconvénients de la division, bien que la communauté d'origine et de langage, comme aussi le souvenir d'un temps où le roi dominait sur tous, les tinssent encore unis.

Au milieu d'eux s'était élevée la maison d'Autriche qui, grâce à sa position et à sa ténacité, réussit à prévaloir et à faire de l'Empire son patrimoine; mais elle s'inquiéta moins, en l'administrant, d'en soutenir la dignité que de favoriser ses intérêts héréditaires.

L'Empire était alors occupé par Maximilien, qui, à l'âge de trente-quatre ans, avait hérité, par son père, de l'Autriche, de la Styrie, de la Carinthie et de la Carniole; par Sigismond, son cousin, des possessions de l'autre branche autrichienne, savoir: le Tyrol, la Souabe, l'Alsace; enfin par son mariage, de la Bourgogne, du Brisgau et du Sundgau, qu'il céda ensuite à son fils Philippe, lequel atteignait à peine sa seizième année. Maximilien. 1493-1519.

Beau de sa personne, de manières vives et gracieuses, aimant les lettres et les arts, Maximilien peignait, écrivait, avait des connaissances en musique, en architecture, en métallurgie, en géographie, en histoire, et n'oubliait plus ce qu'il avait appris une fois. Il eut du goût pour la guerre, et dirigé par les conseils de George Fründsberg, il organisa les milices et créa les *landsknecht*, infanterie permanente, enrégimentée, armée de piques, et secondée par des *reîtres* à cheval.

Hardi jusqu'à la témérité, généreux jusqu'à la prodigalité, il s'égarait en chassant le chamois sur les hautes cimes du Tyrol. Plus chevaleresque que les autres princes de sa race, il aima de cœur Marie de Bourgogne, et, l'ayant perdue après une courte union, il la regretta toujours; il montra envers son père un respect que celui-ci méritait peu. L'empereur lui ayant offert une corbeille de fruits et une bourse d'or, il accepta la première, et distribua l'autre entre les siens. *Ce sera un dissipateur*, s'écria son père. — *Je ne veux pas*, reprit-il, *être le roi de l'or, mais de ceux qui possèdent l'or.*

Phrase copiée et faisant anachronisme, puisque la prédominance de l'or se substituait aux temps chevaleresques. Ce fut précisément parce qu'il en avait très-peu que Maximilien fit toujours triste figure. Lorsqu'il alla épouser Marie de Bourgogne, elle dut renouveler sa garde-robe, afin qu'il parût décemment; fiancé à

Anne de Bretagne, il ne put conclure le mariage, faute de trouver mille écus d'or ; afin de toucher trois cent mille écus de dot, il prit pour femme Blanche Sforza, et il accepta de Henri VIII un subside de cent couronnes par jour pour combattre la France. Il vendit pour de l'argent les priviléges, le droit de légitimer les bâtards, et jusqu'à celui de créer les poëtes (1) ; et pourtant il ne voulut jamais, dans une grande pénurie, toucher au trésor ni aux joyaux que lui avaient laissés ses aïeux.

Le mauvais succès de ses entreprises l'a rendu presque ridicule dans l'histoire. Les Pays-Bas, mécontents de ses troupes étrangères, se soulèvent, le tiennent plusieurs jours assiégé à Bruges, dans la maison d'un pharmacien, et ne le laissent partir qu'après lui avoir fait jurer les conditions qu'ils jugent à propos de lui imposer. Il eut encore à subir d'autres affronts personnels, dont il prenait note sur son *livre rouge*, sans y donner d'autre suite.

La Gueldre et la Frise ne se considéraient pas comme réunies à l'Empire, et les baillis que déléguait l'empereur n'étaient bien vus qu'autant qu'ils favorisaient le peuple. Maximilien ayant concédé héréditairement cette dignité au duc de Saxe, ces provinces le chassèrent, et se mirent sous la protection de Charles, duc de Gueldre; de là, une guerre, et Maximilien fut obligé de
1815-38. l'interrompre pour combattre les Suisses. Ces montagnards s'étaient ligués à Brünnen pour la défense de leur liberté, mais sans rompre entièrement les liens qui les attachaient à l'Empire, dont le chef prétendait de temps à autre leur envoyer quelque décret, auquel ils ne faisaient pas attention. Maximilien apercevait la nécessité de les tenir unis à l'Empire au moyen d'une confédération avec les villes de Souabe, mais ils avaient trop de sujets de mécontentement, et ils prirent les armes.

Ne me provoquez pas, ou j'irai vous trouver, disait-il aux envoyés des Grisons. — *Que Votre Majesté s'épargne cette peine*, lui répondirent-ils, *car nos gens, paysans grossiers, connaissent peu les égards dus aux têtes couronnées.*

1499. En effet, ils le défirent dans l'Engaddine, et demandèrent des secours aux Suisses, ce qui l'obligea d'avoir recours à la mé-

(1) Il accorde, le 3 août 1501, à Urbain Terralunga d'Alba, conseiller du marquis de Montferrat, *ut facere, creare et instituere possit poetas laureatos, ac quoscumque qui in liberalibus artibus, ac maxime in carminibus, adeo profecerint, ut promoveri ad poeticam et laureatum merito possint.* TIRABOSCHI, VII, 1823.

diation du duc de Milan pour obtenir la paix. Ces dernières victoires affranchirent la Suisse du joug de l'Europe, comme les premières l'avaient soustraite à la domination de la maison d'Autriche. Afin de compléter leur délivrance, les Suisses se rapprochèrent de la France, à laquelle ils fournirent des troupes.

Déjà Frédéric III avait senti le besoin de donner une règle à l'Empire, ce qui s'effectua sous Maximilien. La diète de Worms lui présenta trois projets : le premier, d'une paix publique; le second, d'une chambre impériale; le troisième, d'un conseil de gouvernement appelé régence de l'Empire. Conformément au 1495.
premier, on publia la *paix perpétuelle* qui défendait tout défi, sous peine, pour le coupable, d'être mis au ban de l'Empire, de payer deux mille marcs d'or, et de perdre droits, priviléges, fiefs, créances, dans toute l'étendue de l'Empire; les mêmes peines étaient prononcées contre quiconque protégerait ou recueillerait un perturbateur du repos public, chacun devant recourir aux tribunaux et attendre leur décision.

La chambre impériale fut instituée; elle était composée d'un juge, d'un prince, d'un comte ou d'un baron, ecclésiastique ou laïque, et de seize assesseurs. Huit chevaliers, pour le moins, et huit docteurs nommés par l'empereur, sur la proposition des États, devaient statuer en première instance, d'après le droit commun et à la pluralité des voix, sur les différends des membres immédiats de l'Empire, sans restreindre la juridiction des États sur leurs sujets. Cette chambre siégeait à Francfort, et l'empereur consentit que la mise au ban fût prononcée par elle. Ainsi, dans le tribunal de l'Empire, une part était faite à la science et à l'élection.

Le troisième projet parut d'abord léser les priviléges royaux; mais lorsque, à l'occasion d'un nouveau besoin de subsides pour la guerre d'Italie, il fut remis en avant par les États, Maximilien consentit à la création du conseil de régence, pour veiller sur la chambre impériale et à l'exécution de ses décrets relatifs à la paix publique, pour délibérer sur les affaires dont la diète s'était occupée jusqu'alors; pour convoquer, dans les cas extraordinaires, l'empereur, les six électeurs et douze princes ecclésiastiques et séculiers. Il était composé de vingt membres : un électeur, un prince ecclésiastique et un séculier, cinq conseillers nommés par les électeurs, un comte, un prélat, deux députés de villes, un des États d'Autriche, un de ceux de Bourgogne. Les six autres membres étaient élus par l'Empire divisé en six cercles, savoir,

la Franconie, la Bavière, la Souabe, le haut Rhin, le bas Rhin, avec la Westphalie, et la Saxe.

L'empereur espérait qu'il lui serait plus facile de diriger vingt seigneurs que cent; mais les mécontentements ne tardèrent pas à naître. Les États non représentés dans le conseil se plaignirent, et l'on refusa l'impôt établi pour l'entretien de ses membres; il fut donc dissous, et, après l'an 1502, il n'y eut plus de régence ou de chambre impériale.

Conseil aulique. Les États héréditaires s'étant considérablement étendus, Maximilien avait institué un conseil aulique, pour rendre la justice suprême, et pour émettre son avis dans les cas de grâce et d'administration. Parfois il le consultait aussi sur les affaires générales de l'Allemagne, et lui soumettait les différends survenus entre les États de l'Empire, ainsi que les appels formés par les sujets des princes. Par la suite, ce conseil devint la cour suprême de l'Empire, qui lutta contre la chambre impériale et se voua tout entière aux soins de soutenir les prérogatives royales.

1512. Afin de donner une meilleure organisation à l'Empire, on le divisa un peu plus tard en dix cercles : le cercle du Rhin, qui comprenait les trois électeurs ecclésiastiques et l'électeur palatin; le cercle de la haute Saxe, c'est-à-dire les électeurs de Saxe et de Brandebourg, avec les ducs de Saxe, de Poméranie, de Mecklembourg, et les princes d'Anhalt; la basse Saxe, c'est-à-dire l'ancien cercle de Saxe; enfin les possessions héréditaires de l'empereur et celles du roi d'Espagne constituèrent les cercles d'Autriche et de Bourgogne; la Prusse et la Bohême restèrent en dehors de cette répartition géographique. Chaque cercle eut un capitaine et quelques conseillers pour veiller au maintien de la paix publique, et exécuter les jugements de la chambre impériale.

CHAPITRE II.

L'ITALIE. — SAVONAROLE.

L'Italie, sur laquelle les étrangers jetaient des regards de convoitise, devint le champ de bataille des ambitions et des intérêts, et les mouvements de toute la politique européenne reçurent d'elle leur impulsion secrète (1).

La civilisation y avait marché à pas de géant; si le désir de voir le temple des apôtres y faisait affluer les étrangers dévots, des pèlerins de l'intelligence allaient aussi y chercher des inspirations, des exemples, l'ardeur pour les recherches littéraires, la liberté des discussions, l'expérience des franchises politiques, et retournaient éclairer leur patrie des lumières dont l'Italie était le foyer. L'amour des lettres était réputé un devoir des princes: Cosme, le père de la patrie, avait chargé quarante-cinq copistes de pourvoir sa bibliothèque; Laurent de Médicis rassemblait l'élite des savants, faisait chanter dans les rues les vers qu'il composait, organisait des mascarades, et se montrait vraiment *magnifique* dans toute sa conduite. Le roi de Naples lui demandait pour prix de sa réconciliation un beau manuscrit de Tite-Live. Frédéric, duc d'Urbin, employait à Florence ou ailleurs quarante copistes, et dépensait en copies 30,000 ducats. François Sforza faisait acheter en Toscane tous les bons livres, et recueillir le plus grand nombre de copistes. Les Grecs fugitifs se voyaient chargés tout à la fois de l'éducation des princes, de missions diplomatiques et de la conclusion des traités. La cour de Ludovic Sforza réunissait les esprits du plus haut rang, Bramante, Franchino, le musicien Gaffuri, le mathématicien Luc Paciolo, Gabriel Pirovano et Ambroise Varèse, médecins et astrologues, le grand peintre Léonard de Vinci, Démétrius Chalcondyle, les historiens George et Jules Mérula, Alexandre Minuziano, Jules-Émile Ferrari, Donato Bossi, historien et jurisconsulte, Pontico Virunio, érudit et

(1) Les historiens de cette époque sont les grands écrivains italiens : Guicciardini, Varchi, Scipion Ammirato, Jacques Hardi, Machiavel, Paul Jove, Pierre Bembo.

L'expédition française est racontée admirablement par Philippe de Comines, édit. de la *Société de l'hist. de France;* Renouard, 1840-43.

Parmi les correspondances littéraires, relations d'ambassadeurs, etc., dont le nombre et l'importance s'accroissent, celles de Machiavel sont capitales.

homme d'État. Tous entonnaient à l'envi les louanges de ce prince; le Florentin Bernard Bellincioni était son poëte lauréat; Bernardin Corio et Tristan Calco, ses historiens. André Cornazzano chantait sous ses auspices l'art militaire; Barthélemy Calchi, Thomas Piatti, Thomas Grassi et Jacques Antiquario favorisaient les lettres, rivalisant avec le maître qui fonda l'université de Pavie, et ne passait pas un jour sans se faire lire quelque ouvrage d'histoire.

La moindre occasion fournissait un motif à des fêtes, à des cérémonies où se déployaient le luxe et le bon goût réunis; l'étude de l'antiquité polissait le style et embellissait les édifices sans les avoir assujettis encore à une imitation servile.

Riches, occupés d'arts, d'industrie, de négoce, les Italiens n'avaient ni le temps ni le désir de se faire soldats. Ils préféraient acheter leurs armées comme ils achetaient les denrées de l'Arabie et de l'Inde : engeance sans moralité, parce qu'elle se battait par métier, et dont la bassesse contribuait à ravaler de plus en plus l'usage des armes. Quelques petits seigneurs seulement se livraient encore à cet exercice, comme occasion d'un noble commandement; pour ce motif, la guerre, loin d'être poussée avec acharnement, admettait certaines courtoisies, et prenait grand soin d'épargner l'effusion du sang. Ainsi se prolongeaient des hostilités où l'or seul se trouvait en jeu, où la meilleure chance était au plus riche ou au plus perfide, sans que la victoire laissât le vaincu écrasé et hors d'état de se relever par la ruse. Les troubles inévitables des municipes avaient amené les choses à cette alternative : ou les nobles choisissaient l'un d'entre eux qui, en les réunissant, leur assurait le moyen d'opprimer le peuple; ou le peuple confiait à quelqu'un ses pleins pouvoirs, afin d'éviter l'oppression. Or, comme il est plus facile de contenter l'individu qui ne veut pas être opprimé que celui qui désire opprimer, les petits tyrans se montraient favorables au peuple, le prenaient sous leur protection, et empêchaient les actes abusifs des autres, dans le seul but d'abuser eux-mêmes plus librement.

La tâche continuelle de chaque gouvernement était donc de rabaisser les feudataires et d'élever les citoyens, afin d'obtenir, dans l'égalité, cette centralisation de pouvoirs qui donne la force; on sentait que « nulle province n'est unie ni heureuse si elle ne « passe tout entière sous l'obéissance d'un prince ou d'une répu- « blique, comme il est advenu à la France et à l'Espagne (1). »

(1) MACHIAVEL, *Discours*, I, 12.

Mais cette noblesse n'était pas constituée d'une seule manière dans les diverses contrées de l'Italie. En Lombardie et en Toscane, les feudataires, subjugués par les républiques, étaient venus s'établir dans les villes, où ils se livraient aux intrigues politiques; ils conservaient, au contraire, une vitalité funeste dans la Romagne et le royaume de Naples, qu'ils agitaient par des projets ambitieux et des guerres privées, ou bien ils trafiquaient de leur valeur, et perdaient dans un service stipendié l'éclat que la loyauté chevaleresque avait répandu sur eux. Dans les deux premiers pays, les nobles ne jouissaient pas des mêmes avantages que le peuple, soit pour la juridiction ou la participation aux charges publiques; mais, puissants par leur union, ils cherchaient à soumettre les bourgeois qui, à leur tour, les tenaient en respect par les corporations de métiers : les uns et les autres luttaient, non pour constituer l'égalité, mais pour obtenir ou usurper des priviléges; non pour accorder les intérêts, mais pour les diviser, de telle sorte qu'il était impossible d'établir une république. De là, un mouvement continuel de bascule, et « des « réformes faites, non pour l'extension du bien commun, mais « pour l'affermissement et la sécurité d'un parti; or cette sé- « curité ne s'est pas encore trouvée, parce qu'il y a toujours eu « un parti mécontent, et qu'il est devenu un instrument énergi- « que pour ceux qui ont aspiré à un changement (1). »

Un tel état de chose avait empêché la formation de cette opinion commune, unanime, qui est indispensable pour arriver à l'unité nationale, soit sous une monarchie, soit par une confédération. Les quatre États principaux, hostiles entre eux, n'avaient pas assez de vigueur pour se vaincre mutuellement par la force. Les républiques ne pouvaient tenir sous les armes assez de citoyens, et malgré leur défiance des feudataires de leur territoire ou des princes voisins, elles étaient obligées de s'en servir à cause de leurs habitudes militaires. Un triple obstacle s'opposait à l'agrandissement des princes : les barons, les petites seigneuries et le peuple qui, trop faibles pour dominer, étaient assez forts pour entraver. De tout cela résultaient des tiraillements, des luttes et des perfidies.

A la mort de Laurent le Magnifique, le système d'équilibre qui durait depuis longtemps dégénéra en égoïsme et en astuce; la politique fut l'art de parvenir au pouvoir et de s'y conserver

(1) MACHIAVEL, *della Riforma di Firenze*.

par tous les moyens, sans la moindre idée généreuse. Dans l'opinion générale, tromper était un moyen rationnel de vaincre; cela paraissait légitime, comme aux Bédouins de voler, aux Romains d'avoir des esclaves et des gladiateurs. Erreur de coutume et de raisonnement plus que perversité d'âme, attendu que des personnages d'ailleurs d'un noble caractère croyaient, à l'occasion, qu'ils pouvaient se permettre la perfidie; que le titre de grand était décerné à l'homme le plus rusé, et non au plus courageux; qu'il y avait honte à succomber, et non à réussir par tous les moyens possibles.

Nous avons vu procéder ainsi Louis XI, Henri VII, Ferdinand de Castille; mais l'Italie, centre des négociations, offrait de plus grands exemples et des occasions plus fréquentes de cette politique, qu'on l'accusa d'avoir inventée, et dont elle fut la victime.

Les choses, peut-être, n'y seraient pas allées plus mal qu'ailleurs si les étrangers ne s'en étaient mêlés. En effet, la fougue française, la férocité espagnole, la vaillance allemande, déconcertèrent cette allure artificielle; les grandes planètes, en se rapprochant, entraînèrent dans leur tourbillon, comme des satellites, les petits États italiens. Les milices citoyennes furent remplacées par les Suisses ivrognes et grossiers, par les Espagnols rapaces et les Français dissolus; aux guerres courtoises succéda la violation de toutes les lois de l'hospitalité, de la décence et de l'amour même; on se livra à une cruauté insensée, non dans un but arrêté et sur des personnes éminentes, mais au hasard, et uniquement dans la pensée diabolique de tourmenter, de détruire, de se montrer supérieur en force à ceux chez lesquels on ne pouvait éteindre la vie du cœur et de l'esprit.

Quelques-unes des anciennes républiques survivaient encore; mais Florence avait appris à obéir aux Médicis, qui l'affaiblissaient en l'embellissant; Lucques et Sienne étaient réduites en oligarchie; Bologne se trouvait sous la dépendance des Bentivoglio; Gênes ne sentait de la liberté que la fatigue d'avoir toujours un nouveau maître à chercher; Milan était tombée, de l'état de république désordonnée, dans celui de monarchie absolue, et bientôt nous verrons l'ambition de Ludovic le More causer une déplorable invasion de l'étranger. Venise, grâce à de grands hommes, était encore un des gouvernements les plus forts de l'Europe, admiré par les politiques d'alors, comme l'est aujourd'hui l'Angleterre; redoutée en Italie et au dehors, protégée par

la haute opinion qu'on avait de sa richesse et de sa prudence, son alliance avec une puissance était réputée de bon augure.

Il n'est pas vrai de dire que la découverte du cap de Bonne-Espérance causa la ruine des Vénitiens ; ils furent, au contraire, plus riches que jamais dans le seizième siècle, et Serra disait encore en 1600 que toutes les provenances de l'Asie (il voulait parler du Levant) passaient par cette ville. Les voies dont le commerce avait l'habitude n'étaient abandonnées que lentement, et Venise ne perdit son rang que lorsque Marseille établit des relations directes avec le Levant. Si donc elle avait persisté dans sa nature de puissance maritime, elle aurait pu lutter avec les puissances nouvelles, et affermir sa domination sur l'Adriatique. Mais, tandis que l'Espagne et le Portugal s'élançaient dans les voies inconnues jusqu'alors, elle s'obstinait à suivre les anciennes, et cherchait à entraver ses rivaux par des manœuvres indignes, au lieu de les devancer par une concurrence généreuse ; lorsqu'elle aurait pu, à de bonnes conditions, s'entendre avec l'Égypte et s'assurer le passage de Suez, elle fournissait des ingénieurs et des canons aux Indiens pour repousser les Portugais et les Espagnols. Dès lors, devenue matérielle, elle suppléait par l'astuce à la force qu'elle perdait. Son ambition se tourna vers la terre ferme ; mais, comme elle se vit pressée d'un côté par l'Autriche, de l'autre par les Turcs, elle se jeta sur l'Italie, où sa conduite fit naître une défiance générale.

Les Aragonais occupaient le royaume de Naples, l'État le plus étendu et le plus faible de l'Italie, parce que le roi était détesté des peuples et entravé par les barons, qu'il n'avait pu noyer dans le sang. Ferdinand le Catholique ambitionnait cette couronne ; mais, comme une telle acquisition aurait rompu l'équilibre, il en naquit des guerres qui finirent par attirer sur l'Italie ceux qui devaient décider pour longtemps de ses destinées.

Le pontife n'était plus le chef de l'Italie, et ne représentait ni le parti guelfe ni l'indépendance nationale (1) ; mais, occupé des intérêts d'un royaume temporel, et souvent du soin de procurer une principauté à ses neveux, il était obligé de louvoyer. L'au-

(1) Voltaire lui-même rend justice aux Guelfes (*Essai*, ch. 52) : *Les Guelfes, ces partisans de la papauté et encore plus de la liberté, balancèrent toujours le pouvoir des Gibelins, partisans de l'Empire;* et il ajoute, ch. 66 : *L'empereur voulait régner sur l'Italie, sans bornes et sans partage.*

torité religieuse, peu respectée, surtout en Italie, perdait tout son prestige dans ses luttes avec les autorités terrestres (1). Il est vrai que le pontife avait détruit dans Rome toute représentation municipale, opprimé les plus puissants barons du territoire, les Colonna et les Orsini, réduit les autres à le seconder dans ses entreprises ; il conservait toujours une grande influence dans le royaume de Naples, sur lequel il avait des prétentions de suzeraineté ; en outre, l'adresse habituelle de la cour pontificale dans les négociations lui donnait une grande influence sur la politique générale, dont Rome resta le centre dans le cours de ce siècle.

A la mort d'Innocent VIII, qui s'était trop immiscé dans les vicissitudes publiques, et avait fomenté des guerres et des rivalités, Ascagne Sforza, issu des ducs de Milan, avait de grandes chances dans le conclave; mais, voyant qu'il ne pouvait parvenir à l'emporter sur Julien de la Rovère, son concurrent, il vendit toutes ses voix à Rodrigue Lenzuoli, Espagnol, qui avait pris le nom de Borgia de son oncle Caliste III ; à force d'argent et d'intrigues, Borgia devint pape sous le nom d'Alexandre VI. Connu déjà par une adresse extrême, une rare sagacité, il avait une hardiesse qui ne reculait devant rien de ce que lui suggérait son ambition; il fallait que les temps fussent bien déplorables, pour qu'un tel homme, de mœurs infâmes, pût arriver sans obstacles au siége pontifical.

Alexandre VI. 1492. 11 août.

Il appesantit une main vigoureuse sur les barons, qu'il fit rentrer dans le devoir, et réprima les assassins, dont l'audace était poussée au point que deux cent vingt citoyens avaient péri sous leurs coups durant la dernière maladie de son prédécesseur. Mais d'autres intérêts que ceux de l'Église préoccupaient son esprit; il ne visait qu'à procurer une haute position aux enfants qu'il avait eus de Rose Vanozza.

Florence avait acquis la prédominance en Toscane et détruit l'existence politique de toutes les autres villes, à l'exception de Lucques et de Sienne, qui se maintenaient en se faisant oublier. Sans renoncer à ses formes démocratiques, elle reconnaissait la domination de la famille des Médicis, qui la gouvernait depuis un siècle; les capitaux que les négociants de Florence avaient au dehors entravaient la politique, en obligeant l'État à des ménagements et à des alliances inopportunes. Le souvenir

(1) François Sforza écrivait dans une lettre : *Invito Petro et Paulo : « En dépit de saint Pierre et de saint Paul. »*

de l'indépendance était encore vivace dans les villes que Florence avait assujetties, et Pise, entre autres, secouait de temps en temps ses chaînes; de plus, les factions n'étaient pas encore éteintes et, soit motif d'ambition, soit véritable amour de la liberté, elles continuaient d'agiter le pays. Il fallait une grande force ou une grande habileté pour les tenir en bride, les écraser ou les tromper. A Laurent le Magnifique, qui voulut séduire la liberté, mais non l'étouffer, avait succédé Pierre, homme aussi robuste 1492.
de corps que faible d'esprit, qui visait surtout à se faire une réputation d'adresse comme joueur de balle, et d'habileté comme improvisateur; mais il n'avait aucune de ces qualités dans les affaires politiques. Oubliant que la puissance de sa maison était d'origine populaire, il s'isola des plébéiens, et, par ses débauches privées, il souleva contre lui de ces inimitiés qui couvent et ne s'éteignent pas.

Cette manière d'agir enhardit les mécontents, qui bientôt Savonale 1452.
trouvèrent un organe dans Jérôme Savonarole. Né à Ferrare, d'une famille noble, et pourtant partisan chaleureux du peuple, moine, et pourtant livré à l'étude assidue des écrivains politiques, Savonarole associait une dévotion sincère à un penchant décidé pour le gouvernement républicain. Il prit l'habit de dominicain en l'honneur de saint Thomas; Jean-François de la Mirandole nous le dépeint comme violent à l'encontre des vices, mais très-doux avec les pécheurs. Son calme, sa sérénité naturelle, annonçaient la paix intérieure dont il jouissait; rigoureusement pauvre, il renonça à ce qu'il aimait le plus, quelques livres et quelques tableaux. Il portait habituellement à la main une petite tête de mort en ivoire, pour se rappeler le néant des gloires humaines, voulant fuir la vanité plus que tout autre vice; il désirait rester frère convers, pour n'être pas distrait par la prédication, qui était le but principal de son institut; cependant, appelé à 1475.
professer, il se signala dans le couvent de Bologne par l'humilité et la pénitence, et s'appliqua à étudier dans les sources la parole de Dieu. Il commença à Brescia, en discourant sur l'Apocalypse, à mêler dans ses raisonnements quelques idées politiques, d'au- 1484.
tant mieux senties que l'on souffrait beaucoup. Il prêcha ensuite à Saint-Marc de Florence, sous un grand rosier de Damas, devant un auditoire peu nombreux d'abord, mais qui bientôt s'accrut tellement que Savonarole fut obligé de se transporter dans la cathédrale. Là, sous ses vastes arcades toutes nues, il déclama contre la vie mondaine du clergé, les désordres politiques, les

profanations des artistes, et déclara qu'il voulait tout pour le peuple et par le peuple.

Son éloquence n'était pas étudiée, mais elle jaillissait du cœur avec cet élan des âmes fortes dans des complexions délicates, et des larmes s'échappaient de ses yeux; aussi l'entendait-on quelquefois s'écrier, brisé par l'émotion : « Je n'en puis plus, les « forces me manquent. Ne sommeille plus, ô Seigneur, sur cette « croix ; exauce ces prières, *et respice in faciem Christi tui*. O « Vierge glorieuse, ô saints, priez pour nous le Seigneur qu'il ne « tarde pas à nous exaucer. Ne vois-tu, pas, ô Seigneur, que ces « hommes pervers se raillent de nous, nous bafouent, ne laissent « pas tes serviteurs faire le bien? Chacun nous tourne en dérision, « et nous sommes devenu l'opprobre du monde. Nous avons fait « l'oraison; combien de larmes ont été versées ! combien a-t-il « été poussé de soupirs! Qu'est devenue ta Providence? qu'est « devenue ta bonté, ta fidélité?... Hélas! ne tarde pas, ô Sei- « gneur, afin que le peuple infidèle et pervers ne dise pas : *Ubi* « *est Deus eorum*? Où est le Dieu de ceux qui ont fait tant de « pénitences, tant de jeûnes?... Tu vois que les méchants de- « viennent pires chaque jour, et semblent désormais devenus « incorrigibles. Étends, étends donc ta main, déploie ta puis- « sance. Je n'en puis plus, je ne sais plus que dire; il ne me « reste qu'à pleurer. Je veux fondre en larmes sur cette chaire. « Je ne dis pas, Seigneur, que tu nous exauces pour nos mérites ; « mais par ta bonté, par amour pour ton Fils... Aie compassion « de tes brebis. Ne les vois-tu pas ici toutes affligées, persécutées? « ne les aimes-tu pas, Seigneur? n'es-tu pas venu t'incarner « pour elles? n'as-tu pas été crucifié et mis à mort pour elles? « Si je ne suis pas bon à cet effet, pour une telle œuvre..., « écarte-moi, Seigneur, ôte-moi la vie. Qu'ont fait tes brebis? « elles n'ont commis aucun mal. Je suis le pécheur; mais n'aie « point égard à mes péchés, Seigneur; aie égard une fois à ta « douceur, à ton cœur, à tes entrailles, et fais-nous éprouver « toute ta miséricorde. »

Le gouvernement des Médicis, matériel, égoïste, étranger aux idées généreuses, donnait prise, et beaucoup trop, aux attaques du moine. La multitude, considérant Laurent de Médicis comme l'usurpateur des biens les plus précieux des Florentins, racontait que Savonarole, appelé à son lit de mort, lui avait demandé d'abord s'il se confiait en la miséricorde de Dieu, puis s'il était disposé à restituer les biens illégitimement acquis (ce à quoi le

moribond avait con[...]nti, après quelque hésitation); enfin, s'il rétablirait la liberté [...] le gouvernement populaire; mais que, sur le refus de Laurent, le moine s'était retiré sans lui donner la bénédiction.

Des temps si malheureux, surtout à une époque où la culture intellectuelle s'améliorait, les combinaisons tortueuses d'une politique clandestine, cette turpitude qui s'étalait effrontément sur la chaire de saint Pierre, les plaintes de tous les malheureux que les révolutions avaient jetés dans l'exil, répandaient partout une idée de désastres d'autant plus redoutés qu'ils étaient indéterminés. Cette idée, le religieux la fortifiait en répétant : « Malheur ! malheur ! ô Italie, ô Rome ! dit le Seigneur ; je vous abandonnerai à une puissance qui vous effacera du rang des nations. Des peuples affamés comme des lions arrivent, et la mortalité sera si grande que les ensevelisseurs s'en iront par les rues en criant ; *Qui a des morts ?* et l'un apportera son père, l'autre son fils. O Rome, je te le répète, fais pénitence ! ô Milan, ô Venise, faites pénitence (1) ! »

Le peuple croyait qu'il était en correspondance directe avec la Divinité, qu'il avait des extases et connaissait l'avenir. Savonarole connaissait à coup sûr le cœur de l'homme, et savait que le premier instrument de la tyrannie est la corruption des sujets ; aussi s'efforçait-il de rétablir la liberté en faisant entrer la sainteté évangélique dans les cœurs du peuple et les lois. « Peuple florentin (s'écriait-il), je m'adresse aux méchants ; tu sais qu'il est un proverbe qui dit, *Propter peccata veniunt adversa*, c'est-à-dire que les adversités viennent à cause des péchés. Va, lis. Quand le peuple hébreu faisait bien, et qu'il était ami de Dieu, il prospérait dans tout ; au contraire, lorsqu'il commettait des méfaits, Dieu lui envoyait un fléau. Florence, qu'as-tu fait ? qu'as-tu commis ? Veux-tu que je te le dise ? Hélas ! la mesure est pleine ; ta malice est arrivée au comble. Florence, la mesure est pleine, attends, attends un grand fléau. Seigneur, tu m'es témoin que je me suis efforcé avec mes frères de prévenir, par la prière, cette inondation, cette ruine. Il n'y a plus rien à tenter ; nous avons supplié le Seigneur de convertir au moins en peste ce fléau terrible. Tu t'apercevras si nous avons obtenu ou non la grâce que nous avons implorée. »

(1) Sermon XXI.

Le peuple, exclu des affaires politiques, menant une vie active sans doute, mais tout à fait extérieure, sentait en lui le besoin de quelque chose de supérieur ; il aimait donc celui qui dirigeait ses regards vers le ciel, et lui montrait là, avec l'espérance, le remède à ses maux. Aussi, des bourgades de l'Apennin, accourait-il en foule pour l'entendre, lorsqu'à peine Florence ouvrait ses portes aux premières clartés du jour. La charité accueillait et nourrissait ces auditeurs qui, à la voix du prédicateur, tremblaient et frémissaient. Les femmes adoptèrent un costume plus décent, et réformèrent leurs mœurs ; de grandes conversions s'opéraient, tellement qu'*on aurait dit d'une primitive Église* (1).

La cour et les amis du plaisir, qu'on appela les *tiepidi* (tièdes), cherchèrent à déverser le ridicule sur ceux qu'ils nommaient les *piagnoni* (pleurards) ; bientôt ces sobriquets désignèrent deux partis opposés en morale, en politique, et même dans les arts et la littérature.

En effet, une autre cause de corruption très-grave pour sa patrie n'avait pas échappé à Savonarole : c'était l'invasion des idées païennes qui, dans cette première ardeur des études classiques, tendaient à étouffer toute bonne semence chrétienne. Dans les académies, on changeait les noms de baptême contre ceux de l'antique gentilité : dans les histoires, le Christ était appelé fils de Jupiter ; les religieuses, vestales ; la vierge Marie, déesse ; les cardinaux, pères conscrits, et la Providence, Destin (2). Des allusions mythologiques souillaient les médailles et les éloges décernés aux pontifes (3) ; dans les écoles, on appelait l'admiration

(1) BURLAMACHI.

(2) Bembo appelle le collége des cardinaux *collegium augurum*, et la messe des morts, *litare diis manibus*. Il dit que saint François *in numerum deorum receptus est* ; et d'un moribond, qu'il se hâta *deos superos manesque placare*.

(3) Lors de l'exaltation d'Alexandre VI, les inscriptions firent constamment allusion au nom héroïque :

Cæsare magna fuit, nunc Roma est maxima : sextus
Regnat Alexander ; ille vir, iste deus.

Et ces autres :

....Opes quæ
Sunt tibi, Roma, novus fert deus iste tibi.
Scit venisse suum patria grata Jovem.

sur les fables mythologiques et les héros païens. Tibulle, Catulle, l'*Art d'aimer*, y étaient expliqués, et jusqu'à la *Priapée*. Quant à la philosophie, les subtilités d'Aristote jouissaient d'un plus grand crédit que la sainte Écriture, et la sublimité platonique dégénérait en folies théosophistes. Les prédicateurs, dit Savonarole, font *des futilités de la philosophie*, et des paroles de l'Écriture sainte *un gâchis qu'ils vendent du haut de la chaire, en laissant là les choses de Dieu et de la foi* (1).

La peinture exposait sur les autels des nudités tentatrices ou des ressemblances impudentes, et les curieux venaient, au milieu du saint sacrifice, reconnaître les beautés célèbres de la ville.

Le moine indigné s'élevait avec chaleur contre cette manie du passé, qui veut faire revivre ce qui n'est plus et ne doit plus être. Combien devaient être sensibles les coups de cette main sévère dans ce siècle de pédants, au milieu de cette littérature d'esprit et de luxe, parmi les contemporains de l'Arétin ! comme Savonarole trouvait les vieillards *tous durs comme pierres*, il s'adressait à la jeunesse, aux enfants, qu'il voulait voir allaités par leurs mères, élevés dans le beau savoir, mais conformément aux sociétés nouvelles et au christianisme. Il fallait, selon lui, emprunter les matériaux à l'antiquité, mais sous la condition que le christianisme fournirait le comble et les bases de l'édifice; étudier les grands écrivains, mais garder au milieu d'eux une place aux Pères de l'Église, surtout à la *Cité de Dieu*, et insinuer dans les jeunes esprits l'histoire des saints et des martyrs.

Ne faut-il pas s'étonner de rencontrer, à trois siècles de distance, au milieu de la pédanterie, des idées aussi vraies, et qui aujourd'hui même scandalisent, comme d'impertinentes nouveautés, les partisans idolâtres de l'antiquité?

Mais combien devait sourire à cette âme enthousiaste, sous le beau ciel de l'Italie, dans la cité mère des arts, la pensée de les régénérer, et de replacer la beauté au sein de l'Éternel, d'où elle dérive! Il goûta cette joie, et vit la jeunesse se serrer autour de lui et lui promettre de meilleurs jours ; il vit cette jeunesse,

Enfin, pour Léon X :

Olim habuit Cypris tempora, tempora Mavors
Olim habuit; sua nunc tempora Pallas habet.

(1) Sermon pour le IV[e] dimanche de carême.

naguère querelleuse et débauchée, se réunir au foyer domestique pour réciter les oraisons et le rosaire, ou venir par troupes, aux jours de fête, recevoir des branches d'olivier, puis s'asseoir sur le gazon et chanter en chœur les hymnes qu'il avait composés, en les adaptant à des airs qui naguère servaient de passe-port à la frivolité ou à l'immoralité. Ainsi la science, la musique et la poésie se régénéraient.

Le dimanche des Rameaux arrivé, un triomphe plus touchant que ceux des Camille et des Paul-Émile succéda aux spectacles du carnaval; il représenta l'entrée de Jésus-Christ dans Jérusalem. Huit jeunes enfants, tenant dans une main la croix, dans l'autre une branche d'olivier, s'avancèrent les premiers; après eux, des religieux, puis des hommes de toute condition, ensuite de petites filles vêtues de blanc et couronnées de fleurs. Des voix enfantines répétaient les cantiques sacrés, les personnes pieuses répandaient des larmes, et une émotion involontaire faisait avorter le sourire sur les lèvres des *tiepidi*.

Pour encourager les arts du dessin, le frère Jérôme projetait quelque chose de semblable aux loges des francs-maçons; il voulait annexer à son couvent une école où les frères convers se seraient exercés dans la peinture et la sculpture, à l'ombre du sanctuaire. En attendant, il répandait des idées meilleures et plus sévères sur la beauté et sur son lien avec la vertu (1). Plusieurs des grands artistes d'alors le vénérèrent comme leur maître et comme un saint. Une fois que Pic de la Mirandole l'eut entendu, il lui sembla ne plus avoir d'autre bonheur à espérer que de l'entendre encore. Ange Politien l'admira comme un saint, comme un excellent et docte prédicateur d'une science sublime; le poëte platonique Benivieni défendit énergiquement ses doctrines contre les attaques dont elles étaient l'objet. La

(1) « Mais dites-moi un peu en quoi consiste la beauté : dans les couleurs? non; la beauté est une forme qui résulte de la proportion de tous les membres et de la correspondance des couleurs; de cette proportion résulte une qualité appelée beauté; or celle-ci est vraie dans les choses composées, mais, dans les choses simples, la beauté est la lumière. Voyez le soleil : sa beauté est d'avoir la lumière; voyez Dieu : son extrême splendeur est la beauté. Les créatures sont d'autant plus belles qu'elles participent et se rapprochent davantage de la beauté de Dieu; le corps est d'autant plus beau que l'âme est plus belle. Prenez deux femmes qui soient également belles de corps; que l'une soit sainte, et l'autre pervertie : vous verrez que la sainte sera plus aimée de chacun que la pécheresse, et tous les yeux seront dirigés sur elle, je dis *etiam* des hommes charnels. »

plus belle gravure de Jean de la Carniole représente les traits du religieux, que reproduisit encore le burin de Baldini et de Botti. André de la Robia et ses cinq fils se déclarèrent dévoués au frère Jérôme; le grand architecte Cronaca *ne voulait s'entretenir d'autre chose que de lui*. Laurent de Credi lui dédia ses chastes inspirations, et le frère Benoit, célèbre dans l'art d'enluminer, s'arma pour le défendre, lorsqu'il le vit au pouvoir de ses ennemis; puis, lorsqu'il eut succombé, Botticelli résolut de se laisser mourir de faim, le peintre Baccio della Porta alla se faire moine sous le nom de frère Barthélemy, et le sculpteur Baccio de Montelupo abandonna la ville.

Animé par le succès de ses prédications, Savonarole osa entreprendre une œuvre dont ne sauraient juger ceux qui sacrifient à l'admiration classique des formes le culte et le sentiment, l'originalité et la vertu : des enfants allèrent de maison en maison à la recherche des objets d'un luxe lascif, qui avaient encouru la réprobation du prédicateur, et qu'ils désignaient sous le nom d'*anathèmes*; bientôt l'on vit s'amonceler sur la place les chansons amoureuses, les tableaux et les gravures immodestes, les cartes à jouer, les dés, les ornements féminins, les bouffonneries obscènes de Boccace et de Pulci (1), et le feu y fut mis : dans la ville des beaux-arts, de la vie joyeuse, de la poésie insouciante, de la gaieté sensuelle, dans la patrie de Firenzuola, le feu y fut mis, et le peuple assista à ce spectacle, et il entonna le *Te Deum*.

Dans la pensée de réformer toutes les dépravations, Savonarole fit aussi la guerre à la soif païenne du gain. Il éleva la voix en faveur des pauvres dans ces murs où les banques étaient si florissantes et engraissaient les usuriers; il fit instituer des monts-de-piété, et prêcha une constitution politique qui aurait enlevé aux gros capitalistes la puissance illimitée dont ils avaient joui jusque-là dans les affaires publiques; il voulait enfin rétablir le gouvernement populaire, et le juste équilibre entre les deux autorités séculière et ecclésiastique.

Respectueux envers la puissance ecclésiastique, il n'était pas aveugle au point de n'en pas voir les abus, et combien lui étaient

(1) Joseph Maffei, dans l'*Histoire de la littérature italienne*, raconte avec passion que l'on brûla même un *canzoniere* de Pétrarque, *orné d'or et de miniatures*, qui valait cinquante écus. « Finalement (ajoute-t-il) arriva l'heure fatale pour celui qui semait tant de scandales dans sa patrie, et les ombres de Pétrarque et de Boccace furent vengées ! »

nuisibles l'ignorance et les mœurs déréglées du clergé. Avec cette liberté que l'Église toléra toujours avant l'époque de la réforme, il lui reprochait ses vices, et lui criait de s'amender. « Il écrivit aux princes chrétiens que l'Église marchait à sa « ruine, et qu'ils devaient en conséquence demander la réunion « d'un concile, dans lequel il voulait prouver que l'Église de « Dieu se trouvait sans chef, et que celui qui siégeait alors n'é- « tait pas un véritable pontife, ni digne de ce rang, ni même « chrétien (1). »

Mais les puissants et les corrompus ont-ils jamais prêté l'oreille à la voix qui les accuse? Les *tiepidi* continuaient à contrarier les *piagnoni* et à se railler du moine réformateur. De faux dévots portaient contre lui des plaintes à Rome; le moine Marino, prêchant un jour devant Alexandre VI, osa s'écrier : *Brûle, brûle, saint-père, l'instrument du diable; brûle, dis-je, le scandale de toute l'Église.*

Savonarole, informé de cette attaque, lui répondit dans un de ses sermons : « Dieu te pardonne! c'est lui qui te punira, et avant peu on connaîtra qui de nous deux s'occupe des affaires politiques et des institutions temporelles. » En effet, on ne tarda point à découvrir que frère Marino avait trempé dans des intrigues en faveur des oppresseurs.

Ce fut ainsi que l'enthousiasme pour le moine se soutint pendant sept années; tandis que Rome le menaçait d'excommunication et du gibet, Savonarole disait : *Je suis entré dans le cloître pour apprendre à souffrir, et, lorsque les souffrances viendront me visiter, je les ai étudiées, elles m'enseigneront à aimer toujours, à toujours pardonner.*

CHAPITRE III.

LE MILANAIS. — EXPÉDITION DE CHARLES VIII.

Le despotisme populaire et la tyrannie militaire s'étaient succédé dans le Milanais, que les Sforza tenaient comme fief impérial, pour ne pas s'en reconnaître redevables à l'élection du peuple, mais sans prendre souci d'en solliciter des empereurs une inves-

(1) Burlamachi.

titure dont ils sentaient n'avoir pas besoin. Le duché comprenait, outre le territoire de Milan, les territoires de Crémone, Parme, Pavie, Côme, Lodi, Plaisance, Novare, Alexandrie, Tortone, Bobbio, Savone, Albenga, Vintimille et l'État génois, qui fournissaient un revenu de six cent mille ducats d'or (1). 1476-94.
Jean Galéas portait le titre de duc, mais il n'avait que ce titre, attendu que son oncle Ludovic le More le gouvernait pour lui. Ambitieux et plein d'astuce, Ludovic était soutenu par le parti gibelin, qui avait à sa tête les San-Severino; mais, quand ce parti se révolta contre lui et déclara la guerre au Milanais, Ludovic le More le repoussa, s'empara du château de Pavie et du trésor « qui était le plus grand de la chrétienté, » s'attribua toute l'autorité, et réforma l'État comme s'il avait été le maître. Il aspirait même à l'être de nom, et, dans ce but, il voulait supplanter son neveu; mais les États voisins le souffriraient-ils, surtout le roi de Naples, dont Jean-Galéas était le petit-fils? Il fallait donc troubler l'eau, afin de pouvoir y pêcher plus sûrement.

Les princes italiens, menacés par les Français, héritiers des prétentions de la maison d'Anjou, avaient senti la nécessité de se confédérer. Le More, voulant qu'un acte public fît connaître cette alliance à l'Europe, proposa de réunir à Rome, à un jour déterminé, les ambassadeurs de chacun d'eux pour féliciter le nouveau pontife, et de charger celui du roi de Naples de porter la parole au nom de tous. Pierre de Médicis, l'un des ambassadeurs, non content d'éclipser les autres par le luxe de sa suite, voulut encore faire étalage d'éloquence florentine; il indisposa donc le More, qui s'aperçut bientôt que Pierre, désertant l'ancienne alliance des Sforza, s'était tourné du côté du roi de Naples, lequel reprochait au prince milanais d'opprimer son neveu, et de lui imposer même des privations de nourriture. Alexandre VI avait caressé le prince aragonais, dans l'espoir qu'il donnerait en mariage à son fils une fille naturelle d'Alphonse, duc de Calabre; mais, trompé dans son attente, et voyant que le roi fomentait la désobéissance de Virginio Orsini, qui, posté entre Viterbe et Civitá-Vecchia, pouvait ouvrir Rome aux Napolitains, il s'entendit avec le More. Venise fut encore amenée par Ludovic à conclure une alliance offensive et défensive; de plus, il maria sa nièce Blanche-Marie, avec une riche 1493.
dot, à Maximilien, et il obtint en secret de cet empereur l'inves-

(1) Corio.

titure du duché de Milan. Accoutumé toutefois à ne compter sur les promesses des souverains qu'autant qu'ils ont intérêt à les tenir, il sentait qu'un tel engagement était sans valeur réelle, et que ses alliés l'abandonneraient dès qu'ils y trouveraient leur profit; il chercha donc un nouvel appui dans la famille royale de France, à laquelle les ducs de Milan s'étaient alliés par des mariages multipliés.

1483. A la mort de son père, Charles VIII était près d'atteindre sa quatorzième année, âge auquel les fils de France sortaient de tutelle. La faiblesse de sa santé, ou plutôt la jalousie de Louis XI, qui craignait que son héritier ne conspirât contre lui, comme il avait lui-même conspiré contre son père, l'avait empêché de participer aux affaires et de soigner son instruction; il ne connaissait donc nullement les hommes, qu'il n'avait point vus, et ne savait même ni lire ni écrire. Monté sur le trône sans transition, humilié de son insuffisance en entrant dans la société, il s'appliqua à l'étude, mais tardivement et sans plan suivi. A peine eut-il appris à lire, que les exploits de César et de Charlemagne enflammèrent son imagination, et qu'il voulut devenir un héros; il les égalait sans doute en vaillance, mais il lui manquait et le génie pour combiner de vastes entreprises, et la constance pour les poursuivre malgré les revers.

Anne de Beaujeu, sa sœur, chargée de la régence, était une élève excellente de son père, pour l'art de feindre et l'impérieuse inflexibilité; elle se concilia l'opinion publique en faisant pendre Olivier le Daim, dit le Diable, barbier de Louis XI, son ministre des finances, son âme damnée, et en faisant mutiler, puis exiler Jean Doyac, procureur général du parlement, et l'espion du feu
1484. roi. Les états généraux furent assemblés à Tours pour organiser la régence; alors fut rompu le silence qu'avait imposé la terreur du règne précédent, les plaintes éclatèrent, et l'on parla de réunir les six nations de France, tant le pays se sentait un depuis l'extinction de l'aristocratie. Les députés proclamèrent à haute voix que le pays était épuisé, et qu'une longue paix pouvait seule ramener la prospérité, et ce fut alors précisément que commencèrent les grandes guerres.

Charles fut sacré; mais, tandis qu'il s'amusait avec des chiens, des écoliers, de jeunes filles et des ménestrels, la dame de Beaujeu exerçait l'autorité suprême, malgré l'opposition de Louis,
1488. duc d'Orléans, qui eut même recours aux armes, et finit par se faire battre à la journée de Saint-Aubin.

Le mariage de Charles avec Anne, héritière du duché de Bretagne, lui donna ce grand fief, mais le brouilla avec l'empereur Maximilien, dont la fille lui avait été fiancée. L'empereur porta ses plaintes au roi d'Angleterre, qui, saisissant l'occasion avec joie, fit alliance avec lui et débarqua à Calais. Le monarque autrichien, qui s'était mis à la solde d'un souverain étranger comme un aventurier, s'avança pour combattre ; mais, ses États ne lui fournissant pas l'argent nécessaire, il fut obligé de rester dans l'inaction et de faire la paix. Charles lui rendit la Franche-Comté, l'Artois, le Charollais et Noyers ; il paya à Henri VII sept cent quarante-cinq mille écus d'or (huit millions), et restitua à Ferdinand le Catholique, par scrupule de conscience, le Roussillon et la Cerdagne, clefs de la France du côté des Pyrénées, detruisant ainsi l'œuvre d'unité pour laquelle son père avait déployé tant de soins et d'efforts ; mais qu'importaient ces morcellements à Charles VIII, qui rêvait la conquête du monde ? 1491.

Charles, duc du Maine, dernier héritier de la maison d'Anjou, avait institué Louis XI son héritier. Le droit public d'alors autorisant les princes à disposer des gouvernements comme de leur propriété, Charles VIII conçut le projet de faire valoir ses droits héréditaires sur Naples et Constantinople, et de restaurer l'empire d'Orient.

Ludovic le More caressa cette ambition de Charles, l'encourageant à délivrer l'Europe des Turcs et à conquérir le royaume de Naples, comme point de départ pour cette expédition. L'entreprise était facile, selon lui ; il consentait à lui livrer passage par Gênes et la Lombardie, et s'engageait, en outre, à lui fournir des hommes et de l'argent. Le pape, ajoutait-il, devait le favoriser, au moins sous main, pour se venger des Aragonais ; les négociants florentins ne voudraient pas se brouiller avec la France, où ils avaient leurs principaux comptoirs, et il aurait pour amie Venise, à qui les Turcs donnaient d'ailleurs assez à faire. De leur côté, un grand nombre de barons napolitains prodiguaient les promesses et les excitations, monnaie habituelle des exilés. En France, la noblesse était toujours avide d'occasions de faire ses prouesses (1), dans l'espoir de gagner de bons fiefs. Le départ

(1) « Le François ne fut jamais qu'il n'aimast à mener les mains, sinon contre l'étranger, plutost contre soi-même. Aussi le Bourguignon et le Flamand « disent de nous que, quand le François dort, le diable le berce. » BRANTÔME, disc. 89.

de Charles devait laisser le champ libre à la dame de Beaujeu pour exercer un pouvoir despotique; puis on répandait des prophéties annonçant que Charles conquerrait non-seulement l'empire de Constantin, mais le royaume de David.

Charles leva donc des troupes, envoya travailler les populations et reconnaître le pays. *Allons*, disait-il, *où nous appellent la gloire de la guerre, la discorde des peuples et l'assistance de nos amis;* mais il avait épuisé ses finances, d'abord pour acheter la paix, ensuite pour donner le spectacle de joutes (1) et de fêtes aux dames de Lyon, « qui sont volontiers belles et de bonne grâce (2), » si bien qu'il hésita s'il devait aller plus avant. Poussé cependant par des confidents ambitieux ou corrompus, il se procura de l'argent à gros intérêt, cinquante mille ducats à Milan, cent mille des Sauli de Gênes; Blanche de Savoie lui prêta ses diamants, qu'il mit en gage.

On ne s'endormait pas en Italie; Ferdinand gagna le pape en accordant à son fils l'objet de son ambition, c'est-à-dire la main
1494. 25 janvier. de Sanche, fille naturelle d'Alphonse, duc de Calabre; il mourut au milieu des préparatifs, et laissa la couronne à ce dernier avec un trésor bien garni, une flotte et une armée en bon état. A une grande réputation de bravoure son successeur unissait la perfidie et la cruauté nécessaires pour réussir; il soutint d'abord l'opinion qu'on avait de lui, en excitant les princes à défendre l'indépendance italienne, en fortifiant le pays par terre et par mer, si bien que les premières tentatives de la France vers le territoire de Gênes n'eurent point de succès.

Les Italiens sont dans l'habitude de considérer les Français, avant leur venue, comme des libérateurs; aussi Jean-Galéas espérait-il qu'ils le délivreraient du joug de son oncle. Les Florentins se promettaient de s'affranchir, avec leur aide, de celui des Médicis; Alexandre VI, de donner une principauté à sa famille; les Vénitiens, d'humilier la maison d'Aragon; les Napolitains, d'échapper à la tyrannie étrangère; néanmoins les gens sages trouvaient les circonstances assez graves pour redouter l'avenir, sans même se préoccuper des prodiges et des conjonctions d'astres dont s'effrayaient le vulgaire et les savants.

(1) « Ce gentil roy ne songeoit qu'à donner aux seigneurs et aux dames force « beaux plaisirs et passe-temps, et des beaux tournois à la mode de France, « qui ont toujours emporté le prix par-dessus tous les autres; jeux guerriers « où il étoit toujours des mieux tenans et des mieux faisans. » BRANTÔME.

(2) *Mém. de Bayard.*

Cependant Charles VIII passait les Alpes avec trois mille six Août.
cents hommes d'armes, six cents archers bretons, autant d'arbalétriers français, huit mille hommes d'infanterie légère, tous 1494.
Gascons, armés d'arquebuses, et pareil nombre de hallebardiers suisses en gros bataillons carrés de mille hommes chacun. Il n'avait en soldats français qu'une tourbe de misérables échappés au gibet, dont la plupart étaient marqués sur l'épaule et avaient les oreilles coupées, motif pour lequel ils portaient la barbe et les cheveux très-longs (1); le reste était une horde de barbares de toute race : spectacle nouveau pour les Italiens, comme son genre de guerre et sa férocité. Devant cette armée, l'infériorité de l'organisation militaire des Italiens se manifesta dans toute son étendue. Au lieu de troupes régulières, ils n'avaient que des bandes à gages; l'artillerie et l'infanterie étaient mauvaises, la cavalerie, pesante, et les machines se déplaçaient et se manœuvraient avec une si grande difficulté qu'on échouait presque toujours devant les forteresses, et que la guerre s'éternisait. Tant que les Italiens combattirent contre les Italiens, les vices du système étaient partagés; mais, au lieu de bombardes qui, traînées par des bœufs, lancent à longs intervalles des boulets de pierre contre les murailles, c'était une artillerie formidable de cent quarante gros canons et de mille deux cents pièces de montagne, portées à dos ou tirées par des chevaux, et vomissant coup sur coup des boulets de fer contre lesquels les anciennes forteresses ne pouvaient tenir. La tactique n'allait donc plus consister à pousser les uns contre les autres des escadrons se succédant comme dans un tournoi; ces troupes-là se battaient pour tuer tout de bon (au grand étonnement et au grand scandale des Italiens) non-seulement les hommes, mais aussi les chevaux; la bataille de Bapallo, où périrent cent combattants, fut considérée comme une boucherie.

« Et si, dit Comines, toutes choses nécessaires à une si grande « entreprise manquoient à cette armée; car le roy ne faisoit que « saillir du nid, foible personne, plein de son vouloir, peu ac-

(1) « L'armée du petit roy Charles VIII estoit espouvantable à voir. De tous « ceux qui se rangeoient sous les enseignes et bandes des capitaines, la pluspart « estoient gens de sac et de corde, meschans garnemens eschappés de la justice, « et surtout force marqués de la fleur de lys sur l'espaule, essoreillés, et qui « cachoient les oreilles, à dire vray, par longs cheveux hérissés et barbes horribles, autant pour cette raison que pour se monstrer plus effroyables à leurs « ennemis. » BRANTÔME, disc. 89 sur les colonels généraux.

« compagné de sages gens ne de bons chefs, et n'avoit nul argent « comptant..... Ils n'avoient ne tentes ne pavillons, et si com-
1494. « mencèrent en hyver à entrer en Lombardie. Ainsi faut con- « clure que ce voyage fut conduit de Dieu, tant à l'aller qu'au « retourner; car le sens des conducteurs n'y servit de guères. »

Après avoir traversé la Savoie et le Montferrat, qui, trop faibles et gouvernés par des enfants, n'opposèrent point de résistance, Charles arriva à Asti, ville française, comme relevant du duc d'Orléans. A Turin, la duchesse vint à sa rencontre, à la tête de ses demoiselles d'honneur, « si bien parées qu'il n'y avoit que dire. » La ville lui offrit des spectacles, et lui donna un cheval que, « par courtoisie, » il nomma *Savoie*, et qu'il monta constamment dans le cours de cette expédition; il voulut même, à l'exemple d'Alexandre, que son chroniqueur en fît mention répétée.

A Pavie, il trouva Jean-Galéas affaibli de corps et plus encore d'esprit. Sa femme Isabelle avait essayé de réveiller son courage et de l'amener à de nouvelles tentatives; mais ce prince pusillanime ne savait pas même taire les intrigues qu'elle ourdissait pour sa délivrance. Il ne lui restait donc d'autre ressource que de se jeter aux pieds de Charles; mais le More l'avait prévenu, et, par ses soins, on avait présenté au roi *plusieurs dames milanaises très-belles, avec quelques-unes desquelles il prit d'amoureux ébats, et leur fit don d'anneaux précieux* (1). La *variole*, dont il fut malade, lui vint peut-être de là. Peu de jours après, Galéas mourut d'une *fièvre empoisonnée* (*attossicata*), comme dit un chroniqueur, et Ludovic prit le titre de duc, à la prière de tous les Milanais.

Les seigneurs français, dont la générosité s'indignait d'une pareille perfidie, exhortèrent Charles à tourner ses armes contre le More; mais il préféra assaillir les Aragonais, contre lesquels il n'avait point de griefs réels, et descendit dans la péninsule. Parmi les Florentins, les exilés s'unirent à lui; les autres, considérant de longue date la France comme la protectrice naturelle du parti guelfe, se plaignaient d'être entraînés par Pierre II de Médicis à une guerre contraire à leurs intérêts et à leurs sentiments. Mais, lorsqu'on vit les meurtres et les incendies que l'armée d'invasion semait sur son passage, Pierre n'osa résister; il
6 Novembre. vint trouver Charles, dont il obtint la paix au prix de sommes

(1) Corio.

énormes, et par la cession provisoire de Pise, Livourne, Pietrasanta et d'autres places importantes. Ces actes arbitraires firent déborder l'indignation des Florentins, qui chassèrent à coups de pierres, en le déclarant traître et rebelle, celui qui avait lâ- 9 novembre. chement vendu son pays; l'enthousiasme patriotique fut alors réveillé par Pierre Capponi, François Valori et le moine Savonarole. Charles déclara Pise libre après quatre-vingt-sept années de sujétion; aussi la statue du roi libérateur remplaça-t-elle dans cette ville celle du lion florentin (le *marzocco*). Après avoir 17 novembre. fait son entrée dans Florence, « armé, lui et son cheval, avec la lance sur la cuisse en signe de victoire (1), » Charles prétendit la traiter en place conquise. La seigneurie s'était entourée de chefs de bandes, et chaque seigneur avait appelé les hommes de la campagne; Pierre Capponi repoussa le traité de capitulation que Charles voulait imposer, et répondit à ses menaces : *Eh bien! faites sonner vos trompettes : nous sonnerons nos cloches.*

Les Français, généreux pour les braves, pensèrent que tant de hardiesse ne pouvait provenir que de grandes forces, et, dès lors, ils se prêtèrent à des conditions raisonnables. On vit bien alors que le souffle de la liberté n'était pas éteint dans le peuple, puis- 1494. qu'il put, sans la politique compliquée des Médicis, obtenir un accord assez honorable, quoique déguisé sous des termes de soumission.

Charles poursuivit sa marche vers la Romagne. Les seigneurs 28 novembre. de cette contrée, devenus des chefs de bandes (*condottieri*), après avoir désolé l'Italie par leurs ambitions rivales, la ruinaient en se vendant à l'ambition des autres; toujours armés et factieux, ils avaient occupé des places jusqu'aux portes de Rome. Chacun d'eux fit donc son traité à part; les Colonna se déclarèrent pour la France. La populace allait criant : *La paix! la paix!* Les Napolitains alliés prirent la fuite; beaucoup de personnes, entre autres Julien de la Rovère, exhortaient Charles à convoquer un concile et à déposer un pontife indigne; mais Alexandre VI parvint à gagner les bonnes grâces du roi.

Le pape retenait à Rome le prince Zizim, qui avait des droits au trône ottoman. Bajazet II lui ayant demandé plusieurs fois le fugitif, ne put l'obtenir malgré la promesse de trésors pour lui et ses fils, et l'offre même de la tunique du Sauveur. Charles désirait fort de le tenir en son pouvoir, afin de s'en faire un prétexte

(1) GUICCIARDINI.

pour déclarer la guerre au Grand Seigneur. Alexandre, ne pouvant lui opposer un refus, lui livra ce malheureux prince, mais après l'avoir fait empoisonner; ce fut du moins l'opinion commune; il fit ensuite publier en trois langues une indulgence plénière pour l'armée d'invasion.

1495. Charles s'était arrêté un mois à Rome; protégé dans le palais de Venise par toute son artillerie, il battait monnaie avec le titre d'empereur, et permettait aux siens de piller et de satisfaire leurs passions lubriques. Appelé par les barons, il marcha sur Naples. La férocité de ses guerriers, qui, dans les places frontières, exterminait des populations entières, et s'assouvissait sur les hôpitaux quand elle ne trouvait pas d'autre pâture, avait abattu le courage des Italiens et paralysé leurs moyens de défense, comme lorsqu'un assassin pénètre, le poignard à la main, au milieu d'une causerie de famille; aussi, ne montrant « ni énergie, ni courage, « ni jugement, ni désir de gloire ou de puissance, ni fidélité (1), » ils ne savaient que fuir. Alphonse II, découragé par ses revers, alla se faire moine. Ferdinand, son fils, dont les armes, au début de la campagne, avaient été malheureuses contre les Français, voyant éclater partout des trahisons, le peuple s'insurger, et le capitaine Jacques Trivulzio déserter son service pour celui de la France, se réfugia dans l'île d'Ischia en s'écriant avec le Psalmiste : *Si le Seigneur ne garde pas la ville, c'est en vain que se fatiguent ses défenseurs.*

22 février. Charles, plus heureux que César, vint et vainquit avant d'avoir vu l'ennemi; il fit son entrée à Naples avec le manteau impérial et le globe d'or, pour annoncer ses projets sur Constantinople. Il se proposait, en effet, de mettre à la voile d'Otrante pour débarquer à Valone dans la haute Albanie, où les Esclavons, les Albanais et les Grecs devaient lui tendre la main; l'archevêque de Durazzo avait réuni des armes et des troupes; en Thessalie, cinq mille hommes n'attendaient que le signal. Mais les Vénitiens tenaient le sultan informé des préparatifs de son ennemi et des trames de ses sujets, qui les expièrent au prix de leur sang.

Les Français, une fois entrés dans le royaume, déployèrent toute l'insolence d'une prompte victoire : ils semblaient prendre à tâche, à force d'insultes, de mépris et d'excès, d'aigrir les Italiens. Les partisans mêmes des Angevins, après s'être flattés de l'espoir de se relever, pâtissaient des souffrances communes.

(1) Guicciardini.

Charles, occupé de joutes et d'intrigues amoureuses, mécontentait les nobles, qu'il dépouillait de la juridiction féodale, restée 1495.
tout entière dans le pays, et du commandement des villes et des forteresses. Ses gens, qui avaient trouvé de l'argent, des femmes et des plaisirs, s'abandonnaient à toute espèce de licence; puis, épuisés par les débauches et rassasiés d'or, ils aspiraient à retourner dans leur patrie pour y raconter leurs prouesses, ce qui, pour les Français, n'est pas moins important que de les accomplir.

En attendant, chaque jour apportait de mauvaises nouvelles du dehors, et Charles put apprendre qu'une invasion non disputée n'est pas une conquête, et que la possession seule peut l'affermir.

A Florence, après l'expulsion des Médicis, la *balia* voulut mettre à la tête du gouvernement leurs cousins issus de Laurent, frère de Côme l'Ancien, famille populaire; mais d'autres, et en particulier Savonarole, désiraient la démocratie. Le crédit de ce religieux, qui n'avait cessé de prêcher contre les Médicis et de menacer la ville du plus grand des fléaux, de la domination étrangère, avait immensément augmenté depuis que ses prophéties s'étaient vérifiées. Le parti des *piagnoni* ou des *frateschi* prit donc le dessus; c'étaient des démocrates sans doute, mais qui se proposaient pour modèle Venise, dont la constitution était alors considérée comme un chef-d'œuvre où la morale, la religion et la liberté se trouvaient réunies. Parmi les piagnoni, les principaux étaient François Valori et Paul-Antoine Soderini; Gui-Antoine Vespucci dirigeait le parti des oligarques, qui, habitués à exercer les commandements, les magistratures, et désireux de les conserver, étaient désignés par les noms de *compagnacci* (mauvais compagnons) ou d'*arrabbiati* (enragés), à cause de leurs vociférations contre la versatilité et l'imprudence de la plèbe. Les *palleschi* ou *bigi*, fauteurs des Médicis, ou plutôt ennemis de toute réforme dans les coutumes, se rapprochaient par moments des *piagnoni*, parce qu'ils étaient les adversaires de la *balia*.

Ce corps avait été renouvelé selon l'ancien usage, c'est-à-dire par l'élection du peuple assemblé sur la place; parmi les vingt scrutateurs (*accoppiatori*) destinés à *tener le borse*, c'est-à-dire à faire l'élection, s'était trouvé Laurent de Médicis, bourgeois (*popolano*). Ainsi l'autorité se resserrait dans les mains de quelques individus, qui néanmoins, à cause de leurs rivalités, perdaient toute influence. Savonarole, qui fulminait contre eux, fit

triompher enfin la proposition d'admettre dans l'assemblée géné-
1495. rale tous ceux dont le père, l'aïeul et le bisaïeul avaient joui des droits de citoyens. Victoire sans tache, car, en publiant qu'il rendait pour la première fois les élections populaires, le moine proclama une amnistie entière.

Pise se réformait aussi et faisait disparaître les traces de la domination florentine. Montepulciano s'affranchit également; mais, quoique Charles VIII ne montrât aucun égard aux Florentins, et négociât avec Pierre de Médicis, ils lui restèrent dévoués, à la suggestion de Savonarole, et n'osèrent prendre parti avec les autres mécontents.

Les Français avaient encouru l'aversion générale dans le reste de l'Italie, dès le moment où l'on avait craint qu'ils ne voulussent y dominer. Ludovic le More, satisfait dans son ambition, s'aperçut bientôt que le trône n'est pas un poste où l'on puisse se reposer; il prenait ombrage et des droits que le duc d'Orléans, comme descendant de Valentine Visconti, faisait valoir sur le Milanais, et de la faveur que Jacques Trivulzio, son ennemi, et les bannis de Gênes avaient acquise auprès de Charles. Maximilien se trouvait lésé dans ses droits impériaux, et Ferdinand le Catholique redoutait les prétentions de la maison d'Anjou sur la Sicile.

Venise, qui n'avait jamais voulu croire à l'invasion des Français, se fit le centre des mécontents, négocia une ligue entre eux, prit à sa solde tous les condottieri de l'Italie, et demanda même du secours aux Turcs. Charles put faire obstacle à tous ces projets, grâce aux avis de Philippe de Comines, qui, héritier de la politique de Louis XI, veillait de Venise, où il était, sur les étourderies du jeune roi. Alexandre VI donnait à Charles des paroles, au lieu de l'investiture du royaume de Naples, où se relevait la bannière d'Aragon. Le peuple avait conçu de l'horreur pour la soldatesque pillarde et dissolue; en France même, on voyait de mauvais œil une expédition qui compromettait, pour des intérêts privés, et non dans un but national, les forces du pays au dehors et sa tranquillité au dedans.

20 mai. Charles songea donc à regagner ses États, après avoir laissé un vice-roi à Naples et des commandants dans les places; ce démembrement de l'armée rendait la défense du pays impossible et compromettait sa retraite. Après avoir traversé Rome sans oser punir la perfidie d'Alexandre VI, il entra sur le territoire des Florentins, qu'il trouva sous les armes. Savonarole, qui lui

avait conservé leur fidélité, lui reprocha avec franchise sa mauvaise foi et les excès de son armée, double faute qui l'avait fait échouer dans la mission que Dieu lui avait confiée, et il le menaça du châtiment céleste. On crut qu'il avait prophétisé la mort du Dauphin, survenue quelques jours après.

Charles, qui fut empêché par les siens de revendre à Florence la liberté de Pise et de Sienne, liberté qu'il avait déjà vendue à ces deux républiques, quitta la Toscane; mais à Fornoue, entre les collines séparées par le Taro, qui, des montagnes du territoire de Gênes coule dans le Pô, les confédérés italiens lui barrèrent le passage avec des forces nombreuses. Le danger parut si grave que neuf guerriers se vêtirent comme le roi pour détourner les coups dirigés contre sa personne, et lui-même fit un vœu à saint Denis et à saint Martin. Mais les Italiens, montés sur des chevaux plus faibles que ceux des Français, et couverts d'armes plus pesantes, tombaient à terre sous le choc, et, une fois renversés, ils étaient égorgés par les valets; l'infanterie ne pouvait résister aux hallebardiers suisses et à la furie française; Trivulce, qui connaissait la nature de la cavalerie dalmate et épirote, force des Vénitiens, abandonna les bagages à son avidité; les *stradiots* se jetèrent donc sur cette proie, les fantassins à leur suite, et la déroute fut bientôt complète. Quoiqu'il n'eût duré que quelques heures, le combat fut très-sanglant, parce que les Français ne faisaient point quartier, et se hâtaient même d'éventrer les prisonniers, dans la pensée qu'ils avaient avalé leur or pour le soustraire à la rapacité. Toutefois Charles s'estima heureux de pouvoir continuer sa marche au plus vite à travers le pays ennemi, et par les plus grandes chaleurs de l'été. Une portion de l'armée, qui, sous la conduite de Louis d'Orléans, s'était avancée sur le Milanais, fut assiégée dans Novare (1); elle endura toutes les souffrances de la faim, jusqu'au moment où Charles, ne pouvant la dégager par les armes, la sauva par des négociations. Sur ces entrefaites, les Suisses à sa solde, trompés dans leur espoir de faire du butin, se jetèrent sur le camp français; Charles eut de la peine à s'échapper par la fuite, et fut obligé de promettre un demi-million de francs à ces amis, plus incommodes que des ennemis.

6 juillet.

Combat de Fournoue.

1495.

23 octobre.

Ferdinand II reparut à Naples, où chacun le désirait depuis qu'il n'y était plus; le peuple, furieux, égorgeait les Français dans les rues. Prosper Colonna, Alphonse d'Avalos, marquis de

(1) Le duc d'Orléans y fit frapper la première monnaie obsidionale en cuivre.

Pescaire, Gonzalve de Cordoue, surnommé le Grand Capitaine, rendaient de plus en plus difficile la position de l'armée, dont la peste, pour surcroît de maux, décimait les rangs; enfin, ne rece-
20 juillet. vant pas de secours de France, elle se vit obligée de capituler.

Telle fut l'issue de l'expédition de Charles VIII, expédition suggérée par une vanité puérile, conduite follement, et terminée sans autre résultat que l'épuisement de l'armée et des finances. Les effets en furent nombreux et déplorables pour l'Italie. Jamais la diplomatie n'avait intrigué avec tant d'activité; les haines intérieures s'aigrirent, et cherchèrent à s'appuyer sur les étrangers, qui, sûrs de trouver faveur sur le sol italien, fixèrent leurs regards de ce côté, dans des idées de conquête.

1496. Ferdinand II d'Aragon mourut à l'âge de vingt-neuf ans, avant d'avoir perdu l'affection des siens; il eut pour successeur son oncle Frédéric, déjà cher à ses sujets, parmi lesquels il s'efforça d'assoupir les jalousies et les haines. Charles VIII consentit, moyennant le payement d'une somme considérable, à restituer aux Florentins les places qu'il avait occupées : mais ce fait réveilla les jalousies; les Vénitiens soutinrent Pise, et les combats continuèrent entre les Italiens avec la férocité qu'ils avaient apprise des envahisseurs.

Ludovic le More, qui se faisait honneur d'avoir appelé et repoussé les Français par son astuce, puni et relevé les princes aragonais, se ménageait de nouvelles chances; afin de continuer la guerre et de conserver tous ses avantages, il invita Maximilien à venir se faire couronner. Ce prince, qui, toujours dénué d'argent et embarrassé de ses propres affaires, aimait à se mêler de celles des autres, prêta l'oreille aux suggestions de son oncle : mais il vint en Italie avec si peu de forces qu'il se trouva hors d'état de réduire à l'obéissance ceux qui ne voulurent pas se soumettre; honteux lui-même de son impuissance, il évitait les villes et cherchait les routes détournées. Les Italiens confédérés contre Florence lui fournirent quelque argent et des troupes; il
1496. put alors passer à Pise et assiéger Livourne : mais bientôt il fut obligé de retourner en Allemagne, laissant de sa personne, en Italie, une idée chaque jour plus défavorable.

Pierre de Médicis, qui n'avait pas su profiter de la faveur de Charles pour rentrer dans Florence, fit alors deux tentatives avec l'aide des chefs de bandes romagnols et des intelligences.
1497. Le gonfalonier Bernard de Nero et d'autres encore, accusés d'a-
21 août. voir trempé dans le complot, furent condamnés à mort.

Malheur au parti libéral qui se voit contraint de recourir à l'effusion du sang! Les *piagnoni*, qui avaient poussé à cette condamnation, déchurent dans l'opinion. Savonarole parut un intriguant, dont les passions donnaient un démenti à ses paroles, et qui avait sottement annoncé comme un envoyé de Dieu cet inconstant et imbécile Charles VIII. Un plus grand crime pesait sur lui, la hardiesse avec laquelle il flétrissait les forfaits commis par la famille du pontife, où les scandales se multipliaient, et dans laquelle un frère tuait un frère pour n'avoir point de rival auprès de sa sœur. Alexandre VI lui intenta donc un procès d'hérésie, lui défendit la prédication, et suscita contre lui les partisans des Médicis, les oligarques et la jalousie des autres classes. Le moine protesta contre l'injuste condamnation dont il était l'objet (1), et continua de prêcher, d'autant plus écouté qu'il était plus raillé par les *compagnacci*, et plus anathématisé par les augustins. François de Pouille, frère mineur, le défia de prouver la vérité de ses prédications par un miracle (2), et lui proposa d'entrer avec lui dans le feu, sous la condition que l'on croirait à la parole de celui qui en sortirait sain et sauf. On peut juger si la multitude accueillit avec joie l'espérance d'un pareil spectacle. Savonarole refusa cette épreuve impie; mais Dominique de Pescia, son élève, offrit de la subir. Le bûcher préparé, Savonarole exigea que son champion y entrât avec l'hostie consacrée; les franciscains s'y refusèrent obstinément. La journée se passa dans ces débats, et le soir une pluie torrentielle dispersa la foule.

Perte de Savonarole.

1498.

7 avril.

L'enthousiasme déçu se convertit en colère et désir de vengeance. Le frère Jérôme fut insulté; la seigneurie put désormais le laisser arrêter et mettre en jugement. Quinze de ses ennemis lui furent donnés pour juges. On le mit à la torture, pour lui faire rétracter comme mensongères ses révélations; mais il démentit, au contraire, les calomnies, et soutint qu'il ne se croyait point inspiré, qu'il se fondait uniquement sur les saintes Écritures, et n'était mû ni par la cupidité ni par l'ambition, mais par le désir de déterminer la convocation d'un concile, afin que les coutumes fussent réformées, à l'exemple des temps apostoliques. Il fut condamné au feu avec frère Dominique et frère Sylvestre

(1) Savonarole écrivit au pape Alexandre : *Dignetur sanctitas vestra mihi significare quid ex omnibus quæ scripsi vel dixi sit revocandum, et ego id libentissime faciam.* (20 septembre 1497.)

(2) Charles VIII lui avait dit aussi : *Faites-moi un petit miracle.*

Maruffi. Lorsque l'évêque annonça, en les dégradant, qu'il les séparait de l'Église comme hérétiques : *De l'Église militante*, ajouta Savonarole ; et il expira avec la confiance d'entrer dans
23 mars. l'Église triomphante.

Ce ne fut pas un meurtre religieux, mais un meurtre politique. Si Savonarole était maudit par quelques-uns comme un imposteur et un démagogue, d'autres le vénéraient comme un saint. On vit soudain « paraître des écrits, des peintures significatives, « des médailles, où il était décoré des titres les plus glorieux (1). » Peu de temps après, le pinceau de Raphaël le représentait dans le Vatican parmi les docteurs de l'Église ; son portrait figurait, à Sainte-Marie Nouvelle, dans l'une des lunettes où sont représentés le Christ prêchant et la naissance de saint Dominique. Catherine des Ricci l'invoquait dans ses prières : aussi, lorsqu'il fut question de la béatifier, on se remit à discuter sur les mérites de frère Jérôme. Saint Philippe de Neri, qui conservait son portrait dans sa chambre, priait Dieu que sa mémoire ne fût pas réprouvée. Elle ne le fut pas : au contraire, des images et des médailles où le titre de docteur et de martyr lui était décerné, se répandirent et se gardèrent dans les maisons ; enfin, pendant plus de deux siècles, au jour anniversaire de son supplice, les jeunes gens jonchaient de fleurs le lieu souillé par cet acte d'iniquité (2).

CHAPITRE IV.

LOUIS XII. — LES BORGIA. — JULES II.

1498. 7 avril. Le jour où le jugement de Dieu par le feu devait s'accomplir à Florence, Charles VIII mourait à Paris, âgé seulement de

(1) BARTOLI.

(2) La *Vie de Savonarole* par BURLAMACHI fut publiée en 1764 à Lucques, dans les *Miscellanei del Baluzio*. Sur la critique d'un Florentin, il soutint par de nouveaux arguments son apologie, et commenta même le procès de Savonarole. (Tom. IV, 521.) — François Mayer a publié, en 1836, plusieurs lettres d'Alexandre VI, en faisant de Savonarole un précurseur et un émule de Luther. — P. J. Carle, dans son *Histoire de fra H. Savonarola*, en fait un saint aux prises avec les mauvaises passions du temps, un martyr de la vérité et de la vertu : orthodoxe en théologie, modéré dans la politique, il attaqua les vices, qui ne savent jamais pardonner. — Champollion-Figeac a publié dans les *Documents inédits sur l'histoire de France* une lettre de Louis XII à la seigneurie de Florence, pour obtenir un sursis à tout arrêt prononcé contre Savonarole avant que le roi eût fait connaître son opinion.

vingt-huit ans, laissant le souvenir d'un prince libertin, insouciant, ambitieux et changeant. Il eut pour successeur Louis XII, qui, peu estimable comme duc d'Orléans, élevé dans la débauche et les excès, par lesquels il semble que Louis XI, son beau-père, eût voulu l'abrutir, changea de nature en montant sur le trône, et protégea les droits du plus grand nombre; aussi fut-il surnommé le Père du peuple, ou, par une dérision qui tourne à sa louange, le Père des roturiers. Nous parlerons ailleurs de ce qu'il fit pour la France. Quant à l'Italie, il manifesta, en prenant le titre de roi des Deux-Siciles et de Jérusalem, et celui de duc de Milan, l'intention de soutenir ses prétentions comme descendant de Valentine Visconti et comme héritier du prince d'Anjou (1); c'était là une conséquence de la politique intérieure et extérieure. La guerre fut toujours considérée par les rois de France comme nécessaire pour éblouir les regards et occuper au dehors les forces inquiètes de la nation; ils ont cru aussi qu'elle protége mieux les frontières que les forteresses. D'un autre côté, si Louis XII eût laissé subsister les petites puissances d'Italie, elles auraient fini par l'accabler.

Parmi ces puissances, prédominait alors Ludovic le More. D'un esprit très-actif et d'une âme très-basse, il aimait les lettres; ayant appelé à sa cour des savants et des historiens, il en forma une académie de beaux-arts et de sciences; il ajouta des constructions nouvelles à l'édifice de l'université de Pavie, et réforma ses statuts; il étendit la culture du mûrier, et jeta les fondements du Lazaret de Milan (1489), probablement sur les plans de Bramante. Cet architecte, qu'il avait attiré près de lui par de fortes pensions, construisit alors la tribune et la coupole de l'église *delle Grazie*, le vestibule de Saint-Celse, l'église de Saint-Satyre et le cloître de Saint-Ambroise; en même temps, Léonard de Vinci peignait son admirable Cène dans le réfectoire des Grazie, appliquait dans le nouveau canal de la Martesana les soutiens que nous appelons conques, et fondait une école d'où sortirent les Luini, César de Sesto, Lomazzo, Marc d'Oglonno, Salaini, Boltraffi.

Incomplet dans ses bonnes comme dans ses mauvaises qualités, le More se confiait dans son habileté politique pour diriger à son

(1) Louis, second fils de Charles V, épousa Valentine Visconti, dont il eut deux fils : Charles, souche de la maison d'Orléans, et Jean, de celle d'Angoulême, qui parvinrent successivement au trône. Louis XII était fils de Charles.

gré les affaires de l'Italie. Effrayé maintenant de prétentions dont il ne s'était pas inquiété lorsqu'il avait appelé les Français en Italie, il accumulait les traités et les alliances; il tâchait d'empêcher les Florentins de s'entendre avec Venise, et de lui abandonner Pise. Mais les Vénitiens, imitant la conduite qu'il avait tenue, conduite blâmée hautement par eux, n'hésitèrent pas à lui susciter un antagoniste; par le traité de Blois, ils reconnurent Louis XII duc de Milan et roi de Naples, moyennant la cession de Crémone et de la Geradadda, outre celle des villes qu'ils occupaient dans la Pouille. D'un autre côté, ce roi, afin d'obtenir la dissolution de son union détestée avec Jeanne de France, et de pouvoir épouser la veuve de son prédécesseur, héritière de la Bretagne, se mit à caresser Alexandre VI.

1499. 15 avril.

La guerre ne se faisait plus désormais en Italie que par les chefs de bandes ou condottieri; outre le célèbre Jean-Jacques Trivulce, Baglione, Marc Martinengo de Brescia, Galéas de San-Severino, Appiano de Piombino, Charles Orsini, Barthélemy d'Alviano, Paul Vitelli de Cività di Castello, qui fut décapité comme traître par les Florentins, étaient en grande réputation de vaillance.

Ludovic le More avait le plus grand besoin d'eux: mais Trivulce s'était déclaré son ennemi mortel; San-Severino, son général, avait déserté ses drapeaux, et les autres étaient obligés de rester chez eux, pour défendre leurs foyers contre le duc de Valentinois. Parmi ses alliés, Maximilien, que les Italiens appelaient *Court d'argent,* était occupé à opprimer les Suisses; ce prince, d'ailleurs, ne pouvait être d'aucun secours. Frédéric, roi de Naples, songeait à remédier aux désastres que le peuple avait soufferts; Bajazet II seul, dont le More excita la défiance contre Venise et la France, envoya dans le Frioul Scander, pacha de Bosnie, qui ravagea le pays jusqu'à la Livenza, et massacra tous les prisonniers qu'il fit.

27 septembre.

Ce fut un nouveau motif de haine contre cet agitateur perpétuel de l'Italie; aussi, lorsque les Français arrivèrent sous le commandement de Trivulce, le peuple, accablé d'impôts et fatigué de cette ambition tortueuse, tua-t-il le ministre des finances, bouc émissaire ordinaire des Milanais. Ludovic le More, dénué d'assistance et de conseils, après avoir approvisionné le château de Milan, s'enfuit en Allemagne par la Valteline. Alors le peuple s'insurgea de tous côtés, et, lorsque apparut Louis XII, tout était consommé; devenu maître du château par trahison, il

2 octobre.

entra dans Milan, célébré comme un messager de paix et de liberté.

Il restitua aux nobles le droit de chasse, que les Sforza s'étaient réservé, affranchit les prélats de l'obligation de fournir chacun un bœuf pour la table ducale, augmenta le traitement des professeurs, accueillit les gens de lettres et les artistes, et arma des chevaliers. Au conseil secret il substitua un sénat, composé de deux prélats, de quatre militaires et de onze personnages de robe, nommés à vie, sous la présidence d'un grand chancelier : tribunal suprême qui pouvait suspendre les décrets royaux, à l'imitation du parlement de France.

Trivulce était connu pour son orgueil et son implacable sévérité militaire. Chargé en 1483, dans l'armée de la ligue, de réprimer les maraudeurs, il en envoya plusieurs au gibet. Les soldats, irrités de cette rigueur inaccoutumée, formèrent une association, à la tête de laquelle ils mirent un pape avec des cardinaux, des archevêques et des évêques de leur création; chaque fois que le cri de *Falcetta* (petite faux) était poussé, ils devaient prendre les armes et tuer tous ceux qui leur feraient obstacle. Ils pillaient et rançonnaient le pays environnant : bande d'assassins, que Trivulce ne parvint à dissiper qu'après s'être fait lui-même le bourreau des plus coupables. Telles étaient les armées, tels les capitaines de ce temps.

On reproche à Trivulce d'avoir servi les étrangers contre sa patrie, comme si les condottieri avaient eu d'autre loyauté que d'obéir à celui dont ils étaient les stipendiés. Peut-être épargna-t-il à sa patrie quelques ravages et des impositions trop onéreuses; mais, nommé gouverneur de la Lombardie, avec pouvoir de mettre sur pied quatre cents lances italiennes, commandées par des hommes de son choix, il se laissa entraîner aux rancunes de l'exil. Il favorisa impitoyablement le parti guelfe, et ne se souvint plus, après la victoire, de ceux auxquels il était redevable de son élévation (1). Tous les nobles donc ne cessaient de se plaindre de sa dureté, et regrettaient le régime déchu.

Ludovic le More, voyant que Maximilien ne visait qu'à son argent, préféra le dépenser pour solder des troupes dans la 1500.
Suisse, magasin commun et inépuisable, où chaque parti s'approvisionnait de hallebardes. Après en avoir recruté un bon

(1) Ces fautes sont avouées par Rosmini son panégyriste, l. XIII.

nombre, il repassa les Alpes pour chasser les Français, toujours désirés de loin et détestés de près comme maitres. Le maréchal Trivulce, maudit et insulté, se retira en massacrant, et Ludovic le More rentra applaudi, en février, dans cette Lombardie dont il s'éloignait exécré en septembre. Dira-t-on que le peuple est léger? Mais il désire être mieux, et croit ceux qui lui promettent de le soulager; quand il se voit trompé, il conserve sa haine, non pas contre le nom différent des institutions, mais contre les institutions qui n'ont pas été améliorées. A qui la faute?

Le More fut bientôt entouré des petits princes rentrés dans leurs fiefs confisqués par les Français; il se fortifia par des alliances, mais Louis XII en fit autant. Après s'être assuré l'amitié des Suisses, l'unique infanterie d'alors, ce roi obtint qu'ils rappelassent les hommes qui se trouvaient au service de Sforza. C'était briser l'épée dans les mains d'un combattant; en effet, 1500. Avril. le More, vaincu, fut forcé de se réfugier dans Novare. Comme il en sortait, travesti, avec la garnison suisse, il fut reconnu et conduit à Loches, où il put méditer, pendant les dix années de sa vie qu'il y resta prisonnier, sur les tristes résultats de sa politique versatile; néanmoins il conserva une si haute idée de son habileté que, du fond de sa prison et dans son testament, il voulut donner des conseils et régler les destins du monde.

La Lombardie resta donc aux Français, à l'exception de Crémone, abandonnée aux Vénitiens à titre de compensation; mais Trivulce, remis à la tête du gouvernement, irrita tellement ses concitoyens que le roi lui retira ce poste.

Alexandre VI et son fils se réjouissaient des succès de la France; César Borgia, après avoir obtenu du roi le duché de Valence (1499), déposa la pourpre déshonorée de cardinal pour Le duc de Valentinois. souiller le nom de duc de Valentinois. Ce débauché ambitieux, véritable héros du crime, avait coutume de dire : *Ce qui ne se fait pas à midi se fait le soir*. Lorsqu'il avait besoin d'argent, il envoyait assassiner le premier venu, et personne n'osait demander justice de ses méfaits, dans la crainte de subir le même sort. Jaloux de son propre frère, le duc de Candie, soit à cause des faveurs que son père lui prodiguait, soit parce qu'il était l'amant préféré de Lucrèce, leur sœur commune, il le fit jeter dans le Tibre. Il tenta d'empoisonner un de ses beaux-frères, et, n'ayant pu réussir, il entra chez lui et le fit publiquement étrangler; sous le manteau même d'Alexandre, il égorgea Peroto, le favori du

pontife (1). De pareils excès n'étaient possibles que dans un pays où les deux autorités se trouvaient réunies; mais ils faisaient sentir combien le célibat ecclésiastique avait été un remède opportun, puisque le fils d'un prêtre poussait aussi loin l'audace.

Le duc de Valentinois, dont la devise était *César ou rien*, se flattait de parvenir à se constituer un domaine indépendant au milieu des petits princes qui se partageaient la Romagne. Là quelques villes avaient conservé ou recouvré le gouvernement municipal, comme Ancône, Assise, Spolète, Terni, Narni; les autres étaient à la merci des vicaires pontificaux, qui promettaient au saint-siége un cens annuel, et ne le payaient pas. Jules-César Varano dominait à Camerino, Jean Fogliano à Fermo, Guidobald de Montefeltro entre la Toscane et les Marches, Vitellozzo Vitelli dans Cività de Castello; Jean de la Rovère, seigneur de Sinigaglia, attendait l'héritage du duché d'Urbin; Pérouse avait pour seigneur Paul Baglioni; Pesaro, Jean Sforza; Imola et Forli, Octavien Riario; Rimini, Pandolphe Malatesta; les Vénitiens soutenaient Astorre Manfredi, seigneur de Faënza et de Val de Lamone; à Bologne les Bentivoglio, et à Ferrare le duc Hercule, ne se considéraient nullement comme dépendants du pape, tout en s'intitulant ses vicaires.

La vie féodale se prolongeait parmi ces petits tyrans, mêlée à la culture intellectuelle et aux astuces modernes : ils ouvraient

(1) La manière indifférente dont ces forfaits sont racontés dans le journal de Burcard, effraye encore plus que les crimes eux-mêmes :

« Le samedi 4 septembre, arriva la nouvelle du mariage conclu entre Alphonse, fils aîné du duc de Ferrare, et la signora Lucrèce Borgia, fille du pape. Le dimanche d'après, ladite dame Lucrèce se rendit à cheval à l'église du Peuple, vêtue de brocart d'or frisé, accompagnée de trois cents chevaux ou environ; devant elle chevauchaient quatre évêques. — Le lundi suivant, deux bouffons, dont un à cheval, à qui la dame Lucrèce avait donné une robe de brocart qu'elle avait portée neuve la veille, de la valeur de trois cents ducats, chevauchaient par les rues principales, en criant : *Vive la très-illustre duchesse de Ferrare! vive le pape Alexandre! Vival, vivat!* L'autre, qui était à pied, et qui avait aussi reçu une robe en don, en criait autant. — Le 9 dudit mois, fut pendue une femme qu'avait égorgé son mari. — Le vendredi, arriva au pape la nouvelle que Piombino s'était soumis à son obéissance. — Le dernier dimanche d'octobre au soir, cinquante prostituées honnêtes (*meretrici oneste*), appelées courtisanes, firent un souper avec le duc de Valentinois, dans ses appartements au palais apostolique; après souper... » On ne peut rapporter le reste, et à peine peut-on le croire.

un asile aux gens de lettres ainsi qu'aux rebelles des États voisins; ils fournissaient des cardinaux au sacré collége et des condottieri à ceux qui les payaient; poussés par de mesquines animosités, voulant soutenir de grandes prétentions avec de petits moyens, ils avaient recours aux perfidies, aux coups de stylet, aux empoisonnements, et l'opinion acceptait comme apologie du crime l'audace avec laquelle il était commis.

Souvent des bandes d'assassins s'organisaient sur leurs terres; le seigneur qui se sentait assez fort pour insulter le feudataire s'abandonnait à toute la fureur de ses passions. Un gentilhomme de l'Ombrie écrasa contre la muraille les enfants de son ennemi, égorgea sa femme enceinte, et cloua contre la porte un autre enfant, comme trophée de sa vengeance (1). Oliverotto, élevé par Jean Fogliano, seigneur de Fermo, son oncle maternel, va servir sous Paul Vitelli; après s'être signalé par son courage, il écrit à son oncle qu'il veut se montrer dans sa patrie avec les honneurs qu'il a mérités. Fogliano lui permet de venir avec cent cavaliers, lui prépare une réception solennelle, et lui offre un grand banquet, où sont conviées toutes les autorités de Fermo; mais, au milieu du festin, Oliverotto fait égorger son bienfaiteur et ses convives, et se fait proclamer seigneur.

Le territoire de Rome avait encore plus à souffrir, s'il est possible, de la part des Orsini, à l'occident du Tibre, et des Colonna, au levant: les premiers étaient guelfes, les seconds gibelins, mais les uns et les autres exerçaient leur valeur dans des vengeances privées, quand ils ne pouvaient la mettre à la solde des étrangers; toujours les armes à la main, sous les yeux mêmes du pontife, ils le réduisaient à l'impuissance (2). Les terres étaient continuellement dévastées, et le peu de cultivateurs qui restaient, contraints de se réfugier dans les places murées, laissaient la désolation et le mauvais air envahir la campagne.

Rome, dans son âge matériel, portait l'empreinte des siècles passés et de la domination successive de l'empire, et de la catholicité, de la commune, de la féodalité. Les temples, les basiliques et les thermes avaient été convertis en églises; au-dessus des édifices des Césars s'élevaient des citadelles et des bastilles; chaque palais représentait un fief en abrégé, transféré de la

(1) Jos. Ripamonti. *Hist. Medi.*, VII, 667.
(2) Machiavel.

campagne dans la ville et soumis aux conventions hiérarchiques; la tour du vassal ne devait pas avoir la hauteur de celle du chef. Chaque quartier appartenait, pour ainsi dire, à une famille : aux Colonna, l'Esquilin; aux Orsini, la place Navona; aux Vico, le Transtevere; d'autres collines, aux Savelli, aux Frangipani. Ces quartiers étaient séparés par des murailles et des portes; dans le centre, autour de l'île, s'accumulait la plèbe, besogneuse et turbulente. Le pape se défendait sur le Vatican, et fermait le passage du Tibre au moyen du château Saint-Ange. Tous se regardaient avec une défiance hostile, opposaient leurs immunités à l'exercice du pouvoir civil, et ouvraient cent asiles à des milliers de criminels.

Le pays, sans agriculture ni industrie, ne vivait que par la papauté, qui attirait dans la ville l'or de toute la terre, avec une foule de clercs, de notaires, de prélats, de banquiers, de solliciteurs, de pèlerins : population flottante qui savait aussi se soustraire à toutes les lois. On avait créé des milliers de charges pour le service de la cour et de la daterie; or, comme elles rapportaient beaucoup, elles étaient vendues, même en expectative, et se négociaient à la hausse et à la baisse comme aujourd'hui les rentes publiques. Des prélats, des cardinaux, des évêques, moitié prêtres, moitié princes, abandonnaient leurs églises pour venir à Rome dépenser, jouir, faire étalage de luxe, intriguer au milieu de l'élégance et de la licence.

Chaque famille illustre d'Italie voulait avoir un fils dans le sacré collége pour qu'il devînt un appui, une source de lucre, et lui donnât du relief; chaque cardinal tenait une cour de gardes, de camériers, de laquais, de bouffons, de chanteurs, de poëtes, sans parler du reste, pire encore. Or, comme toute cette richesse était temporaire, personne ne s'occupait de faire d'économies, ni d'améliorer les fonds, mais de raffiner ses jouissances. A ces jouissances, alliance non rare, ils associaient un féroce instinct de sang et de trahisons, comme si la volupté avait plus de saveur alors qu'on pouvait être à la veille d'une mort violente. De nouvelles Canidies distillaient encore des poisons impériaux; les poignards du Vieux de la Montagne étaient encore stipendiés; puis (disait le cardinal Caraffa) on commet des meurtres, non-seulement avec le poison, mais ouvertement avec le poignard et l'épée, pour ne rien dire des coups d'arquebuse. » En un mot, c'était une comédie licencieuse, qui avait pour intermède l'assassinat.

Au milieu des haines, des désordres et du mécontentement populaire, Alexandre espéra pouvoir, à l'imitation de Sixte IV et de Louis XI, réduire les petites souverainetés en une seule, comme le comportait l'ordre de choses qui succédait à celui du moyen âge. Il songea donc, fidèle à la maxime de César Borgia : *Qui veut dompter les grands doit faire beaucoup pour les petits*, à s'appuyer sur la faveur populaire. Des inspecteurs des prisons furent institués pour écouter les griefs de ceux qui seraient détenus injustement ; quatre juges eurent aussi la mission de rétablir l'autorité de la justice dans Rome, où, tant qu'il occupa le siége pontifical, jamais la famine ne se fit sentir, jamais l'artisan ne fut fraudé de son salaire.

Heureux s'il n'eût employé que de pareils moyens ! mais il pensa que la perfidie et les cruautés étaient permises pour arriver à ses fins ; il vendit son alliance aux autres puissances à prix d'argent et de mariages ; il sema l'inimitié entre les petits seigneurs, afin de pouvoir les écraser les uns après les autres. Après avoir chassé d'Imola et de Forli les neveux du pape Sixte IV, il s'allia avec les Orsini pour dompter les Sforza de Pesaro, les Malatesta, les Manfredi ; puis, lorsqu'il eut occupé leurs places fortes, il se tourna contre les Orsini, les soumit et prit à sa solde tous les petits seigneurs.

Pour accomplir cette œuvre ambitieuse, il se servait du bras de son fils, qui, résolu de s'élever, savait que le succès lui ferait pardonner l'iniquité des moyens. Son père pensait comme lui ; aussi disait-on proverbialement que le pape n'exéçutait jamais ce qu'il disait, et que le duc de Valentinois ne disait jamais ce qu'il exécutait.

César Borgia, s'étant fait aussi *condottiere*, attira sous ses drapeaux, par l'appât d'une solde plus forte, les mercenaires qui étaient au service des Orsini et des Colonna ; de plus, il se fortifia par l'appui du roi Louis XII, qui lui fournit des soldats, et déclara qu'il considérait comme personnelle toute hostilité contre le duc de Valentinois. Déjà toute la Romagne était en son pouvoir, à l'exception de Bologne ; Alexandre distribua
1501. douze chapeaux de cardinaux à ses créatures, et fit déclarer son fils duc de Romagne par ceux qu'il venait de revêtir de la pourpre.

Le nouveau duc voulut mériter ce titre en rendant au pays la sécurité. Des supplices horribles et prompts détruisirent les bandits et les révoltés ; mais Romiro d'Arco, ministre de cette justice

impitoyable, et devenu l'objet de l'exécration universelle, fut lui-même traîné à l'échafaud et écartelé.

L'ambition du duc lui fit alors jeter les yeux sur la Toscane, le Bolonais, les Marches et le duché d'Urbin, dont il résolut de s'emparer avec sa rapidité habituelle et le secours de l'étranger; mais Bentivoglio s'abrita sous la protection du roi de France. Alors le duc de Valentinois lui révéla ses trames avec les Marescotti, et Bentivoglio obligea les fils des principales familles à massacrer les adhérents des conjurés.

En Toscane, Sienne avait accordé une grande autorité au capitaine d'aventure Pandolphe Petrucci, qui gouvernait avec sévérité, mais avec modération, en citoyen et non en maître; effrayé du danger qui le menaçait, il acheta la protection de Louis XII. Florence était ruinée par sa guerre malheureuse contre Pise, qu'elle n'avait jamais pu subjuguer, par l'amitié incertaine du roi de France, les rivalités de tous ses voisins et les intrigues des Médicis, qui machinaient toujours leur rétablissement. Louis XII lui fournit des troupes pour soumettre Pise; mais les Pisans conduisirent ses ambassadeurs devant la statue de Charles VIII, et les prièrent de ne pas détruire l'œuvre de leur bon roi; au même instant s'avancèrent cinq cents jeunes filles, vêtues de blanc et les cheveux épars, qui supplièrent les Français, comme défenseurs des orphelins et champions des dames, de ne pas mettre en péril la pudeur de tant d'honnêtes filles; puis elles se mirent à chanter devant une image de la Vierge d'une manière si touchante qu'il n'y avait pas un Français qui ne versât des larmes. Le capitaine Beaumont eut beau s'obstiner à vouloir assiéger avec des Français cette amie de la France, l'armée se débanda. Aussitôt les dames de Pise sortirent de la ville pour chercher dans les bois et les champs les malades et les blessés, qu'elles transportèrent dans la ville; elles leur prodiguèrent les soins, les consolations et les prirent sous leur protection (1).

A peine Florence, après avoir conclu une trêve avec ses voisins, eut-elle congédié les bandes qu'elle avait à sa solde, que le 1500.
duc de Valentinois acheta leurs services, sous le prétexte d'aider dans son expédition de Naples le roi Louis XII, dont il devait rejoindre l'armée à Piombino. Il demanda, en conséquence, le passage à Florence; mais il ne fut pas plutôt entré sur son territoire

(1) Jean d'Auton.

qu'il exigea d'elle le payement de trente-six mille ducats. Il assaillit Piombino, que tenait Jacques d'Appiano, et s'en empara : conquête dont le pape conçut une telle satisfaction qu'il vint en personne jouir de ce triomphe.

Louis XII, que le résultat de l'expédition de son prédécesseur n'avait pas éclairé, songeait à Naples, où les Français avaient une tache à effacer; au lieu d'accepter les larges propositions de Frédéric, il préféra traiter avec Ferdinand le Catholique, toujours avide de posséder ce royaume, et convint avec lui,
1 novembre. à Grenade, de le partager entre eux. Ce profond politique envoya Gonzalve de Cordoue à Naples; Frédéric le reçut avec la confiance d'un parent et d'un allié, sans soupçonner une trahison; mais, surpris à l'improviste, il eut à peine le temps
1501. de s'enfuir à Ischia, où il renonça à tous ses droits au trône, sous la réserve d'une amnistie pour ceux qui lui étaient restés fidèles, et du comté d'Anjou pour lui-même. Son fils se défendait encore dans Tarente; le *grand capitaine* jura sur l'hostie de respecter sa liberté; mais à peine ce prince lui eut-il remis la place, qu'il l'envoya prisonnier en Espagne pour toute sa vie.

Ferdinand le Catholique avait donné à entendre au pape que cette conquête lui était nécessaire pour marcher contre les Turcs. Les peuples se trouvèrent sans moyens de résistance, exposés à tout souffrir des infâmes débauches des Borgia et des cruautés d'une soldatesque aguerrie au massacre des Américains. Français, Espagnols, condottieri italiens, rivalisèrent de vaillance et d'inutiles prouesses, en bataille rangée ou dans les défis particuliers; comme, par exemple, le célèbre combat de Barletta, où treize champions italiens soutinrent, contre autant de Français, que leur nation ne le cédait à aucune en courage. Mais c'est là une chose qu'il faut démontrer en rase campagne et par un succès national.

1503. Malgré la valeur de Louis d'Armagnac, duc de Nemours,
21 avril. commandant des troupes françaises, Gonzalve fit triompher les Espagnols, et remporta à Cérignoles une victoire mémorable. Pendant ce temps on négociait la paix, et l'on convenait de donner le royaume de Naples au jeune Charles d'Autriche, né de la fille de Ferdinand et du fils de Maximilien. Le *bon Louis*, plein de confiance dans les termes du traité, donna l'ordre à Louis d'Armagnac de cesser les hostilités. Alors Gonzalve, protestant qu'il n'avait pas reçu d'ordres, mais en réalité complice

de la trahison de son maître, se mit en possession de tout le royaume, et les efforts de Louis pour regagner le terrain perdu restèrent inutiles. C'est ainsi que la perfidie italienne, tant proclamée, succombait encore sous la bonne foi allemande, la grossière franchise suisse, l'honneur français et la loyauté castillane.

Ceux qui s'étaient honteusement partagé un royaume appartenant à un autre se brouillèrent bientôt pour les limites de leurs possessions; Gonzalve voulut avoir la Capitanate, où le passage annuel des troupeaux pour aller hiverner dans la Pouille produisait jusqu'à deux cent mille ducats de péage.

L'empereur Maximilien, toujours prêt à promettre à quiconque le payait, mais incapable de rien terminer, n'avait fait qu'augmenter les embarras. Il refusait au roi de France l'investiture du duché de Milan, et faisait des préparatifs pour aller recevoir la couronne à Rome, et pour une croisade contre les Turcs; car, dans ce siècle, la croisade était le préambule de tous les traités, le thème de toutes les harangues; les grands tiraient parti de cette idée, et les politiques s'en riaient (1).

Tout concourait à favoriser les audacieux projets du duc de Valentinois; il avait épousé une fille du roi de Navarre, et donné en mariage à Alphonse d'Este sa sœur Lucrèce. Cette femme, déshonorée par de lubriques exploits et par un double inceste, reçut d'Alexandre VI l'autorité suprême pour gouverner Rome, lorsqu'il alla assiéger Sermoneta; elle habitait les appartements pontificaux, ouvrait les dépêches et expédiait les affaires avec le conseil des cardinaux. C'est ainsi que la turpide était portée en triomphe, et le crime érigé en science. Le duc de Valentinois, qui dut être admiré de ceux pour qui le succès est tout, déclara qu'il voulait chasser des États pontificaux les tyrans et les factions; il envoya à Rome, pour l'y faire étrangler, Astorre Manfredi qui s'était livré à lui sur parole. Sous prétexte d'assaillir Camerino, il demanda des troupes et de l'artillerie au duc d'Urbin; mais, lorsqu'il les eut en son pouvoir, il tomba sur ce prince, et s'empara, d'un seul coup, de quatre villes et de trois cents châteaux. Il attaqua ensuite Camerino, y entra par trahison, et fit égorger le duc Jules de Vasano et ses fils.

(1) Machiavel écrit à Guicciardini, à la date du 18 mai 1521 : « Je lui réponds en peu de mots et mal ajustés, me fondant sur le déluge qui doit venir, ou sur le Turc qui doit passer, ou m'enquérant s'il serait bien de faire la croisade en ce moment, et semblables balivernes de tréteaux. »

Marin, tailleur de pierre Dalmate, vint au quatrième siècle s'établir sur un mont de la Romagne appelé Titan ; là il se livra à la pratique de la vie solitaire et religieuse. Les compagnons qui l'entouraient fondèrent une république de gens industrieux, pacifiques et moraux, qui existe depuis treize siècles. Ainsi, dans l'antiquité, Pindinissus, petit château des Eleuthères-Ciliciens, fut respecté sur sa hauteur inexpugnable par tous les conquérants et même par Alexandre, comme Saint-Marin l'a été par Napoléon. Cette république acheta en 1100, du comte de Montefeltro, le château de Pennarosta ; en 1170, celui de Casolo, et se soutint au milieu des papes, des évêques de Montefeltro, des Malatesta de Rimini et des Carpegna. En 1460, elle obtint de Pie II, en retour de l'assistance qu'il en avait reçue contre les Malatesta, les quatre châteaux de Serravalle, Factano, Mongiardino et Fiorentino ; toutefois elle rentra bientôt dans son humilité primitive. Elle fut alors occupée par César Borgia ; mais elle secoua le joug, et ce petit État a conservé jusqu'à nos jours son irréprochable liberté.

Les pays environnants, menacés par les armes envahissantes de Borgia, réclamaient le secours de Louis XII ; mais le cardinal d'Amboise, l'âme de ses conseils, aspirant à la tiare, caressait Alexandre VI, afin qu'il lui assurât un plus grand nombre d'amis dans le sacré collége. Venise, sérieusement occupée avec les Turcs, ne pouvait réprimer ni l'ambition des Borgia, ni repousser l'invasion des Espagnols et des Français ; cette république, pourtant, était l'unique barrière de la civilisation chrétienne. A Florence, ville entourée d'ennemis avides et d'amis faibles, tout était confusion et provisoire, par suite de l'instabilité du gouvernement, avec lequel on ne pouvait se diriger d'après de longues prévisions, ni conserver un secret (1). *Il faut que je vous envoie les Médicis,* disait Petrucci aux ambassadeurs florentins, *car sans eux vous ne guérirez jamais.* Beaucoup de citoyens proposaient de les rappeler. On prit néanmoins le parti d'élire un gonfalonier à vie, et le choix tomba sur
1502. 16 août. Pierre Soderini, homme trop faible pour la gravité des circonstances.

Il envoya au pape Jean Vettore, et au duc de Valentinois

(1) Tout au contraire de la cour de César Borgia, où, dit Machiavel, « il n'est jamais parlé de ce qu'il faut taire, et où les affaires se gouvernent avec un secret admirable. »

Nicolas Machiavel, qui put ainsi voir de près ce rusé politique, d'après lequel il devait créer l'idéal d'un nouveau tyran. Tous deux étaient préoccupés de la même pensée : la nécessité de réunir l'Italie sous une seule domination, mais avec la conviction que les œuvres du lion seules ne suffisaient pas pour y réussir, et qu'il fallait encore celles du renard. Voilà ce que Machiavel enseignait dans ses livres, et ce que le duc de Valentinois voulait mettre à exécution ; après avoir occupé la Romagne, le Latium, avec une portion de la Toscane, il visait au royaume de Naples, espérant tout de l'appui paternel, de sa propre force et de la perfidie. Mais il gardait pour lui seul le secret des moyens, et Machiavel, malgré sa grande habileté, reste confondu devant cet homme impénétrable, dont il ne sait dire autre chose, sinon qu'il était extrêmement caché (*secretissimo*).

Florence n'osa point s'unir ouvertement aux condottieri et aux seigneurs qui s'étaient formés en diète à la Magione, sur le territoire de Pérouse, pour aviser aux moyens de réprimer l'ambition de César Borgia. Machiavel fut même chargé de « lui offrir asile et assistance contre ces nouveaux ennemis, » ce qui lui permit, en temporisant, de troubler leur concert et de les sacrifier. A l'aide de traités et de protestations appuyés d'une longue dissimulation, il attire à Sinigaglia Oliverotto de Fermo, Vitellozzo, Paul et François Orsini, qui sont pris et tués pour avoir cru, eux toujours parjures, à la foi d'un autre. En même temps, Alexandre VI faisait arrêter à Rome le cardinal Orsini, avec les autres membres de cette famille, empoisonnait le premier, condamnait ses parents, et s'emparait de leurs forteresses. Partout les grands étaient dans l'épouvante ; le peuple, qui détestait ces capitaines de fortune, ses assassins, se réjouit de leur chute, dans l'espoir de recouvrer la tranquillité. Les soldats passèrent au service du duc de Valentinois, qui trouva des panégyristes ; Pise, dans l'impossibilité de résister plus longtemps à Florence, prit le parti de se donner à lui ; déjà même il convoitait Sienne avec la pensée d'abattre Pandolphe Petrucci, qui donnait l'impulsion à la ligue formée contre lui (1).

(1) Il est curieux de voir avec quelle impudeur César Borgia s'ouvrait à Machiavel :

« Tu vois à quel point je me trouve avec ceux qui étaient les ennemis communs de tes seigneurs et les miens ; car les uns sont morts ou prisonniers, les autres, mis en fuite ou assiégés dans leurs foyers. Parmi ces derniers, est Pan-

Mais l'heure des Borgia avait aussi sonné. César avait tout disposé pour être en mesure, dans le cas où son père mourrait, de rester l'arbitre du conclave, et de porter ainsi à la papauté
1503. 18 août. une de ses créatures; mais Alexandre VI, voulant, dit-on, empoisonner le cardinal Corneto, qu'il avait invité à une collation, but par erreur le vin destiné à ce prélat, et mourut. Le duc de Valentinois fut aussi à l'extrémité; il se rétablit néanmoins.

dolphe Petrucci, qui doit être le dernier obstacle pour notre entreprise et la sûreté des États communs. Il est nécessaire de le chasser de chez lui, parce que, d'après la connaissance que j'ai de son caractère, il peut faire de l'argent; le lieu où il est deviendrait, tant qu'il serait debout, un foyer d'où pourrait partir un grand incendie. Il ne faut point s'endormir à son égard; loin de là, il faut le combattre *totis viribus*. Je ne pense pas qu'il soit difficile de le chasser de Sienne; mais je voudrais l'avoir entre mes mains, et, pour y arriver, le pape songe à l'endormir par des brefs, en lui faisant entendre que c'est assez qu'il ait ses ennemis. Pendant ce temps, j'avance avec l'armée. Il est bien de tromper ces gens-là, qui se sont montrés maîtres en trahisons. Les ambassadeurs de Sienne, qui sont venus me trouver au nom de la *balia* (le corps de ville), m'ont fait de bonnes promesses, et je les ai assurés que je n'en veux pas à leur liberté, mais que mon seul désir est qu'ils chassent Pandolphe. J'ai aussi écrit une lettre à cette commune de Sienne, en faisant connaître mes intentions; ils devraient en avoir bonne idée, d'après ce qui s'est passé pour Pérouse et Castello, que j'ai remis à l'Église sans vouloir les garder. Puis le maître du logis, qui est le roi de France, ne verrait pas de bon œil que je prisse Sienne pour moi, et je ne suis pas si téméraire que d'y songer; cette commune doit donc ajouter foi à ce que je lui dis, savoir, que je ne veux rien de ce qui lui appartient, mais seulement chasser Pandolphe. Je désire que tes seigneurs certifient et proclament cette intention de ma part, qui est *solum* de m'assurer de ce tyran. Je crois que cette commune de Sienne, me croira; mais si elle ne me croit pas, je suis tout prêt à marcher en avant, à mettre l'artillerie à ses portes, et à faire *ultimum de potentia* pour le chasser. J'ai voulu te communiquer cela, afin que ces seigneurs (les Florentins) connaissent ma pensée, et pour que, s'ils apprennent qu'un bref a été adressé par le pape à Pandolphe, ils sachent à quelle fin, attendu que je suis disposé, après avoir enlevé leurs armes à mes ennemis, à leur enlever encore la tête, qui consiste tout entière dans Pandolphe et ses manéges. Je désirerais, en outre, que tu eusses à prier tes seigneurs de vouloir bien, au cas où il serait besoin de quelque aide dans cette affaire, de me la fournir, pour m'obliger, contre ledit Pandolphe. Or je crois vraiment que, si quelqu'un, il y a un an, avait promis à cette seigneurie de détruire Vitellozzo et Liverotto, de réduire les Orsini, de chasser Jean-Paul et Pandolphe, et lui avait demandé de s'engager pour cent mille ducats, Sienne se serait empressée de les lui donner. La chose s'étant accomplie si largement, et sans qu'elle lui ait rien coûté, sans que la ville ait eu un effort à faire ni à s'en inquiéter, bien que l'obligation ne soit pas *in scriptis*, elle est sans doute tacite; il sera donc bien de commencer à s'en acquitter, afin qu'il ne paraisse, ni à moi, ni à d'autres, que cette ville se montre ingrate, contrairement à ses habitudes et à son caractère. »

Soutenu par le cardinal d'Amboise, qui comptait sur lui pour obtenir la tiare, il s'empara du trésor pontifical s'élevant à cent mille ducats, mit douze mille hommes dans le Vatican, et fortifia le château Saint-Ange. Les Orsini et les Colonna accoururent pour le renverser; les haines éclatèrent, des maisons furent brûlées, des boutiques pillées et les campagnes ravagées; Fabio Orsini se lava les mains et la figure dans le sang d'un Borgia; les Français et les Espagnols se battirent dans Rome; enfin les échecs et les ambassadeurs décidèrent César à sortir de la ville.

Pie III (François Todeschini Piccolomini de Sienne), qui ne régna que vingt-sept jours, eut pour successeur le Savonais Julien de la Rovère, neveu de Sixte IV, qui, ennemi acharné des Borgia, avait été jusqu'alors sous les armes ou dans l'exil; il prit le nom de Jules II, et l'on dit de lui qu'il avait jeté dans le Tibre les clefs de saint Pierre, pour ne conserver que l'épée de 1503.
saint Paul. Les alliances avec la France et l'Espagne furent aussitôt renouées; plusieurs seigneurs rentrèrent dans leurs États; chaque ville se mit sous les armes, et le duc de Valentinois, arrêté et réduit aux abois, céda les châteaux occupés en son nom. Le pape alors le relâcha pour tenir la parole qu'il lui avait donnée, et obtenir les voix des cardinaux de son parti; Borgia se réfugia à Naples, où il fut accueilli avec beaucoup d'égards par Gonzalve de Cordoue, qui reçut bientôt de Ferdinand l'ordre de l'envoyer en Espagne. Borgia s'y rendit sur parole; mais, victime de la politique astucieuse dans laquelle il était maître, il fut mis en prison à son arrivée (1); ayant réussi à s'enfuir auprès de Jean II, roi de Navarre, son beau-frère, il fut tué dans une bataille.

Les conquêtes faciles des dernières années avaient aiguillonné l'ambition des potentats étrangers; la France, l'Espagne et l'empereur ne voyaient plus dans l'Italie qu'une proie qu'ils se disputaient à l'envi, sans qu'aucun d'eux songeât aux véritables possesseurs (2).

(1) Au moment où le duc de Valentinois fut arrêté, Balthazar Scipion de Sienne fit afficher dans toute l'Europe un cartel, pour défier tout Espagnol qui oserait soutenir que « le duc de Valentinois n'avait pas été retenu à Naples sur un sauf-conduit du roi Ferdinand et de la reine Isabelle, avec manque de foi insigne et grande infamie de leurs couronnes. » (L. DA PORTO, lettre 30.)

(2) Nous lisons dans les lettres de Machiavel : « Le roi est dans l'habitude « de dire à un homme qui ne ment pas : L'empereur m'a pressé plusieurs fois

Louis XII, indigné de la tromperie au moyen de laquelle le royaume de Naples lui avait été enlevé, envoya Louis de la Trémoille avec des Suisses et des Italiens, pour y rétablir ses affaires. 27 décembre. Une bataille fut livrée près du Garigliano, où Pierre de Médicis se noya, et Gonzalve remporta la victoire; mais, dépourvu d'argent, et voyant ses troupes souffrir du climat, il conseilla à Ferdinand d'accepter une trêve : elle fut conclue pour trois ans, et suivie du mariage de ce vieux roi avec Germaine de Foix, nièce de Louis XII, qui lui céda ses prétentions sur le royaume. Puis, lors du traité de Blois, l'empereur Maximilien consentit à laisser 1504. 27 septembre. Milan à la France, moyennant vingt mille florins par an et une paire d'éperons d'or.

Deux grandes puissances étrangères, qui se tenaient mutuellement en respect, restaient ainsi implantées en Italie; mais leur domination avait plus d'apparence que de réalité, attendu qu'elles se trouvaient à la discrétion de leurs généraux. Gonzalve surtout pouvait se considérer comme roi; son maître avait beau le rappeler, il n'obéissait point. Ferdinand vint donc en personne, et, sous prétexte de l'élever à la dignité de grand maître de Saint-Jacques de Compostelle, il le ramena en Espagne, et le tint 1515. éloigné de la cour, comme punition de ses exploits; Gonzalve mourut à l'âge de soixante-treize ans.

Si les autres contrées de l'Italie conservaient encore leur indépendance après dix ans d'une guerre désastreuse, elles avaient reçu des gouvernements peu favorables au peuple, et ne pouvaient se fier à une trêve qui ressemblait à un repos momentané pour recommencer une lutte plus terrible.

Pise continuait de résister à Florence, s'offrant tantôt à l'un, tantôt à l'autre, au duc de Valentinois lui-même, plutôt que de retomber sous le joug de sa rivale, qui avait ruiné son commerce, enlevé sa population, et réduit en marécages les plaines cultivées qui l'entouraient naguère. Les Espagnols la favorisaient en haine des Français, avec l'assentiment de Petrucci et de Baglione, jaloux tous deux de la république voisine; mais les secours étaient faibles, ou plutôt ils se réduisaient en promesses.

Gênes. La détresse de Pise servait aussi de prétexte aux factions de Gênes, qui était passée de la domination des Sforza sous celle de

« de partager avec lui l'Italie; je n'ai jamais voulu y consentir; mais cette « fois le pape m'oblige à le faire. » (9 août 1510.)

la France, tout en conservant son administration républicaine, bien que sa population, son commerce et ses forces eussent décliné. Les nobles, favorisés par le gouverneur français et guidés par Jean-Louis de Fiesque, se montraient dévoués aux intérêts de la France, au point de se mettre en opposition avec la bourgeoisie et de refuser la suzeraineté de Pise, qui s'offrait volontairement à celle qui avait fait tant de sacrifices pour la soumettre. De là des rixes continuelles et même des révolutions, que les Français avaient de la peine à réprimer. Les bourgeois prétendaient qu'on enlevât aux nobles, c'est-à dire aux descendants des Doria, des Spinola, des Fiesque, des Grimaldi, leurs châteaux forts, et que leurs biens sur la Rivière fussent régis par les lois communes. Les nobles, en revanche, marchaient armés de poignards, sur lesquels était inscrit : *Frotte-vilains* (*castigavillani*). Mais les roturiers de Gênes ont montré plus d'une fois à leurs oppresseurs ce que pèsent dans leurs mains les pierres de leur pays; dans cette fermentation, une insulte faite à un bourgeois détermina un soulèvement. Louis XII envoya des forces 1507.
pour l'apaiser; mais le peuple réclama l'aide du pape, originaire de leur pays, et celle de l'empereur; en même temps il élut un doge populaire, le teinturier Paul de Novi, ce qui équivalait à une déclaration d'indépendance. 7 février.
Le roi Louis XII vint donc en personne avec des Suisses et des Français; les milices ne purent résister au choc de bataillons disciplinés, et le chevalier Bayard leur criait : *Holà! marchands, défendez-vous avec des aunes, et laissez-nous les piques et les lances*. Gênes fut prise 29 février.
et mise à sac. Le roi promit grâce au peuple, qui était venu au-devant de lui avec des branches d'olivier; néanmoins soixante-dix-neuf coupables périrent de la main du bourreau; le doge, trahi par un des siens, fut écartelé, et l'on mit sur les habitants une contribution de deux cent mille florins, le tiers du revenu de la France; on fit brûler les priviléges de la ville; une forteresse fut élevée au phare, et un gouvernement institué, dans lequel les nobles avaient droit à la moitié des charges. Les historiens célébrèrent la clémence de Sa Majesté Très-Chrétienne.

Alors cessèrent les secours fournis aux Pisans, qui, « dénués « de toute assistance, demeurés seuls et très-faibles, éconduits « par Milan, repoussés par les Génois, mal vus par le pontife et « peu soutenus par les Siennois, restaient opiniâtres, comptant « sur les vaines promesses des autres, sur la faiblesse et la dé-

« union des Florentins (1). » Ils sacrifièrent en vain, pour se défendre, toutes leurs richesses et toutes leurs forces; en vain ils déployèrent durant quatorze années un courage et une persévérance de héros; attaqués à la fois par des corsaires et des armées, ballottés au milieu des intrigues de la France et de l'Espagne, qui ne voulaient pas protéger leur li-
1509. 15 mars. berté, mais leur soutirer de l'argent en les trahissant, ils durent se résigner à subir leur ancienne servitude. Le prix de cette soumission fut stipulé à Paris et à Madrid, où se décidaient désormais les destinées de l'Italie, et fixé à cent mille ducats pour le roi de France, cinquante mille pour celui d'Espagne, que Florence s'engagea à leur payer. Cette république, du reste, traita les vaincus avec générosité; non contente de leur pardonner, elle leur rendit jusqu'aux fermages perçus dans les campagnes, et les franchises du commerce. Mais elle leur avait enlevé l'indépendance, et, avec elle, la population et les profits du commerce, non le souvenir et la haine. Quelques-unes des familles principales continuèrent le métier des armes en prenant du service; d'autres se transportèrent à Palerme, à Lucques, en Sardaigne, en France, et beaucoup furent transférées à Florence. L'ancienne dominatrice des mers, tenue dans la sujétion par des forteresses et une garnison, perdit toute importance et toute activité, au point que le recensement de 1531 y comptait à peine huit mille cinq cent soixante et onze habitants.

1506. Le siége de Pise est aussi mémorable pour l'*ordonnance florentine,* que l'on vit alors pour la première fois : c'était un corps de dix mille paysans équipés par la seigneurie, d'après le conseil de Machiavel, portant un habillement blanc uniforme, les hauts-de-chausses mi-partis de blanc et de rouge, armés comme les Suisses et les Allemands, et qui faisaient l'exercice les jours de fête. Ils coûtèrent moins que les bandes soldées, et se montrèrent plus disciplinés; car la guerre se faisait, du reste, avec des troupes mercenaires, dont les meilleures étaient tirées de la Suisse : gent vénale qui, pour peu que la solde fût en retard, refusait d'obéir, s'emparait du général, et souvent le contraignait de livrer bataille dans des circonstances défavorables, ou de tenter des entreprises mal entendues, dans le seul espoir du pillage.

Jules II, animé de pensées belliqueuses, politique habile, doué

(1) MACHIAVEL.

d'un coup d'œil prévoyant et sûr, fomenta cette frénésie de guerres et d'intrigues. Comme la papauté était descendue du rang sublime qu'elle occupait au moyen âge, pour jouer le rôle d'une principauté terrestre, il voulut du moins la relever dans la condition qu'elle s'était faite, et, pendant dix ans, il domina les forts à la tête d'un pays faible, et dirigea les affaires de l'Europe. Dégoûté de cette soldatesque brutale qui disposait à son gré de l'Italie, et devant laquelle avait tremblé Alexandre VI, il conçut la noble pensée de *délivrer l'Italie des barbares;* mais il la sacrifia souvent à des intérêts secondaires, pour lesquels il appela lui-même ces étrangers qu'il voulait chasser. Il songea d'abord à faire rentrer la Romagne sous son autorité : mais les Vénitiens, dont l'ambition s'était tournée inconsidérément vers la terre ferme, avaient occupé Rimini et Faënza; ils refusaient de les restituer, et favorisaient les autres seigneurs qui résistaient au saint-siége. Jules dissimula jusqu'au moment où, bien muni de troupes, d'argent et d'alliances, précédé par des interdits, suivi par des armées, il assaillit dans Pérouse Jean-Paul Baglione; laissant derrière lui son armée, il entra seul dans la 1506. Novembre.
ville avec toute sa cour, et Baglione, que n'avaient effrayé ni le parricide ni l'inceste, n'osa se montrer jusqu'au bout un grand criminel, et se laissa faire prisonnier. Jules enleva ensuite à Jean Bentivoglio la ville de Bologne, dont il confia le gouvernement, 1506.
mais sans toucher aux priviléges ni à la forme démocratique, à un sénat de quarante citoyens, dont la durée s'est prolongée jusqu'à ces derniers temps.

Le pape, dans cette expédition, avait eu le secours de la France; mais il prit ensuite ombrage de cette puissance, quand il ouït dire qu'il arrivait des troupes pour reprendre Gênes, et surtout lorsqu'une sourde rumeur annonça que Louis XII se 1507.
proposait de descendre en Italie, où, à la tête d'une grosse armée, avec l'appui de huit cardinaux, de trente évêques et archevêques, son intention était de déposer Jules II pour lui substituer le cardinal d'Amboise, et se faire couronner empereur. Jules alors se retourna du côté de Maximilien; ce prince, qui avait déjà rompu le traité de Blois conclu avec la France, et qui brûlait d'avoir la couronne impériale pour la remettre à son fils, convoqua les états à Constance, leur représenta l'ambition de Louis, et les toucha jusqu'aux larmes par son éloquence; mais, au lieu de trente mille hommes qu'il demandait, il ne lui en fut accordé que douze mille, dont un tiers à peine se présenta,

et pour six mois seulement. Alors il ordonna aux États italiens de lui envoyer les hommes et les subsides dus en pareille occurrence; mais, comme il formulait des demandes exorbitantes, en empereur qui ne pouvait compter que sur les ressources
1508. du dehors, et sur les services des Suisses avides, il fut mal secondé par tout le monde. D'un autre côté, les Vénitiens, à l'instigation de la France, lui résistèrent ouvertement, défirent ses premiers détachements, et lui enlevèrent les ports de l'Adriatique. Privé alors du secours des Suisses et des Allemands, il fut obligé de retourner sur ses pas, avec la honte qu'il retirait d'ordinaire de ses entreprises.

CHAPITRE V.

LIGUE DE CAMBRAI.

Venise avait tiré parti de cette trêve : sortie avec avantage de la guerre contre les Turcs, préservée de toute atteinte au milieu des hostilités qui, depuis dix ans, désolaient l'Italie, elle aurait pu recouvrer sa splendeur, et soutenir la concurrence avec les nations qui, par suite des découvertes nouvelles, opéraient une révolution dans le commerce et la navigation; mais, comme elle avait eu le tort de s'étendre sur la terre ferme, et de profiter des désastres de tous les princes italiens pour accroître ses possessions par quelque moyen que ce fût, elle s'attira des ennemis nombreux. La première ligue, formée par les princes européens depuis les croisades, devait donc être dirigée contre elle, et cette ligue était le résultat d'inimitiés et d'intérêts particuliers : triste prélude d'un nouveau droit public.

Louis XII avait cédé par un traité Crémone et la Geradadda aux Vénitiens, que la conquête avait déjà rendus maîtres de Bergame et de Brescia; mais, regrettant bientôt cette concession, il demanda tout le duché qui lui était échu en héritage. Maximilien, comme successeur des empereurs d'Allemagne, réclamait Padoue, Vérone et Vicence, dont Venise se trouvait en possession depuis un certain temps; comme prince autrichien, il élevait en outre des prétentions sur Roveredo, Trévise et le Frioul. Le saint-siége revendiquait Ravenne, Cervia, Faënza, Imola, Rimini et Césène, territoires que les divers tyrans avaient enlevés à l'Église, César Borgia aux tyrans, et les Vénitiens à

César Borgia. Le roi de Naples demandait Trani, Brindes, Otrante, Gallipoli, Mola, Polignano, donnés en gage aux Vénitiens par Ferdinand II. Le duc de Savoie voulait qu'ils lui rendissent Chypre, dont il portait le titre, et les maisons d'Este et de Gonzague réclamaient les territoires sur lesquels elles avaient dominé jadis; enfin la Hongrie prétendait recouvrer les villes de la Dalmatie et de l'Esclavonie qui relevaient autrefois de cette couronne.

C'était, en réalité, une sourde jalousie des rois contre une république qui, n'étant pas gouvernée par le génie périssable d'un homme, mais par la sagesse immortelle du sénat, avait pu s'élever, sans dépenses de cour et avec un territoire restreint, au rang des plus grands potentats. Elle osait résister à Rome; elle empêchait les Français de prévaloir en Lombardie, et les empereurs de passer les Alpes selon leur bon plaisir.

Quoiqu'elle ne possédât pas moins légitimement que les autres puissances, on songea à se partager son territoire, et déjà Maximilien et Louis s'étaient entendus à Blois sur ce point. L'incapacité de l'un et les occupations de l'autre suspendirent l'effet du traité; mais la dernière expédition de Maximilien et la trêve qu'il fut obligé de signer irritèrent cet empereur, qui vit avec indignation ses soldats allemands traînés en triomphe par Alviano, le général de la république. D'un autre côté, quoique Louis XII eût intérêt à ménager les Vénitiens pour conserver le Milanais, il trouva mauvais qu'ils eussent conclu cette trêve; il aurait mieux aimé, dans son intérêt, les voir s'affaiblir mutuellement; enfin le cardinal d'Amboise croyait que la tiare, à laquelle il ne put jamais arriver, lui était échappée par l'opposition des Vénitiens.

Le résultat de ces haines particulières fut que Marguerite d'Autriche et le cardinal d'Amboise, réunis à Cambrai, sous prétexte de pacifier les Pays-Bas, rebelles à l'autorité de l'empereur, et de concerter une expédition contre les Turcs, conclurent une ligue européenne contre Venise, usurpatrice, tyrannique, provocatrice de discordes, et coupable de tout ce que l'on peut imputer de pire à ceux que l'on veut écraser. Il fut convenu que le roi de France conduirait l'armée, et que Jules II, ce même pontife qui voulait affranchir l'Italie des Barbares, lui préparerait la voie par des interdits; que Maximilien jetterait au feu le *livre rouge*, sur lequel il notait au fur et à mesure les torts faits par la France à la maison d'Autriche, et que, trêve ou non, il interviendrait comme protecteur de l'Église; que chaque prétendant occupe-

1508. 10 décembre.

rait la part qui lui revenait. Chacun de ceux que Venise avait fait trembler devait lui porter son coup, et la réduire ainsi, comme disait le lieutenant Chaumont, à ne s'occuper que de la pêche.

Une vague rumeur avertit les Vénitiens ; mais Louis XII les assura qu'on n'avait rien stipulé à leur préjudice, et le roi catholique, qu'il n'avait pris part aux négociations que contre les Turcs : paroles de rois. Cependant le cardinal d'Amboise pressa l'expédition avec son activité naturelle, pour ne pas laisser le temps de la réflexion, et lui-même, malgré la goutte, traversa les Alpes en litière. La guerre était déjà commencée sur l'Adda, quand elle fut déclarée au doge Lorédano et à tous les citoyens, « hommes infidèles et usurpateurs violents. » Le pape lança l'interdit sur Venise, les autorités, les citoyens et tous ceux qui donneraient asile à un Vénitien ; tous devaient être considérés comme
1509. 27 avril. ennemis du nom chrétien, et devenir esclaves de quiconque s'emparerait d'eux.

Venise se trouvait exposée seule à cette fureur menaçante, au moment où de graves accidents empiraient encore sa position. Non-seulement ses finances étaient ruinées par la perte du monopole des denrées de l'Inde, mais le feu prit à la poudrière voisine de l'arsenal ; la foudre renversa la citadelle de Brescia, dix mille ducats expédiés à Ravenne furent perdus dans un naufrage, et un incendie dévora les archives. Dans ces graves circonstances, la sagesse des chefs de l'État se manifesta par l'emploi le plus utile des richesses publiques et privées.

Venise, par jalousie, ne confiait jamais le commandement des troupes à ses nobles, mais à des étrangers. Depuis longtemps elle pratiquait le système des *cerne* (garde nationale) ; les provéditeurs, dans leurs provinces respectives, devaient porter sur les rôles tous les hommes propres au service, comme pionniers, combattants, ou pour être employés dans le train ; une ou deux fois par mois, ils étaient passés en revue, et, en cas de besoin, appelés sous les armes. En 1490, on avait fait venir des arquebusiers, qui furent disséminés dans le territoire de la république, avec obligation d'exercer la jeunesse à cette arme nouvelle, et l'on établit des tirs avec des récompenses. Les *partisans*, infanterie légère, suivaient les milices sur les champs de bataille. Les soldats de terre étaient placés sous la surveillance des sages de seconde classe ; deux provéditeurs suivaient toujours l'armée, comme conseil, et pour refréner le général.

Outre ces forces, Venise se procura des bandes mercenaires,

et quoique le pape retînt les *condottieri* romagnols engagés à son service par des traités, elle put envoyer sur l'Oglio une armée de 2,100 lances, de 1,500 chevau-légers italiens, de 1,800 Grecs, de 1,800 fantassins et de 12,000 hommes de milice. Cette armée était commandée par Nicolas Orsini, comte de Pitigliano, et par le gouverneur Barthélemy d'Alviano, deux des meilleurs capitaines du temps ; mais la seigneurie, ne sachant pas se défaire de ses défiances ombrageuses, dans les circonstances même les plus critiques, entravait les mouvements des généraux. Ils portèrent la guerre dans la Géradadda ; c'était une bonne inspiration s'ils avaient attendu que les Français eussent exhalé cette première ardeur qui en fait plus que des hommes, tandis qu'ils deviennent moins que des femmes si le temps se prolonge. Au lieu d'agir ainsi, ils acceptèrent la bataille d'Agnadel ; Louis XII criait : *Que ceux qui ont peur se mettent derrière moi!* La Trémoille, à la vue des siens qui pliaient, leur dit : *Enfants, le roi vous voit!* Les Italiens finirent par succomber, malgré toute la valeur qu'ils déployèrent, et Barthélemy d'Alviano lui-même fut fait prisonnier. 11 mai.

Aussitôt Caravaggio et Bergame se rendirent, puis Brescia, [illegible], Crémone, Pizzighittone, Peschiéra même. Les alliés de la France, qui avaient hésité jusqu'alors, accoururent, du moment où la victoire n'était plus douteuse ; Mantoue, Ferrare, Espagnols, pontificaux, se hâtèrent à l'envi d'arracher un lambeau à la république abattue. Louis XII, arrivé à Fusine, fit tirer de cinq à six cents boulets contre la reine de l'Adriatique, « pour « que l'on pust dire à l'avenir que le roi de France avait ca- « nonné l'imprenable ville de Venise (1).

Le dernier jour de cette république semblait donc arrivé, et le découragement s'emparait des esprits. « Les provéditeurs, pleins « d'avilissement et d'une certaine somnolence, se voyaient cent « fois par jour bâillant et tirant les membres, comme s'ils atten- « daient la fièvre ; ayant perdu la fierté habituelle de leur haut « rang, ils se montrent extrêmement humbles et affables même « envers des personnes indignes de leur familiarité. Au milieu « de tant de calamités, on ne sait prendre aucune mesure de « prévoyance ; cette ville se voit avilie, et le gouvernement, « saisi de frayeur, a perdu toute intelligence. Quelques nobles « vénitiens, m'embrassant et versant des larmes, m'ont dit :

(1) Brantôme.

« *Mon cher Porto, vous ne serez plus désormais des nôtres.*
« Comme je voulais leur témoigner le respect habituel, ils m'ont
« dit de ne pas le faire, *parce que nous étions tous soumis au*
« *même pouvoir et égaux;* en effet, le malheur les a tellement
« abattus qu'ils n'osent plus se dire seigneurs, ni appeler leur
« doge sérénissime.

« D'autres, d'un rang plus élevé, se voient encore, le front
« dépouillé de tout orgueil, traverser la triste Venise d'un pas
« non continu, mais tantôt hâté, tantôt lent; ils embrassent
« celui-ci, celui-là, accueillent les uns par des démonstrations
« insolites, et font aux autres des caresses qui témoignaient non
« l'affection, mais une frayeur démesurée. En effet, dans l'es-
« pace de dix jours, Venise a changé entièrement d'aspect, et
« de la joie est tombée dans l'affliction; outre que beaucoup de
« femmes ont renoncé aux habits somptueux, on n'entend plus,
« dans les places ni sur les canaux, aucune sorte d'instruments,
« dont la ville, en cette saison, est abondamment pourvue au
« grand plaisir des habitants. Les Vénitiens sont si peu accou-
« tumés à de pareils désastres, qu'ils craignent de tout perdre,
« même Venise; sans tenir compte de sa position inabordable,
« les nombreux citoyens qui possèdent des navires, en font plus
« de cas qu'auparavant, et ceux qui n'en ont pas parlent d'en
« acheter, pour imiter sans doute Énée. Telle est l'épouvante
« qui a envahi les cœurs (1). »

Il y avait de quoi. Le trésor était épuisé, l'armée détruite, et il fallait équiper une flotte pour l'opposer à celle que les Français armaient dans Gênes. A l'intérieur, en outre, un grand nombre de nobles exclus des emplois, et une foule d'étrangers ourdissaient des complots; les villes de terre ferme, où renaissaient les factions guelfe et gibeline, se hâtaient d'échapper au pillage par de promptes capitulations, et beaucoup de capitaines désertaient le drapeau du lion de Saint-Marc.

Le sénat ne désespéra point; il remplit les coffres à l'aide d'emprunts et d'offrandes patriotiques, et s'occupa de fortifier Venise et de l'approvisionner; il releva les sujets de terre ferme de leur serment de fidélité, et leur permit de traiter avec l'ennemi au gré de leurs intérêts, avec ordre aux capitaines d'évacuer les places et de se réunir. Venise mettait bien moins sa confiance dans ces hommes découragés que dans le temps, les

(1) *Lettres historiques de* DA PORTO.

pratiques secrètes et l'expérience fatale des peuples ; persuadée que des éléments si divers ne pourraient longtemps rester unis, elle se dépouillait volontairement de ce qui excitait l'envie, comme on jette sa bourse au brigand qui vous poursuit. Les villes qui auraient maudit sa souveraineté, si elle les avait contraintes à subir les maux d'un siége, la regrettèrent dès qu'elles eurent fait l'expérience d'un joug bien plus rude. Un grand dommage résultait pour les petits marchands de l'interruption des rapports commerciaux entre les provinces et la métropole ; aussi Saint-Marc fut regretté partout aussitôt qu'on cessa de le craindre.

Les nobles vénitiens, qui n'avaient jamais combattu que sur mer, vinrent alors se joindre à l'armée de terre, et six cent quatorze gentilshommes levèrent des troupes à leurs frais ; Bajazet lui-même avait offert des secours à Venise ; mais elle se garda bien de vouloir des Turcs pour auxiliaires.

Antoine Giustiniani, étant arrivé, à travers les plus grands périls, auprès de Maximilien, chercha à l'ébranler par des paroles de soumission et par des promesses ; mais ce prince, qui jusqu'alors n'avait pas bougé, s'opiniâtrait à la destruction complète de Venise, et voulait que la même ville fût occupée, et partagée en quatre juridictions affectées à chacune des puissances alliées. Il se donnait, du reste, des airs de grand politique, en ne révélant ses projets à personne, et de grand guerrier, en menant çà et là ses troupes dans les pays que les efforts des autres lui avaient fait recouvrer.

Mais Vicence, bien qu'elle fût tout impériale, et Padoue elle-même, dont la noblesse s'était levée en faveur du César, s'indignèrent de rester sous la domination d'une nation éloignée et barbare (1), qui imposait à ses sujets bien-aimés des tailles intolérables pour les guerres passées et les guerres à venir, et dont les manières grossières et soldatesques contrastaient avec la politesse nationale. Padoue releva donc l'étendard du lion, premier avantage qui servait à rétablir les affaires de la république. Maximilien accourut avec une armée sans ordre et sans obéissance, qui laissait après elle d'horribles traces, et conduisait jusqu'à des chiens dressés à prendre et à déchirer des hommes. Six cents Vicentins, réfugiés dans une grotte appelée le Covolo de Masano, y furent étouffés. 1509.

(1) Voyez les *Lettres* de Louis da Porto.

Septembre. Il assiégea Padoue (1) avec cent mille soldats, allemands ou français, payés par le pillage et alléchés par l'espoir d'un butin plus riche encore; en outre, il avait une artillerie de deux cents canons, si gros que quelques-uns ne pouvaient être mis sur affût. Lui-même combattit avec courage; mais il ignorait la constance, et ne pouvait satisfaire les prétentions de ses chevaliers en même temps que celles des seigneurs français. Un jour il envoya l'ordre à la Palisse de mettre ses hommes d'armes à pied pour monter sur la brèche avec les lansquenets; mais Bayard fit cette réflexion : *Est-ce chose raisonnable de mettre tant de noblesse en péril et hazart avec des piétons, dont l'ung est cordoannier, l'autre mareschal, l'autre boulengier, et gens méchaniques qui n'ont leur honneur en si grande recommandation que gentilshommes? L'empereur a force comtes, seigneurs et gentilshommes d'Almaigne : qu'il les face mettre à pied avecques les gens d'armes de France, et voulentiers leur monstreront le chemin, et puis ses lansquenetz les suivront, s'ilz congnoissent qu'il y face bon.* Tel fut l'avis du Chevalier sans peur et sans reproche, et cet avis prévalut; mais les gentilshommes allemands ne voulaient pas plus que les Français s'exposer au milieu de la canaille à pied, en sorte que Maximilien fut obligé de se retirer. Aussi, quoique la flotte vénitienne, qui assiégeait Ferrare, eût été détruite à la Polisella, et que le comte de Pitigliano, l'âme de cette
3 octobre. guerre, fût mort, les choses prirent-elles une meilleure tournure.

En effet, la politique des Vénitiens avait mieux réussi avec les autres alliés. Le roi Louis XII, ayant recouvré tout ce que lui assignait la convention de Cambrai, songeait à quitter l'Italie, où il aurait vu à regret l'Autriche prendre racine. Pour enlever

(1) Ce siége est décrit au long dans l'*Histoire du bon Chevalier*, autrement dit Bayard : « Desjà estoit bruict par tout le camp que l'on donneroit l'assault « à la ville sur le midy, ou peu après. Lors eussiez vue une chose merveilleuse; « car les prestres étoient retenuz à poix d'or à confesser, pource que chascun « se vouloit mettre en bon estat; et y avoit plusieurs gens d'armes qui leur « baillaient leurs bourses à garder; et pour cela ne fault faire nulle double que « messeigneurs les curez n'eussent bien voulu que ceulx dont ils avoient l'ar- « gent en garde, feussent demourez à l'assault. D'une chose veulx bien adviser « ceulx qui lysent cette histoire, que cinq cents ans avoit qu'en camp de prince « ne fut veu autant d'argent qu'il y en avoit là; et n'estoit jour qu'il ne se des- « robast trois ou quatre cents lansquenetz qui emmenoient beufz et vaches « en Almaigne, lictz, bleds, soyes à filer, et autres ustensilles; de sorte que « audit Padouan fut porté dommage de deux millions d'escus, qu'en meubles, « qu'en maisons, et palais bruslez et destruitz. »

tout motif d'inimitié à Ferdinand, la république lui restitua les villes dont elle s'était emparée sur la côte napolitaine ; ce roi s'opposa donc à ce que Venise fût assaillie. Il alléguait qu'on ne s'était allié que pour la dépouiller de ses possessions de terre ; mais le motif réel, c'est qu'il désirait que la guerre traînât en longueur, afin que Maximilien ne pût se mêler de la tutelle du jeune Charles. La république offrit au pape de lui laisser tout ce qu'il tenait en Romagne, à la seule condition de lui donner l'absolution ; Jules II leva l'interdit et s'occupa de concilier les différends. Puis, jaloux de gouverner à son tour, il revint au projet que la vengeance seule lui avait fait abandonner, de délivrer l'Italie des barbares. Comme il méprisait Maximilien et craignait le roi très-chrétien, il résolut d'agir contre ce dernier ; dans ce but, il fit appel au nouveau roi d'Angleterre, Henri VIII, pour l'armer contre Louis XII ; ayant échoué, il réclama pour la chambre apostolique les onze millions que le cardinal d'Amboise avait laissés en mourant ; à Ferdinand, il donna l'investiture du royaume des Deux-Siciles, sans égard pour les prétentions de la France ; tournant ensuite les yeux vers les montagnes de la Suisse, d'où la Lombardie est accoutumée à voir rouler sur elle des avalanches de neiges et de mercenaires, il traita avec Mathias Scheiner, évêque de Sion, qu'il fit cardinal, et qui s'engagea à lui fournir six mille soldats pour défendre l'Église contre quelque ennemi que ce fût.

1510. 20 février.

Hercule d'Este, qui agrandit Ferrare, où il accueillait les gens de lettres, avait été en guerre avec Venise pour les salines de Cervia, ouvertes par lui. Alphonse, son fils, avait épousé Lucrèce Borgia, afin que le pape Alexandre VI réduisit à cent les mille ducats que ces princes payaient à l'Église ; pour ce motif, il était entré dans la ligue de Cambrai ; mais, comme il restait fidèle à l'alliance française, Jules II le chicana au sujet de ces mêmes salines, puis il le déclara excommunié et déchu. Il commença aussitôt les hostilités, et lui-même, à la tête des troupes, marcha contre le duc d'Este ; impatient de tout retard, il s'exposait, quoique octogénaire, à la neige et au feu, dirigeait les batteries contre la Mirandole, où il entra par la brèche, et répétait : *Ferrare, Ferrare, corps de Dieu, je t'aurai !* Mais Alphonse ne se laissa point intimider ; il engagea ses joyaux et ceux de sa femme, pour ne pas surcharger le peuple, et se soutint avec constance et modération contre le pape, qui pourtant ne se laissa jamais apaiser.

1505-1534.

1511. 20 janvier.

Jules II cherchait en même temps à faire révolter Gênes contre les Français, qui, contraints d'en venir aux armes, lui reprirent Bologne et dispersèrent les troupes pontificales. Les prélats
Mai. français, réunis à Tours, autorisèrent Louis XII à repousser par les armes les attaques du chef de la religion, et en appelèrent de ses interdits au concile général. La guerre s'alluma donc entre la France et le saint-siége; mais, comme elle était dirigée contre la puissance pontificale, beaucoup de personnes concevaient des scrupules, surtout la reine, et, par suite, le maréchal Trivulce ne pouvait agir qu'avec hésitation. Louis XII lui-même demandait pardon au pape, qu'il combattait; mais, ne pouvant réussir à le calmer, il convoqua un concile pour déclarer son élection nulle, et fit battre une médaille sur laquelle étaient inscrits ces mots : *Perdam Babylonis nomen*.

Depuis le concile de Bâle, l'Allemagne retentissait de plaintes contre Rome, contre l'ignorance et l'avidité des légats et des prélats, contre la vente des indulgences, les annates et les expectatives. En conséquence, l'empereur, comme protecteur de l'Église, convoqua un nouveau concile à Pise, sous la protection des Florentins qui, épuisés par la dernière guerre, étaient restés neutres, bien qu'ils penchassent pour la France. Jules II s'indigna de voir outragée en sa personne cette dignité dont il avait une si haute idée, et l'interdit qu'il lança fit que bien peu de prélats se réunirent ; encore furent-ils outragés par le peuple tant à Pise qu'à Milan, où ils se transférèrent ensuite.

Ce pontife singulier, supérieur aux considérations personnelles comme aux intérêts de famille, était inflexible toutes les fois qu'il s'agissait d'une chose qu'il croyait avantageuse au saint-siége; après avoir obtenu satisfaction des Vénitiens, il trouvait impardonnable que d'autres persistassent dans une guerre qu'il avait provoquée dans ce but unique. Il organisa donc une
1511. 5 octobre. ligue qui fut appelée *ligue sainte*, parce qu'elle avait pour objet d'empêcher le schisme, et de restituer Bologne à Saint-Pierre ; dans cette ligue entrèrent Venise, le roi Ferdinand, qui espérait trouver une occasion d'acquérir la Navarre espagnole, et puis le roi d'Angleterre, qui comptait recouvrer la Guienne. Les Suisses, que Louis XII avait irrités en disant qu'il ne voulait plus solder des rustres, coururent jusqu'aux portes de Milan et rançonnèrent le pays. Le Frioul continuait d'être ravagé par les bandes impériales. Le pape, irrité contre Florence à cause du concile, s'efforça de renverser le gonfalonier Soderini et le parti populaire; il laissa

donc le cardinal de Médicis, son légat, intriguer pour le rétablissement de sa famille.

Les confédérés avaient à leur tête le catalan Raymond de Cardona, vice-roi de Naples, et, sous lui, des généraux de grande réputation, Pierre Navarro et Fabrice Colonne; l'armée pontificale était commandée par le légat Jean de Médicis, qui avait sous ses ordres Marc-Antoine Colonne, Jean Vitelli, Malatesta, Baglione, Raphaël des Pazzi, capitaines des plus renommés. Les armes françaises prospéraient sous Gaston de Foix, duc de Nemours, qui, grand capitaine avant presque d'avoir été soldat, héros pour les Français, fléau pour les Italiens, avait, en trois mois, gagné quatre batailles; il combattait sans haubert, en l'honneur de sa dame, la chemise en dehors depuis le coude jusqu'au gantelet.

Bologne fut défendue; mais Brescia, lasse des vexations des Français et partagée entre Gambara et Avogadro, se révolta ainsi que les bourgs voisins. Les Français l'assaillirent; mais les habitants se défendirent avec courage, et le chevalier Bayard fut blessé sur la brèche; ses gens, furieux, redoublèrent d'efforts pour le venger, et, maîtres de la place, ils la livrèrent au pillage. Les plus généreux défenseurs de la ville furent envoyés au supplice des traîtres.

Bayard fut porté dans une maison dont la maîtresse se jeta à ses pieds, en lui offrant tout ce qu'elle possédait pour qu'il sauvât son honneur et celui de ses deux filles, bonnes à marier; Bayard lui donna sa parole qu'il se conduirait envers elles en gentilhomme. Gagnée par la reconnaissance, la dame lui prodigua tous les soins durant sa longue maladie; après sa guérison, et quand il fut sur le point de partir, elle lui offrit un coffret rempli d'argent, à titre de rançon pour sa demeure, qu'il s'était abstenu de piller, et pour le récompenser d'avoir respecté son honneur : tels étaient les rapports de l'Italie avec ses vainqueurs. Mais Bayard, informé qu'il contenait deux mille cinq cents ducats d'or, appela les deux jeunes filles, qui, belles et bien élevées, l'avaient distrait de ses ennuis et des douleurs par la lecture, le chant et les sons du luth et de l'épinette; après les avoir remerciées, il mit dans le tablier de chacune mille ducats, réservant le reste pour les religieuses de la ville, qu'on avait pillées. Les dames, pleurant et le remerciant, lui donnèrent deux bracelets et une bourse, leur ouvrage, prirent congé du loyal chevalier, et lui souhaitèrent toute sorte de biens.

Le butin fait sur la malheureuse Brescia fut si considérable (72,000,000 de fr.) que beaucoup de Français, enrichis, ne songèrent qu'à retourner chez eux. Cette victoire fut désastreuse pour l'Italie.

1512. 11 avril. La sanglante bataille de Ravenne, où périt Gaston de Foix, fut plus funeste encore. La plupart des Français désertèrent lorsque le général eut péri, bien que déjà douze mille Espagnols jonchassent le champ de bataille, et que d'illustres personnages tels que le marquis de Pescaire, Fabrice Colonne, Pierre Navarro et le légat lui-même, Jean de Médicis, fussent tombés au pouvoir des Français. Louis XII répondit à ceux qui le félicitaient : *Souhaitez de pareilles victoires à mes ennemis.*

Les chevaliers étaient habitués depuis longtemps à combattre sans presque exposer leur vie ; bardés de fer, eux et leurs chevaux, exercés aux armes dès leur enfance, ils se trouvaient bien supérieurs à la tourbe des piétons, qui n'avaient que des piques pour les assaillir ; du reste, lorsque la pédaille, grâce au nombre, triomphait des gens d'armes et les désarçonnait, elle ne les égorgeait pas, mais se contentait d'une grosse rançon. Les armes à feu déplaçaient maintenant la supériorité ; bien qu'elles fussent encore très-imparfaites, le boulet d'un canon et la balle d'un mousquet tiré par un vilain pouvaient donner la mort au plus fameux héros ou bien à un fils de France. Les Italiens connaissaient déjà l'usage des canons ; mais ce ne fut que dans l'expédition de Charles VIII qu'ils les employèrent en grand nombre et se servirent de l'artillerie légère. A la bataille de Fornoue, ce roi repoussa les Stradiots avec des canons, et la terreur qu'ils inspirèrent sauva l'avant-garde française.

Le canon fut employé plus utilement que jamais à la bataille de Ravenne, une de celles, en petit nombre, où la tactique fit plus que la valeur personnelle ; quelques coulevrines, placées dans un endroit favorable d'après les conseils de Bayard, foudroyèrent les hommes d'armes de Fabrice Colonna, dont elles tuaient, selon le chroniqueur, trente-trois à chaque coup. A la bataille de Marignan, tous les efforts des Suisses se dirigèrent contre l'artillerie française, qui défendait les lansquenets et les gens d'armes ; à celle de Pavie, François Ier fut la cause du désastre de l'armée française, parce que, s'étant trop avancé, il fallut arrêter le feu de l'artillerie dans la crainte de l'atteindre. Néanmoins les armes à feu reçurent peu d'améliorations dans ces guerres où les siéges, les ruses et les surprises de tout genre semblaient chose plus im-

portante que de livrer des batailles et d'assurer la victoire. Outre l'imperfection des nouveaux instruments de guerre, les bouches à feu inspiraient un profond mépris aux chevaliers, pour lesquels c'étaient des armes de lâches, qui tuaient le véritable courage. Bayard partageait ce sentiment, et il n'en pouvait être autrement, car il voyait ces armes frapper les héros les plus renommés, sans savoir d'où venait le coup; aussi n'accordait-il aucun quartier à tous les arquebusiers qui tombaient en son pouvoir.

La Palisse, qui remplaça Gaston dans le commandement, n'avait ni la même activité, ni la même habileté guerrière, et n'inspirait pas aux soldats cette confiance qui fait à demi la victoire. Cependant le légat prisonnier était reçu à Milan avec respect, et les soldats se pressaient en foule autour de lui pour obtenir l'absolution, sous promesse de ne plus combattre contre l'Église. La convocation du concile de Latran par le pape rendait le schisme moins excusable que jamais; le roi d'Angleterre menaçait les côtes de France; un parti de Suisses tomba sur la Lombardie et proclama Maximilien Sforza, fils de Ludovic le More, que les potentats ne furent pas fâchés de voir duc, parce qu'il excluait les étrangers. Juin.

Mais, pour recouvrer le duché, il avait dû le démembrer; des contributions énormes étaient exigées par les Suisses, et les trois cantons montagnards gardaient Bellinzona. Déjà la confédération helvétique dominait sur les bailliages de Lugano, de Locarno et de Val-Maggia, sur les Grisons et la Valteline; le pape était en possession de Mantoue, de Parme et de Plaisance, comme provenant de l'héritage de la comtesse Mathilde. Sforza, pour récompenser ses anciens amis ou s'en faire de nouveaux, céda d'autres portions de territoire, comme Lecco à Jérôme Morone, Vigevano au cardinal de Sion, Rivolta et la Géradadda à Oldrado Lampugnano; en outre, il fut contraint d'imposer des tailles énormes et arbitraires à ses sujets pour satisfaire les étrangers, heureux de ces mesures qui devaient rendre odieux le gouvernement national. Bologne fut aussi prise, et le pape eut un moment la pensée de la détruire; Gênes, ayant recouvré son indépendance, proclama doge Jean Frégoso; Alphonse d'Este vint en personne présenter ses excuses au pape. 29 juin.

Florence se maintenait tranquille et dans la ligne de ses devoirs; elle n'évita pourtant pas l'attaque. Raymond de Cardona marcha contre elle, en déclarant qu'il respecterait ses propriétés

et les franchises de la ville, si elle consentait à chasser Soderini et à recevoir les Médicis. Elle pouvait se sauver par des offres d'argent, mobile unique de ces capitaines ; mais elle eut recours aux raisonnements, comme s'ils pouvaient quelque chose au milieu du fracas des armes. Soderini, excellent patriote plutôt qu'homme d'énergie, hésita, et ne fit point de préparatifs de guerre. Prato, où un corps soldé arrêta d'abord les agresseurs, fut traité avec
30 août. la barbarie la plus atroce. Bientôt une association de jeunes gens
2 septembre. qui se réunissaient d'habitude dans les jardins de Rucellai fit chasser Soderini, et recevoir dans Florence Julien de Médicis,
16 septembre. troisième fils de Laurent le Magnifique. Les anciens dominateurs, enorgueillis par la victoire et devenus étrangers par l'exil, ne tardèrent pas à reprendre le dessus. Les lois rendues depuis leur expulsion furent abolies ; une oligarchie étroite se constitua ; l'ordonnance fut licenciée, on exclut les anciens Piagnoni de toutes les charges, et Florence, après avoir largement payé les Espagnols, entra elle-même dans la sainte ligue.

Quatre nations étrangères pillaient donc tour à tour, ou plutôt à l'envi l'une de l'autre, le beau pays dont elles foulaient le sol. Les Français, du moins, partageaient le butin avec ceux-là même qu'ils avaient dépouillés (1), et séduisaient les femmes au lieu de les violenter. Les Espagnols, sourds à la pitié, comme des hommes habitués à massacrer les Maures et les Américains, ne daignaient pas adresser la parole au vaincu, qui était à leurs yeux moins qu'un homme ; les Suisses et les Allemands, orgueilleux de leur force, grossiers et brutaux, recherchaient la volupté sensuelle et non l'amour, de l'argent et non des paroles.

La pauvre Italie était donc forcée de regarder ses oppresseurs comme des libérateurs ; mais, victime de l'erreur commune, qui fait consister la liberté dans le changement de maître, elle s'insurgeait contre les Français, et massacrait en détail ceux qu'il ne lui était plus donné d'affronter en bataille rangée.

Au delà des Alpes l'orage se préparait contre la France ; déjà Henri VIII entrait dans l'Artois, tandis que Ferdinand envahissait la Navarre, la Suisse et la Bourgogne ; mais les prétentions

(1) « Le naturel des Français est de convoiter le bien d'autrui, et d'en être prodigues en même temps que du leur. Le Français volera donc avec son souffle pour manger, pour gaspiller ce qu'il prendra, et pour en jouir avec celui qu'il aura volé. Le naturel de l'Espagnol est tout opposé ; vous ne voyez jamais rien de ce qu'il vous a enlevé. » MACHIAVEL.

opposées des confédérés se ravivèrent dès qu'ils furent victorieux, et que chacun d'eux eut atteint le but pour lequel il s'était réuni aux autres. Louis XII put alors espérer des alliés parmi ceux-là même qui venaient de le combattre. Jules II, seul, lui gardait rancune, distribuant le châtiment et la louange; il transportait au roi d'Angleterre le titre de très-chrétien, avec la couronne de France, et excitait contre lui les Suisses, dont il se proposait de faire la barrière de l'Italie, après en avoir expulsé les barbares; mais la mort vint le frapper. Dans le délire de son agonie, on 1513. 21 février.
l'entendit répéter : *Plus de Français en Italie!* S'il eût dirigé toutes ses actions vers ce but, il aurait bien mérité de son pays; du reste, il s'était montré digne de gouverner un État plus grand, par l'étendue de ses vues, son abnégation pour tous les intérêts domestiques, et son respect pour la liberté des populations.

Jean de Médicis, son légat, lui succéda sous le nom de Léon X, et trouva un trésor de trois cent mille florins, qu'il songea à dépenser non en guerres, mais en magnificences. Jeune et généreux, il en employa un tiers pour les seules fêtes de son inauguration. Il s'occupa aussitôt de consolider sa famille dans Florence, dont il donna l'archevêché, avec le chapeau de cardinal, à Jules de Médicis, son cousin. Une de ces conjurations qui fournissent aux gouvernements une occasion d'appuyer sur le frein et de donner de l'éperon, lui fut dénoncée alors; il laissa deux des chefs monter sur l'échafaud (1), et fit pardonner aux autres, parmi lesquels était Machiavel.

Louis XII s'apprêtait à réparer ses pertes en Lombardie; en 1513.
effet, partout accueilli avec enthousiasme, il recouvra Gênes et le Milanais. Ce dernier pays avait été retenu sous le joug par les Suisses, qui, redoutables comme soldats mais non comme nation, n'eurent pas plutôt franchi les Alpes qu'ils connurent la manie des conquêtes; ils osèrent croire que leur pays devait embrasser

(1) Luc de la Robbia, neveu du peintre qui assista Pierre-Paul Boscoli dans ses derniers moments, fit une relation touchante de son infortune et de celle d'Augustin Capponi (1512). Boscoli lui disait : « De grâce, Luc, ôtez-moi Brutus de la tête, afin que je fasse ce dernier pas tout à fait en chrétien. » Le moine qui l'assista s'exprimait aussi en ces termes, en s'adressant à Luc : « Quant à ce que vous m'avez dit, cette nuit, que j'eusse à lui rappeler que les conjurations ne sont jamais permises, sachez que saint Thomas fait cette distinction : Ou les peuples ont mis le tyran à leur tête, ou c'est par force, tout à coup et en dépit du peuple qu'il règne. Au premier cas, il n'est pas licite, de conjurer contre le tyran; dans le second, c'est chose méritoire. » Voy. *Archivio storico*, t. I.

une partie de la Souabe, l'Alsace, le Tyrol, le Milanais, ce qui les aurait amenés jusqu'à la Méditerranée, et rendus, non pas plus heureux peut-être, mais très-puissants. Ils manquaient toutefois d'unité; la corruption causée par l'argent étranger (1), jointe aux discordes religieuses, les eut bientôt énervés.

6 juin. Eux seuls s'étaient chargés de maintenir Sforza dans le duché; revenus en plus grand nombre, ils firent essuyer aux troupes françaises, à Novare, la plus rude défaite qu'elles eussent jamais subie. Aussitôt la Lombardie et le Piémont furent évacués, et Gênes elle-même recouvra la liberté; mais le roi catholique continua de faire une guerre meurtrière aux Vénitiens qui, outre la défaite d'Alviano, virent un incendie causé par le hasard dévorer la partie la plus commerçante de leur ville, et détruire, en une nuit, une valeur égale à celle que leur avaient coûté cinq ans de guerre.

Les peuples devaient certes être las de tant souffrir, et les rois de leur infliger tant de tourments. D'un autre côté, Léon X, moins passionné que son prédécesseur, voyait que l'agrandissement des Autrichiens en Italie serait ruineux pour la Péninsule et, en particulier, pour le saint-siége (2); son seul désir était de fonder une principauté séculière sur le Pô pour son frère Julien.
1514. A cet effet, il se rapprocha du roi très-chrétien, qui renonça au conciliabule de Pise, se réconcilia avec Ferdinand, auquel il abandonna la Navarre, obtint la paix des Suisses, et prit pour femme Marie, sœur de Henri VIII, toujours trompé effrontément par son beau-frère Ferdinand. Maximilien, que le pape avait voulu vainement réconcilier avec les Vénitiens, s'opiniâtra pour une guerre désastreuse et sans aucun résultat.

1515. 1er janvier. Au milieu de ces arrangements, Louis XII mourut, vivement regretté de son pays (3), dans l'intérêt duquel il avait entrepris

(1) M. MAY (*Hist. militaire de la Suisse*, t. IV, sect. 59) démontre que les Suisses gagnèrent cent millions de francs dans les guerres où ils prirent part jusqu'en 1514.

(2) Il faut lire, sur les conditions politiques du temps, les lettres confidentielles échangées entre Machiavel et Vettori, vieux renards tous les deux, surtout celles de juillet et d'août 1513.

(3) P. L. ROEDERER juge, dans son ouvrage intitulé *Louis XII et François Ier*, ou *Mémoires pour servir à une nouvelle histoire de leur règne* (Paris, 1825), les différents écrivains qui ont parlé de ces deux rois. Il prétend démontrer : 1° que les guerres de Louis XII en Italie furent bien conçues, bien conduites, et non sans résultat; 2° que son gouvernement intérieur révèle le plan le plus sage et le plus généreux qui soit entré dans la tête d'un roi.

les guerres d'Italie. En effet, s'il eût laissé subsister les petites puissances d'Italie, elles auraient fini par l'accabler; s'il ne se fût pas allié avec Alexandre VI, ces puissances se seraient unies au pontife, et l'auraient écrasé de concert; s'il n'eût pas réclamé le concours de Ferdinand, il n'aurait pu conquérir Naples, et serait tombé sous les coups du pape; s'il eût établi sa résidence à Naples, il aurait perdu ce royaume et la France. Mais il se montra pour les Italiens perfide et sans politique, ambitieux et sans capacité; il jeta un schisme dans l'Église, retint dix ans, dans une forteresse, son rival Ludovic le More, provoqua la ligue de Cambrai, et fit la guerre avec cruauté, sans pourtant réussir.

François Ier, qui lui succéda, se fit, lors de son couronnement à Reims, proclamer par le héraut duc de Milan, et hâta les préparatifs d'une expédition, en même temps qu'il négociait pour obtenir la paix. Elle fut conclue avec l'Autriche et l'Angleterre; 27 juin.
mais il ne put attirer les Suisses de son côté. Il s'entendit donc avec 15 août.
les Vénitiens, et se mit en marche avec la meilleure armée qui jamais eût passé les Alpes : elle se composait de deux mille cinq cents lances, comptant pour quinze mille hommes, de vingt-deux mille lansquenets, dits *les bandes noires*, de huit mille aventuriers français, de six mille Gascons, de trois mille sapeurs et de soixante-douze grosses pièces d'artillerie. Pierre Navarro, qui avait introduit l'usage des mines, et se vantait que nulle forteresse ne lui résisterait, avait été fait prisonnier à la bataille de Ravenne; sur le refus de Ferdinand de payer sa rançon, il se mit au service de la France et commandait les Gascons. Avec cette armée, revenait Bayard, guerrier de grand renom, qui jamais ne commanda en chef, bien qu'aucun général ne voulût rien entreprendre d'important sans le secours de son bras et de ses conseils; il aimait mieux combattre où il lui convenait et affronter le péril sans être retenu par aucun lien dans un poste assigné (1). 1515.

Le *général tonsuré*, comme on appelait le cardinal de Sion, ennemi mortel des Français, excitait les Suisses à conserver Milan à Sforza, leur créature et leur instrument. Ils fortifièrent donc les passages des Alpes, et les autres confédérés suivirent leur exemple; mais François Ier, d'après le conseil du vieux Trivulce, déboucha par la vallée de la Stura, et le chevalier Bayard tomba si brus-

(1) BRANTÔME, *Vies des capitaines français*.

quement sur l'ennemi, qu'il fit prisonnier, à table, Prosper Colonne, le meilleur des guerriers italiens.

Les Milanais restaient spectateurs du combat sans faire un mouvement, dans l'espoir trompeur de recouvrer leur indépendance au bout de la lutte engagée entre leurs deux maîtres. Jérôme Morone, ministre de Sforza, cherchait à réveiller l'ardeur patriotique, et à suppléer, par son activité, à l'insuffisance de son prince.

13 septembre. Les Français et les Suisses en vinrent aux mains à Marignan; le choc fut si terrible qu'au dire de Trivulce, les dix-huit batailles auxquelles il avait assisté étaient des batailles d'enfants auprès de ce combat de géants. Les *dompteurs des princes* se virent domptés, car vingt mille Suisses furent tués. Le roi François Ier voulut être armé chevalier sur le champ de bataille, de la main de Bayard, qui s'écria : *Heureuse ma bonne épée, d'avoir conféré la chevalerie à si vaillant et puissant roi! Ma bonne épée, tu seras comme relique gardée, et honorée pardessus tout autre; et jamais ne te tirerai, hormis contre les Turcs, les Sarrasins ou les Maures.*

Les Suisses, qui avaient cessé d'être invincibles, partirent sous prétexte de retard de leur solde, en jurant de venir prendre leur revanche; mais ils ne tardèrent pas à conclure avec le roi de France un traité de *paix perpétuelle*. Maximilien Sforza, renfermé dans le château de Milan, où la peur des mines de Navarro

1515. ne lui laissaient pas de repos, capitula moyennant 30,000 écus de pension; il fut conduit en France, où il mourut comme son père (1530). Alors François Ier fit son entrée dans Milan.

Après la défaite de ses Suisses, auxquels les papes étaient dans l'habitude de se fier comme aux moins dangereux parmi les étrangers, Léon X se jugea perdu (1); il oublia donc ses rancunes, et pour arrêter le roi, qui pouvait fort bien se rendre maître de l'Italie entière, il lui céda Parme et Plaisance, à la condition qu'il assurerait aux Médicis cette Florence dont il aurait dû prendre la liberté sous sa protection, à cause de son attachement inviolable à sa maison. François Ier, qui n'avait plus rien à redouter des Suisses, retourna dans ses États, en laissant pour gouverner le Milanais le connétable de Bourbon et, après lui, Lautrec; le maréchal Trivulce fut jaloux de cette préférence, se plaignit, en-

(1) Il disait au Vénitien Zorzi : *Domine orator, nous verrons ce que fera le roi très-chrétien, si nous nous mettons dans ses mains en lui demandant miséricorde.*

courut la disgrâce du roi, et cette disgrâce abreuva d'amertune la fin de sa longue carrière.

Ferdinand, dans la crainte que les Français ne vinssent à tomber de la Lombardie sur le royaume de Naples, donnait de l'argent à l'empereur, afin qu'il continuât à tenir le roi François Ier sur le qui-vive; Henri VIII avait recommencé la guerre; François Sforza, autre fils de Ludovic le More, mettait en avant ses droits sur le duché, en sorte que de nouvelles hostilités ne tardèrent pas à éclater. Elles étaient poussées faiblement par l'empereur, dont les projets toujours mal conçus avaient une issue malheureuse; par Lautrec, qui secondait les instructions secrètes de son maître, et par les Vénitiens, qui recouvrèrent Vérone, mais qui, épuisés par une guerre sans fin, durent mettre les emplois à l'enchère, virent le commerce leur échapper, et les Turcs devenir menaçants pour leur république.

Sur ces entrefaites mourut Ferdinand le Catholique; Charles 1516.
d'Autriche, appelé à lui succéder, se hâta de conclure la paix avec 15 janvier.
la France, pour écarter toute opposition de sa part. Le traité, dont les conditions furent arrêtées à Noyon, procura un moment de 13 août.
calme qui permit à toute l'Europe de respirer. Déjà François Ier avait fait un arrangement avec les Suisses, par lequel il déterminait le subside qu'il payerait à chacun des cantons; avec la cour de Rome il souscrivit un concordat qui abolissait la pragmatique sanction et les libertés gallicanes. Julien, frère de Léon X, étant mort, le pape investit Laurent, son neveu, du duché d'Urbin, dont la force avait dépouillé François-Marie de la Rovère; après la mort de Laurent, ce duché fut réuni au patrimoine de 1519.
Saint-Pierre.

Pérouse fut aussi soumise, et Jean-Paul Baglione envoyé au supplice. Les autres chefs, qui s'étaient élevés à la chute du duc de Valentinois, furent domptés par la force ou la perfidie; le sacré collége lui-même dut subir le joug, et les deux cardinaux Sauli et Pétrucci, convaincus de trames, furent condamnés à mort.

Maximilien, resté seul dans la lice, jeta les hauts cris, menaçant de traiter Milan comme l'avait fait Frédéric Barberousse; mais les Suisses, qu'il ne pouvait payer, ne voulaient pas lui obéir; il fut donc réduit à s'enfuir, et les Suisses se retirèrent en saccageant Lodi, Saint-Ange et tout le pays sur l'Adda. Bientôt Maximilien adhéra au traité de Noyon, laissant Vérone aux Vénitiens, mais conservant Riva de Trente, Roveredo et tout ce qu'il

avait acquis dans le Frioul. Ainsi finit la guerre suscitée par la ligue de Cambrai. Venise, que l'Europe conjurée avait voulu renverser, recouvrait, à la paix, ce qu'elle avait perdu en huit années; seulement des milliers d'hommes avaient péri dans chaque nation; le commerce de l'Italie était ruiné, et son territoire exposé aux attaques des Turcs (1) et des ambitieux, qui bientôt vinrent lui causer des maux plus cruels et plus durables.

1519. 12 janvier. Maximilien lui-même ne tarda point à finir une vie qui s'était écoulée entre de grands desseins et l'incapacité d'en réaliser aucun. Sans argent, et pourtant prodigue, ce prince, d'un courage chevaleresque dans les batailles, et tout imagination dans les conseils, essaya de tous les moyens pour s'agrandir, lui et sa maison, jusqu'à penser sérieusement à se faire pape (2).

CHAPITRE VI.

FRANÇOIS Ier ET CHARLES-QUINT.

1506. Philippe le Beau, fils de l'empereur, à qui Ferdinand avait marié son unique héritière, était mort avant lui; il avait donc pour successeur Charles d'Autriche, qui était né de ce prince. Par Marie de Bourgogne, son aïeule, Charles était héritier de la plus grande partie des Pays-Bas et de la Franche-Comté; par sa

(1) Les Barbaresques ne cessaient de harceler l'Italie. Débarqués en 1517 avec dix-huit fustes, ils furent au moment d'enlever Léon X lui-même. Au mois d'avril de l'année suivante, le cardinal Bibiéna écrivait : « Les fustes des Turcs ou des Maures ont pris au-dessus d'Ostie, et jusque dans l'embouchure du Tibre, quelques navires qui se rendaient à Rome, et, descendus à terre, ils ont enlevé des hommes et des femmes. Le cardinal de Saint-George, qui était à Ostie, s'en revint en fuyant, et de même le cardinal d'Agen, qui était à la campagne près de Porcigliano. »

(2) Dans le recueil des lettres de Louis XII, par M. Godefroy, il y en a une où, pour obtenir de l'argent des Frugger, Maximilien propose de leur donner en gage le *pallium investiturale*, appartenant à la maison d'Autriche, *et cujus nos post adeptum, non amplius erit ut opus habeamus* (t. III, p. 326); celle qu'il écrivit en assez mauvais français à sa fille Marguerite, pour lui annoncer sa prochaine exaltation au pontificat, est remplie d'expressions curieuses et caractéristiques.

Voyez la *Correspondance de l'empereur Maximilien et de Marguerite d'Autriche*, etc., 1507-1519, publiée par Le Glay; Paris, 1839.

mère Jeanne la Folle, des royaumes de Castille, de Léon et de Grenade; par son aïeul maternel Ferdinand, de ceux d'Aragon et de Valence, du comté de Barcelone et du Roussillon, des royaumes de Navarre, de Naples, de Sicile, de Sardaigne; puis, par Maximilien, de l'Autriche, de la Styrie, de la Carinthie, de la Carniole, du Tyrol, de la Souabe autrichienne. Ajoutez à cela une lisière du territoire africain et la moitié de l'Amérique, et l'on comprendra qu'il pût se vanter que jamais le soleil ne se couchait sur ses États.

A la mort de Maximilien, il se présenta pour demander la couronne impériale; mais il eut pour compétiteur Henri VIII et François Ier, ce dernier surtout. Les ambassadeurs de ce prince parcouraient les cours des divers électeurs avec un sac bien garni, et leur disaient de ne pas perpétuer dans la « maison d'Autriche une « couronne élective; que celui-là serait bien insensé qui, à l'ap« proche d'une grande tempête, hésiterait à confier au plus « vaillant le gouvernail du bâtiment. » Mais les talents que François Ier avait montrés étaient précisément ce qui le desservait auprès des électeurs; ce motif d'exclusion n'existait pas contre le prince autrichien, qui n'en avait encore révélé aucun. Les princes allemands, habitués à faire à leur guise, craignaient que le monarque français n'apportât, dans un État constitutionnel, les habitudes d'un gouvernement despotique. Frédéric, électeur de Saxe, à qui ses collègues offraient, non pas le sceptre puissant de Charlemagne, mais l'inutile dignité de Maximilien, se montra digne du surnom de *Sage* en la refusant; il leur conseilla de donner la préférence à Charles, qui, par la position de ses États, pourrait défendre utilement l'Empire contre les Turcs.

Charles, bien que des hommes prudents lui conseillassent de se contenter de l'Espagne et de s'en assurer la possession menacée; Charles, qui reçut en route la nouvelle que Cortez venait de lui acquérir dans le Mexique un nouvel empire qu'il ne verrait jamais, ambitionnait encore le diadème impérial; il intrigua et dépensa (1) autant que son rival, et l'emporta sur lui. Il lui fut imposé toutefois une capitulation devenue le modèle des capitulations suivantes, par laquelle il s'obligea de protéger la chré-

(1) On montre encore à Augsbourg un brouillon des banquiers Frugger, avec l'indication des différentes sommes payées à chaque électeur pour acheter sa voix.

tienté, la paix, la bulle d'or, les droits et la liberté de chaque État; de ne mettre aucun étranger dans les emplois, de ne pas lever de troupes au dehors, et de ne point faire usage d'autres langues que du latin et de l'allemand; il s'engagea, en outre, à détruire les ligues commerciales, qui accaparaient tout par leur
1519. 28 juin. argent, et à résider le plus souvent en Allemagne. Charles promit tout, car les promesses ne coûtent rien, et il se mit à la tête de l'ère nouvelle.

Quel ne dut pas être le dépit de François Ier, le héros de Marignan, célèbre par toute l'Europe, de se voir préférer, comme châtiment de sa gloire précoce, une médiocrité non redoutée, un jeune homme inconnu, mené par des ministres, et qui n'avait pour lui que l'intrigue! Il en résulta une rivalité d'amour-propre plus que d'intérêt, et, par cela même, la plus acharnée et la plus célèbre de l'histoire moderne (1); la réforme religieuse, prêchée alors par Luther, vint la compliquer, et concentrer sur deux grands États et deux grands hommes l'attention qui, dans le siècle précédent, restait éparpillée sur une foule de petits.

Des deux jeunes souverains arbitres de l'Europe, l'un avait déjà manifesté un caractère guerrier, l'autre inclinait plutôt à la politique et aux manéges secrets. François, élevé dans une condition privée préféra, au glorieux titre de son aïeul celui de roi des nobles, ou de *premier gentilhomme de France;* il eut, en effet, toutes les qualités avec tous les défauts d'un gentilhomme. Il se présentait donc comme un héros du moyen âge, et Charles, comme un roi moderne. François aimait l'étalage et l'éclat, jusqu'à s'en laisser préoccuper exclusivement; Charles voulait la réalité, et ne cherchait que la réussite. François affectait un point d'honneur scrupuleux; Charles, la simple loyauté de sa famille, sans que ni l'un ni l'autre se fissent scrupule d'y manquer à l'occasion. François se reposa souvent, Charles jamais. L'un rapprochait par ses voyages continuels ses États disséminés, savait s'attacher ses généraux sans se laisser maîtriser par eux, et n'accordait sur lui aucun empire aux femmes, si bien qu'on ne connut jamais la mère de ses bâtards; l'autre, au contraire, prodiguait

(1) « Dieu fist naistre ces deux grands princes ennemis jurez et envieux de « la grandeur l'un de l'autre, ce qui a cousté la vie à deux cent mille personnes « et la ruyne d'un million de familles; et enfin ny l'un ny l'autre n'en ont rap- « porté qu'un repentir d'estre cause de tant de miseres. Que si Dieu eust voulu « que ces deux monarques se fussent entendus, la terre [illegible] tremblé sous « eux, etc. » MONTLUC.

l'argent en magnificences et caprices amoureux, et donnait les commandements aux moins dignes; sous l'influence de ses courtisans, d'intrigues de femmes ou de rancunes de cour, il mécontenta le connétable de Bourbon, l'amiral Doria et le prince d'Orange, qui passèrent sous les drapeaux de son cauteleux ennemi.

Les guerres les plus heureuses de Charles furent faites par ses généraux; mais sa politique les dirigea toujours, et, dans l'art de mener une intrigue, de promettre, d'éluder, de corrompre, il surpassait de beaucoup le roi soldat. Réfléchi dès son jeune âge, il s'entoura d'hommes de cabinet, sans toutefois se confier à personne. D'une politique inexorable, d'une froide circonspection, il aurait voulu tout absorber, et faire de son intérêt personnel le centre de tout; il prit pour devise: *Nondum*. Les faciles conquêtes de l'Amérique durent l'exalter et lui faire embrasser l'univers dans son ambition. Des victoires plus heureuses que méritées favorisèrent cette pensée gigantesque; elles éblouirent les contemporains, et jetèrent ses sujets dans cet étourdissement où l'obéissance aveugle du soldat passe pour de l'héroïsme, où l'on tient pour licites tous moyens quelconques, pourvu qu'ils rapportent profit et gloire.

Charles était le plus grand potentat de l'Europe, surtout à cause de la conformation de ses États, qui le mettait en contact avec tous les pays, auxquels il se rattachait par quelque point. L'idée d'une monarchie universelle put donc bien germer dans sa tête, non comme domination immédiate, mais comme suprématie. En effet, si la maison d'Autriche ne s'était pas partagée en deux lignées, la liberté de l'Europe périssait; mais l'extension même était nuisible à Charles, qui dominait sur des contrées d'une nature si variée, éloignées les unes des autres, et dont aucune ne se trouvait dans une sujétion absolue. L'Espagne sut toujours résister à ses empiétements, et les autres lui mesurèrent l'argent avec la plus grande parcimonie.

François Ier avait un royaume plus arrondi, avec des seigneurs plus dociles, un pouvoir plus concentré, plus de liberté pour mettre des impôts; une infanterie nationale, égale en valeur à celle des Espagnols, remplaçait les troupes mercenaires; Louis XI avait humilié les grands; Louis XII et le cardinal d'Amboise avaient combiné les meilleurs modes d'administration pour faire de l'argent en grevant les sujets le moins possible; mais François Ier ne sut pas les suivre dans cette voie.

La puissance de Charles-Quint avait pour base l'Espagne, qui Espagne.

s'était régénérée dans la longue lutte dont elle sortit nation toute catholique, plutôt fidèle à ses rois que leur sujette; mais sa nationalité fut en péril quand elle échut à Charles, prince autrichien et empereur. On pouvait craindre qu'il n'abandonnât le royaume à quelque vice-roi, et que, fort de ses États d'Allemagne, il n'étouffât les franchises dont les Espagnols étaient d'autant plus jaloux qu'ils les avaient achetées fort cher. Le régent du royaume était le cardinal Ximénès, l'un des plus grands hommes de ce pays, qui avait su contenir par sa fermeté une noblesse turbulente. Peu accoutumé à des ménagements dans ce qu'il croyait être le bien, Ximénès voulait que Charles lui accordât l'autorité absolue de disposer des finances, des magistratures, des gouvernements, des places dans le conseil d'État ou dans l'ordre judiciaire, et des choses de la guerre; mais Charles, entouré d'étrangers avides de l'argent espagnol, lui en demandait sans cesse. Pour satisfaire à ces exigences, Ximénès fut obligé de mécontenter les Espagnols; il écrit donc à Charles de venir au plus tôt, afin d'apaiser les esprits, le prévenant que le meilleur moyen d'y parvenir serait de s'engager à ne pas donner d'emplois à des
1517. étrangers. Charles s'en irrita, et, à peine fut-il arrivé avec ses Flamands, que, sans montrer ni politique, ni gratitude envers le ministre qui lui avait conservé l'Espagne, il l'autorisa à se retirer dans son diocèse. Ximénès en mourut de chagrin peu d'heures après, et, regardé comme un saint, il passa pour faire des miracles.

Charles le remplaça par Adrien d'Utrecht, son précepteur, inhabile aux affaires et étranger. C'était une première violation des priviléges de la nation; il prit le titre de roi de Castille et d'Aragon, quoique sa mère vécût encore : nouvelle violation. Il eut donc de la peine à se faire reconnaître par les cortès de Castille, d'Aragon et de Catalogne; aussi, malgré toutes ses tergiversations, ne put-il obtenir le serment de fidélité que sous la promesse d'observer loyalement la constitution. On lui donna lecture de l'acte suivant :

« Votre altesse, comme roi de Castille, de Léon et de Grenade, avec la très-haute et très-puissante reine Jeanne, notre souveraine et votre mère, jure devant Dieu et sur les saints Évangiles, où elle pose la main droite, et promet, sur sa foi et sur sa parole royale, aux villes, bourgs et villages représentés par les députés présents à ces cortès, et aux provinces, cités et communes qui représentent ces royaumes, comme si

« elles étaient nommées ici chacune distinctement, qu'elle gar-
« dera et conservera le patrimoine royal de la couronne, et n'a-
« liénera en aucune manière les villes, bourgs et communes, ni
« leur territoire et leur juridiction, ni les droits et les revenus
« des villes, ni autres choses de leur dépendance, ni rien de ce
« qui appartient à la couronne et au domaine royal qu'elle pos-
« sède aujourd'hui, ou qui pourra lui échoir à l'avenir. Que si
« votre altesse les aliène, cette aliénation sera nulle et comme
« non avenue, et la personne à qui elle sera faite, à titre gra-
« tuit ou onéreux, n'acquerra aucun droit à la propriété. Votre
« altesse jure, en outre, et promet de conserver les lois et droits
« de ces royaumes, et principalement la loi de Valladolid, qui
« règle et dispose tout ce qui est nécessaire touchant le présent
« acte de serment.

« En outre, vous confirmez aux villes, bourgs, communes
« et provinces, et à chacune d'elles en particulier, les libertés,
« priviléges, franchises, lettres et exemptions concernant la con-
« servation du domaine de la couronne, comme tout ce qui est
« contenu dans lesdits priviléges.....

« Et de tout cela, votre altesse jure de ne rien altérer, suppri-
« mer ou diminuer par soi ou par son ordre royal, sous quelque
« forme que ce soit, à présent ni en aucun temps, pour quelque
« cause ou motif que ce soit..... Ainsi Dieu et les saints évangiles
« vous soient en aide! *Amen*..... »

Charles jura, prit le titre inusité de *majesté*, et, mécontent du pays, retourna en Allemagne, où, sur ces entrefaites, il avait été élu empereur, et où il se fit couronner solennellement.

Lorsqu'il fut parti, le mécontentement éclata. Le peuple, in- 1520.
digné, se souleva contre la noblesse de Valence, qui abusait de ses priviléges; Charles, joyeux de voir humiliés ceux qui osaient lui mesurer ses dépenses, non-seulement refusa de leur venir en aide, mais encore autorisa le peuple à rester en armes. Les bourgeois, enhardis, formèrent l'*hermandad*, association qui avait pour but l'abaissement des grands. Jean de Padilla, jeune Padilla.
seigneur très-influent, et qui méditait le projet d'abattre un ré-gent incapable, comme aussi d'affermir les libertés publiques en élevant les communes, se constitua le centre de cette association. Le peuple l'écoute avec faveur; la sainte junte, réunie à Avila, somme Adrien d'abdiquer ses pouvoirs, et gouverne au nom de la reine Jeanne qui était tombée entre ses mains. Sur le refus que fit Charles de recevoir les députés de la junte, on prit les armes.

Antoine d'Acuña, évêque septuagénaire de Zamora, combattit à la tête de ses prêtres (1); Marie Pachéco, femme de Padilla, remplie d'amour pour son mari et la liberté, conduisit les femmes en procession à l'église de Tolède, où elles demandèrent pardon aux saints de dépouiller leurs autels pour la défense de la patrie. L'*hermandad* se soutint deux ans contre l'effort discipliné des nobles; mais enfin ils réussirent à s'emparer de Padilla. Au milieu
1522. des douleurs d'une blessure mortelle, et en présence du supplice, il écrivait à sa femme : « Madame, si votre affliction ne me tou« chait plus que ma mort, je me tiendrais pour bien heureux; « car, puisqu'elle est inévitable, c'est pour moi une grâce signalée « de Dieu de l'obtenir telle que, si elle cause beaucoup de regrets, « elle ne restera pas toutefois sans avantage. Je désirerais avoir « plus de temps pour vous écrire quelques conseils; mais on ne « m'accorde pas et je ne solliciterai pas non plus de délai pour « recevoir la couronne que j'attends. Vous, madame, pleurez « votre malheur, mais non ma mort, qui, étant si juste, ne doit « être déplorée par personne. Mon âme, puisqu'il ne me reste « pas autre chose, je la laisse en vos mains; faites d'elle comme « de la chose qui vous aima le plus. Je ne veux pas m'étendre « davantage, attendu que le bourreau m'attend, et qu'il soup« çonnerait que j'allonge le feuillet pour allonger ma vie. Mon « fidèle Sossa, comme témoin oculaire et confident de mes vo« lontés secrètes, vous dira le reste; je ferme ici cette dépêche « pour attendre le couteau de votre douleur et de mon repos. »

Il adressa ses adieux en ces termes à la ville de Tolède : « A toi, « couronne de l'Espagne et lumière du monde entier, libre de« puis les anciens Goths; à toi qui, à force de sang étranger et « du tien, as conquis la liberté pour toi et les villes voisines, « moi, ton fils légitime, je te fais savoir que par le sang de mon « corps se rafraîchissent tes victoires passées. Si je n'ai pas eu le « bonheur de placer mes actions au rang de tes mémorables « exploits, c'est la faute de mon mauvais sort et non de ma « bonne volonté, que je te prie d'agréer comme une mère, « puisque Dieu ne m'a pas accordé autre chose à perdre pour toi

(1) GUEVARA raconte, dans les *Lettres dorées*, avoir vu plusieurs fois l'évêque d'Acunha « avec la pertuisane sur l'épaule, jamais avec le bréviaire à la main ou l'étole au cou. » Il ajoute : « J'ai vu de mes propres yeux un prêtre qui, avec son escopette, jeta à terre onze des nôtres; et le beau était que, tout en les mettant en joue, il les bénissait avec l'arquebuse, puis les expédiait avec la balle. »

« que ce que j'ai risqué. Ton souvenir m'est plus cher que la vie. « Considère donc que telles sont les vicissitudes de la fortune, « qui jamais n'est stable. Je vois avec allégresse que moi, le « moindre d'entre tes fils, je vais mourir pour toi, et que tu en « as créé dans ton sein beaucoup d'autres qui pourront tirer ven- « geance de mon supplice. Plusieurs bouches te raconteront ma « mort, que je ne connais pas encore, bien que prochaine, et ma « fin te rendra témoignage de mon intention. Je te recommande « mon âme, comme à la protectrice de la chrétienté. Je ne te dis « rien du corps, car il ne m'appartient déjà plus. »

La veuve de Padilla releva sa bannière, et défendit intrépidement Tolède; puis, chassée par les habitants fatigués d'un long siége, elle se soutint encore dans la citadelle, d'où elle réussit enfin à s'échapper, pour se réfugier en Portugal.

Charles-Quint, après avoir ordonné une vingtaine de supplices, proclama le pardon, et mit à profit cette insurrection avortée, pour réduire les cortès à une simple formalité.

Le roi de France, dans sa rivalité avec Charles-Quint, conçut un heureux espoir de ce commencement. Ces deux rois se touchaient sur trois points; bien que les seigneurs de Chièvres et de Boissy, leurs précepteurs, eussent conclu à Noyon un traité de paix qui laissait Naples à l'Espagne, et passait sous silence les autres droits, moyennant le mariage de Charles avec une fille de François Ier encore en bas âge, il existait entre eux trop d'éléments de désunion. Outre le dépit de s'être vu préférer le prince autrichien pour la couronne impériale, François se trouvait soumis, pour le duché de Milan, à la suzeraineté de l'empereur, qui bientôt le réclama comme un fief vacant; il élevait les mêmes prétentions sur la Bourgogne.

L'indemnité promise n'avait jamais été donnée au roi de Navarre.

Les conventions pontificales s'opposaient à ce que la couronne impériale pût jamais être réunie à celle de Naples sur la même tête; en conséquence François Ier demandait pour lui ce royaume.

Rapproché de Léon X par l'intérêt commun, il donna en mariage la princesse Madeleine de la Tour-d'Auvergne au fils de Laurent de Médicis, qui venait d'être investi du duché d'Urbin; mais, comme il différait à restituer Parme et Plaisance au saint-siége, Léon X se remit à proclamer l'expulsion des barbares. Placé comme il l'était au milieu d'États épuisés par les guerres passées; agrandi par les conquêtes d'Alexandre VI, de Jules II et les

siennes propres ; arbitre de la république florentine si riche des contributions de toute la chrétienté, Léon X aurait pu tenir la balance entre les deux rivaux et assurer l'indépendance de l'Italie ; mais, sans élévation dans son ambition, il la compromit en
1521. 8 mai. fomentant la guerre, et s'allia contre son propre intérêt avec Charles-Quint ; il consentit à la réunion de Naples à l'Empire, et se proposa de rétablir François Sforza dans Milan.

Première guerre. François Ier profita de l'insurrection de l'*hermandad* en Espagne pour envahir la Navarre, afin d'y rétablir le roi Henri ; il s'en rendit maître en quinze jours, mais il la reperdit en aussi peu de temps. D'un autre côté, Robert de la Mark, seigneur de Bouillon, s'étant détaché de Charles, qui avait refusé de lui rendre justice, s'allia avec la France et dévasta le Luxembourg. Les Impériaux marchèrent sur la France, qui soudain se leva toute en armes. Bayard défendit l'entrée de la Champagne avec très-peu de monde contre trente-cinq mille hommes : *Il n'est pas de places faibles où sont des gens de cœur pour les défendre,* disait-il, et, non content de sauver sa patrie des étrangers, il prit quatre places dans les Pays-Bas ; en même temps, du côté des Pyrénées, l'amiral Bonnivet s'emparait de Fontarabie.

Les Italiens avaient de l'antipathie pour Charles-Quint, et comme empereur, c'est-à-dire héritier d'anciennes prétentions, et comme Allemand, c'est-à-dire originaire d'un pays d'où l'hérésie venait saper le trône pontifical, et comme Flamand, c'est-à-dire d'une nation rivale de la leur dans le commerce, et enfin comme Espagnol et maître de ce nouveau monde qui leur avait ravi le sceptre des mers. Par suite, ils voyaient de bon œil François Ier ; ce prince opposa à Prosper Colonna, général du pape et de l'empereur, Odet de Lautrec, frère de la dame de Chateaubriand, sa maîtresse, guerrier vaillant, étranger à l'avarice et à la luxure, mais très-orgueilleux, et n'écoutant aucun conseil. Le Milanais, traité en pays de conquête, qu'on pressurait, et dont on bannissait les riches en foule pour usurper leurs biens, était dans les plus mauvaises dispositions. Jérôme Morone, ardent patriote, infatigable, délié, menteur, excellent, en un mot, pour ourdir des conjurations, inspirait les plus belles espérances à François Sforza, fomentait les désordres intérieurs et les jalousies des États voisins, et fit si bien que de toute part s'insurgea contre les Français. Les Suisses ayant refusé de combattre parce que des bandes de leur pays étaient au service de l'armée
19 novembre. ennemie, Lautrec fut obligé de se retirer sur le territoire véni-

tien; Colonna entra dans Milan, où les libérateurs se livrèrent, pendant dix jours, au pillage et aux violences les plus brutales, ce qui était la récompense la plus ambitionnée par les combattants, et souvent leur unique solde.

Afin de pouvoir rétablir les affaires, François Ier créa dans son 1522.
royaume vingt nouvelles charges à vendre; il envoya à la monnaie la grille d'argent dont Louis XI avait fait don à Saint-Martin, et se fit prêter par la ville de Paris douze cent mille livres, au taux de douze pour cent; il put ainsi réunir quatre cent mille écus, qu'il expédia en Italie. Mais Louise de Savoie, sa mère, qui, par jalousie contre la dame de Chateaubriand, ne voulait pas que Lautrec fût secouru, trouva moyen de les faire passer dans ses coffres, et Lautrec resta sans argent. Lorsque les Suisses mutinés réclamèrent à grands cris leur solde, congé ou combat, il se vit contraint de livrer bataille, fut vaincu à la Bicoque par 29 avril.
Prosper Colonna, et perdit la Lombardie.

Alors François Sforza reprit possession du duché, mais réduit aux abois par des armées déprédatrices, et par l'audace de quiconque se sentait assez fort pour désobéir. Venise fit la paix avec l'Autriche; Gênes aussi fut prise et horriblement saccagée; mais, la mort de Léon X étant survenue inopinément (1521, 1er octobre), le cardinal de Médicis, légat, et le cardinal Schinner de Sion, qui faisaient porter leur croix d'argent devant les tourbes de Suisses blasphémateurs et larrons, se détachèrent de Charles-Quint, dont l'intention était, non pas de donner de l'argent à ces pillards, mais de les consumer à réprimer la Belgique, la Castille et le royaume de Valence. La fortune des Impériaux se trouva donc interrompue. Léon X fut remplacé par cet Adrien, ancien précepteur de Charles-Quint et gouverneur de l'Espagne, homme tout à fait étranger aux intérêts italiens, ignorant les manœuvres de la politique et ami de la paix, qu'il voulait rétablir dans la chrétienté. A cet effet, le nouveau pontife crut devoir absoudre et rétablir les ducs d'Urbin et de Ferrare, et se mettre à la tête d'une ligue dans laquelle entrèrent l'empereur, le roi d'Angleterre, l'archiduc Ferdinand d'Autriche, Florence, Lucques, Gênes 1523. Ligue de Rome.
et Sienne. De plus, il trouva un aide dans le connétable de Bourbon, grand seigneur, irrité contre le roi de France, qui tentait de le dépouiller d'une partie de ses domaines, afin de briser ce dernier reste des grandes fortunes féodales en France; le connétable avait donc prêté l'oreille à Charles-Quint, toujours prêt à acheter des ennemis contre son adversaire, et qui lui assurait une

des trois grandes charges de la couronne d'Espagne, des terres pour cent mille écus de rente, et la main de sa sœur Éléonore, veuve d'Emmanuel le Grand, roi de Portugal. A ces conditions, souscrites par l'un et l'autre traitant d'égal à égal, le connétable s'obligeait à lever sur ses terres trois cents hommes d'armes et cinq mille fantassins, sous la réserve d'avoir une part dans les conquêtes. Charles-Quint et Henri VIII s'étaient déjà partagé la France par le traité de Bruges.

François Ier ne put donc se rendre en Italie; ce fut à l'amiral Bonnivet, le plus souple et le plus inepte de ses courtisans, qu'il confia le commandement de son armée, forte de quarante mille hommes de belles troupes. Le drame lugubre dont l'Italie était le théâtre, approchait de sa catastrophe. Les petits seigneurs d'Italie, Colonna, Barbiano de Belgiogoso, Scotti, les Pio, Frégose, Rangoni, qui, dans les temps antérieurs, s'étaient acquis un domaine par les armes, vendaient maintenant leurs bras pour le conserver toujours déloyaux, ils recherchaient la faveur de l'un ou de l'autre de ces maîtres sans foi, et portaient la bannière de la France ou de l'Empire, mais jamais celle de la patrie. Le peuple, comme il arrive quand on souffre, espérait un soulagement à ses maux, et, dans ce mouvement général de l'Europe, il rêvait le rétablissement des droits de chacun. Les Gibelins, outre les réminiscences classiques et la gloire romaine, se rappelaient que la liberté avait fleuri en Italie sous le nom impérial, et comptaient sur Charles-Quint pour la faire renaître. Les Guelfes, bien qu'effrayés de voir tant de forces réunies, avaient confiance dans la France et en eux-mêmes, pour obtenir une bonne paix. Florence avait pris les armes, et Venise n'était pas encore entamée; le pape créait des cardinaux pour se procurer de l'argent, et n'aurait pas voulu faire rire les luthériens; en attendant, les uns et les autres souffraient, et préparaient la voie à la servitude.

Les Français, malgré tant de déceptions, étaient toujours regardés en Italie comme des libérateurs; en effet, on ne les vit jamais exterminer les Italiens de propos délibéré, ni les ruiner et les outrager par calcul. Le courage ne leur faisait point défaut, mais bien l'ordre, la prudence, le matériel nécessaire, la prévoyance des revers; excellents soldats, ils se croyaient toujours aux temps féodaux, et dédaignaient les moyens peu généreux introduits dans l'art de la guerre par les Espagnols. Mais la valeur personnelle ne suffisait pas, alors que la tactique, après l'emploi des manéges et de la froide astuce, se bornait à savoir at-

tendre l'occasion, à laisser les forces ennemies se consumer. Peu d'Italiens apprirent de bonne heure ces procédés, qu'ils n'employèrent du reste que pour la ruine de leur patrie; mais la bourgeoisie les repoussait comme dérogeant aux vertus des temps libres; en outre, les combinaisons étroites étaient impuissantes contre les vastes desseins d'alors. Néanmoins, parce que les Italiens exposèrent cette politique dans un livre où elle inspire plus d'horreur que dans la pratique, ils furent accusés d'enseigner des scélératesses dont ils étaient les victimes.

L'expulsion des Français n'avait pas soulagé l'Italie, car les Août. Impériaux y vivaient à discrétion, pillant, rançonnant les villes et les villages selon le besoin, même les États indépendants; mais Morone continuait de fomenter dans Milan la haine contre eux, et André Barbato, moine augustin, excitait le peuple à laver la patrie de la souillure des barbares, en rappelant que, si les gentils le faisaient dans le seul espoir de la gloire, les chrétiens devaient songer en outre à la vie immortelle (1).

Désunis comme ils l'étaient, les Milanais auraient succombé si l'amiral Bonnivet, qui affectait de ne pas imiter la fougue ordinaire des siens, n'avait laissé échapper les occasions de vaincre. Les ennemis eurent alors le temps de s'entendre; malgré la perte qu'ils firent de Prosper Colonna, le général le plus prudent de ce temps, qui avait enseigné à vaincre sans combat et par le choix seul des positions, ils purent continuer la guerre, commandés par Charles de Lannoy qui le remplaça, et que secondèrent le connétable de Bourbon et François d'Avalos, marquis de Pescaire. Dans leurs rangs combattait Jean de Médicis, de la branche bourgeoise, qui était passé du service du pontife à celui de la France, et ensuite dans les rangs impériaux. Chef des bandes noires, ainsi appelées parce qu'elles portaient le deuil de Léon X, il ramena l'emploi des troupes légères qui était tombé en désuétude. Il entendait « que ses soldats montassent des chevaux turcs et des « genêts d'Espagne; qu'ils fussent armés de salades à la bour- « guignonne, si bien que, par son exemple, et à cause de la com- « modité qu'on y a trouvée, on a presque renoncé aux hommes « d'armes en Italie, les soldats de Médicis produisant souvent « les mêmes résultats avec moins de dépense et plus de rapidité. « Ce fut encore lui qui remit en usage la milice appelée lances « détachées (*lancie spezzate*), se composant d'hommes d'élite

(1) GUICCIARDINI, XIV.

« et bien payés, qui suivent toujours, soit à pied, soit à cheval, « la personne de leur capitaine, sans être assujettis à aucun autre. « Dans le nombre surgissent ensuite des hommes de grande ré- « putation et autorité, selon leur valeur et la bienveillance du « seigneur (1). »

1524. Bonnivet, abandonné des Suisses, fut entièrement défait; blessé au passage de la Sésia, il confia le commandement de l'armée à Bayard, qui, oubliant ses torts, surveilla la retraite. A Romagnano, le Chevalier sans peur reçut une blessure mortelle,
30 avril. et se fit placer contre un arbre, le visage tourné vers l'ennemi. Le connétable de Bourbon, l'ayant trouvé dans cette position, lui exprimait le regret qu'il éprouvait de son sort : *Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre,* lui répondit le preux chevalier, *car je meurs en homme de bien; mais vous, qui combattez contre votre roi et votre patrie.* Il rendit le dernier soupir, et les Français sortirent encore une fois de l'Italie.

Cependant les vainqueurs n'étaient pas dans une position brillante. Dans le pays le plus fertile, réduit par eux à l'état le plus misérable, ils trouvaient à peine les choses nécessaires à leur existence; ils étaient obligés, pour nourrir les troupes, de les conduire hors de la Lombardie, surtout en Romagne, et de charger de contributions sujets et amis; l'Italie put voir alors qu'au milieu de toutes ses souffrances, elle n'avait gagné qu'un changement de maître.

Sur ces entrefaites, était mort Adrien VI, saint homme et prince
1523. 8 novembre. incapable; il eut pour successeur Clément VII qui, sous le nom de cardinal Jules de Médicis, s'était fait aimer, surtout à Florence. « Il n'était ni orgueilleux, ni simoniaque, ni avare, ni li- « bertin, mais sobre dans sa nourriture, économe dans son vête- « ment, religieux, dévot (2). » Adroit dans les affaires les plus difficiles, beau parleur, il était versé dans les sciences et favorisait les arts; il fut cependant pour l'Italie le pontife le plus funeste.

Il commença par ramener à l'obéissance les princes vassaux de l'Église, qui s'insurgeaient à chaque vacance du saint-siége; puis il songea à procurer une position élevée à ses parents. Il avait toujours favorisé l'Espagne, et il se vantait (3) d'avoir empêché François Ier de pousser jusqu'à Naples à l'époque de sa première

(1) Rossi, *Vie de Jean des Bandes noires.*
(2) Vettore.
(3) Dans une lettre citée par Ranke.

invasion en Italie; d'avoir décidé Léon X à ne pas combattre l'élection de Charles-Quint, et à abolir l'ancienne défense de réunir la couronne impériale à celle de Naples; d'avoir favorisé l'alliance de l'empereur avec le pape, pour prendre Milan; « d'avoir fait « élire Adrien VI, et de n'avoir point épargné, pour arriver à « ces fins, les trésors de ses amis, ceux de sa patrie, ni les « siens. » Néanmoins, effrayé alors de voir les Espagnols établis en Lombardie, il changea de politique.

Cependant, afin de se rendre nécessaires, les combattants avaient besoin de la guerre. Le connétable de Bourbon insistait 1524. pour envahir la France et marcher sur Lyon : *Trois volées de canon*, disait-il, *amèneront à nos pieds ces bourgeois peureux, les clefs en main et la corde au cou.* Charles-Quint réunit donc des troupes et des vaisseaux; Henri VIII procura de l'argent (1), et le marquis de Pescaire passa le Var avec le connétable de Bourbon; mais ils s'aperçurent bientôt de l'horreur qu'inspirent les traîtres, et combien la France est forte et unanime contre les envahisseurs. Fatigués de la résistance qu'ils éprouvèrent devant Marseille, ils se retirèrent après quarante jours de siége, comme s'ils eussent pris la fuite; François Ier, qui s'avançait pour châtier la *rodomontade espagnole* du déserteur, passa le mont Cénis avec quarante mille hommes, et marcha sur Milan par Verceil.

Les soldats impériaux y avaient apporté la peste, et la peur du fléau avait amené la retraite de Sforza et de Morone, son chancelier. Pescaire, voyant qu'il ne pouvait s'y maintenir, l'abandonna, et les Français rentrèrent dans la ville, dont le gouverne- 26 octobre. ment fut confié à la Trémoille.

Les Impériaux étaient découragés; beaucoup de soldats désertaient depuis qu'ils n'avaient plus l'espoir de vaincre et de piller, et les officiers ne s'accordaient pas sur les résolutions à

(1) On lit dans les curieux *Mémoires de l'illustre maison de Russel*, publiés récemment, que lord Russel, chargé de remettre au connétable de Bourbon les subsides de Henri VIII, fut obligé de faire porter l'argent, de Gênes à Chambéry, à dos de mulets, dans des ballots et des sacs, sous forme de vieux linge et de légumes à vendre. Il écrivit de Chambéry, à Henri VIII, que le duc de Savoie, *en noble et généreux prince*, avait daigné permettre de transporter l'argent à Turin sur ses propres mulets, *dans le coffre de la maison royale, où sont d'ordinaire les ornements de sa chapelle ; sur chaque compartiment de ce coffre est inscrit son contenu, afin que personne ne pense qu'il y ait autre chose.* Au moyen de cet artifice, le subside qui devait servir à faire la guerre à la France put faire le voyage sans être enlevé. C'est chose plus facile aujourd'hui.

prendre ; François Ier aurait pu s'assurer la victoire, si l'amiral Bonnivet ne l'eût sans cesse détourné des entreprises les plus avantageuses comme ne convenant pas à un roi, et s'il avait connu le système moderne de laisser en arrière les forteresses. Le temps qu'il perdit pour s'en rendre maître, Antoine de Leyva, qui avait assisté à trente-trois batailles et à quarante siéges, l'employa à fortifier Pavie.

1525. Pendant que François Ier s'arrêtait devant cette place, Jean-Jacques de Médici, aventurier milanais, qui s'était fait au milieu de ces bouleversements une domination sur le lac de Côme, put, en assiégeant Chiavenna, empêcher les Grisons de venir à son secours; en même temps les Impériaux, se réunissant de toutes parts, entourèrent l'armée française. A une époque où déjà tout se réduisait en tactique, le roi s'entêtait aux prouesses de l'ancienne chevalerie, et se faisait un point d'honneur de ne jamais reculer. Il accepta donc la bataille, et huit mille des siens périrent avec une vingtaine des meilleurs capitaines, parmi lesquels Bonnivet et la Trémoille ; le roi lui-même, entouré d'ennemis qui, ne le connaissant pas, voulaient le tuer, se défendit avec courage, et ne voulut rendre son épée qu'à Lannoy, vice-roi de Naples. Ce général la reçut à genoux et lui en remit une autre ; les ennemis les plus rapprochés de sa personne le dépouillèrent de tout ce qu'il avait sur lui et même de ses vêtements (1).

Bataille de Pavie. 24 février.

Quoique le roi écrivît à la duchesse d'Angoulême : *Tout est perdu, fors l'honneur* (2), Charles-Quint sentait fort bien qu'il n'y avait *rien* de perdu, et que la France restait entière, même sans son roi ; il montra donc de la modération dans la joie que lui causa cette capture glorieuse, et ne suivit point le conseil que lui donnait le duc d'Albe, d'envahir la France consternée.

Toute l'Europe s'intéressa au roi-soldat ; Érasme en écrivit à Charles-Quint, et les nobles espagnols demandèrent qu'il fût laissé libre sur parole, en offrant de lui servir de caution. Fran-

(1) De tout par lors dépoillé je fuz,
Rien n'y servit, deffense ne refuz ;
Et la manche de moy tant estimée
Par peuvre main fut toute despocée.

(*Epître écrite par lui dans sa prison.*)

(2) Quoiqu'on puisse regretter de voir déparer ce mot si répété, il faut bien lui restituer son intégrité historique : *Tout est perdu, hormis l'honneur* ET LA VIE, QUI EST SAUVE. (Voy. sur ces faits l'*Histoire de la captivité de François Ier*, par REY ; Paris, 1837.)

çois Ier s'était confié à la générosité de son ennemi; mais Charles-Quint le fit renfermer dans le château de Pizzighettone, et lui demanda pour rançon la cession de la Bourgogne, de Milan, d'Asti, de Gênes et de Naples; de plus, pour le connétable de Bourbon, outre la restitution de ses biens confisqués, le Dauphiné et la Provence, pour lui en former un royaume indépendant. *Plutôt mourir en prison*, s'écria François Ier, *que d'entamer le patrimoine de mes fils!* et il se laissa transporter en Espagne, persuadé qu'il lui suffirait d'un entretien avec *son frère Charles* pour obtenir sa liberté. Mais Charles, prenant ombrage des honneurs que la noblesse prodiguait à François, défendit l'entrée de l'Alcazar, où il le retenait prisonnier; il refusa même de le voir, jusqu'au moment où, sur la nouvelle qu'il était malade de chagrin, et dans la crainte de perdre un gage dont il voulait tirer profit, il lui rendit visite et le consola par des courtoisies, mais sans lui faire aucune concession. Marguerite d'Angoulême s'était rendue à Madrid pour adoucir les peines de François Ier; Charles chercha par des manières caressantes à la retenir jusqu'à l'expiration du sauf-conduit, afin de pouvoir la faire aussi prisonnière.

Cet événement inattendu, qui venait couper court aux subterfuges de la politique, jeta l'effroi dans l'Italie, livrée à la merci d'une armée victorieuse, insubordonnée et pillarde.

Clément VII, qui s'était uni à François Ier, ne pouvait s'attendre qu'à une tempête, et il s'était mal préparé à l'affronter par des économies inopportunes et une déplorable irrésolution. En s'unissant aux Vénitiens comme ils le lui proposaient, et au duc de Ferrare, il aurait pu soutenir l'honneur italien contre une armée sans solde et sans discipline; mais, préférant s'arranger avec Charles-Quint dès que ce prince eut assuré Florence aux 1er avril.
Médicis, il lui fournit de l'argent, dont les Impériaux se servirent pour tyranniser les Italiens divisés et le pontife lui-même, qui, n'ayant pas voulu se mettre à la tête de ses compatriotes, se trouva à la discrétion des étrangers. Clément reconnut sa faute, et joignit ses plaintes à celles de l'Italie entière, tremblante à l'idée de rester sous un joug dont elle venait de faire une si rude expérience. Sforza, au nom de qui l'État de Milan avait été recouvré, se voyait en proie à la soldatesque, et sentait que Charles-Quint visait à le déposséder, pour réunir le duché à ses possessions héréditaires. Jérôme Morone, son chancelier, que 1525.
cette ambition faisait frémir, conçut l'idée d'une ligue italique Conjuration de Morone.

pour assurer l'indépendance du pays. Henri VIII la favorisa par jalousie contre Charles, et la régence de France promit des sub-
1525. sides, dans l'espoir d'obtenir, par cette diversion, de meilleures conditions du vainqueur.

Le marquis de Pescaire, né en Italie de la famille espagnole des Avalos, et qui ne parlait qu'espagnol, jouissait d'un grand crédit dans l'armée impériale : « Orgueilleux outre mesure, il était « envieux, ingrat, avare, haineux et cruel, sans religion, sans « humanité, et né absolument pour la ruine de l'Italie (1). » Il était mécontent de ce que Lannoy avait envoyé en Espagne le royal prisonnier, que l'armée voulait retenir comme gage de sa solde arriérée. Morone se flatta donc de l'attirer dans le parti italien, non par sentiment national, mais en le flattant de l'espoir d'une couronne. Étranger à la culture italienne, mais élevé, par la lecture des romans espagnols, dans des idées exagérées de loyauté, Pescaire ne crut pas s'avilir en descendant au rôle
14 octobre. infâme d'espion ; il continua d'entretenir les conjurés dans l'espoir de son concours, puis fit demander à Morone une entrevue dans le château de Novare, où il se fit livrer le secret des menées déjà commencées, des complices et des moyens de réussite ; mais il avait eu la précaution de faire cacher derrière une tapisserie Antoine de Leyva. Il arrêta donc lui-même le chancelier, et lui fit subir un interrogatoire ; on occupa le Milanais, et ses habitants furent obligés de jurer fidélité au roi d'Espagne. Pescaire mourut quelque temps après, à l'âge de trente-six ans.

Quand les Italiens virent Charles-Quint en possession du Milanais, ils reconnurent que c'en était fait de leur indépendance. Venise, prenant alors le rôle déserté par Florence, celui de protectrice de la liberté italienne, réunit des troupes, et adressa à Clément VII les instances les plus vives pour qu'il eût à se déclarer sérieusement. Le pontife écrivit à l'empereur des lettres qui montrent combien il avait le sentiment de ses devoirs, et de ceux du monarque auquel il s'adressait; mais, lorsqu'il était question d'agir, il retombait dans ses hésitations et recourait à des moyens de ruse. Prince fatal qui, dans l'espoir d'user la France par l'empereur et l'empereur par la France, en se jetant tour à tour de l'un ou de l'autre côté, selon les jalousies du moment, sans se faire aimer ni craindre, éteignit la liberté de son

(1) VETTORE.

pays natal, et attira sur l'Italie des calamités dont il eut à se ressentir en partie lui-même.

En France, où Louise de Savoie avait pris la régence, tous les ordres de l'État donnaient des preuves chaleureuses de dévouement, et offraient de l'argent pour conserver l'intégrité des frontières. Si François I[er] avait eu le courage d'abdiquer, de manière à ne laisser qu'un homme prisonnier, la France n'aurait eu rien à redouter. Loin de là, il fit acte de roi, et traita de sa délivrance avec un ennemi qui ne s'aperçut pas qu'il devait ou le garder éternellement prisonnier, afin que les discordes intérieures consumassent le royaume, ou le renvoyer généreusement à une nation qui se laisse d'ordinaire conduire par le sentiment. Mais Charles, obéissant à de petits intérêts, et voulant faire de son rival ce que Cortez fit de Montézuma, ne suivit pas les conseils de son confesseur, qui l'invitait à pardonner; il écoutait, au contraire, son chancelier Mercurino Gattinara, qui le poussait à se montrer sévère, et il usa de mauvais traitements envers le roi. François I[er] se persuada qu'il était permis de tromper celui qui lui faisait violence; il consentit donc aux conditions exigées par Charles, c'est-à-dire à l'abandon de la Bourgogne et d'autres provinces de France, sans compter la renonciation à ses droits sur la Flandre, l'Artois et le royaume de Naples.

1526.

14 janvier.

Éléonore de Portugal avait été promise en mariage par Charles-Quint au connétable de Bourbon; mais pouvait-il désormais donner la main de sa sœur à un homme souillé d'une trahison? Lorsque le duc vint à Madrid, le marquis de Villena, que Charles-Quint priait de lui donner un logement dans son palais, lui répondit : *Je ne puis désobéir à votre majesté; mais à peine en sera-t-il sorti que j'y mettrai le feu, comme infecté par la présence d'un traître*. François I[er] promit donc d'épouser Éléonore, et de remettre, pour indemnité, au duc de Bourbon ses fiefs confisqués avec le duché de Milan; ses fils devaient être livrés en otage pour la garantie du traité. Ces conditions parurent toutefois si exorbitantes que Gattinara refusa de les signer, comme d'une exécution impossible; mais Charles était satisfait d'avoir réussi à humilier son rival, et, après lui avoir fait subir les ennuis de la prison, il entrevoyait avec plaisir l'occasion de pouvoir encore le taxer de déloyauté. François aspirait à la liberté, aux plaisirs, à l'exercice du pouvoir; aussi, sans même se donner le temps d'embrasser ses enfants qui prenaient sa place, il s'élança sur le sol français en s'écriant : *Je suis encore roi!*

18 mars. Aussitôt il réunit les grands à Cognac, et l'opinion unanime fut qu'il était dispensé d'exécuter un traité extorqué. Les états de Bourgogne déclarèrent que le roi n'avait pas le droit de céder leur pays. A Paris, l'assemblée des notables proclama qu'il ne pouvait ni aliéner un pays, ni se reconstituer prisonnier, et vota des subsides pour faire la guerre. Charles et François se renvoyèrent l'accusation de félonie, et se préparèrent à combattre.

L'honneur du roi était demeuré sauf à Pavie; mais en était-il de même dans la circonstance actuelle?

A la suggestion de Capin de Capo, nonce de Clément VII, et de l'ambassadeur vénitien, François Ier entra dans une sainte

22 mai. ligue qui avait pour but de délivrer ses fils, d'assurer à Sforza le duché de Milan et Naples au pape, de chasser les Impériaux de l'Italie, et de conserver l'indépendance du pays (1).

Après trente années de guerre, ou plutôt d'un supplice honteux infligé à une population désarmée par une soldatesque féroce et débauchée, l'Italie avait, certes, tous les motifs possibles pour faire de suprêmes efforts. La Sicile réclamait en vain ses priviléges à un roi maître de la moitié du monde; Naples était dévastée audacieusement par les chefs de bandes et les magistrats qui, non contents de ravir les richesses, en tarissaient les sources; la Toscane voyait expirer sa liberté; la Romagne avait eu à pâtir tour à tour de petits tyrans turbulents et de pontifes ambitieux; la Lombardie ne cessait pas d'être un champ de bataille; puis, toutes ces contrées étaient foulées par des armées formées de recrues étrangères, achetées isolément ou amenées par un capitaine pour le seul amour du butin : troupes toujours disposées à se tourner contre ceux qui les soldaient, et qui voulaient à tout prix la guerre, leur unique moyen d'existence, dussent-elles la faire pour leur propre compte.

Au milieu de souverains qui se succédaient sans cesse, les factions s'étaient ravivées en Lombardie; on avait vu quelques petits seigneurs s'élever sans autre droit que celui de [illegible], et sans autre but que celui de pouvoir agir au gré de leurs caprices. Dans le nombre se signala Jean-Jacques de Médici de Milan, dit

Le Medeghino. le Medeghino. Il commença sa carrière par des *vengeances vi-*

(1) Le dataire Gibert écrivait à l'évêque de Véruli : « Or je me bornerai à vous rappeler qu'il ne s'agit pas dans la guerre actuelle d'une susceptibilité de point d'honneur, d'une vengeance ou de la conservation d'une ville, mais qu'elle décidera du salut ou de l'esclavage perpétuel de l'Italie entière. » *Lett. de Pr.*

riles; pour échapper au châtiment, il embrassa le métier des armes, et, comme tant d'autres, il sut se maintenir au milieu d'un pays désorganisé. François Sforza l'employa pour se défaire d'Astorre Visconti, son ennemi particulier, et lui reconnut pour récompense le droit d'occuper le château de Musso, situé sur un promontoire du lac de Côme; outre la difficulté naturelle de la montagne, à pente roide de trois côtés, le maréchal Trivulce, auquel il avait appartenu, l'avait entouré de bonnes fortifications, que le Medeghino augmenta, au point de le rendre imprenable. Le lac et les montagnes environnantes étaient infestés de brigands qui se faisaient leur part au milieu du désordre général, volaient, tuaient, bravaient les lois, au grand dommage des gens pacifiques. Le Medeghino détruisit les uns, et s'attacha les autres en les disciplinant; il eut d'excellents ingénieurs, domina sur le voisinage, et tantôt seconda le duc, tantôt l'affama en empêchant le transport des blés; assaillant la Valteline et Chiavenna, il obligea les Grisons à rappeler les troupes qui servaient sous François Ier, ce qui fut la principale cause de la défaite de Pavie. Lorsque les Impériaux furent devenus les maîtres, il ne se soumit pas davantage à leur joug, car il savait être tour à tour lion et renard. Il s'intitula comte de Lecco, battit monnaie, et peu s'en fallut qu'il ne s'emparât de Côme. Bien pourvu d'or et de troupes, capable de tous les crimes, l'un des hommes les plus rusés de ce siècle de ruse, exploitant tous les partis, il songeait à se faire un vaste domaine, et peut-être à s'emparer de tout le duché. Enfin les Grisons et les forces ducales se réunirent contre lui; mais il fit jouer des ressorts si habiles et négocia si adroitement que le fier Charles-Quint fut obligé de condescendre à lui faire de bonnes conditions, et de l'apaiser avec de l'argent et le marquisat de Marignan. 1532.

Seconde guerre.

La gravité des maux communs en faisait désirer le remède. La jalousie excitée par Charles-Quint, et le désordre des finances de ce monarque, donnaient l'espoir que l'indépendance de l'Italie trouverait d'énergiques défenseurs. Par malheur, les Italiens avaient perdu l'habitude des armes, et ces hommes courageux, qui affrontaient le danger pour piller et dominer, ou qui vendaient leur valeur, n'étaient que la lie de la nation; pleins d'énergie pour les petits exploits, ils manquaient du véritable courage qui naît d'un sentiment généreux. D'un autre côté, les gouvernements n'avaient plus cette fermeté avec laquelle

autrefois ils résistaient aux étrangers et aux nationaux. Venise vivait au jour le jour, et le pape hésitait. Charles-Quint promettait au pontife de rétablir un Italien dans Milan, et de restituer Parme et Plaisance au saint-siége; puis, vieille tactique des rois, il agitait la question des hérésiarques et des conciles, pour effrayer le pape et l'amener à subir ses volontés.

Déjà Luther avait grandi au point d'effrayer le monde catholique. Maximilien l'avait protégé, en disant : *Il pourra un jour être bon à quelque chose*. Alors Charles-Quint, « reconnaissant « que le pape avait grande crainte de cette doctrine de Luther, « voulut s'en faire un frein pour le tenir (1). » Clément espéra que, dans la ruine de l'Italie, l'Église, du moins, triompherait avec l'agrandissement de Charles, qu'il regardait comme un catholique fervent. Nous avons, en effet, une lettre de Clément, dans laquelle il propose à Charles de former une ligue avec les princes orthodoxes, à l'effet d'extirper par le fer et le feu cette plante vénéneuse. C'est ainsi que, partagé entre deux intérêts, Clément VII ne sut être ni bon pape ni bon Italien (2).

Cependant, dès que la guerre éclata, il n'est pas besoin de dire avec quelle ardeur les Italiens se préparèrent à la lutte, sentant bien qu'elle devait décider de leurs destinées. Le duc d'Urbin, général des Vénitiens, s'avança sur le Milanais, tandis que Guido Rangone et Guicciardini, l'historien, marchèrent avec les troupes pontificales; mais les alliés ne savaient point agir de concert, et le pape trouvait qu'on n'avait pas pour lui les égards qui lui étaient dus; le Medeghino, qui recevait de Clément des sommes considérables pour lever des Suisses, les dépensait dans son propre intérêt; le duc d'Urbin, qui se donnait pour un imitateur de Colonna, traînait la guerre en longueur; « enfin les secours de « Français, très-étendus en paroles, devenaient chaque jour

(1) VETTORE.

(2) *Un papato composto di rispetti,*
Di considerazioni e di discorsi,
Di più, di poi, di ma, di sì, di forsi,
Di pur, d' assai parole senza effetti, etc.

(BERNI.)

Pontificat tout de craintes, d'égards,
Et de considérants et de discours frivoles,
De si, de mais, de puis, de peut-être, de cars,
Pauvre d'effets, et plus riche en paroles.

« plus minces en réalité (1), » surtout depuis que François Ier avait entamé de nouvelles négociations avec l'empereur.

Milan était tyrannisé par Antoine de Leyva et Alphonse d'Avalos, qui cherchaient, au moyen de supplices atroces et d'exactions brutales, à faire naître des soulèvements, pour justifier de nouvelles rigueurs ; plusieurs Milanais se tuèrent pour échapper à ce joug de fer, et beaucoup d'autres émigrèrent, lorsque Leyva leur en donna la permission pour faire de l'argent.

Leyva punit de mort un gentilhomme qui ne lui avait pas ôté son chapeau. Le peuple, indigné [illegible]va, pénétra de force dans le vieux palais, où il tu[illegible]uante fantassins de garde, s'empara du clocher, en [illegible] sentinelles, et combattit jusqu'au matin, avec une [illegible]uelques centaines de citoyens. Mais les lansquenets mirent [illegible] à différents endroits de la ville, et les Espagnols, accourus en plus grand nombre, envoyèrent les chefs au supplice ou en exil ; ils tinrent les autres à leur discrétion, et Milan fut livrée à la cupidité des soldats. Peu contents d'avoir dévasté la campagne et saccagé les boutiques, ils chargèrent de liens tous leurs hôtes, afin de leur extorquer, à force de mauvais traitements, le peu qu'ils auraient pu cacher (2). 1526. 16 juin.

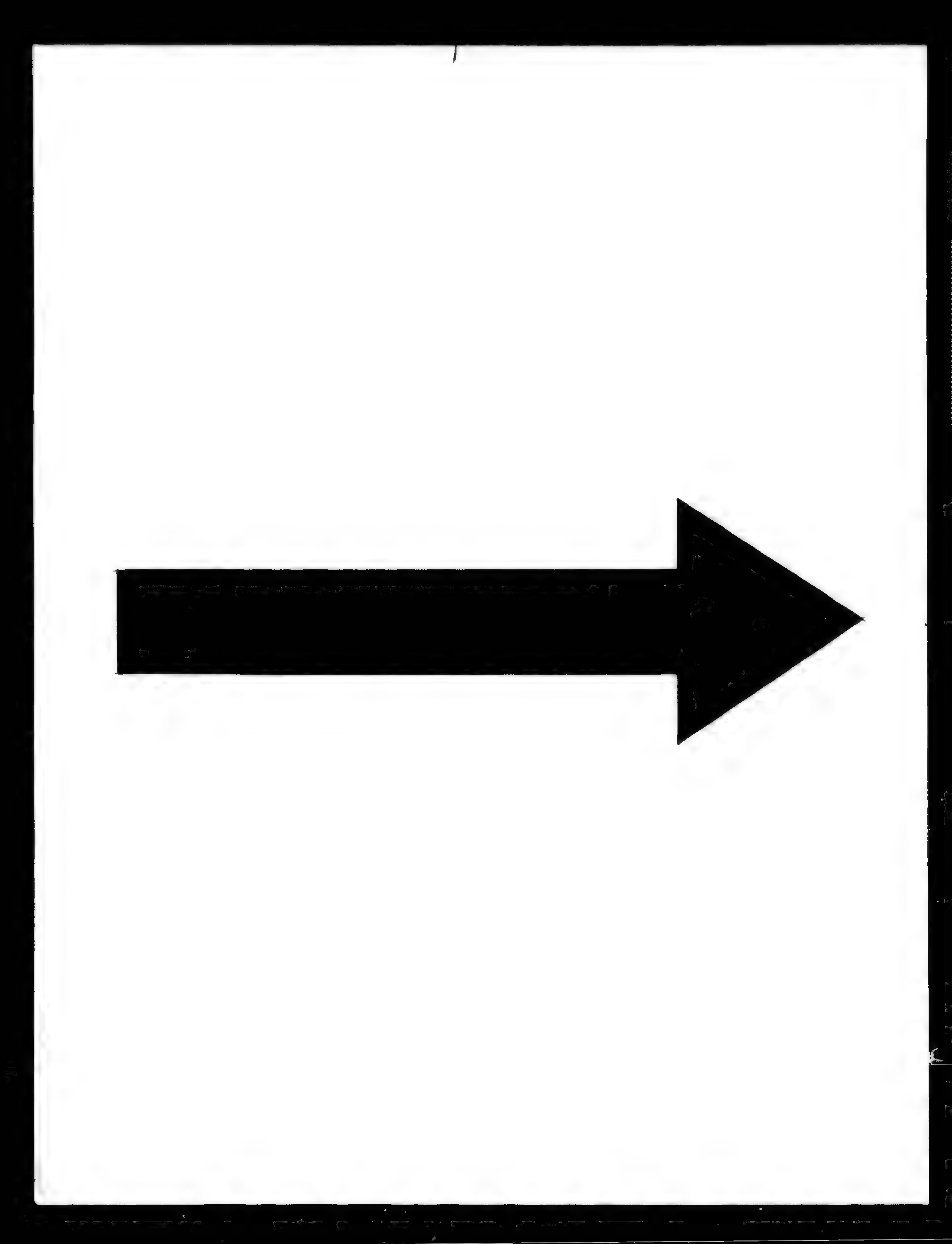
Le château de cette ville fut contraint de capituler sous les yeux des confédérés, dont la lenteur ne se démentait pas, et François Sforza eut de la peine à s'échapper. Sienne, qui s'était déclarée pour la bannière impériale, ne put être forcée par les Florentins, ni Gênes par André Doria, amiral de la flotte pontificale. Jean de Médicis, le plus vaillant Italien de cette époque, mourut d'une blessure. Machiavel s'était flatté de l'espérance de le voir se former, à la tête de ses bandes noires, un État indépendant, et chasser les étrangers de l'Italie. Voilà sur quels hommes les Italiens étaient réduits à compter pour leur affranchissement. 24 juillet.

Le connétable de Bourbon, sans le moindre ménagement pour un pays qui lui avait été promis, l'accablait d'exactions énormes (3), afin de payer ses troupes, auxquelles depuis longtemps l'empereur ne donnait plus de solde, et qui demandaient à grands cris le pillage d'une cité opulente.

(1) GUICCIARDINI.

(2) Voir GUICCIARDINI, livre XVII.

(3) Il condamna Morone à mort ; puis, lui ayant fait grâce moyennant vingt mille ducats, il le prit pour son secrétaire et l'âme de ses conseils.



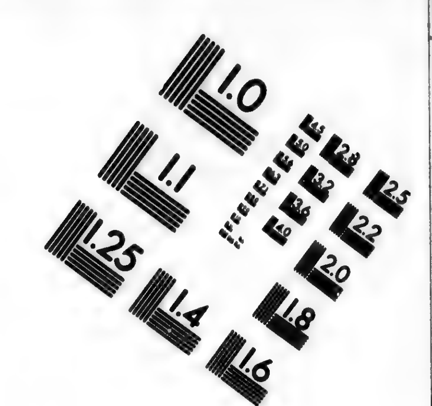
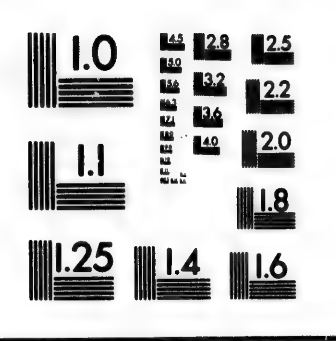


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



Clément VII, effrayé, prêta l'oreille aux suggestions du rusé Hugues de Moncade, ambassadeur de Charles-Quint et digne élève du duc de Valentinois, qui lui promit de faire sa paix avec l'empereur et avec les Colonna, alors menaçants pour le saint-siége. A peine le pape, dupe de cette astuce diplomatique, eut-il stipulé avec Lannoy et congédié ses troupes, que le cardinal
1526. Septembre. Prosper Colonna (1), d'accord avec Moncade, attaqua Rome, et mit à sac Transtevere et le Vatican. Clément voulut faire prendre les armes au peuple, mais le peuple refusa de servir un pape qui était la cause de ses maux : « Non-seulement les moines « dans les chaires, mais certains ermites au milieu des places « prêchaient la ruine de l'Italie et la fin du monde; il y en avait « même parmi ces derniers qui, persuadés qu'on ne pouvait voir « des temps pires, disaient que le pape Clément était l'Ante-« christ (2). » Contraint de se réfugier dans le château Saint-Ange, où il ne trouva de vivres que pour trois jours, ce pontife dut capituler avec Moncade, pardonner aux Colonna, et rappeler ses troupes de la Lombardie.

Cette retraite affaiblit la sainte ligue. D'un autre côté, comme Charles-Quint n'était pas en mesure de payer ses troupes, elles adressèrent leurs réclamations à Georges Frundsberg, comman-
1527. dant du Tyrol; alléché par le riche butin que d'autres capitaines faisaient en Italie, il recruta une bande d'Allemands, dont le nombre s'accrut en route, et vint recueillir sa part de pillage; il jurait *par le glorieux sac de Florence* et portait à l'arçon de sa selle des licous de soie et un autre d'or, pour étrangler les cardinaux et le dernier des papes.

Ayant trouvé par son crédit, et moyennant des gages, l'argent nécessaire à la solde de trente-cinq compagnies de lansquenets, il s'entendit avec le connétable de Bourbon pour assaillir Rome, où l'exemple des Colonna promettait un pillage productif et facile. Cette tourbe, de langues et de religions diverses, sans discipline, ni approvisionnements, ni bagages, qui n'avait en vue que le butin, et ne répondait à ses officiers que : *Payez-moi*, traversa l'Italie comme un nuage de sauterelles. Le duc d'Urbin pouvait l'arrêter; mais il préféra, à la gloire d'être le libérateur de Rome, la satisfaction de se venger des Médicis, qui l'avaient dépouillé naguère de son duché. Clément VII se reposait sur le

(1) Paul Jove a écrit d'une manière pittoresque la vie de ce cardinal.
(2) Varchi.

traité qu'il venait de conclure avec Lannoy, venu pour défendre le royaume de Naples, et qui avait promis sa protection au saint-père contre le connétable de Bourbon. Lorsque l'effroi général l'eut arraché à ses fluctuations habituelles, il vendit des chapeaux de cardinal, ce qu'il avait refusé de faire jusqu'alors, pour se procurer de l'argent et recruter des troupes, sollicita les offrandes volontaires des citoyens, et implora ses alliés, qu'il avait lâchement abandonnés.

5 mai.

Il était trop tard. Le connétable vint camper dans les plaines voisines de Rome ; la capitale du catholicisme et des arts fut assiégée par des barbares et des protestants. La jeunesse romaine se leva pour la défendre; mais, novice et inhabile aux armes, desservie, en outre, par les Gibelins joyeux du triomphe des Impériaux, elle fut bientôt mise en fuite. Les lansquenets, faute d'échelles, s'aidaient de leurs longues épées pour escalader les murs; le connétable de Bourbon, à leur tête, tomba frappé d'un coup mortel. Déjà une attaque d'apoplexie avait contraint Frundsberg à se retirer. L'armée, sans chefs et livrée, sans frein, à ses appétits de vengeance et de pillage, s'empara en deux heures de la cité Léonine, à l'exception du château Saint-Ange, où Clément VII s'était réfugié ; Romains, Suisses, tous les défenseurs de la ville furent égorgés, et le reste abandonné à la brutalité d'une soldatesque furieuse.

Sac de Rome. 1527. 6 mai.

Les sacs terribles des temps d'Alaric n'offrent rien d'aussi hideux ni d'aussi effroyable que ce qui se passa alors en pleine civilisation, au nom du roi catholique. Les couvents furent forcés, et les religieuses enlevées, pour être livrées aux bras de soldats effrénés ; au milieu d'orgies où les vases sacrés étaient profanés sur les autels, convertis en tables de banquets, des Allemands ivres, affublés des chapeaux des cardinaux et d'ornements sacerdotaux, les livrèrent à la risée dans les danses obscènes, et outragèrent les femmes sous les yeux de leurs maris enchaînés; on ne respecta pas même les tombeaux, et un anneau d'or fut arraché du doigt de Jules II. Les luthériens se faisaient une joie de fouler aux pieds les choses sacrées, et de détruire l'*idolâtrie* des tableaux et des statues. Le cardinal d'Aracœli, qu'ils enfermèrent dans un cercueil, et dont ils célébrèrent les obsèques avec dérision, fut promené par eux dans les rues de Rome; ils s'enivrèrent, dans son palais, du vin dont ils remplissaient les calices, puis ils l'envoyèrent, en croupe d'un des leurs, mendier sa rançon de porte en porte. Ils voulaient forcer un prêtre à donner la

communion à un âne, et jetèrent les bulles papales en litière à leurs chevaux; enfin ils se rassemblèrent dans une chapelle du Vatican, et là, cardinaux travestis d'un conclave grotesque, ils dégradèrent le pontife et proclamèrent Luther à sa place.

A peine délivrés des Allemands, les Romains eurent à subir
1527. les Espagnols, qui recommencèrent les outrages, les tortures et les extorsions. Pour combler la mesure, survinrent les paysans du cardinal Colonna, et le ravage fut renouvelé. Italiens, Espagnols, Allemands, semblaient rivaliser à qui ferait le plus de mal, non-seulement aux prélats et au clergé, mais à une population innocente.

Clément VII finit par capituler, en s'obligeant à rester prisonnier de l'armée jusqu'au payement complet de quatre cent mille ducats; à céder Parme, Plaisance et Modène; à recevoir des garnisons impériales; enfin à se rendre à Nola ou à Naples, pour attendre les ordres de l'empereur.

Charles-Quint n'avait d'autre tort, dans ce brigandage, que celui d'un homme qui déverse un torrent sur la campagne, sans prévoir les ravages qu'il ne pourra empêcher; c'était donc pour abuser les autres et sa propre conscience, qu'il ordonnait des prières pour la délivrance du pape, prenait le deuil de ce désastre et se justifiait auprès des autres princes. Mais, charmé de montrer au monde qu'il pouvait se venger de quiconque se rapprochait de la France, il ne diminuait pas d'un écu la rançon imposée au saint-père; il cherchait même à l'attirer en Espagne, et « l'opinion des plus sages était qu[illegible] voulait ramener la papauté à la simplicité et à la pa[illegible]é ancienne, quand les « pontifes, sans se mêler des choses temporelles, s'occupaient « uniquement des spirituelles. Cette résolution, par suite des « abus infinis et des déportements affreux des pontifes passés, « était grandement louée et désirée de beaucoup. Déjà même « des gens du peuple disaient que, le pastoral et l'épée n'allant « pas bien ensemble, le pape devait retourner à Saint-Jean de « Latran pour y chanter la messe (1). »

Toute la chrétienté fut indignée de la manière sauvage dont venaient d'être traités la métropole du monde et le chef de l'Église. François Ier et Henri VIII firent alliance à Amiens, pour
18 août. délivrer le pape et les fils de France, assurer à Sforza le duché de Milan, et réprimer le monarque autrichien. Charles-Quint

(1) VARCHI.

accusa François Ier d'avoir manqué à sa parole, et lui fit savoir qu'il était prêt à le soutenir d'homme à homme; François lui donna un démenti, et les cartels furent échangés (1); ils déterminèrent même le lieu et le jour où le combat devait avoir lieu. On sait qu'ils éludèrent le duel, et qu'ils laissèrent vider la querelle aux nations. S'ils l'avaient vidée eux-mêmes, et qu'ils 1527.
eussent péri tous les deux, combien de larmes et de sang n'eussent-ils pas épargnés aux nations, et surtout à la pauvre Italie, qui, désolée de nouveau par la peste, présent de ses formidables hôtes, dut encore se préparer à de nouvelles guerres.

Tandis qu'André Doria, qui, faute d'être payé par le pape, avait quitté son service, s'emparait de Gênes, Lautrec passa les 1er octobre.
Alpes à la tête de trente mille Français, vengea sur Pavie la captivité de son maître, et se dirigea vers Rome pour délivrer le pape.

La famine était extrême dans cette ville, les paysans n'osant porter de provisions au marché; les généraux impériaux ne pouvaient, sans nouvelles sommes d'argent, arracher les soldats de ces murs, où ils se gorgaient du sang et de l'or des Romains. Clément mit aux enchères cinq chapeaux de cardinal au prix de cent mille écus, et emprunta deux cent mille autres écus à de gros intérêts; toutefois il ne put se procurer la rançon qu'il avait promise, et les Allemands, furieux, poussaient des vociférations de mort. Des évêques, des archevêques et des personnages considérables de Rome, donnés par le pape en otage, furent trois fois conduits enchaînés au champ des Fleurs, avec menace d'être pendus si l'argent tardait davantage; ils ne purent échapper au danger qu'en enivrant ces furieux, et Clément VII lui-même réussit à s'enfuir travesti. Mais il devait de la reconnaissance aux Novembre.
Français pour la protection qu'ils lui avaient accordée, et Henri VIII, en récompense de ses secours, lui demandait de prononcer la dissolution de son mariage avec Catherine d'Aragon; d'un autre côté, Charles-Quint menaçait de le déposer, s'il y consentait. Il revint donc à sa politique habituelle, flottant sans cesse au milieu de ses prévisions subtiles, et, pour ménager chacun, il se fit des ennemis de tous.

Au milieu de la peste et des soldats, ces deux fléaux dont on ne savait quel était le pire, la désolation continuait dans Rome. Quand ces bandes farouches n'y trouvèrent plus rien à piller,

(1) Varchi rapporte (*Storie*, liv. V) ces cartels, qui sont chose curieuse.

elles se répandirent dans le voisinage, dévastant et rançonnant tout sur leur passage. Irrités de leurs ravages, les paysans, plus d'une fois, sonnèrent le tocsin, tombèrent sur leurs détachements et les massacrèrent. Pendant ce temps, les anciennes factions se ranimaient, et les vengeances s'exerçaient avec furie entre les Orsini et les Colonna, toujours pour la plus grande ruine du pays.

La dévastation continuait depuis huit mois, lorsque le prince Philibert d'Orange, qui avait pris le commandement de ce qui restait d'Impériaux, les détermina à sortir du territoire pontifical, et se renferma dans Naples. Lautrec, dont l'armée s'était
1528. 29 avril. renforcée des bandes noires, vint l'assiéger dans cette ville; après avoir soumis la contrée, avec la facilité que l'on rencontre d'ordinaire dans les pays où le peuple ne veut pas même savoir qui restera le maître, Lautrec assiégea la capitale par terre, tandis qu'André Doria l'attaquait par mer. L'amiral génois, imitant sur les flots ce que les autres faisaient sur la terre, avait équipé douze galères à ses frais, et se mettait au service de qui le payait; il défit la flotte castillane, envoyée au secours de Naples, tua le vice-roi Moncade qui la commandait, et fit prisonnier le marquis du Guast ou del Vasto.

François Ier avait envoyé d'autres renforts sous les ordres du comte de Saint-Pol, qui fit la guerre en Lombardie (1) avec des
1529. 21 juin. chances diverses, jusqu'au moment où il fut battu et fait prisonnier par le farouche Antoine de Leyva.

1528. Lautrec s'était arrêté si longtemps sous les murs de Naples que l'argent lui manqua; l'épidémie survint, et le mauvais air, les

(1) « Comme je me souviens que jamais les Français ne sont sortis vainqueurs d'aucune entreprise qui ait tiré en longueur, je crains qu'il n'en soit de même de celle-ci. Je sais, en effet, combien ils ont toujours confiance en leurs affaires, et combien ils comptent sur la faiblesse de leurs ennemis. Il me semble déjà voir que, sur la connaissance qu'ils ont que les lansquenets des Impériaux s'en retournent chez eux, ils se relâcheront de leurs précautions, et que ce brave homme de monseigneur de Saint-Pol se trouvera, arrivé en Italie, qu'il se sera embarqué, comme on dit, sans biscuit, c'est-à-dire qu'on n'aura pas soin de le pourvoir d'argent... Mais, pour l'amour de Dieu, quand vous écrivez quelque chose qui ne soit point en faveur des Français, faites attention à ne pas le dire autrement qu'en chiffres; car il ne suffit pas que vous l'écriviez par suite du regret que vous éprouvez de ce que les choses ne vont pas heureusement pour eux, comme je le fais moi-même; leur habitude étant de prendre toujours en mauvaise part ce qu'on leur dit contre leur désir, et de croire que celui qui s'exprime ainsi, le fait par malignité, et parce qu'il souhaite qu'il en soit de la sorte, etc., etc. » *Lett. de Pr. à Pr.*, III, 27.

excès des soldats et l'insalubrité des logements eurent bientôt moissonné les assiégeants qui, en un mois, furent réduits de vingt-cinq mille à quatre mille seulement. Les chefs ne furent pas épargnés, ni Lautrec lui-même. Le siége de Naples se trouva donc levé; Michel-Antoine, marquis de Saluces, prit le commandement, se retira dans Averse, et, contraint de se rendre, il mourut de honte. 15 août.
Les débris dispersés de cette belle armée qui avait conquis 30 août.
l'Italie périrent de misère dans les écuries; les cadavres abandonnés accrurent les infections de l'air, la mortalité et les imprécations contre les étrangers (1). Les bandes noires, qui avaient montré que la valeur italienne n'était pas éteinte, se dispersèrent alors. L'ingénieur illustre, le mineur Pierre Navarro, qui avait joué un rôle important dans toutes ces guerres, tomba prisonnier, et Charles-Quint ordonna qu'il fût décapité; mais le gouverneur de la forteresse, prenant pitié de ce vieux guerrier, lui sauva la honte du supplice et l'égorgea de sa propre main, dans la prison.

Le prince d'Orange, promu à la vice-royauté de Naples, mit le comble, pendant la paix, aux maux causés par la guerre. Il accusa un grand nombre de feudataires d'avoir favorisé les ennemis, pour les envoyer au supplice et confisquer leurs biens; de plus, il fit payer par les nationaux six mois de solde à l'armée qui avait saccagé Rome. Telles furent les premières violences de ce gouvernement absurde et tyrannique qui, pendant deux siècles, rendit si misérable la plus belle partie de l'Italie.

La défection d'André Doria avait été le dernier coup porté à la fortune de la France. Le marquis du Guast s'était aperçu, pendant qu'il se trouvait prisonnier à son bord, que ce chef souf-

(1) On trouve dans les *Docum. di storia ital.*, publiés par Molini, une lettre précieuse, la deux cent quatre-vingt-onzième, de Théodore Trivulce et de Guido Rangoni, de l'année 1529, dans laquelle ils indiquent les moyens qu'il conviendrait que le roi de France adoptât pour faire la guerre à l'empereur. Ils y disent entre autres choses : « Il est d'autant plus besoin de cette vigilance et de ce soin extrême, qu'on a affaire à des ennemis pleins d'astuce, de perfidie et de malice, qui, par leur obstination ou leur constance, ont la patience d'attendre l'occasion; il semble qu'ils ont toujours dans leur pensée que les armées de votre Majesté et de ses alliés doivent se consumer d'elles-mêmes. Comme c'est ce que l'on a vu arriver déjà plusieurs fois, il faut y pourvoir par toutes les précautions nécessaires dans l'entreprise qu'on dit être sur le point de se faire... Il sera bon de même d'amener de France une quantité convenable de pionniers,... attendu qu'on en trouvera difficilement en Italie, LA MAJEURE PARTIE DES PAYSANS ÉTANT MORTS, SOIT DE FAIM, SOIT DE PESTE, OU AUTREMENT.

frait des hauteurs des courtisans français, de la préférence donnée par le roi à un autre pour l'expédition du Levant, et qu'il voyait avec déplaisir son projet d'attirer à Savone, port dans lequel il avait déjà commencé des travaux, le commerce de Gênes. Le marquis, parvenu à s'insinuer dans son esprit, lui conseilla de soustraire sa patrie au joug de ceux qui venaient de la saccager, et qui en foulaient aux pieds des priviléges.

Gênes semblait être destinée, en effet, à être l'objet de honteux marchés entre l'Espagne et la France; cette dernière puissance ne la conservait même que pour s'en défaire à un prix avantageux. Doria résolut donc de l'arracher aux griffes des deux nations contendantes, et, sacrifiant de timides ménagements d'honneur à l'espoir de devenir le libérateur de sa patrie, il envoya en France demander satisfaction des torts que l'on avait eus envers elle et envers lui. Sur le refus de François Ier, il s'a-
12 septembre. dressa à l'empereur, dont il obtint de si bonnes conditions, qu'il arbora la bannière impériale, et appela Gênes à la liberté. Ce fut un événement très-grave pour l'ensemble des affaires de la France dans des circonstances aussi urgentes; car, dit Brantôme, celui qui n'est pas maître de Gênes et de la mer, ne peut bien dominer l'Italie.

Doria porta donc le dernier coup à l'indépendance de l'Italie en la livrant à Charles-Quint, puis en se faisant l'ami et le soutien de Philippe II; mais il rendit la liberté à Gênes, en refusant d'en accepter la souveraineté que lui offrait Charles-Quint, peu partisan des républiques.

1529. 20 juin. Cependant une réconciliation nécessaire à tous les partis se négociait entre les souverains; enfin l'empereur et le pape se mirent d'accord à Barcelone. Le pontife obtint de meilleures conditions qu'il n'aurait pu les espérer après une victoire. Charles s'engagea à lui faire restituer Ravenne et Cervia par les Vénitiens, et Modène, Reggio et Rubiera par le duc de Ferrare; à rétablir les Médicis dans Florence et Sforza dans Milan, s'il prouvait qu'il avait été étranger aux trames de Morone; enfin, à soumettre les hérétiques d'Allemagne. Le pape promit en retour de donner à Charles la couronne impériale et l'investiture du royaume de Naples, à la charge seulement de l'hommage de la haquenée.

5 août. Paix des dames. D'un autre côté, Marguerite, tante de Charles-Quint, et Louise de Savoie, mère de François Ier, concluaient à Cambrai un arrangement aux termes duquel François Ier renonçait aux

comtés d'Artois, de Flandre et de Charollais, et Charles-Quint à la Bourgogne, qui devait être donnée en apanage au fils qui naîtrait d'Éléonore, fiancée au roi de France. Cette princesse ramena les princes français restés en otage, et dont la rançon fut payée au poids de l'or.

François Ier, qui, pour obtenir des conditions plus avantageuses, avait poussé les États italiens à faire de nouveaux efforts, les abandonnait alors honteusement à la vengeance espagnole, puisqu'il renonçait à tous ses droits, et ne stipulait rien pour ses alliés. Le roi chevalier aurait pu, certes, alors retourner son mot de Pavie, et s'écrier : *Rien n'est perdu, fors l'honneur.*

Marguerite avait dit que, pour ravoir un seul des fils du roi, elle aurait donné mille Florences; aussi cette ville, qui, abusée par les promesses de la France, avait refusé d'écouter Doria et ses hommes d'État les plus avisés, qui lui conseillaient de se rapprocher de l'empereur, se vit alors vendue lâchement, au mépris de ses droits et de ses plaintes. Charles-Quint ayant cédé aux Portugais, pour quatre cent mille ducats, ses droits sur les Moluques, appela à Barcelone André Doria, et lui prodigua les honneurs; il monta sur sa galère capitane, et vogua avec une forte armée vers l'Italie, dont il avait arrêté en lui-même les destinées. L'Italie accueillit avec joie les espérances d'un repos désiré de tous. Les arts déployèrent à l'envi leur éclat dans les fêtes et les cérémonies; à Bologne, Charles eut une entrevue avec le saint-père, pour s'entendre sur la réalisation de leurs communs désirs. L'empereur tenait fortement à Milan, cette clef principale de ses possessions d'Italie; mais, comme le duc François était ouvertement soutenu par les Vénitiens et, sous main, par les autres princes, Charles recula, sauf à reprendre ses projets, comme il le fit dans des temps plus calmes. Il accorda donc à François Sforza le duché de Milan, excepté Pavie, dont Antoine de Leyva fut investi; comme gage des 900,000 ducats qui devaient être payés, moitié comptant et le reste dans l'espace de neuf années, il retint la ville de Côme et le château de Milan. Venise restitua au pape Ravenne et Cervia, à l'empereur les villes occupées sur le littoral napolitain, avec trois cent mille ducats en sus; chacun, réciproquement, devait pourvoir aux besoins des bannis et des réfugiés.

Gênes, Lucques, Sienne, demeurèrent libres, et Frédéric, seigneur de Mantoue, reçut le titre de duc. Charles III de Savoie,

beau-frère de Charles-Quint et oncle de François Ier, qui était parvenu à garder la neutralité, profita de la victoire.

Alphonse de Ferrare, après la mort de Jules II, avait obtenu la paix de Léon X; mais ce pape, qui voulait procurer aux siens un grand État, s'efforçait d'acquérir Modène et Ferrare, soit par la force ou de secrètes pratiques. Sa mort tira Alphonse *ab ungue leonis*, comme il le fit graver sur une médaille; il obtint de l'empereur, qui lui pardonna, Modène et Reggio, et du pape, l'investiture de Ferrare moyennant cent mille ducats.

1530. 22 février et 24 mars. Charles-Quint voulut s'épargner, sinon le remords, mais la honte de voir Milan et Rome dans l'état déplorable où elles étaient réduites; il reçut donc dans Bologne même la couronne de fer et celle d'or. Il fut le dernier empereur d'Allemagne couronné par un pape; en effet, puisque l'épée donnait l'Empire, quelle signification pouvait avoir encore un couronnement fait par le représentant de l'Italie? Les Italiens, las et découragés, s'abaissèrent à flatter Charles-Quint, et disaient que jamais ils n'auraient pu s'imaginer que l'auteur de tant de désastres fût si affable et si courtois.

Ainsi l'accord des puissants consommait l'abaissement de l'Italie, commencé par leurs discordes. Tout équilibre restait rompu entre les petits États, asservis à l'empereur ou affaiblis. Le pape, effrayé des progrès de la réforme, tendit la main à cet empire que ses prédécesseurs avaient fait trembler tant de fois. Bien que l'opposition régulière de la papauté eût fait sa gloire et sa grandeur dans le passé, elle changea de devise, et se rangea du côté des gibelins, qui décidèrent désormais de l'avenir de l'Italie. Qu'y gagna-t-elle? si elle avait eu à souffrir des ravages de la peste et de la guerre, maux passagers qui ne détruisent pas les germes de la prospérité d'une nation, elle vit alors s'implanter sur le sol une administration absurde, des principes meurtriers, l'oppression systématique de la pensée et de l'industrie.

CHAPITRE VII.

RÉTABLISSEMENT DES MÉDICIS. — TROISIÈME GUERRE ENTRE CHARLES-QUINT ET FRANÇOIS I[er]. — DERNIERS SOUPIRS DE L'INDÉPENDANCE ITALIENNE.

Florence, qui seule n'avait pas été comprise dans le traité de paix générale, était l'unique reste de l'indépendance italienne. Après la mort de Laurent de Médicis, dernier descendant de Cosme, le Père de la patrie (1), les Florentins avaient engagé 1519. 28 avril. Léon X à rendre la liberté à leur ville; mais il leur envoya le cardinal Jules, bâtard de sa maison, qui promit de ne s'arroger ni la nomination aux charges, ni aucune autre prérogative seigneuriale. En effet, il se concilia tellement l'affection générale, que ceux même qui désiraient la liberté de leur patrie, ne le voyaient pas de mauvais œil; mais, comme les partisans des Médicis prédominaient et tyrannisaient les autres citoyens, on ne parvenait aux charges que favorisé par eux. Clément VII envoya ensuite à Florence deux autres bâtards : Hippolyte, fils de Julien, troisième fils de Laurent le Magnifique, et Alexandre, que Laurent, duc d'Urbin, avait eu d'une esclave. Lorsque les revers du pape Clément leur permirent de reprendre courage, ils renvoyèrent les Médicis, exilés pour la troisième et dernière fois, et constituèrent 1527. 17 mai. son gouvernement libre, sous la direction du grand conseil du peuple.

Florence, dont l'importance propre était perdue, se trouva entraînée dans la fortune et la politique des Médicis, et contrainte, selon les caprices de Clément, de fournir des hommes et de l'argent. A l'époque où le connétable de Bourbon s'avançait sur Rome, les citoyens de Florence demandèrent des armes pour se défendre; voyant qu'on leur en refusait, ils poussèrent leur ancien cri de *Peuple et liberté!* mais il fut bientôt étouffé.

La constitution de cette république n'embrassait pas dans la même égalité les nobles et les plébéiens, la ville et la campagne. On distinguait alors dans Florence les *sopportanti*, citoyens imposés, c'est-à-dire payant la dîme de leurs biens, et les *non sopportanti*, qui vivaient de leur travail. Quelques-uns des imposés

(1) Il existe à la bibliothèque Corsini une histoire manuscrite de Florence, par Francisco Vettori, depuis 1512 jusqu'en 1527.

n'étaient pas admissibles au conseil, ni aux offices ou magistratures; on réservait le plein droit de cité et les offices à ceux dont les aïeux avaient participé aux trois offices majeurs de la seigneurie, du collége et des bons hommes. Parmi les citoyens privilégiés ou *statuali*, on qualifiait de *grands* ceux qui figuraient sur le rôle des arts majeurs, et de *petits* ceux qui appartenaient aux quatorze arts inférieurs. D'autres payaient les contributions de Florence; mais, comme ils habitaient la campagne, on les appelait sauvages (*selvatichi*) (1).

Le gonfalonier Nicolas Capponi, homme d'un cœur droit, n'avait pas assez d'énergie ou de ressources dans l'esprit pour réprimer la violence des *arrabiati;* il se flatta donc de les contenir à l'aide des grands; toujours bercé de l'espoir qu'il pourrait s'entendre avec les Médicis, ce qui n'était pas plus possible que de mettre les grands d'accord, il s'était mis à la tête des *palleschi* (partisans des Médicis) et des *piagnoni* (anciens partisans de Savonarole). Balthazar Carducci et Dante, de Castiglione, menaient la faction populaire, faction bruyante, qui voulait opposer la haine générale au retour des Médicis.

La peste, qui avait sévi à Florence comme dans le reste de l'Italie, accrut les misères publiques; le frère Barthélemy de Ficaia parcourut le pays en prêchant la pénitence, comme l'avait fait Savonarole. Capponi lui-même, ancien disciple du moine martyr, fit entendre dans le grand conseil le langage de son maître. « Lorsqu'il eut fini, il se prosterna à terre, en s'écriant à haute « voix : *Miséricorde!* et, à son exemple, tout le conseil s'écria : « *Miséricorde* (2)! » puis, sur sa proposition, le Christ fut élu roi perpétuel. Sa dévotion ne l'empêchait pas de songer à améliorer, autant qu'il le pouvait, l'administration, les finances et la justice. Secondant le zèle public, il organisa une milice urbaine de quatre mille citoyens de familles *statuali*, et s'occupa de compléter les fortifications de Florence; mais à quoi pouvaient servir de petites mesures d'intérieur, quand les destinées de l'Italie se décidaient au dehors?

Les Florentins avaient trouvé de l'avantage à se déclarer pour Charles-Quint, qui retenait prisonnier le pape, leur ennemi; mais, détestant l'insolence espagnole, ils restèrent fidèles à la France, sans s'apercevoir que cette puissance cherchait (comme il

(1) *Voyez* VARCHI, *Storia*, à la fin du livre III.
(2) VARCHI.

était arrivé souvent) à compromettre les autres pays pour se sauver elle-même. En effet, elle ne stipula rien en leur faveur, lorsqu'elle fit son traité de paix. Dans le moment où il s'éloignait de l'Italie pacifiée, pour ne pas entendre de nouveaux gémissements, l'empereur envoya l'écume de ses troupes éteindre, dans la capitale de la Toscane, le dernier souffle de la faction guelfe; il ne voulait pas que Florence eût seule une existence propre au milieu de l'anéantissement général. Lâchement trahie par le roi de France, qui ne cessait de l'encourager par des promesses (1), 1529.
elle fit porter ses plaintes à l'empereur et « déclarer qu'elle était « prête à consentir à tout arrangement, pourvu qu'il lui conser- « vât son indépendance; mais les envoyés, plutôt bafoués comme « marchands qu'honorés comme ambassadeurs, plutôt dupés « qu'écoutés (2), » n'obtinrent d'autre satisfaction que d'être livrés à la merci de Clément VII, le plus grand ennemi de Florence.

Il ne resta donc plus à cette république d'autre espoir qu'en elle-même. Le peuple, qui depuis tant d'années avait perdu l'habitude de la guerre pour se livrer exclusivement au négoce et à l'industrie, s'arma de résolution; il repoussa les conditions de la servitude, et, assailli par tous les princes conjurés pour détruire les anciennes constitutions, il se montra digne de fixer l'attention générale par des faits que l'injustice des temps postérieurs a pu seule ne pas inscrire parmi les plus héroïques de l'histoire. Nicolas Capponi, qui préférait les voies honorables de conciliation à une résistance inutile, perdit la faveur du peuple; non-seulement on le dénigra publiquement, mais on lui fit même son procès pour avoir entretenu des intelligences avec le pape; bien qu'absous de tout soupçon de trahison, il ne fut pas moins déposé, parce que, dans la fièvre populaire, à la pru-

(1) Carducci, ambassadeur à la cour de France en 1529, écrivait : « Comme je pressais maintes fois le roi de se rappeler le dévouement et la fidélité de vos seigneuries envers lui dans ces conjonctures, il m'a exprimé avec tant de force les obligations qu'il croit leur avoir, qu'on ne saurait rien dire de plus; il m'a affirmé qu'il ne voudrait jamais faire aucun arrangement *sans l'avantage total et la conservation de cette cité, qu'il ne considère pas autrement que si elle était sienne*. Dernièrement, monseigneur le grand maître, à qui je rappelais les mêmes choses, m'a répété les mêmes discours et fait des assurances semblables, en me disant : *Monsieur l'ambassadeur, si vous voyez que le roi conclue aucun arrangement avec l'empereur sans que vous soyez compris et nommé en première ligne, dites que je ne suis pas homme d'honneur, et même que je suis un traître.* »

(2) VARCHI.

dence qui tempère on préfère la violence qui entraine. Les Florentins lui substituèrent Balthazar Carducci, et, poussés par les *arrabbiati* et les *piagnoni*, ils se préparèrent aux derniers efforts. Déjà ils avaient fait « le rôle général d'une milice civile « dans toute la ville (1), » et rétabli les bandes de l'*ordonnance*, qui comptèrent dix mille hommes, l'élite du territoire, bien armés, et mieux disciplinés qu'on ne pouvait l'attendre de gens peu aguerris; ce fut une sauvegarde pour la tranquillité publique contre les attentats des partis extrêmes. Michel-Ange Buonarroti, comme autrefois Archimède, dirigeait les fortifications et bastionnait la ville; Hercule d'Este, fils du duc de Ferrare et beau-frère du roi de France, fut nommé capitaine général; Malatesta Baglione, seigneur de Pérouse, et d'autres condottieri en renom, furent pris à la solde de la république; des emprunts forcés, l'argenterie des églises et des particuliers, les pierreries des reliquaires, les terres des ecclésiastiques et des corps de métiers, vendues ou engagées, fournirent l'argent nécessaire; neuf commissaires, investis de pouvoirs très-étendus, furent chargés de diriger la guerre.

Mesures excellentes mais tardives, depuis qu'on avait ouvert la voie au double fléau de la guerre et de la servitude; pour remédier au mal, il aurait fallu se trouver au temps de Charles VIII, lorsque Capponi menaçait de faire sonner le tocsin, ou bien dans les jours et sous l'inspiration de Savonarole, et même encore alors que les Médicis n'avaient pas acquis leur superbe domination par l'influence de l'or, du glaive et de la croix. Maintenant la liberté avait contre elle la haine des provinces mal administrées, le mécontentement des grands opprimés par le peuple, et la tourbe immense des hommes serviles achetés par les Médicis, dont l'habileté séculaire avait su corrompre même les bonnes institutions. L'amour de la pratie, sanctifié comme une religion par les prédications de frère Barthélemy, les nobles vertus guelfes ravivées dans le cœur de la jeunesse, une valeur inattendue chez une population de marchands, ne pouvaient que rendre la chute honorable; comment résister aux efforts conjurés des armes, de la trahison et de la fortune (2)?

(1) Nardi.

(2) Si Clément VII, malade alors, fût mort, et si Ferruccio eût au contraire survécu, c'en était fait des Médicis, et jamais ils n'auraient dominé dans leur patrie.

Le duc de Ferrare, réconcilié avec le pape, lui fournit de l'artillerie, au lieu d'envoyer son fils combattre contre lui; il y avait peu à compter sur la fidélité des troupes mercenaires, qui semblaient redouter plus de vaincre que d'être vaincues, et l'on ne pouvait attendre aucun secours de l'Italie, fatiguée de luttes ou étourdie par la victoire. Baglione, nommé capitaine général, était un guerrier fort habile, mais « impie, très-cruel, souillé de tous « les vices et de tous les crimes (1); » il avait déjà trahi Florence. Clément VII poussait alors sur sa patrie ces mêmes bandes farouches dont il avait été lui-même la victime; elles s'avancèrent sous les ordres du prince d'Orange, qui, « bien qu'il détestât sans « ménagement la cupidité du pape et l'injustice de cette entre- « prise, avait déclaré qu'il ne pouvait s'abstenir de la continuer « sans avoir rétabli les Médicis (2). » Les places se rendirent Octobre. l'une après l'autre, et les partisans des Médicis désertèrent leur patrie. Guicciardini était de ce nombre; il apporta à l'ennemi le secours de ses talents politiques, devenus plus utiles depuis la mort de Morone, qui s'était déshonoré en mettant au service 15 décembre. des ennemis de l'Italie des conseils qu'il avait naguère dirigés contre eux.

Le patriotisme soutenait les Florentins, et Savonarole semblait revivre dans les moines Benoît de Foiano, Zacharie de Fivizzano et Barthélemy de Faënza, qui promettaient le secours de phalanges célestes et la victoire; aussi les citoyens se défendaient-ils avec une ardeur extrême. Les maisons de plaisance, cette parure délicieuse des alentours de Florence, avaient été rasées, et l'on apportait à la ville, pour ajouter à ses fortifications, les orangers, les oliviers, réduits en fascines. Après la grand'messe, célébrée sur la place Saint-Jean, on fit prêter serment aux hommes de l'ordonnance qu'aucun d'eux n'abandonnerait ses camarades, et qu'ils défendraient la liberté jusqu'à la dernière extrémité. En effet, « bien qu'il y eût parmi eux beaucoup de ribauderies « et de très-mauvais penchants, vu qu'ils étaient divisés d'opi- « nions et appartenaient à différents partis, ils s'abstenaient « pourtant d'en venir aux mains les uns avec les autres et « de s'injurier de bouche, disant : Ce n'est pas le moment de « faire des folies; débarrassons-nous d'abord de ces gens-là, « puis nous démêlerons nos affaires entre nous (3). »

(1) Varchi.
(2) Guicciardini.
(3) Varchi.

1530. Dans les premières escarmouches avec le prince d'Orange, on vit se signaler Nicolas Ferruccio, ardent patriote, et type des héros citoyens; il sut maintenir l'abondance dans la place et, qui plus est, la discipline parmi les soldats. Ennemi des demi-mesures qui compromettent une cause sans la sauver, il sévissait avec une rigueur cruelle; après la prise de Volterra, « il fit pendre quatorze Espagnols tombés en son pouvoir. » S'étant emparé des biens des citoyens et de l'argenterie des églises, il défendit à tous sous peine de la vie de sortir de la ville, et logea ses soldats dans les maisons des habitants avec des manières insolentes et dures; il eut recours à des moyens sévères pour trouver de l'argent, et fit pendre pour ce motif deux citoyens à la fenêtre du palais qu'il habitait (1). » Fabrice Mamaraldo lui ayant envoyé un trompette calabrais, il ordonna de le pendre aux murailles, du haut desquelles les soldats, pour railler l'ennemi, faisaient entendre un miaulement qui imitait le nom de ce capitaine. Ferrucio proposa d'assaillir Rome, de corrompre les Allemands et de faire le pape prisonnier (2). A coup sûr, si Florence avait osé confier la dictature à Ferruccio, à Carnesecchi ou à quelque autre patriote, elle aurait mieux fait que de se mettre dans la nécessité de satisfaire aux exigences des condottieri, plus habitués à obéir à des princes qu'à des bourgeois. Les Espagnols, considérant les Florentins comme des marchands et non comme des guerriers, ne les combattaient pas comme des égaux, refusaient leurs défis, et ne voulaient pas les admettre à rançon
2 août. quand ils les faisaient prisonniers. A la malheureuse journée de Gavignana, où périt le prince d'Orange, Ferrucio fut pris, blessé par Mamaraldo et tué par d'autres.

La ville souffrait horriblement de la famine; « on se nourrissait des plus vils aliments; les chats se vendaient à un prix excessif,

(1) SEGNI, *Storie fior.*, liv. IV.

(2) Nous trouvons un fait nouveau, à savoir, que l'on réclama l'assistance des Turcs pendant le siége de Florence. L'ambassadeur Cornaro écrivait à la seigneurie de Venise : « Je ne veux pas manquer de vous dire que ces seigneurs m'interrogent sans cesse sur les choses du monarque turc, montrant en lui grand espoir. Hier ils ont reçu une lettre de Raguse, annonçant que « cette « puissance prépare une nombreuse armée de terre et de mer, et qu'elle a « déjà envoyé, à la Vallona, cent galères et cent palandres. Cette nouvelle a « causé une vive satisfaction à toute la ville, de manière que l'on peut être pres- « que certain que ces seigneurs ont fait connaître au Turc le besoin où ils se « trouvent; il m'a même été fait, de bon lieu, une confidence sur ce point. » *Relazioni Venete*, série II, tome I[er], 279.

le peuple mangeait les rats, et les ânes se servaient dans les banquets, mais on ne goûtait pas de vin (SEGNI). » Au milieu de ces graves circonstances, et dans une telle confusion, il était difficile d'aviser aux moyens de salut. Les partisans des Médicis avaient des intelligences dans la place ; enfin Baglione trahit la république lorsqu'il n'eut plus rien à en espérer. Le doge de Venise dit, en lisant le traité que ce chef mercenaire avait conclu avec le pape : *Il a vendu le peuple, la ville et le sang de ces pauvres citoyens once à once, et il s'est mis un chapeau de traître, le plus grand qui soit au monde.*

Florence fut donc contrainte de capituler, avec garantie pour 12 août.
les personnes et pour la liberté ; mais bientôt une *balia* fut élue, qui se composa de douze *palleschi*, parmi lesquels Baccio Valori, François Guicciardini, Pierre Vettore, Robert Acciaïuoli. La cloche qui, pour la dernière fois, avait convoqué le peuple afin qu'il approuvât ce qu'avaient ordonné ses vainqueurs, fut brisée en morceaux ; les procès, les tortures commencèrent, et les patriotes les plus considérés eurent la tête tranchée dans la cour du lieutenant de police ; le frère Benoît fut envoyé à Rome pour y mourir de misère, de mauvais traitements, de faim et de soif (1). Beaucoup de citoyens furent exilés, et d'autres virent leurs biens confisqués.

Charles-Quint déclara ensuite qu'il restituait à Florence ses 1531.
anciens privilèges, à la condition qu'elle reconnaîtrait pour duc le bâtard Alexandre de Médicis, auquel il avait marié sa fille
naturelle. La *balia* proclama l'hérédité pour lui et ses descen- 5 juillet.
dants, et commanda qu'on applaudît à ce choix.

Les débris de la liberté gênaient encore ceux qui s'étaient attiré l'exécration de leurs concitoyens. Philippe Strozzi insistait auprès du pape Clément pour qu'il fît disparaître les restes du gouvernement populaire ; Vettore conseillait de ne se fier qu'aux soldats mercenaires, en ajoutant : *Mais le bourreau vaut mieux qu'eux ;* Acciaïuoli était d'avis d'appauvrir les ennemis des Médicis ainsi que la ville, et de simuler des conjurations pour irriter l'empereur ; Guicciardini dit à Clément VII qu'il chercherait vainement à rendre le nouveau gouvernement popu-

(1) « A rien ne lui servit d'avoir humblement exposé au pape qu'il était homme, s'il eût plu à Sa sainteté de lui laisser la vie, à composer un ouvrage dans lequel il réfuterait manifestement, à l'aide des passages de la divine Écriture, toutes les hérésies luthériennes. » VARCHI, liv. XII.

laire, et qu'il serait plus profitable de compromettre les riches et les gens éclairés avec le peuple, afin qu'ils ne vissent d'autre moyen de salut que de s'appuyer sur les Médicis (1). Clément VII,

(1) Malheureusement pour la réputation de Guicciardini, un *Discorso sul governo di Firenze*, dont il est l'auteur, a été livré à la publicité ; il s'y exprime ainsi : « Les difficultés principales me paraissent être au nombre de deux : la première, c'est que cet État a contre lui, au plus haut degré, les esprits de la majorité de la ville, qui, en général, ne sauraient être gagnés par quelque douceur, ni par quelques bienfaits que ce soit; la seconde, c'est que notre domination est constituée de telle sorte qu'elle ne peut se maintenir sans de grands revenus; or la source principale en est dans la ville elle-même, et la ville est tellement affaiblie que, si l'on ne cherche pas à accroître ce qu'elle a conservé d'industrie, tout nous échappera quelque jour. Il est donc nécessaire de prendre cela en grande considération. C'est cela aussi qui a empêché de mettre en usage plusieurs remèdes énergiques appropriés à la première difficulté; si la raison qui vient d'être dite ne s'y fût opposée, il faurait fallu renouveler presque tout, attendu qu'il n'est ni utile ni raisonnable d'avoir pitié de ceux qui ont fait tant de mal, et qui, on le sait, feraient pis que jamais, s'ils le pouvaient. Mais plus la cité a de revenus, plus celui qui en est le chef a de puissance, pourvu qu'il y soit le maître; or, diminuer chaque jour les revenus par des exemptions accordées à des sujets, c'est chose mal entendue...

« Il me semble qu'il faut naviguer entre ces difficultés, en se rappelant toujours qu'il est nécessaire de maintenir la cité dans un état prospère, afin de pouvoir se servir de ses ressources, et que ce qu'on voudrait par ce motif réserver pour un autre temps, soit un retard, et non un oubli; en effet, il est bien de ne manquer jamais de marcher adroitement au but que l'on s'est une fois proposé, et de ne perdre, en attendant, aucune occasion de bien établir ses amis, c'est-à-dire de se faire des partisans; car, au point où les hommes sont ici réduits, il faut qu'ils aillent d'eux-mêmes, qu'ils proposent et réchauffent tout ce qui tend à la sûreté de l'État, sans attendre d'y être poussés, comme cela se fait peut-être à cette heure. Il est vrai que les amis sont peu nombreux; mais ils sont dans une position telle que, s'ils ne sont pas entièrement fous, ils savent qu'ils ne peuvent rester à Florence qu'autant que la famille de Médicis y demeurera. Il n'en est pas de nous, en effet, comme de ceux de l'année 34, qui avaient des ennemis particuliers, et se trouvèrent délivrés, dans l'espace de douze ou quinze ans, du plus grand nombre d'entre eux. Nous avons pour ennemi un peuple entier, et la jeunesse plus que les vieillards; d'où il suit que nous avons à craindre pendant cent ans, et que nous sommes forcés de désirer toute mesure qui assure notre position, de quelque nature qu'elle soit...

« Les moyens de former une masse solide et assurée d'amis nouveaux et anciens ne sont pas faciles; je ne blâme pas les engagements par écrit et autres semblables déclarations; mais cela ne suffit pas. Il faut que les honneurs et les avantages soient donnés de manière que quiconque y a part devienne odieux à la généralité, au point d'être forcé de croire qu'il n'y a pas de salut pour lui sous le régime populaire; or cela ne consiste pas tant à étendre ou à restreindre le gouvernement un peu plus ou un peu moins; à s'en tenir aux anciens exemples ou à en trouver de nouveaux, qu'à s'arranger de telle sorte qu'il en

qui n'avait d'autre souci que d'enchaîner les destinées de Florence à celles de sa famille, ne pouvait mieux faire que de confier à ces lâches citoyens le soin de réformer le gouvernement de leur patrie (1). Pour répondre à ses vues, ils supprimèrent la distinction des arts majeurs et des arts mineurs, proclamèrent tous les citoyens égaux en droits, et ne répartirent plus les emplois par quartiers ; ainsi, par l'abolition des priviléges, qui sont le dernier refuge d'un peuple opprimé, ils donnèrent à Alexandre de Médicis la liberté de devenir un monstre. 1532. 27 avril.

François Ier, qui avait honteusement sacrifié l'Italie pour son avantage particulier, ne put, une fois sorti de danger, se résigner à la perte du Milanais ; afin de contrarier Charles-Quint, il prêta

résulte cet effet : ce à quoi la pauvreté et les mauvaises conditions où nous nous trouvons opposent une grande difficulté.

« Je ne vois pas qu'en venant entièrement à la forme d'une principauté, on obtienne ni plus de puissance ni plus de sûreté ; c'est une de ces choses que, si elle était à faire, je croirais presque faite par elle-même, si l'on pouvait proportionner les membres à la tête dans la mesure convenable, c'est-à-dire faire des feudataires dans l'État, attendu que tirer toutes choses à soi ferait peu d'amis ; mais je ne vois pas comment cela pourrait s'effectuer à présent, sans désorganiser les revenus et sans chasser l'industrie de la ville. Dans une telle disette de moyens, il me paraissait convenable, après avoir détruit sans retour les conseils et leurs vieux bavardages, d'élire pour le moment une *balia* de deux cents voix, en n'y faisant entrer que des personnes de confiance...

« En somme, je voudrais que toutes choses pussent marcher d'après cette maxime, qu'il n'y a aucun bien à faire à quiconque n'est pas des nôtres, sauf ceux dont on a besoin, et dans le seul but d'en tirer le plus d'utilité et le plus de profit possible. Tous les autres moyens, non-seulement sont à rejeter, mais sont nuisibles. » *Lett. de Pr. à Pr.*, III, 124.

(1) Le pape disait à Nerli, alors à Rome : « Tu diras de notre part à ces citoyens, auxquels tu jugeras pouvoir t'adresser, que le temps nous a presque amené à vingt-trois heures (l'avant-dernière heure du jour, presque à la fin de la vie), et que nous avons résolu de laisser après nous l'état de notre famille assuré dans Florence. Dis donc à ces citoyens qu'ils songent à un gouvernement de telle sorte qu'ils aient à courir avec lui les mêmes dangers que notre maison, et qu'ils l'organisent de manière qu'il ne puisse plus arriver à notre maison ce qui advint en 1494 et en 1527, savoir, que nous en soyons chassés seuls, et que ceux qui auraient joui avec nous des avantages du pouvoir y restassent chez eux comme ils y restèrent. Il faut enfin que les choses s'arrangent de telle façon que, si l'État doit être perdu, nous et eux nous nous en allions tous de compagnie. Or tu diras clairement à ces citoyens, et de manière qu'ils l'entendent, que telle est notre intention et notre volonté très-ferme. Quant aux autres choses, nous permettrons volontiers, comme il est juste et raisonnable, qu'elles soient arrangées le mieux possible pour que nos amis (ceux qui veulent courir la fortune de notre maison) tirent, des avantages de la position, la juste part revenant équitablement à chacun. »

secours aux protestants d'Allemagne et à la ligue de Smalkade.
Il tâcha de s'allier avec Henri VIII et Clément VII, et demanda
même à ce dernier, afin de le détacher de l'empereur, la main de
Catherine de Médicis pour son second fils ; c'était pour cette
famille un événement si glorieux que le pape vint lui-même à
Marseille pour traiter l'affaire en personne.

1533. Le roi expédia aussi à Milan un certain Albert Merveille, chargé
de presser François Sforza, avec le plus grand secret, de se liguer
avec la France. Le duc de Milan prêta l'oreille à ses suggestions ;
mais, redoutant la vengeance de ses maîtres, à peine eut-il craint
d'être découvert, qu'il fit arrêter et décapiter l'émissaire français,
1535. sous le prétexte d'un meurtre. Il mourut lui-même peu après,
sans être regretté, et l'empereur occupa le duché comme fief
vacant (1).

Alors le roi très-chrétien, que le meurtre de son ambassadeur avait indigné, fit revivre ses prétentions, auxquelles il n'avait renoncé dans le traité de Cambrai qu'en faveur de Sforza ; il s'empara des biens de Charles III, duc de Savoie, surnommé le Bon, qui favorisait les Impériaux.

Charles-Quint, afin de ne pas avoir une grosse armée à entre-
tenir, avait organisé une ligue entre tous les États d'Italie, qui, à
l'exception de Venise, devaient fournir un contingent sous les
ordres d'Antoine de Leyva, tandis que les bandes pillardes et
1536. sanguinaires des *bisogni* étaient envoyées en Morée et en Sicile.
Lorsqu'à son retour de l'expédition de Tunis, d'où il revint chargé
de gloire et de dettes, il fut informé des nouvelles de France, il
éclata en invectives, renouvela son cartel au roi, et voulut ré-
duire François Ier à être le plus pauvre gentilhomme de son
pays. Pour réaliser ses menaces, il concentra en Lombardie des
Allemands, des Espagnols et des Italiens ; au moment d'envahir
la France, il en distribua les grandes seigneuries entre les siens, et
dit à Paul Jove : *Tu n'as qu'à tailler ta plume d'or, car je vais
te donner grand'matière à écrire*. Un prisonnier français, au-
quel il demandait combien il y avait de journées depuis la fron-
tière jusqu'à Paris, lui répondit : *Douze ; mais douze journées*

(1) « Cette mort du duc de Milan a soulevé un grand nombre d'esprits et l'on redoute des troubles. Les Espagnols déclarent hautement que le fief revient à l'empereur, et qu'il le veut pour lui-même ou pour les siens ; les Français menacent ; les Ursini, etc., se préparent pour une nouvelle guerre. Que Dieu nous assiste, et nous inspire de bons conseils dans ces graves circonstances ! » *Lettre* de Jér. Negro.

de bataille. Les astrologues ayant annoncé que Leyva était destiné à conquérir la France, Charles-Quint lui confia, contre l'avis de ses conseillers les plus expérimentés, le commandement de l'armée qui envahit la Provence. Mais les Impériaux trouvèrent le pays sans habitants, les fortifications démantelées et les vivres détruits ; alors, consumés par la faim, et, « ayant appris ce que c'est que d'avoir affaire à des Français sur leur territoire, défendant leurs femmes, leurs enfants, leurs foyers et leurs églises (1), » ils furent obligés d'abandonner le siége de Marseille, après avoir perdu, par la maladie, vingt-cinq mille hommes et Leyva lui-même, pour s'en retourner, par Gênes et Barcelone, en butte à la vengeance des paysans.

Les armes de l'empereur n'étaient pas moins malheureuses dans les Pays-Bas ; les troupes du grand seigneur, Soliman, avaient envahi la Hongrie et dévastaient le royaume de Naples. Dans ces circonstances, le nouveau pontife Paul III, de la maison 1536.
Farnèse, proposa une trêve. Charles-Quint, quoique maître des mines de l'Amérique, était dans une continuelle disette d'argent, et les cortès d'Espagne ne lui en accordaient pas ; Gand prit les armes plutôt que de se soumettre à un impôt, et les troupes espagnoles, mal payées, se mutinaient de toutes parts. Il accepta donc comme un triomphe la trêve qui fut conclue à Nice pour 18 juin.
dix ans, et par laquelle chacun devait conserver ce qu'il possédait.

Les deux rois, qui s'étaient réciproquement accusés des plus noirs méfaits avec tant d'animosité, passèrent plusieurs jours ensemble à Aigues-Mortes, dans les termes les plus pacifiques ; puis Charles-Quint, qui avait hâte d'aller réprimer le soulèvement des Gantois, traversa la France pour abréger le chemin. Le 1539.
roi aurait pu alors, ou prendre sa revanche de la prison de Madrid, ou lui arracher de meilleures conditions. Charles en eut grand'peur, et se repentit de sa confiance ; mais François Ier n'eut pas la lâcheté de consentir à la trahison qu'on lui conseillait (2).

(1) Du Bellay.

(2) Triboulet, bouffon de François Ier, était dans l'habitude d'inscrire sur ses tablettes tous les fous qu'il rencontrait. Il y consigna donc le nom de Charles-Quint. François Ier lui en ayant demandé le motif, *C'est*, répondit-il, *parce qu'il s'aventure à traverser la France. — Mais si je le laisse passer sans lui faire aucun tort ? — Alors j'effacerai son nom pour y substituer le tien.*

Charles-Quint considérait les sentiments magnanimes comme une faiblesse ; accueilli avec les honneurs royaux dans la capitale, dont les Parisiens lui présentèrent les clefs, avec le présent d'un Hercule en argent, de grandeur naturelle, il violait l'hospitalité en cherchant à corrompre les courtisans. Il dit à la duchesse d'Étampes, maîtresse du roi, qui voulait lui restituer un anneau d'un grand prix tombé de son doigt : *Il est dans de trop belles mains ;* il donna sa parole au maréchal Anne de Montmorency qu'il céderait le Milanais à un fils du roi, pourvu qu'on ne lui en parlât point tant qu'il serait en France.

On le crut; la cour de France l'accompagna jusqu'à Saint-Quentin, et le roi lui fit rappeler sa promesse; au lieu de l'exécuter, Charles-Quint proposa de céder les Pays-Bas à sa fille Marie, qui épouserait le second fils du roi; enfin il donna l'investiture du duché de Milan à Philippe, son propre fils.

1541. François Ier, voyant donc la guerre imminente, envoya des ambassadeurs pour consolider ses alliances avec la Turquie et Venise; mais ils furent massacrés en route, sans toutefois qu'on saisît leurs papiers. Aussitôt Charles fut assailli par trois armées, du côté de Perpignan, dans l'Artois et le Luxembourg, tandis que la flotte turque ravageait les côtes et venait attaquer Nice. A Cérisoles, le duc d'Enghien livra la plus grande

1544. 11 avril. bataille qui se fût donnée dans le cours d'une guerre de huit ans ; l'infanterie créée par François Ier se distingua par son courage et sa bonne tenue ; les Impériaux essuyèrent une défaite complète, tout le Montferrat fut pris, et le Milanais pouvait être occupé, si François Ier n'eût craint pour ses propres États.

En effet, la chrétienté s'indignait de voir le croissant uni aux fleurs de lis (1); Henri VIII et l'Allemagne se déclarèrent contre la France, qui fut envahie par la Lorraine et Calais; les alliés marchèrent sur Paris, où ils seraient arrivés sans doute, si le manque habituel d'argent et de vivres ne les avait point arrêtés.

1544. 18 septembre. Alors on conclut la paix de Crespy-en-Laonnais, par laquelle François Ier renonçait au domaine direct sur la Flandre et l'Artois, à ses prétentions sur Naples, et s'engageait à restituer à la Savoie tout ce qu'il lui avait enlevé depuis la trêve de Nice ; de son côté, Charles-Quint renonçait à la Bourgogne (2). Henri VIII

(1) Le duc de Savoie fit frapper des médailles avec cette légende : *Nicea a Turcis et Gallis obsessa.*

(2) Les histoires de Paul Jove s'arrêtent ici.

continua encore les hostilités pendant deux ans, et finit par obtenir Boulogne, comme gage de deux millions que la France avait à lui payer. Ainsi se dénouait cette querelle toujours renaissante entre Charles et François, sans que ni l'un ni l'autre tirassent le moindre avantage de tous les malheurs qu'ils avaient infligés aux peuples ; et puis n'avaient-ils pas exposé l'Europe à une irruption des Ottomans? En renonçant à ses prétentions sur l'Italie, prétentions qui avaient failli causer son démembrement, la France gagna en force nationale. Charles-Quint avait eu la gloire de voir son ennemi prisonnier et suppliant, mais sans pouvoir arracher un lambeau de son royaume, et l'opposition de la France avait déjoué ses vastes projets. A la mort de François Ier, qui survint peu après, Charles était sérieusement occupé en Allemagne; cependant les haines nationales fermentaient, et ne tardèrent pas à éclater.

L'Italie languissait, épuisée par quatre guerres. La première, apportée par Charles VIII, ne fit que redoubler les intrigues et révéler la force de l'union, mais aussi l'impossibilité de la maintenir. La seconde, amenée par Louis XII, détruisit l'équilibre et le jeu artificiel de la machine politique, en livrant les plus belles provinces aux étrangers. La guerre entre François Ier et Charles-Quint étendit sur toute la Péninsule l'influence espagnole, et il ne resta plus aux vainqueurs qu'à se disputer entre eux le prix de la victoire. Dans la dernière seulement, le Piémont fut parcouru par les Impériaux et les Français, et souffrit cruellement de l'ambition de ces étrangers qui, rivalisant de valeur et de férocité, s'enlevaient tour à tour les villes et les provinces.

Alexandre de Médicis se montra dans Florence aussi pervers que l'avait fait prévoir sa jeunesse débauchée. Porté au trône par les armes étrangères, considérant ses sujets comme des ennemis, méprisant les lâches qui avaient abattu à son profit les barrières constitutionnelles, entouré de satellites, il donna l'essor à toute la fougue de ses vingt-deux ans. Après avoir construit une forteresse, et défendu sous peine de mort aux citoyens de conserver des armes, il s'efforça, par l'espionnage, les dénonciations secrètes et les supplices, d'amortir cette humeur enjouée qui était le caractère du pays. Il avait en mépris les beaux-arts et les lettres, cette seconde vie de Florence ; ni le respect pour les familles, ni la sainteté du lit nuptial ou du cloître, n'arrêtaient ce tyran brutal, qui, sans distinction de sexe, se livrait aux débauches les plus effrénées ; il humiliait de préférence ceux qui se mon-

Alexandre de Médicis.

traient les plus dévoués à la liberté et que le peuple respectait davantage. Ses ministres et ses soldats rivalisaient à qui l'imiterait le mieux, et les Florentins eux-mêmes oubliaient, au milieu des orgies, leur glorieux passé.

1535. 10 août. Le cardinal Hippolyte de Médicis, son cousin, enviait des honneurs qu'il croyait lui être dus; mais Alexandre ne tarda point à se délivrer de lui à l'aide du poison, en disant : *Nous savons comment nous débarrasser des mouches qui nous gênent.* Philippe Strozzi, d'une famille provinciale, époux de Clarisse de Médicis, vaillant homme de guerre et politique habile, le plus riche particulier de l'Europe, modèle de savoir et de courtoisie, avait épousé les intérêts d'Alexandre, et, pour se faire bien venir de ce prince, lui avait donné de mauvais conseils. Le duc le voyait avec défiance, et chercha même à le déshonorer dans la personne de Louise, sa fille, qu'il fit empoisonner, n'ayant pu la séduire. Philippe, avec le reste de sa famille, se réfugia à Rome, puis en France. Lorsque Clément VII fut mort, Strozzi et les autres bannis en grand nombre adressèrent leurs plaintes et et celles de leur patrie à Paul III, l'adversaire de leurs ennemis; ils envoyèrent aussi exposer à Charles-Quint leurs misères et les infamies du duc, en semant l'or pour se rendre les courtisans favorables. Charles écouta leurs griefs et manifesta le désir de leur rendre justice; mais, comme il redoutait par-dessus tout le rétablissement d'une république guelfe, il accepta les excuses du tyran, que justifièrent d'ailleurs l'infâme éloquence de Guicciardini, un cadeau de quatre cent mille florins, et le mariage qu'il conclut avec la fille naturelle de l'empereur. Lorsque Charles-Quint proposa aux bannis quelques indemnités de peu d'importance et sans aucune sûreté, ils lui répondirent : *Nous ne sommes point venus demander à Votre Majesté à quelles conditions nous devions servir, ni nous excuser de ce que nous avons fait librement pour la liberté de notre patrie; mais pour la prier de nous restituer l'entière liberté qui nous fut promise en* 1530.

Il ne restait aucune espérance, lorsque la vengeance vint d'où on l'attendait le moins. Il existait deux branches des Médicis bourgeois; à l'une appartenait Cosme, à l'autre Lorenzino, jeune homme instruit, mais dissolu, habitué à satisfaire toutes ses fantaisies, espion du duc, compagnon, ministre et instrument de ses débauches. Soit rivalité d'amour, sentiment de honte ou désir de renommée, il songea à recouvrer l'estime des siens par une action qu'il jugeait d'après les idées des classiques,

objet de ses études favorites. Déjà il avait abattu à Rome des statues d'anciens tyrans, fait pour lequel Clément VII, qui l'aimait d'un amour coupable, faillit l'envoyer au gibet; il avait ensuite formé le projet de tuer le pontife, mais sans le mettre à exécution. Une fois il trouva l'occasion de précipiter Alexandre du haut d'un mur qu'ils escaladaient de compagnie; mais il s'en abstint, parce que l'on aurait pu y voir un accident, et non le résultat d'une volonté réfléchie. Ayant donc attiré le duc dans 1537.
sa chambre, sous le prétexte de lui livrer une femme qu'il dési- 6 janvier.
rait depuis longtemps, il le fit égorger par un certain Michel Tavolaccino qu'il avait sauvé de la corde, et qui s'était offert à le servir dans toutes les circonstances.

Lorenzino ne s'était ouvert à personne de son projet, et n'avait pas voulu se concerter avec les bannis; le meurtre accompli, il ne tenta point de soulever le peuple, mais s'enfuit à Venise, d'où il envoya une belle harangue pour faire ressortir son héroïsme. Mais si quelques lettrés applaudirent au nouvel Harmodius, et si les bannis « le portèrent aux nues avec des louanges « excessives, qui non-seulement le comparaient à Brutus, mais « le mettaient au-dessus de lui (1), » le monde ne regarda point comme honorable un acte accompli par « un immense désir de louange; » il erra en fugitif, jusqu'à ce que quelques sicaires gagnèrent, à Venise, le prix auquel on avait mis sa tête.

Florence s'émut de ce meurtre, comme il arrive d'un accident imprévu; bien que les *piagnoni* relevassent la tête en montrant là le doigt de Dieu, bien que les artisans s'écriassent, quand ils voyaient passer ces nobles qui s'empressaient de se saisir du gouvernement : *Si vous ne savez ou ne pouvez faire vous-mêmes, appelez-nous, et nous ferons,* aucun chef ne se leva pour profiter d'un moment qui assurait la victoire au plus prompt. Les bannis n'étaient pas en mesure d'agir, et le cardinal Cybo, principal ministre du duc, prit ses précautions pour empêcher un changement. L'assemblée, déterminée par un discours de Guicciardini et par les armes de Vitelli, général de la garde, résolut de donner un successeur à Alexandre; en conséquence Cosme de Médicis, fils de Jean des Bandes noires, âgé de dix-sept ans,
d'un bon naturel, du reste, fut proclamé chef de la république 9 janvier.
florentine. On lui imposa des conditions étroites, telles qu'à un doge de Venise; mais, comme la force du pays fut laissée entre

(1) VARCHI.

ses mains, un mois s'était à peine écoulé qu'il les avait oubliées (1). Guicciardini, en même temps qu'il favorisait Cosme, lequel était fiancé à l'une de ses filles, voulait donner aux principaux citoyens une preuve d'intérêt, en proposant de restreindre le pouvoir du nouveau seigneur, comme l'était celui d'un doge de Venise; mais Vettore, en véritable soldat, se moquait de pareilles restrictions : « Si vous lui livrez la garde, l'armée et la forteresse, à quoi servira de lui imposer l'obligation de ne pas sortir d'une limite déterminée ? » En effet, un mois s'était à peine écoulé que Cosme avait oublié les conventions et ses amis (1). Guicciardini, trompé dans l'espoir du mariage de sa fille avec le duc, s'écriait : « On a beau égorger des princes, il en surgit d'autres tout à coup; » Vettore, auquel il en faisait reproche, lui répondit : « Cette œuvre criminelle d'établir un tyran est devenue nécessaire; car, dans ces temps, on ne saurait trouver un moyen qui soit moins funeste. »

Cependant les bannis rassemblés marchaient sur leur patrie pour tenter une révolution. Philippe Strozzi, qui, sous prétexte de liberté, aspirait à remplacer Cosme au pouvoir, se mit à la tête d'une troupe de mercenaires; en outre, comptant sur l'appui des Français et les intelligences qu'il s'était ménagées à l'intérieur, il vint assaillir Pistoie, divisée encore entre les Cancellieri guelfes, et les Panciatichi gibelins; mais Vitelli qui, pour tenir Cosme à la dévotion de l'Empire, avait occupé la citadelle de Flo-
2 août. rence, le surprit à Montemurlo, fit les chefs prisonniers et dispersa les autres. Baccio Valori, cause de la ruine de sa patrie, son fils Antoine, François Albizzi et autres républicains, furent mis à la torture et immolés. Tous les jours le bourreau faisait tomber quatre têtes, et les supplices ne cessèrent que lorsque le peuple fut incapable de les supporter. L'infâme Vitelli reçut de l'empereur un fief, en récompense de ses services. Philippe Strozzi, qu'il

(1) « L'autre jour, Bettini vint à moi, dans mon atelier, et me dit que Cosme de Médicis avait été fait duc, avec certaines conditions destinées à le retenir afin qu'il ne pût s'émanciper à son gré. Je me mis alors à me railler d'eux, disant : Ces gens de Florence ont assis un jeune homme sur un merveilleux cheval, puis ils lui ont chaussé les éperons et donné la bride en main dans sa liberté; ensuite ils l'ont mis dans un beau champ où sont des fleurs, des fruits et des délices infinies, et lui ont dit de ne pas dépasser certaines limites tracées. Or indiquez-moi, vous autres, quel est celui qui pourra le retenir quand il voudra les franchir ? On ne peut donner de lois à celui qui est maître des lois. » B. CELLINI, *Vita*. — L'histoire de Varchi s'arrête ici.

retenait dans une forteresse, mais avec des égards, dans le but de soutirer de l'argent à ses fils, était chaudement recommandé par la France et le pape; l'empereur même promit de lui sauver la vie; toutefois, sur les instances de Cosme, il permit de lui infliger la torture de la corde pour savoir s'il avait eu connaissance du meurtre du duc Alexandre. Tandis que Cosme mettait au jour les informations judiciaires, qui révélaient de basses ambitions voilées de patriotisme, les bannis voulurent faire de Philippe le Caton de leur cause; ils firent donc courir le bruit que, las de deux ans et demi de prison, et n'étant pas sûr de pouvoir résister à la torture, il s'était coupé la gorge et avait écrit ces mots avec son sang : *Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor*. Les agents de l'empereur, pour lui épargner la honte de le livrer, l'avaient peut-être égorgé; mais l'opinion du suicide prévalut auprès du plus grand nombre, comme plus en rapport avec l'homme qui, « par sa manière de vivre et ses sentiments, représenta l'esprit du paganisme, et parut né dans les temps corrompus de la république romaine (1). » Pierre Strozzi, son fils, avec un grand nombre de vaillants Italiens (2), se sauva en France, où il devint un maréchal illustre.

Charles-Quint, malgré les constitutions et des conditions qu'il avait faites lui-même, déclara Cosme héritier légitime de la principauté, dont il exclut pour toujours la famille du *traître*. Cosme, délivré de ses ennemis, sut aussi se débarrasser de ses amis. Guicciardini, Acciaïuoli et les autres intrigants, qui espéraient conduire à leur gré le jeune homme sans expérience qu'ils avaient Cosme.

(1) Niccoloni, dans la vie de Strozzi qui précède la tragédie précitée.

(2) « Le seigneur Strozzi quitta l'Italie, et vint trouver le roy au camp de « Marole avec la plus belle compagnie qui fût jamais vue de deux cent arque- « busiers à cheval, les mieux dorés, les mieux montés, les mieux en point « qu'on eût su voir; car il n'y en avoit nul qui n'eût deux bons chevaux « qu'on nommoit cavalins, qui sont de légère taille, le morion doré, les manches « de maille, qu'on portoit fort alors, la plupart toutes dorées, ou bien la moi- « tié, les arquebuses et fourniments de même; ils allaient souvent avec les « chevaux légers et coureurs, de sorte qu'ils faisoient rage; quelquefois ils se « servoient de la pique, de la bourghignote et du corselet doré, quand il en « faisoit besoin; et, qui plus est, c'étoient tous vieux capitaines et soldats bien « aguerris sous les bannières et ordonnances de ce grand capitaine Jeannin de « Médicis, qui avoient quasi tous été à lui; tellement que, quand il falloit met- « tre pied à terre, on n'avoit besoin de grand commandement pour les ordon- « ner en bataille, car d'eux-mêmes se rangeoient si bien qu'on n'y trouvoit « rien à redire, etc. » Brantôme, *Vie de Pierre Strozzi*.

porté au trône dans leurs bras, tombèrent victimes de son ingratitude et de l'exécration populaire.

C'est ainsi que Florence se trouvait opprimée par les Médicis, qui depuis cent ans s'étaient appliqués à la corrompre; comme les formes démocratiques, qui jusqu'alors avaient été sa vie, étaient incompatibles avec une principauté, son asservissement fut sans bornes. Cosme concentra dans lui seul toute l'autorité, les conseils, la justice et les finances. Il obtint de Charles-Quint qu'il retirât des forts la garnison espagnole ; puis il arma des troupes avec lesquelles il put défendre les côtes de la Toscane, lorsque les Turcs, pour obliger la France et braver l'empereur, vinrent dévaster le littoral italien.

La liberté avait donc succombé en Toscane, excepté dans les deux villes de Lucques et de Sienne, et Cosme ne pouvait l'y

Lucques. souffrir qu'à contre-cœur. Lucques, qui supportait avec patience ses provocations, et se maintenait dans les bonnes grâces de

1546. l'empereur, se garantit d'abord de ses projets ; mais François Burlamachi, qui en était alors gonfalonier, conçut le hardi dessein de ressusciter la liberté italienne. Il se proposait de faire, des quelques troupes qu'il pouvait rassembler à raison de son office, le noyau autour duquel se grouperaient Pise, Pescia, Pistoie, Sienne, Pérouse et Bologne ; il devait commencer par se défaire des étrangers, et puis enlever au pape ses domaines temporels, conformément aux doctrines luthériennes, alors répandues dans Lucques. Tout était convenu ; les Strozzi, toujours prêts à contribuer aux soulèvements de la Toscane, lui fournissaient de l'argent, et l'on n'attendait plus que le moment, lorsqu'un

1556. traître avertit Cosme. Charles-Quint, informé ainsi de la conspiration, força la république de lui livrer Burlamachi, qui fut torturé et mis à mort à Milan.

Loi Martinienne. Martin Bernardini fit accepter aux Lucquois une disposition portant que « seraient seules admissibles aux charges du gou-« vernement les familles qui jouissaient actuellement de cet « honneur, avec le droit de le transmettre à leur descendance, « à l'exclusion toutefois de quiconque serait né à Lucques d'un « père étranger, ou d'une personne du territoire extérieur. » La république devint ainsi aristocratique.

Sienne. Dans Sienne, la domination avait passé, de Pétrucci, dans les mains d'Alphonse Piccolomini ; mais Charles-Quint, qui avait cette ville sous sa protection, saisit le prétexte de ses actes de tyrannie pour lui envoyer le ministre Granvelle, avec mission de

réformer l'État. Granvelle constitua une oligarchie sous la dépendance de son maître, établit des garnisons et désarma les citoyens. C'est ainsi que l'empereur traitait la ville la plus gibeline d'Italie ; bien plus, il y envoya des troupes sous les ordres de Diégo Hurtado de Mendoza, le premier historien de l'Espagne, y construisit une forteresse, et laissa ses bandes affamées et pillardes commettre leurs excès accoutumés. 1541.

Mais Cosme voulait avoir Sienne, et le pape la désirait pour son neveu. Les Siennois, après avoir tenté vainement de rétablir la démocratie, toujours déchirés par les factions des bourgeois et du Mont-des-Neuf, ne virent d'autre ressource que de recourir à la France. Cette puissance, qui avait recommencé la guerre avec les Autrichiens, envoya, à la sollicitation du maréchal Strozzi, des bâtiments qui, réunis aux galères turques, ravagèrent les côtes de la Toscane et les îles voisines, remède pire que le mal ; puis, aidés par le soulèvement de la ville, les Français 1552. y entrèrent en promettant, comme d'habitude, la liberté. La guerre se trouva donc engagée entre les Français, les Allemands, les Espagnols, les pontificaux et les Turcs, non moins funestes les uns que les autres.

Cosme, qui, tout en haïssant les Français, redoutait les Espagnols, épiait le moment favorable, prêt à en profiter ; ayant endormi les Siennois et les Français à l'aide d'un traité, il leva des troupes, dont il confia le commandement à ce Jean-Jacques de Médici, lequel avait causé tant de mal à l'époque des guerres de Lombardie et qui, fait marquis de Marignan par Charles-Quint, avait puissamment aidé les Impériaux dans la dernière guerre. Renforcé par les Allemands et les Espagnols de Charles-Quint, 1553. il assaillit, sous prétexte de vouloir repousser les Français, Sienne dégarnie de troupes, mais bien pourvue de courage. Il avait annoncé, et il tint parole, qu'il ferait pendre quiconque attendrait dans un fort le premier coup de canon ; mais sa conduite exalta le patriotisme jusqu'au désespoir. Chaque bourgade lui coûta du sang, et chacun aussi paya son courage de son sang ; on estime que cinquante mille hommes périrent par le fer, la faim ou le supplice. Le voyageur qui traverse en soupirant cette maremme désolée, couverte jadis d'habitations et d'une culture florissante, maudit encore les guerres dénaturées de cette époque, ce farouche Marignan et la mémoire de ceux dont il exécutait les volontés.

Pierre Strozzi, qui, avec le titre de lieutenant de France, et suivi de quelques membres de sa famille, était accouru pour

combattre avec les derniers hommes libres de l'Italie, assaillit Florence et lutta de cruautés avec l'ennemi; mais, peu secondé par
1554. 2 août. la France, qui lavait pourtant fait promener en Italie une bannière avec ce vers de Dante, *Libertà vo cercando si ch' è cara*, manquant de vivres dans un pays dévasté, battu ensuite à Lucignano (1), il fut obligé de renoncer à tenir la campagne. De retour en France, il fut mal vu comme tout chef vaincu, et les deux partis l'accusèrent; néanmoins, à force de courage et de persévérance, il recouvra gloire et renommée.

Cosme et le marquis de Marignan poursuivaient le cours de leurs barbaries, repoussaient les bouches inutiles qu'on avait fait sortir de la ville, et faisaient pendre quiconque tentait d'y introduire des vivres. Blaise de Montluc avec les Français défendait Sienne, qui, bloquée étroitement, vit le nombre de ses citoyens réduit de 30,000 à 10,000; elle continuait cependant à tenir, et les femmes elles-mêmes s'employaient à de pénibles travaux par amour de la liberté. Enfin, après avoir épuisé tous
1555. 2 avril. les vivres, mais non leur constance, ils obtinrent des conditions semblables à celles qu'on avait accordées à Florence vingt-cinq ans auparavant, et qui furent violées de même.

La garnison française fit place à des troupes espagnoles. Beaucoup de Siennois se réfugièrent en France avec Montluc; d'autres
1556. chefs soutinrent à Montalcino la cause de l'indépendance jusqu'à ce que la paix de Câteau-Cambrésis assujettît Sienne à Florence. Cosme avait acquis cette ville avec son argent, avec ses forces, et au prix de sa propre infamie; Philippe II l'occupa néanmoins, et ne la lui céda que lorsqu'il eut besoin de lui. Les
1557. 19 juillet. conditions qu'il lui imposa placèrent même la Toscane dans une sorte de dépendance de l'Espagne, qui se réserva les ports d'Orbitello, Talamone, Portercole, Monte-Argentaro et Saint-Étienne; ces ports, appelés les *présides*, fermèrent la mer à Sienne, et la privèrent de son commerce.

En somme, la mort des républiques était décrétée par le temps ou les princes. Venise put, malgré eux, rester encore debout pour protéger la chrétienté contre les Turcs. Gênes avait reçu d'André Doria une constitution nouvelle.

Gênes. Outre les deux partis guelfe et gibelin, entre lesquels Gênes était partagée « comme toutes les villes d'Italie généralement (2),

(1) Le 2 août, jour de Saint-Étienne. C'est pour cette raison que Cosme institua l'ordre de ce nom.

(2) VARCHI.

elle avait encore des nobles et des bourgeois ; ces derniers se divisaient en citoyens et en plébéiens, et les citoyens, à leur tour, en marchands et en artisans. Toutes les familles, nobles ou roturières, qui avaient eu de l'importance dans les affaires de la cité, s'étaient associées, non par l'effet des liens du sang, mais par la communauté d'intérêts, en *logis* (*alberghi*), sous le nom de l'une d'elles. Une partie du peuple favorisait les Adorni, une autre les Frégosi, gibelins, et aucun membre de la faction guelfe ne pouvait être nommé aux charges publiques ; mais la servitude commune avait retrempé chez les opprimés le sentiment de fraternité, et assoupi les rivalités entre les factions fatiguées.

Douze réformateurs furent chargés de donner au pays le gouvernement qui leur paraîtrait convenir le mieux ; ils établirent 1528.
que toutes les anciennes familles propriétaires jouiraient de droits égaux à ceux des gibelins et des bourgeois, qui antérieurement s'étaient arrogé les emplois, et qu'elles constitueraient la noblesse dont les membres porteraient le nom de gentilshommes, titre que la vanité espagnole faisait alors paraître plus beau que celui de citoyen. De plus, chaque famille ayant six maisons ouvertes dans Gênes dut former un *logis*, noyau autour duquel se grouperaient les familles moins aisées, tandis que les grandes associations des Adorni et des Frégosi, qui perpétuaient le souvenir des haines intestines, se dissoudraient. On eut soin d'ailleurs de mélanger dans les logis les nobles et les bourgeois, les guelfes et les gibelins, afin que les races cessassent désormais de représenter les partis.

On forma de la sorte vingt-huit logis (1), dans lesquels furent choisis quatre cents sénateurs annuels, chargés de nommer aux autres charges. Le gouvernement se composa donc du doge, élu pour deux ans, de la seigneurie des huit et des huit procureurs de la commune pour l'administration intérieure ; des syndics, au nombre de cinq, pour surveiller les affaires d'État ; d'un conseil de cent, dont le nombre fut porté ensuite au double, renouvelé tous les ans. Sur le refus d'André Doria, Oberto de Lazzaro Cattaneo fut élu doge. 1528.

Les inimitiés entre l'ancienne noblesse et la nouvelle, de même

(1) Savoir : Auria (Doria), Calvi, Cattani, Centurioni, Cybo, Cicada, Fieschi, Franchi, Fornari, Gentili, Grimaldi, Grilli, Giustiniani, Imperiali, Interiani, Lercari, Lomellini, Marini, Negri, Negroni, Palavicini, Pinelli, Promontori, Spinola, Salvaghi, Sauli, Vivaldi, Usodimare.

qu'entre ces deux classes et le peuple, exclu des emplois publics,
1576. s'étant ensuite ravivées, les noms des logis furent abolis, et chaque famille reprit celui qu'elle portait anciennement.

Dans cette constitution, aucune part n'était assignée ni au menu peuple de la ville, ni à celui de la campagne, sauf le cas où le mérite et la richesse ouvraient à quelques-uns les portes des logis; mais, quoique l'aristocratie se fût consolidée dans Gênes, le peuple ne resta jamais entièrement effacé comme à Venise : c'est pour cela que cette république vieillit moins, et put, deux cents ans plus tard, manifester son horreur pour cette servitude à laquelle l'Italie s'était habituée. Les haines entre les nobles et les bourgeois ne restèrent pas éteintes malgré cette réforme (1). Bien qu'André Doria eût refusé la principauté, il conservait dans sa patrie cette suprématie que lui donnaient ses bienfaits et ses grandes qualités. Il avait à lui des vaisseaux dans le port, et ses vaisseaux comme son palais étaient gardés par des soldats. Il n'abusa point de ces prérogatives; mais on craignait

(1) Hubert Folietta révèle, dans un discours rédigé pour sa défense, les discordes intestines et l'arrogance des aristocrates (*Anecdota Uberti Folietæ*, Gênes, 1838 : « Sed quid ego, ut sanguinem misceant, loquor, cum nobiles ab « ipsa popularium consuetudine abhorreant, se seque ab eorum aditu, con- « gressu, sermone sejungant, illosque devitent, perinde quasi illorum con- « tactu se polluere ac contagione contaminare formident? Quare, separata loca « et compita habent, in quæ utriusque corporis juventus conveniat, cum al- « teri alterius corporis homines excludant. Quin etiam, cum forum unum « esse, in quod omnes cives conveniant, necesse sit, ratione quadam assequuti « sunt, ut forum ipsum dividant, ac duo fora prope faciant : duæ enim sunt « porticus, in quas alteri ab alterius corporis hominibus separati conveniunt. « Eadem quoque distinctio in juventutis sodalitatibus servatur, quarum multas « nobiles instituerunt; in quas neminem unquam ex popularibus acceperunt, « cum nonnulli, privatis necessitudinibus illis conjuncti, se admitti postulas- « sent, sed ad repulsæ injuriam, verborum quoque contumelias addiderunt, « cum se degenerum sodalitate commaculaturos negarent. Jam vero, cum ad « animos hominum accendendos major sit contemptus, quam injuriarum irri- « tatio, dii immortales! quam despecti ab istis nostris nobilibus sumus, quam « illi a nobis abhorrent, quam nos auribus et animis respuunt, quam contemp- « tim de nobis loquuntur, in quanta convicia, linguæ intemperantia, prove- « huntur, cum nos degeneres et rusticanos, non modo Genuæ, sed in aliis « civitatibus appellant, perinde quasi deorum genus, atque e cœlo delapsi ipsi « sint; exterosque, simul atque de aliquo ex nobis incidit sermo, etiamsi alia « res longe agatur, sedulo admoneant, hominem illum degenerem et ex infima « plebe esse, nobilitateque sibi haudquaquam comparandum : neque sentiunt « se risui plerumque exteris esse, quos non pudeat fœnus ac sordidiores quæ- « stus exercentes, nobilitatis nomine : quam comprimere deberent, se commen- « dare, haud ullam animæ nobilitatis mentionem facere. »

qu'il ne voulût transmettre l'autorité dont il jouissait à son neveu Giannettino, vaillant homme de mer, mais hautain, dissolu, et qui abusait de la puissance de son oncle pour satisfaire ses passions. Il avait surtout indigné Jean-Louis Fiesco, comte de Lavagna, homme d'une excessive ambition, qui s'entendit avec la France et le duc de Parme pour détruire ce que l'empereur avait édifié. La conjuration éclata; Giannettino fut tué, le cri de liberté retentit dans Gênes; mais, au milieu du tumulte, Jean-Louis Fiesco se noya par accident, et ses gens se dispersèrent; André Doria, parvenu à remettre, non sans effusion de sang, sa patrie sous le frein, continua de la protéger, tandis que la Providence le préservait des poignards, auxquels recouraient alors les princes comme les citoyens. Conjuration de Fiesque. 1547. 2 janvier.

Nous avons encore d'autres révolutions sanglantes à raconter, avant de laisser l'Italie tomber dans la léthargie à laquelle elle est réservée. Le pape Paul III, de la famille Farnèse, ne négligea aucun moyen de nuire à Cosme, dans l'espoir de donner l'intégrité ou du moins une portion de la Toscane à son fils Pierre-Louis ou à son neveu Octave. Il fit épouser à ce dernier Marguerite, fille naturelle de Charles-Quint, laquelle, veuve d'Alexandre, duc de Florence, avait enlevé à son époux, mort violemment, ses joyaux et son argent; il lui conféra le duché de Castro et Nepi, puis celui de Camérino, dont il avait dépouillé les ducs d'Urbin, auxquels ce duché était venu par les femmes ; mais tout cela était bien loin encore de satisfaire les prétentions de l'épouse issue du sang impérial. Il obtint des Vénitiens le titre de gentilhomme pour l'impudique Pierre-Louis, et de l'empereur, la noblesse, avec le marquisat de Novare et une grosse pension; il le fit ensuite gonfalonier et capitaine général de la sainte Église, bien qu'il fût moins célèbre par son habileté militaire que par ses débauches, dont l'obscénité passe toute croyance. Paul III lui passait ces *légèretés de jeunesse* qui faisaient frémir le monde, et il épuisait l'État pour entretenir le luxe de ce fils au niveau de son ambition. Les habitants de Pérouse, qui s'étaient révoltés, furent réprimés par les armes et les supplices; les Colonna se virent dépouillés de leurs domaines. 1540.

Paul III chercha, en flattant ceux qui décidaient despotiquement des destinées de l'Italie, à obtenir pour les siens tantôt Sienne, tantôt Milan, mais en vain; aussi disait-il souvent : *J'ai bel et bien vu par l'histoire, par ma propre expérience et celle d'autrui, que jamais le saint-siége ne fut puissant et prospère*

1545. Août. *que lorsqu'il eut les Français pour alliés.* Charles-Quint, déjà aigri par ces propos, fut encore blessé lorsque le pape fit attribuer Parme et Plaisance à Pierre-Louis avec le titre de duc. Ces villes avaient appartenu au duché de Milan jusqu'au moment où Léon X se les était fait céder; Charles les voyait donc avec dépit dans d'autres mains. Ferrant Gonzague, gouverneur du Milanais, l'ennemi particulier du pape, attisait encore son mécontentement. Le pontife, de son côté, pour nuire à Charles, avait favorisé la conjuration de Fiesco, et, quand il apprit qu'elle avait échoué, il s'écria qu'on voyait clairement « qu'il était dans les desseins de Dieu que cet empereur prévalût pour ruiner l'Église et toute la chrétienté. » (SEGNI.) Les Autrichiens encouragèrent donc, s'ils ne l'excitèrent pas, une conspiration ourdie par des gentilshommes des maisons Anguissola, Landi, Confalonieri et Palavicini. Pierre-Louis, assailli par les conjurés, périt,
1547. 10 septembre. et la terre fut délivrée d'un monstre. Plaisance criait déjà liberté; mais, le jour même, elle fut occupée par Ferrant Gonzague. Octave Farnèse, fils de celui qui avait été tué, se maintint dans Parme, bien qu'il fût le gendre de Charles-Quint, même après la mort de Paul III, et ce petit pays (comme dans une époque plus rapprochée) faillit mettre l'Europe en feu.

Nouvelle guerre. Henri II, dans l'intention de causer du dépit à Charles-Quint, prit le jeune Farnèse sous sa protection, et fit passer, sous les ordres du maréchal de Brissac, des troupes dans le Piémont, qui supporte les premiers ravages dans toutes les descentes en Italie. Ferrant Gonzague fut contraint de lever le siége de Parme pour venir dé-
1551. soler le Piémont, où les soldats de France paraissaient des anges, en comparaison de ces Espagnols et de ces Allemands dont la brutalité féroce égalait l'indiscipline. Le parti français se releva en Italie; il était formé des mécontents de tous les pays, qui, réunis à Chioggia, employèrent tous les moyens de nuire aux Impériaux, jusqu'à faire appel aux Turcs pour les lancer sur le territoire de Naples. Nous passerons volontiers sous silence les trahisons, les coups de poignards, les empoisonnements, les corruptions qui, plus que jamais, furent mis en œuvre à cette époque; nous nous bornerons à dire que Charles-Quint envoya, pour faire face au danger, le duc d'Albe, avec des forces considérables; qu'elles fu-
1555. rent amenées par le Génois Doria, avec l'argent de l'Amérique, pour la ruine de l'Italie, et que le Milanais Medeghino joignit ses soldats à cette armée d'étrangers.

Sur ces entrefaites, Paul IV, de la famille Caraffa, avait été

porté au pontificat. Lorsqu'on demanda au nouveau pape, qui jusqu'alors s'était montré simple et d'une piété austère, comment il voulait être traité : *En grand prince*, répondit-il. Après son couronnement, qui fut d'une extrême splendeur, il se montra somptueux en toutes choses, et plus temporel qu'il ne convenait à sa dignité.

Il disait que Charles-Quint voulait le tuer de fièvre morale, mais qu'il saurait lui donner de l'occupation, et qu'il délivrerait la pauvre Italie ; il la comparait à un instrument dont les quatre cordes étaient Naples, Milan, Venise et l'État de l'Église : *Malheureuses*, disait-il, *les âmes d'Alphonse d'Aragon et de Ludovic le More, qui furent les premiers à gâter ce noble instrument de l'Italie!* Navagero, auquel il s'adressait, ajoute : « Jamais il ne parlait de Sa Majesté (Charles-Quint) et de la « nation espagnole sans les traiter d'hérétiques, de schismatiques « et de maudits de Dieu, de race de Juifs et de Maures, de « lie du monde, en déplorant la misère de l'Italie, contrainte « de servir une nation si abjecte et si vile. »

Ce pape soupçonnait sans cesse l'empereur de vouloir attenter à ses jours. A l'instigation de ses neveux, qui espéraient profiter des troubles, et de monseigneur della Casa, son secrétaire, qui désirait voir l'affranchissement de la Toscane, sa patrie, il dépouilla les feudataires romains, et conclut une alliance avec le roi de France ; il avait formé le projet de frapper les Espagnols de déchéance et de transférer à Henri II ou bien à lui-même le royaume de Naples et le Milanais. A cet effet, il traita, dit-on, avec les Turcs pour qu'ils attaquassent les marines toscane et napolitaine, et avec le marquis de Brandebourg, luthérien, pour assaillir l'empereur en Allemagne ; tous les moyens lui semblaient légitimes pour atteindre son but.

L'appui des autres seigneurs eût été nécessaire au pape pour réaliser son magnanime dessein de délivrer l'Italie : mais la Savoie, obstinée dans sa lutte contre la France, était contrainte de s'appuyer sur l'empereur ; les agrandissements du pape faisaient ombrage à Venise ; Cosme craignait de voir les Caraffa obtenir Sienne, objet de leur ambition ; Octave Farnèse, oubliant l'assassinat de son père et l'usurpation de la moitié de ses domaines, s'était réconcilié avec les Impériaux, et les servait avec zèle ; les neveux même du pape, qui avaient toute sa confiance, capricieux, arrogants, lui suggéraient des résolutions inopportunes et de misérables expédients.

1557. Paul IV, néanmoins, organisa une *sainte ligue,* à la tête de laquelle fut placé Pierre Strozzi, qui l'enflammait de ses haines implacables.

A ce moment, s'offrit aux regards charmés des protestants d'Allemagne le spectacle nouveau d'un pape en guerre avec l'empereur et le roi catholique, et la perspective d'un nouveau sac de Rome par l'armée de ces princes, sous les ordres du duc d'Albe ; ce qui n'eût pas manqué d'arriver si les Français ne fussent accourus à temps.

Cependant François de Lorraine, duc de Guise, qui les commandait, ne fut pas secondé ; bientôt même on le rappela pour l'envoyer en hâte, avec l'élite de la noblesse française, du côté des Pays-Bas, où douze mille Anglais s'étaient réunis à l'armée espagnole, commandée par le comte d'Egmont et par Emmanuel-Philibert de Savoie, gouverneur de ces provinces. Il se livra sous les murs de Saint-Quentin une bataille mémorable, où les Français furent mis en pleine déroute ; cette défaite jeta dans Paris une extrême épouvante (1). A la nouvelle de cette victoire, Charles-Quint, qui avait abdiqué en faveur de Philippe II, son fils, pour se renfermer dans un monastère, demanda : *Mon fils a-t-il poursuivi sa victoire jusqu'aux portes de Paris ?* Lorsqu'on lui eut dit que non, il poussa un soupir, et reprit : *A mon âge et avec pareille fortune, je ne me serais pas arrêté à moitié chemin.*

Bataille de Saint-Quentin 1557. 10 août.

Philippe II, au contraire, s'obstina au siége de Saint-Quentin, tandis que Henri II s'occupait de réunir de nouvelles forces. En moins de trois semaines, le duc de Guise, aidé par des intelligences secrètes, par l'hiver, par la négligence de l'ennemi et la vaillance de Strozzi, s'empara de Calais, et délivra le continent des insulaires qui s'y maintenaient depuis deux cents ans. Ces événements avaient influé d'une manière fâcheuse sur les affaires de l'Italie, et le pape, abandonné à lui-même, dut se résigner à traiter.

Le duc d'Albe, « qui n'avait pas encore appris à connaître

(1) « J'ai entendu, au sujet de cette bataille, de la bouche de son excellence, ces paroles, presque mot pour mot, savoir : que le résultat de cette journée n'était pas dû à beaucoup de valeur de la part de son armée, puisque le résultat aurait été le même si les hommes d'armes eussent été autant de demoiselles ainsi que sa cavalerie ; n'ayant eu autre chose à faire qu'à poursuivre les fuyards, à tuer et à faire des prisonniers, tant ces gens de France étaient pris de frayeur. » *Rapport de Boldu, ambass. vénitien.*

« la grande différence qu'il y a entre faire la guerre aux autres « princes et aux papes, avec lesquels, en définitive, au lieu de « gagner quelque chose, on perd ses frais (1), » insistait pour continuer les hostilités; mais Philippe II accorda la paix au pontife, avec de larges conditions. En même temps il se négociait une paix générale, qui fut conclue à Câteau-Cambrésis; nous avons voulu conduire le récit jusqu'à cette paix, parce qu'elle vint clore les hostilités entre l'Autriche et la France, en réglant les affaires d'Italie sur des bases qui devaient durer longtemps. Il fut convenu entre les parties contractantes que le roi catholique épouserait Élisabeth de France, renoncerait de nouveau à la Bourgogne, comme le roi très-chrétien au Milanais et au royaume de Naples; puis, comme Philippe II ne s'inquiétait point de ses alliés, l'Empire perdit Metz, Toul, Verdun, et l'Angleterre, Calais, dont cinq cent mille écus d'or ne l'indemnisèrent que faiblement. La Corse fut rendue aux Génois, et Plaisance au duc Farnèse, pour le détacher de la France, et récompenser les services rendus dans les Pays-Bas par Alexandre Farnèse, l'un des plus grands capitaines de ce siècle.

Paix de Câteau-Cambrésis. 3 avril 1559.

Bien que les généraux français se récriassent contre la cession du pays acquis au prix de tant de sang (2), le duc de Savoie, le héros de Saint-Quentin, recouvra tout ce qu'il avait perdu dans la guerre, la Bresse, le Bugey, la Savoie et le Piémont, à l'exception de Chiéri, Turin, Pignerol, Chivasso, Villeneuve d'Asti, qui furent retenus par le roi jusqu'à ce qu'on eût éclairci les droits de Louise de Savoie, aïeule de Henri II; en outre Emmanuel-Philibert épousa Marguerite de France. Depuis cette époque le duché de Savoie acquit, avec le rang de puissance italienne, une certaine influence sur les affaires de l'Europe.

Les agitations finissaient dans le reste de l'Italie, et avec elles, la liberté; désormais, les Italiens durent subir en silence l'insultante compassion de leurs ennemis.

(1) GIANNONE.

(2) Voy. les *Mémoires* des maréchaux de Brissac et de Montluc, ceux de Vieilleville, etc.

CHAPITRE VIII.

ROYAUMES MUSULMANS. — SOLIMAN.

L'Autriche et la France, à cause de leurs guerres, furent sur le point de livrer aux Turcs l'Allemagne et l'Italie (1). Le fanatisme guerrier de ce peuple avait rajeuni l'esprit arabe, et les troupes féodales étaient peu en état de résister à ses guerriers disciplinés, aux janissaires, aux mameluks et à la cavalerie persane. Heureusement pour la chrétienté, les Persans étaient en proie aux discordes politiques et religieuses, et, par rivalité de sectes, avaient conçu une haine mortelle contre les Ottomans. Les mameluks circassiens, que saint Louis avait vus maîtres des rives du Nil, et qui, sous Bibars, s'étaient étendus jusqu'en Syrie, pour être ensuite humiliés par Tamerlan, se régirent pendant deux siècles et demi à l'aide d'un système que l'on ne connaît pas bien, mais qui constituait un despotisme militaire; pour suffire à ces guerres continuelles, l'empire ottoman ne pouvait donc obtenir du secours de ce côté. Toutefois il assaillit le royaume de Naples, et « menaça d'envoyer Venise consommer son mariage au fond de la mer; » mais, comme il visait plutôt à étendre ses conquêtes qu'à extirper le christianisme, on conclut souvent des traités, et la politique du divan marcha de concert avec la politique de nos cabinets.

Mahomet II, dans les vingt-huit années qui suivirent la prise de la *Mère de l'univers*, comme les Turcs appellent Constantinople, assujettit, en Europe, l'Achaïe, la Morée, l'Épire, l'Acarnanie, la Servie, la Valachie, la Bosnie et Négrepont; en Asie, Kastermouni, dernier État seljoucide, l'empire de Trébizonde et les possessions qui restaient aux Génois dans l'Asie Mineure

(1) François Vettore écrivait à Machiavel, en juin 1513 : « Mais, mon cher compère, nous allons baguenaudant parmi les chrétiens, et laissons de côté le Turc, qui pourrait bien, tandis que ces princes négocient leurs traités, faire quelque chose dont peu de gens se préoccupent. Il faut que ce soit un homme de guerre et un capitaine par excellence. On voit qu'il s'est proposé pour but de régner; la fortune lui est favorable, il a des soldats toujours prêts, beaucoup d'argent, un pays très-grand; aucun obstacle ne le gêne, il est allié avec le Tartare; je ne m'étonnerais donc pas qu'avant qu'un an se soit écoulé, il eût donné une grande bastonnade à notre Italie, et mis en déroute ces prêtres; je n'en veux pas dire plus long sur ce sujet, pour le moment. »

et sur la mer Noire, possessions qui furent assurées à la Porte, après la prise de Kilia et d'Akerman de Moldavie par Bajazet. Conserver les conquêtes était un devoir; c'est pourquoi le grand vizir Ibrahim disait au Hongrois Laszki : *Notre loi veut que tout lieu où a reposé la tête de notre maître, où est seulement entré son cheval, appartienne éternellement à son domaine. Ce n'est pas la couronne qui donne le royaume; ce n'est ni l'or ni les pierreries, mais le fer; le fer assure l'obéissance; ce que l'épée acquiert, l'épée doit le conserver.*

Mahomet ne voulut pas seulement faire des conquêtes, mais encore organiser l'empire ottoman. Aux termes de la capitulation, il respecta l'Église grecque (1), c'est-à-dire ses patriarches, ses métropolitains, ses archevêques, évêques, prêtres et clercs, et le droit d'élire et d'ordonner ses membres; mais les dignitaires durent obtenir à un haut prix le *bérat* du Grand Seigneur, lettres patentes où étaient énumérés les droits et les obligations de l'impétrant, comme aussi les émoluments qu'il pouvait exiger des Grecs. Le sultan donnait l'investiture au patriarche de Constantinople en lui remettant le diplôme, le pastoral, le chapeau violet, la cape noire, le manteau, la soutane à fleurs et un cheval blanc; mais les élections pouvaient-elles être libres et les canons respectés, là où la volonté du souverain est la loi unique? La nomination s'obtenait moyennant une forte somme, et le moindre mécontentement attirait au titulaire l'exil ou la décapitation.

Le patriarche œcuménique, comme on appelait celui de Constantinople, présidait le saint synode permanent qui résidait dans cette ville, et dont faisaient partie, outre dix ou douze évêques des métropoles les plus voisines, le grand logothète ou carmerlingue séculier, ainsi que les archontes, c'est-à-dire les Grecs revêtus de hautes dignités par le gouvernement. Le synode, tribunal suprême du clergé, recevait l'appel des jugements des évêques, élisait et même déposait le patriarche, nommait aux autres dignités, et répartissait les impôts ecclésiastiques; mais il fallait le bérat du sultan pour donner forces à ses décisions.

Au patriarche, en général, appartenait le soin de protéger les Grecs près de la Sublime Porte; en outre, il avait la juridic-

(1) C'est ce qu'affirme positivement Franza, liv. III, 11 : Κελεύσας ἵνα πάντες ὅσοι ἐκ τῆς πόλεως ἔφυγον, διὰ τὸν φόβον τοῦ πολέμου, ἕκαστος αὐτῶν ἐπιτρέψῃ εἰς τὸν οἶκον αὐτοῦ, ὡς καὶ πρότερον ἦν ὁμοίως προστάξας ἵνα ποιήσωσι καὶ πατριάρχην, ὡς σύνηθες ἦν κατὰ τὴν τάξιν αὐτῶν· ἦν γὰρ προαποθανὼν ὁ πατριάρχης.

tion civile sur tous ceux qui résidaient dans son diocèse ; avec un tribunal composé de juges choisis parmi le clergé séculier, il statuait sur les cas criminels, ecclésiastiques et mixtes relatifs aux Grecs et aux Arméniens. Il pouvait condamner à la prison et aux galères sans que le souverain eût besoin de confirmer la sentence ou pût faire grâce, à moins que le coupable n'embrassât l'islamisme. A chaque instant il fallait employer les revenus considérables de l'Église à satisfaire aux demandes des Turcs.

Les évêques, archevêques et métropolitains avaient le gouvernement ecclésiastique de leur diocèse respectif, la surveillance de l'enseignement, avec certains biens et différentes taxes sur les dispenses matrimoniales et autres éventualités. La *caisse commune* du patriarcat (c'est ainsi qu'on appelle une espèce de banque où les Grecs et même les Turcs mettent leurs fonds en dépôt) fait don au fisc de vingt-cinq mille piastres par an ; moyennant cette somme, le haut clergé est exempt de la capitation imposée à tous les sujets du Grand Seigneur.

Le clergé séculier continua d'être divisé en deux *penda* ou classes. Dans la première sont le grand logothète ou archi-chancelier du trône patriarcal, le scevophylax ou gardien du mobilier sacré, le cartophylax ou archiviste, le grand ecclésiarque et le grand orateur. Dans l'autre penda se trouvent le grand économe, le protonotaire, etc. Des prêtres de ces deux classes sortent les familles *phanariotes*, c'est-à-dire habitant près du phare, à Constantinople, élite du pays qui conserve la langue et les lettres.

Au temps de la conquête, le siége archiépiscopal de Brousse était occupé par Joachim, du rite arménien ; Mahomet, l'ayant
1446. appelé à Constantinople avec quelques familles, lui donna le titre de patriarche et de chef hiérarchique, et le nomma son lieutenant pour les choses politiques relatives aux Arméniens de la Grèce et de l'Anatolie, auxquels il avait accordé le libre exercice de leur culte. Quelle devait être la condition des chrétiens ! qu'il suffise de savoir qu'en 1519, sous Sélim Ier, en 1639, sous Mourad IV, puis à la fin du siècle passé, on discuta dans le divan si le parti le plus sûr ne serait pas de les exterminer tous.

Armatoles. Les conquérants de l'Acarnanie, de l'Épire et de l'Albanie, pour retenir dans la sujétion leurs populations redoutables sur leurs montagnes, avaient été forcés de leur accorder des priviléges. Le mont Agrafa (1) obtint le premier un capitaine et des

(1) JACOV ADY RIZO NEROULOS, *Hist. moderne de la Grèce.*

soldats pour le maintien de l'ordre et de la tranquillité, et Mahomet II permit que, dans l'administration des affaires civiles, le premier vote appartînt au cadi, le second à l'archevêque, le troisième à leur capitaine. Cette constitution, qui fut ensuite étendue à toute la Grèce de terre ferme, n'a pas peu contribué, de nos jours, à faciliter l'insurrection des Hellènes. Les chefs des milices nationales étaient nommés *armatoles*, et leurs soldats *palicares ;* il y avait, en outre, des *klephtes* ou chefs de bandes non reconnus par le gouvernement, auquel ils étaient hostiles.

Le Grand Seigneur distribua des fiefs aux troupes qu'il avait chargées de garder l'Épire et l'Albanie ; ces troupes se mêlèrent avec les habitants, au moins sur les côtes, dans les villes et les plaines. La Porte se défiait de ces nouveaux maîtres, qui, en effet, acquirent une telle puissance qu'il était rare qu'on leur envoyât un pacha étranger.

Il existe parmi les Turcs deux législations, l'une religieuse et l'autre civile : la première tirée du Coran et de la tradition, puisque les Ottomans sont sunnites, et la seconde fondée sur les constitutions des souverains. Les théologiens jurisconsultes forment la *chaîne des ulémas*, d'où sont tirés les docteurs, les juges, les ministres des mosquées, dépendants du muphti. Ce dignitaire répondait par un *fetwa* ou *fetfa* aux consultations que lui adressait le sultan sur des questions de droit et de politique, sur la légitimité de la guerre et des condamnations de personnages illustres. Mais, s'il osait prononcer contrairement à la volonté du souverain, il était destitué ; s'il se rendait coupable d'un crime capital, il ne s'agissait pas pour lui d'être étranglé ou décollé, mais on le pilait dans un mortier réservé pour cet usage dans le château des Sept-Tours. Législation.

Indépendamment de la loi (*chéry*) et des constitutions (*kanoun*), les Turcs observent les coutumes (*aadet*) et la volonté du maître (*ourf*).

Mahomet II promulgua un *kanoun* divisé en trois *portes :* la première traite de la hiérarchie des dignitaires ; la seconde, des cérémonies et des usages ; la troisième, des peines et des traitements. D'après ce code, quatre classes ou colonnes de l'empire forment le noyau du divan, savoir : les vizirs, dont le premier, appelé grand vizir, sorte de maire du palais, commande l'armée, préside le divan, et se trouve chargé du fardeau de toutes les affaires publiques ; deux grands juges (*kadiasker*) de la Romélie

ou Europe, et de l'Anatolie ou Asie; trois grands trésoriers (*defterdars*), et les secrétaires d'État (*nichantchi*).

Viennent ensuite quatre hautes charges de cour, conférées aux eunuques : le grand maître (*babi seadet agassi*), le trésorier (*khasinedar bachi*), le grand échanson (*kilardji bachi*), le préfet du palais (*serai agassi*); de plus, le grand jardinier et le chef des eunuques noirs.

C'est la consécration du despotisme le plus illimité; car rien ne vient s'interposer entre le maître absolu et l'esclave livré à sa discrétion. De peur que d'autres familles, en s'alliant à la famille impériale, ne puissent élever des prétentions au trône, ce code veut que le *padischah* n'épouse qu'une esclave, enlevée enfant au cercle de ses relations, et qu'elle soit révérée seulement comme *chasseki*, c'est-à-dire mère des princes, et davantage lorsqu'elle est *validé*, c'est-à-dire mère du sultan. La coutume en vertu de laquelle les premiers-nés du sultan font mourir leurs frères est sanctionnée par un fetwa du muphti; d'où il suit, comme corollaire, qu'on ne lie pas l'ombilic aux filles du Grand Seigneur.

Relégué la veille parmi les femmes, le sultan se trouve, le lendemain, le maître de la vie et des biens de tous. Il n'y a point d'assemblée législative, point de noblesse héréditaire, qui puissent mettre un frein à son pouvoir; l'unique distinction consiste à être appelé au service du maître ; si l'esclave élevé au rang de vizir est déposé sans être mis à mort, il rentre dans sa condition primitive. Il est défendu au despote, maître de la vie de tous, de faire grâce à celui que les cadis ont condamné à mort, attendu que la loi d'après laquelle jugent les cadis est d'origine divine, et dès lors immuable.

Propriétés.

Aux termes du Coran, les choses et les personnes appartiennent à Dieu, qui délègue aux hommes certaines attributions de la propriété. Quelques-unes des terres *vives*, c'est-à-dire cultivées, payent le dixième de la récolte, et d'autres un impôt foncier. Les premières sont dans les pays qui se donnèrent volontairement à l'islamisme, ou qui furent partagés entre les musulmans après l'extermination des naturels; quelques-unes aussi ont été l'objet de priviléges spéciaux de la part de Mahomet ou des premiers califes.

La propriété sur les terres de dîme diffère peu de ce qu'elle est en Europe, car elle est directe, personnelle et transmissible; seulement elle est grevée d'un cens religieux, et se perd si l'on cesse

de la cultiver. Il n'en existe de telles que dans l'Arabie, l'Irak-Arabi, la Turquie asiatique et les contrées de Bagdad et de Bassora.

Les terres de tribut, c'est-à-dire conquises par les armes sans l'expulsion des indigènes, et sur lesquelles des colonies non musulmanes ont été établies, sont régies par des lois différentes des nôtres ; en effet, la propriété est collective ; elle se divise entre Dieu, le souverain, la société musulmane et les descendants des races conquises, mais l'usufruit demeure individuel. Tout membre de tribu, toute famille de vaincus a droit de cultiver librement, et pour son propre compte, une portion de terrain possédée en commun, et d'y faire paître ses troupeaux, sous la seule condition de la tenir en bon état et de payer le tribut. Le conquérant ne conserve le droit d'y participer qu'en remplissant les obligations qui lui sont imposées envers Dieu et la société, obligations dont la principale est de faire que le tribut soit perçu, et, partant, que la terre soit cultivée.

En conséquence, toutes les conquêtes de l'islam, depuis Omar, ont été déclarées *ouakef*, c'est-à-dire fondations pieuses dans l'intérêt de la communauté musulmane. Une portion appartient à Dieu, c'est-à-dire aux pauvres, aux infirmes, au culte ; elle se compose de tout ce qui provient du sol conquis, butin, dîme, taxe mobilière et foncière, capitation.

Outre ces lois et le code de Soliman, les Turcs possèdent un très-grand nombre de recueils de décisions rendues par les juges suprêmes, et des ouvrages spéciaux pour régir les sujets de l'Inde. Montesquieu commet donc une erreur capitale, lorsqu'il affirme que les Turcs n'avaient point de lois, point de droit de propriété, d'hérédité, de succession, et que leur unique législation était la volonté despotique du Grand Seigneur (1).

Bajazet II, prévenant son frère Djem (*Zizim*), se fit proclamer sultan ; alors ce prince, pour échapper à une mort assurée, commença une guerre civile ; mais, vaincu par son frère, il s'enfuit de contrée en contrée, et enfin à Rhodes, où le grand maître le prit sous sa protection. Mathias Corvin, Ferdinand le Catholique et Ferdinand de Naples, les mameluks d'Égypte et d'autres princes 1482.

(1) Muradgea d'Ohsson expose l'entière législation civile, administrative et judiciaire de l'empire ottoman. Voy. aussi Bocking, *Notitia dignitatum et administrationum omnium, tam civilium quam militarium, in partibus Orientis*.

musulmans le demandèrent, afin de l'avoir comme prétexte pour déclarer la guerre à Bajazet. Alexandre VI finit par l'obtenir, dans l'intention de le mettre à la tête d'une croisade qu'il projetait. Bajazet envoya au pape des dons magnifiques, parmi lesquels se trouvait la lance de Longin, et le pria de bien garder son frère, lui assignant, à cet effet, quarante mille ducats par an. Le pape le retint, en effet, dans une prison honorable au Vatican, jusqu'au moment où Charles VIII l'obligea à le lui céder; mais peu après,
1495. dit-on, ce prince mourut empoisonné (1).

Bajazet, qui, plus débonnaire que guerrier, fut surnommé *Sofi*, c'est-à-dire mystique, aimait la retraite et les sciences; il se plaisait à graver sur pierre, à travailler au tour, à soutenir des discussions théologiques. Les Turcs avaient envahi à plusieurs reprises les provinces autrichiennes de la Styrie, de la Carinthie et de la Carniole, mais jamais avec autant de furie que la première année du règne de Maximilien. Michalogli fut alors battu par Rodolphe de Khevenhüller, près de Villach; dix mille Turcs et sept mille chrétiens y périrent, et quinze mille captifs furent délivrés de leurs chaînes. En 1494, les Turcs firent une huitième irruption en Styrie, et Maximilien les défit en personne.

En 1499, le sultan signa la paix avec les Vénitiens; mais, comme le traité n'était rédigé qu'en latin, il ne se crut pas tenu de l'observer. Il envoya donc, à la sollicitation de Louis le More et des autres ennemis de Venise, Iskander-Bacha qui envahit le Frioul, s'avança jusqu'à Vicence et ne se retira qu'après avoir exercé les plus grands ravages; il emmena 10,000 prisonniers. Une flotte turque attaqua la Morée, que Benoît de Pesaro défendit avec une grande valeur. Alexandre VI et Ladislas II de Hongrie s'allièrent à Venise contre la Porte, ainsi que l'Espagne et la France; leur flotte assiégea Mitylène, mais elle fut dispersée par une tempête. La paix de Constantinople coûta Lépante, Modon, Coron, Navarin et Durazzo à Venise, qui obtint cependant Céphalonie. Le roi de Hongrie fit aussi avec Bajazet un traité, qui est le premier, entre ces deux États, dont le texte soit connu.

Le 5 septembre 1509, et pendant les quarante-quatre jours

(1) La lettre italienne qui se trouve parmi celles de *princes à princes*, écrite par Bajazet au pape pour qu'il empoisonne Djem, est évidemment fausse. Il existe dans la bibliothèque de Turin une traduction en vers toscans de la géographie de Ptolémée, par François Berlingieri, avec une dédicace à Djem, où il donne de grands éloges à son savoir et à celui de son père.

qui suivirent, Constantinople ressentit un tremblement de terre qui renversa cent neuf mosquées, dix-sept cents maisons, les Sept-Tours et une grande partie des murailles; les anciens aqueducs et d'autres édifices furent presque ruinés. Cinq mille personnes périrent; la mer couvrit une grande partie de la ville et le faubourg de Galata, et plusieurs contrées de la Thrace restèrent désolées.

Bajazet s'apprêtait à abdiquer en faveur d'Ahmed, celui de ses fils qu'il aimait le mieux, lorsque les frères d'Ahmed, voyant leur mort inévitable d'après la loi fondamentale, prirent les armes pour conjurer le danger ; les janissaires se déclarèrent pour Sélim. Une fois vainqueur, le prince rebelle proposa à Bajazet de rester 1512.
à Constantinople ; mais son père lui répondit : *Deux épées ne peuvent tenir dans le même fourreau*, et il partit. Sélim l'accompagna un assez long espace de chemin, et le quitta après lui avoir demandé sa bénédiction; mais, apprenant qu'il s'éloignait à petites journées, il le fit empoisonner, et ordonna qu'on célébrât ses obsèques avec pompe.

Après avoir fait, suivant l'usage des nouveaux sultans, des largesses aux janissaires, Sélim Ier songea à se consolider; dans ce but, il fit étrangler en sa présence les cinq neveux qui lui étaient restés de ses frères décédés. Parmi ceux qui survivaient, Korkoud et Ahmed furent étranglés, le premier, coupable de révolte, et l'autre, victime de la prédilection paternelle. « Ainsi furent exécutées, dit l'historien Solakzadé, les lois fondamentales de la dynastie ottomane, que Dieu veuille rendre de plus en plus forte ! »

Pour régner avec plaisir, disait Sélim, *il faut régner sans crainte.* Souverain intolérant, il prescrivit le dénombrement de tous les schiytes de l'empire depuis sept ans jusqu'à soixante, et les fit tuer au nombre de quarante mille. Il donna l'ordre d'enlever aux chrétiens leurs églises et leur culte, et de tuer tous ceux qui n'embrasseraient pas l'islamisme; mais heureusement il écouta des conseils plus humains.

Le scheik Ssafis, descendant d'Ali, qui vivait dans l'Aderbidjan, ayant obtenu de Tamerlan la vie et la liberté d'un grand Ssafis de Perse.
nombre de prisonniers condamnés à mort, fut honoré, enrichi; sa descendance hérita de la vénération dont il s'était vu entouré, et se livra à la vie contemplative jusqu'au moment où Djunéid, son arrière-petit-fils, fut banni par le prince du Mouton-Noir pour avoir voulu exercer une influence politique. L'exilé se ré-

fugia auprès de Oussoum-Kassan, fondateur de la dynastie du Mouton-Blanc, dont il épousa une sœur. Ismaïl, son petit-fils, par suite des discordes survenues entre les six fils d'Oussoum, qui ne tardèrent pas à périr assassinés ou tués en combattant, prétendit obtenir un district, comme dot de sa mère; il se fit chef
1499. de bandes contre les Turcomans du Mouton-Noir, s'allia aux
1501. Kurdes belliqueux, et ne médita rien moins que la conquête de la Perse.

Schaïbek-khan, descendant de Batou, le conquérant de la Russie, régnait dans le Kharizm sur des tribus de Turcs dits Usbeks; arrêté vers l'occident par le Moscovite Ivan III, il se tourna vers la Perse, dans l'espoir de rétablir la famille de Gengis-khan, à l'exclusion des descendants de Tamerlan. Il envahit la Perse septentrionale; mais Hussein-Baïkara, descendant de
1505. Tamerlan, fut secouru par Ismaïl, qui, après avoir tué Schaïbek-khan dans une bataille, envoya la peau de son crâne à Bajazet II, s'empara du Kharizm et du Khorassan, où il mit des gouverneurs de son choix. Les Usbeks, soutenus par les Sunnites, réunirent leurs forces et défirent à leur tour Ismaïl, qui s'était joint à Babour, dernier Ghaznévide descendant de Tamerlan. Babour épouvanté s'enfuit à Kaboul, puis à Delhi, d'où il chassa les Kurdes, et fonda un nouveau royaume dit du Grand Mogol, qui embrassa ensuite toute l'Inde septentrionale et l'Afghanistan.

Ismaïl s'affermit en Perse et devint le chef d'une dynastie qui, sous le nom de Ssafis ou de Sophis, domina sur la Perse, la Médie, la Mésopotamie, la Syrie et l'Arménie; il fixa sa résidence à Tébriz. Afin d'établir l'indépendance nationale, Ismaïl déclara la foi schiyte religion de l'État, bien qu'il fût entouré de populations sunnites; plus tard Thamasp-Kouli-khan, pour consolider son pouvoir, essaya vainement de convertir ses sujets à la croyance des sunnites. Le signe distinctif des adhérents du sophi était le bonnet rouge; c'est pourquoi les Turcs appellent les Persans *Kizil Basch* (têtes rouges).

Le soféisme était une exagération de l'hérésie d'Ali, qui portait encore plus à l'isolement et à l'ascétisme; aussi les Turcs parvinrent à l'unité nationale, tandis que les Persans, plus civilisés, sans doute, puisqu'ils cultivaient davantage l'imagination, se montrèrent-ils incapables de fonder des royaumes de longue durée.

Ismaïl, qui avait été grand ami de Bajazet, accueillit les fils persécutés d'Ahmed; Sélim accourut donc, et mit en fuite le Mouton-Blanc. Les Persans armèrent cent mille cavaliers, et

leurs déserts les protégèrent contre les canons, les janissaires et la discipline des Turcs. Sélim, vaincu dans la vallée de Tchaldiran, se retira, mais il fit périr, avec sa famille, le prince d'Arménie qui l'avait trahi. Quand il voulut recommencer la guerre, les janissaires refusèrent de le suivre; mais les districts du Diarbékir, d'Orfa et de Mossoul, hostiles aux Alides, désertèrent la bannière d'Ismaïl pour suivre les Ottomans, et formèrent une barrière contre les invasions des Perses; Idris, à la fois historien et homme d'État, en rébellion contre Ismaïl, aida les ennemis de ce prince à conquérir ces territoires, puis à s'en assurer la possession. Chacun des trois gouvernements fut subdivisé en plusieurs sandjiakats ou districts; mais les Ottomans durent accorder différents droits aux Kurdes, qui occupaient les places fortes, et conservaient un gouvernement patriarcal avec droit de vie et de mort. Cinquante sandjiakats furent laissés à ces anciens chefs de tribus, les seuls où l'hérédité des gouvernants ait été respectée.

1514. 1515.

En Égypte, pays auquel la découverte de Vasco de Gama avait causé un grand préjudice, régnait alors la dynastie mameluke des Djorides, mais au milieu d'une telle agitation que l'avénement d'un chef au pouvoir était pour lui un prélude certain de mort; aussi y avait-il, pour échapper au rang suprême, autant de brigues qu'on en voyait autrefois pour l'obtenir. Kansou-el-Gawry ne l'accepta qu'à la condition de ne pas être mis à mort si on le déposait.

Égypte. 1501. 1516.

Les gouverneurs d'Alep et de Damas excitèrent contre lui Sélim, qui, faisant usage des canons, dont les mameluks dédaignaient de se servir, attendu que le prophète avait consacré l'emploi de l'arc et du sabre, le vainquit près d'Alep, et soumit toute la Syrie. Kansou, guerrier octogénaire, en mourut de rage. On trouva dans sa tente deux quintaux d'argent; cent quintaux d'or et un million de ducats dans Alep.

Touman-Bey, son successeur, essuya plusieurs défaites, et fut livré à Sélim, qui le fit pendre. Les naturels, voyant dans Sélim un libérateur, lui livrèrent les mameluks, dont il fit jeter vingt mille dans le Nil. Il trouva au Caire le calife abbasside qui lui remit les clefs de la Mecque avec l'étendard du prophète, et le suivit à Constantinople.

1517.

La Syrie et l'Égypte demeurèrent donc à l'empire ottoman, auquel Venise continua à fournir le tribut qu'elle payait aux mameluks, pour trafiquer librement dans les contrées du Nil. A l'exemple des empereurs romains qui avaient cru devoir donner

une administration différente à un pays aussi singulier que l'Égypte, Sélim la soumit à un bacha chargé de recevoir le tribut, fixé à huit cent mille ducats, déduction faite des dépenses administratives ; mais ce bacha était tenu de consulter sur toutes les affaires un divan composé des sept chefs commandant les sept corps militaires préposés à la défense du pays ; or ce divan pouvait refuser d'exécuter ses ordres, et même le destituer s'il abusait de son autorité. Les décrets du divan étaient exécutés par vingt-quatre beys ou gouverneurs militaires des districts, choisis parmi les mameluks, chargés de réprimer les désordres intérieurs et de repousser les excursions des Arabes : despotisme militaire, qui bientôt se jeta dans les excès les plus monstrueux. Le schérif de la Mecque vint au Caire faire acte de soumission envers Sélim, et, dès ce moment, la Porte put envoyer chaque année une armée à travers le pays. Il est permis au bacha, qui tous les ans conduit la grande caravane, de suspendre le schérif et de le remplacer par un autre, jusqu'à son départ ; en outre, un certain nombre de Turcs font partie de la garnison de la Mecque, de Médine et de Iambo.

Moldavie. La Moldavie, tantôt indépendante, tantôt assujettie aux Polonais ou aux Hongrois, eut un grand prince dans le vayvode Étienne Ier, qui, après avoir chassé le pusillanime Pierre Aron, ne reconnut pas ou reconnut à peine la suprématie de ces peuples.
1468. Voulant occuper la Valachie, il fit la guerre à Mahomet II, et le battit ; mais, vaincu par Bajazet, il fit alliance avec lui pour combattre la Pologne ; il s'unit de nouveau à celle-ci et à la Hongrie, comme État indépendant.

Bogdan, son fils, se soumit aux Turcs (1513) ; il fut imité par Étienne II et III ; avec le dernier (1526) finit la race du Valaque Dragosch, qui, en 1359, avait constitué la Moldavie. Les boyards se disputaient sur le choix de son successeur, lorsque se présenta le pêcheur Pierre Raresch, qui se disait fils d'É-
1527. tienne Ier ; il fut élu, et le Grand Seigneur le reconnut ; mais, engagé dans une guerre avec les Turcs et ses propres sujets, il s'enfuit, et la Moldavie perdit le droit de choisir ses princes.

1518. Sélim fit venir le vizir Piri-Bacha et lui dit : *Si cette race de scorpions* (les chrétiens) *couvre les mers de ses vaisseaux ; si la bannière de Venise, du pape, des rois de France et d'Espagne domine sur les eaux de l'Europe, c'est la faute de mon indulgence et de ta négligence. Je veux une flotte nombreuse et formidable.* Aussitôt les chantiers délaissés préparèrent un

grand nombre de vaisseaux de guerre. L'Europe effrayée fit retentir de nouveau le cri de la croisade ; Léon X exhorta les rois chrétiens à la concorde, en les invitant à fournir chacun de l'argent et des hommes, dont le grand maître de l'ordre Teutonique prendrait le commandement ; tous promirent, mais aucun d'eux ne tint parole. Enfin Luther contraignit le pape à s'occuper du soin de sauver son Église elle-même, au lieu de songer à reconquérir celle d'Orient (1).

(1) François Muralto de Côme, qui écrivit à cette époque une chronique restée manuscrite, s'étend sur les préparatifs de cette expédition. Nous en extrayons les détails (sous la date de 1518) qui peuvent donner la mesure des forces respectives des princes.

Chaque prince chrétien devra payer un cinquième de ses revenus annuels ; les particuliers ayant au delà de cent ducats l'an payeront cinq florins par cent, les autres, un florin par an, et, s'il devient nécessaire, on vendra le tiers des revenus des églises et des sanctuaires ; les ecclésiastiques donneront deux dixièmes de leurs émoluments annuels.

L'empereur Maximilien fournira moitié de l'armée, qui devra compter, tant de ses gens que de ceux des confédérés, 70,000 hommes de pied, dont chacun recevra par mois quatre ducats d'or ; 4,000 soldats vêtus de blanc ; 12,000 hommes armés à la légère, et 100 bouches d'artillerie. Le duc de Bourgogne fournira 1,000 lances à quatre chevaux chacune, 2,000 soldats légers à la tudesque, et 22,000 lansquenets à pied ; le roi catholique, 1,600 soldats, 3,000 janissaires à l'italienne, et 20,000 Espagnols ; le roi d'Angleterre, 500 cavaliers 1,000 archers à cheval et 10,000 fantassins ; le roi de Hongrie, y compris la Bohême, 500 cavaliers, 3,000 soldats légers, et 5,000 arquebusiers bohêmes ; le roi de Pologne, 400 cavaliers et 3,000 archers à la turque. Le roi des Romains conduira un corps d'armée, par la Hongrie, vers Belgrade, Andrinople et Constantinople ; les vivres le suivront par le Danube. Le roi de France aura l'autre corps d'armée du camp, avec 70,000 fantassins, 4,000 cavaliers et 12,000 soldats légers. Il fournira 2,500 cavaliers français, 5,000 fantassins légers, et 20,000 Gascons, Normands et Picards. Le pape, Venise, Savoie, Florence et autres États d'Italie fourniront 1,500 cavaliers, 7,000 arbalétriers, mousquetaires et demi-lances, et 20,000 fantassins nationaux, dont le tiers aura des fusils. Les ligues helvétiques fourniront 20,000 fantassins, et, s'il le faut, 6,000 aventuriers choisis. Le roi de France s'avancera par le Frioul, la Dalmatie et la Grèce. Les Italiens passeront à Cattaro, par Ancône et Brindes, ou par Bari et Oziate. La troisième partie de leur armée sera maritime, et chargée de porter les fourrages vers la Grèce et la Morée ; là on nommera un autre chef, qui, selon l'opinion générale, sera le roi de Portugal. Celui-ci fournira 30 caravelles ; le sénat vénitien, 100 galères, dont 80 sont déjà prêtes ; le roi de France et Gênes, 25 galères, autant de caraques, 40 galions et 20 barques ; le pape et le roi catholique, 25 galères et 30 nefs de Biscaye ; le roi d'Angleterre, 10 grandes caraques : en tout, 150 galères, 37 caraques, 120 barques, galions et caravelles, et un nombre infini de nefs de transport. Chaque galère coûte, par mois, 500 ducats, chaque caraque, 600 ; la barque, 300 ; le galion ; 200 ; la caravelle, 50. Le cavalier reçoit par mois 10 ducats ; le soldat léger, 5 ; le

1520. Après le sanguinaire Sélim, Soliman ceignit le cimeterre la même année que Charles-Quint fut sacré empereur; vaillant, généreux, entreprenant, il porta l'empire à son apogée. Véritable héros turc, il se confiait aux grands vizirs, et les faisait ensuite égorger. Il donna la mort à dix princes du sang, et il n'y eut pas d'homme puissant dans ses États qui ne finît par le lacet. Il entreprit treize expéditions, à l'aide desquelles il étendit les confins de l'empire à l'orient jusqu'au Wan, à l'occident jusqu'à Gran, au midi jusqu'à la Nubie; il fit flotter l'étendard aux queues de cheval à Diu et à Vienne, à Marseille et à Rome; Rhodes et Belgrade formèrent ses frontières. Les *Commentaires* de César étaient sa lecture habituelle; il enrichit son pays de livres et de chefs-d'œuvre d'art, et donna une bonne organisation aux ulémas. D'un caractère très-actif, bouillant, religieux, il avait en horreur les schiytes et les juifs; comme on lui conseillait de persécuter les chrétiens, il se contenta de montrer un jardin embelli par la variété des arbres et des fleurs.

Un Grec enlevé à Parga, sa patrie, par des corsaires, et vendu à une veuve des environs de Magnésie, avait été élevé par elle dans l'islamisme sous le nom d'Ibrahim. Appelé au service de Soliman, dont il était chargé de tailler les ongles, il en parfumait les rognures avec des eaux de senteur et les conservait avec vénération, comme des reliques. D'autres fois, au contraire, il grondait son maître et le rudoyait. Grâce à ces alternatives de brusqueries et d'adulations, il gagna si bien sa faveur que Soliman le nomma grand vizir, et beglerbeg de Romélie; il créa même pour lui la nouvelle dignité de *séraskier* ou généralissime, avec soixante-dix mille ducats de traitement, ordonnant d'obéir à Ibrahim comme à lui-même. Il épousa même une sœur de son favori; enfin leurs rapports n'étaient pas ceux d'esclave à maître ni de roi à ministre, mais de frère à frère.

Les Hongrois ayant maltraité l'ambassadeur qui était venu leur demander le tribut, Soliman s'avança contre Louis II, roi de Hongrie, encore enfant, avec une armée nombreuse, et trente-trois mille chameaux chargés de munitions et de vivres; il as-
1521. siégea Belgrade en personne, et, avec l'aide d'un artilleur fran-

fantassin, 4. Pour tous les corps d'armée, on dépensera huit millions et demi d'or, et, d'après le calcul indiqué ci-dessus, on en retire douze, sans compter les ornements et les trésors des églises.

On peut puiser d'autres renseignements dans ROSCOE, *Vie de Léon X*, vol. XVII, édition de Milan.

çais, il prit ce boulevard de la chrétienté, renvoya les habitants
hongrois sur la rive droite du Danube, et transporta ceux de nation bulgare à Constantinople. L'Europe, qui déjà le voyait en
Allemagne, s'en épouvanta au milieu de ses divisions; mais le
sultan suspendit ses coups pour le moment, afin d'assaillir d'abord
l'île de Rhodes avec trois cents voiles et cent mille hommes de débarquement; il jugeait cette acquisition nécessaire pour établir Prise de Rhodes. 1522.
un point de communication entre Constantinople et l'Égypte.

Les huit langues de l'Ordre se partagèrent la défense des bastions sous le grand maître Villiers de l'Ile-Adam. Candie expédia cinq cents hommes avec Martinengo, habile ingénieur, qui dirigea la défense; mais on rapporte qu'André d'Amaral, chancelier de l'Ordre, et compétiteur de Villiers, après avoir, par vengeance, excité les Turcs à cette expédition, les aida dans leurs attaques. Les Turcs qui n'avaient pas moins de cent canons, dont douze lançaient des boulets de onze à douze palmes de circonférence, renouvelaient sans cesse leurs sanglants assauts; les chevaliers combattaient en héros; les femmes apportaient des rafraîchissements, de la terre pour combler les brèches, des pierres
pour jeter sur l'ennemi (1). Plus de cent mille Turcs avaient 1523.
péri, lorsque Soliman accepta la capitulation, et laissa sortir le grand maître avec cinq mille personnes.

L'Ordre était sans asile lorsque Charles-Quint lui accorda 1530.
les îles de Malte, de Gozzo et de Comino, roches arides qui ne pourraient faire vivre leurs habitants, si la Sicile n'y envoyait du froment et de la neige; on dit alors qu'elles ne valaient pas le parchemin sur lequel on avait écrit la donation; mais l'empereur y trouvait le moyen de mettre à couvert Naples et la Sicile. Villiers de l'Ile-Adam mourut dans cette nouvelle résidence de l'Ordre qu'il avait illustré, et l'on inscrivit sur son tombeau : *Ici repose la vertu victorieuse et la fortune.*

Soliman, qui avait voulu le voir et lui adresser des paroles de

(1) Voy. Jacques, batard de Bourbon, *La grande et merveilleuse et très-cruelle oppugnation de la noble cité de Rhodes*, 1526; — Jac. Fontani, *de Bello Rhodio* : témoins oculaires. Le dernier, qui était ingénieur, raconte qu'une femme grecque, ayant vu tomber son amant sur le bastion anglais, accourut avec ses deux enfants dans les bras, et les jeta dans les flammes, après avoir fait sur eux le signe de la croix, en disant : *Ils sont trop bien nés pour tomber vivants ou morts entre les mains des chiens.* Puis, prenant le manteau et l'épée de son amant, elle se précipita dans la mêlée, en frappant autour d'elle avec furie avant de succomber.

consolation, dit en entrant dans le palais qu'il venait de quitter : *Je regrette d'obliger ce chrétien, à son âge, de sortir de sa demeure*. Au mépris des conventions, il fit décapiter en sa présence, avec ses deux fils, un fils de Djem qu'il avait trouvé dans l'île ; la capitulation ne fut pas respectée davantage par les janissaires, qui profanèrent les églises et les images sacrées.

Hongrie. Soliman, se dirigeant alors vers le Danube avec cent mille hommes et trois cents pièces de canon, vint établir son camp à 1490. Mohacz. Après la mort de Mathias Corvin, Ladislas II de Bohême, de la famille des Jagellons, l'avait emporté sur ses compétiteurs ; mou et méprisé, quoique turbulent, dans la Bohême et la Hongrie, qu'il réunit sous le même sceptre, il reperdit ce que son prédécesseur avait enlevé à l'Autriche. Les Hongrois auraient pu profiter des discordes qui éclatèrent sous Sélim Ier, si leurs finances ne s'étaient pas trouvées entièrement épuisées, et si la célèbre infanterie de Corvin n'avait cessé d'exister. Quand Léon X eut proclamé la croisade contre les Turcs, soixante-dix mille paysans abandonnèrent leurs champs et leurs vignes pour se mettre en marche, guidés par George Doza et 1514. par Ambroise Sabares de Pesth. Entraînés par les propriétaires, qui se plaignaient de voir les terres laissées en friche, les croisés attaquèrent les paysans avec fureur ; mais l'armée hongroise, commandée par Jean Zapoly, fils d'Étienne, extermina les croisés. Dozsa, qui avait pris le titre de roi, fut placé, avec une couronne et un sceptre rougis au feu, sur un trône embrasé, où les flammes consumèrent son corps ; ses adhérents, dont quinze jours de jeûne avaient aiguisé la faim durent se repaître de ses chairs. Le reste des prisonniers fut abandonné à la fureur des Zingaris ; quarante mille hommes périrent en quelques semaines.

Afin de calmer les factions, Ladislas promulgua le recueil de 1516. lois d'Étienne Werböcz, intitulé *Opus tripartitum* ; mais l'effet ne répondit pas à son attente. Sous le faible Louis II, qui lui succéda, les factions se ranimèrent ; elles avaient pour chefs Étienne Werböcz et Jean Zapoly, vayvode de Transylvanie, riche, puissant et ambitieux. Au milieu de ces partis, le roi, qui s'était rendu les états hostiles, ne put réunir que trente mille hommes, tandis que la diète germanique discutait avec lenteur sur l'urgence du péril.

Bataille de Mohacz. Août 1526. La victoire de Soliman fut complète. Vingt-quatre mille Hongrois périrent à la journée de Mohacz ; parmi les morts on

compta deux archevêques, cinq évêques et cinq cents magnats ; quatre mille prisonniers furent massacrés, et le roi Louis se noya dans sa fuite.

Soliman marcha sur Bude, qu'il livra aux flammes ; puis il gagna Pesth, et ravagea le pays jusqu'à Raab. Arrêté dans sa course victorieuse par les commotions de l'Asie, il prit le chemin de ses États', après avoir tué, en deux mois, cent mille Hongrois, sentinelles avancées de la chrétienté, dont l'énergie était paralysée par les ambitions privées.

Aucun prince de la famille des Jagellons ne survivant à Louis II, l'archiduc Ferdinand d'Autriche se présenta pour lui succéder à la couronne de Bohême et à celle de Hongrie. Le premier de ces royaumes le reconnut pour souverain ; mais Jean Zapoly, dont le courage veillait à la défense du territoire, se fit proclamer dans l'autre. Ferdinand vint l'attaquer, le battit et le déclara traître. Alors Zapoly eut recours à Soliman, et reconnut tenir de lui la Hongrie. Le monarque ottoman, convaincu qu'il ne pouvait envahir l'Europe que sur le cadavre des Madgyars, ambitionnait la conquête de ce pays ; il fit donc marcher cent cinquante mille hommes contre le prince autrichien, qui s'était plus occupé de ses acquisitions que des moyens de défense. Il prit Bude, Strigonie, et investit Vienne. Ne pouvant l'assiéger 1529.
faute de grosse artillerie, il lui donna vingt fois l'assaut ; mais il fut toujours repoussé par la garnison ; enfin, soit trahison du bacha, soit disette de vivres, son armée battit en retraite, laissant le pays dévasté au loin. La délivrance de Vienne fut fêtée avec d'autant plus d'enthousiasme qu'elle était plus inattendue. Les cloches, restées muettes tant qu'avait duré le siége, l'artillerie des bastions et la musique des tours annoncèrent l'heureuse délivrance.

Soliman conféra la couronne angélique à Zapoly, et conduisit à Constantinople soixante mille esclaves, après avoir laissé garnison à Bude, comme gage de son retour. En effet, tandis que la Hongrie était déchirée par la guerre civile des deux compétiteurs, et bouleversée par les troubles nés de la réforme, Soli- 1532.
man reparut à la tête de trois cent mille guerriers pour effacer l'affront qu'il avait subi devant Vienne. La résistance que lui opposa à Güns Nicolas Jourisc parut si prodigieuse qu'elle fut attribuée à un miracle ; Soliman lui-même voulut le voir et déclara qu'il renonçait à continuer le siége. Jourisc pria Soliman de lui donner des hommes pour réparer la brèche, dont la largeur était

telle que trois cent cinquante personnes ne suffisaient pas pour la couvrir ; les Turcs y montèrent musique en tête, les bannières déployées, et remirent la forteresse à son héroïque commandant.

Soliman s'avança alors sur l'Autriche pour chercher cet archiduc qui fuyait lâchement devant lui ; il dévasta ce pays ainsi que la Styrie, et emmena trente mille captifs. Charles-Quint, afin d'opérer une diversion, avait envoyé en Orient André Doria, qui occupa Coron et Patras, et menaça Constantinople. Cette attaque et les affaires de Perse, qui réclamaient promptement sa présence,
1533. décidèrent Soliman à regagner Belgrade, puis Constantinople, et à entamer des négociations. Vienne vit pour la première fois un envoyé de la Porte ; Ferdinand dut abaisser son orgueil, adopter comme père Soliman, comme frère et protecteur Ibrahim son favori, et s'excuser d'avoir, en attaquant la Hongrie, offensé par ignorance le monarque ottoman ; après cet acte de soumission, Soliman accorda une paix perpétuelle à son fils repentant.

Le Vénitien Louis Gritti, l'un de ceux qui faisaient trafic de leur courage, envoyé par Soliman à Jean Zapoly, commit des actes arbitraires, et décapita même le gouverneur de Transylvanie pendant qu'il était endormi. Les amis de la victime s'insurgèrent et firent subir à Griti le même supplice. Soliman, alors occupé en
1534. Perse, ne cessait de demander satisfaction de ce meurtre ; en outre, les gouverneurs turcs ne se croyaient pas obligés, par la paix qui avait été conclue, de renoncer à piller leurs voisins, ce qui amenait des représailles sanglantes. Ferdinand s'en plaignit.
1540. Soliman récrimina, et l'épée dut vider la querelle. Zapoly, en mourant, avait recommandé son fils au berceau, Jean Sigismond, non
1541. pas aux Autrichiens ses rivaux, mais au Grand Seigneur ; celui-ci, en qualité de tuteur du jeune prince, occupa Bude, et convertit l'église en mosquée, avec promesse de la rendre à sa première destination à l'époque de la majorité du roi ; puis il retourna à Constantinople.

Ferdinand, qui prétendait toujours à cette couronne, sollicita les secours de la diète germanique ; mais les dissensions religieuses ne faisaient qu'ajouter aux lenteurs habituelles de cette assemblée. On réunit cependant un corps d'Allemands, de Hon-
1542. grois et d'Italiens, qui, sous les ordres d'Alexandre Vitelli, entra dans la Hongrie, dont l'administration était confiée à Martinuzzi, évêque du Grand-Waradin ; mais cette troupe fut si maltraitée sous les murs de Pesth qu'elle ne put tenir la campagne.

Soliman n'avait pas interrompu sa guerre contre Charles-Quint ; comme roi d'Espagne, il le tenait pour son égal, mais il refusa de le comprendre dans le traité de paix, parce qu'il s'intitulait empereur. Il conclut avec François Ier un traité de commerce, et lui proposa de former une ligue contre Charles-Quint à l'effet d'envahir le royaume de Naples ; mais Venise ne voulut pas y consentir. 1536.

Les deux frères Aroudj et Khaireddin Barberousse, redoutables pirates de Lesbos, s'étaient mis au service du sultan afside de Tunis. Le premier périt, après s'être rendu la terreur des côtes d'Europe et d'Afrique ; le second, après avoir tué le sultan d'Alger, s'empara de son royaume et de celui de Tlemcen, qu'il tint comme vassal de l'empire ottoman. Il se mit alors à faire la course sur une grande échelle, et toutes les côtes eurent à souffrir de ses pirateries, à l'exception de celle de France, garanties par Soliman. De l'Andalousie qu'il avait attaquée, il ramena soixante-dix mille individus d'origine mauresque, qui fuyaient l'intolérance espagnole. Soliman le crut seul capable de tenir tête à André Doria, le célèbre amiral. A la tête de quatre-vingt-quatre vaisseaux, dont dix-huit lui appartenaient, il dévasta le royaume de Naples, et surprit de nuit Fondi ; puis, ayant débarqué à Tunis avec quatre-vingt mille janissaires que lui avait donnés Soliman, il déposa Mouley-Hassan, 22e sultan afside, et soumit ce pays à la suzeraineté de la Porte. 1533.

Le sultan détrôné se réfugia auprès de Charles-Quint, et ses sollicitations, jointes à celles des chevaliers de Malte, qui persuadèrent que les projets de ce cardinal Ximénès envers lequel il s'était montré si ingrat n'étaient pas sans utilité réelle ; qu'il importait à la grandeur de l'Espagne non moins qu'à sa sécurité, que son autorité fut rétablie sur les côtes d'Afrique afin de détruire la piraterie.

Alger, pays qui acquiert aujourd'hui tant d'importance, avait vu se succéder diverses dynasties arabes. Les Aglabites dominaient dans la partie orientale, et les Rostamites, au couchant. Les Fatimites vainquirent d'abord ces derniers ; puis ils se divisèrent ; les Ouaédites établirent à l'ouest le royaume de Tlemcen, les Amadites celui de Bougie, à l'est, et les Zéinites occupèrent entre eux l'Aschir, où se trouvait Alger. Les Almohades absorbèrent ces divisions ; mais bientôt ils se fractionnèrent eux-mêmes en Zéinites à Tlemcen, et en Afsides à Bougie, qui, selon la chance des armes, possédèrent Alger tour à tour. Alger.

Après leur expulsion de la péninsule ibérique, les Maures qui s'étaient réfugiés sur les côtes de l'ancienne Mauritanie se mirent à faire la course contre l'Espagne. Ferdinand le Catholique avait envoyé plusieurs fois des forces contre eux; en 1510, les Espagnols, s'étant emparés de la côte voisine d'Alger, y avaient bâti un fort redoutable dit Peñon d'Espagne, qui assurait leur domination en fermant ce port aux pirates. Après la mort de Ferdinand, les Algériens réclamèrent le secours de Sélim Eutémi, scheik arabe de grand renom, qui assaillit le Peñon avec l'aide de Barberousse, et s'en empara; mais il en fut dépossédé lui-même par son redoutable auxiliaire.

1535. C'était contre Barberousse que Charles-Quint dirigeait son attaque. La flotte, composée de cinq cents voiles et commandée par André Doria, se réunit à Cagliari; elle portait trente mille hommes des vieilles bandes espagnoles, sous les ordres d'Alphonse d'Avalos, marquis de Guast, et l'empereur lui-même était à bord.

On prétendit généralement que Charles entreprenait cette expédition contre Barberousse, pour ne pas être obligé de combattre Soliman en Hongrie; aussi disait-on que jamais on n'avait vu un prince fuir l'ennemi avec autant d'appareil (1).

(1) PAUL JOVE, l. XL. Grégoire Léti accuse aussi Charles-Quint d'avoir fui devant Soliman, en gagnant l'Italie par la route la plus courte. Ce fait est attesté par un beau document inséré dans les *Journaux* manuscrits de Marin Sanuto. Nous le rapporterons ici, comme preuve de l'insubordination des troupes à cette époque.

« Elles ne voulaient pas (les bandes italiennes) aller en Hongrie pour y mourir de faim. En conséquence, le seigneur marquis du Guast voulant en finir, et avoir l'opinion de ces infanteries italiennes, après les avoir toutes remises à leurs colonels, demanda, en passant au milieu de leurs rangs, qui voulait rester pour la Hongrie, et qui retourner en Italie? Alors un maraud sans chaussure et déguenillé commença à répondre : *Italia, Italia! andar, andare!* (Italie, Italie! s'en aller, s'en aller!) En un moment donc, comme il arrive d'ordinaire dans les guerres et les camps, le désir de revoir la patrie, les mauvais payements, la disette de vivres, la crainte de mourir en Hongrie et de ne plus pouvoir revenir en Italie, la mauvaise disposition des gens d'outremonts, hostiles aux Italiens, furent cause que tous les Italiens répétèrent à grands cris : *Italia, Italia! andar, andare!* Ils partirent ainsi en rang, en dépit de l'empereur, du marquis de Guast et de leurs chefs, que les arquebuses intimidèrent et mirent en émoi plusieurs fois; ils tuèrent, en effet, trois de leurs colonels, qu'ils remplacèrent par trois autres nouveaux chefs. Ils vinrent sous leurs ordres au-devant de l'empereur, faisant en un jour six lieues, qui sont soixante milles. Arrivés ainsi en bon ordre jusqu'à la Chiusa, comme ils ne trouvaient pas de vivres, et qu'on voulait les retenir, ils se mirent à

Barberousse avait savamment fortifié Tunis et le port de la Goulette, où s'abritaient les pirates, et duquel ils s'élançaient pour écumer la Méditerranée et ravager les côtes. Il s'y trouvait alors dix-huit galères avec cent bouches à feu ; vingt mille cavaliers maures et une infanterie innombrable couvraient la ville du côté de la terre. L'entreprise fut heureuse pour les Impériaux : ils s'emparèrent du port, de l'arsenal et des vaisseaux de Barberousse, qui sortit de la place avec cinquante mille hommes. Avant de partir, il voulait massacrer dix mille chrétiens qui se trouvaient dans Tunis ; mais, détourné de ce projet par ses officiers, il eut à se repentir d'avoir écouté une fois la pitié. En effet, ces captifs s'insurgèrent, brisèrent leurs fers, et tournèrent contre lui les canons de la citadelle ; pris entre deux feux, il essuya une déroute complète, et s'enfuit à Bone, tandis que les Impériaux pénétraient dans Tunis, égorgeaient trente mille personnes et faisaient dix mille esclaves.

1535.

23 juillet.

Mouley-Hassan, rétabli sur le trône, se reconnut vassal de l'Espagne, délivra tous les chrétiens qui étaient esclaves dans ses États, et livra les ports à l'empereur, auquel il paya douze mille ducats pour l'entretien des garnisons de la Goulette.

Alors tous les pirates se réfugièrent à Alger, d'où l'on jugea nécessaire de les expulser. Charles, maître d'Oran et de Tunis, montra, par le soin extrême qu'il apporta aux préparatifs de cette expédition, qu'il en appréciait la difficulté. Il appela des marins de l'Italie et de l'Espagne ; Gênes, Naples et Venise lui expédièrent des galères. Vingt mille fantassins et deux mille

tuer, à saccager, à maltraiter les prêtres, à violer les femmes. Mais dans un endroit surtout, appelé Trévisana, quelques capitaines et gentilshommes qui marchaient en avant ayant été tués, ils ont brûlé et fait le plus de mal qu'ils ont pu, tellement que je crains que cela n'ait renouvelé la haine et les inimitiés anciennes des ultramontains contre les Italiens. Vilach, qui arriva à franc étrier à travers des chemins affreux et à peine frayés, envoyé en diligence par l'empereur au capitaine Ponté, maître de camp impérial, pour les arrêter à cet endroit, soit par de bonnes paroles, soit par force, ne put rien obtenir en promettant de leur donner de l'argent, et encore moins par force ; car ils mirent le feu au bourg par lequel ils devaient passer, et pendant trois jours de suite ils ne vécurent que de racines, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint la Chiusa. Une fois arrivés sur notre territoire, y trouvant de bons préparatifs de vivres, et voyant qu'ils étaient compris, ils ont commencé à crier : *Marco, Marco ! Italia, Italia !* (Marc, Marc ! Italie, Italie !), disant que, crussent-ils avoir un empire à gagner, ils ne retourneraient pas dans ce pays ; qu'ils y manquaient d'argent et de vivres, et, quand ils demandaient du pain ou du vin, que tous leur répondaient : *Nicht fruct*, etc. »

hommes de cavalerie, Espagnols, Allemands, Italiens, la plupart vétérans, se réunirent en Sardaigne; dans le nombre étaient Fernand Cortez avec ses trois fils, Pierre de Tolède, Ferrant Gonzague, Colonna, Spinola, le duc d'Albe, cent chevaliers de Malte accompagnés de mille soldats de l'ordre, et beaucoup de dames espagnoles. Cette armée, embarquée sur deux cents vaisseaux de guerre et trois cents bâtiments de transport, mit à la voile au commencement d'octobre, malgré les conseils d'André Doria, qui représentait que la saison était défavorable. Le débarquement s'opéra dans la baie de Temendfust; mais bientôt la pluie tomba en telle abondance que le camp semblait un lac. La tempête la plus horrible que Doria eût vue dans l'espace de cinquante années détruisit une partie de sa flotte, et causa au reste de fortes avaries. L'empereur dut, pour se rembarquer, faire avec l'armée, à travers mille dangers, trois lieues en trois jours sans vivres, et harcelé sans cesse par l'ennemi; au retour, une nouvelle tempête dispersa les bâtiments qui, après les plus grands efforts, abordèrent les uns en Espagne, les autres en Italie. Charles-Quint lui-même eut grand'peine à regagner le continent sur un mauvais navire.

Venise avait renouvelé avec Soliman les traités qui assuraient la liberté de son commerce, et la protection d'Ibrahim lui fut toujours acquise. Cependant, de la rencontre fortuite de ces navires avec ceux des Turcs, il était résulté, à l'occasion du salut et des signaux, des conflits d'abord, et puis quelques
1537. combats partiels. Bien que Venise eût envoyé faire des excuses et puni ceux qui avaient outre-passé leurs instructions, Soliman dirigea sur Corfou les troupes qu'il avait rassemblées pour attaquer Naples. Khaïreddin enleva plusieurs îles appartenant à la république ou à des Vénitiens; mais l'expédition échoua.

Charles-Quint manœuvra si bien qu'il fit entrer dans une ligue avec lui Venise et Paul III, dans le but de purger l'Europe des Turcs. De grands préparatifs furent faits alors; mais, quelles qu'en aient été les causes, l'amiral Doria ne profita point des occasions favorables pour battre Barberousse, et laissa les Vénitiens seuls à Corfou. Indignés de se voir trahis par Doria ou son maître, les Vénitiens traitèrent avec la Porte, et obtinrent la paix moyennant trente mille ducats, plus la cession de Malvoisie et Napoli en Morée, de Nadinao et de Laurona sur les côtes de Dalmatie, de Scyros, Pathmos, Égine, Nio, Stampalia, Paros et Antiparos.

Khaïreddin continua ses courses, d'accord avec la France ; il prit Nice et fatigua l'ennemi d'attaques continuelles, jusqu'au moment où le baile de Venise à Constantinople écrivit à la seigneurie : « Barberousse est mort cette nuit, à trois heures ; 1546. 4 juillet.
« il a laissé au Grand Seigneur huit cents esclaves, Roustem-« Bacha deux cents, et dix mille sequins, voulant que l'on mît « en liberté tous les autres esclaves âgés de plus de quinze « ans, et que trente mille sequins soient employés à la cons-« truction d'une mosquée. Dix mille sequins sont en outre « légués à Moustapha, son neveu et gendre. On a trouvé chez lui « trente-cinq mille sequins et cinq mille aspres. »

Après lui, les côtes furent inquiétées par Dragut (*Torghud-Reis*), sandjiak de Mentesce, qui, faisant la course tantôt seul, tantôt avec le grand vizir, occupa Bastia, reprit Tripoli aux chevaliers de Malte, et fut nommé gouverneur de cette place. Ancône, Civita-Vecchia et Rome se fortifièrent contre ses attaques.

Pendant que les Hongrois faisaient des prodiges de valeur, Ferdinand s'était tenu en observation, ou bien il négociait pour acquérir sous main la Transylvanie. Soliman, irrité de ces tentatives, réunit à la Porte le bannat de Témeswar. Auger Gislen Busbek fut alors envoyé pour négocier avec des instructions limitées, comme toujours (1) ; il parvint toutefois à conclure entre les Autrichiens et Soliman une paix dans laquelle furent 1562.
compris la France, le pape et Venise, à la condition de payer annuellement trente mille ducats au sultan.

Dans toutes ses guerres, comme dans toutes ses courses sur mer, Soliman avait trouvé sur sa route les chevaliers de Malte aussi vaillants qu'infatigables à lui nuire. La dévotion l'animait aussi contre cette société impie que ses vœux rendaient l'ennemie irréconciliable de l'islam. Les chevaliers ayant pillé le *galion* Siége de Malte.
des sultans qui portait à Venise les richesses de l'Orient, il ré-

(1) Busbek a écrit un excellent ouvrage sur les milices ottomanes ; il envoya à Vienne deux cent quarante manuscrits grecs, entre autres un Dioscoride de la main de Julienne Anicia, fille de l'empereur Olybrius ; des animaux asiatiques, des plantes, parmi lesquelles se trouvaient le lilas de Perse et la tulipe. Il découvrit le monument d'Ancyre, qui rappelle les actions d'Auguste. Antoine Wranzy (Verantius), archevêque de Strigonie, qui alla après lui à Constantinople comme ambassadeur, en rapporta le *Taurich Ali-Osman*, ancienne chronique de cet empire, dont il fit une traduction et qui servit à Lœwenklau pour composer les annales des sultans ottomans, premier livre dans une langue européenne qui donna des révélations sur cette histoire.

solut de leur faire la guerrre, et débarqua dans leur île, sous le fort Saint-Elme, quarante mille hommes; cent trente chevaliers dé-
1565. fendirent ce fort contre quatre-vingts canons. Les artilleurs de l'Ordre inventèrent des cerceaux de matières combustibles qui, roulés sur les assaillants, les enveloppaient et les brûlaient par trois ou quatre à la fois. Les assiégés purent ainsi résister jusqu'au moment où les Turcs furent obligés de se retirer, après avoir perdu vingt mille des leurs; leur flotte était réduite à un état si misérable que le capitan-bacha dut rentrer de nuit à Constantinople. Jean de la Valette, alors grand maître de l'Ordre, construisit une cité qui fut appelée de son nom. Sur la nouvelle que les Turcs faisaient de nouveaux préparatifs contre lui, il soudoya un incendiaire qui mit le feu à l'arsenal de Constantinople. Cet événement, et plus encore la mort de Soliman, amena un armistice.

Ce fut le moment héroïque de l'Ordre, qui ne fit ensuite que décliner. Les commanderies furent dès lors considérées comme un riche apanage pour les cadets de famille, et non plus comme la récompense de la valeur et un objet d'émulation. Les jeunes chevaliers se plurent à briller dans les cours, tandis que Malte et Gozzo étaient tyrannisées par leurs confrères.

1566. septembre. Soliman, pour la septième fois, attaquait l'Allemagne; il soumit la Moldavie sans effusion de sang, et Sziégeth fut prise trois jours après sa mort. Ahmed-Bacha, conquérant de Rhodes, qui avait été nommé gouverneur de l'Égypte, se révolta; mais
1528. il fut réprimé par Soliman, qui songea à réorganiser ce pays, surtout en modifiant le système financier, qui grevait le peuple sans avantage pour le trésor. Il promulgua donc le *Kanoun*, dit de Soliman; en conséquence, tandis que les terres dans la Romélie et la Natolie étaient divisées en grands ou petits fiefs (*tomar siamet*), habités par des vassaux (*raïas*) tenus au service militaire, l'Égypte n'eut que des fermiers (*moultezem*) qui payaient le cens, et avaient au-dessous d'eux les paysans (*fellah*).

Expéditions en Asie. Dans la Perse, Schah-Ismaïl, fondateur de la dynastie des Sophis, avait irrité par de nouvelles offenses la haine que Soliman lui portait déjà comme schiyte hérétique. Le sultan envoya donc contre lui Ibrahim, qui assaillit la Perse et prit Té-
1533. briz, qu'il préserva du massacre; Ibrahim et Soliman, réunis, marchèrent ensuite sur Bagdad par un chemin désastreux. Le Grand Seigneur épargna le pillage à cette ville, séjourna trois

mois dans l'ancienne capitale des califes, et regagna Constantinople.

Le grand conquérant ne mit pas le pied dans l'Inde ; mais il eut des relations avec elle. Les Portugais, qui s'emparèrent de Goa, y avaient pénétré d'un côté ; la dynastie de Lodi résidait dans Agra, quand Babour (Zehir-Eddin-Mohammed) songea à renouveler l'empire de Tamerlan, dont il était le cinquième descendant. Dans l'espace de trente ans marqués par d'orageuses vicissitudes, il changea la face du pays. Maître, par l'hé- 1494.
ritage paternel, du royaume de Fergana, à l'orient de Samarcande, et favorisé par les discordes des princes mogols, turcs usbecks, qui se disputaient les pays limitrophes, il espéra s'agrandir sur leurs ruines ; il s'empara d'abord de Samarcande avec deux cent quarante compagnons qui lui restaient à peine, et la défendit contre des forces immenses. Au milieu de ses 1505.
revers, quelquefois sans asile et sans troupes, il avait toujours conservé la même fermeté ; enfin il résolut de conquérir l'Inde. Appelé dans le Caboul par un parti près de succomber, il battit avec douze mille hommes les cent mille Afghans d'I- 1526.
brahim Lodi, à Panipat, le tua de sa main, réduisit Agra et marcha sur Delhi. Ce fut en vain que Rana Sanka arma une ligue des princes ; la victoire de Kanua affermit l'empire du Grand Mogol.

Babour était célèbre par son courage intrépide et sa générosité ; zélé partisan de la secte orthodoxe des kanéfis, il écrivit lui-même ses Mémoires (*Vakiati-Barberi*) en turc djagataï et dans un style simple, mémoires riches de renseignements sur des pays qui ont peu d'historiens (1).

Parmi les écrivains nationaux, nous ne saurions passer sous 1580.
silence Mohamed-Kasim-Férischta. Né à Asterabad, dans le Mazandéran, il fut conduit par son père dans les Indes, où il conçut l'idée d'écrire l'histoire des rois et des saints musulmans de ce pays ; mais, faute de livres, il s'adonna aux armes, et devint ensuite le confident de Mortaza, roi d'Ahmednegar, qui, violent et cruel jusqu'à la folie, marchait à sa ruine. Mihrâb-khan entreprit de détrôner ce furieux pour lui substituer Miran-Hoséin, son fils, qu'il persécutait. Hoséin ne se montra pas moins sanguinaire, et périt, avant une année de règne, de la

(1) Ils ont été traduits en anglais par Leyden et Erskine (Londres, 1826).

main de Mihrâb-Khan qui, tué à son tour, fut remplacé sur le trône par Ismaël-Nizam-Schah, enfant en bas âge.

Les royaumes musulmans du Décan étaient alors déchirés par des intrigues de cour et des factions perpétuelles : les étrangers, c'est-à-dire les musulmans récemment venus de l'autre côté de l'Indus, appelés collectivement le parti des Mongols, et les Décans, musulmans du Décan, avec lesquels s'entendaient les Abyssins amenés dans ces contrées par le commerce des esclaves. Les premiers étaient schiytes pour la plupart, les autres sunnites ; ils vivaient donc dans une lutte continuelle, et les rois les persécutaient à l'envi les uns des autres.

Une fois que Férischta, qui avait été ballotté au milieu de ses troubles, fut parvenu à s'en tirer, il se donna tout entier à l'histoire, sur l'ordre d'Ibrahim-Adil-Schah ; il eut à sa disposition beaucoup de matériaux indiens, à l'aide desquels il chercha à démontrer, mais avec le peu de critique que l'on peut attendre de ces écrivains, les rapports que les raïas de cette contrée eurent avec les rois de Perse (1).

1540. Après la mort de Babour, le règne d'Houmaïoum, son successeur, fut agité par des compétiteurs et par une foule de princes afghans, qui avaient usurpé sa domination à Delhi, à Guzerate et ailleurs. Behardir-Schah, prince de Guzzerat, envoya demander à Constantinople du secours contre les Portugais, qui avaient conquis Diu à la faveur de ces troubles. Soliman-Pacha, gouverneur octogénaire de l'Égypte, passa dans l'Inde par l'ordre du sultan, et assiégea Diu ; mais Antoine de Silvéira l'obligea de battre en retraite.

Sans parler de Bouraubeg, auquel Houmaïoum avait enlevé le trône de Delhi, Elkas Mirsa vint ensuite dans la capitale de l'empire ottoman réclamer assistance contre son frère Schah-Tamasp, second sophi ; ce qui fournit un prétexte à Soliman pour déclarer
1549. de nouveau la guerre à la Perse. Arrivé à Tébriz, il prit Van, et, après avoir hiverné à Alep, il s'avança dans la Géorgie ; mais, Elkas Mirsa étant tombé prisonnier de son frère, Soliman rebroussa chemin.

Ibrahim, gâté par les faveurs que lui avait prodiguées son maître, se vantait de tenir l'empire dans sa main, et traitait avec insolence les ambassadeurs européens. Soliman tolérait jusqu'à son arrogance ; mais, lorsqu'il le vit se donner, à la mode

(1) Son histoire a été imprimée en anglais, à Bombay, en 1831.

de Perse, le titre de sultan séraskier, il conçut des soupçons, et, une nuit, tandis qu'Ibrahim dormait couché dans sa chambre 1536.
comme d'habitude, il l'étouffa.

Peut-être sa disgrâce fut-elle l'ouvrage de la sultane Roxelane, d'origine russe (1) et, dit-on, du sang royal de Pologne; elle subjugua, par ses grâces plus que par sa beauté, son redoutable maître, qui, par une exception unique, la déclara son épouse, et non son esclave.

Femme d'un esprit intrigant, elle bouleversa le harem et le palais; par ses conseils, elle détermina différentes expéditions, dans le seul but de grandir Roustem, son gendre, guerrier aussi vaillant que docte, toujours prêt à la servir dans l'accomplissement de ses méfaits. Elle persuada à son mari de diriger une
troisième expédition contre Schah-Tamasp, qui avait fait des 1553.
incursions dans le Kurdistan et sur le territoire d'Erzeroum, dans l'espoir que Roustem s'y distinguerait, et qu'elle pourrait, pendant ce temps, aplanir à son fils Sélim le chemin du trône, au préjudice de Moustapha et de Bajazet, fils aînés de Soliman. Roxelane trama donc la ruine de ces princes avec Roustem, qui, étant parti pour faire cette campagne, envoya d'Ak-séraï, en Caramanie, où il hivernait, informer Soliman qu'il avait découvert un complot dans l'armée pour le détrôner et proclamer Moustapha. Aussitôt Moustapha fut étranglé; mais les janissaires se soulevèrent et demandèrent à grand cris la punition de Roustem. Le sultan lui retira les sceaux pour les donner à Ahmed, conquérant de Témeswar; mais celui-ci refusa de les accepter, à moins que le sultan ne s'engageât à ne point les lui reprendre. Soliman lui tint parole; car, lorsque Roxelane l'eut amené à rétablir Roustem dans ses dignités, il fit tuer Ahmed, pour accomplir sa promesse.

Enfin la discorde semée par Roxelane porta ses fruits. Bajazet prit les armes contre son père et son frère Sélim; mais, bientôt

(1) « La sultane Khasseki Khourrem, si célèbre sous le nom de Roxelane, « qui est celui de son pays natal, la Russie rouge, était peu belle, mais gra- « cieuse (*grassiada*), comme dit Piero Bragadino, ambassadeur de la républi- « que de Venise, etc. » SCHOELL, vol. XXI, p. 161.

Grassiada, en vénitien, veut dire remplie de grâces, charmante, et non pas *grassette*, comme l'a cru Schœll.

NIEMCEWICZ, dans un journal polonais de 1822, a publié un billet de Soliman au roi de Pologne Sigismond, où il disait : *Ton ambassadeur Opalinski peut te dire combien ta sœur, mon épouse, est heureuse.*

vaincu, il se réfugia auprès de Schah-Tamasp. Ce prince, qui lui avait promis l'hospitalité, entraîné par les suggestions de Soliman et de Sélim, le fit arrêter et étrangler avec ses quatre fils; ce qui lui valut un présent de quatre cent mille ducats. Le désir de Roxelane se trouva ainsi satisfait.

Ces guerres multipliées enrichissaient le trésor des dépouilles des vaincus. Les domaines de la couronne rendaient à cette époque cinq millions de ducats, et les autres revenus, trois. Soliman porta le nombre des janissaires de douze à vingt mille, et l'armée permanente à quarante mille hommes; mais il en eut parfois jusqu'à deux cent cinquante mille sous les armes. Il enleva aux janissaires et aux spahis la garde du sérail, pour la donner aux bostangis ou jardiniers, corps nouveau qu'il avait créé. Ce fut un grand bonheur pour l'Europe que l'esprit de conquêtes s'éteignit avec Soliman; sans cela, comment aurait-elle pu se défendre contre les Turcs pendant la guerre de Trente ans?

Soliman construisit un grand nombre d'édifices à Constantinople, à Jérusalem, à la Mecque et ailleurs; mais le plus célèbre de tous est la mosquée qui porte son nom. Son époque fut le siècle d'or de la poésie ottomane; neuf poëtes contemporains formèrent une pléiade autour de son trône (1); lui-même composa des vers sous le nom poétique de Mouhibbi, c'est-à-dire aimant d'amitié (2). Alors fleurit Abdoul Baki, le prince de la poésie lyrique en Turquie comme Monténebbi chez les Arabes, et Afiz en Perse. Il reçut de Soliman des encouragements et des récompenses, avec un diplôme qui lui assurait une gloire éternelle, comme s'il appartenait aux rois de la dispenser.

Il toléra l'usage du café, ainsi que les vases d'or et d'argent. Le code criminel qu'il publia mitigea l'ancienne rigueur, en laissant toutefois la peine à la discrétion de l'accusateur; les délits pouvaient donc être rachetés à prix d'argent; en outre,

(1) Voy., sur ces poëtes, et d'autres encore, HAMMER, liv. XXXIV.

(2) Nous donnerons comme échantillon de ses poésies la *gazèle* suivante: « Ne croyez pas que j'aie le sein rougi par les larmes; c'est la flamme du cœur que vous voyez transparaître. Si je me plonge comme le lothos dans l'onde des larmes, elles se brisent sur ma tête. Les paupières restent gardiennes avec le glaive sanglant, pour effrayer les amants et les détourner de me braver. Mon cœur nage dans les flots de larmes; ceux qui le voient passent sur mon corps. Mouhibbi ne peut aller dans le pays de l'ami; la route est fermée par mes larmes. »

il obligea les juges à compter les témoignages et non à les peser, moyen d'assurer l'impunité à ceux qui avaient assez d'influence ou d'argent pour s'en procurer un nombre suffisant de faux.

Soliman conçut une pensée qui aurait amené la ruine de la Russie naissante : c'était d'unir le Volga au Don, pour mettre la mer Caspienne en communication avec la mer Noire, et de construire trois forteresses pour les défendre ; il voulait encore conquérir Astrakhan et Kasan, pour tenir les Russes en sujétion.

Malgré toute sa grandeur, ce sultan ne fit pas moins marcher sa nation vers la décadence ; l'historien turc Kotchibeg en donne les causes suivantes : il ne parut plus dans le divan, sinon lorsqu'il s'agissait de déclarer la guerre ; pour les autres affaires, il se tenait derrière un rideau comme les anciens despotes d'Orient, ce qui relevait le prestige de la majesté, mais au détriment de l'autorité royale ; de son fauconnier, il faisait le grand vizir, et, par ce choix, il donna le mauvais exemple d'élever les favoris aux plus hautes dignités sans les faire passer par les fonctions intermédiaires ; de là, des intrigues pour les obtenir, et de l'inexpérience quand on les avait obtenues. Vaincu par les charmes irrésistibles de Roxelane, il laissa le harem se mêler des affaires d'État ; enfin il enrichit ses grands vizirs par des appointements excessifs, et leur permit de trafiquer des emplois pour satisfaire à leur luxe et aux vices qu'il entraîne à sa suite.

Ajoutons que Soliman, voyant chaque règne ensanglanté par les discordes que suscitaient les princes élevés dans les fonctions d'un gouvernement ou à la tête des armées, établit qu'à l'avenir ils grandiraient dans l'intérieur d'un sérail, loin des armes et des pachalicks. Il prévint ainsi des guerres civiles ; mais il prépara des chefs efféminés à une nation essentiellement belliqueuse.

CHAPITRE IX.

BEAUX-ARTS.

Des misères décrites et des misères plus grandes à raconter, reposons-nous par l'éclat des beaux-arts et de la littérature ; cet éclat fut si grand qu'il a pu éblouir les regards contemporains et de la postérité, faire oublier les Leyva, les Medeghino et les

Baglioni pour Raphaël, Michel-Ange, le Titien et l'Arioste, et faire appeler siècle d'or le siècle de César Borgia et de Charles-Quint.

Nous avons déjà vu comment les beaux-arts, associés à la littérature et à la philosophie, s'étaient élevés; comme elles, ils contemplaient le beau visible pour remonter au beau idéal, à la connaissance de la beauté suprême et immuable; c'est Pygmalion qui modèle la statue d'abord, et puis lui donne la vie. Ne vous attachez-vous qu'à l'idée? vous obtiendrez les grossières figures hiératiques du moyen âge, respirant une dévotion sans attraits. N'êtes-vous épris que des formes plastiques? vous obtenez l'art pur, parfait à l'intérieur, mais qui ne parle point au cœur.

Les arts parcoururent ces deux périodes en Italie, et s'élevèrent, dans les trente premières années de ce siècle, à une hauteur qu'ils n'avaient pas même atteinte chez les anciens. Plusieurs écoles se disputaient le premier rang dans la peinture : l'école vénitienne, soigneuse du coloris au point de négliger les lignes et les formes; l'école florentine, aux teintes moins fortes, mais offrant plus d'harmonie et des gradations savantes; l'école romaine, supérieure dans le dessein et la représentation des formes, étudiées sur les statues antiques, mais qui déclina par cela même, sinon dans l'exécution, du moins dans le sentiment, quand elle substitua aux idées l'étude des apparences, et qu'elle plaça sur les autels des portraits de maîtresses et de courtisanes. A une époque antérieure, l'école de l'Ombrie avait conservé l'inspiration religieuse, plus fidèle aux types de convention qu'aux classiques, plus sentimentale que sensuelle, comme si elle avait ressenti le souffle d'Assise, dont elle était voisine.

La longévité de Jean Bellini, que nous avons vu à la tête de l'école vénitienne, lui permit de devenir le contemporain des rénovateurs de l'art. Le sentiment de ce maître passa chez Cima de Conegliano, dont le pinceau reproduisait la beauté, l'intensité de l'expression plus que la grâce, à laquelle inclinent davantage Basaïti et Victor Carpaccio, qui représenta dans huit tableaux l'histoire de sainte Ursule, pages touchantes, même pour les hommes les plus ignorants en peinture.

Giorgione. 1477-1511.

Giorgione Barbarelli, de Castelfranco, vint détourner l'art de ces modes affectueux. Réformateur impétueux et hardi, il s'éleva du fini minutieux à un faire large, comme un homme sûr de ses

forces et qui ne songe pas à les mesurer. Il surpassa tous ses rivaux dans la hardiesse de la touche, dans la vigueur du ton et les effets du clair-obscur ; mais il préféra au genre mystique le naturel, les efforts, l'anatomie. Les ouvrages à fresque dont il avait orné les façades des palais de Venise, ont péri ; il montre dans ses toiles une grande sobriété de couleurs, aux nuances harmonieuses ; mais il flatte les sens et laisse l'intelligence muette.

L'étude de l'anatomie, de la science pure, entre aussi dans l'école florentine avec le Pollaiuolo ; le frère Philippe Lippi commença la profanation de l'art en substituant aux physionomies pieuses les portraits des beautés en renom. Nous citerons, mais pour livrer sa mémoire à l'infamie, le Florentin André del Castagno, qui assassina le Vénitien Dominique, après avoir appris de lui le secret de la peinture à l'huile, secret que la victime tenait d'Antonello de Messine. Raphaël del Garbo, Dominique del Ghirlandaio, Luc Signorelli et d'autres encore, se rapprochent du faire moderne, autant qu'ils s'écartent des chastes compositions de leurs prédécesseurs. Le *Miracle du Saint Sacrement*, dans Saint-Ambroise de Florence, suffirait pour placer Côme Rosselli parmi les meilleurs peintres.

L'école de l'Ombrie produisit Pierre Vannucci de Pérouse, dit le Pérugin, qui, en travaillant à Florence et dans d'autres villes, contracta différentes manières ; il devint si célèbre que Sixte IV l'appela pour peindre sa chapelle, immortalisée ensuite par Michel-Ange. Uniforme dans ses compositions et véritable marchand, il ne cherchait qu'à gagner de l'argent, et faisait vite en conséquence ; cependant il se renferma dans les types religieux et l'expression reposée ; pauvre dans les vêtements, sec dans les poses, ses têtes respirent une grâce exquise, et son coloris est enchanteur. La *Pietà* dans le palais Pitti, et la fresque dans le couvent de Sainte-Madeleine des Pazzi, sont admirées comme des chefs-d'œuvre, et son *Assomption* a mérité d'être placée parmi le petit nombre de ceux qui ornent le musée du Vatican. Ses peintures dans la salle du Change à Pérouse, et celles de la Città della Pieve, encore plus soignées, offrent le véritable anneau entre lui et Raphaël Sanzio, qui peut-être y travailla, et qui certainement les imita. Le Pérugin. 1446-1524.

Raphaël naquit de Jean Santi, peintre et poëte d'Urbin ; il produisit à l'âge de vingt et un ans le *Mariage de la Vierge* (1), Raphaël. 1483-1520.

(1) Il est probablement antérieur au *Crucifiement* de la galerie Fesch.

composition (malgré ses défauts) sobre et d'une pureté céleste, où l'on retrouve l'inspiration de l'école de l'Ombrie, à laquelle il resta fidèle tant qu'il n'eut pas vu à Florence les idolâtres de l'antique et de la nature. Ce fut en fondant les deux manières, les types avec l'individualité, l'inspiration avec le fini, qu'il put exciter cette admiration qui le suivit partout.

Présenté par Bramante, son concitoyen, à Jules II, et chargé de travailler dans les chambres du Vatican, son génie grandit devant ces vastes parois qu'il devait couvrir ; c'est là qu'il faut voir ses diverses manières, appelées progrès par les uns, jugées différemment par les autres.

Conformément au génie de l'école de sa patrie, il choisit d'abord des sujets symboliques, la Théologie, la Philosophie, la Jurisprudence et la Poésie. Dans ces œuvres il déploya la beauté poétique, bien différente de la beauté symétrique ; car, si l'on y trouve moins de fini, il y a certainement plus de sentiment que dans sa seconde manière, dont la dispute du Saint Sacrement fut le début. L'aspect des magnifiques débris de Rome et la conversation des érudits changèrent le cours de ses pensées ; en même temps qu'il mettait plus de largeur dans l'exécution, il abandonnait les sujets religieux et les types traditionnels, qui étaient dans la peinture ce que le style dantesque est dans la poésie.

Il adopta dès lors un faire plus grand, des formes plus caractéristiques, un clair-obscur plus vigoureux ; il laissa plus d'essor à son imagination, mais il négligea la sévère unité du sujet.

L'art n'aurait pu se détériorer dans les mains d'un si grand maître ; il contribua, néanmoins, à l'abandon des types italiques et des compositions naïves du moyen âge pour les remplacer par d'autres plus grandioses en apparence, mais qui n'empruntaient ni force ni unité aux idées élevées et générales. Ses *Vierges* surpassèrent en beauté tout ce qu'avaient jamais fait ses prédécesseurs ; mais cette beauté ne va pas au cœur, et ne laisse point cette satisfaction paisible qui vient de Dieu et conduit à Dieu.

Il déclina davantage lorsque ses ouvrages furent recherchés comme ils le méritaient. Le riche négociant Augustin Chigi l'accablait de commandes, et poussait si loin le désir de lui être agréable que, le sachant épris d'une jolie boulangère, il la prit dans sa maison, afin que le peintre n'eût pas besoin de sortir pour la voir. Cette jeune femme, connue sous le nom de la Fornarina, devint son modèle de prédilection, et fut souvent convertie en Vierge sous ses pinceaux.

Léon X le chargea de la surveillance de toutes les antiquités, avec défense de tailler aucune pierre portant une inscription sans son consentement ; il eut ainsi l'occasion d'étudier davantage les restes de l'ancienne Rome, qu'il songeait à restaurer. Dès lors il déserta ses premières traditions, et produisit, dans l'histoire de Psyché, une véritable étude d'art païen. Tandis qu'autrefois il disait à Castiglione : *Je me sers d'une certaine idée qui me vient dans l'esprit,* il ne fit alors que copier ; aussi la dignité manque souvent à la physionomie de ses femmes, tandis qu'il en imprime une si grande aux hommes qu'ils ont quelque chose de surhumain.

Pressé par les commandes, il ébauchait les toiles ; puis, après les avoir fait colorier par Jules Romain, il leur donnait ce fini qu'on ne pouvait espérer de dépasser. Alors le même tableau était copié par des élèves de second ordre, et Raphaël donnait les dernières touches. Voilà pourquoi tant d'ouvrages lui sont attribués, et pourquoi la difficulté de reconnaître les originaux soulève tant de discussions ; mais quelle imagination, quelle promptitude d'exécution il fallait avoir, pour concevoir et finir tant de travaux ! car il faut y ajouter de nombreux portraits, des tableaux à l'huile de grande dimension, les fêtes à diriger, et les cartons à dessiner pour les tapis que l'on exécutait en Flandre.

Loin de se faire le détracteur de ses rivaux, il cherchait à profiter du mérite de chacun d'eux. Au lieu de s'offenser de l'exagération de Michel-Ange qui disait : *Tout ce que Raphaël sait de peinture, c'est moi qui le lui ai enseigné,* il se proclamait heureux d'être né du temps de Michel-Ange. D'un naturel doux, de manières aimables et gracieuses comme ses peintures, Raphaël ne laissa jamais apparaître de ces bizarreries, de ces airs sauvages et distraits que les artistes affectent parfois comme indice de génie ; aussi se vit-il recherché de tous, et sa vie fut-elle une suite de triomphes ; toujours heureux, il eut même le bonheur de mourir avant l'heure des déceptions.

Une saignée, qui lui fut administrée lorsqu'il était épuisé par les plaisirs amoureux, le fit succomber à l'âge de trente-sept ans. Son tableau de la *Transfiguration*, qu'il s'occupait de terminer, accompagna ses restes ; ce fut la plus magnifique des oraisons funèbres du grand artiste, dont la perte arracha des larmes à tous les yeux.

Raphaël peut être inférieur à quelques peintres pour certaines parties, mais aucun ne le surpasse dans l'ensemble de toutes

les qualités ; il réunit le dessin, le coloris, la force du clair-obscur, l'effet de la perspective, l'imagination, la conduite, et cette grâce plus charmante encore que la beauté. L'*Héliodore* et le *Miracle de Bolsena* sont, pour le coloris, les meilleures fresques du monde, même auprès de celles du Titien à Padoue.

Raphaël est surtout admirable par le talent d'exprimer les particularités de la vie morale et physique, c'est-à-dire l'individualité, sans que l'harmonie et l'unité disparaissent jamais ; il a su même étendre cette individualité à tous les âges, à toutes les affections, à tous les caractères, dans ses compositions épiques de la sacristie de Sienne et du Vatican, non dans des situations exagérées, mais dans une gradation combinée. A la profondeur il joint une merveilleuse flexibilité, ne traitant rien à la légère, mais associant à l'agrément des formes la justesse de la pensée, de manière à satisfaire les sens et l'intelligence ; il est d'une variété inépuisable, pieux dans les Saints, voluptueux dans les Galatées, plein de grâce pour finir un petit tableau, magnifique lorsqu'il traite ces vastes scènes de l'*Incendio del Borgo* et du *Spasimo*. Jamais aucun peintre n'a saisi comme lui la nature sur le fait ; possédant le secret des sympathies, il exprime le caractère, le pathétique, encore plus que le beau. On peut dire avec vérité que, par des inventions qui satisfont le jugement et touchent le cœur, il donne la vie à ses tableaux, le sentiment et le langage visible à ses personnages. Il introduisit dans les arabesques des figures humaines et symboliques, chose inusitée aux chrétiens et aux Arabes ; mais peut-être connut-il les peintures romaines que l'on découvrit, quelques années après, dans les thermes de Titus. Le luxe qu'il déploya dans les loges du Vatican servit de modèle pour décorer les palais des rois, et répandit un goût plus pur dans le choix des ornements. Il eut encore le bonheur de voir la gravure se perfectionner : nouvel avantage pour lui, puisque l'habile Marc-Antoine ne crut pouvoir mieux employer son burin qu'à multiplier les œuvres de Raphaël, qui purent ainsi se répandre au loin.

Comme les autres artistes de son temps, il connaissait la sculpture et l'architecture (1). Les édifices magnifiques dont les ducs d'Urbin embellissaient leur capitale, et dans lesquels ils recueil-

(1) Même après Vasari, Duppa, Braun, Quatremère de Quincy, l'ouvrage le plus estimable sur Raphaël me paraît être celui de J.-D. Passavant, *Rafael von Urbino und sein Vater Giovanni Santi*.

laient les chefs-d'œuvre de l'art antique et de l'art moderne, avaient contribué à développer en lui un goût châtié, qui n'excluait ni l'imitation des anciens ni les hardiesses des modernes. Il plaça dans le tableau du *Mariage* un petit temple très-vanté pour le style et la perspective. Le fond de l'*École d'Athènes* offrit une belle composition architectonique. A la mort du Bramante, il fut chargé d'achever la cour où se trouvent les loges du Vatican, galeries ouvertes qu'il éleva en trois étages, et sur lesquelles il peignit cinquante-deux faits sacrés, avec des arabesques dans le genre antique.

A Florence, le palais Uguccioni sur la place du Grand-Duc, et celui des Pandolfini dans la rue San-Gallo, furent construits sur ses dessins, d'un style pur et noble dans l'élévation et les ornements. Il édifia pour Chigi, en face de la Farnesina de Peruzzi, un petit palais d'une extrême élégance; on admire surtout celui qui se trouve auprès de Saint-André della Valle.

Il fut nommé architecte de Saint-Pierre, et pouvait tout attendre d'un pareil choix ; mais il ne reste de son projet que le plan, simple, grandiose, harmonieux s'il en fut jamais.

Il dirigeait avec un intérêt affectueux les jeunes artistes ; aussi, lorsqu'il se rendait à la cour, marchait-il accompagné d'une cinquantaine de peintres distingués, ses élèves. Après sa mort et celle de Léon X, ils se répandirent dans toute l'Italie, et propagèrent le bon goût ; qu'auraient-ils fait à Rome sous le pontificat d'Adrien VI, étranger aux arts, au milieu de la peste et des Allemands, ou des éloges prodigués à Sébastien du Piombo?

Jean d'Udine, renommé pour les paysages, les fleurs, les vases et les clairs-obscurs, surpassa tous ses modèles dans les arabesques dont il orna les loges du Vatican; François Penni, dit le Fattorino, alla raviver l'école napolitaine. Jules Pippi, célèbre sous le nom de Jules Romain, et dont l'histoire est ignorée, fut Jules Romain. 1492-1546.
non-seulement grand peintre, mais encore architecte; Raphaël le chargeait d'exécuter ses plans à peine esquissés. C'est ainsi que naquirent diverses maisons de plaisance de Rome, la villa Madame sur la pente du Monte-Mario, chef-d'œuvre d'élégance et de grâce, avec des décorations, les plus belles qui existent après celles des loges du Vatican. Plein de verve, quoiqu'il fût moins heureux que Raphaël dans l'exécution, et ne joignit pas le choix des idées à la fécondité, la correction à la rapidité, la popularité à la science, Jules Romain resta le chef de l'école jusqu'au moment où le marquis de Gonzague lui confia la direc-

tion des travaux de construction qu'il faisait exécuter à Mantoue.

Là le savant artiste maîtrisa par des digues solides le Pô et le Mincio, dessécha les parties basses de la ville, refit des routes entières, restaura les anciens édifices et en éleva de nouveaux. L'un des principaux est le palais du Té, bâtiment carré de cent quatre-vingts pieds sur chaque face, avec une immense cour à colonnes encaissées, construit et peint par le même maître, qui se plut à imiter l'antique, surtout dans les bas-reliefs en stuc. Dans la salle des Géants, la peinture fait tellement illusion que l'œil ne peut en reconnaître la forme architectonique. Dans toutes ses autres compositions historiques, il associa la poésie à la peinture, poésie païenne qui ne dédaignait pas de se prostituer aux infamies de l'Arétin. Il refit la cathédrale de Mantoue à la manière antique et d'un goût correct; dans la façade de Saint-Pétrone à Bologne, il tint le milieu entre le style gothique et le style grec.

Jules Romain eut pour élève D. Jules Clovio, natif de Croatie, d'un talent remarquable pour la miniature, mais qui fut surpassé par son élève, le père Félix Ramelli. Dans les livres de chœur ou de dévotion, on trouve des miniatures d'artistes inconnus, d'une telle perfection qu'on peut désespérer de faire mieux; mais on considérait ce genre de peinture comme de mauvais goût et destiné seulement à faire gagner de l'argent, sans autre but que d'obtenir la ressemblance.

Périno, fils abandonné d'un des Français qui avaient suivi Charles VIII, fut placé d'abord chez un apothicaire; puis il entra dans l'atelier de Vaga, dont il prit le nom. Raphaël lui fit exécuter à fresque plusieurs de ses dessins; Doria l'accueillit ensuite à Gênes, d'où il revint à Rome, travailla beaucoup, et conserva plus que les autres la manière du maître; mais, quand le Titien vint dans cette ville, il craignit de se voir supplanté par ce peintre, et mourut.

1495-1543. Polidore de Caravaggio se rendit à Rome pour y travailler comme manœuvre, au moment où Raphaël était à la tête des travaux de construction. Le grand artiste découvrit ses dispositions et le forma à la peinture; s'étant lié dans son atelier avec d'autres élèves, surtout avec Mathurin, ils se mirent à peindre en clair-obscur, dans le genre de la façade de Balthasar Péruzzi; persuadés qu'ils devaient apporter le plus grand soin au dessin, qui n'est point altéré par le temps, ils s'appliquèrent à copier l'antique. Arrachés à leurs études par les bandes du connétable de

Bourbon, ils s'enfuirent à Naples, où Mathurin mourut; les nobles, occupés de chasses et de cérémonies d'apparat, négligèrent d'occuper Polidore; il passa donc en Sicile, où il avait beaucoup de travaux, quand son domestique l'assassina pour le voler.

Dans l'école du Pérugin avait grandi le Pinturicchio, qui représenta à Sienne les hauts faits de Pie II, et varia par de beaux paysages le fond de ses tableaux. Les Siennois, dont la jalousie avait d'abord exclu les étrangers, apprirent de lui et de Raphaël, qui peignit aussi dans la sacristie de la cathédrale, à connaître l'art moderne.

Après avoir travaillé avec Jules Romain dans le palais du Té, surtout aux ouvrages en stuc, le Primatice de Bologne passa en France pour décorer Fontainebleau; il apporta dans ce pays un grand nombre de statues et de modèles antiques, et François I[er] le fit surintendant des bâtiments de la couronne. Déjà travaillait à cette cour le Florentin Rosso, peintre qui ne voulut suivre les traces de personne, et tomba dans l'extravagance pour vouloir faire du nouveau : c'est ainsi qu'au lieu des apôtres il plaça une *zingarata* au bas de sa *Transfiguration*, à Città de Castillo.

Toto de la Nunziata est vanté par les Anglais, chez lesquels il composa tous ses ouvrages.

Michel-Ange Buonarroti, l'un de ces rares génies que la nature enfante de temps à autre pour montrer l'immense puissance de l'homme, suivit d'autres voies que celles de l'ordre et de la correction. Il naquit à Caprèse, sur le territoire d'Arezzo; s'étant épris de bonne heure des arts, il fut placé chez Dominique et David Ghirlandaïo, les peintres les plus célèbres de Florence, et se passionna pour le travail au point de se faire pardonner par son maître les corrections qu'il faisait à ses dessins, corrections qui portaient sur les contours. Michel-Ange. 1474-1564.

Déjà Brunelleschi, Léon-Baptiste Alberti et Bramante avaient ramené l'architecture vers la pureté classique; Laurent Ghiberti et Donatello avaient fait produire à la sculpture des œuvres admirables. Masaccio aurait été un Raphaël si la mort ne l'avait pas enlevé jeune encore. Michel-Ange sentait en lui la puissance d'embrasser les trois arts à la fois; mais il n'aurait pu surpasser ses contemporains et les anciens qu'en associant la perfection classique à l'étude du vrai et à la profondeur du sentiment. La conversation de Laurent de Médicis et des hommes de lettres de cette cour, ainsi que l'étude de cette galerie si riche en chefs

d'œuvre, l'initièrent aux mystères de l'art antique; mais son âme, toute d'action, ne pouvait endurer les entraves de l'art, ni presque celles de la matière.

La sculpture était sa vocation. Lorsqu'il eut vu plusieurs morceaux antiques qui venaient d'être exhumés, comme le *torse* du Belvédère, Hercule et Antée, l'Hercule Farnèse, le Laocoon, et qu'il les eut comparés avec les productions modernes, dont le calme lui paraissait dénué d'expression, il pensa qu'il convenait de donner la vie aux marbres de la tête aux pieds; il s'attacha donc de préférence aux nus et à l'anatomie. Les artistes qui l'avaient précédé s'étaient montrés sobres, éloignés de toute exagération, recherchant dans le dessin la convenance plus que le merveilleux; dans l'anatomie, l'art de rendre raison des mouvements plutôt qu'un étalage de science; dans l'architecture, la réunion de la force et de la convenance de la destination. Michel-Ange s'aventura à des hardiesses permises au seul génie. Il disait que *celui qui ne sait bien faire par lui-même ne peut bien se servir de ce qu'ont fait les autres*. Pour se railler de ceux qui n'avaient de louanges que pour l'antique, il fit un Cupidon endormi, et l'enterra dans l'endroit où l'on pratiquait d'ordinaire des fouilles; on le découvrit, et l'admiration fut extrême jusqu'à ce que Michel-Ange, à peine âgé de vingt ans, s'en déclara l'auteur.

Les éloges dont on l'accabla, les grands ouvrages qui lui furent commandés, accrurent sa confiance en lui-même. A Florence, d'un bloc de marbre déjà ébauché par Simon de Fiésole, il tira le David du Palais-Vieux. Après l'expulsion des Médicis, il fut recueilli par le prieur du Saint-Esprit, qui lui fournit des cadavres pour ses études de prédilection; appelé enfin à Rome, il eut la commande de plusieurs ouvrages, parmi lesquels Notre-Dame de Pitié au Vatican.

Recherché partout et partout vanté, il fut pris soudain de découragement, d'une telle défiance de lui-même et de l'art qu'il abandonna le ciseau, et, n'emportant que la Bible et la *Divine Comédie*, s'isola pour gémir en vers désolés. Les grandes âmes savent ce que signifient ces alternatives d'exaltation et d'abattement. Jules II lui rendit la confiance, et le chargea de lui préparer un mausolée; ce monument devait être en rapport avec le génie de celui qui le commandait et de l'artiste choisi pour l'exécuter, construit pour être aperçu de toutes parts, d'une architecture grandiose, accompagné de quarante statues, parmi les-

quelles aurait figuré le Moïse (1). L'avarice des héritiers du saint-père ou d'autres occupations de l'artiste furent cause que cette œuvre sans égale se réduisit au morceau que les curieux vont admirer dans l'Église de Saint-Pierre aux Liens.

Les compétiteurs déjà vieux du jeune artiste jetèrent les hauts cris, et cherchèrent à le discréditer auprès de Jules II ; mais le saint-père l'ayant fait attendre un jour dans son antichambre, il dit à l'huissier : *Quand le pape me demandera, vous lui répondrez que je suis allé ailleurs.*

En effet, il partit aussitôt pour retourner en Toscane. Le pape expédia en toute hâte des courriers à sa poursuite ; mais il eut beau lui écrire et adresser à la seigneurie de Florence des brefs menaçants, il ne put obtenir qu'il revînt à Rome. Il s'était mis à travailler à Florence, où il prépara, pour peindre la guerre de Pise, des cartons qui lui valurent la réputation de dessinateur de premier ordre, et devinrent un objet d'étude pour tous ses contemporains ; puis il disait avoir l'intention d'aller à Constantinople, où le Grand Seigneur l'appelait pour construire un pont entre la ville et Péra. Enfin il consentit à retourner à Rome, où Jules II le chargea de faire sa statue pour la ville de Bologne ; dans cette œuvre, il avait exprimé la majesté, la force sous un aspect redoutable, à tel point que le pape lui demanda : *Donne-t-elle la bénédiction ou la malédiction?* Les Bolonais, révoltés, la brisèrent, et Alphonse d'Este en fit faire un canon.

On rapporte que Bramante, pour l'humilier, avait insinué à

(1) On ne s'accorde pas dans sa description. Il devait avoir dix-huit coudées de longueur sur douze de large, et être isolé. Au-dehors tournait un rang de niches séparées par des termes vêtus dans la partie supérieure, et soutenant sur leur tête la première corniche. Dans chaque niche était enchaîné un prisonnier nu, dans une attitude bizarre, et les pieds appuyés sur le bord d'un soubassement. Ces prisonniers représentaient les provinces réunies au domaine pontifical. D'autres statues, aussi enchaînées, figuraient les Vertus et les Arts assujettis à la mort comme le pape qui les favorisait. Sur les coins de la première corniche se dressaient quatre grandes statues, savoir : la Vie active, la Vie contemplative, saint Paul et Moïse. L'ouvrage s'élevait en diminuant au-dessus de la corniche, et en déployant une frise de bronze avec des faits historiques, des enfants et des ornements divers. Au sommet, deux statues : l'une, le Ciel, soutenant une bière sur son dos, et souriant de ce que l'âme du pontife était passée au séjour de gloire ; l'autre, Cybèle, déesse de la terre, soutenant aussi le cercueil, mais pleurant la perte éprouvée. On entrait et l'on sortait par les bouts de la quadrature du monument, entre les niches ; à l'intérieur se trouvait un temple ovale, dont le milieu devait recevoir les restes du pontife.

Jules II l'idée de lui faire peindre la voûte de la chapelle de Sixte IV, pensant qu'il resterait inférieur à Raphaël et aux autres artistes dans l'exécution des fresques, dont il n'avait pas l'habitude. Après s'en être vainement défendu, Michel-Ange se renferma sans voir personne, et travailla tout seul. « Au lieu de faire faire les mélanges, les préparations ordinaires et les autres choses nécessaires, il broyait lui-même jusqu'aux couleurs, ne se fiant ni aux praticiens ni aux garçons d'atelier (1). » S'il ne pouvait échapper aux distractions officieuses que venait lui causer Jules II, il laissait tomber, comme par hasard, une planche à ses pieds ou le couvrait de poussière; lorsque le pontife impatient lui demandait : *Quand auras-tu fini?* il lui répondait : *Quand je pourrai.* Ce travail, la merveille de tous et le désespoir de ses rivaux, fut terminé en vingt mois. Ces prophètes et ces sibylles dans leurs attitudes nouvelles, dans leur physionomie, dans la manière dont ils sont drapés, révèlent l'inspiration; à travers les nombreuses difficultés d'exécution, le charme du beau se révèle dans la création, ainsi que le calme dans les scènes patriarcales.

Il avait soixante ans lorsque Paul III se transporta chez lui avec dix cardinaux, pour le prier de peindre une paroi de la même chapelle. Il accepta; mais, étant tombé de l'échafaudage, il se cassa une jambe, et, pris d'un nouveau découragement, il résolut de se laisser mourir. Détourné de ce projet, il termina en huit ans le fameux *Jugement dernier*. La symétrie qu'on admire dans ses fresques est si bien dissimulée dans ce tableau qu'elle imite la variété de la nature; toutefois, sans qu'aucun interstice manifeste une distribution systématique, la pensée s'élève graduellement du premier reflux de la vie, des premières angoisses de l'enfer, des premières aspirations vers le bien suprême, jusqu'aux dernières luttes de l'espérance; ou bien, du calme des bienheureux jusqu'à l'ivresse de la victoire et à la gloire de Celui qui, d'une main terrible, abaisse les sphères sur les maudits. Ainsi, dans cette chapelle, il avait retracé les deux points extrêmes de la vie du genre humain; personne, mieux que lui, ne sut ravir à la nature le secret des proportions inégales, de manière à imprimer sur les membres les diverses destinations, ni révéler plus habilement la vigoureuse expression méditative.

Comme Phidias s'était inspiré d'Homère et des traditions

(1) VARCHI.

poétiques de son siècle, Michel-Ange s'inspira de la Bible et de la *Divine Comédie* pour ennoblir la nature humaine ; mais Dante, après avoir assombri l'âme par les angoisses de l'enfer, la récrée du sourire éternel et de la douceur merveilleuse des cieux ; Michel Ange subordonne l'éthéré et le surhumain aux ressources matérielles du dessein ; il veut le nu, il veut étaler aux regards l'anatomie humaine, sans souci de la modestie et de la convenance, sans se rappeler que, dans l'art comme dans la morale, « il ne « faut pas trop observer sous la peau. » Ceux qui blâment Paul IV d'avoir fait couvrir par Daniel de Volterra (1) les nudités messéantes de la Sixtine devraient se rappeler que l'Arétin, l'Arétin, disons-nous, que Michel-Ange consultait sur les grandes scènes de la religion, désapprouva lui-même ces indécences (2),

(1) Cicognara, par exemple, à qui ces nudités parurent un effet de l'innocente simplicité du seizième siècle.

(2) Cette lettre, moitié sérieuse, moitié plaisante, est rapportée par Gaye un peu différemment du texte tel qu'on le lit dans la correspondance de l'Arétin, et mérite d'être connue :

« *A Michel-Ange, à Rome.*

« Messire, en voyant l'esquisse entière de tout votre *Jugement dernier*, « j'ai achevé de connaître l'illustre grâce de Raphaël dans l'agréable beauté de « l'invention. Cependant, comme baptisé, j'ai honte de la licence que vous « avez prise d'exprimer les idées dans lesquelles se résout la fin où aspire cha- « que sens de notre très-véridique croyance. Ce Michel-Ange d'une renommée « merveilleuse, ce Michel-Ange remarqué pour sa prudence, ce Michel-Ange « admirable aurait-il voulu montrer autant d'impiété irréligieuse que de perfec- « tion de peinture ? Est-il possible que vous, qui, étant divin, dédaignez la so- « ciété des hommes, vous ayez fait cela dans le plus grand temple de Dieu, « sur le premier autel de Jésus, dans la plus illustre chapelle du monde, dans « un lieu où les grands cardinaux de l'Église, où les prêtres vénérables et le « vicaire du Christ confessent, contemplent et adorent, avec les cérémonies « catholiques, avec les ordres sacrés, avec les oraisons divines, son corps, « son sang et sa chair ? Si ce n'était chose coupable d'établir une comparai- « son, je me vanterais de bonté dans le traité de la Nanna, en mettant ma sage « précaution au-dessus de votre conscience indiscrète ; car, dans une matière « lascive et impudique, je n'emploie pas même d'expressions messéantes et « réprouvées, mais je me sers de mots chastes et irrépréhensibles ; mais vous, « dans le sujet d'une si haute histoire, vous montrez les anges et les saints, « ceux-ci sans aucune retenue terrestre, et ceux-là privés de tout ornement « céleste. Voyez les gentils dans leur sculpture : lorsqu'ils représentent non « pas Diane vêtue, mais Vénus dans sa nudité, ils la font couvrant de sa main « les parties qui ne se découvrent pas. Et celui qui cependant est chrétien, « parce qu'il estime plus l'art que la foi, tient pour spectacle royal aussi bien « l'absence du décorum dans les martyrs et dans les vierges, que le geste de « l'*enlevé* par les membres génitaux, dont la prostitution elle-même détourne-

dont l'abus, de la part d'un si beau génie, démontre combien les idées païennes s'étaient alors incarnées dans l'art.

Nous ne suivrons pas Michel-Ange dans tous ses travaux, très-nombreux, mais originaux, sans tradition d'école, et toujours empreints d'une personnalité puissante. S'il est vrai que Raphaël apprit sur ses ouvrages à faire plus largement, et lui dut ainsi sa dernière manière, ce serait l'inverse du Dante, qui n'apprit pas de Virgile, *son maître et son auteur*, à imiter sa perfection exquise. Tandis que Raphaël doute de son génie, se plie au genre de différents maîtres, et conserve de sa grâce primitive lors même qu'il veut essayer du vigoureux et du théâtral, Michel-Ange bouleverse les notions du beau, et rend les limites de l'art incertaines, arbitraires, conventionnelles. Il nous est arrivé quelquefois de

« rait les yeux pour ne pas le voir ! Votre faire eût convenu dans un bain « voluptueux, non dans un chœur suprême. Il serait donc moins à regretter « que vous n'eussiez point de croyance, que d'en manifester une qui nuit à celle « des autres ; mais jusqu'ici l'excellence de merveilles si téméraires ne demeure « pas impunie, puisque leur miracle même est la mort de votre louange. Ravi« vez donc son éclat en voilant de flammes de feu les vergognes des damnés, « et celles des bienheureux de rayons de soleil ; ou imitez la modestie florentine, « qui ensevelit sous quelques feuilles dorées celles de son beau colosse, qui « pourtant est posé dans une place publique, et non dans un lieu sacré... « Mais, comme nos âmes ont plus besoin du sentiment de la dévotion que de « la vivacité du dessin, que Dieu inspire la sainteté de Paul comme il inspira « la béatitude de Grégoire, qui préféra déparer Rome des superbes statues an« tiques que de priver, à cause de leur perfection, du respect des fidèles « les humbles images des saints, etc., etc.

« Venise, novembre MDLXV.

« *Votre serviteur*,

« L'ARÉTIN. »

Salvator Rosa condamna aussi les nudités de la chapelle Sixtine, dans ce passage de ses satires :

Dovevi pur distinguere e pensare
Che dipingevi in chiesa : in quanto a me
Sembra una stufa questo vostro altare...
Dunque là dove al ciel porgendo offerte
Il sovrano pastore i voti scioglie,
S' hanno a veder le oscenità scoperte?

Tu devais distinguer et songer, par ma foi,
Que c'était une église où tu peignais. Pour moi,
En voyant ton autel, je crois voir une étuve...
Il faudra donc qu'aux lieux où le Pasteur suprême
Avec le sacrifice au ciel offre nos vœux,
D'obscènes nudités se découvrent aux yeux ?

nous figurer ces deux grands hommes les yeux fixés sur deux chefs-d'œuvre du Vatican, l'un contemplant le *torse* et l'autre l'*Apollon ;* Raphaël empruntant à celui-ci l'expression correcte d'une beauté plus qu'humaine, Michel-Ange prenant à l'autre la force des jointures, le relief et le jeu des muscles, pour que l'expression, qui d'abord se concentrait dans les linéaments du visage, soit répandue sur toute la personne. L'action fut le caractère constant de tout ce que produisit le grand artiste florentin ; ses couleurs mêmes sont si vives, ses contours si tranchés, qu'on les croirait destinés à recevoir le relief du marbre.

Les individus qui recherchent les secrets de l'art et les difficultés matérielles restent étonnés devant les œuvres de Michel-Ange ; ceux qui préfèrent la justesse trouvent à reprendre dans cette imagination sans règle, dans ce grandiose exagéré, dans cette vigueur prodiguée aux saints comme aux démons, dans ces groupes d'apparat, où l'habileté se montre avec ostentation, qui commandent l'admiration, mais n'éveillent point le sentiment. Autour de constructions bizarrement compliquées, il place des statues dans des positions tourmentées, comme des volontés puissantes enchaînées par une force supérieure, condamnées à une tristesse éternelle, ou à une méditation voisine du désespoir.

Dans ses indomptables caprices, il commença plusieurs statues qu'il n'a pas finies ; son ciseau frappait sur d'autres des coups si vigoureux que le marbre lui manquait quelquefois. Il prétendait donner un corps au sentiment, réduire la matière à exprimer, que cela fût possible ou non, des conceptions généreuses, et la subjuguer à son gré. Les personnages nus, couchés sur le tombeau des Médicis, devaient exprimer des allégories nées de sa violente imagination, pour signifier tout autre chose que les gloires de ces parvenus. Quand il eut à représenter Laurent, fils de Pierre, il oublia que ce Médicis avait été le plus misérable et le plus pervers de cette race ; le nom de *Pensiero* (le Penser) qu'il lui donna atteste qu'il caressait en lui une idée, et mettait l'anatomie au service de l'imagination. Tout grandit sous sa main, et vous trouvez toujours sublimité de pensée, ampleur de formes, largeur de manière, la magnificence du plan et la variété des accessoires associées à la profondeur et à la simplicité. Il est naturel que l'abus de l'abstraction fasse perdre le sentiment de la beauté châtiée ; mais faut-il attribuer au maître les exagérations des imitateurs ? Qu'importe que l'on admire dans le *Moïse* ce bras, ou que l'on censure cette

barbe et ces muscles de portefaix, ou le costume qui n'est point historique? Il est inutile aussi de se rappeler que cette statue devait figurer au milieu de plusieurs autres, et sur un plan tout autre que celui où elle se trouve; ce qui est certain, c'est qu'en observant ce que l'artiste a imprimé de mélancolique et de vénérable sur le visage du grand législateur, cette majesté indéfinissable, on ne saurait lui rien trouver de comparable dans l'antiquité.

Une troisième carrière s'ouvrit pour lui, l'architecture. Dans le siècle précédent, nous avons cité avec éloge, parmi les restaurateurs du bon goût, Bramante des Lazzari d'Urbin, et mentionné les ouvrages qu'il exécuta en Lombardie. D'un esprit très-cultivé, il écrivait et improvisait des vers; honnête et droit, il aima ses rivaux, encouragea les jeunes talents, et soutint Raphaël dans ses premiers pas, qui toujours sont les plus pénibles, et décident souvent de l'avenir d'un artiste. Sa manière demeura caractéristique, pour la réunion de l'antique et du moderne; en effet, à l'architecture gothique il emprunta l'indépendance, les constructions hardies et dégagées, la savante disposition des voûtes; aux classiques, la décoration régulière, qui accompagne la construction sans la dissimuler, et le choix éclairé des proportions, qui donne du relief aux édifices les plus simples. Appelé à Rome pour y travailler, les ruines de la villa d'Adrien et les anciens débris de la Campanie lui enseignèrent une sévérité de goût inconnue avant lui, et lui firent abandonner la sécheresse et la timidité.

Bramante. 1444-1514.

Le cardinal Caraffa le chargea d'élever une église à Naples, puis le cloître de la Paix à Rome. Cette dernière construction est légère, quoique incorrecte; en effet, pour atténuer ce que les entre-colonnements ont d'excessif, il a placé une colonne à faux sur les pilastres du second rang. On vante particulièrement à Rome le palais de la Chancellerie, et le petit temple à Saint-Pierre Montorio, comme à Todi la Consolation, croix grecque de quatre tribunes semi-circulaires, quoique, dans les chapiteaux et dans les ornements, il ait cherché la variété aux dépens de ce qu'on appelle la monotonie classique. Serlio l'appelle « l'inventeur et le « flambeau de la bonne et véritable architecture, » et, selon Michel-Ange, il fut « aussi habile que l'ait jamais été aucun autre « depuis les anciens. »

Plût à Dieu qu'il eût osé vénérer davantage les exemples du moyen âge, de manière à ne pas substituer aux saintes effigies des symboles, des allégories et des têtes idéales!

On lui fait honneur des ponts mobiles, suspendus, non attachés à la voûte, comme aussi de l'invention qui fait porter à l'armature des voûtes l'empreinte des rosaces ; de cette manière, elles s'incorporent avec la construction, et se trouvent toutes faites quand on enlève la charpente.

Sur l'invitation d'Alexandre VI, il exécuta les fontaines de Transtevere et de Saint-Pierre, et d'autres travaux ; mais son talent grandit, quand Jules II l'appela pour réaliser ses magnifiques projets. Il eut d'abord à joindre le palais du Vatican aux deux pavillons du Belvédère, à travers une vallée étroite et inégale. Bramante la convertit en une cour, en déguisant la différence de niveau au moyen d'une ingénieuse combinaison de terrasses et d'escaliers ; il l'entoura ensuite de deux ailes de galeries qui, se développant sur une longueur de mille pieds avec des pilastres doriques et ioniques à l'étage inférieur, corinthiens et composites au-dessus, lui donnèrent un aspect grandiose et théâtral. A une extrémité de la cour, qui a quatre cents pas de long, est la grande niche avec la galerie circulaire ; à l'autre, un amphithéâtre en pierre, pour des jeux.

L'impatience de Jules II, qui voulait voir les édifices non pas se construire, mais surgir tout entiers, fut cause que Bramante pécha quelquefois par défaut de solidité ; ainsi, pour étayer ce portique, on fut obligé de lui enlever ce qu'il avait de plus original, et la cour elle-même fut coupée en deux par la bibliothèque. On vante surtout l'escalier en spirale soutenu par des colonnes d'ordres successifs, et facile à monter même à cheval.

L'église de Saint-Pierre déploie aux regards l'histoire des arts, dont, malgré ses défauts, elle reste le chef-d'œuvre. Construite à l'époque de Constantin, sur le modèle de Saint-Jean de Latran et de Saint-Paul, elle garda quelque chose des anciennes basiliques les plus somptueuses, précédée qu'elle est, à l'entrée, d'un quadruple atrium. Cinq nefs s'ouvraient à l'intérieur, où les colonnes de celle du milieu soutenaient seulement un architrave. Les murs de briques avaient de six à huit palmes d'épaisseur ; le pavé était en marbres ronds et carrés, de grandeurs et de teintes variées ; les fenêtres, en vitraux de couleur à châssis de bronze. Il y avait plusieurs portes, dont la principale avait des battants en bronze enlevés à quelque temple. Saint-Pierre.

Cette église fut modifiée par la suite ; on y ajouta des autels, des monuments de forme et de destinations diverses, des oratoires, des sacristies, des chapelles, une bibliothèque, des mo-

nastères, des mausolées, différents de style selon les progrès de l'art. Ces transformations avaient commencé au quatrième siècle, époque où Proba y érigeait un petit temple à Probus Anicius, préfet du prétoire, son mari, pour finir à Léon-Baptiste Alberti.

Il en fut de même quant aux peintures et aux mosaïques tant à l'intérieur que sur la façade, au sommet de laquelle s'élevait une croix de marbre, le Christ assis au pied, ayant la Vierge à sa droite, saint Pierre à sa gauche, plus bas Grégoire IX à genoux, et aux quatre côtés les quatre animaux symboliques.

Trois papes aux grandes idées se proposèrent de réédifier ce temple, et de le faire tel qu'il surpassât les monuments élevés par les maîtres du monde. Nicolas V avait songé à convertir le Vatican en un magnifique palais, où tous les cardinaux auraient entouré le pape comme un conseil permanent : là devaient se trouver tous les bureaux de la curie réunis, une vaste enceinte pour le conclave, un immense théâtre pour le couronnement, de somptueux appartements pour les princes ; la colline, toute parsemée d'édifices, aurait communiqué avec la ville par de longs portiques garnis de boutiques ; des jardins, des fontaines, des chapelles, des bibliothèques, auraient complété l'ensemble. La mort de Nicolas fit abandonner ce projet, dont Nicolas Rossellini avait fourni le plan ; celui de l'église fait par Léon-Baptiste Alberti, n'est connu que par la description de Bonanni.

Quand il fut question de placer le mausolée qu'il préparait pour Jules II, Michel-Ange proposa de terminer la tribune projetée par Rossellini en tête de l'ancienne basilique du Vatican, et dit que cent mille écus pourraient y suffire ; *Deux cent mille, s'il le faut*, répondit Jules II, et l'on se mit à l'œuvre. Comme une chose en enfante une autre, ce pontife, qui aimait tout ce qui était grand, sentit naître le désir d'occuper dignement les artistes illustres dont il était entouré, en reconstruisant Saint-Pierre. Bramante l'emporta sur ses concurrents ; mais ses dessins se sont perdus, à l'exception de celui que recueillit Raphaël, et que Serlio a placé dans son Traité. Cette unité parfaite, l'harmonie gracieuse des lignes et des parties, auraient fait paraître Saint-Pierre plus grand que la réalité, tandis que le contraire arrive aujourd'hui. Au-devant il plaçait un péristyle à trois rangs de colonnes en profondeur ; l'intérieur aurait offert une croix latine se terminant en demi-cercle, d'où l'œil se serait porté vers la coupole, pour laquelle il se proposait d'élever, sur les voûtes gigantesques du temple de la Paix, la rotonde du Panthéon.

Le mérite de cette grande pensée appartient donc à Bramante, bien qu'elle n'ait pas été exécutée. Les travaux commencés, les inconvénients de la précipitation ne tardèrent pas à se révéler par des crevasses menaçantes, et les renforts que Michel-Ange dut ajouter aux pilastres trop faibles altérèrent toute l'économie de l'édifice.

Après la mort de Jules II et de Bramante, après la mort de Julien Sangallo, frère de Joconde et de Raphaël, auxquels Léon X avait premièrement confié ce grand ouvrage, Antoine Picconi et Balthazar Péruzzi furent chargés de le continuer. Ce dernier, né 1481-1536. à Volterra, d'un banni florentin qui le laissa enfant et pauvre, fut obligé de chercher à gagner sa vie en copiant des tableaux ; puis, ayant acquis quelque aisance, il se mit à faire des œuvres personnelles. Un peintre l'emmena à Rome pour l'occuper avec lui au Vatican ; mais il fut congédié après la mort du pape. Il se fit une réputation dans la peinture à fresque, et travailla avec César de Sesto. Augustin Chigi de Sienne l'encouragea et lui procura le repos nécessaire à l'étude. Il put ainsi perfectionner la peinture architectonique et la perspective pour les scènes théâtrales ; il déploya surtout une grande habileté dans les fêtes données par Julien de Médicis, puis pour la *Calandra* du cardinal Bibiéna. Malheureux toute sa vie, il le fut même après sa mort, puisque tous ses ouvrages du moment se sont perdus ; on peut toutefois s'en faire une idée par cette galerie de la Farnésina, dont l'illusion est si complète que le Titien prit les clairs-obscurs pour des reliefs (1). Ce petit palais si élégant, *non muré*, comme dit Vasari, *mais né véritablement*, est lui-même un ouvrage de Péruzzi.

Fait prisonnier lors du sac de Rome, il fut en butte aux plus mauvais traitements, et contraint de faire le portrait du connétable de Bourbon, tué pendant l'assaut. Parvenu à se sauver, il s'enfuit à Sienne, mais il fut repris, dévalisé, et y arriva nu. Il se mit à construire, à diriger les fortifications de la ville, et refusa son assistance à Clément VII pour assiéger Florence. Réconcilié avec ce pontife, il fut chargé, par lui et d'autres personnages, de nouveaux travaux à Rome, et surtout de la construction du palais Massimi, son chef-d'œuvre, que la mort l'empêcha de ter-

(1) Ce genre était alors en usage ; on traçait les contours sur l'enduit, puis on les ombrait avec de l'argile, du charbon et de la poussière de travertin, ce qui leur donnait l'aspect du bas-relief.

miner. Il avait vécu pauvre, n'ayant qu'un traitement de deux cent cinquante écus, comme architecte de Saint-Pierre. Les riches lui donnaient des éloges, mais rien de plus, et ils attendirent qu'il fût à son lit de mort pour lui prodiguer les offres de service.

Il dessina pour le Saint-Pétrone de Bologne deux plans et deux profils : l'un gothique, l'autre d'un genre nouveau, pour être adaptés à la construction antérieure; mais ils ne furent pas exécutés.

Sangallo avait conçu pour le Vatican un projet dans lequel il mettait à contribution tous les édifices de l'ancienne Rome, et qui aurait été interminable. Le dessin de Péruzzi nous a été conservé par Serlio : c'est une croix grecque terminée par quatre hémicycles surmontés de quatre clochers, entre lesquels se trouve la sacristie; dans chaque hémicycle s'ouvre une porte, de manière que des quatre points cardinaux l'œil aurait aperçu l'autel, placé au centre et sous la coupole. Ce plan est beau et harmonieux, mais il manquait de hardiesse et de vivacité; Péruzzi était plus propre à disposer de petits palais et des façades élégantes.

Paul III résolut de continuer les travaux; en 1546 il en confia la direction à Michel-Ange, lequel y consacra à peu près les dix-sept dernières années de sa vie.

L'architecture n'était pas pour lui une étude nouvelle; il avait, à l'âge de quarante ans, dessiné la sacristie de Saint-Laurent à Florence, chapelle sépulcrale des Médicis, majestueuse dans ses grandes masses, mais déparée par la maigreur et beaucoup de licences. Il avait aussi fourni le plan de la bibliothèque Laurentienne, où il s'était trouvé gêné par trop de convenances à ménager. A Rome, il couronna le palais Farnèse, dessiné par Sangallo, de la plus belle corniche qui existe, après celle du Cronaca à Florence. Chargé par Pie IV d'élever une église sur les thermes de Dioclétien, il sut tirer parti des anciens murs avec un respect que ne surent pas garder envers ses constructions les architectes qui, par la suite, eurent à travailler à cette église. Au Capitole, et sur la pente opposée à l'ancien, il ajouta une balustrade composée de morceaux antiques; sur l'esplanade, où il fit les deux ailes, il éleva la statue équestre de Marc-Aurèle, et commença le palais du Sénateur, qui fut ensuite édifié par Jacques della Porta et par Rainaldi, avec des modifications malheureuses. C'est là que, par suite de ce désir d'originalité qui l'entraînait à d'inutiles in-

novations dans la disposition et les ornements, il inventa le chapiteau ionique avec la volute en dehors ; ainsi l'on voit dans la porte Pia ce mélange bâtard de classique et de nouveau, dont l'imitation a produit tant de bizarreries. Il est de fait qu'il ressuscita le style colossal et les principes d'un ordre unique, dans la totalité de l'édifice ; mais, comme le mode antique n'était plus en rapport avec les besoins et les idées, il se réduisait à une convention ; il n'est donc pas étonnant que l'on recherchât d'autres genres de beau conventionnel, et qu'il en naquit le baroque dans les arts, comme les jeux de mots (concetti) dans la poésie.

A soixante-deux ans, lorsque chez les autres la vie ne fait plus que végéter et l'esprit se repaître de souvenirs, il entreprit de couvrir Saint-Pierre. Son âge et plus encore son caractère ne lui permettaient pas de songer, comme les autres, à se perpétuer dans son emploi en éternisant le travail ; il refusa le traitement de 600 sequins. Le modèle très-compliqué de Sangallo avait coûté 5,184 écus romains ; il fit payer le sien, terminé en quinze jours, 25 écus ; il avait supprimé les détails dispendieux au profit de la majesté, de la grandeur et de la facilité d'exécution. Il donna la préférence à la croix grecque, de style corinthien au dedans et au dehors, avec un seul ordre, et ramenée le plus possible à l'unité.

Le pape l'autorisa à changer ce qu'il voudrait, mais sans altérer en rien le plan ; triomphant donc des cabales, et réduisant par le mépris la médisance à se taire, il fit marcher de front toutes les parties de l'édifice. Des quatre bras de la croix, la vue devait atteindre la coupole, qui était la partie principale ; le stylobate grandiose sur lequel il éleva tout l'édifice indique ce qu'aurait été la façade, si les architectes qui vinrent après lui ne l'eussent pas gâtée.

Michel-Ange mourut à quatre-vingt-dix ans, laissant *son âme* 1566. 18 février.
dans les mains de Dieu, son corps à la terre, et son avoir à ses plus proches parents. Ce fut certainement un des caractères les plus nobles et les plus élevés. Harcelé par les intrigues de ses rivaux, il se contentait de répondre : *Combattre avec des médiocrités, c'est ne vaincre rien.* Quoiqu'il eût de grandes obligations aux Médicis, il n'en détesta pas moins leur domination, et défendit Florence assiégée ; mais on lui reprocha d'être parti pour Venise avant qu'elle eût succombé. Revenu ensuite, et ayant reçu son pardon de Clément VII, il exécuta de nouveaux travaux pour

ceux qui avaient asservi sa patrie; mais il écrivit ces mots sur la statue de la Nuit : « Il est bon qu'elle dorme, pour ne pas « voir les maux et l'opprobre (1). »

Un profond sentiment moral et religieux se révèle dans ses lettres. Il fut très-austère dans sa conduite, frugal et, par suite, incorruptible; il aimait ceux qui l'entouraient, et la mort d'un serviteur fidèle le désola comme s'il eût perdu un fils (2). Il aima Victoire Colonna d'un amour chaste et poétique, mais profond, et il éprouva, lorsqu'elle mourut, toute la poésie de la douleur (3).

La conviction qu'il avait de son mérite dut paraître de l'arrogance, et pourtant il était pris par intervalle d'une défiance profonde de lui-même; il dessinait alors des sujets de la *Divine Comédie*, implorait la miséricorde éternelle (4), et se croyait

(1) *Grato m' è 'l sonno e più l' esser di sasso,*
Mentre che il danno e la vergogna dura;
Non veder, non sentir m' è gran ventura;
Però non mi destar, deh! parla basso.

Dormir m'est doux, et plus d'être de pierre, hélas!
Tant que règne le mal et que la honte dure;
N'entendre ni ne voir m'est heureuse aventure.
Ne m'éveille donc pas, de grâce, et parle bas.

(2) Il écrivait ainsi à Vasari : « Mon cher messire George, je suis peu en état d'écrire; je vous adresserai cependant quelques mots en réponse à votre lettre. Vous savez qu'Urbin est mort, ce en quoi Dieu m'a fait une très-grande grâce, mais à mon grave dommage et à ma douleur infinie. La grâce a été que, lorsqu'il me rendait la vie douce en vivant lui-même, il m'a enseigné par sa mort à ne pas mourir avec regret, mais avec désir de la mort. Je l'ai gardé vingt-six ans, et je l'ai trouvé très-dévoué et fidèle. Maintenant que je l'avais fait riche, et que j'espérais avoir en lui un appui et un repos pour ma vieillesse, il m'est enlevé, et il ne me reste d'autre espérance que de le revoir dans le paradis. Dieu m'en a fait voir le présage dans la très-heureuse mort qu'il a faite; car il regrettait bien moins de mourir que de me laisser dans ce monde pervers avec tant d'angoisses. Il est certain que la plus grande partie de moi-même s'en est allée avec lui; il ne me reste qu'une désolation infinie, et je me recommande à vous. »

(3) « Il lui portait tant d'amour que je me rappelle lui avoir entendu dire qu'il regrettait seulement une chose, savoir : lorsqu'il alla lui dire adieu à son lit de mort, de ne pas lui avoir aussi bien donné sur le front ou sur la joue le baiser qu'il déposa sur sa main. » CONDIVI, *Vie de Michel-Ange*.

(4) Il adressa ce sonnet à Vasari :

Giunto è già il corso della vita mia
Con tempestoso mar, per fragil barca,
Al comun porto, ov' a render si varca
Conto e ragion d' ogni opra trista e pia.

au-dessous de l'art, lorsque la gloire lui prodiguait ses plus brillants lauriers et lui assurait l'admiration de la postérité.

Il n'est pas étonnant que, chargé d'exécuter des travaux si splendides, uniques même au monde, qui embrassaient tous les arts du dessin et devaient survivre aux productions les plus célèbres, il ait trouvé dans son siècle une admiration qui en faisait *plus qu'un mortel, un ange divin*. Si l'on y joint la vigueur d'un génie qui entraînait dans son tourbillon tout ce qui l'entourait, la noblesse d'un caractère pur et patriotique, la hardiesse de ses préceptes et de ses sentences, la création de modèles pour tous les arts au milieu des deux villes alors les capitales du beau savoir, on comprendra comment il excita un enthousiasme si général; cet enthousiasme fut encore alimenté par les écrivains, florentins le plus grand nombre, qui consacrèrent leur plume aux beaux-arts, et par ses successeurs qui voulurent étayer leur gloire naissante du nom vénéré de leur maître.

Déjà ma vie atteint à la fin de son cours,
Sur un fragile esquif, par une mer houleuse,
Le port où, de toute œuvre honorable ou honteuse,
Nous venons rendre compte et raison sans détours.

Onde l' affettuosa fantasia
Che l' arte mi fece idolo e monarca,
Conosco or ben quant' era d' error carca,
E quel che a mal suo grado ognun desia.

Or je vois maintenant combien d'erreur fut pleine
Cette douce pensée, illusion trop vaine
Qui dans l'art me montra mon idole et mon roi,
Et ce bien qu'on poursuit du désir malgré soi.

Gli amorosi pensier, già vani e lieti,
Che fien or, s' a due morti m' avvicino?
D' una so certo, e l' altra mi minaccia.

De mes rêves chéris déjà l'éclat s'efface;
Que seront-ils bientôt, si m'attendent deux morts?
D'une je suis certain, et l'autre me menace.

Nè pinger, nè scolpir fia più che quieti
L' anima volta a quell' amor divino
Ch' aperse a prender noi in croce le braccia.

Peindre ou sculpter n'ont plus à calmer les transports
De mon âme, invoquant l'amour divin et tendre
Dont, sur la croix, les bras s'ouvrirent pour nous prendre.

Mais il reconnaissait lui-même qu'il était au bord du précipice; en songeant aux imitateurs, il disait de la chapelle Sixtine : *Oh ! combien ce travail que j'ai fait là ne sera-t-il pas alourdi par eux !* L'imitation du mal, comme dit Guicciardini sur un autre sujet, dépasse toujours le modèle, tandis qu'au contraire l'imitation du bien reste toujours au-dessous. En effet, une foule nombreuse d'artistes vinrent à la suite des deux grands hommes que nous avons nommés, les uns s'attachant à la touche délicate de Raphaël, les autres au faire grandiose de Michel-Ange, quelques-uns se hasardant à suivre leur propre inspiration.

Nous avons déjà cité quelques élèves de Raphaël. Frère Barthélemy se fait remarquer par le charme suave de ses figures, qu'il dut à l'amitié de Raphaël, et plus encore à un sentiment intime de piété qui le préserva de prostituer jamais son pinceau à ces inventions voluptueuses, alors si recherchées; il mérita une place dans la tribune de Florence. Comme ses rivaux le proclamaient inhabile aux grandes proportions et sans connaissance de l'anatomie, il répondit victorieusement aux railleurs par le Saint-Marc et le Saint-Sébastien.

Restèrent fidèles à l'art chrétien, le graveur Baldini, sectateur de Savonarole, artiste non des premiers, mais toujours châtié; Jean-Antoine Sogliani, qui excellait à exprimer l'amour de la vertu dans le visage des saints, le vice dans les pervers; Laurent de Credi, pur, naïf, plein d'une douce mélancolie; Rodolphe Ghirlandaio, élève de frère Barthélemy, dont la *Vierge* dans Saint-Pierre de Pistoie, et les deux *Miracles de saint Zanobi* à la galerie ducale, respirent la piété. Cet artiste eut pour ami intime un peintre appelé Michel, et, pour ce motif, surnommé de Rodolphe, qui travailla avec lui dans plusieurs églises de Florence.

Cette ville pouvait alors se glorifier de ses peintres. Pierre de Côme, admirateur extravagant de la nature, ne permettait pas à l'homme de la corriger; il s'emportait quand on émondait les arbres de son verger, ou qu'on en arrachait les mauvaises herbes. Il n'avait point d'heures fixes pour ses repas, se plaisait à errer dans des endroits isolés, et à contempler les figures dessinées par les nuages, ou même par les crachats des malades. Cette contemplation de la nature le fit exceller dans l'imitation, la perspective et le clair-obscur; mais elle le laissa pauvre de sentiment.

Mariotto Albertinelli, ami de frère Barthélemy et l'adver-

saire de Savonarole, comme attaché aux Médicis, n'apporta aucun choix dans ses types, et mourut par excès d'intempérance.

André Vanucchi del Sarto étudia les ouvrages de frère Barthélemy, et conserva sa manière dans ses Vierges et ses saintes Familles ; son chef-d'œuvre à l'huile est la *Vierge de Saint-François*, que l'on voit dans la tribune de Florence, comme la *Vierge au Sac* est la plus parfaite de ses fresques. Quoiqu'on l'ait surnommé *André sans erreurs*, il ne posséda point la poésie des grandes conceptions et des groupes vigoureux. L'*Histoire de saint Jean-Baptiste*, qu'il fut chargé d'exécuter dans le *Scalzo*, est un dessin pur et facile ; il y a de la simplicité dans la disposition des figures, de l'assurance dans les attitudes, et les anges et les enfants ont un charme délicieux. En 1510 il commença, dans la cour de l'Annonciade, l'*Histoire de saint Philippe Benizzi ;* il est toujours souriant et gracieux, mais il incline vers la monotonie et la négligente facilité. Appelé en France par François I[er], il fit quelques tableaux à Paris, et revint en Italie, avec de l'argent que lui avait remis le roi pour acheter des tableaux ; mais il en disposa, entraîné qu'il fut par sa passion pour Lucrèce del Fede; honteux de cette bassesse, dont il avait conscience, il vécut dans la retraite. Il eut à souffrir des derniers désastres de sa patrie, et finit par mourir à l'âge de quarante-deux ans, abandonné même par Lucrèce. Lorsque, pendant le siége de 1529, on démolissait les faubourgs de Florence, les soldats n'osèrent porter le marteau sur une muraille de Saint-Salvi, où André avait peint la Cène de Notre-Seigneur.

André del Sarto. 1488-1539.

Il eut pour amis et collaborateurs Franciabigio et Puligo ; mais Jacques Carducci, dit le Pontormo, fut le seul, parmi ses élèves, qui montra de la grandeur. Après avoir vu les gravures d'Albert Durer, il se consacra à ce genre, puis il adopta la manière de Michel-Ange. Cette mobilité lui enleva tout caractère propre; mais il imitait, à s'y méprendre, celui des autres. Il eut pour élève Bronzino, dont les visages sont gracieux et les compositions charmantes; mais sa peinture a peu de relief, et déplaît par une couleur jaunâtre.

Luc Signorelli commença par suivre les traditions de l'Ombrie, puis il voulut rivaliser avec ses contemporains en s'essayant dans des genres différents, et se prit de passion pour l'anatomie, comme on peut le voir dans son beau *Jugement dernier*, à Orviéto.

Daniel Ricciarelli, de Volterra, se montre excellent dans sa *Déposition de croix* à la Trinité-des-Monts, l'un des trois meilleurs tableaux de Rome, et dans le *Massacre des Innocents,* à Florence.

Thaddée Zuccaro, et plus encore son frère Frédéric, travaillèrent sur les traces de Raphaël dans le palais Farnèse à Rome et à Caprarola, puis à l'Escurial; mais l'art devait être bien déchu, si de pareilles mains étaient appelées à recueillir l'héritage de ceux qui les avaient précédés.

On rapporte que Michel-Ange, jaloux de rivaliser avec Raphaël, qu'il entendait vanter pour la convenance de l'invention
1485-1547. et l'harmonie du coloris, faisait des dessins qu'il donnait ensuite à peindre à Sébastien del Piombo, imitateur du Giorgione, et artiste d'un fini soigné. De cette manière naquit la *Résurrection de Lazarre,* qui fait pendant à la *Transfiguration*. Sébastien en conçut de l'orgueil, et prétendit être l'égal de Michel-Ange et de Raphaël; mais, lorsqu'il fut chargé d'accompagner le Titien dans la visite des peintures du Vatican, il l'entendit s'écrier, à la vue des restaurations faites dans les chambres après les dégâts : *Quel est le présomptueux ignorant qui s'est avisé de gâter ces figures?* C'était Sébastien.

Parmi les peintres qui se firent remarquer après Michel-Ange, nous citerons le Florentin Granacci; Baptiste Franco, émule de Jean d'Udine, qui se distingua même dans la peinture des porcelaines de Castel-Durante; Bernardin Poccetti, d'une touche vigoureuse dans les fresques. Le *Miracle du noyé,* dans le cloître de l'Annonciade, prouve qu'il aurait pu égaler les grands maîtres si à la verve il avait pu joindre la patience.

Léonard de Vinci. 1452-1519.

Une autre école était fondée par le Florentin Léonard de Vinci, élève de Verocchio, peintre, sculpteur, poëte, musicien, géomètre, architecte, et penseur plus profond, plus grand homme que son siècle ne le connut. Louis le More, « qui se plaisait beaucoup au « son de la lyre, l'appela à Milan pour qu'il en jouât; Léonard « s'y rendit avec cet instrument fabriqué de sa main, d'argent « pour la plus grande partie, chose bizarre et neuve. » S'étant fait connaître à cette cour par des qualités plus précieuses que celles de musicien, il fut employé à des travaux de mécanique et d'hydrostatique; mais « il semblait qu'il tremblât chaque fois qu'il se mettait à peindre; c'est pourquoi il ne menait jamais à fin ce qu'il commençait, considérant la grandeur de l'art, si bien qu'il apercevait des erreurs dans les choses qui paraissaient à d'autres

des miracles (1). » Il travailla seize ans au modèle d'une statue équestre de François Sforza; mais, quand les Gascons passèrent les Alpes avec Louis XII, ils s'en firent un but pour leurs flèches. Il employa un temps considérable à peindre la *Cène* dans le réfectoire des Grazie à Milan; écartant de ses personnages les symboles que la tradition appliquait aux apôtres, et les indices matériels de la Divinité et de la sainteté, il voulait que chacun fût reconnaissable à son air, et à l'expression des sentiments qu'avaient fait naître en lui les paroles solennelles du Rédempteur. Il représenta donc l'échelle ascendante de la beauté dans la forme, et s'en servit comme de manifestation visible de l'intelligence et du sentiment. Ce chef-d'œuvre, mal situé et peint à l'huile sur la muraille, a beaucoup souffert de ces circonstances.

Après la chute de Louis le More, Léonard revint à Florence, où il resta quatre ans à travailler au portrait de madame Lise, qui fut acheté quatre mille écus par François Ier; dans cette ville, il prépara le carton de la bataille d'Anghiari, qu'il devait peindre en concurrence avec Michel-Ange; mais, au milieu d'une émeute populaire, ses envieux ou ses admirateurs (car souvent ils arrivent au même résultat par des voies différentes) mirent en pièces ce carton, en se disputant à qui l'emporterait.

Il avait alors cinquante-deux ans, et, comme il était difficile à satisfaire, il dut renoncer à lutter avec Michel-Ange et ses imitateurs, qui terminaient leurs ouvrages avec une extrême rapidité. Il accepta donc volontiers l'invitation du roi de France, qui l'appelait à sa cour; bien qu'il ne fît, que nous sachions du moins, aucun ouvrage dans ce pays, il aurait pu former le goût de la nation, non en lui faisant imiter les grands artistes italiens, mais en lui enseignant comment ils avaient fait, non en l'éblouissant par l'enthousiasme, mais en secondant la qualité qui domine chez elle, c'est-à-dire l'intelligence.

Léonard de Vinci prouva qu'on pouvait être grand artiste en conservant un caractère pur et ferme. Généreux avec ses élèves, qu'il secourait, il achetait des oiseaux pour avoir le plaisir de leur donner la liberté; si l'on n'était pas content de ses tableaux, il faisait remise du prix convenu. C'était pour lui un plaisir de surprendre ses amis par des inventions bizarres; tantôt il répandait dans l'air des odeurs parfumées, tantôt des exhalaisons fétides; il lui arrivait aussi d'emporter dans sa poche

(1) Lomazzo.

un long boyau qu'il remplissait d'air avec un soufflet, de manière à envelopper les assistants, au moment où ils s'y attendaient le moins, dans les spirales qu'il avait ménagées; ou bien encore il donnait la volée à des oiseaux mécaniques : amusements d'un esprit qui se sentait le besoin de créer.

Il a beaucoup écrit, mais sans laisser aucun ouvrage complet. Les travaux qu'on a imprimés sous son nom sont des extraits ou des fragments réunis; mais ses manuscrits attestent, par la variété des matières, un esprit des plus élevés. Son *Traité de la peinture* est un des premiers où les principes de l'art aient été discutés (1). Avant Bacon, il posa le principe de l'expérience et de l'observation. *La mécanique,* disait-il, *est le paradis des sciences mathématiques, parce que l'on atteint par elle le fruit des sciences mathématiques;* en conséquence, il fit beaucoup de machines, toujours à l'usage des arts et des besoins domestiques, auxquels il appliqua la géométrie. Il connut la théorie des forces appliquées obliquement au bras du levier, et la résistance des poutres. Le premier, parmi les modernes, il s'occupa du centre de gravité des solides, et de son influence sur les corps en repos et en mouvement. A l'aide de méthodes ingénieuses, perfectionnées depuis par Amontons, il tint compte des frottements; il déclara impossibles le mouvement perpétuel et la quadrature du cercle, inventa un dynamomètre, et appliqua à un grand nombre de cas le principe des vitesses éventuelles.

Dans la chute des corps, il conçoit un mouvement composé, à cause de la rotation de la terre. Il sait que, dans la descente par plans inclinés d'égale hauteur, le temps est en proportion des longueurs; qu'un corps descend par l'arc d'un cercle plutôt que par la corde, et qu'en tombant par un plan incliné, il remonte avec autant de vélocité que s'il était tombé perpendiculairement d'une hauteur égale. Il répète souvent que les corps pèsent dans la direction de leur mouvement, et que le poids (nous dirions aujourd'hui la force) croît en raison de la vitesse. Il écrit sur les fortifications, soutient avant Copernic le mouvement de la terre, et pose le premier, dans l'hydrostatique, les bases de la théorie des eaux et des courants; il connut la force de la vapeur, et pensa l'appliquer aux canons de guerre. C'est à lui qu'est due la pensée

(1) *Léonard de Vinci*, vie écrite par le C. DE GALLENBERG; Leipsig, 1834.
LIBRI, *Histoire des sciences mathématiques*, § III, 30.
GIUSEPPE BOSSI. Son ouvrage sur le *Cénacle* est de l'art pur.

de canaliser l'Arno, de Pise à Florence, travail exécuté deux siècles après lui par Vincent Viviani (1). Il enseigna l'art de construire les levées, ou du moins il en donna une description exacte et en développa la théorie. Sur le mouvement des eaux, il devança d'un siècle Castelli. En optique, il décrit la chambre obscure avant Porta; avant Maurolico, il donne l'explication du spectre solaire traversant un trou anguleux; il enseigne la perspective aérienne, la nature des ombres colorées, les mouvements de l'arc-en-ciel, les effets de l'impression visuelle, et autres phénomènes de l'œil inconnus à Vittelion.

Il sait que la mer doit avoir recouvert les terrains où se trouvent les dépôts de coquilles, et non-seulement il explique les stratifications de ces dépôts par voie de sédiments, mais il semble même faire allusion aux soulèvements du continent. Il rend compte de la lumière cendrée de la lune dans sa partie non éclairée, par la réflexion de la terre, comme Mestlin le proclama longtemps après. Il comprit que l'air propre à la respiration devait alimenter la flamme (2); il attribue à la chaleur du soleil ce fait, que les eaux sous l'équateur sont plus élevées qu'aux pôles, afin de « rétablir la sphéricité parfaite : » c'est une erreur, mais elle indique qu'il connaissait l'inégalité des axes.

Quant aux travaux de l'intelligence, il conseille d'acquérir le plus de connaissances que l'on peut, sauf à élaguer ensuite celles qui sont fausses et inutiles. L'expérience est l'interprète de la nature, et jamais elle ne se trompe, mais bien notre jugement, lorsqu'il en attend des effets qu'elle n'offre pas; il faut donc la consulter, en varier les modes, jusqu'à ce qu'on puisse en tirer des conséquences générales. Les sciences auxquelles on ne peut appliquer quelques parties des mathématiques, manquent de certitude; ceux qui consultent les auteurs, au lieu des faits, ne sont pas fils de la nature, mais ses petits-fils, car elle seule est l'institutrice des génies véritables. Bien qu'elle commence par le raisonnement et finisse par l'expérience, nous devons suivre une route opposée, citer d'abord l'expérience, puis dé-

(1) Mais il ne put travailler, comme on le dit, au canal de la Martesana, à Milan, qui était alors terminé, ni inventer les bassins (*conche*), qui étaient en usage bien avant lui. *Voy.* le livre XIII, ch. Ier du présent ouvrage.

(2) Il observa aussi que, si la mèche d'une lampe était trouée, la couleur de la lumière serait uniforme (MONTUCLA, III, 564). Il aurait donc aussi devancé Argand, au moins dans la théorie.

montrer pourquoi les corps sont contraints d'opérer de cette manière.

Nous devons donc ranger Léonard de Vinci au nombre des restaurateurs de la science et de la philosophie, en regrettant que des occupations trop variées l'aient empêché d'amener à terme ou de publier tant d'inventions capitales.

En ce qui concerne la peinture, on ne saurait le rattacher à aucune école; mais, créateur d'une théorie précise d'anatomie, d'un sentiment raisonné des lois des contours, il saisit avec bonheur l'aspect général et les détails; il l'emporte sur ses contemporains pour le fini du dessin, la fermeté des lignes et des formes; aussi son exemple et ses préceptes contribuèrent-ils à former l'école milanaise. Fondée par l'ancien peintre Vincent Foppa, cette école produisit de bons maîtres, comme les deux Civerchi, Bernard Zenale et Buttinoni de Treviglio, qui purent profiter des exemples de Bramante. Barthélemy Suardi, surnommé le Bramantino, qui suivit les traces de ce dernier, excella dans la perspective, et travailla aussi à Rome. Ambroise de Fossano, surnommé le Borgognone, les surpassa tous; mais on ne sait rien de ce peintre, sinon qu'une dévotion chaste respire dans les peintures assez nombreuses qui lui ont survécu. La façade de la chartreuse de Pavie est de lui.

École milanaise.

L'académie de dessin créée par Louis le More, et dirigée par Léonard de Vinci, fut une pépinière de bons artistes, tels que François Melzi, André Salvi, dont Léonard faisait un cas particulier, Jean-Antoine Beltrafio, enfin, pour ne pas en citer d'autres, César de Sesto et Bernardin Luini. Privés du bonheur d'avoir des historiens, comme les artistes toscans, ils sont presque ignorés de ceux qui ne voient pas leurs ouvrages dans leur patrie; mais les fresques de Bernardin Luini, très-nombreuses en
1528. Lombardie, sont comptées parmi les meilleures, et les étrangers attribuent souvent ces ouvrages à Léonard. Le *Crucifiement*, à Lugano, est un véritable poëme, qui offre une infinité de personnages, dont les attitudes, les costumes et les sentiments sont tous variés, tous vrais; les têtes se détachent du fond avec cette magie de regards qui semblent demander une réponse, et que Léonard enseigna aux Milanais. Les nombreuses Vierges de Luini n'ont pas l'élégance qu'on remarque chez les plus grands maîtres, mais elles sont toujours empreintes d'une suavité pudique; il paraît cependant qu'il n'avait rien vu de ses illustres contemporains, et que, du reste, il fut toujours très-faiblement rétribué.

César de Sesto aida dans ses travaux Raphaël, qui, suivant une tradition, lui aurait dit un jour : *Je ne comprends pas comment, étant aussi amis que nous le sommes, nous avons si peu d'égards l'un pour l'autre.* On ne détacherait jamais ses yeux des toiles où il a voulu être grand. Son intime ami Bernazzano, excellent paysagiste, travaillait souvent à ses fonds. 1524.

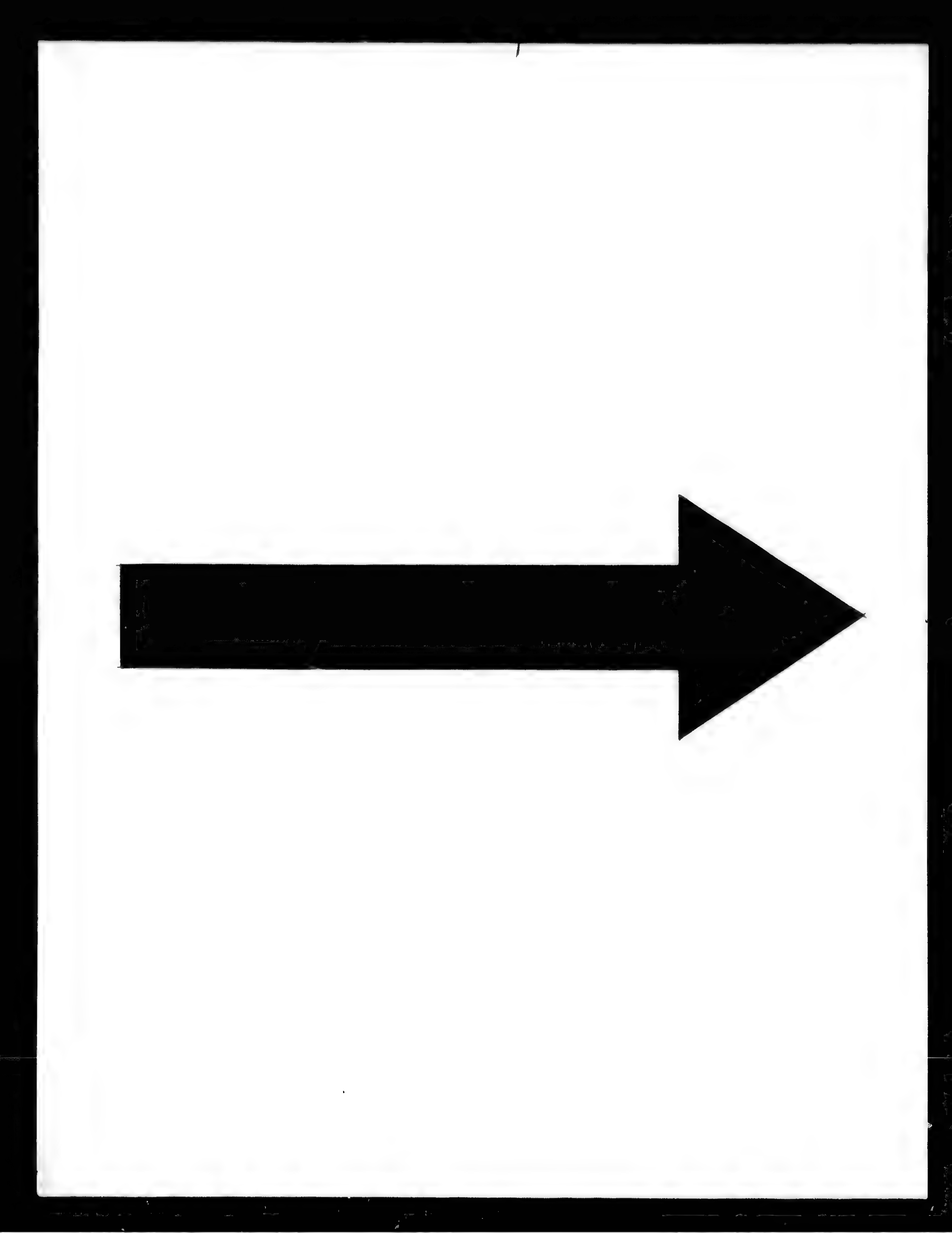
Lorsque Antoine Salaino découvrit son tableau de la sacristie de Saint-Celse, tiré d'un carton de Léonard, tout Milan vint en foule pour admirer cette peinture.

Gaudence Fer[illegible] Valduggia, que Lomazzo compte parmi les sept plus grand[illegible]es, formé à Verceil dans l'atelier de Jérôme Gioven[illegible]borateur de Raphaël et grand admirateur de Le[illegible]inci, conserva toujours quelque chose de l'ancienne école ; [illegible]dant il eut de la grandeur dans l'invention, choisit des attitudes nouvelles, surpassa les autres peintres milanais par la vivacité du coloris, et s'attacha particulièrement à donner de l'expression aux visages. Sur ses traces marchèrent, entre autres, André Solaro, d'un pinceau soigné et bon coloriste, et Bernardin Lanini de Verceil, inférieur à Solaro dans le dessin et le clair-obscur, mais bon compositeur et en grand, comme on peut le voir dans sa *Sainte-Catherine*, à Saint-Nazaire. Marc d'Oggiono, outre ses tableaux de chevalet, peignit des fresques, et peu d'artistes le surpassent dans l'expression et l'art des compositions.

Une élite de sculpteurs, ornematistes surtout, formait à ces peintres un honorable cortége ; Vasari, si partial pour les Florentins, avoue qu'on est étonné en voyant les ouvrages de Bambaia, de Solaro, d'Agrati, de Gaudenzio, de César de Sesto, de Marc d'Oggiono, de Luini, « qui feraient beaucoup s'ils avaient autant d'objets d'études qu'il y en a dans Rome. Il est donc heureux que Léon Léoni ait porté là tant d'ouvrages antiques et de modèles. »

Léon Léoni d'Arezzo était sculpteur et fondeur ; il travailla en Flandre, et fit à Milan le mausolée du Medeghino, fondu d'après un dessin de Michel-Ange, tant soit peu maniéré. Il construisit pour lui-même un palais, dont la façade est soutenue par de grandes cariatides (les *omenoni*), et qu'il remplit de plâtres et de modèles classiques.

Plusieurs maîtres maçons et tailleurs de pierre, venus principalement des lacs de Côme et de Lugano, devinrent des sculpteurs et des architectes de premier ordre ; les cathédrales de la



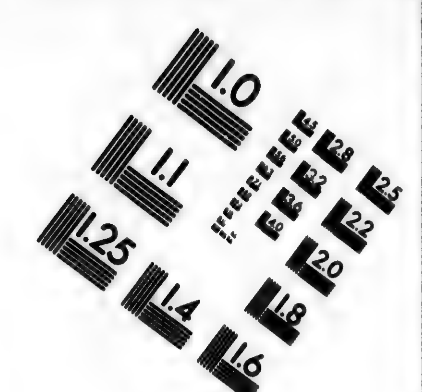
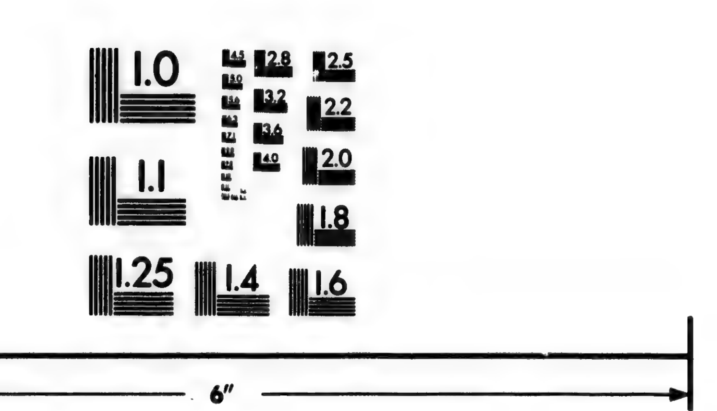


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Lombardie sont embellies de morceaux dont les auteurs sont à peine connus. Ainsi nous citerons les ouvrages de la cathédrale de Côme, dus surtout aux frères Rodari de Marogia, et qui sont exécutés avec une élégance enchanteresse, et ceux de la demi-cathédrale de Lugano, que nous sommes tenté d'attribuer à Gaspard et à Christophe Pedoni, qui étaient de cette ville (1).

Augustin Busti, surnommé Bambaia, et Christophe Solaro, dit le Bossu, acquirent une plus grande réputation. Le premier mettait partout des arabesques, des fleurs, des broderies, ne fût-ce qu'au bord des vêtements, et traitait avec une extrême finesse les cheveux, les barbes et les draperies. Dans la *Présentation*, qui orne la cathédrale de Milan, il voulut essayer de rendre la perspective, chose extrêmement difficile pour le ciseau, en disposant en raccourci un escalier dont le sommet est occupé par Siméon, et le pied par Marie : art merveilleux, mais qu'il ne faut point imiter. Bambaia est aussi l'auteur du tombeau de Caracciolo, dans le même temple, et du tombeau plus célèbre encore de Gaston de Foix. Le changement de domination empêcha qu'il ne fût fini, et ce qui reste de ses morceaux dispersés semble être exécuté en cire.

Solaro a laissé de très-beaux ouvrages dans la cathédrale de Milan et la Chartreuse de Pavie. Lorsque Michel-Ange découvrit sa *Déposition de Croix*, au Vatican, quelques-uns, dit-on, l'attribuèrent à Solaro, ce qui fit que le grand artiste florentin y inscrivit son nom. Deux statues de Solaro qui, dans la Chartreuse, représentent Louis le More et Béatrix, sont la chose la plus finie qu'il soit possible de voir.

La façade de Saint-Paul offre encore d'autres travaux d'une grande beauté, par Lombardi. On admire à Saint-Celse les sculptures d'Annibal Fontana, et plus encore celles de François Brambilla, qui, avec André Biffi, Fusina, Bambaia et Solaro, travailla dans la cathédrale, et surtout à la chapelle de l'Arbre. Il fondit les cariatides de la chaire, travail exquis, bien que tourmenté de petits détails.

On nous pardonnera, en qualité de Lombard, de nous arrêter sur une école généralement négligée ; nous nommerons donc encore Lomazzo, bon peintre aussi, qui, devenu aveugle à trente ans, se consola de son malheur en dictant les préceptes de son art (2). Il enseigna toutes ces convenances et ces choses de conven-

(1) Voy. *Storia della città e diocesi di Como*, par C. Cantu, liv. VII.

(2) *Trattato dell' arte della pittura*, di Giov. Paolo Lomazzo, peintre

tion qui ne feront jamais un peintre, sans doute, mais qui aident les talents médiocres à éviter des erreurs, sinon à produire des beautés. Plein de théories abstruses, de circonlocutions, de jargon astrologique, il fatigue le lecteur et s'égare au milieu des étoiles pour parler d'un art qui s'adresse aux sens; cependant il peut, si on le médite, suggérer aux jeunes artistes des idées saines et larges. Ainsi, il ne veut pas que l'élève s'obstine sur un modèle, mais qu'il s'en forme dans l'esprit une idée générale, pour étudier ensuite les détails sur la nature.

Lomazzo est encore important à connaître pour l'histoire des arts, en ce qu'il appuie ses préceptes d'exemples, même lombards, ignorés ailleurs, et que, dans ses jugements, il va plus au fond des choses que Vasari. Il avait réuni quatre mille tableaux; il parle beaucoup de Bramantino, peintre et architecte milanais (1). Il dit qu'il possédait un traité de perspective de Bernard Zenale et un autre de Vincent Foppa, tous deux Milanais, traités dans lesquels Albert Durer et Daniel Barbaro avaient été devancés.

Léonard de Vinci n'ayant pas laissé d'ouvrages remarquables dans sa patrie, y exerça peu d'influence; mais bientôt à l'ancienne école florentine une autre succéda, que nous ne dirons pas meilleure, et qui parut ne s'occuper d'autre chose que du dessin.

On a dit que Raphaël avait vécu trop peu pour les arts, et Buonarroti trop longtemps; en effet, l'adoration dont le dernier devint l'objet fut cause que l'on ne chercha d'autre qualité que la force. Ses élèves, recopiant sans cesse les figures de Buonarroti, finirent par en prendre la roideur et le nerveux, sans connaître suffisamment le jeu des muscles, ni la souplesse des téguments, ni la combinaison des couleurs, et ne se rappelaient pas qu'il avait dit : *Celui qui va derrière, ne passera jamais devant.* De là partout des poses forcées, des muscles en relief, une anatomie aride, des géants et des statues jetés sur de grandes toiles. L'exécution avait fait des progrès; on modelait, on sculptait au naturel, on composait bien, mais on s'éloignait de plus en plus de l'ancienne simplicité; en cherchant la grâce, on oubliait qu'elle fuit ceux qui la cherchent, et que le beau des anciens ne saute pas aux yeux avec prétention mais qu'on le découvre à force de le contempler.

milanais, divisé en sept livres, contenant toute la théorie et la pratique de cet art. Milan, Pontio, 1584. *Idea del tempio della pittura*, 1590.

(1) Livre VI, ch. 21.

De là un air de famille entre tous ces artistes, et une facilité d'inventions dénuée de réflexion, qui choque d'autant plus que l'on connait les magnifiques occasions offertes à leurs travaux. Ces défauts apparaissent déjà dans le tombeau de Michel-Ange, à Sainte-Croix, où les statues, dont une par Jean de l'Opéra, élève de Bandinelli, les autres par Valério Cioli et Baptiste Lorenzi, semblent poser pour servir de modèles.

Imitateurs de Michel-Ange.

Les peintres n'étaient plus inspirés par le sentiment ou la dévotion, mais par les commandes des Médicis, qui acquirent ainsi le titre de Mécènes; mais ont-ils mérité celui de sages protecteurs? Les artistes traitaient de préférence les sujets mythologiques ou même adulateurs. La profane Paul Jove choisissait et disposait ceux de la ville du Poggio à Caiano. Ce fut sous ces influences que s'accrut le nombre des émules et des imitateurs de Michel-Ange, qui proclamaient le grand style, et accusaient de sécheresse, de pauvreté, de maigreur, ceux qui faisaient autrement qu'eux; ils rabaissèrent, plus qu'il ne méritait peut-être, Baccio Bandinelli, inventeur incorrect, mais vigoureux. Son groupe d'*Hercule et Cacus* ne nous paraît point inférieur aux autres ouvrages contemporains, quoi qu'en dise la rivalité haineuse de Benvenuto Cellini, qui trouve ces « figures mal faites et toutes rapetassées, » et ajoute que « l'on y suspendit plus de mille sonnets pour conspuer cette œuvre misérable. »

Il est juste de citer comme un sculpteur habile Benoît de Rovezzano, qui fit le Saint-Jean-Baptiste dans la cathédrale de Florence, et le monumen[illegible]aint-Jean-Gualbert, détruit lors du sac de 1530. On doit à [illegible]çois Rustici, élève de Léonard, les statues en bronze qui sont sur le Baptistère, où travailla aussi André Contucci de Sansovino, sculpteur, fondeur, architecte, qui a laissé des ouvrages à Gênes, à Rome dans l'église du Peuple, en Portugal, et dont l'extérieur de la *Sainte-Case de Lorette* est un des principaux ouvrages.

Plusieurs artistes de Fiésole continuaient à suivre les traces de Ferrucio. Le monument des Doria à Gênes est du frère Montorsoli, qui avait travaillé avec Michel-Ange, de même que le tombeau de Sannazar au mont Pausilippe, et la fontaine de Messine. Les portes de Saint-Pétrone à Bologne font foi du mérite de Tribolo, qui sut éviter les exagérations à la mode.

Vincent Danti, de Pérouse, fondeur et sculpteur très-fini, a laissé sur son art de très-bons aperçus; mais il n'évita point, dans la pratique, l'allure des imitateurs de Michel-Ange.

Bandinelli et Sansovino eurent pour élève Barthélemy Ammanato, producteur de colosses ; il fit le Neptune de la place du Grand-Duc, en concurrence avec Jean Bologne, Danti et Cellini, et l'emporta sur eux, parce que les décisions ne dépendaient plus du peuple, mais de Cosme. Son Jupiter Pluvieux, à Pratolino, maison de plaisance construite par Bernard Buontalenti, aurait, s'il était debout, cinquante coudées de haut. A Rome, il éleva le palais Ruspoli, qui devait avoir quatre faces, et le vaste collége des jésuites. La duchesse Éléonore de Tolède ayant acheté le palais de Luc Pitti, édifié sur les dessins de Brunelleschi, chargea Ammanato de terminer l'intérieur ; pour le mettre en rapport avec l'ordonnance extérieure, il releva les trois portiques de la cour au moyen de bosses, et les sépara par des colonnes appuyées aux pieds-droits des arcs, ce qui produit une masse imposante pour la solidité, et d'un effet inimitable. Ammanato. [illegible]

L'art des ponts consistait à faire de fortes piles ayant jusqu'à un tiers et jamais moins d'un quart de l'ouverture de l'arc, ce qui rétrécissait le lit ; puis les arches étaient courbées en plein cintre ou en ogive, ce qui augmentait la pente, et resserrait d'autant plus le lit que les eaux étaient plus hautes. Ammanato construisit le pont de la Trinité, à Florence, formé de trois arches qui avaient, celle du milieu quatre-vingt-dix pieds d'ouverture, et celles de côté quatre-vingt-quatre ; les piles étaient de vingt-cinq pieds d'épaisseur, et les voûtes se courbaient en ellipse très-écrasée. Dans sa vieillesse, il reporta ses pensées vers Dieu, et se repentit des nudités de ses figures (1).

(1) « *Barthélemy Ammanato au grand-duc Ferdinand.*

« Sérénissime grand-duc,

« Mes fatigues depuis ma jeunesse, mes années et toute mon industrie ont « été mises au service de la sérénissime maison de votre Altesse. Déjà, près « de mes quatre-vingts ans, et peu éloigné d'entendre cette voix par laquelle « Dieu nous appelle tous à lui, je suis contraint, par ma conscience, de dire à « Votre Altesse ce que j'espère en obtenir facilement. On a vu se répandre en ce « siècle cet abus, dans la sculpture et dans la peinture, que l'on remarque partout, de peindre et de sculpter des personnages nus, et par ce moyen, sous « couleur et apparence d'art, de faire vivre la mémoire de choses déshonnêtes, « ou d'éveiller une adoration tacite de ces idoles pour la destruction desquelles « les martyrs et les saints, amis de Dieu, croyaient leur vie et leur sang bien employés. Or, très-affligé d'avoir été dans ma vie instrument de telles statues et « ne voyant pas comment les pouvoir ôter de la vue de tant de gens, j'ai écrit, « il y a déjà quelques années, une lettre qui fut imprimée, aux hommes de ma « profession, afin que cet État de Votre Altesse n'eût pas à recevoir, au milieu « des autres vices auxquels nous sommes enclins, quelque châtiment de Dieu.

Porta. Guillaume della Porta, de Milan, travailla à la Chartreuse de Pavie. En exécutant à Gênes le tombeau de Saint-Jean-Baptiste, où il fut aidé par Périn del Vaga, il donna plus de largeur au style vulgaire des Lombards ; puis, s'étant épris à Rome de Michel-Ange, il fit le mausolée de Paul III, l'un des meilleurs de Saint-Pierre, si l'on s'attache seulement à la pose, à la grâce et à vérité des chairs. Aux deux côtés du pape, qui est d'une très-belle exécution, sont couchées deux femmes, l'une jeune et l'autre vieille, qui sont censées représenter certaines vertus, mais ne figurent que la maîtresse du pape et sa mère, toutes deux dans un état de nudité inconvenant ; ainsi, tandis que le corps ridé de l'une repousse, celui de l'autre inspire la volupté.

Jean Bologne. Jean Bologne, né en Flandre, vint tout jeune à Florence, où il travailla beaucoup sur le marbre et le bronze ; il fit, entre autres, le *Mercure volant*, composition hardie et d'une exécution gracieuse, et l'*Enlèvement de la Sabine*, groupé avec art, et dans lequel la différence des trois âges est heureusement mise en relief. Francheville de Cambray, son élève, travailla beaucoup

« Aujourd'hui que, dans ma vieillesse, je dois sentir l'importance de ce fait, « me sentant croître, à un si grand âge, un vif désir de la grandeur et de la félicité « de Votre Altesse, je veux, avant de mourir, la supplier, pour l'honneur de Dieu, « de ne plus laisser sculpter ou peindre de choses nues, et d'ordonner que celles « qui ont été faites par moi ou par d'autres soient couvertes ou enlevées entiè- « rement, de manière que Dieu en reste servi, et qu'on ne pense plus que Flo- « rence soit le nid des idoles, ou d'objets provoquant au libertinage, et à des « choses déplaisant souverainement à Dieu. Comme Votre Altesse a com- « mandé que les statues que j'ai faites, il y a trente ans, par les ordres du séré- « nissime grand-duc, à Pratolino, fussent transportées dans le jardin des Pitti, « ce qui a été exécuté, je sens un très-grand remords qu'un tel ouvrage de mes « mains doive rester là pour stimuler maintes pensées déshonnêtes qui pour- « ront venir en le voyant. Je la supplie donc ici, en toute révérence, comme le « plus grand don et récompense que je puisse recevoir de tous mes services, de « me faire la grâce, premièrement de me dispenser de toute coopération à leur « arrangement, puis de m'accorder la faculté de les vêtir artificieusement et « décemment sous le nom de quelque vertu, afin qu'elles ne puissent fournir « à personne l'occasion de vilaines pensées. Cela me sera d'autant plus agréa- « ble, que les yeux de la sérénissime grande-duchesse et ceux de la compa- « gnie qu'elle aura avec elle, ainsi que de tant d'autres dames qui viendront « souvent lui rendre visite, auront occasion de voir, dans tous les lieux du « domaine de Votre Altesse, des choses faites pour édifier une princesse très- « chrétienne, comme elle l'est. Et moi j'en resterai éternellement très-obligé à « Votre Altesse. »

On sait de quels remords fut aussi déchiré Augustin Carrache, dans ses dernières années, pour ses gravures lascives.

à Gênes et à Paris, façonnant le marbre de main de maître, mais avec l'affectation ordinaire.

Jean Bologne fit la belle statue équestre de Cosme Ier, à Florence, et prépara celle de Henri IV, terminée ensuite par Pierre Tucca. Nous rappellerons, en fait de chevaux, celui de Henri II, que Daniel Ricciarelli de Volterra fondit par l'ordre de Catherine de Médicis, et les deux statues équestres de Plaisance, aux draperies flottantes et aux poses théâtrales, ouvrage de François Mocchi de Montevarchi. Il existait à Naples, devant Sainte-Restitute, un cheval gigantesque que le vulgaire croyait avoir été fait par Virgile à l'aide d'enchantements, et auprès duquel on conduisait les chevaux pour les guérir ou les préserver de maladie. Les évêques crurent devoir détruire cette superstition, et le cheval servit à faire les cloches de la cathédrale; la tête seule, qui est magnifique, fut conservée par la famille Caraffa. Venise possède le remarquable monument de Coleone, commencé par André Verocchi, et fini par Alexandre Leopardi, de qui sont également les admirables tombeaux des étendards à Saint-Marc. *Chevaux.*

Georges Vasari, d'Arezzo, fut l'admirateur passionné de Michel-Ange et le flatteur adroit des Médicis. La construction des Offices de Florence et les appartements du Palais-Vieux, attestent qu'il fut architecte habile; il couvrit d'histoires médicéennes, « en faisant du métier, » comme il le dit, ce palais où la fatalité semblait appeler, mais en vain, tous les plus grands peintres pour le décorer. En cent jours il eut fini la Chancellerie, où les artistes trouvent de quoi louer, surtout dans la chambre de Clément VIII; mais ces conceptions faciles et frivoles ne vont point à l'âme. L'exemple du chevalier, peintre de cour, qui fournissait de l'occupation à la jeunesse, fit contracter à l'école florentine un style roide et maniéré. *Vasari. 1512-1574.*

Vasari a écrit la vie des peintres, mais il n'y a pas un historien des arts qui n'ait dû le réfuter à chaque instant (1); au reste, il parle presque exclusivement des faits relatifs à la Toscane, ou plutôt à Florence, et avec ses passions de contemporain et d'artiste. Il juge comme il peignait lui-même, lui et son école, c'est-à-dire qu'il ne s'occupe que des moyens matériels du dessin,

(1) C'est ce que fait constamment Lanzi, sans parler des autres, et surtout à la troisième époque de l'école florentine. *Voyez* aussi Bellori, Pungileoni, Rosini, *Storia della pittura;* Von Rumohr, *Italianische Forschungen;* Gaye, *Portefeuille des artistes;* Bottari, et tous les éditeurs postérieurs de son ouvrage.

de la juste disposition des plans, du relief des têtes, qu'elles expriment ou non l'état de l'âme; idolâtre de la forme, il ne s'élève jamais à la poésie de l'art, à la conception de l'idée et à l'invention. D'ailleurs, courtisan des Médicis, il obéit servilement à leurs intentions.

Il s'aventura toutefois dans une carrière nouvelle ; il montre avoir vu de ses propres yeux une infinité de choses, qu'il juge avec connaissance. La seconde édition de son livre peut être considérée comme une œuvre refondue, tant elle contient de corrections et de changements que lui suggérèrent le temps, ses amis, la prudence et un nouveau voyage dans toute l'Italie. On le lira toujours comme un des auteurs les plus attachants, par cette naïveté de langage si rare parmi les classiques italiens, par l'abondance des anecdotes, qui vous font assister à la vie d'alors, surtout par la passion qu'il met dans ses descriptions de tableaux. Comme il s'exalte quand il parle du portrait de Léon X et du *Spasimo*, par Raphaël ! Avec quelle verve il décrit les chefs-d'œuvre de Michel-Ange ! Un artiste seul peut s'enthousiasmer ainsi, et tous ceux qui ont éprouvé ces enivrements sont heureux de les retrouver dans son livre.

Ajoutez encore qu'il n'est pas obligé d'entamer la polémique, entrave perpétuelle de ceux qui ont écrit après lui sur l'art, et cela même à cause de ses nombreuses erreurs. S'il néglige d'indiquer le temps où florissait tel ou tel artiste, les circonstances qui purent l'aider ou le contrarier ; s'il ne comprend pas qu'un grand peintre doit être autre chose qu'un habile ouvrier, et l'interprète de la pensée morale de ses contemporains, combien y a-t-il de ses successeurs qui s'en soient souvenus, même dans nos siècles raisonneurs ?

Plusieurs autres écrivirent sur l'art : outre Lomazzo, dont nous avons parlé, Bernardin Campi publia ses *Opinions sur la peinture ;* G. B. Armenini de Florence, *les Vrais préceptes de la peinture,* et s'étaya d'exemples. Raphaël Borghini ne fait que puiser dans Vasari ; après avoir commencé par la forme du dialogue, il continue par celle du discours suivi, mais en style forcé ; d'ailleurs, n'est-il pas absurde de débiter de mémoire tant de choses positives ? Frédéric Zuccari traita aussi de la peinture comme président de l'Académie de Saint-Luc, qui, fondée sous Grégoire XIII, obtint que rien ne serait publié à Rome sur les beaux-arts sans son autorisation : excellente manière pour empêcher de connaître et de corriger les abus !

Benvenuto Cellini, l'un des hommes les plus bizarres qui B. Cellini. 1500-1570.
aient existé, fut écrivain et artiste. On aperçoit dans son *Persée* quelque chose de l'exagération de l'école dominante; il est plus célèbre pour ses ouvrages d'orfévrerie. Il était d'usage alors d'ajuster aux bonnets certaines médailles ou plaques d'or ciselées; le Milanais Caradosso Foppa, « habile homme par excellence, ne « les faisait pas payer moins de cent écus romains chacune. Cellini, qui le réputait « le plus grand maître en ce genre qu'il eût vu, et avait jalousie de lui plus que de tout autre, » en fit beaucoup, ainsi que d'autres ornements pour les costumes pontificaux et les beautés de la cour de France. A cause du prix de la matière, ces ouvrages ont été détruits en grand nombre, et ceux qui restent sont au-dessus de toute valeur.

Il n'est presque pas de grand artiste qui ne se soit exercé à modeler quelques bagatelles ou à ciseler des bijoux précieux; mais ils sont perdus. Les pierreries mêmes ne paraissaient pas d'un luxe assez grand si elles n'étaient travaillées. Jean des *Corniole*s (Cornalines) s'immortalisa sous Laurent le Magnifique, et fit un merveilleux portrait de Savonarole. Avec lui rivalisait Dominique de *Camées,* Milanais, qui représenta Louis le More sur un rubis; Jacques de Trezzo grava sur un diamant les armes de Charles-Quint; le Milanais Jean Antoine exécuta sur le plus grand camée moderne les portraits du grand-duc Cosme, d'Éléonore, sa femme, et de ses sept enfants, jusqu'aux genoux. Les cinq frères Saracchi produisirent des ouvrages remarquables sur le cristal, et gravèrent également sur pierres dures. L'un d'eux fit pour le duc de Bavière une galère en cristal montée en or et en pierreries, servie par des esclaves noirs, armée de canons qui partaient, avec ses voiles et tous ses agrès. Un vase de la même matière lui fut payé six mille écus d'or, outre deux mille livres à titre de cadeau.

Le graveur de pierres fines et de cristaux le plus renommé 1546.
pour l'habileté et l'élégance fut Valère Vicentino; il produisit des compositions difficiles et « avec une pratique si terrible, qu'il n'y eut jamais personne de son métier pour faire plus d'ouvrages que lui (1). » Un coffret avec neuf compartiments dans le couvercle, et neuf dans le caisson, lui fut payé deux mille écus par Clément VII, qui en fit cadeau à François Ier, à l'occasion du mariage de Catherine. D'autres Milanais travaillèrent à Flo-

(1) VASARI.

rence et en France aux mosaïques de pierres dures. Le Crémonais Jérôme del Prato, le Cellini lombard, fit des nielles, des médailles, des objets d'orfévrerie, et un joyau donné à Charles-Quint par la ville de Milan.

La plupart de ces artistes s'appliquaient à contrefaire l'antique, préférant à la gloire les gros bénéfices (1). Jean Cavino de Padoue remplit le monde de médaillons faux, quand il aurait pu lui-même en imaginer d'admirables. Michel-Ange dit que l'art était parvenu au comble lorsqu'il vit une médaille d'Alexandre Césari, dit le Grechetto, faite pour Paul III. Le Phocion de cet artiste ne le cède pas à ceux des anciens.

Luc Kilian fut connu sous le nom de *Pirgotèle Tedesco*, et l'on cite avec éloge Daniel Engelhard de Nuremberg; tous deux ne firent cependant que des cachets et des armoiries. Caldoré, qui était au service de Henri IV, se rendit célèbre en France. Les Flamands et les Allemands ont exécuté de beaux travaux en étain pour brocs et bassins, d'autres en acier damasquiné, surtout pour armures.

Gravure.

Déjà, depuis longtemps, on savait imprimer, avec des planches de bois ciselées, des cartes à jouer et des images sacrées; puis à mesure que la presse se répandit, on forma de la même manière les lettres initiales, les ornements et les contours, et ce procédé fut amélioré par des artistes illustres, comme l'Allemand Albert Durer, Mecherino de Sienne, Dominique des Grecques, Dominique Campagnola et d'autres encore, jusqu'à Hugues des Carpi. Ce Hugues, peintre médiocre (2), inventa, ou plutôt introduisit ce qui était déjà pratiqué par les Allemands, l'art de l'imprimerie en bois au clair-obscur, c'est-à-dire au moyen de deux, puis de trois planches, de manière à produire trois teintes; il publia ainsi plusieurs compositions de Raphaël, avec plus de vérité que Marc-An-

(1) Vérone eut dans le quinzième siècle d'excellents artistes en médailles, tels que Matthieu Pasti, Victor Pisano, Jules della Torre, G. M. Pomedello, Caroto; et d'excellents graveurs en pierres dures, tels que Galeazzo et Jérôme Mondella, Nicolas Avvanzo, Matthieu del Nazaro, G. Jacques Caralio. Sperandio de Mantoue, François Francia de Bologne, Victor Camelo et Jean Boldon de Venise, excellèrent aussi dans les médailles. Dominique de Paul imitait à merveille les médailles antiques, ainsi que Ludovic Marmitta de Parme. J. Paul Poggi de Florence, Léon Léoni d'Arezzo, et son fils Pascal, travaillèrent à la cour de Philippe II. *Voyez* CICOGNARA, liv. V, c. 7.

(2) On voit dans la sacristie des Bénéficiés, au Vatican, un suaire *per Ugo intajatore, fato senza penello* (par Hugues, graveur, fait sans pinceau), c'est-à-dire avec les doigts.

toine. L'art se perfectionna par la substitution du cuivre au bois.

Dès le onzième siècle, le *Tractatus lombardicus* du moine Théophile décrit exactement le niellage (*nigellus*). On apprête, dit-il, une lame d'argent très-pur, et l'on y grave en creux avec le burin ce que l'on veut; puis, après avoir fait une fusion d'argent pur, de cuivre, de plomb et de soufre, on la fait entrer dans ces cavités; on polit ensuite le tout, et il en résulte une plaque luisante avec un dessin noir. On ornait de nielles les coffrets d'ébène, les devants d'autel, les calices, les missels, les reliques, les ostensoirs. Plusieurs artistes se distinguèrent dans ce genre, entre autres, Forzone Spinelli d'Arezzo, les Milanais Caradosso et Arcioni, Francia de Bologne, Jean Turini de Sienne, les Florentins Matthieu Dei et Antoine Pollaiolo.

Quelquefois, la gravure faite, afin de voir l'effet du noir, on en prenait l'empreinte avec une terre très-fine, sur laquelle on jetait du soufre liquéfié; on introduisait ensuite du noir de fumée dans les creux de cette planche de soufre, et l'on pressait dessus du papier humide, soit à la main, soit au rouleau. On conserve quelques-uns de ces soufres et de ces épreuves, débuts d'un art nouveau. En effet, après avoir vu le bon effet qui en résultait, on songea à tirer un plus grand nombre d'exemplaires; c'est ainsi que la chalcographie naquit dans les ateliers d'orfévrerie. La matière des planches fut variée, et l'on finit par préférer le cuivre; on introduisit les presses et les teintes différentes, notamment l'azur.

Chalcographie.

Il n'est pas bien certain que l'on soit redevable à Maso Finiguerra de cette découverte ou de ce progrès avant 1440; mais les prétentions des Allemands et de quelques villes, Florence exceptée, sont moins admissibles encore. Il paraît que Conrad Sweynheim, qui publia à Rome la belle édition de Ptolémée, enseigna aux Italiens l'usage de la meilleure encre.

Des artistes en renom s'appliquèrent alors à la gravure, et au premier rang, Baccio Baldini, Antoine Pollaiolo, André Montegna, qui grava cinquante planches. Ils furent tous surpassés par Marc-Antoine Raimondi de Bologne, qui, formé à l'art de nieller par Francia, puis imitateur d'Albert Durer, se perfectionna dans le dessin sous Raphaël, qu'il récompensa bien de ses leçons en répandant ses ouvrages. Augustin Vénéziano et Marco Ravignano l'aidèrent dans ses travaux; puis, ils marchèrent sur ses traces et multiplièrent les œuvres des artistes du temps; parfois, ils créaient eux-mêmes les dessins, ou variaient les compositions

des tableaux qu'ils copiaient, ou bien les empruntaient aux pensées des maîtres plutôt qu'à des œuvres achevées : tels sont principalement différents ouvrages de Jules Bonasone de Bologne, que de grands artistes même ont quelquefois entrepris d'imiter comme des originaux.

La gravure à l'eau-forte fut introduite par le Parmigianino, quoique les Allemands l'attribuent à Wohlgemuth. En 1643, Louis de Siégen inventa la *manière noire*, qui consiste à préparer toute la planche en lignes tirées au ciselet à grener, à la remplir de noir, puis à dessiner la figure; il faut gratter et polir le fond grené aux endroits où la lumière doit être plus grande; on en laisse une partie aux places qui ont besoin de demi-teintes, mais sans toucher là où il faut des ombres. Cette invention conduisit à la gravure en couleur.

D'autres artistes travaillèrent en marqueterie, surtout pour les stalles de chœur et les sacristies. On admire les armoires de Sainte-Marie del Fiore par Benoît de Maiano, et plus encore les ouvrages qu'il envoya à Mathias Corvin. Damien de Bergame, dominicain convers, travailla d'une manière remarquable dans sa patrie d'abord, puis dans le chœur de Saint-Dominique à Bologne, en perfectionnant la disposition des couleurs et des ombres; plusieurs de ses compatriotes l'imitèrent : les frères Cap de Fer de Lovère, par exemple, qui firent dans Bergame le chœur de Sainte-Marie Majeure ; Pierre de Maffeis et les Belli ; à Brescia, les Legnaghi, les frères Raphaël de Brescia et Jean de Montolivet ; à Milan, Christophe Saint-Augustin, Joseph Guzzi, Jean-Baptiste et Santo Corbetti. Les merveilleuses marqueteries de la Chartreuse de Pavie sont attribuées à Barthélemy de Pola. Cet art permit de mettre aux tableaux des cadres magnifiques. Raphaël fit ouvrager les portes et les tribunes du Vatican par Jean Barile, et donna les dessins des marqueteries que l'on admire chez les bénédictins de Pérouse. Parmi les œuvres de ce genre que l'on montre à Naples, nous citerons le chœur de Saint-Severin et Sossio par Barthélemy Chiarini et Benvenuto Tortelli, de cette ville, exécuté de 1550 à 1565, dont rien n'égale la variété et l'élégance.

Le Génois Damien Lercaro représenta sur un noyau de cerise saint Christophe, saint Georges et saint Michel, et sur un noyau de pêche, la Passion. Le plus grand ivoire qui existe est le Sacrifice d'Abraham, dans la maison Volpi, à Venise, ouvrage de Gérard Van Obstat, de Bruxelles, dont les figures ont une coudée et demi.

Nous serions tenté d'appeler marqueteries en marbre les clairs-obscurs de pierres juxtaposées, art né, peut-être, mais certainement perfectionné à Sienne, dans ce merveilleux pavé de la cathédrale commencé grossièrement par Duccio, continué par de plus habiles artistes, et s'améliorant successivement jusqu'à Beccafumi.

L'art des vitraux fut poussé plus loin en France et en Flandre (1) qu'en Italie; c'est de là que Bramante appela, pour orner le palais du Vatican et Sainte-Marie du Peuple, Claude et Guillaume, qui enrichirent ensuite la Toscane d'autres ouvrages. Plusieurs artistes flamands vinrent en Italie, entre autres, Valère Profondval, de Louvain, qui se fixa à Milan, et Gérard Ornaire, qui travailla à Bologne. On attribue à Luc de Hollande les vitraux de Sainte-Catherine, à Milan. Vitraux.

Les mosaïques de Saint-Marc furent une école permanente dans Venise, mais les meilleures ont toujours été faites à Rome. Mosaïque.

La peinture sur émail survécut à l'antiquité, surtout dans l'Orient, d'où elle passa en Espagne. On l'employait à faire des carrés et des triangles (*azulejos*), que l'on disposait en dessins pour orner le pavé et les murs des appartements dans les pays où la religion défendait les figures; les chrétiens en formaient des histoires, et Valence fut renommée pour leur fabrication. Nous avons en Occident des ouvrages du sixième et du huitième siècle, et Théophile traite de l'émaillage des vases d'argile et de verre. Au douzième siècle, à Limoges, on décorait d'émaux des crosses, des fermoirs, des vases et des tombeaux; on faisait aussi des portraits. Dans la moitié du quinzième, Faënza, Urbin, Pesaro et Castel Durante fabriquaient des vases, des plats, des brocs en terre cuite ornée d'émaux à dessins, exécutés quelquefois par les principaux artistes. La famille de Luc de la Robia continua à revêtir de verre les terres cuites, secret qui se perdit en 1566 avec Sante Buglioni. Émaux.

En France, Bernard de Palissy, réduit par la pauvreté à brûler jusqu'à son lit pour chauffer son four, consacra seize ans d'efforts à découvrir la véritable composition de l'émail; il réussit, et la richesse lui vint avec la réputation. François I[er] renouvela la manufacture de Limoges, où toutes sortes d'objets 1500-1589. 1555.

(1) *Voy.* M. A. Gessert, *Hist. de la peinture sur verre en Allemagne, dans les Pays-Bas*, etc.; Leipsig, 1842.

furent exécutés en cuivre émaillé, sur les dessins des meilleurs artistes. Le premier directeur fut Léonard le Limousin.

Quant à la peinture proprement dite, presque toutes les villes citent des maîtres de cette époque; mais aucun ne saurait rivaliser avec ceux de Florence et de Rome. Naples compta des imitateurs du Zingaro, jusqu'au moment où les esprits se formèrent au nouveau style. Polidore de Caravage forma André de Salerne, Lama, Ruviale, dit le Polidornio; d'autres eurent pour maîtres le Fattorino et Vasari. Jean Marliano exécuta des sculptures d'un excellent travail à Montolivet, dans Saint-Dominique Majeur, et au monument des trois Sanseverino, empoisonnés par leur tante. Il n'est personne qui n'aille admirer dans Sainte-Claire le tombeau d'Antonia Gandino, et dans Saint-Jacques des Espagnols, celui de Pierre de Tolède. Jérôme Santacroce, qui fit avec lui les pales de marbre aux Grazie, et d'autres travaux à Montolivet, au tombeau de Sannazar et à la chapelle des Vico dans Saint-Jean, à Carbonara, se montra son digne émule. Jean-Antoine Razzi de Verceil (1554) exécuta plusieurs ouvrages à Naples; mais ses mauvaises mœurs lui valurent le surnom de chevalier de Sodome. Parmi les morceaux les plus remarquables de Naples, est la crypte de l'archevêché, œuvre de Thomas Malvita, de Côme; c'est une salle tout en marbre, de quarante-huit palmes sur trente-six, et de dix-huit de hauteur, avec dix colonnes ioniques qui soutiennent un plafond merveilleux, orné de saints en demi-figure, et de pilastres d'un travail magnifique.

A Modène, Properzia des Rossi, repoussée par celui qu'elle aimait, sculpta dans le bon style le chaste Joseph, pour faire allusion à sa propre aventure. L'école de Bologne, née de celle de Florence, mais avec un caractère distinct, produisit des peintres de mérite qui, pourtant, ne firent aucun progrès jusqu'au seizième siècle. Il faut en excepter Laurent Costa, dans le genre de Montegna, et François Francia, l'égal de Caradosso en orfévrerie, dont Raphaël loua les Vierges, « n'en voyant ni de plus belles, ni de plus pieuses, ni d'aussi bien faites. » Il envoya même à Bologne sa Sainte-Cécile, en le priant de la corriger s'il y trouvait quelque défaut : acte de modestie; mais il est faux que Francia mourut de chagrin après avoir vu ce chef-d'œuvre, car il vécut jusqu'en 1533. Le Saint-Sébastien de la *Zecca,* à Bologne, est le type de cette école.

Plusieurs peintres bolonais se façonnèrent au style moderne,

comme Hippolyte Costa, qui remplit Mantoue de peintures baroques et pourtant vantées, et Sabbatini, gracieux dans ses compositions, quoique d'un coloris faible. Les Saints d'Horace Sammachini, son ami intime, respirent une piété majestueuse et tendre; ce peintre sut néanmoins se montrer vigoureux dans la voûte de Saint-Abbondio, à Crémone.

A Ferrare, Dosso Dossi réussit dans la figure, et son frère Jean-Baptiste, dans le paysage. Bien qu'ils fussent peu d'accord, ils travaillèrent ensemble dans le palais du duc Alphonse d'Este, et Arioste les compta parmi les grands peintres. Le Garofolo (Benvenuto Tisio), plus habile qu'eux, étudia Raphaël et Léonard de Vinci; quoiqu'il reproduise les mêmes types, les mêmes effets de draperies, les mêmes nuances et les mêmes tons, il ne manque jamais de charme. Jérôme de Carpi, son élève, se forma sur divers modèles. Philippe Baffico fit, dans le chœur de la cathédrale, un *Jugement universel* dans le goût de Michel-Ange, page grande à la fois et neuve, même après un tel prédécesseur, sur lequel il l'emporte par la convenance et le coloris. Sigismond Scarsella, son concurrent, fut dépassé par son fils Hippolyte, gracieux dans les physionomies, au coloris suave et d'un dessin facile. Le Bastarolo (Joseph Mazzola), dont le pinceau est lent et le style étudié, est moins connu qu'il ne le mérite.

Sansovino, à l'époque du sac de Rome, emporta dans sa fuite des modèles, et amena des ouvriers à Venise, où, de cette manière, pénétra la corruption des imitateurs de Michel-Ange; l'architecture fut moins atteinte. Il réussissait dans les colosses et les Vierges; Thomas Lombardo de Lugano, bon architecte, sculpteur médiocre et mauvais poëte (1), fut son élève. Bologne possède de Titien Aspetti plusieurs bronzes dignes d'éloges. La *Logette* du clocher de Saint-Marc est un petit muséum. Alexandre Vittoria de Trente, artiste d'une exécution noble et moelleuse, est assez correct dans le dessin et fécond dans ses inventions; on peut dire que parmi les bons sculpteurs vénitiens, il est le dernier de ce siècle. Vénitiens.

Titien Vecelli conserva à Venise le premier rang dans la peinture. Élève de Jean Bellini, il le surpassa dans le coloris, et travailla beaucoup pour gagner fort peu, jusqu'au moment où l'infâme Pierre Arétin parut à Venise; contempteur de Dieu et flatteur des puissants, un pareil homme ne pouvait que souiller Titien Vecelli, 1477-1576.

(1) Il écrivit la *Marphise* en vingt-quatre chants.

une école qui avait grandi à l'ombre de la foi. Titien obtint son amitié et ses éloges, et, grâce à lui, il eut plusieurs commandes, entre autres le portrait de Charles-Quint; cette faveur le mit à la mode parmi les courtisans, lui procura de l'argent et fit connaître son nom au delà des limites de sa patrie. Aussi son voyage à Rome fut-il un triomphe continuel, triomphe dont il jouit à la cour de l'empereur, et même en Espagne, où il laissa ses ouvrages les plus estimés.

L'école des Bellini, et puis le désir d'égaler Albert Durer, le rendirent très-attentif aux détails, et minutieux même lorsqu'il le voulut. Il disait que le peintre devait être maître du blanc, du rouge et du noir; en effet, il réussit parfois d'une manière étonnante avec ces seules couleurs, à l'aide des contrastes, quoiqu'il ne soit pas vrai qu'il les employât exclusivement. Il est sobre plutôt que vif dans ses compositions, et l'expression fait le mérite de ses portraits; car il donne à ses figures d'hommes autant de vie et d'énergie qu'on en voit peu dans ses anges et ses saints.

Dans tout le cours de sa vie, qui fut longue et tranquille, il se montra ennemi des courtisaneries, parce qu'il sentait la dignité de son art. Après avoir survécu à tous ses amis, sans connaître ni langueur ni décrépitude, il mourut dans un temps de peste, et le sénat de Venise dispensa son cadavre d'être brûlé comme les autres.

Il fit très-peu d'élèves, parce qu'il manquait de patience pour enseigner, ou peut-être par jalousie. A sa suite pourtant vint une famille de peintres, qui fit son étude du coloris, au point de négliger pour la couleur la composition et le dessin. Ce mérite suprême des Vénitiens provient, indépendamment du choix de la matière et de la blancheur de l'empreinte, de leur procédé qui consiste à ne pas empâter, mais à toucher; à ne pas tourmenter le pinceau, mais à jeter hardiment la teinte, qui ressort ainsi avec plus de pureté: cela exige une grande assurance, et l'art de marier les couleurs, dont le contraste jette tant de vivacité dans leurs peintures. Comme il y avait peu à inventer dans les nombreux portraits qu'il avait à faire, l'artiste raffinait sur les détails; de là, leur habileté à reproduire les étoffes, les velours, les métaux, ainsi que les ornements d'architecture, les tables et les autres accessoires.

François Ier fit peindre les principales demoiselles de sa cour par Paris Bordone, imitateur du Titien, dont le coloris est riant et très-varié, les têtes pleines de vie, la composition convenable,

mais dont le vaporeux va jusqu'à sacrifier les contours. André Schiavone aida le Titien, et l'imita heureusement, surtout dans l'emploi des couleurs. Calixte Piazza de Lodi, qui peignit à la manière du Titien l'église de l'Incoronata, dans sa patrie, se fit un nom dans la peinture à fresque et en détrempe.

Vérone n'avait pas oublié les leçons du frère Joconde ; il suffira de citer parmi ses artistes Brussasorci, tant soit peu maniéré, et mieux encore Paul Cavazzola, dont la composition est excellente, et qui exprimait le sentiment d'après les meilleures traditions. A côté d'eux, Paul Caliari eut d'abord peu de réputation ; mais, sorti Paul Véronèse. 1528-1588.
de Vérone, il se perfectionna, grâce aux œuvres du Titien et du Tintoret, aux gravures et aux statues antiques qu'il prit pour modèles. Les procurateurs de Saint-Marc, voulant faire peindre la bibliothèque, promirent un prix à l'artiste désigné par le choix du Titien. Les concurrents étaient Salviati, Franco, Schiavone et Zelotti ; la préférence fut donnée à Paul, qui fit alors ses quatre meilleurs tableaux : deux Madeleines aux pieds du Christ, *Jésus avec les publicains*, et les *Noces de Cana*. Dans ce dernier tableau, où l'on compte au moins cent trente figures, qui toutes sont des portraits, jusqu'au chien du Titien, il représenta un concert où chaque artiste joue d'un instrument qui symbolise sa qualité. Charles-Quint siége en empereur à ce banquet, où n'auraient dû figurer que de pauvres artisans galiléens : tant le *naturalisme* s'était incarné dans l'école vénitienne, si pure à son origine (1) !

(1) Algarotti (*Œuvres*, t. VIII, p. 20) dit que Paul Véronèse ne reçut pour son tableau de la *Cène* que 90 ducats d'or, « comme je l'ai recueilli des livres de la *Celleraria* du monastère de Saint-George Majeur. » Nous produirons le marché tel qu'on le lit dans ces archives, et l'on verra combien Algarotti *recueillait* mal.

« Au 6 juin 1562.

« Il est déclaré par le présent écrit que, ce jour, le père don Alexandre de « Bergame, procurateur, et moi dom Maurice de Bergame, cellerier, som« mes demeurés d'accord, avec messire Paul Caliar de Vérone, peintre, de faire « un tableau, dans notre réfectoire neuf, de la hauteur et largeur dont se trouve « la façade, qui sera couverte tout entière et, sur laquelle sera représentée « l'histoire de la Cène et du miracle fait par le Christ à Cana en Galilée. Il y « sera placé la quantité de figures qui peuvent y entrer convenablement, et néces« saires à telle intention ; ledit messire Paul fournissant son travail de peintre « ainsi que toutes les couleurs, de quelque sorte que ce soit, et toute autre « chose pouvant y entrer, le tout à ses frais. Le monastère fournira seulement « et simplement la toile, et fera faire le châssis pour ledit tableau ; du reste

Beaucoup d'artistes, pour orner les palais, s'adonnèrent à la quadrature, et firent preuve d'une grande intelligence de la perspective; d'autres, aux paysages et aux décors, genre dans lequel Jean d'Udine leur avait donné un grand exemple domestique.

Venise honora toujours les beaux-arts, et de magnifiques travaux récompensèrent son zèle. Au quinzième siècle, le sénat, voulant achever le grand palais ducal, chargea Pisanello, Guarento et d'autres artistes de représenter, en vingt-deux tableaux, dans la salle du grand Conseil, les événements survenus entre Alexandre III et l'empereur Barberousse. Ces compositions ayant subi une prompte altération, le Conseil, en 1474, ordonna qu'elles fussent renouvelées par Jean et Gentile Bellini, par Alvise Vivarini, Christophe de Parme et autres, enfin par Giorgione, Titien et Tintoret; mais elles souffrirent beaucoup de l'incendie de 1577. Les tableaux que l'on voit encore forment un ensemble grandiose, bien qu'examinés individuellement, ils accusent la recherche exclusive de l'effet.

Licinio de Pordenone voulut rivaliser avec le Titien dans les trois Jugements du palais ducal; mais son dessin et sa couleur sont chargés. Comme il se croyait entouré d'ennemis, il vivait en sauvage; on dit même qu'il fut empoisonné par ses envieux.

1512-1594. Jacques Robusti Tintoretto avait inscrit sur son atelier : *Le dessin de Michel-Ange et le coloris de Titien;* en conséquence, il se réglait plus sur ces deux modèles que sur la nature. Ne pouvant trouver, disait-il, de corps parfait, il disposait de petites figures de cire ou de plâtre, et les éclairait selon l'occurrence pour les copier. Il abusa de la facilité qu'il avait acquise,

« il clouera la toile à ses frais, et fera faire les autres travaux manuels nécessaires. Ledit messire Paul sera tenu d'employer audit ouvrage de bonnes et excellentes couleurs, sans négliger de mettre où besoin sera de l'outremer très-fin et autres couleurs très-parfaites, qui soient approuvées de tout expert. Et, en récompense, nous lui avons promis, pour ledit ouvrage, trois cent vingt-quatre ducats, en lui donnant ledit argent à la journée, selon qu'il en sera besoin, et nous lui avons donné, à titre d'arrhes, cinquante ducats; ledit messire Paul promettant de donner l'ouvrage terminé pour la fête de la Vierge de septembre 1563; par-dessus le marché, nous lui avons promis une barrique de vin conduite à Venise, pour lui être livrée à sa réquisition. Le monastère lui fournira ses dépenses de bouche pendant le temps qu'il travaillera audit ouvrage, et il aura la nourriture que l'on mangera au réfectoire. En foi de quoi, etc. »

(Suivent les signatures, et la quittance définitive de 300 ducats donnée par Paul Véronèse le 6 octobre 1563.)

au point que certains de ses tableaux ne paraissent qu'ébauchés; mais il les préférait aux tableaux léchés, en disant qu'il craignait de les refroidir par trop de soin. Honnête homme, il ambitionnait la gloire, mais sans s'avilir; ses élèves imitèrent ses défauts, et non sa puissance.

École de Bassano. 1510-92.

François de Ponte s'établit à Bassano, et commença l'école à laquelle cette ville donna son nom. Jacques, son fils, imita le Titien et le Parmigianino, mais avec simplicité et naturel. Il traita de préférence les sujets qui n'exigent pas beaucoup de force, les lumières de bougie, les lustres de cuivre, les cabanes et les paysages; on peut dire qu'il fut le précurseur, sinon le maître, des Flamands. Il travailla beaucoup, mais sans variété; la Crèche, à Bassano, est son chef-d'œuvre. Il aimait à vivre en paix, sans cabales, sans mendier ni envier les louanges. François, son fils, au contraire, se complut aux sujets tragiques; son esprit en reçut une telle impression qu'il se croyait toujours assailli par les personnages de ses tableaux, et qu'une fois il se précipita par la fenêtre. D'autres peintres du même nom remplirent les boutiques de leurs productions.

Jacques Palma, élève de Giorgione, rivalisa avec lui pour la vivacité des couleurs et le vaporeux des teintes. Il fut surnommé le Vieux pour le distinguer de son neveu, qui prétendit vainement rivaliser avec Paul Véronèse et le Tintoret pendant leur vie, et qui devint détestable après leur mort.

Anguisola de Crémone eut quatre filles, et toutes quatre peintres. Sophonisbe, l'une d'elles, fut emmenée par le duc d'Albe en Espagne, où elle obtint les bonnes grâces de la reine; quelques-uns de ses ouvrages passent pour être du Titien. Crémone peut citer avec éloge Galéas Campi, ses fils Jules, Antoine et Vincent, ainsi qu'un de leurs parents du nom de Bernardin; coloristes moelleux, leur dessin est correct et grandiose, mais il manque de noblesse et d'élégance.

Le Brescian Alexandre Buonvicino, dit le Moretto, après des tableaux remarquables peints selon sa manière propre, étudia sur les gravures de Raphaël pour unir le dessin de ce modèle au coloris de Titien; il laissa de magnifiques essais, surtout à Brescia et dans les environs, avec des draperies variées, de beaux accessoires, de riches couleurs, et une touchante expression de piété, qu'il devait à ses sentiments religieux. Il est suivi de près par ses compatriotes Jean-Baptiste Morone, peintre distingué de

portraits, et Jérôme Romanino, dont on voit un excellent tableau à Sainte-Justine de Padoue.

Corrége. 1494-1534. On n'a sur Antoine Allegri, dit le Corrége, que des renseignements très-incertains. A Parme, il ne fut pas rétribué aussi largement qu'il aurait pu l'être à Rome et à Florence; mais il est faux qu'il soit resté dans la misère. Formé sur les ouvrages de Montegna, il chercha un style plus large et plus moelleux, bien qu'il ne paraisse pas avoir jamais vu Rome. Il changea plusieurs fois de manière, et de là, l'incertitude où l'on est sur ses œuvres. Lorsqu'il eut fait connaître son mérite par les scènes plus que mondaines dont il orna l'appartement de l'abbesse de Saint-Paul, on le chargea de peindre dans Saint-Paul cette coupole qui fut un miracle nouveau; car la chapelle Sixtine ne possédait pas encore le *Jugement dernier;* puis il se surpassa lui-même dans l'*Assomption* qu'il représenta sous la voûte du clocher de la cathédrale.

Ce peintre exagère parfois l'expression du sentiment; du reste, il excita l'admiration des académiciens par ces raccourcis de dessous en dessus, et par la perspective de la figure humaine, dont il rend les contours par des courbes toujours élégantes, même jusqu'à la mignardise; la souveraine intelligence du clair-obscur, la fusion harmonique de la lumière avec l'ombre, et la gradation imperceptible des teintes, font paraître sobre chez lui ce qui est traité avec une richesse appréciable seulement pour celui qui tente de l'imiter.

1503-40. Les deux Mazzola sont le plus bel ornement de son école, vantée surtout pour les raccourcis; il faut encore citer Jérôme, son cousin et son élève, qui empâte et colore bien; heureux dans les perspectives et varié dans ses compositions, la précipitation nuisit à son talent. François, dit le Parmigianino, se fit un style propre d'après l'étude des maîtres; mais, trop désireux d'arriver à la grâce, il est maniéré jusqu'à l'afféterie. Tout entier à ses pinceaux, il ne s'aperçut pas de la prise de Rome que dévastaient les soldats de Charles-Quint, dont la rapacité le réduisit lui-même à la misère. Il fit le portrait de l'empereur, qui, d'abord enchanté de lui, l'oublia ensuite. Il avait commencé à peindre à la Steccata de Parme; mais, comme il ne terminait pas, bien qu'il eût touché l'argent, il fut obligé de s'enfuir à Casal. Partout il trouva des honneurs, mais jamais la fortune. Il demanda à l'alchimie les richesses que les hommes ne voulaient pas lui accorder,

et acheva de se ruiner. Comme Raphaël, il mourut à trente-sept ans ; il fut aussi graveur très-habile, et on lui attribue le premier usage de l'eau forte.

Lorsque les Farnèse furent venus dominer à Parme, ils favorisèrent les artistes, mais sans faire surgir aucun grand talent. Sammachini et Hercule Procaccino, et, après eux, Arétusi et Annibal Carrache furent appelés pour travailler dans la cathédrale ; dès lors la manière de Corrége fut modifiée par celle de l'école bolonaise ; Tinti et Lanfranco se firent un nom illustre.

Les bonnes traditions architectoniques se conservèrent plus longtemps que celles de la peinture (1). Les artistes cessèrent d'être à la fois sculpteurs et architectes ; la vénération pour les classiques ressuscités, et surtout pour Vitruve, fit considérer comme barbares les travaux du moyen âge, et comme incorrection toute hardiesse. Frère Joconde, de Vérone, commenta 1435-1510.
Vitruve et les autres auteurs qui s'étaient occupés de l'art ; il posséda une habileté singulière dans la construction des ponts, habileté dont il fit preuve dans celui de la Pietra à Vérone, et dans deux autres à Paris, aux voûtes en pierre de taille à plein cintre. Il mérita bien de Venise spécialement, en réglant le cours de la Brenta. La préférence donnée à d'autres plans, par suite des intrigues ordinaires, sur celui qu'il avait fait pour un pont à Rialto, avec les constructions accessoires, lui causa tant de déplaisir qu'il se rendit à Rome, où il fut nommé architecte de Saint-Pierre.

Pierre Lombardo fit à Venise Sainte-Marie des Miracles, avec des ornements gracieux ; le tombeau Zeno à Saint-Marc, que

(1) On lit avec plaisir les *Memorie degli architetti antichi e moderni* de François Milizia. Cet ouvrage, écrit d'une manière bizarre, avec un mépris des préjugés qui va jusqu'à l'insolence, le cède cependant en témérité à d'autres ouvrages par lui composés antérieurement. Sans parler de son manque d'égards envers les étrangers, il a oublié plusieurs Italiens, tels que Rainaldo, qui éleva, au onzième siècle, la façade de la cathédrale de Pise ; Philippe Calendario, architecte et sculpteur du palais ducal à Venise, impliqué dans la conjuration du doge Marino Faliero *à la belle épouse*, et mis à mort par ce motif ; Thomas Formentone de Vicence, architecte de la Loge de Brescia ; Balthazar Longhena, architecte de Sainte-Marie de la Santé et du palais Pesaro à Venise ; les architectes militaires piémontais Bertola, Devincenti, Pinto. Il ne parle pas non plus de Marchi et de Pacciotto d'Urbin, du comte Alfieri, etc., ni des Milanais Omodei, Richini, Meda, Mangone, Bassi, Seregni, qui ne le cèdent à aucun autre.

tous vont admirer, et l'autel voisin qui est encore plus beau; enfin, sans parler d'autres travaux, le palais Vendramin et la riche tour de l'horloge. De ce Pierre dériva une génération de Lombardi, dont les œuvres ont une empreinte spéciale. Barthélemy
1574. Buono éleva les Procuraties vieilles. Jean-Marie Falconetto, de Vérone, remplit l'État d'édifices remarquables, et construisit la « très-magnifique et très-ornée loge » des Cornoro à Padoue. Il étudiait soigneusement les anciens, dont il dessina le premier les théâtres et les amphithéâtres. La chapelle Émilienne à Saint-Michel de Murano suffit pour la gloire de Guillaume Bergamasco; Antoine Rizzo de Bregno fit à Venise de belles statues pour le mausolée Tron aux Frari; au palais ducal, la distribution intérieure et l'escalier des Géants sont également de cet architecte.

Sansovino. 1779-1870. Les choses prirent une meilleure allure lorsque parut à Venise le Florentin Jacob Tatti, qui prit le nom de l'architecte André Contucci de Monte-Sansovino. Il avait fait à Florence ses premiers essais en architecture, lors de l'entrée de Léon X, qui fut un moment de véritable émulation parmi les meilleurs artistes. Granacci et Rosso élevaient des arcs de triomphe, et de fausses façades avec des perspectives étaient exécutées par Sangallo et ce même Sansovino, qui fit le plan d'une façade pour Sainte-Marie del Fiore. André del Sarto s'était chargé du clair-obscur, Feltrino du grotesque, Rustici, Bandinelli et Sansovino des statues; d'un autre côté, Ghirlandaio, Pontormo, Franciabigio, Ubertini, avaient rivalisé pour décorer le quartier habité par le pontife; enfin Michel-Ange et Raphaël délibéraient avec d'autres maîtres au sujet de la façade de Saint-Laurent, et d'autres ouvrages projetés par Léon X.

Sansovino, formé d'après les meilleures traditions, se laissa éblouir par le style de Michel-Ange. Nommé premier architecte de la république vénitienne, il dégagea la petite place (*Piazzetta*), répara les coupoles de Saint-Marc, fit l'église de Saint-Géminien, trop vantée, et l'intérieur plus simple de Saint-François de la Vigne; on lui doit encore l'escalier d'or au palais, la petite loge, trop chargée, la bibliothèque, un des plus beaux édifices modernes, et la Monnaie, qui portait l'empreinte de l'usage auquel elle était destinée, outre le magnifique palais Cornaro près de Saint-Maurice, et celui de Jean Dolfin à Saint-Sauveur. Mais à peine la bibliothèque était-elle terminée, que la voûte s'écroula; il fut mis en prison, et, rendu à la liberté, il l'exécuta en bois et en roseaux.

Voulant mettre ses sculptures en rapport avec le nouveau style architectonique, il tomba dans l'exagéré ; ses deux géants, qui rapetissent l'escalier auquel ils donnent leur nom, sont très-inférieurs à ses bronzes qu'on voit sur la porte de Saint-Julien, dans les niches de la petite loge, et sur la porte exquise, dessinée par lui seul, de la sacristie de Saint-Marc. Parmi les nombreux tombeaux qu'il fit, nous rappellerons comme le meilleur celui de Venier à Saint-Sauveur. Pour le pont de Rialto, où il éleva les constructions nouvelles, il avait donné un plan que la guerre avec les Turcs empêcha de mettre à exécution. Cette guerre ayant obligé la république de lever un impôt extraordinaire sur tout le monde, le Titien et Sansovino en furent seuls exemptés. Son fils François a donné une description de Venise.

Antoine Sangallo, de Florence, naquit d'une famille d'architectes. A Rome, où il aida Bramante et devint architecte de Saint-Pierre, il dessina un palais pour le cardinal Farnèse, qui passe pour le plus parfait ; la cour, qui fut terminée par Michel-Ange et Vignole, est surtout remarquable. Il exécuta différentes parties du Vatican, notamment les beaux escaliers, et construisit les citadelles de Civita-Vecchia, d'Ancône, de Florence, de Montefiascone, de Népi, de Pérouse, d'Ascoli, et plusieurs autres. Clément VII s'étant retiré à Orviéto après le sac de Rome, Sangallo remédia au manque d'eau par le moyen d'un puits merveilleux, large de vingt-cinq coudées, avec deux escaliers que les bêtes de somme descendent et remontent sans se rencontrer. Lorsque Charles-Quint, après sa victoire, fut revenu de Tunis, Sangallo dirigea les fêtes que Rome lui donna ; parmi d'autres merveilles, les contemporains ne tarissent pas en louanges sur la richesse et la variété d'un arc de triomphe érigé sur la place de Venise. Plus simple, la porte du Saint-Esprit, qui n'est pas terminée, est cependant un modèle.

Sangallo. 1540.

Gênes était riche, elle voulut aussi être belle. Les principales familles se mirent donc à l'œuvre pour l'orner, et, comme il était impossible de l'étendre par la construction de nouveaux quartiers, elles refirent les anciens ; dans ces travaux furent employés André Vannon de Côme, Barthélemy Bianco, le Lombard Roch Pennone, Ange Falcone, Pellegrino de Tibaldo, et d'autres artistes de renom. Parmi eux se distingua surtout Galéas Alexis de Pérouse, qui avait terminé dans sa patrie la fortification commencée par Sangallo, et fait plusieurs palais. Il ouvrit dans Gênes la rue Neuve, où s'élèvent les beaux palais Grimaldi, Brignole, Sercari, Carega,

Alexis. 1500-1752.

Giustiniani, dans lesquels la nature du lieu exigeait une distribution différente; celui des Sauli, dont toutes les colonnes sont d'un seul morceau, passe pour un des mieux entendus de l'Italie. Dans l'édifice très-hardi des Banchi, il couvrit avec très-peu de matériaux une longueur de cent cinq pieds sur une largeur de soixante-cinq. Sans parler des maisons de plaisance qu'il éleva dans le voisinage, il construisit l'église de la Vierge de Carignan, l'une des plus finies et des plus solides qui existent; en outre, il prolongea le môle, embellit le port et les magasins. Il porta son activité ailleurs; à Milan, il fit le palais de Marino, la façade de Saint-Celse et de Saint-Victor.

Le peintre napolitain Pirro Ligorio, qui fit des dessins de tapisseries et publia le premier un livre sur les mœurs des peu-
1560. ples, mérite une mention pour le pavillon du pape au Vatican, qui offre de l'originalité. Il nous a conservé les dessins des monuments romains, et fit un tableau dans lequel il restaurait l'ancienne Rome et la villa d'Adrien. Sans doute, et c'est la faute de son temps peu exercé à la critique, il commet de fréquentes erreurs dans ses descriptions, et ses mesures géométriques ne sont pas exactes; mais son livre est utile, d'autant plus que beaucoup de ces édifices n'existent plus. Il fut aussi ingénieur civil et militaire, et Alphonse d'Este le chargea de garantir Ferrare des inondations du Pô.

Sébastien Serlio de Bologne, élève de Peruzzi, leva des dessins, et prit les mesures des édifices de Rome, sur lesquels il forma son style. Appelé en France par François Ier, il s'occupa de constructions tant qu'il vécut, et laissa un bon traité d'architecture.

Vignole. 1507-1573. Jacques Barozzio, né à Vignole dans le Modénais, s'appliqua à la perspective, dont son propre génie lui fit découvrir plusieurs règles; une académie d'architectes le chargea de dessiner tous les anciens édifices de Rome. Il se rendit en France avec le Primatice; mais, à cause de la guerre, aucun de ses plans ne fut exécuté, ni même celui qu'il avait fait pour Saint-Pétrone à Bologne, où il dirigea toutefois d'autres travaux, notamment le *Naviglio*. Le palais ducal de Plaisance, les Anges d'Assises, que Galéas Alexis et Jules Danti exécutèrent ensuite, et d'autres églises encore, lui feront éternellement honneur. Jules III, l'ayant nommé son architecte, le chargea de construire l'aqueduc de Trevi, la maison de plaisance qui porte son nom sur la voie Flaminia, et le petit temple rond qui s'élève auprès. Le palais de Caprarola, fait pour le cardinal Alexandre Farnèse, tient de l'architecture militaire pour

le plan pentagone et les bastions qui sont au pied; la distribution intérieure et les dégagements sont excellents, et sa situation pittoresque lui procure une vaste perspective. Annibal Caro en dirigea les peintures, exécutées par les Zuccari et par d'autres artistes, avec des perspectives de Vignole lui-même. A la recommandation du cardinal Farnèse, il fut chargé de l'église du Jésus de la maison professe, que le Milanais Jacques della Porta (1) surchargea en la finissant, ce qui nuisit beaucoup à l'élégance des profils et à la régularité de la distribution primitive.

Philippe II bâtissait alors l'Escurial; mais, peu satisfait du plan, il en fit demander un aux artistes italiens; on lui en proposa vingt-deux. Vignole choisit dans chacun d'eux les parties les meilleures, pour en composer un nouveau; néanmoins il ne voulut pas aller l'exécuter, préférant travailler à Saint-Pierre, où il continua les idées de Michel-Ange par l'élévation des deux coupoles latérales.

Plusieurs architectes avaient déjà entrepris de commenter Vitruve, ce qui donna à d'autres l'idée de composer de nouveaux traités d'architecture. Vignole, dans sa *Règle des cinq ordres d'architecture*, réduisit cet art à des mesures fixes et à un principe constant. Non content de fournir des exemples, il étudia les raisons, et proclama que les édifices antiques les plus vantés doivent leur mérite à ce qu'ils offrent une intelligible correspondance de membres, des convenances simples et claires, un ensemble où les moindres parties sont comprises et harmoniquement ordonnées dans les plus grandes, ce qui constitue le fondement des proportions.

André Palladio suivit dignement la route frayée par ses prédécesseurs, et devint un modèle de goût pour ceux qui ne le trouvent que dans les œuvres des Grecs et des Romains; il semble qu'il n'ait pas voulu faire un pas sans l'autorisation de Vitruve. Il déploya son habileté dans la basilique gothique de Vicence, commencée en 1444, et qui déjà tombait en ruines; il y adapta un contre-fort de portiques d'un style neuf, qui se marie parfaitement au gothique.

Palladio. 1518-1580.

A Rome, il fut chargé de plusieurs constructions; il dessina et mesura les édifices antiques, dont il restaura les plans pour

(1) Cet architecte fit la voûte de la coupole de Saint-Pierre, et construisit plusieurs palais et façades. Le Belvédère des Aldobrandini, à Frascati, est de lui.

établir leur rapport avec les ruines. Outre un ouvrage sur ces ruines, il publia un Traité d'architecture (1570) qui fut traduit dans toutes les langues (1).

Appelé pour orner Venise, Vicence et les rives de la Brenta, il expérimenta toutes les combinaisons d'ordres et de matériaux dans la construction de palais adaptés aux besoins modernes et aux habitudes de l'aristocratie vénitienne; palais où l'égalité des grandes fortunes et le désir de ne pas rester au-dessous de son voisin apparaissent plus que la magnificence.

Renfermé dans le cercle étroit des éléments anciens, il fit de beaux vestibules comme il le voyait chez les Romains, mais ses appartements sont mal distribués; il applique aux maisons de plaisance les pronaos des temples romains, et néglige les convenances au profit d'un goût correct, d'une exécution pure, de formes choisies et ornées.

Ayant succédé à Sansovino dans Venise, il exécuta, au monastère de Saint-Jean de la Charité, le plan donné par Vitruve pour les maisons romaines; mais le feu détruisit cette construction ainsi que son théâtre. Il déploya beaucoup de goût dans l'église et le réfectoire de Saint-George Majeur, en imitant la basilique plutôt que le temple païen. Son chef-d'œuvre est l'église du Rédempteur, qu'il bâtit pour accomplir un vœu fait par le sénat lors de la peste de 1576; mais il donna une preuve de stérilité en reproduisant trois fois la même façade, sans égard pour la distribution intérieure et la différence entre deux églises de pauvres capucins et une de bénédictins fort riches. D'autre part, comme l'architecture et la sculpture ne constituaient pas dans son esprit un ensemble harmonique, il laissait déparer ses travaux par les stucs et les statues de Vittoria et de Ridolfi, statues confusément distribuées. Il avait fourni des plans pour les cathédrales de Brescia et de Bergame, et pour divers autres édifices qui ne furent pas terminés; on ne faisait aucun travail important sans le consulter.

Les débordements de la Brenta lui donnèrent occasion de dessiner un pont pour Bassano; mais, arrêté par la trop grande dépense, il en fit un en bois, de cent quatre-vingts pieds de longueur, d'une admirable simplicité; celui de Rialto, qu'il n'avait pas obtenu, fut confié à Jean de Ponte, qui proposa le plan le moins dispendieux. Deux siècles et demi ont attesté la solidité

(1) L'*Architecture* d'Antoine Labacco mérite aussi d'être citée.

de cette construction si hardie, qui d'abord avait inspiré des doutes.

Palladio travailla pour la cathédrale et le prétoire de Brescia, à Turin, pour le parc royal. A Vicence, il bâtit, outre de nombreux édifices, la rotonde du Capra, et, pour l'académie Olympique, un théâtre disposé à la manière des anciens, et destiné à des représentations classiques.

Il se complut à construire en briques, parce qu'il voyait des édifices, faits avec ces matériaux, mieux conservés que ceux dans lesquels entrait la pierre de taille. Il sut bâtir richement sans dépense excessive, et, dans la décoration des édifices, employer toute espèce de matériaux; aussi a-t-il mérité d'être étudié comme classique, non par ses contemporains déjà dévoyés, mais par les modernes; on fera bien de le consulter, tant que la règle sera considérée comme la principale beauté.

Vincent Scamozzi, que les exemples de son concitoyen portèrent à cultiver son art, fut appelé à l'exercer dans Venise, centre de l'architecture civile; mais, froissé de trouver les premières places occupées par Palladio, Sanmicheli, Sansovino, il résolut de se jeter dans les innovations bizarres ou de pallier l'imitation; dans la pratique et ses écrits, il affectait de n'avoir aucun rapport avec les maîtres, et n'en parlait qu'avec dédain. Constructeur habile et ingénieux, il connaissait les écrits et les travaux des anciens. Son mausolée du doge Nicolas del Ponte, dans la Charité, lui fit obtenir la partie antérieure de la bibliothèque de Saint-Marc et les Procuraties neuves. Dans le premier ouvrage, il triompha avec talent de l'inégalité d'espace; dans l'autre, où il avait à faire un pendant aux Procuraties vieilles, et à ramener à un même style des constructions diverses, il adopta le dessin fait pour la bibliothèque par Sansovino; mais il le gâta par l'addition d'un étage et l'emploi des trois ordres, plan auquel se conforma Balthazar Longhena pour le terminer. Scamozzi. [illegible]

Il ne voulait refuser aucun des travaux qu'on lui proposait, bien qu'ils fussent très-nombreux; mais il ne nous reste de beaucoup que les dessins. Il fit à Bergame le palais de la commune, un des plus beaux qu'il y ait; néanmoins le plan de Fontana pour la reconstruction de la cathédrale, œuvre d'Antoine Filarite, fut préféré au sien, et celui qu'il présenta pour la cathédrale de Salzbourg dut encore faire place à un autre de Santino Solari, de Côme.

Dans l'*Idée de l'architecture universelle,* il se proposait de

joindre aux préceptes de l'art des exemples pris dans toute l'Europe. Afin de se procurer les dessins, il avait soin de s'attacher à des gentilshommes vénitiens qui étaient chargés d'ambassades; avec eux, il put faire de fréquents voyages à l'étranger sans dépenses, écrire et dessiner. Mais il lui aurait fallu beaucoup plus de connaissances, de voyages et de savoir; aussi, ne produisit-il qu'un ouvrage confus, prolixe, plein de digressions, sans compter l'ennui qu'on éprouve à le voir toujours mettre au-dessous des siens les ouvrages des autres, même ceux du premier ordre (1). Il laisse jusque dans son testament un témoignage de l'orgueil qui respire dans ses écrits.

La loge de Brescia suffit pour assurer la gloire du Vicentin Formentone. A Milan, Joseph Méda traça le plan des canaux de Paderno et de Pavie, outre qu'il fit la cour majestueuse du grand séminaire; celle du collége helvétique est due à Fabio Mangone, qui construisit encore la belle bibliothèque Ambrosienne. Martin Basso érigea la porte Romaine à Saint-Laurent, et Vincent Seregni divers édifices autour de la place des Marchands, sans parler de quelques cloîtres; François Richini de Rovato bâtit plusieurs églises et palais, parmi lesquels celui de Bréra. Ces noms sont inconnus hors de leur pays.

Pellegrino Tibaldi. 1527-1592.

Pellegrino Pellegrini de Tibaldo naquit à Bologne de parents milanais. Désolé de mal réussir dans la peinture, il avait résolu de se laisser mourir; mais on lui donna le conseil de se livrer à l'architecture, et il se trouva bien de l'avoir suivi. Il fut nommé à Milan ingénieur de l'État, et chargé de diriger la construction de la cathédrale, dont il fit le pavé; il donna aussi le plan de la façade, dans lequel Martin Basso, autre architecte de cette église, appuyé de l'opinion de plusieurs bons maîtres, fit sup-

(1) Indépendamment des nombreux éloges qu'il met dans la bouche des autres, il ne cesse de s'en décerner lui-même. Ainsi on lit dans l'*Idée* : « Les fatigues, nous les avons endurées sans nul regret pour notre instruction particulière, et dans l'intérêt de ceux qui bâtissent, comme aussi pour laisser quelque exemple à la postérité de la belle manière d'édifier; car vraiment Palladio, Buonarroti, Vignole, Sanmicheli, Sansovino, n'avaient rien laissé qui pût servir de modèle, etc. » Puis, dans son testament : « J'ai tâché de restituer à son ancienne majesté cette très-noble science... Avec beaucoup de fatigue et de dépenses, j'ai amené mes livres à la perfection... J'ai orné Venise d'une infinité d'édifices, qui ne le cèdent en beauté et en magnificence à aucun de ceux des anciens... Je ne doute pas que mes écrits et les nombreux édifices que j'ai construits ne soient faits pour conserver éternellement mon souvenir. »

primer plusieurs idées bizarres (1). Parmi beaucoup d'autres travaux de Tibaldo, nous citerons les sanctuaires de Ro et de Caravaggio, l'archevêché de Milan, la maison professe des jésuites à Gênes. Appelé par Philippe II pour la construction de l'Escurial, il reçut de lui, outre des sommes considérables, le fief de Vasolda.

Le cardinal Montalto confia à Dominique Fontana, né à Mélide sur le lac de Lugano, la chapelle de la Crèche, dans Sainte-Marie Majeure ; mais il se voyait forcé d'interrompre les travaux, le pape ayant suspendu ses pensions, lorsque Fontana offrit de continuer à ses frais. Le prélat fut sensible à la délicatesse de ce procédé; aussi, devenu pape sous le nom de Sixte-Quint, non-seulement il lui fit achever cette chapelle, remarquable pour les élégantes proportions de la coupole, ainsi que le palais voisin (la villa Negroni), mais encore il le chargea de relever les obé- Fontana. 1543-1607.
lisques; celui du Vatican, à demi enseveli, restait seul debout. Lorsqu'il fut question de le transporter devant la basilique de Saint-Pierre, on consulta tous les mathématiciens, qui donnèrent cinq cents avis savants ou bizarres ; la préférence fut donnée à celui de Fontana, qui a décrit le *Mode employé pour transporter l'obélisque du Vatican.*

Ce fait, embelli encore par les traditions, est un des plus dramatiques de l'art. Le monolithe avec son revêtement donnait un poids d'un million cinq cent mille livres; il fallait l'enlever de sa base, le coucher sur les chariots, puis le redresser, et l'asseoir sur sa base nouvelle. Sixte-Quint choisit pour cette opération un mercredi, jour qu'il disait lui être toujours favorable. L'anxiété était générale parmi les habitants; il avait été défendu, sous peine du gibet, de prononcer un mot sur la place, pour ne pas gêner les commandements des chefs. L'architecte se trouvait suspendu entre la gloire et les châtiments dont l'avait menacé le sévère pontife, qui, par un mélange de violence, de grandeur et d'exaltation, voulait soumettre à la croix les monuments de l'idolâtrie, dans le lieu même où les martyrs avaient versé leur sang. Déjà l'obélisque était transporté, et déjà il se dressait sur son emplacement ; mais les poulies ne pouvaient arriver à le mettre entièrement debout, quand un paysan s'écria, du milieu de la foule silencieuse : *De l'eau aux cordes !* Avis plein de

(1) Voy. Bassi, *Dispareri in maniera d'architettura e di prospettiva,* 1572.

bon sens, qui eut pour effet d'empêcher les câbles de se briser, de les raccourcir et de produire le résultat voulu. Aussitôt les cloches et le canon du château Saint-Ange annoncèrent que l'entreprise avait réussi. Sixte-Quint fit son architecte chevalier ; le paysan qui avait affronté le gibet pour émettre un avis opportun demanda en récompense le privilége, pour son village, de fournir à Rome les branches d'olivier pour le dimanche des Rameaux (1).

L'érection des autres obélisques offrit plus de facilité. Très-versé dans la mécanique, Fontana, en architecture, sacrifia beaucoup à la nouveauté. Il fit la façade de la basilique de Latran, du côté de Sainte-Marie Majeure, et le palais pontical, masse grandiose, aux ornements corrects et sobres. Au Vatican, il traversa la cour du Bramante par un édifice destiné à la bibliothèque, et fit la partie du palais qui regarde Rome. Il travailla aussi à celui du Quirinal, dont il élargit la place, où il mit les deux colosses; il éleva les quatre fontaines au carrefour des deux rues Félice et Pia, et restaura la colonne Trajane et la colonne Antonine; on lui doit, en outre, l'hospice des Pauvres mendiants, l'Acqua Félice, la fontaine de Termini, une des plus belles parmi les Fontaines si remarquables de Rome, où il représenta ou plutôt indiqua le miracle de Moïse. Fort heureusement la filature de laine projetée dans le Colisée ne fut pas exécutée.

Tous ces travaux furent accomplis dans les cinq années du règne de Sixte-Quint. Après la mort de ce pape, Clément VIII, prêtant l'oreille à des insinuations malveillantes, destitua Fontana de ses fonctions d'architecte pontifical, et lui demanda compte des sommes employées; mais le comte de Miranda, vice-roi de Naples, l'appela près de lui en qualité d'architecte royal. Arrivé

(1) Le chevalier Adamini de Montagnola, compatriote de Fontana, et l'ingénieur français Montferrand, ont érigé, il y a peu de temps, une masse semblable à Saint-Pétersbourg. La colonne que l'empereur Nicolas a consacrée à la mémoire d'Alexandre I[er] est le plus grand monolithe du monde.

Le fût seul pèse.	293,820 kil.
Avec les appareils. . . .	423,500
L'obélisque nu.	337,000
Avec les appareils. . . .	375,922

L'érection de l'obélisque de Luxor sur la place de la Concorde, par M. Le Bas, a causé aussi une vive émotion dans Paris, dont les applaudissements ont salué l'habile architecte.

dans cette ville, Fontana redressa des rues, des palais, la place du Château-Neuf; il fit la belle fontaine de Médine, les tombeaux de Charles Ier, de Charles Martel et de Clémence dans l'archevêché, plusieurs autels, notamment celui de l'archevêché d'Amalfi, et le très-beau *sottocorpo* de Saint-Matthieu, à Salerne. Le palais du roi, son ouvrage le plus remarquable, a subi tant de changements dans sa distribution intérieure qu'il est impossible de retrouver le plan primitif. Il fit aussi, pour la tour Saint-Vincent, le projet d'un môle et d'un pont qui ne furent pas exécutés.

Son frère Jean s'occupa de construire des digues le long du Pô, et de procurer de l'eau à un grand nombre de maisons de plaisance et de villes; il amena de Bracciano l'eau qui alimente le Fontanone de Rome, et de là, après avoir traversé le pont Sixte, va fournir l'autre cascade en face de la rue Giulia.

Michel Sanmicheli, de Vérone, fut antérieur à ces architectes et les surpassa. Formé par les leçons de son père et de son oncle, il étudia les restes de l'antiquité, d'abord dans sa ville natale, puis à Rome, où il fut bientôt en réputation. Chargé de continuer la cathédrale d'Orviéto, où les meilleurs architectes l'avaient précédé, il se conforma à leur style. Il se donna plus de liberté dans celle de Montefiascone, où il fit une coupole à huit arêtes, dont la circonférence constitue le temple. Il embellit d'autres ouvrages sa patrie et Venise, fidèle à l'habitude de n'entreprendre aucun travail sans avoir fait chanter une messe solennelle.

Sanmicheli.
1484-1559.

Ailleurs nous avons examiné ses travaux dans l'architecture militaire, en indiquant les artistes qui s'occupèrent de ce genre de constructions.

D'autres s'appliquèrent à l'architecture nautique, comme le Milanais Camille Agrippa (1) et Mario Savorgnano, comte de Belgrade (2).

Beaucoup écrivirent sur l'hydraulique, science qui offrit constamment des applications en Italie; parmi eux, on distingue Louis Cornaro, qui traita des lagunes de Venise comme moyen de défense (3).

(1) *Nuove invenzioni sopra il modo di navigare*; Rome, 1595.
(2) *Arte militare terrestre e marittima, secondo la ragione e l'uso de' più valorosi capitani antichi e moderni*; 1599.
(3) *Trattato delle acque*; Padoue, 1560.

Arts hors de l'Italie.

Les arts du dessin se répandirent aussi hors de l'Italie. Henri VIII, François Ier et Charles-Quint recherchèrent les artistes italiens. Deschamps raconte (1) qu'en 1573, Maximilien II d'Autriche demanda un peintre et un sculpteur à Jean Bologne, qui lui envoya Spranger d'Anvers et Jean Monti. Un an après la mort de Maximilien, Rodolphe fut sur le point de les congédier; mais, sur l'avis de son chambellan, il garda le peintre et renvoya le sculpteur.

La faveur accordée aux arts en France contribua à grandir le monarque qui, par là encore, se trouva supérieur aux petits feudataires. On continua fort tard à construire dans le style gothique : témoin la belle tour qui a seule survécu à la destruction de Saint-Jacques de la Boucherie, et qui fut élevée à Paris en 1502, ainsi que l'église entière de Saint-Eustache, commencée en 1532.

La peinture n'y était pas ignorée; mais elle se bornait à des portraits d'une ressemblance très-étudiée, à des miniatures sur parchemin, à la coloration des vitraux, art national que ne dédaignaient pas d'exercer même des gentilshommes. A l'exemple des Lombards, on avait adopté, du temps de Charles VIII, une méthode meilleure, qui unissait la souplesse à la vérité, l'art au sentiment, la correction à l'inspiration, surtout dans l'architecture et la sculpture.

Le frère Joconde travailla dans Paris à la cour des comptes, et au château de Gaillon en Normandie, qui appartenait au cardinal d'Amboise, et sans doute aussi au château de Blois, qui est peut-être la plus intéressante de toutes les habitations royales. Le tombeau du cardinal d'Amboise, en marbre chargé de sculptures avec des peintures et des dorures, est le plus beau monument de ce siècle. Déjà l'art est tout à fait renouvelé dans le mausolée de Louis XII à Saint-Denis, qui offre un style large et une sage imitation de la nature; on l'attribue à Ponce Tribatti, mais il paraît plutôt être l'œuvre de Jean Juste de Tours. De riches négociants comme Ango, de hauts dignitaires comme Duprat, des courtisans et des seigneurs élevaient à l'envi des châteaux; celui de Chambord, bâti par François Ier, en manière de château fort avec des tours, dont les ornements sont d'un style mélangé, est une œuvre magnifique; il est de 1525, c'est-à-dire antérieur

(1) *Vies des peintres flamands*, t. I, p. 193.

au Primatice. Le château de Madrid, dans le bois de Boulogne, où se trouvaient beaucoup de terres émaillées, dans le goût de Luc de la Robbia, fut construit en 1530.

En appelant tout à coup la France à copier l'Italie, on la priva de l'avantage du noviciat, et l'imitation empêcha l'originalité. Le Florentin Rosso des Rossi, étranger à la théorie, ne croyait pas qu'il existât de peinture avant le *grand style*, ne comprenait que ce qu'il savait, dédaignait quiconque ne faisait pas comme lui, et prenait en pitié ces pauvres Français au pinceau sec et dur. S'il en acceptait quelques-uns pour élèves, c'était à condition qu'ils renieraient les traditions nationales et naïves, pour adopter le faire théâtral, la grande manière. Maître Roux, comme on l'appelait, préférant les talents médiocres, employa Laurent Naldini, élève de François Rustici, qui avait déjà travaillé en France, Antoine Mimi, élève de Michel-Ange, Dominique del Barbiere, Luc Penni, Barthélemy, Miniati et François Caccianimici.

Le Primatice, qui lui succéda, dérivait de Raphaël, mais il 1490-1570.
s'était modifié, après avoir vu Michel-Ange et travaillé sous Jules Romain; il conservait de l'élégance, mais il croyait aux procédés d'école. Il eut pour collaborateurs J.-B. Bagnacavallo, Ruggeri de Bologne, Prosper Fontana, Nicolas de l'Abbate, qui tous laissèrent des ouvrages en France, au Louvre et à Saint-Denis. Vignole séjourna deux ans à Paris, Serlio mourut dans cette ville, et Cellini y eut des aventures bizarres. Si l'on ajoute à ces derniers les autres artistes qui furent appelés ou qui vinrent d'eux-mêmes en France, et ceux de ce pays qui voyagèrent en Italie, on verra que l'art italien dut exercer une véritable tyrannie sur l'art français encore au berceau. Fontainebleau fut un musée d'arts italiens et de copies.

Pierre Lescot (1571) et Jean Goujon (1572) se formèrent sur ces exemples. François Ier confia au premier la reconstruction du Louvre; la partie qu'on a conservée, et qui a servi de modèle au reste, lui fait honneur. D'un style peu correct, mais svelte et élégant, il réussit mieux dans les ornements, les cariatides,
les esclaves et les trophées. Germain Pilon, vanté par ses com- 1590.
patriotes plus qu'il ne le mérite, a exécuté plusieurs monuments.

Jean Cousin de Soucy, imitateur de Michel-Ange, bien qu'il 1530-90.
n'eût jamais visité l'Italie, fut employé aux grands travaux de ce temps, aux châteaux de Vincennes, de Sens et d'Anet; il fit

les mausolées de Diane de Poitiers et de son mari, ainsi que celui de Charles V. On croit que son *Jugement dernier* fut le premier tableau à l'huile fait en France. Son style est large, son dessin vigoureux, et son coloris plein de force; il peignit aussi sur verre. Son meilleur ouvrage de sculpture est la statue du maréchal Chabot; il écrivit sur les proportions du corps humain. Nous avons parlé plus haut de Léonard de Limoges et de Bernard de Pallissy, peintres sur émail.

Tandis que la plupart sacrifiaient au style à la mode, d'autres restèrent fidèles aux vieilles traditions, évitant les grandes attitudes et les raccourcis qui n'exprimaient rien; les confréries d'artistes dans les villes de province, formées au genre de Michel-Ange, conservèrent quelque originalité.

Ph. Delorme. 1577.

Philibert Delorme, qui s'était formé en Italie, éleva ou restaura en France un grand nombre d'édifices; on lui doit notamment le tombeau des Valois à Saint-Denis, et celui de François Ier. Catherine de Médicis, voulant avoir un palais qui l'emportât sur tous ceux qui existaient en France, le chargea de lui en élever un, à peu de distance du Louvre, sur l'emplacement d'une fabrique de tuiles, d'où il prit le nom de Tuileries. Ce palais est plus remarquable par les ornements et la richesse que par la correction; il devait, d'ailleurs, être beaucoup plus étendu qu'il ne l'est aujourd'hui; mais Catherine s'ennuya d'attendre, et tout fut ensuite changé par d'autres architectes.

Il a écrit *Sur l'art de bâtir*. Ses *Nouvelles Inventions pour bien bâtir, et à petits frais,* consistent à substituer aux poutres ordinaires des toitures, des courbes peu distantes l'une de l'autre, et maintenues dans une position verticale par des sablières composées de deux lignes de planches minces. On peut, de cette manière, couvrir des espaces très-étendus sans des bois d'une grande longueur, et former des voûtes qui ne sont plus embarrassées par les poutres transversales destinées à leur donner de la solidité. Il en existait des exemples antérieurs dans quelques églises de Venise, et Serlio en cite d'autres; mais Delorme ne paraît pas les avoir connus, et d'ailleurs il combina mieux sa charpente. Il est vrai qu'elle est plus coûteuse à raison du surcroît de main-d'œuvre, et que la poussée est plus grande sur les murs d'enceinte que celle des toitures ordinaires.

Boullant. [illegible].

Son contemporain Jean Boullant bâtit le château d'Écouen, où le gothique et le bizarre sont mêlés à de bonnes imitations classiques et à la finesse d'exécution; cet édifice, toutefois, n'ap-

proche pas de ce que l'on construisait à la même époque en Italie.

L'Espagne commença, sous Ferdinand et Isabelle, à incliner vers les classiques, dont on avait étudié les ouvrages en Italie. Le Palais-Vieux de Florence a servi de modèle à celui que Charles-Quint fit élever à l'Alhambra de Grenade, et qui est de Pierre Machuca, bien qu'on l'attribue à Alonzo Berruguète; quoique beau par lui-même, il semble énorme au milieu des légères constructions moresques. On ne cite dans ce pays aucun talent supérieur, mais plusieurs bons artistes, comme Ferdinand Ruiz, qui exhaussa la grande tour de la Giralda, ouvrage des Maures, et construisit l'église de Séville; puis Berruguète, peintre, architecte et principalement sculpteur, de l'école de Michel-Ange. Ses ouvrages dans le Prado de Madrid et dans l'Alhambra, et la *Transfiguration* qu'il sculpta pour le chœur de la cathédrale de Tolède, ont servi de modèles aux artistes de cette nation. Dominique Théotocopoli, né en Grèce, élève du Titien, construisit à Madrid le collége de Marie d'Aragon, ainsi que l'église et l'hôpital de Huesca, dont la conception est grandiose. Barthélemy de Bustamante édifia l'hôpital de Saint-Jean-Baptiste à Tolède, avec une cour somptueuse. Jean-Baptiste de Tolède ouvrit à Naples la plus large rue, qui garde son nom, et bâtit Saint-Jacques des Espagnols; il fit ensuite le plan de l'Escurial, qui fut continué par Jean d'Herrera, son élève. Le beau tabernacle dessiné en forme de petit temple par ce dernier, avec huit colonnes de jaspe sanguin, et une grande richesse de statues d'or et de pierreries, fut exécuté par Jacques Trezzo de Milan.

Espagnols. — 1568. — 1480. — 1625.

François de Olanda, miniaturiste portugais, écrivit en 1549 un dialogue, tenu à Rome, entre Victoire Colonna, Buonarotti et Lactance Ptolémée (1). La Russie, moins ouverte à la civilisation italienne, conserva beaucoup plus l'empreinte de l'art byzantin. Vladimir Ier, qui reçut le baptême à Kerson, chargea des Grecs de construire un temple dans cette ville, l'église de la vierge Marie à Kief en 989, et Sainte-Sophie à Novogorod; tous ces édifices sont ornés d'images dans le style byzantin. Ce ne fut qu'au douzième siècle que des artistes nationaux modifièrent ce style; puis, à l'invasion des Tartares, on voit des constructions à la manière orientale et lombarde, qui donne un caractère original aux églises de Moscou et au Kremlin. Les édifices, construits

(1) Publié naguère par C.-A. RACZYNSKY, *les Arts en Portugal*; 1846.

d'abord en pierre par Ivan III à Moscou, sont également originaux ; en 1483 Euphémius, évêque de Novogorod, fit bâtir par des Allemands un palais en pierre, avec des peintures et une horloge.

Ivan appela d'Allemagne et d'Italie des artistes renommés. Aristote Fioravanti construisit l'église du Kremlin ; Pierre-Antoine Solaro (1), en 1487, commença le palais dit de granit, qui fut achevé par le Génois Paul Bossi, par Marco et d'autres ; le Milanais Aloisio y fit le Belvédère et termina l'Assomption avec de nouvelles coupoles, et d'autres édifices mêlés d'oriental et d'italien. Plus tard même il y eut de bizarres mélanges, et la Vasili-Blagennoi à Moscou, de 1554, a des coupoles bulbeuses, telles que les Russes devaient les voir dans leurs guerres avec les Turcs. La plupart des églises sont des carrés longs à l'intérieur, avec une voûte soutenue par six colonnes équidistantes, cinq coupoles, trois portes à l'extérieur précédées d'un portique, et pareil nombre dans l'espace intérieur qui fait communiquer aux trois autels, dérobés aux regards par l'iconostase. Souvent une église est placée sous une autre, mais non souterraine, et dans laquelle on enterre les princes. En 1600, Moscou comptait 400 églises, dont 45 au Kremlin. Quant aux peintures, les czars voulaient que les nouvelles reproduisissent fidèlement les anciennes, et jusqu'à Fédor Ier, en 1581, on ne peignit que des saints.

Les Italiens gardèrent le silence sur les étrangers, ou n'en parlèrent qu'avec le dédain d'une supériorité incontestable ; en effet, hors de l'Italie, ce n'est qu'en France et en Allemagne qu'on trouve un enchaînement historique, un accord scientifique des arts et des écoles caractérisées.

Flamands. Dès 1454 il avait été institué à Anvers une académie qui s'exerçait de préférence à représenter la nature telle que l'artiste la voit. Peut-être le goût prédominant du coloris émoussa-t-il le sentiment de la forme et de la beauté idéale.

Nous avons déjà fait mention des Van Eyck, dont les traditions furent suivies jusqu'à Quentin Messis ou Methzys, d'Anvers ; on admire les tableaux de ce dernier dans la galerie de cette ville. L'imitation italienne commença à partir de ce moment.

Michel Cockier, de Malines, se forma sur Raphaël ; Pierre

(1) KLAPROTH, *Tableaux hist.*, p. 274.

Campana, Flamand aussi, passa vingt années en Italie; dans ce long séjour, il se dépouilla de la sécheresse de son école natale. Il obtint à Séville le surnom de Divin, et sa *Déposition*, à Sainte-Croix, excita l'admiration.

Pierre de Wit (*Candide*), de l'école de Vasari, dirigea en Bavière plusieurs ouvrages, notamment le mausolée de Louis de Bavière, l'un des ornements les plus remarquables de Munich, coulé en bronze par H. Kramper de Weilhem, en 1622. Lambert 1510-1576.
Lombard, de Liége, est cité comme un architecte et un peintre très-habile. Pierre Breughel peignait avec une extrême vérité les scènes champêtres, et tout ce qui se passait autour de lui. Venu en Italie, il continua de reproduire le naturel, courant les campagnes et les tavernes pour mieux observer. Au milieu de l'immense et originale variété de ses tableaux, il représenta des scènes de diableries. Son fils Jacques, qui s'en inspira peut-être, fut surnommé d'Enfer par ce motif, et, comme Callot, il finit par croire au diable et aux sorcelleries, qu'il voyait partout. Son frère Jean fut, 1568-1642.
au contraire, appelé le Paradis, à cause de la préférence exclusive qu'il donnait aux fleurs et aux anges ; son *Paradis terrestre* est surtout célèbre, et les burins les plus habiles n'ont pu réussir à rendre le fin minutieux de ses beautés.

En Allemagne, Martin Schœn, de Colmar, n'eut ni modèles Allemands.
ni disciples. La cathédrale de Fribourg possède de belles peintures de Jean Grün; celles du Saxon Luc Cranach conservent l'originalité native, mal appréciée par les idolâtres de la pure forme. Si les artistes italiens avaient une existence mobile et magnifique, Albert Durer de Nuremberg passa la sienne dans le Alb. Durer. 1471-1528.
calme et la simplicité, comme il nous l'a décrite dans ses Mémoires. Placé dans l'atelier d'un orfévre, profession que son père exerçait, il montra son habileté, à l'âge de vingt et un ans, dans la ciselure admirable d'une Passion. Alors il voyagea, s'adonna de préférence à la gravure et se fit une grande réputation. En 1506 il vint à Venise, pour demander réparation au sujet de certaines de ses gravures contrefaites par Marc-Antoine Raimondi. Les Vénitiens, tant épris du coloris, firent peu de cas du graveur ; mais Jean Bellini se fit son appui auprès des patriciens.

« Pouvez-vous rester là-bas! écrivait Durer à l'un de ses « amis. Combien les Italiens sont aimables! ils m'ont entouré de « prévenances, et chaque jour ils me montrent plus d'attache- « ment, ce dont mon cœur éprouve une indicible satisfaction.

« Ce sont des gens bien élevés, instruits, élégants, bons joueurs « de luth, pleins d'esprit et de dignité, affables et bons avec moi « au delà de ce qu'on peut dire; il est vrai qu'il ne manque pas « non plus chez eux de gens sans foi, de menteurs, de fripons, « qui n'ont pas leurs pareils sous le ciel. A les voir, vous les « prendriez pour les meilleures gens du monde; ils rient de tout, « même de leur mauvaise réputation. Je fus averti à temps, par « mes amis, de ne manger ni boire avec eux, ni avec les peintres « de leur coterie. Parmi ceux-ci, quelques-uns se sont mis à me « faire la guerre, et copient effrontément mes tableaux dans les « églises et les palais, tandis qu'ils vont criant que je ruine le « goût en m'éloignant des anciens; ce qui n'a point empêché « Jean Bellini de m'accorder de grands éloges en nombreuse « compagnie; en outre, il voulut avoir quelque chose de moi, « et vint me trouver en personne pour me demander un dessin, « ajoutant qu'il était jaloux de le bien payer. Il est aimé, res- « pecté, admiré de tous; on ne parle que de sa bonté, de son « esprit, et, quoique vieux, il a peu d'égaux. »

De retour dans sa patrie, Durer fit le portrait des hommes illustres de son temps; mais il s'appliqua plus particulièrement à la gravure; on compte, en effet, cent six planches de lui sur cuivre, et trois cent douze sur bois. Le grand arc de triomphe de l'empereur Maximilien, composé de quatre-vingt-douze planches de dimensions diverses, dont la réunion forme un tableau de neuf pieds sur dix et demi, est aussi de Durer, ou exécuté sur ses dessins. Indépendamment de sujets d'histoire et de mythologie, il en tira beaucoup de son imagination, comme le fameux *Cheval de la Mort* et la *Mélancolie*.

Avant lui, la pureté du style et le sentiment de la beauté physique n'avaient pas été appréciés en Allemagne; il écrivit sur la géométrie élémentaire, la fortification des places, la proportion du corps humain, et toujours avec des planches explicatives. Il ne négligea pas non plus la peinture, et son tableau le plus célèbre est le *Crucifiement*, à Vienne. Dans la précieuse collection de l'archiduc Charles, il faut étudier ce peintre unique par une nombreuse variété de dessins de tous genres, aussi finis dans les détails que hardis dans la composition. Il voyagea deux fois en Hollande, fêté partout, et trouvant dans cet accueil un encouragement à produire de beaux ouvrages (1). L'école qu'il laissa,

(1) Durer se révèle parfaitement dans la relation de ce voyage, dont une

fut surpassée par les Flamands, les Italiens de l'Allemagne.

Holbein naquit à Bâle, d'un peintre médiocre ; sans autres maîtres, sans quitter ses montagnes, il devina la peinture, et on

Holbein. [illegible]

partie a été publiée récemment par Demurr, dans le *Journal allemand des beaux-arts.* « Moi, pauvre Albert Durer, je partis de Nuremberg à mes frais, avec ma femme. Nous passâmes la nuit dans un village de Bavière, où nous avons dépensé trois *batzen* moins six deniers. De là nous allâmes à Anvers. Le dimanche était la fête de saint Ospute, et la congrégation des peintres m'invita à un grand banquet, avec ma femme et ma fille. Vaisselle d'argent, service de cristal, table excellente, rien n'y manquait. Les dames étaient toutes en habits de fête, et quand on me conduisit à ma place, le peuple se pressait des deux côtés de la table pour voir ma célébrité. Il y avait plusieurs personnes de qualité, princes, ducs, qui me reçurent de la meilleure grâce, m'offrirent leurs services et leur protection pour tout ce qui pourrait m'être utile. Quand je fus assis, le maître d'hôtel des seigneurs d'Antorff s'approcha de moi, accompagné de deux valets, et m'offrit, de la part de ces nobles seigneurs, quatre pintes de vin qu'ils me prièrent de boire de suite, et d'accepter en signe de haute considération. Je me soumis à cette loyale invitation, en protestant de mon dévouement à l'illustre famille. Vint ensuite à moi maître Pierre, charpentier de la ville, qui me présenta deux pintes de vin, toujours avec l'offre de ses services. Après avoir passé gaiement une bonne partie de la nuit à boire et à chanter, les convives se levèrent, et m'accompagnèrent avec des torches jusqu'à mon logis, absolument comme un consul romain. A la porte je pris congé d'eux, et dormis d'un bon somme jusqu'au lendemain. J'allai ensuite à la maison de maître Quentin (*Methzys*). Fischer m'acheta, pour le compte des seigneurs d'Antorff, seize images de la Passion pour quatre florins; d'autres du même sujet, d'une forme plus petite, pour trois florins; vingt autres demi-feuilles de différentes espèces, pour un florin en tout. Item, j'ai vendu à mon hôte une petite Vierge peinte sur une mauvaise toile, pour deux florins du Rhin.

« Le jour d'après la Saint-Barthélemy, je fus conduit à Malines; maître Ronsard, et un peintre dont le nom m'est échappé, m'invitèrent à souper. Maître Ronsard est le fameux sculpteur au service de madame Marguerite, fille de Maximilien. Le lundi nous allâmes à Bruxelles. J'y ai vu chez le conseiller quatre belles peintures du grand maître Rudiger, et les deux cadeaux apportés du Mexique au roi, savoir : un soleil d'or large d'une toise, et une lune d'argent aussi grosse que le soleil, et par-dessus le marché, toutes sortes de vases, d'ustensiles, de plats d'or et d'argent, des ornements étranges d'une telle splendeur qu'on trouverait difficilement les pareils. Ils sont si précieux qu'on les estime 100 m. livres d'or. Je n'ai jamais vu, de ma vie, chose qui me fit autant de plaisir. J'ai admiré ces ouvrages si fins en or, m'étonnant de l'habileté et de l'esprit subtil des hommes des pays lointains.

« Madame Marguerite m'a fait dire que j'avais en elle une protectrice auprès du roi Charles; elle m'a montré beaucoup d'intérêt, et je lui ai envoyé une belle épreuve de ma Passion. Quand je suis allé à la chapelle de la maison de Nassau, j'y ai vu l'admirable portrait fait par le grand maître Hugue. Maître Bernhardt, peintre, m'a invité à dîner, et le repas a été si magnifique que je ne pense pas que Bernhardt en ait été quitte pour dix pièces d'or. Il y assistait plu-

l'admira bientôt pour son tableau, fait à Bâle, de la *Danse des Morts*, qui, propagée par la gravure, influa tant sur l'art national. Facile et fécond, il multiplia ses ouvrages; il a une touche

sieurs nobles qu'il avait invités pour me tenir compagnie, entre autres le trésorier de madame Marguerite, dont j'ai fait le portrait, le chambellan du roi, le trésorier de la ville, à qui j'ai envoyé une épreuve de la Passion, et qui m'a envoyé en retour une escabelle de goût espagnol, en bois noir, qui peut valoir trois pièces d'or. J'en ai aussi adressé une épreuve à Érasme, de Rotterdam, secrétaire de Bonisio. Puis j'ai fait au charbon le portrait de maître Bernhardt, peintre de madame Marguerite, et, de nouveau, celui d'Érasme. Mais six personnes dont je terminai les portraits à Bruxelles, ne me donnèrent pas un sou. Puis je passai à Aix-la-Chapelle, où je vis le couronnement de Charles-Quint.

« Le vendredi je sortis d'Aix pour aller à Louvain. Le samedi, j'étais à Cologne, où j'achetai pour cinq deniers un Traité du docteur Luther, et pour un denier un autre intitulé *Condamnation du saint homme Luther*. Le dimanche je vis les fêtes et les divertissements, et j'assistai au banquet donné en l'honneur du couronnement. Le lundi je reçus de l'empereur le diplôme de peintre de cour. Le samedi suivant, nous partîmes pour Bruges avec Hans Lixben d'Ulm, et Saint-Plos, fameux peintre né dans cette ville. Dans la maison de l'empereur, j'ai vu la chapelle peinte par Rudiger, et les tableaux d'un ancien peintre, probablement Zemling. Chez Jacob, j'ai vu aussi des tableaux d'un grand prix de Rudiger, Hugue et autres grands maîtres. J'ai vu la statue de la Vierge en albâtre, ouvrage de Michel-Ange, les tableaux de Van Eyck et d'autres peintres. Là encore, il me fut donné un banquet superbe; les conseillers de la ville me firent présent de douze pintes de vin, et la compagnie, composée de soixante personnes, m'accompagna au logis après le repas. De là je vins à Gand; le doyen des peintres et les personnages principaux me reçurent avec enthousiasme, et tous me conduisirent à la haute tour de Saint-Jean. J'ai vu le fameux tableau de Van Eyck, si beau, si admirable, qu'il n'y a pas d'argent pour le payer. La Vierge surtout et le Père Éternel sont d'une expression merveilleuse. Les peintres et leur doyen ne me laissèrent pas un moment, et, tout le temps que je restai dans cette ville, ils voulurent m'avoir à déjeuner et à souper avec eux. Enfin je partis pour Anvers. Après y avoir passé quelque temps, je suis retourné avec les miens à Malines, auprès de madame Marguerite; je lui montrai le portrait de l'empereur, que je voulais lui offrir en don; mais elle ne voulut pas l'accepter.

« De tout ce que j'ai fait dans les Pays-Bas, je n'ai retiré que des pertes. Nobles ni bourgeois ne m'ont payé, et madame Marguerite pas plus que les autres. Pour tous les cadeaux que je lui ai faits, pour toutes les esquisses que je lui ai adressées, elle ne m'a pas donné un fétu. Au moment de partir, je reçus à l'improviste une lettre de Christiern II, roi de Danemark, qui m'ordonnait de me rendre auprès de lui en toute hâte pour faire son portrait et celui des seigneurs de sa cour, en m'assurant que je serais bien traité, et mangerais à la table royale. Le lendemain, je montai sur un vaisseau de l'État, et je m'en allai à Bruxelles chez le roi de Danemark, à qui je donnai mes meilleures gravures. Ce fut chose très-curieuse pour moi de voir l'étonnement avec lequel les gens de Bruxelles regardaient passer Christiern; je vis aussi l'empereur aller au-

habile et précise, un effet sobre, des contours arrêtés qui donnent du mouvement aux figures et du caractère à l'expression. Sur les instances d'Érasme, il quitta sa patrie, où il végétait dans l'obscurité, pour se présenter à la cour de Henri VIII, qui l'accueillit presque avec amitié, si cette âme farouche était capable d'un pareil sentiment. Ce fut à qui, des seigneurs anglais, aurait son portrait fait de la main d'Holbein ; heureux celui qui en obtenait au poids de l'or un tableau historique. Il eut à peindre toutes les femmes que Henri VIII fit passer dans sa couche pour les envoyer à l'échafaud ! Contristé de ces scènes de sang, Holbein mourut en regrettant la gloire indigente mais tranquille dont il avait joui sur ses montagnes natives.

CHAPITRE X.

MUSIQUE.

Tandis que la sculpture et la peinture, expression de l'ordre dans l'espace, parvenaient à cette hauteur, la musique, expression de l'ordre dans le temps, ne resta pas non plus étrangère à l'impulsion générale de cet âge.

Jean XXII réprouvait l'abus des consonnances et des dissonances dans la musique ecclésiastique ; toutefois l'altération continua, et l'on introduisit le contre-point *fugué*, c'est-à-dire une série de sons plus chargés de fugues et d'artifices. Dans la musique profane, les Provençaux associèrent le chant au son de plusieurs instruments, et même des airs profanes, différents de ceux que l'Église employait : airs simples et pauvres, avec une seule note par syllabe ; nous avons les notes de quelques-uns qui remontent à l'année 1100 (1).

Il n'est pas facile de deviner la nature des *entonnades*, des *ballades*, des *chants de mai* et *de carnaval*, inventés par les Italiens ; mais, dans le contre-point, ils suivaient les règles de la musique

devant de lui, et le recevoir avec magnificence. J'assistai ensuite au banquet que l'empereur Charles et madame Marguerite lui donnèrent le lendemain. Le roi de Danemark, à son tour, donna un repas magnifique ; l'empereur et madame Marguerite y étaient invités, et moi aussi, et je siégeai à la table des rois. J'ai fait à l'huile l'effigie du Christ, et j'en ai touché trente pièces d'or. »

(1) Quelques-unes d'Adam de la Halle ont été données dans la *Revue musicale* de 1827.

sacrée, sauf à se donner une plus grande liberté, d'où vinrent des améliorations qui furent adoptées par la musique sacrée.

Après Gui d'Arezzo, les notes, très-imparfaites, marquaient les degrés d'intonation, mais non les différences de durée. Jean Muris, chevalier de Paris et docteur de la Sorbonne, fut le premier qui, dans le *Speculum musicæ*, nota diversement les maximes, les longues, les brèves, les semi-brèves, les minimes; mais
1360. il en parle comme d'une chose déjà connue. Dans son traité *de Discantu*, on peut dire qu'il commença l'harmonie moderne. Entraîné par la réaction contre les anciens, alors très-active, il bannit la quarte des consonnances, et posa comme parfaites, avec l'unisson, l'octave et la quinte, et comme imparfaites, les tierces majeure et mineure, avec la sixte majeure. Dans ce traité apparaissent pour la première fois les règles qu'on applique aujourd'hui à la succession des intervalles, règles d'après lesquelles les consonnances parfaites ne peuvent se succéder par un mouvement semblable. L'harmonie consonnante acquérait une plus grande plénitude, et se composait d'accords de tierce et de quinte, de tierce et de sixte. La dissonance s'introduisit aussi, mais timidement et comme retard d'une consonnance. Dans les harmonies du quatorzième siècle, on trouve des accords de quarte et de quinte, de tierce et de septième, même de tierce et de neuvième; puis apparut le contre-point double, qui devint une harmonie à quatre parties, après que les intervalles du contre-point furent condensés en accords.

La musique suivit une meilleure voie dans le quinzième siècle. Franchino Gaffurio de Lodi, et les Flamands Bernard Hycart, Jean Tintor, Guillaume Garnier, appelés par le roi Ferdinand, fondèrent à Naples une académie, d'où sortirent les meilleurs maîtres. La société des Rozzi, à Sienne, donnait souvent des représentations, avec des intermèdes et des chœurs chantés par un personnage qu'on appelait l'*Orphée*. Ainsi les Philharmoniques de Vérone, institués par Albert Lavezzola pour améliorer la musique, étaient obligés, à certaines époques, de sortir avec la lyre pour divertir les habitants. D'autres villes eurent également des maîtres (1). Une forme élégante dans les signes musi-

(1) Voir MARTINI, *Hist. de la musique*; ÉTIENNE ARTEAGA, *les Révolutions du théâtre musical italien depuis son origine jusqu'à nos jours*; Venise, 1785; le discours déjà cité de A. Biche-Latour, et les *Hist.* anglaises de Hawkins et de Strafford.

caux, inconnue jusqu'alors, fut introduite par Binchois, Destaples, et surtout par le Belge Guillaume Dufay, qui perfectionna la 1451.
notation de Gui d'Arezzo, dont il étendit le système de trois tons au grave ; il écrivit les premières *imitations* bien faites, et l'on trouve chez lui des canons à deux voix, qui peuvent être considérés comme les premières tentatives de contre-point conditionnel ; on appelait ainsi le contre-point où le compositeur s'imposait des conditions capricieuses, celle, par exemple, de n'employer que le mouvement conjoint (*contre-point à la droite*) ou bien (*contre-point en sautant*) et autres puériles bizarreries.

Du canon, comme on sait, naît la fugue, par laquelle le compositeur s'astreint à choisir un sujet conformé de telle manière que, placé à un intervalle harmonique, il se serve à lui-même d'accompagnement.

La composition d'un canon ou d'une fugue exigeait une grande perfection, non-seulement dans les rapports harmoniques résultant du développement du thème, mais encore dans les rapports de durée de chaque son, les sons devant se combiner entre eux pour le retour périodique.

C'est ainsi que, des règles arbitraires du canon et de la fugue, est sortie parfaite la phrase musicale, origine de la forme poétique des langues nouvelles. Les maîtres du seizième siècle purent mettre à profit ces éléments, afin de perfectionner le contre-point dans les tonalités du plain-chant, débris de la musique grecque.

Les Flamands étaient considérés comme les plus habiles musiciens, et on les appelait même en Italie, où l'on faisait un grand cas des madrigaux français. La chapelle papale employait principalement des Espagnols ; Barthélemy Ramos Pereira de Salamanque, chargé par Nicolas V d'enseigner la musique à Bologne, démontra l'insuffisance du système de Gui d'Arezzo, et proposa un tempérament qui fut adopté, malgré la vive opposition de Gaffurio et d'autres. Frère Pierre d'Uregna, qui habitait également l'Italie vers l'année 1520, ajouta le *si* à l'échelle ; François Salinas passe pour le meilleur théoricien du temps.

Gaffurio se procura des copies et une traduction des traités de la musique ancienne, sur lesquels il fit un cours public, et l'école italienne sortit de ses leçons ; il publia divers ouvrages, dans lesquels il explique le système de notation, dont les signes sont la maxime, la longue, la brève, la semi-brève, la minime (1) ; mais

(1) Nous croyons que le premier essai de notes musicales imprimé est ce-

dans les compositions du commencement du seizième siècle, on trouve déjà la noire, la croche et la double croche. Henri Isaac, vers 1475, notait à Florence les chants de carnaval à huit, douze et même quinze voix; mais on ne sait pas de quelle nature étaient les mélodies populaires, parce que ce qui nous reste est fait en contre-point.

Jérôme Mei écrivit sur la *musique ancienne et moderne*, ainsi que sur les *modes*, mais en commettant de graves erreurs; car beaucoup d'ouvrages restaient inconnus, et d'autres étaient mal interprétés. Vincent Galilei, dans le *Fronimo* et d'autres dialogues sur la musique, est remarquable par l'érudition et de bonnes observations; ce travail ayant fait naître une controverse entre frère Nicolas Vicentini et Vincent Lusitania, tous les doctes s'en mêlèrent, et la question fut agitée dans la chapelle papale. Le premier soutenait que la musique grecque n'était qu'une confusion de nos genres chromatique, diatonique et enharmonique; l'autre, qu'elle ne comprenait que le genre diatonique, et il remporta la palme.

La musique instrumentale et le chant furent une véritable passion de ce temps. Christophe Landino, dans ses commentaires sur Dante, parle du Florentin Antoine des Organi, organiste si fameux qu'on venait, pour l'entendre, de l'Angleterre et du Nord; Léonard de Vinci fut appelé à la cour milanaise pour jouer du luth; des princes et des rois étudièrent la musique; Jacques d'Écosse et Henri VIII composèrent des morceaux; Charles-Quint avait toujours un orchestre à ses repas, et ce fut dans sa cour de Bruxelles que les concerts de voix commencèrent.

Les musiciens ne manquèrent jamais en Allemagne, et les *Waltz*, danse nationale, naquirent à cette époque. Luther voulait réformer la musique sacrée, qu'il ramena vers la simplicité, et beaucoup de ses chants, que l'on a conservés, prouvent combien il possédait le sentiment de cet art. Calvin, au contraire, substitua la psalmodie métrique à la majesté des chœurs et à la noble simplicité du plain-chant; il chargea Guillaume Frank d'adapter aux psaumes de Marot et de Bèze des airs faciles à une seule voix, puis à quatre. En Angleterre, après la réforme,

lui de Gaffurio, à Milan, avec des caractères en bois. Les Anglais montrent le *Polychronicon* de Ralph Higden, imprimé à Westminster en 1495, où l'on voit quelques notes sur huit lignes. Attaignant publia à Paris, en 1529, une collection de musique.

Mabeck disposa la musique pour le service divin; Sternhold et Hopkins publièrent la version de 50 premiers psaumes à une seule voix de ténor. Plus tard le chant choral disparut des paroisses, et ne fut conservé que dans les cathédrales. La musique était le complément indispensable de l'éducation; Peacham, énumérant les qualités d'un gentilhomme, dit qu'il doit savoir chanter à première vue et jouer du luth ou de la viole. Dans l'introduction à la musique de Morley, Philomathès raconte le fait suivant : « Après qu'on eut desservi et apporté les livres « de musique selon la coutume, la maîtresse de la maison me « présenta un morceau, en me priant de chanter; lorsque, après « beaucoup d'excuses, j'eus protesté sincèrement que je ne sa- « vais pas, chacun manifesta son étonnement, se mit à chuchoter « et à se demander sans doute pourquoi je m'étais fourré là de- « dans. »

Le maître le plus célèbre de François Ier fut Clément Jannequin, qui en 1544 publia les *Inventions musicales, à quatre ou à cinq voix;* il y en a une qui est bizarre sur la défaite des Suisses à Marignan; car, outre qu'il emploie les termes de l'art militaire d'alors, il imite le bruit des canons, des trompettes, des tambours et le choc des armes.

Les progrès du théâtre favorisèrent la musique. Dans les comédies et les tragédies, on chantait des chœurs et des intermèdes, qui étaient des madrigaux à plusieurs voix, jusqu'au moment où l'on songea à en faire une composition distincte; quelque érudit ayant émis l'opinion que les anciens chantaient les drames, on voulut les imiter. Le Romain Émile de Cavaliere, qui mit en musique le *Silène* et le *Satyre* de Laure Guidiccioni, ne fit que transporter à ce genre les procédés de la musique usitée alors pour les madrigaux; toutefois on en parla, et le chevalier Jean Bardi, de la famille des comtes de Vernio, chez lequel se réunissait la meilleure société de Florence, fit représenter dans sa maison, pour le mariage de Ferdinand de Médicis avec Christine de Lorraine, en 1569, le *Combat d'Apollon avec le serpent*. Don Garcias de Tolède, vice-roi de Naples, fit ensuite jouer avec un magnifique appareil la pastorale de Tansillo, et de même l'*Aminte* du Tasse, avec des intermèdes du jésuite Marotta. Plus tard la musique accompagna quelques scènes, comme dans le *Sacrifice* d'Augustin Beccari, représenté à Ferrare en 1554; dans l'*Aréthuse* d'Albert Lollio, dans l'*Infortuné* d'Augustin

Argenti, avec musique d'Alphonse Viola, qui peut-être joignit le premier le chant à la déclamation (1).

Mais, dans la pratique, une foule d'entraves enchaînaient la musique, et les compositeurs ne tenaient aucun compte des paroles, au point que l'on nota le premier chapitre de saint Matthieu avec ces noms si peu harmoniques; bien plus, après avoir travaillé un chant, on arrangeait les paroles sur ce chant. Vincent Galilei s'éleva contre ce procédé funeste, et trouva un nouveau mode de mélodies à une seule voix, en mettant en musique l'*Ugolin* de Dante et les *Lamentations* de Jérémie.

La musique madrigalesque était aussi perfectionnée par Luc Marenzio, Paul Quagliati, Alexandre Strigio, d'autres compositeurs et surtout par le prince de Venosa. Le Crémonais Claude Monteverde, simple violoniste, puis directeur de la musique du duc de Mantoue, enfin maître de chapelle à Saint-Marc de Venise, publia en 1598 le troisième livre de ses madrigaux à cinq voix, où il osa introduire sans préparation les dissonances doubles et triples des prolongations. Alors on se contenta de le louer comme ingénieux, et pourtant il devait engendrer une révolution complète : jusqu'à lui on n'avait vu dans la dissonance qu'une anticipation ou un prolongement d'une consonnance; Monteverde la rendit indépendante jusqu'à un certain point, en créant la tonalité moderne et le véritable accent passionné.

De même que la dissonance servit à exprimer les passions dans l'harmonie, ce moyen, dans la mélodie, fut le rhythme, lequel devait en outre résulter logiquement de la dissonance, qui créait nécessairement des cadences périodiques. De cette manière, la musique théâtrale, appuyée sur tous les principes de sa puissance, suivit une voie progressive, et modifia la musique sacrée qui lui avait donné naissance; toutefois il y manquait encore le bon récitatif, l'unique partie sur laquelle on pouvait puiser chez les Grecs d'utiles leçons.

Jules Caccini, de la société de Bardi, dont nous venons de parler, entreprit de perfectionner l'invention de Galilei, surtout en appliquant l'harmonie à des paroles passionnées; mais celles des

(1) Du moins, l'opéra le plus ancien que nous connaissions est l'*Orbecche*, *tragédie de Jean-Baptiste Giraldi Cinthio de Ferrare, représentée à Ferrare dans la maison de l'auteur en* 1541, *devant Hercule II d'Este, quatrième duc de Ferrare. Alphonse de la Viola fit la musique, et l'architecte et le peintre fut Jérôme Carpi de Ferrare.*

classiques s'adaptaient mal à la musique, et les madrigaux ne roulaient que sur une pensée ingénieuse, peu favorable à la passion. Quelques artistes résolurent alors de composer des strophes spéciales, et dont Angelo Grilli, sans parler des morceaux dus au comte de Vernio, fit les *Pietosi Affetti*. Ce comte ayant transporté
sa résidence à Rome, la société se réunit chez Jacques Corsi, le- 1594.
quel, avec Caccini et Octave Rinuccini, essaya d'approprier la musique aux paroles; car il croyait avoir découvert le véritable récitatif des anciens. La *Daphné*, notée par ce Caccini et Jacques Perri, fut représentée dans sa maison; mais l'*Eurydice*, jouée à l'oc-
casion du mariage de Henri IV avec Marie de Médicis, et mise 1600.
en musique par Corsi, Péri et Caccini, eut plus de succès.

Grillo écrivait à Caccini : « Vous êtes le père d'une nouvelle « manière de musique, ou plutôt d'une manière de chanter sans « chant, d'un chant récitatif, noble et non populaire, qui, au « lieu de tronquer, d'absorber, d'enlever la vie et le sentiment « aux paroles, les accroît en redoublant leur puissance et leur « énergie. Cette très-belle manière de chant est donc votre in- « vention, ou peut-être avez-vous retrouvé cette forme antique, « perdue depuis longtemps au milieu des coutumes diverses « d'une infinité de nations, et ensevelie dans les ténèbres de tant « de siècles. Je me confirme de plus dans cette opinion, depuis « qu'on a représenté, d'après votre manière, la pastorale d'Oc- « tave Rinuccini; par cette œuvre, les personnes qui pensent que « le chœur doit être oisif dans la poésie dramatique peuvent très- « bien reconnaître à quoi l'employaient les anciens et voir com- « bien il donne de relief à de semblables compositions. »

D'autres pièces furent ensuite représentées, surtout l'*Ariane* de Rinuccini, avec musique de Monteverde et des scènes magnifiquement préparées. Si cette musique est pauvre de notes, peu variée, et ne donne guère l'impression de son temps, elle se fait remarquer par une merveilleuse simplicité et respecte les exigences de la parole. Le récitatif de Péri, et celui d'Émile de Cavaliere, dans la *Représentation de l'âme et du corps*, ne sont guère, il est vrai, qu'une déclamation notée; néanmoins, quand on reconnut la nécessité d'adapter une accentuation à la poésie, et que la phrase poétique se fut perfectionnée, il en sortit la véritable phrase mélodique, puis celle de la période qui en est le développement.

En même temps les instruments s'étaient perfectionnés. Quelques écrivains attribuent aux croisés l'introduction du violon, dont l'Inde, dit-on, faisait usage : conjectures sans fondement.

Dans un bas-relief de la grande porte de Saint-Michel à Pavie, de peu postérieur à l'an 1000, s'il n'est pas lombard, une figure grossière joue de cet instrument; on trouve aussi, dans un manuscrit du huitième siècle, un instrument à archet, façonné comme une mandoline à une seule corde. En France, le violon ne parut qu'au temps de Charles IX; antérieurement, le *rebec*, employé par les ménestrels, avait un grand renom. La viole portait sept cordes, avec le manche à touches divisées en semi-tons comme la guitare; il y en avait des variétés infinies, viole de jambe, de bras, à bourdon avec quarante quatre cordes, d'amour avec douze, dont six sur un chevalet haut, et six sur un autre bas et superposé. La viole, qu'on appelait *trombe marine* dans les Pays-Bas, n'avait qu'une seule corde, et peut être considérée comme ayant donné naissance à la contre-base; celle dont les Savoyards jouent encore au moyen d'un archet à roue se rapproche des précédentes.

L'usage du luth était plus répandu; ses variétés sont la pandore, la mandore, le théorbe, la mandoline avec des cordes de laiton et doubles, le colachon, le psaltérion, la timbale. Nicolas Vincentini inventa l'archiclavecin, François Migetti, le clavecin omnicorde; Bernhard, l'orgue à pédales. Le clavecin fut perfectionné, dans le siècle suivant, par Sébastien Bach en Allemagne, Dominique Scarlatti en Italie, François Gouperin en France. L'épinette n'en est qu'une petite variété; mais ils furent bientôt remplacés par les pianos, dont Silbermann, facteur d'orgues saxon, fabriqua le premier.

Quant aux instruments à vent, on trouve dans la plus haute antiquité la flûte de Pan, à douze ou seize tubes, et parfois sur deux rangs accordés en tierce; la petite flûte, la flûte à bec, qui fut remplacée par la flûte traversière; le fifre, que l'on a conservé dans quelques armées. Puis sont venus la cornemuse, composée d'une outre, de tubes et d'un bourdon; le cor anglais, le cor de contre-basse, ayant la forme de la clarinette, sauf qu'il est recourbé, et descend à la tierce en bas, de manière que son étendue est de quatre octaves. La trompette recourbée fut employée par Méhul dans le *Joseph en Egypte*. Le serpent a longtemps accompagné le chœur dans les églises; on l'employait même dans les symphonies militaires, comme le trombone, le cor, etc. Le cor de chasse est le cor russe.

Dans l'âge que nous décrivons, d'excellents luths étaient fabriqués à Crémone, surtout par les Amati; le violon *à la fran-*

çaise devint d'un usage commun, et les compositeurs l'employèrent dans les premiers essais dramatiques; mais, au lieu de constituer cette unité que nous appelons orchestre, ils formaient divers groupes partiels, avec mission d'accompagner chacun tel personnage ou tel chœur. Ainsi, dans l'*Orphée* de Monteverde (1), les clavecins jouaient les ritournelles et les accompagnements du prologue chantés par la musique; Orphée était accompagné par les contre-basses; les soprani chantaient les ritournelles au récitatif d'Eurydice. La harpe double accompagnait un chœur de nymphes; les violons français, l'Espérance; les guitares, Caron; les orgues, le chœur des esprits infernaux. Proserpine chantait avec les basses; Pluton, avec les trombones; Apollon, avec le petit orgue de régale; le chœur final des bergers était accompagné par la flûte, les cors, le clairon et les trompettes à sourdine.

La musique purement instrumentale, subordonnée jusqu'alors au chant et à la danse, commença par les ritournelles des récitatifs et des airs; puis les ritournelles, dont on reconnut l'importance pour bien disposer l'esprit des auditeurs, furent perfectionnées et allongées; enfin, on fit précéder l'opéra d'une symphonie.

La musique, d'abord employée pour embellir la poésie et régler la danse, est donc parvenue à se faire une existence indépendante. Monteverde, en trouvant l'accord de la septième dominante, et Péri, par l'invention de l'opéra, firent subir à la musique sa dernière transformation, grâce à laquelle le plain-chant cessa dès lors d'être confondu avec la musique. Ces tentatives n'étaient encore qu'un effort pour retourner vers le paganisme, puisqu'on se proposait de rétablir la tragédie ancienne avec les chœurs; mais, au lieu d'atteindre ce but, les compositeurs accomplirent la réforme la plus heureuse.

Le premier opéra buffa que l'on connaisse est l'*Amphiparnasse*, musique et paroles d'Horace Vecchi, dédié à Alexandre d'Este en 1597 (1597.). Les masques y parlaient chacun son propre dialecte, et la musique était bizarre autant que le sujet. On rechercha de préférence le merveilleux, parce qu'outre l'avantage de se prêter

(1) Il fut représenté en 1607, et l'orchestre se composait de deux clavecins, deux contre-basses de viole, dix soprani de viole, une harpe double, deux violons français à quatre cordes, deux guitares, deux orgues en bois, trois basses de viole, quatre trombones, un petit orgue de régale, deux petits cors, une flûte, un clairon, trois trompettes à sourdine.

aux grandes situations et aux décorations les plus brillantes, il rend les invraisemblances moins choquantes.

Ce genre se répandit bientôt ; là où il n'y avait pas de théâtre, les seigneurs voulurent des cantates ; on établit des académies, et le drame musical pénétra même en France en 1645 ; Roland's Heer Claes (Roland de Losso), dès 1520, l'avait transporté parmi les Flamands, qui ne tardèrent pas à l'emporter sur les Italiens.

Les écoles se multiplièrent ; à Naples, ou commença la musique populaire à plusieurs voix, consistant en mélodies dites *airs*, *villotes*, *villanelles*, etc., qui furent en grande vogue. Denticio, en 1554, décrit un concert donné dans le palais de Jeanne d'Aragon, où les chanteurs, accompagnés d'un orchestre, jouaient chacun d'un instrument divers (1). De l'école vénitienne, fondée par Adrien Willaerst de Bruges, sortirent Jean Gabrieli (2) et Costanzo Porta, chef de l'école lombarde. A Milan, en 1560, Joseph Caïmo composait des madrigaux ; Jacques Castoldi de Caravaggio, des ballades, de même que Joseph Biffi ; Paul Cima fut un organiste fameux dans cette ville. Nous pourrions ajouter Festa, qui se distinguait par la grâce, le rhythme et la facilité ; Jacques Arkadelt, Giachetto Berchem, François Corteccia, maître de chapelle de Cosme le grand-duc, et tant d'autres. La mélodie dut son développement à Gesualdo, prince de Venosa. Saint Philippe Néri introduisit les oratorios, qui furent d'abord des laudes chantées dans les églises sur la musique de Jean Animuccia, maître à Saint-Pierre ; puis ils devinrent des représentations complètes de faits moraux et sacrés.

La musique, née dans les églises, y introduisait alors les profanations au milieu desquelles elle avait grandi. Lorsque la musique n'était qu'une étude de difficultés vaincues, et qu'elle faisait consister tout le mérite dans l'imitation des sons, dans les prolations, les hémiolies, les énigmes, au point de réduire la voix humaine à l'état d'instrument, pouvait-elle convenir à la sainteté des rites qui élèvent l'âme vers le Créateur? Des messes entières furent composées sur des thèmes pro-

(1) Naples institua l'école de Sainte-Marie de Lorette en 1537, celle de la Piété des *Turchini* et de Saint-Onuphre en 1583, des Pauvres de Jésus-Christ en 1589.

(2) C. G. A. Voy. Winterfeld, *Jean Gabrieli et son temps ; histoire de l'époque la plus florissante du chant sacré au seizième siècle, et du premier développement de la musique moderne, surtout dans l'école vénitienne* (all.); Berlin, 1834.

fanes, nouveauté qui souleva les plaintes des réformateurs, des catholiques et des protestants ; le concile de Trente s'en montra scandalisé. Paul IV fit examiner la question de savoir si l'on devait tolérer la musique dans les églises, et l'on discuta longtemps, parce que les théologiens voulaient que la parole prévalût tandis que les compositeurs assuraient qu'on ne pouvait le faire avec les règles de l'art.

— *Et pourquoi ne le pourrait-on pas?* dit Pierre Louis de Palestrina. Ce compositeur était attaché à la chapelle papale, dont Paul VI l'exclut quand il se maria ; il vivait donc ignoré sur le mont Célio. Dans la solitude et le malheur, il approfondit les secrets de son art, et put s'élever à des compositions libres et originales (1). Ses madrigaux font encore l'objet de l'admiration des compositeurs ; mais, avant tout, il sut exprimer avec vérité, dans des chants solennels, le sens intime des saintes Écritures, leur signification symbolique, et les faits qui s'appliquent à l'âme et à la religion. Il suffit, pour s'en convaincre, de s'être trouvé un vendredi saint, dans la chapelle Sixtine. 1529-94.

Choisi par une commission pour composer une messe destinée à servir d'expérience, il se mit à l'œuvre avec le zèle de l'homme qui doit sauver son art de la mort. On trouva sur son manuscrit : *Seigneur, éclaire-moi.* Après deux tentatives peu heureuses, il produisit enfin la fameuse *Missa papalis*, avec une mélodie simple, et dans laquelle il respectait l'expression du texte qu'il adaptait à la diverse signification des cantiques et des prières ; aussi la comparait-il aux accents célestes que l'apôtre bien-aimé entendait dans ses extases.

Il n'en fallut pas davantage pour que l'art musical gagnât sa cause comme l'avaient fait les autres ; or, là comme ailleurs, la réforme ne sut qu'abolir et détruire, tandis que l'Église ravivait et sanctifiait.

Précision, clarté, sévère observation des règles de l'harmonie, grâce, vérité d'expression unie à un goût délicat, noble simplicité dans la modulation, telles sont ses qualités. La mélodie est pauvre encore ; mais il possédait à un degré si élevé le sentiment pur de l'harmonie et de la tonalité, que personne après lui n'a pu faire chanter quatre, six et jusqu'à huit parties différentes avec autant d'élégance et de facilité. Hændel et quelques autres seulement

(1) Joseph Baini, *Mémoires historico-critiques de la vie et des œuvres de Pierre Louis Palestrina ;* Rome, 1828.

ont égalé la majesté de son style; mais personne, la puissance, l'accent profond et simple, la mystique tendresse, l'enchanteresse suavité des harmonies de ce grand maître, alors qu'il nous révèle les douleurs de la mère d'un Dieu, les angoisses du Christ, ou qu'il nous transporte dans un monde invisible pour entendre les symphonies dont les anges entourent le pavillon de l'Éternel.

Cette époque se clôt avec Carissimi (1649); depuis, l'art déclina sans cesse, bien que Bach, Hændel, Haydn se soient efforcés de ramener le caractère et les effets de l'ancienne musique religieuse aux conditions de l'art moderne.

CHAPITRE XI.

LANGUE LATINE ET LANGUE ITALIENNE.

Nous avons vu dans le siècle précédent Pétrarque et Boccace, après les exemples signalés de Dante, revenir à la langue latine, d'autant plus qu'une troupe de pédants, partis de la Grèce vaincue, sans autres moyens d'existence que l'enseignement des langues mortes, s'efforçaient de les maintenir en honneur, alors que leur inaptitude à exprimer les idées d'une civilisation toute différente tendait à les détrôner. La langue latine, il est vrai, était pour les Italiens une sorte de vanité nationale qui leur rappelait ces temps glorieux où ceux qu'ils nommaient leurs aïeux dominaient sur les barbares, qui alors les foulaient aux pieds; il leur semblait, en écrivant avec pureté dans l'idiome de Cicéron, revenir à une époque où les mêmes paroles tombaient de la tribune pour rendre des idées de liberté.

Le facile Roscoe, qui supposa le siècle de Léon X bon comme il l'était lui-même, mais qui ne le connut ni ne le fit connaître, trouve que les latinistes italiens ne le cèdent pas aux contemporains d'Auguste, et c'est aussi l'avis de Jovien Pontano; mais ce jugement n'est pas plus fondé que l'éloge de Boiardo, qu'il appelle grand poëte, et de Sannazar, dont il met l'*Arcadie* au-dessus de tout ce que l'Italie avait produit jusque-là : l'Italie, mère de Dante! Il est vrai toutefois qu'on trouvait dans ce pays les meilleurs latinistes; d'ailleurs il n'était pas facile alors d'acquérir la pureté; par le manque de bonnes grammaires et de dictionnaires, chacun était obligé, à force de travail, de trouver

les mots et la phrase dont il avait besoin. Le premier vocabulaire qui mérite d'être mentionné fut publié par Ambroise Calepio, à Reggio, en 1502; il fut augmenté successivement jusqu'à l'édition de Bâle en 1581, dans laquelle il comprit onze langues.

Dans ces conditions, il était nécessaire que les imprimeurs ne fussent pas seulement des manœuvres et des marchands, mais des hommes vraiment érudits : tels furent, en effet, Froben et Oporin en Suisse, Christophe Plantin dans les Pays-Bas, et dans Paris, sans compter les autres, Robert, Henri, Charles et Paul Estienne (1). Robert, le plus célèbre, savait aussi l'hébreu; il ajou- 1503-59. tait des notes et des préfaces aux éditions des classiques, et corrigeait sans relâche son *Thesaurus linguæ latinæ*. De Thou va jusqu'à dire qu'il contribua plus à immortaliser le règne de François Ier que les faits les plus éclatants de ce prince. Infatigable dans la correction des épreuves, il put arriver à ce résultat, à peine croyable, de ne laisser qu'une faute dans la Bible latine, et quatre dans celle en grec. Il avait entrepris aussi un dictionnaire grec, qui fut publié par Henri Estienne, dans lequel il 1572. dispose les mots, non par ordre alphabétique, mais selon les racines et la signification : méthode plus rationnelle, quoique moins commode.

Alde l'aîné avait inscrit sur la porte de son cabinet : *Si tu ne veux rien, dépêche-toi et va-t'en promptement, à moins que tu ne viennes prêter tes épaules, comme Atlas, à Hercule fatigué; en ce cas, il y aura toujours à faire pour toi et pour quiconque viendra*. Il forma une réunion appelée *Aldi Neacademia*, pour causer de littérature, choisir les meilleures leçons et les ouvrages bons à imprimer.

Des hommes de beaucoup de patience, sinon d'un grand esprit, se consacraient à publier et à éclaircir les anciens : tels furent Joseph Scaliger, Juste Lipse, Casaubon; on dut aussi à 1585. Pierre Vettore d'excellentes éditions et quelques traductions de classiques.

Antoine-Marie Conti, dit Maioragio, qui raviva l'éloquence dans Milan, où il institua les *Transformati*, composa une foule d'ou-

(1) Josse et Conrad Badius, Giles Gourmont, Philippe Pigouchet, Conrad Néobar, Denys Janot, Simon de Colines, Adrien Turnèbe, Guillaume et Frédéric Morel, Bienné, Chrétien Wechel, Mamers Patison, Michel Vascosan. Voy. RENOUARD, *Annales de l'imprimerie des Estiennes*; Paris, 1837-38.

vrages d'érudition, et combattit les paradoxes de Cicéron, ce qui lui valut une guerre furieuse de la part de Marc Nizolio, auteur
1535. du *Thesaurus Ciceronianus*. Accusé d'irréligion devant le sénat de la ville pour avoir pris le nom de Marc-Antoine, Conti s'excusa en disant que, faute d'exemple d'un Antoine-Marie parmi les classiques, il n'aurait pu écrire son nom dans un latin pur. L'excuse valait l'inculpation.

Mais le ridicule de ces érudits, c'était d'aimer tout de l'antiquité, même sa rouille et ses scories; ils auraient voulu anéantir jusqu'à leur propre personnalité pour se faire un masque à la grecque et à la romaine. Paul Manuce et d'autres excluaient toute expression qui n'était point de Cicéron, et lui-même n'admettait pas toujours celles de ses amis. Comme il n'y a pas d'engeance plus querelleuse que celle des pédants, il s'engageait à tout moment des batailles où toute la république des lettres en venait aux mains : entre Politien et Barthélemy Scaliger, entre les Florentins et les Napolitains, toujours à propos de mots. Il est vrai que cette polémique dirigeait les recherches sur l'antiquité ; mais elle accusait plus de bon vouloir que de critique et d'érudition solide. Loin d'étudier la langue latine pour enrichir l'italien, on le déclarait indigne des sciences ; au couronnement de Charles-Quint, Romulus Amaseo soutint, dans une harangue prononcée devant le pape et l'empereur, qu'il fallait le laisser aux marchands d'herbe et au vulgaire, dont il tirait son nom.

Mais, comme le latin n'était plus la langue dans laquelle on pensait, il en résultait un divorce déplorable entre l'idée et les paroles, et une disposition à étudier la phrase et le style, indépendamment du naturel. De là, dans l'italien lui-même, les périodes artificielles et les transpositions inopportunes ; de là, les adulations effrontées, parce qu'il ne s'agissait pas de manifester la pensée, mais de l'art d'écrire ; de là, une mesure pédantesque jusque dans le style épistolaire et domestique, et cet air pompeux et courtisan qui tient de l'époque.

Néanmoins ces écrivains latins formaient véritablement une république littéraire européenne, puissante par cette même langue et par l'unité, comme s'ils eussent voulu s'opposer par leur accord à la prédominance universelle de la force. Il ne paraissait pas un ouvrage dont le frontispice ne fût décoré d'une guirlande d'épigrammes et de témoignages louangeurs, qui n'avaient, du reste, rien de plus ridicule que ceux qu'on achète aujourd'hui du journaliste argent comptant, ou par des humiliations pires encore.

La poésie latine fut cultivée d'une manière remarquable par Sannazar, Fracastor, Flaminius et Vida. Avec quelle tendresse Sannazar n'adresse-t-il pas à sa patrie le salut d'adieu, lorsqu'il suit, exilé volontaire, Frédéric II, le dernier rejeton de la famille royale de Naples, après avoir tout vendu pour fournir aux besoins de son protecteur prisonnier (1) ! Son poëme *de Partu Virginis* (1526) respire l'élégance, une extrême pureté, une harmonie virgilienne, bien qu'on soit choqué de trouver ces nymphes, ces Protées, ces Phébus, mêlés aux dogmes les plus vénérables. C'est ainsi que, sur son tombeau, l'on voit figurer Apollon et Minerve, des faunes et des nymphes dans une église chrétienne. Vida, de Crémone, composa avec beaucoup de facilité un *Art poétique*. Dans le *Jeu d'échecs* (1527) et dans le *Ver à soie* (1537), il affronta la difficulté de préceptes arides que le latin ne devait plus faire entendre. Il répandit une véritable piété dans la *Christiade* (1535), œuvre pure de tout ornement profane ; il tira de son sujet un meilleur parti que Sannazar, dont il n'égale pas toutefois, à beaucoup près, la douceur et la dignité.

Fracastor, pour qui la muse n'était qu'une distraction au milieu 1483-1553.
d'études plus sévères, choisit un thème étrange dans la *Syphilis* ; mais il sut, grâce à l'association de ses deux qualités de poëte et de médecin, l'ennoblir par de belles digressions et pallier la dégoûtante indécence du sujet, comme aussi les périphrases contournées et l'aridité dialectique. Toujours harmonieux, il est loin cependant de la suavité de nombre et de la sobriété de Virgile.

Navagero professait tant de haine pour les arguties et les affé-

(1) *Parthenope mihi culta vale, blandissima Siren ;*
Atque horti valeant, hesperidesque tuæ ;
Mergillina vale, nostri memor ; et mea flentis
Serta cape, heu domini munera avara tui.
Maternæ salvete umbræ, salvete paternæ ;
Accipite et vestris thurea dona focis.
Neve nega optatos, virgo Sebethias, amnes ;
Absentique tuas det mihi somnus aquas.
Det fesso æstivas umbras sopor, et levis aura,
Fluminaque ipsa suo lene sonent strepitu ;
Exsilium nam sponte sequor. Sors ipsa favebit.
Fortibus hæc solita est sæpe et adesse viris.
Et mihi sunt comites Musæ, sunt numina votum ;
Et mens læta suis gaudet ab auspiciis,
Blanditurque animo constans sententia, quamvis
Exsilii meritum sit satis ipsa fides.

(Epigramm. lib., ep. 7.)

teries de Martial, qu'il brûlait chaque année, en hécatombe aux Muses, tout ce qu'il trouvait d'exemplaires de ce poëte. Fracastor, dans le dialogue sur la poésie auquel il donna son nom, l'éleva au-dessus des préceptes mesquins ; il met l'essence de la poésie dans l'idéal, comme le fait une école philosophique toute récente.

Sadoleto écrivit d'un style très-pur et sans affectation ; Pierre Bembo, avec magnificence. Pierre Angelio Bargeo composa en latin la *Chasse aux chiens et à la glu*, et la *Syriade* ou les *Croisades*. Marcel Palingenio (*Zodiacus humanæ v..æ*) flagella, dans des vers moins beaux que les pensées, la corruption du clergé. Basile Zanchi, de Bergame, habile poëte latin, mourut prisonnier de Paul IV. Nous citerons encore trois frères Capilupi et cinq Amaltei, *egregii fratres queis Julia terra superbit ;* André Marone, de Brescia, improvisateur, comparé par l'Arioste à son homonyme antique, et qui mourut de faim lors du sac de 1527. Jean-Aurèle Augurelli fit hommage à Léon X de sa *Chrysopeia* ou l'*Art de faire de l'or ;* en échange, il reçut de ce pontife une bourse vide pour y mettre ce métal. François Arsili, dans son élégie *de Poetis urbanis*, donne des éloges à plus de cent poëtes latins vivant à Rome sous Léon X, et comparés par leurs contemporains aux plus illustres.

1484-1558. Jules-César Scaliger est le premier moderne qui, dans sa *Poétique*, livre sans bornes, ait songé à réduire l'art des vers en système, à l'aide de nombreux exemples. Dans son parallèle entre Homère et Virgile, on aperçoit l'homme de goût plutôt que l'homme de génie. Préoccupé de son amour pour l'élégance plus que du sentiment de la force, il donne toujours la préférence à Virgile sur le poëte grec ; il est comme celui qui aime mieux la beauté délicate et fardée que la fille inculte des montagnes ; mais, ce qui est pire, il met au-dessus d'Homère Musée, l'auteur d'*Héro et Léandre*. Il croit Horace et Ovide supérieurs aux Grecs, et soutient avec beaucoup d'art une thèse qui, prise en détail, n'est pas toujours un paradoxe ; il passe aussi en revue les modernes, parmi lesquels il donne la palme à Fracastor et, après lui, à Sannazar et à Vida.

D'autres érudits adaptaient les formes et le langage antiques à des choses nouvelles, voulant parler comme les anciens, mais vivre d'une vie propre, commenter moins et écrire davantage. Nous placerons dans ce nombre les historiens, les philosophes et ceux qui agitaient les questions de l'époque, écrivains auxquels

la réforme ouvrit bientôt un vaste champ. Pierre Martire d'Anghiera, Milanais, après avoir visité l'Espagne en 1488, et plus tard l'Amérique, écrivit, jusqu'en 1525, huit cent treize lettres sur les hommes et les événements contemporains. Il approuve l'inquisition et l'intolérance, devine l'importance de la réforme, née à peine, décrit parfaitement les factions de Florence, la bataille de Pavie, et dit, en parlant de la liberté des Américains : « On n'y a trouvé jusqu'à présent aucun arrangement. Les deux « droits, le naturel et le pontifical, établissent que le genre hu« main tout entier est libre ; le droit impérial distingue, et l'usage « paraît entraîner à quelques conséquences contraires. La longue « expérience veut que ceux qui, par nature, inclinent à des vices « abominables ne restent pas libres. Des dominicains et des « franciscains déchaux, qui ont séjourné longtemps dans ces con« trées, estiment que rien ne convient moins que de les laisser « maîtres d'eux-mêmes (1). »

On voit qu'il savait sortir de l'inutilité, qui est le caractère du plus grand nombre. Les Allemands surtout mettaient sur le papier les moindres détails de leur vie, non pas tant par égoïsme et besoin de s'épancher en confidences, que pour faire voir qu'ils savaient s'exprimer, dans la langue latine, en phrases convenables et correctes.

Au milieu d'eux s'éleva comme un géant Érasme, homme d'une conception vive, aux fortes études, d'un bon sens continuel, observateur sagace plus que profond penseur. Il naquit à Rotterdam d'une union clandestine; élevé à l'école de Deventer, ordonné prêtre, il donna des leçons particulières à Paris et puis étudia la théologie à Louvain ; il vécut longtemps en Italie, comme précepteur de l'archevêque de Saint-André et correcteur d'Alde ; Henri VIII l'appela en Angleterre, et Charles-Quint le nomma conseiller pour les Pays-Bas ; enfin il mourut à Bâle. Érasme. 1467-1536.

Ses *Adagiorum chiliades*, dans lesquelles il réunit les mots, les sentences, les proverbes divers pour faire connaître par leur ensemble la civilisation ancienne, attestent une grande connaissance de la littérature grecque et latine ; il assaisonne souvent d'observations philosophiques et littéraires très-subtiles ses explications philologiques. Dans cet ouvrage, et plus encore dans l'*Éloge de la folie*, il se montre observateur moral plein de sagacité ; s'il se souvient ou se sert de la *Barque des fous* de Brandt,

(1) Lettre 806.

c'est en homme qui a vu par lui-même. Les envieux, qu'il dépeignit si bien dans le *Scarabée* (1), s'efforçaient d'élever à son niveau Budée, meilleur helléniste que lui peut-être, mais la postérité a prononcé en faveur d'Érasme. Amplificateur, souvent emphatique, plein d'art dans son style, toujours caustique au point de stimuler les factions, au lieu de les calmer comme il en avait la prétention, Érasme mordait le clergé et les princes, c'est-à-dire les petits princes, en si grand nombre dans toute l'Europe, et surtout ceux d'Allemagne (2); car, du reste, il flattait les puissants, qui bientôt à leur tour devinrent ses courtisans et ses flatteurs. Il était en correspondance avec Henri VIII, Charles-Quint, François I[er], Maximilien de Saxe; il recevait des témoignages d'admiration de Bembo, de Sadoleto, de Thomas Morus, de Mélanchthon, d'Ulric de Hutten, de Jules II et de son successeur; les villes le recevaient avec des arcs de triomphe, et, si l'on adressait une lettre

(1) « Il y a de petits hommes infimes, malicieux, noirs comme le scarabée, fétides comme lui et non moins abjects, mais persévérants, et qui peuvent nuire aux grands sans être bons à rien. Ils effrayent par leur noirceur, étourdissent par leur bourdonnement, dégoûtent par leur odeur; ils rôdent autour de vous, s'attachent à vous, y restent collés. Il y a honte à les vaincre, et vous restez sali par le triomphe. »

(2) « Quin omnes et veterum et neotericorum annales evolve, nimirum ita « comperies, vix sæculis aliquot unum aut alterum exstitisse principem, qui non « insigni stultitia maximam perniciem invexerit rebus humanis... Et haud scio « an nonnulla hujus mali pars nobis ipsis sit imputanda. Clavum navis non « committimus nisi ejus rei perito, quod quatuor vectorum aut paucarum mer- « cium sit periculum; et rempublicam, in qua tot hominum millia periclitantur, « cuivis committimus. Ut auriga fiat aliquis, discit artem, exercet, meditatur; « at ut princeps sit aliquis, satis esse putamus natum esse. Atqui recte gerere « principatum, est munus omnium longe pulcherrimum. Deligis cui navem « committas, non deligis cui tot urbes, tot hominum capita credas? Sed istud « receptius est quam ut convelli possit.

« An non videmus egregia oppida a populo condi, a principibus subverti! « rempublicam civium industria ditescere, principum rapacitate spoliari? bonas « leges ferri a plebeis magistratibus, principibus violari? populum studere « paci, principes excitare bellum?

« Miro studio curant auctores ne unquam vir sit princeps. Adnituntur opti- « mates, ii qui publicis malis saginantur, ut voluptatibus sit quam effœmina- « tissimus, ne quid eorum sciat quæ maxime decet scire principem. Exurun- « tur vici, vastantur agri, diripiuntur templa, trucidantur immeriti cives, sacra « profanaque miscentur, dum princeps interim otiosus ludit aleam, dum salti- « tat, dum oblectat se morionibus, dum venatur, dum amat, dum potat. O Bru- « torum genus jam olim exstinctum! O fulmen Jovis, aut cæcum aut obtu- « sum! Neque dubium est quin isti principum corruptores pœnas Deo daturi « sint, sed sero nobis. »

au *prince des études*, au *chef suprême des lettres*, au *vengeur de la théologie*, c'était à lui qu'on la portait sans hésiter.

Certain que chacune de ses paroles serait un oracle, persiflant tout le monde sans être jamais persifflé lui-même, distribuant l'immortalité, *déifiant ce qu'il touchait*, selon l'expression de Thomas Morus, il parut un géant au milieu des autres assis; mais, lorsque tonna la voix de Luther, on se mutina contre ce roi de la renommée qui, flottant entre les opinions des autres et les siennes propres, ne sut pas prendre parti entre les catholiques qu'il avait harcelés, et les novateurs qui lui disputaient le trône.

Nous parlerons ailleurs de son influence à l'égard de la réforme; ici nous n'apprécions que l'homme de lettres qui écrasa les pédants, dont la tourbe faisait la guerre aux meilleurs philologues. Dans son *Ciceronianus*, il tourna en ridicule les élégances maniérées des latinistes, en montrant comme ils se fourvoyaient, malgré le scrupule qu'ils apportaient à se maintenir dans le purisme. « Mettez, dit-il, votre premier et votre principal soin à bien pé- « nétrer dans le sujet que vous voulez traiter; quand vous le pos- « séderez pleinement, les mots vous viendront en abondance; les « sentiments vrais et naturels découleront de votre plume. Alors « votre style paraîtra plein de chaleur et de vie; il entraînera le « lecteur, et donnera une image fidèle de votre esprit; ce que « vous ajouterez par imitation se fondra avec ce qui vous est « propre. »

Il ne s'agissait donc pas d'une pure querelle de mots, mais de la lutte éternelle entre les hommes d'érudition et les gens de goût, entre ceux qui cherchent le solide et ceux qui vivent du brillant. Érasme avait grandement raison de foudroyer ces derniers, qui ne visaient à rien d'utile pour la littérature, et dont la manie engendra cette étude continuelle des mots, devenue ensuite le fléau de l'Italie.

Langue italienne.

La prééminence accordée au latin faisait négliger la langue italienne, qu'on avait, du reste, cessé d'écrire; lorsqu'elle se raviva, son allure devint affectée et prétentieuse; dénuée d'analyse et de clarté, elle fut bien parlée, mais parlée comme une langue qui se traîne à la suite de sa mère. Plus tard, quand vinrent l'étude et le soin, il parut des grammaires (1), et l'on se livra à des

(1) La première que nous connaissions est de FORTUNIO, *Regole grammaticali della volgar lingua*; Ancône, 1516.

discussions sophistiques sur la nature et les usages d'un idiome qui avait été employé avec éclat dans le siècle précédent.

Chose remarquable ! chaque fois qu'ils eurent à souffrir des événements et ne purent aborder les questions politiques, les Italiens se jetèrent sur celles de leur langue, comme protestation de cette nationalité qu'on voulait leur arracher. Ils se querellèrent d'abord sur son nom. Trissino et Muzio voulaient qu'elle fût italienne ; Varchi et Bembo, florentine ; Bargagli et Bulgrini, siennoise ; Claude Tolomei (1), toscane. On écrivit sur ce sujet une masse de livres, lorsqu'il eut mieux valu, pour résoudre le problème, produire dans cette langue quelque chose de digne et d'élevé.

Giambullari, dans le *Gello*, prétendit qu'elle dérivait de l'étrusque (qui est inconnu), avec un mélange d'hébreu et d'araméen. Celso Cittadini, au contraire, soutint qu'elle existait au temps de l'ancienne Rome ; du reste, chacun donnait de bonnes raisons, parceque les rares notions de philologie comparée ne permettaient pas de distinguer la maternité de la fraternité. Balthazar Castiglioni, qui la faisait dériver du florentin, dit d'excellentes choses sur la langue ; mais il n'admet que des termes « propres, choisis, élégants, bien composés et *surtout consacrés par l'usage populaire ;* » il veut encore qu'ils soient combinés « avec une exquise pureté, qui flatte les oreilles et l'esprit des hommes (2). » Firenzuola écrivait : « J'ai toujours employé ces mots et cette manière de parler qui sont d'un usage quotidien, dépensant cette monnaie courante et non les quatrains polis ; » Davanzati dit que, « dans chaque langue, tout ce qui a été accepté par l'usage est excellent. » Machiavel soutint cette opinion par des raisonnements, et les bons écrivains l'appuyèrent par des faits.

Ces démêlés se renouvelèrent de temps à autre, comme si les Italiens avaient voulu persuader aux étrangers et se persuader à eux-mêmes qu'ils en étaient encore à discuter sur les mots au lieu de s'occuper des choses, à préparer la toile au lieu de se mettre à peindre. Du reste, par une espèce de fatalité, les contradicteurs et les panégyristes crurent que les injures étaient

(1) Salviati, dans les *Avvertimenti della lingua*, II, 21, se récrie avec chaleur contre Muzio, Trissino et les autres écrivains étrangers à la Toscane, qui ne veulent pas reconnaître cette contrée comme le véritable foyer de l'idiome italien.

(2) *Le Courtisan*, édition des classiques, vol. II, 52.

des raisons, et ne s'élevèrent jamais à la nature des langages, ni à la comparaison de ce qui avait eu lieu dans les autres pays; puis ceux-là même qui se paraient de la belle forme toscane pour briller comme écrivains élégants contestaient toute prééminence aux Toscans.

Trissino proposa dans l'orthographe une innovation, consistant à distinguer l'*i* du *j*, l'*u* du *v*; à substituer le *f* au *ph*, le *z* au *th*, et à employer l'η et l'ε, l'o et l'ω grecs pour distinguer le son bref ou long de ces deux voyelles. Malheureusement, il fit l'essai de cette orthographe dans un poëme dénué de mérite, et, comme il n'était pas Toscan, il commit des erreurs dans l'application, ce qui lui valut une foule de railleries; cependant quelques-unes de ces innovations prévalurent, et les autres sont encore à désirer.

Quoique certains contradicteurs s'élevassent contre l'usage de donner de l'altesse, de l'excellence ou de la seigneurie aux personnes à qui l'on s'adressait, ces formules d'étiquette, introduites par la vanité espagnole, restèrent en dépit du bon sens (1). Boccace devint, par les côtés qui sont le moins dignes d'imitation, la règle des précepteurs de la langue, trop oublieux de la chaste simplicité de ses prédécesseurs. Pierre Bembo, noble vénitien, que l'on surnomma le seigneur du langage, se mit encore plus en frais de subtilité que Boccace; il avait quarante portefeuilles dans lesquels il faisait passer successivement ses écrits à mesure qu'il les corrigeait; aussi ses admirateurs disaient-ils qu'il avait montré qu'on pouvait écrire purement l'italien sans être né sur les bords de l'Arno. L'exemple, en tout cas, serait mal choisi; car Bembo ne descend jamais de son trépied pour s'exprimer dans un langage naturel, langage qui constitue le mérite de celui qui se sert de la langue natale. On le voit, au contraire, introduire dans ses lettres même un tissu laborieux de phrases empruntées, de périodes sans fin et de fréquents latinismes, sans déployer jamais la moindre énergie. Avec des efforts, il est possible d'atteindre ce résultat aussi ne manqua-t-il pas d'imitateurs parmi tant de gens qui cherchaient moins ce qu'ils avaient à dire que la manière dont ils devaient le dire. Une chaire d'italien fut même instituée pour Diomède Borghèse, qui prétendit avoir acquis, par quarante années d'études, le titre d'arbitre et de régulateur de l'idiome toscan.

1470-1547.

(1) Voyez, sur ce sujet, une lettre d'Annibal Caro à Bernard Tasso.

Lorsque la liberté de Florence eut succombé, l'attention se dirigea particulièrement sur les règles du langage, c'est-à-dire qu'on songea à bien écrire quand les grands écrivains cessèrent; ce fut l'unique but que se proposa l'académie instituée dans cette ville par Cosme Ier. Les membres de cette académie se mirent donc à lire des dissertations sur un sonnet, un vers, une expression de quelque classique, et surtout de Pétrarque; or, comme chacun voulait avoir un exorde, une péroraison et une longueur convenable, on conçoit dès lors combien, dans un siècle déjà si verbeux, ce désir entraînait de vaines paroles. Le duc pensa sagement qu'il serait avantageux pour la langue de l'exercer à des traductions, et, dans ce but, il en commanda plusieurs à ces académiciens. Ségni fut chargé d'Aristote, Varchi de Boëce, et Salviati eut mission de préparer une édition de Boccace dont la lecture pût être sans danger; ce qui lui attira les mêmes désagréments qu'au peintre Braghettone.

Dejà il s'était formé dans cette académie un parti qu'on appelait le parti des araméens, parce qu'ils prétendaient faire venir l'italien de la langue hébraïque. D'un autre côté, certains de ses membres, comme Jean-Baptiste Dati, Antoine-François Grazzini, Bernard Canigiani, Bernard Zanchini et Bastien Rossi, firent schisme, fatigués de subtilités et de quintessence, pour s'adjoindre à d'autres réunions appelées *stravizi* (goguettes). Là, rassemblés dans un site agréable, ils chassaient l'ennui à l'aide de causeries enjouées et de soupers délicats. Pierre Salviati, y ayant été admis, les sollicita de donner à leurs réunions un but plus noble, sans en exclure la gaieté originaire. Dès lors ils formèrent une académie nouvelle, qu'ils nommèrent par plaisanterie
1582. de la *Crusca* (son); ils prirent pour emblème le blutoir, pour siéges des hottes à pain renversées, pour le trône de l'archiconsul trois meules, et chacun adopta des noms en rapport avec ces symboles, tels que l'Enfariné, le Pétri, l'Ensaché, etc. Grazzini voulut conserver son surnom primitif de Lasca (gardon), parce qu'on saupoudre de farine ce petit poisson pour le faire frire.

Ils continuèrent de la sorte à mettre au jour des balivernes bizarres, jusqu'au moment où ils entreprirent la tâche de compiler le *Dictionnaire de la Crusca,* effroi des pédants, risée des gens frivoles, admiration de ceux qui en connaissent le but et l'utilité : c'était le premier dictionnaire qui eût encore été fait d'une langue vivante. Bien que persuadés que l'idiome d'une

nation est un dialecte élevé à la dignité de langue écrite, et que nul autre en Italie n'était plus digne de cet honneur que le dialecte florentin, les académiciens ne se contentèrent pas (comme ceux de Paris pour leur dictionnaire) de donner tous les mots du langage toscan ; ils les appuyèrent encore d'exemples. C'était toujours le temps de l'autorité ; les philologues, aux prises sur la valeur des mots latins, n'avaient pour décider que des exemples écrits ; l'éclaircissement des classiques était l'objet d'un grand nombre d'ouvrages, et une foule d'académies s'en occupaient, surtout celle de Florence. Les *cruscanti* justifièrent donc par des textes chacun des mots adoptés, avec ses différentes significations, dans la pensée qu'ils donneraient du poids aux termes indiqués, et pourraient éclaircir le sens des auteurs.

Mais toute la langue ne se trouve pas dans les auteurs, qui même n'en offrent que la moindre partie. Les *cruscanti* mirent donc à contribution les écrits où abondent d'ordinaire les termes d'un usage familier, comme les livres de recettes, les brouillons, mains courantes et autres papiers domestiques ; on fit plus, et quelques-uns entreprirent des compositions dans le but précis d'y insérer des mots dont les exemples écrits manquaient. De ce nombre furent la *Fierra* et la *Tancia* de Bonarroto.

N'aurait-on pas eu plus tôt fait de dresser le catalogue des mots mêmes, tels que le peuple les prononçait ? Nous le croyons, et, selon nous, c'est une belle tâche réservée encore à quelque Toscan désireux d'offrir non pas un vocabulaire volumineux à la portée d'un petit nombre, mais un livre usuel, accessible à tous. Cependant, tel qu'il est, ce dictionnaire a le mérite, très-important pour l'époque, d'expliquer les classiques. Les auteurs mis à contribution étaient tous toscans, c'est-à-dire ayant écrit dans le dialecte toscan, quoique nés ailleurs, comme l'Arioste et bien d'autres, et comme tous cherchent encore à le faire aujourd'hui.

Cette préférence a valu aux académiciens de graves reproches, comme s'ils avaient voulu faire un privilége municipal du style par excellence, tandis qu'on trouve d'honorables exceptions ; mais, lorsque le Milanais ou le Napolitain traite un sujet sérieux, emploie-t-il le dialecte de sa patrie ? Un Français pourrait même bien écrire en italien ; faudra-t-il en conclure que le dictionnaire doit puiser dans les auteurs français ? Les Lombards et les Napolitains, qui se distinguent par la forme, comment l'ont-ils apprise ? en cherchant à se rapprocher du toscan ; si l'un d'eux, pour écrire, faisait usage de sa langue maternelle, qualifieriez-vous

de bon son style? Écoutez, au contraire, le Toscan le plus inculte, corrigez ses fautes d'orthographe, et vous aurez un italien, incorrect au point de vue grammatical, d'une forme banale, mais pur et propre. Telle est, selon nous, l'unique solution possible au milieu de ces débats, éternisés par ceux qui, obéissant à de basses jalousies municipales, refusent aux Toscans un mérite incontestable; ils le nient en paroles, tandis qu'ils s'efforcent de les imiter, et prétendent faire de la langue quelque chose qui affecte les allures brillantes des cours, ou bien la restreindre aux écrits d'auteurs morts; mais la langue veut vivre et se dire vivante; il faut que toutes les bouches la parlent, qu'elle suive le cours des idées et revête les nouvelles pensées. Hors du peuple, elle ne fait pas de progrès.

Les académiciens errèrent souvent dans l'interprétation des auteurs; ils ne firent pas toujours usage de textes corrects, bien que la correction des textes fut aussi l'objet de leurs travaux; ils n'enregistrèrent pas non plus tous les mots même de ces auteurs, et donnèrent pour usuel ce qui était suranné, pour commun ce qui se rapportait à un lieu ou à un temps particulier. Une grammaire et la critique, alors dans l'enfance, leur manquaient surtout. De là, des erreurs véritables qui, avouées par eux-mêmes dans leur préface, ont été réparées en partie dans les éditions successives; il en est resté néanmoins assez pour donner ample et facile matière à ceux qui ont voulu les signaler ou suppléer aux omissions.

Les notes pleines de sens et de finesse que Tassoni fit sur le dictionnaire à peine sorti de la presse sont une mine féconde à consulter; le trait est plus aiguisé qu'on n'aurait pu l'attendre d'un académicien. Benoît Fioretti (qui, d'un mot composé de trois langues, s'intitula Udeno Nisieli, c'est-à-dire homme de personne si ce n'est de Dieu) ajouta de nombreuses notes très-sages en marge du vocabulaire de la Crusca; cet exemplaire, acheté à grand prix, fut extrêmement utile pour les éditions postérieures (1).

(1) Un académicien de la Crusca avoue lui-même que « le défaut principal de dictionnaire est de se restreindre à l'autorité des anciens auteurs, au lieu de donner la langue actuelle. » Le vocabulaire de la Crusca a cela de particulier, relativement à ceux de France, d'Angleterre et d'Espagne, que, tandis que ceux-ci sont un guide sûr pour leurs langues respectives, le nôtre nous induit précisément en erreur huit fois sur dix; *et cela parce que nous ne sommes pas encore assez courageux pour approuver comme bon, ainsi que font les autres peuples, ce qui est parlé dans l'usage habituel, et non autre chose.* » MAGALOTTI.

Cet ouvrage restera, quoi qu'il en soit, comme un beau monument historique, et sera consulté jusqu'à ce qu'un autre meilleur l'ait remplacé.

CHAPITRE XII.

LITTÉRATURE ITALIENNE.

Les bons ouvrages sont plus utiles aux langues que les préceptes et les académies ; or l'Italie en produisit alors de si remarquables que non-seulement ils assurèrent le triomphe de la langue vulgaire sur le latin, mais qu'ils servirent encore de modèles aux littératures étrangères, aussi bien que les œuvres classiques de l'antiquité.

La prose se régularisa en cessant de s'abandonner au hasard et à l'inspiration, et les meilleurs écrivains renoncèrent à l'affectation des tournures latines. Le cardinal Bembo, homme d'une vaste érudition et d'une littérature très-riche, et qui sut l'un des premiers apprécier l'importance des médailles, fit une canzone sur la mort de son frère et des sonnets sur la mort de la Morosini, mère de ses enfants : productions vantées comme exquises, mais notre cœur ne ratifie point ces éloges. Dans l'histoire de l'époque la plus orageuse pour sa patrie (1487-1513), il reste narrateur superficiel ; étranger aux affaires d'État, il ne sut pas animer le récit par l'intérêt de la vérité ; si parfois il peint bien, il ne pénètre jamais dans les causes cachées ; une gazette ne saurait être plus frivole. Il écrivit en latin et en italien ; nous le plaçons ici plutôt que parmi les historiens, parce que son mérite consiste surtout dans une élégance compassée, et dans sa manière d'affubler d'expressions anciennes les idées nouvelles. On peut ranger dans la même classe ses *Asolani*, suite d'entretiens qui ont lieu dans la maison de plaisance de la reine de Chypre, et dont la conclusion est d'encourager les jeunes gens à l'amour. 1503-1561.

Le style de *monseigneur* Jean della Casa est des plus soignés, et tel qu'il convient pour donner des préceptes de savoir-vivre ; mais, comme ouvrage moral, nous ne saurions faire grand cas de son *Galateo*, œuvre plus aimable que pure, où il confond la courtoisie avec la moralité, et n'attache d'importance qu'aux

actes extérieurs, dont l'impulsion du cœur fait seule tout le prix. Une grande partie du livre est consacrée à des leçons sur l'art de raconter des événements et des nouvelles à la compagnie, ce qui était alors le comble des belles manières. Le livre des *Offices* enseigne à se concilier les grands pour acquérir honneur et fortune.

A défaut de douceur dans sa poésie, on loue la noblesse des pensées et la vivacité des images. Le pape le chargea de faire le procès de l'évêque apostat Vergerio, qui s'était enfui parmi les protestants ; les attaques furieuses dirigées contre lui par Vergerio, attaques auxquelles ne donnaient que trop de prise certaines poésies lubriques qu'il avait composées, l'empêchèrent « d'échanger son chapeau vert contre un rouge. »

Ses harangues sont considérées comme des types de haute éloquence ; mais la persuasion ne sortira jamais de ces procédés artificiels. Ajoutez à cela la mobilité des opinions, poussée à tel point que, dans un de ses discours, il prodigue les louanges à Charles-Quint, après l'avoir représenté dans les deux précédents comme le fléau de l'Italie et la ruine de toute liberté (1). Dans

(1) « Je ne saurais bien affirmer, prince sérénissime, quels sont les plus nombreux de ceux qui nient la puissance et la cupidité de l'empereur, ou de ceux qui, la connaissant et la réputant grande et effrayante, s'étourdissent, ou, comme de petits enfants, éveillés la nuit dans l'obscurité, saisis de terreur, se taisent par excès de crainte, sans appeler au secours, comme si l'empereur, dès qu'ils souffleraient mot ou feraient un mouvement, était prêt à les dévorer, à les engloutir, et, dans le cas contraire, à les ménager et les respecter.

« Que signifient tant de veilles, tant de dépenses, tant de travaux et tant d'efforts de la part de l'empereur ? Quel en est le but ou quel en sera le terme ? En peut-on admettre un autre que celui d'assujettir violemment l'Italie et l'univers, que d'étendre sa puissance et sa domination, que de la porter au delà des confins actuels du monde, comme l'indiquent les mots tracés sur sa bannière ?...

« Soyons certains qu'aucune pensée, aucun acte, aucun pas, aucune parole, aucun signe de l'empereur ne vise à autre chose, qu'il ne fait rien, ne songe à rien qui ne tende à enlever ou, comme quelques-uns le pensent, à reprendre les États, les territoires et les villes des princes voisins ou éloignés, pour les donner ou les rendre à l'Empire. C'est à cela qu'il met tous ses plaisirs, toutes ses jouissances ; ce sont là ses chasses, sa fauconnerie, ses bals, ses parfums, ses caresses, ses amours, ses appétits charnels, ses voluptés...

« Voilà donc, prince sérénissime, les faits miséricordieux et magnanimes de l'empereur, ces faits si glorifiés par ceux qui sont de son parti : tuer les rois avant qu'ils soient nés, avant même qu'ils soient conçus ou engendrés, avant qu'ils puissent l'être, et, quand les villes affligées se jettent dans ses bras, accourent à lui pour obtenir quelque assistance, leur sucer le sang et l'âme, et

ce dernier, il va jusqu'à confondre la justice avec sa volonté (1); dans les autres, il exagère son avidité à s'emparer du bien d'autrui; après avoir prêché la liberté de l'Italie, il demande ailleurs que Sienne soit soumise à la domination de la famille Caraffa.

On faisait alors des discours à toute occasion; mais en est-il un qui s'élève à la véritable éloquence? Au milieu de toute la splendeur des lettres italiennes, il n'apparut pas un seul bon prédicateur. Le frère Jérôme Savonarole suivit une route sévère; toujours impétueux, il a quelquefois des mouvements de véritable éloquence, mais il manque d'art, et trop souvent il convertit la chaire en tribune.

Il nous est resté plus d'un millier de discours profanes, mais personne n'est tenté de les lire; il faut un vrai courage pour goûter ceux de Léonard Salviati, qui sont noyés par un déluge de paroles oiseuses, de périodes, de phrases et de membres de phrases. Spérone Spéroni se traîne sur les traces de Cicéron. Albert Lollio prétendit cueillir cette palme d'éloquence qui manquait à l'Italie; dans ce but, il composa, sur des sujets imagi-

leur revendre la véritable liberté dont on l'a constitué le dépositaire et le gardien, mais faussée, contrefaite et frappée d'un coin adultère...

« Que votre sérénité se rappelle donc que cette même langue et cette même plume qui vous allèche et vous amorce par sa fausseté, a brûlé Rome, ses autels, ses églises, ses saintes reliques; qu'elle a trahi le vicaire du Christ ou plutôt le corps très-saint de sa majesté divine, pour le livrer à la férocité des barbares et à l'avarice des hérétiques. Car le pape Clément, de sainte mémoire, fut vaincu par trois paix mensongères, et non à la suite d'aucune guerre réelle; j'ai vu les lettres et les instruments authentiques des trois traités...

« Et quelles sont ses relations de parenté? Comment agit-il avec les siens? Souiller ses mains du sang de l'aïeul de ses neveux, jeter aux chiens le beau-père immolé de sa fille et chasser même sa race innocente de l'État qui lui appartient, voilà ses tendres caresses envers ses parents...

« O malheureuse, ô déplorable, ô tourmentée, ô vraiment ivre et somnolente Italie!

« L'empereur veut abattre et dévaster la sainte Église; il est en cela très-ferme et très-opiniâtre. De plus, toute la trahison de Plaisance n'ayant pas suffi pour assouvir la haine de Sa Majesté, et son courroux n'étant pas rassasié par le sang de ce malheureux duc, il convoite la vie et l'esprit de sa béatitude; il veut pareillement chasser le roi très-chrétien du Piémont et de la France, il veut le détruire et le tuer, et jamais aucun événement n'a pu le détourner, ni quelque chose que ce soit, de ce dessein qu'il a formé... »

(1) « Quoiqu'il puisse assez apparaître, à de clairs indices, que c'est une œuvre juste (l'occupation de Plaisance), puisqu'elle est vôtre et exécutée par vous... »

naires, des harangues d'une éloquence glaciale qu'il assaisonna de figures de rhétorique et de lieux communs disposés symétriquement ; il fournit d'abondants exemples aux amateurs de préceptes, mais il cause à ses lecteurs un insupportable ennui.

On aimerait à posséder les discussions dans lesquelles les Florentins et les Vénitiens exprimaient leur opinion sur les mesures à prendre dans l'intérêt de leur patrie ; mais les discours que Bembo, Nardi, Varchi, et surtout Guicciardini, ont intercalés dans leurs récits, sont des exercices d'un art compassé, sans mouvements spontanés, et gâtés souvent par l'imitation. Barthélemy Cavalcanti est plus vrai, et par cela même plus vigoureux.

Si vous réunissez les discours de Jean Busini au duc de Ferrare, en faveur des fugitifs de Florence poursuivis par Clément VII, celui de Jacques Nardi à Charles-Quint sur les actes de tyrannie du duc Alexandre, et, si vous le voulez encore, l'apologie de Lorenzino, vous aurez en faisceau toute l'éloquence politique de ce siècle, le dernier dans lequel il fut permis aux Italiens de parler.

Si riches de poésie, les Italiens n'ont pas eu, surtout à cause de l'absence d'un grand orateur, une prose nationale ; une prose qui, dans tous les écrivains, se montrât la même par le fond, mais différente selon la matière, les études et la personne ; une prose tout à la fois approuvée par les doctes et accueillie du peuple, parce qu'il y retrouve ses formes, ses expressions habituelles, mais représentées avec noblesse et disposées avec art. Ils sont restés entre une langue savante, consacrée à des pensées futiles et presque morte, et une autre vivante, mais seulement usitée pour des sujets vulgaires, les comédies ou les nouvelles, qui pourtant seront toujours le trésor le plus riche en dictions élégantes, en transitions hardies, en belles phrases.

L'habileté déplorable avec laquelle Boccace prostitua la langue de Dante et de Pétrarque n'eut que trop d'imitateurs ; aussi les Conteurs. conteurs italiens (*novellieri*) n'offrent-ils qu'un amas de turpitudes. Le Lucquois Jean Sercambi (1424) imagine que, durant la peste de 1374, des personnes de toutes conditions voyagent de compagnie dans l'Italie, et se racontent tour à tour, pour se distraire, cent cinquante-six nouvelles qui, obscènes pour la plupart, sont toujours d'un style inculte. La *Filena* de Nicolas Franco fut mise un moment au-dessus du *Décaméron ;* puis elle tomba dans l'oubli. Le Bolonais Saladin Arienti composa soixante-dix nouvelles, sous le nom de *Porrettane*. Giraldi Cintio

prétendit enseigner la morale dans ses *Ecatomiti*, et ne fut pas lu ; cependant ces récits, qu'il attribue à des jeunes gens que le sac de Rome a forcés de s'enfuir à Marseille, ont fourni à Shakspeare le sujet de plusieurs de ses compositions. Sébastien Érizzo publia six *Journées* de récits prolixes, mais plus châtiés.

Lasca, qui exerçait la pharmacie à Florence, écrivit, outre des comédies d'un langage très-pur, mais dénuées d'intrigue et d'une 1583.
morale détestable, des nouvelles sous le titre de *Cene* (soupers). Cinq jeunes gens et autant de dames, qu'un orage a forcés de se réfugier dans une maison, disent des contes pour charmer le temps. L'auteur se fait un malin plaisir de tourner en ridicule l'intérêt tragique, qu'il sait pourtant exciter.

Agnolo Firenzuola, moine de Vallombreuse, d'une conduite irréprochable, dit-on, se montra, dans ses écrits maussades, 1493-1548.
trop passionné pour la beauté des femmes, auxquelles d'ailleurs il consacra un traité parsemé de détails peu chastes et de songes cabalistiques. Il met en scène une compagnie qui s'amuse à discourir sur l'amour, et raconte des nouvelles obscènes devant la *reine de son cœur..., belle et pudique s'il en fut jamais ;* il fait donner même par les animaux des préceptes et des exemples de morale, et compose sur le sujet d'Apulée un *Ane d'or* approprié à des idées différentes. Son style transparent et fleuri est rempli de grâces inimitables ; aussi l'on regrette qu'il l'ait employé à des bouffonneries et à des frivolités.

Matthieu Bandello de Castelnuovo de Scrivia, général des dominicains à Milan, se fit remarquer à Naples et à Florence par 1480-1561.
ses amours scandaleux et sa souplesse de courtisan. Il obtint de François Ier l'évêché d'Agen, et trouva le temps, au milieu des affaires publiques et de ses fonctions d'évêque, de recueillir des anecdotes véritables plutôt que des nouvelles ; il imita la manière de Boccace. Au lieu d'imaginer, comme ses devanciers, quelque occasion pour réunir divers personnages qui s'amusent à conter, il sépara ses récits, en les faisant précéder chacun d'une épître dédicatoire pleine d'adulation. Unique et misérable originalité, qui du reste s'allie à des discours prolixes, à un dialogue sans vigueur, à des détails insipides, à l'absence d'imagination ; les caractères sont pâles, et le mouvement dramatique y fait défaut. Non-seulement le style est mauvais, mais barbare (1), et d'autant

(1) « Les critiques disent que, n'ayant pas de style, je ne devrais pas entre-

plus insupportable qu'il est lardé de phrases classiques. Ce qu'il y a de pire, c'est l'air naïf avec lequel il débite des ordures, ce que les protestants ne manquèrent pas de relever avec amertume. Malgré sa conduite et ses contes, le marquis Louis de Gonzague lui confia l'éducation de sa nièce Lucrèce. Monseigneur s'éprit de son élève, mais d'un amour platonique; il la célébra dans un grand nombre de vers et un poëme de onze chants.

On est étonné non moins que scandalisé de la quantité d'écrits déshonnêtes que produisit cette époque. Les chants de carnaval (*Carnascialeschi*), que l'on répétait alors dans les mascarades, sont d'une lubricité plus ou moins transparente; les *Capitoli* de l'archevêque della Casa ne sont pas, à beaucoup près, les seuls du même genre. François Molza, qui l'emporte sur ses contemporains pour le sentiment, se montra licencieux dans ses écrits comme il le fut dans sa vie. Le *Vendangeur*, de Tansillo, est une turpitude dont il se repentit; il composa en expiation les *Larmes de saint Pierre,* mais il est glacé comme toujours.

Comiques. Les comédies sont infectées du même vice que les contes. Les caractères et les événements sont tirés de la scène romaine, et l'on retrouve au dénoûment les inévitables reconnaissances; on y mêlait les immoralités des conteurs, et, pour les adapter aux mœurs, on introduisait des caractères modernes qui insultaient à la morale et à la religion. L'obscénité frappait à la fois les yeux et les oreilles des spectateurs, dont on excitait l'imagination à un point incroyable. Presque tout roule sur une sale intrigue. L'entremetteuse est un personnage obligé, de même que l'escroc, la prostituée, le niais, le bargel : on y voit toujours l'avare qui a caché son trésor, et revient après être sorti pour s'assurer qu'il a fermé la porte; des amis qui s'accusent l'un l'autre de s'être enlevé leur maîtresse; des amants qui veulent s'introduire enfermés dans des caisses, et se trouvent séquestrés à la douane; des vieillards qui regrettent les années où il était possible de se livrer aux plaisirs; des frères qui se ressemblent, et de misérables

prendre cette tâche. Je leur réponds qu'ils disent vrai en disant que je n'ai pas de style, et je ne le sais que trop; aussi ne fais-je pas profession de prosateur. » BANDELLO. Voici un aveu où il montre encore plus d'effronterie : « Les critiques disent que mes nouvelles ne sont pas honnêtes; je ne nie pas qu'il n'y en ait quelques-unes qui non-seulement ne sont pas honnêtes, mais je dis et sans hésiter je confesse qu'elles sont très-déshonnêtes... Mais je n'avoue pas pour cela que je mérite d'être blâmé. On doit blâmer... ceux qui commettent ces erreurs, et non celui qui les écrit. »

jeunes filles que l'on découvre ensuite être nées de grands personnages. Sur ces caractères généraux, et dès lors sans intérêt, on en greffait d'autres particuliers : tantôt c'est le Siennois allant à Rome pour devenir cardinal, à qui l'on dit qu'il faut d'abord se faire courtisan, et qui cherche le moule avec lequel on fabrique les courtisans (1); tantôt ce sont des Espagnols matamores, ou bien de pauvres femmes qui tremblent de voir le Turc. Ici un juif, chassé de l'Espagne, vient débiter des recettes d'alchimie et vit d'escroqueries; là des moines vendent pour cent écus l'absolution à un voleur qui hésite entre sa bourse, sa conscience et son bon sens; ailleurs ils disent à des commères le nombre précis de jours qu'une âme doit rester en purgatoire, et combien il faut d'argent pour la racheter.

Toutes ces pièces ont pour but avoué de faire rire, comme il advient dans les masques qui portent la caricature et l'exagération volontaire d'eux-mêmes, ou le plaisant arbitraire de personnages de convention. Le rire y naît des sens et de l'imagination, mais non de la raison; car il n'est provoqué ni par une peinture évidente de la vie, ni par le contraste des caractères et des sentiments. Il semble que les auteurs évitent à dessein les situations pathétiques amenées par le sujet lui-même; ils préfèrent le récit à l'action; si l'on en feuillette une centaine, on ne rencontre pas, après beaucoup d'ennui et de propos licencieux, une seule scène, une seule situation, un seul caractère qu'on puisse songer à imiter, ou qui donne une idée des usages du temps. On ne les lit plus que pour la spontanéité du langage familier, si rare chez les autres classiques.

La première comédie moderne, non pas seulement en Italie, mais partout ailleurs, est la *Calandrai* du cardinal Bibiéna, qui parut à Venise en 1513 (2). Les *Straccioni* d'Annibal Caro, la *Trinuzia* et les *Lucidi* de Firenzuola, rachètent les défauts qui leur sont communs avec les autres comédies de l'époque, par l'esprit cultivé de leurs auteurs et la grâce incomparable du dialogue. Cecchi et le cordonnier Gelli se distinguent par le naturel et l'atticisme florentin. Lasca y joignit quelques échantillons des usages nationaux. L'Arioste, pour qui le duc de Ferrare fit construire un théâtre où les rôles étaient remplis par des gentilshommes, s'écarta quelque peu de l'imitation perpétuelle de Plaute

(1) *La Cortigiana* de l'Arétin.
(2) Non en 1508, comme le dit Tiraboschi.

et de Térence. L'Arétin le cède pour le goût, mais il est supérieur par l'esprit. La *Mandragore* de Machiavel prouve que celui qui eût osé abandonner les traces des anciens aurait pu former un théâtre national.

Grâce aux comédies à sujet, les auteurs furent dispensés de composer, et les auditeurs privés de la possibilité de critiquer. Les arlequins et les pantalons acquirent une réputation européenne, si bien que l'empereur Mathias conférait la noblesse à l'arlequin Cecchini.

Belles-lettres. Chaque grand personnage devait avoir auprès de lui un homme de lettres, chargé des fonctions de secrétaire, non-seulement pour écrire à sa volonté, mais encore pour trouver des emblèmes et des devises, fournir des idées de tableaux ou de fêtes, et composer des vers à l'époque des solennités domestiques. Jean-Baptiste Sanga et Sadoleto écrivirent les lettres de Clément VII, et Berni celles du cardinal Bibiéna; Tolomei était au service du cardinal Farnèse, et Flaminio à celui du dataire Ghiberti; Bonfadio fut attaché au cardinal de Bari, puis au cardinal Ghinucci; Bernard Tasso au prince de Sanseverino, et ainsi beaucoup d'autres. De là, la prodigieuse quantité de lettres de ce temps, la plupart écrites avec une facilité et une précision que l'on désirerait trouver dans des ouvrages plus soignés.

Dans celles de Bembo et de Paul Manuce, on sent l'intention de les faire imprimer; Bernard Tasso est un rhéteur plein d'une stérile abondance. Jacques Bonfadio, de la rivière de Salo, très-lié avec Bembo, Flaminio, Franco, Carnesecchi et Valdes, eut à Gênes une chaire de philosophie, et fut chargé d'écrire les annales de la république, ce dont il s'acquitta dans un latin d'une élégante pureté, bien que l'habitude de la rhétorique l'entraîne à de longs préambules doctrinaux et à des descriptions intempestives. Très-versé dans les deux littératures, meilleur poëte en latin qu'en italien, prosateur distingué surtout dans le genre épistolaire, il mérite qu'on lui pardonne une certaine affectation; peut-être fut-il redevable à la sentence qui le condamna au feu
1560. pour des amours infâmes, de laisser une plus grande réputation littéraire.

Caro. 1507-1566. Annibal Caro naquit pauvre, dans la Marche; on dirait cependant que la Toscane fut sa patrie, tant il emploie à propos les modes les plus convenables de la langue vivante. Il fut au service des Farnèse, dont il rédigea la correspondance; mais les lettres qu'il écrivit en son propre nom sont de véritables modèles.

Il se plaint souvent de ce qu'il lui pleut des vers et des éloges de gens inconnus auxquels il est obligé de répondre, et de ce que ses lettres sont ensuite imprimées par les libraires (1) ; on peut juger, par là, du goût général de cette époque pour les études, et de l'importance que l'on attachait aux productions des meilleurs écrivains. En effet, une troupe d'individus qui faisaient de la littérature un métier, comme Porcacchi, Atanagi, Dolce, Ruscelli, glanaient les moindres bribes des auteurs en renom, pour en faire des volumes et récolter de l'argent ; c'est pourquoi il existe un si grand nombre de correspondances italiennes imprimées, fatras dont un compilateur patient pourrait extraire quelques volumes d'une importance incontestable, non-seulement pour l'histoire littéraire, mais encore pour l'histoire politique. Il suffira de mentionner les *Lettres de princes à princes*, recueillies par Jérôme Ruscelli, et dont on peut apprécier le mérite d'après les fréquentes citations que nous en avons faites. Les lettres écrites par des artistes ont leur valeur particulière ; elles sont plus libres, nous révèlent le degré d'instruction de chacun d'eux, et nous apprennent comment leur âme se répandit sur la toile et le papier.

Caro travailla toute sa vie ses ouvrages, sans jamais les publier. Entraîné dans la retraite par le besoin de repos, il résolut de faire un poëme, et, pour s'y préparer, il se mit à traduire l'*Énéide;* mais la vieillesse lui fit sentir qu'il avait passé la saison de l'épopée, et il termina la version qu'il avait entreprise. Elle est en vers libres (*sciolti*), qui dépassent l'original de 5,500 ; aussi la concision du langage antique disparaît. Quelquefois, par erreur ou négligence, il trahit la fidélité, mais il conserve la richesse et la flexibilité du texte ; c'est donc une œuvre poétique, et, après tant de tentatives et de censures, la meilleure reproduction italienne qui ait été faite de Virgile. Annibal Caro montra le premier toute la puissance du vers *sciolto*, qu'il sut enrichir d'une grâce et d'une harmonie infinies, de phrases et de tours nouveaux. Ses *Amours de Daphnis et Chloé*, d'après le sophiste Longus, respirent tout le charme de la beauté grecque, tandis

(1) « De grâce, messire Bernard, quand je vous écrirai dorénavant, déchirez mes lettres ; car je n'ai le temps d'écrire à personne, loin de pouvoir faire chaque lettre le compas à la main ; ces fripons de libraires impriment les premières sottises venues. Faites-le, si vous voulez avoir quelquefois de mes nouvelles ; autrement, je vous proteste que je ne vous écrirai jamais. C'est en colère que je vous dis cela ; car je viens de voir s'en aller en procession un de mes quelques griffonnages, ce dont j'ai rougi jusqu'au fond de l'âme. »

qu'il déploie de la force et de l'élévation dans ses traductions de quelques-uns des Pères de l'Église.

Il avait composé, d'après l'ordre de ses maîtres, une *canzone* à la louange de la maison royale de France :

Venite all' ombra de' gran gigli d'oro...

Venez à l'ombre des grands lis d'or, dans laquelle il s'était affranchi de la monotonie des pétrarquistes. Les partisans de cette maison et ses nombreux amis prodiguèrent à cette œuvre des louanges sans fin ; Louis Castelvetro de Modène, homme d'un esprit très-fin, ne fut pas de leur avis ; il dirigea contre elle une première censure, suivie de plusieurs autres : censures subtiles parfois, mais d'une sévérité de goût à laquelle on ne s'attendrait pas dans un temps où le beau était plus senti que raisonné.

La susceptibilité de Caro ne put endurer cette attaque, à laquelle il opposa des apologies et des réponses, tantôt faites par lui-même, tantôt par d'autres, ou bien encore venant de lui, mais mises sous le nom d'autrui ; il feint entre autres choses, de reproduire les bavardages des oisifs qui fréquentaient à Rome la rue des Banchi. Castelvetro riposta ; on dépassa des deux côtés toutes les bornes de la modération, et l'une des querelles les plus bruyantes de cette république littéraire si turbulente fut engagée. Castelvetro eut le tort d'avoir été l'assaillant (1) ; mais il se complut ensuite à faire preuve d'esprit, et à se créer une célébrité qui lui avait manqué jusqu'alors. Il écrivait ses censures avec une rapidité impétueuse et toute la vivacité de l'attaque ; Caro, dans ses réponses, était secondé par ses amis, surtout par Molza et Varchi, dont il recevait les avis et les corrections, mais sans retrancher les injures les plus ignobles. Des grossièretés dignes des halles ne furent jamais dites avec plus d'élégance que dans l'*Apologie* et les sonnets des *Mattacini*, où la colère rendit poëte Annibal Caro ; on ne saurait opposer des plaisanteries plus spiri-

(1) Il est rare que l'on donne raison à Castelvetro ; cependant, nous l'avouerons, cette *canzone*, réputée l'une des plus belles du Parnasse italien, sans parler d'une adulation dégoûtante (ce qui, au dire de Pédants, n'a rien à faire avec le mérite), nous paraît pécher gravement dans plusieurs de ses parties. Des Muses qui vont se mettre à l'ombre des lis offrent une image fausse ; il n'y a pas plus de vérité à représenter la France comme une *grande coquille entre deux mers et deux montagnes*. Il y a inconvenance et mauvais goût dans ce jeu de mots : *Allez, mes Français* (*Galli*, coqs ou Gaulois), *maintenant Français entiers*. L'affectation du sublime a quelque chose de plus choquant encore.

tuelles à de meilleures raisons. De nobles dames, des cardinaux, le duc de Ferrare, s'interposèrent comme médiateurs, mais inutilement. Les partisans de Castelvetro disaient tout le mal possible de Caro aux princes et aux cardinaux. Un ami de ce dernier fut tué, et l'on imputa le meurtre à Castelvetro ; Caro, à son tour, fut accusé d'avoir envoyé des sicaires contre son antagoniste. Il est certain que Caro avait écrit ces mots : *Je crois, au surplus, que je serai forcé d'en finir par toute autre voie, et il en arrivera ce qui pourra.* On prétendit même que, recourant à ces moyens infâmes dont se servent encore aujourd'hui les satellites de l'art pour rendre suspectes aux gouvernements les victimes de leurs censures, il aurait dénoncé Castelvetro à l'inquisition ; du moins il donna lieu à cette imputation en le traitant de « philosophâtre « impie, ennemi de Dieu, ne croyant à rien au delà de la mort, » et en lui disant : « Je vous recommande aux inquisiteurs, au « bargel et au grand diable d'enfer. »

Le fait est que Castelvetro jugea prudent de se réfugier chez 1531
les Grisons, et qu'il mourut à Chiavenna. Critique fin et sensé, il écrivit une *Poétique d'Aristote*, où l'on trouve, au milieu de longueurs fatigantes, beaucoup d'érudition, des remarques subtiles et une critique hardie, là même où les commentateurs ne savent qu'applaudir. Souvent il censure Virgile ; il trouve chez Dante de la pédanterie à se servir de termes scientifiques, de mots ingrats et inintelligibles, « quand les poëmes sont faits principa- « lement pour les hommes sans instruction. » Il accuse l'Arioste de plagiat, et lui reproche, en outre, de pousser l'infidélité historique jusqu'à inventer à son gré des noms de rois ; il ne craint pas de dire qu'on trouve en France et en Espagne des écrivains aussi remarquables que ceux d'Italie.

On conçoit quel scandale il dut causer parmi les pédants qui jamais n'avaient lu ces auteurs ; il fut traité sans aucun ménagement par Varchi, aux yeux duquel Dante était supérieur à Homère. La querelle ne se termina point ; Bulgarini prit à tâche de relever des défauts dans la *Divine Comédie*. Mazzoni se leva pour la défendre ; les commentateurs de Pétrarque se mirent, de leur côté, à discuter sur les mots, à distiller chaque expression, chaque vers du chantre de Laure, à tout disséquer jusqu'aux sentiments : sa dame avait-elle été un être réel, allégorique, et, dans ce dernier cas, que représentait-elle ? Quand Cresci osa croire que Laure était mariée, ce fut un scandale général. C'est ainsi qu'un débat en faisait naître un autre ; pendant ce temps,

Charles-Quint étouffait la liberté de l'Italie, et Luther ébranlait les fondements de Rome.

1479-1552. Au milieu de ce culte passionné dont les Muses étaient l'objet, le Ferrarais Lys Grégoire Giraldi s'avise tout à coup de proclamer qu'il y a non-seulement vanité, mais péril dans le savoir (*proginnasma*); que la médecine est pleine d'incertitude, la jurisprudence un chaos; qu'il n'y a que mensonges et sophismes dans l'éloquence et la dialectique; que la poésie flatte le vice, et que les gens de lettres sont incapables de gouverner les cités et les familles; que Rome, grande tant qu'elle fut inculte, se corrompit en se polissant. Ces paradoxes, que suggéraient au philosophe de Genève ses bouffées d'orgueil, étaient inspirés à Giraldi par ses accès de goutte; il avoue, du reste, en terminant, n'avoir écrit que pour faire étalage d'esprit. Ce fut sans doute par pénitence qu'il composa l'histoire des dieux, et puis l'histoire encore plus difficile des poëtes antérieurs et des poëtes vivants.

1496-1576. Jérôme Muzio de Padoue, doué d'un esprit universel, fut diplomate et guerrier, homme de lettres et théologien, prosateur et poëte, et toujours prêt à disputer; il écrivit un *Art poétique* remarquable pour la hardiesse des jugements, où il reproche à Dante de la dureté dans ses vers, à Pétrarque de la mollesse dans les siens, à Boccace le prosaïsme de ses vers et le tour poétique de sa prose. Il préfère les comédies de l'Arioste au *Roland furieux*, et certaines vérités lui mériteraient des éloges, si elles n'étaient le résultat de la frénésie querelleuse qui ne l'abandonna jamais. Il combattit Amaseo, qui prétendait laisser aux carrefours l'usage de la langue italienne; toutefois il ne voulait pas qu'elle fût empruntée à une seule ville ou à une seule province, mais à chacune d'elles, pour en faire, comme il le dit, « un mélange de différentes herbes et de fleurs diver- « ses. » Il donne lui-même le catalogue des innombrables écrits « sortis de la plume d'un homme qui, depuis l'âge de vingt ans jusqu'à celui de soixante-quatorze, avait continuellement servi, travaillé dans toutes les cours de la chrétienté, vécu au milieu des armées, passé la plus grande partie de son temps à cheval, et dû gagner son pain à la sueur de son front. »

Nous parlerons ailleurs des historiens, qui sont certainement les meilleurs écrivains de ce temps; nous dirons seulement qu'ils n'évitent pas la prolixité commune ni les détails inutiles. Seul le Florentin Bernard Davanzati, dans l'intention de montrer que la

langue italienne peut rivaliser avec le latin en force et en brièveté, reproduisait avec plus de concision encore le plus concis des historiens de l'antiquité. S'il se permit quelque dicton florentin peu séant à la dignité du narrateur, le plus souvent il l'a rendu dans sa nature propre; il a laissé un modèle de traduction des plus remarquables. Son *Schisme d'Angleterre* est une traduction ou plutôt un résumé de l'ouvrage de Nicolas Sander, qui traîne et languit par la suppression de la partie politique; cependant Henri VIII est bien jugé vers la fin. 1529-1606.

Poëtes. Laurent de Médicis.

La poésie italienne s'était relevée avec Laurent de Médicis, qui lui accorda une protection plus intelligente que son père et la soutint par son exemple. Dans le dessein d'imiter Pétrarque plutôt que par passion, il célébra, à l'aide de subtilités platoniques, Lucrèce Donati; il aborda, non sans mérite, la poésie pastorale et satirique, et composa des chants de carnaval pour les fêtes qu'il donnait, à cette époque, à ses frais et sous sa direction. Dans le poëme intitulé l'*Ambra*, il célébra une de ses maisons de plaisance; dans la *Nencia da Barberino*, il employa le dialecte de la campagne avec un naturel et une vivacité inexprimables, pour chanter une jolie paysanne. Il expose dans l'*Altercation* des pensées de philosophie platonique, et fait dans les buveurs (*Beoni*) une satire de l'ivrognerie. Sous l'inspiration de sa mère, il composa aussi des hymnes sacrées qui se chantaient dans les solennités religieuses comme celles de Savonarole (1).

Politien. 1454-1494.

La poésie fut plus redevable encore à Ange Politien, qui, au milieu de ses travaux philosophiques et philologiques, composa des *stances* sur la joute de Julien de Médicis. Après les avoir commencées sur un vaste plan, il comprit que le héros n'était pas à la hauteur d'un poëme; il interrompit son travail, mais après avoir élevé l'octave à une magnificence digne des grands poëtes épiques venus après lui. Son *Orphée*, qu'il composa en deux jours, dans l'année 1483, à la demande du cardinal François de Gonzague, et qui fut représenté à Mantoue, est le mélodrame le plus ancien. Les chœurs seuls étaient chantés probablement; on récitait le reste. L'action est faible, et tout se passe en dialogue, sur le modèle des *Bucoliques* de Virgile, l'auteur alors le plus connu et le plus admiré.

Ces exemples mirent les vers à la mode, et jamais on n'en

(1) Une mention est due aussi à Feo Belcari, noble florentin (1484), qui fit plusieurs hymnes en latin, et traita constamment des sujets religieux.

fit autant, depuis les princes jusqu'aux portefaix. Bembo qui avait imité Pétrarque, fut imité par la famille nombreuse des faiseurs de sonnets, tous versificateurs sans personnalité, si bien qu'après en avoir lu un, on les connait tous; aussi un très-petit nombre a-t-il laissé quelque trace dans le souvenir de la nation, et pourtant ces imitateurs furent imités à leur tour par les Espagnols et Milton (1).

Les censeurs, les railleurs même ne manquèrent pas à cette poésie alambiquée, entre autres Jérôme Muzio et Lasca. Le Vénitien Antoine Broccardo ne cessait de harceler Bembo; Nicolas Franco accusait Pétrarque des misères de ceux qui suivaient ses traces; Ortensio Landi disait que ce qu'il y avait de mieux dans leurs livres, c'était le papier blanc; Doni tournait en dérision tout ce bagage poétique, ces cheveux d'or, ces seins d'ivoire et ces épaules d'albâtre. Ils n'avaient pas tout à fait tort, et, si l'on faisait un feu de joie de toutes les productions lyriques du seizième siècle, la littérature n'en souffrirait pas, et la gloire de l'Italie y gagnerait.

S'il fallait pourtant faire un choix, nous citerions François-Marie Molza de Modène, qui chanta ses amours de bas étage, dont la mobilité lui valut de fréquentes tribulations, et finit par le faire mourir d'un mal honteux. Recherché par les hommes instruits, il avait brillé dans plusieurs genres de poésie, sans exceller dans aucun; pour lui, le comble de l'art consistait dans la fidèle imitation. Casa donna au sonnet cette force qui lui manquait chez Bembo, et le vers, qu'il brisa, gagna en variété et en majesté. Bernardin Rota consacra ses sonnets à chanter sa dame avant de l'épouser, et lorsqu'il l'eut perdue. François Beccuti, dit le Coppetta, sut échapper à la dureté de la versification, commune aux autres. Ange de Costanzo « réduisait les « sonnets à des syllogismes; il s'en glorifiait, et les autres l'en « louaient. Dans un siècle si fécond en artistes, le sentiment « poétique avait disparu, ou ne vivait plus que dans un petit « nombre d'âmes. Il appelle sa dame un doux mal (*dolce male*); « mais il ne veut pas s'en approcher, dans la crainte d'être guéri

(1) Gabriel Rossetti a entrepris de démontrer que sous ces inepties amoureuses se cachait une doctrine mystérieuse en opposition avec Rome, dans la pensée d'une régénération morale et politique. Ce système, développé avec une érudition et une patience rares, peut séduire au premier abord; mais il n'entraîne pas la conviction. Voyez *il Mistero dell' amor platonico nel medio evo, derivato da' misteri antichi*; Londres, 1840 et suiv., 5 vol.

« par la puissance de ses yeux. Il prie sa plume de répandre « au loin sa douleur, et veut cependant qu'elle ait pour berceau « et pour tombe les murailles domestiques. S'il eût moins écrit « sur l'amour, il aurait été plus véritablement poëte. Le sujet « abaisse souvent l'esprit, car il est rare que l'esprit ennoblisse « un sujet indigne (1). »

Il y a quelque chose de plus nourri dans les sonnets de Baldi sur les Ruines de Rome. Le prélat Jean Guidiccioni de Lucques, employé à la cour de Rome et dans diverses ambassades, fit entendre quelques-uns de ces accents auxquels répond la sympathie nationale. L'ode de Célio Magno sur la Divinité est une des dernières et des meilleures productions du temps.

Au milieu de cet enthousiasme à froid de gens amoureux qui déplorent continuellement la cruauté de leurs belles dans un siècle des plus corrompus, y avait-il quelque vigueur à attendre? Si l'on admire dans ces productions l'art du style, c'est à cause des difficultés surmontées, et de l'expression harmonique de pensée d'une extrême niaiserie. Un goût très-correct et une juste mesure d'idées dominent parmi cette frivolité caractéristique ; mais précisément parce que l'énergie manque à ces versificateurs, ils tombent dans le genre descriptif, habileté des demi-poëtes, et encore sont-ils maniérés.

Didactique. Alamanni et Rucellai.

La dialectique et la pastorale, ces genres de la décadence grecque, furent alors cultivées. Alamanni et Jérôme Rucellai chantèrent les travaux des champs et les abeilles ; ils aiment la nature, et sont passionnés pour les simples travaux des bergers et des agriculteurs, ces travaux qui témoignent de cœurs honnêtes. La monotonie fatigante du premier (2), la langueur prosaïque de l'autre (3), n'empêchèrent pas de les donner comme

(1) Tommaseo.

(2) Il suffit d'en lire les douze premiers vers. On a pourtant osé les dire « d'un charme et d'une perfection tels qu'ils peuvent hardiment aller de pair « avec ceux des *Géorgiques.* » Mais de quoi les pédants ne sont-ils pas capables ?

(3) *Io già mi posi a far di quest' insetti*
Incision per molti membri loro,
Che chiama anatomia la lingua greca ;
E parrebbe impossibil s' io narrassi
Alcuni lor membretti come stanno,
Che son quasi invisibili a' nostri occhi.

des modèles pour le vers *sciolto*, tant le siècle était peu difficile ! Érasme de Valvasone, né dans le Frioul, écrivit sur la chasse, et fit en outre l'*Angélide*, poëme sur la chute des Anges, auquel Milton emprunta quelque chose, et surtout la malheureuse idée du canon employé par les démons pour combattre l'Éternel.

Bernardin Baldi d'Urbin, versé dans la connaissance des langues et les mathématiques (1), devenu l'abbé ordinaire de Guastalla, dont il entreprit d'écrire l'histoire, fit plusieurs versions du grec, et composa par passe-temps des églogues de pêcheurs, ainsi que le poëme de la *Nautique*, qui est diffus et souvent prosaïque.

Sannazar. 1458-1530.

Sannazar fit ce qui déjà était en usage chez les Portugais, un roman pastoral en prose harmonieuse, mélangée de vers ; mais il ne sut pas éviter dans cette prose bâtarde les latinismes qu'il prodigue ensuite dans les vers, pour servir de liaison aux *sdruccioli*, difficulté qu'il s'était imposée. Comme il s'était contenté d'étudier Théocrite, qui lui-même n'avait pas étudié la nature, il se transporta dans un champ tout à fait idéal, au milieu de bergers d'un esprit cultivé, et qui raffinent le sentiment. Quelques-unes de ses peintures ont cependant de la vivacité, et parfois il exprime des sentiments avec vérité. Il fit ensuite *abandonner aux Muses les montagnes pour les sables de la mer*, inventant les églogues entre pêcheurs, moins naturelles encore, bien qu'il eût pour s'inspirer ces plages de Mergellina, dans le golfe de Naples, les plus belles que viennent dorer les rayons du soleil.

De ces insectes je me mis
A faire en plusieurs de leurs membres
L'incision, ce qu'on appelle en grec
L'anatomie; et l'on ne pourrait croire,
Si je le disais, comment sont
Leurs membres si petits et frêles,
Presque invisibles à nos yeux.

Nous citons ces vers, traduits littéralement en vers blancs comme ceux du texte, parce qu'ils sont peut-être la première trace d'observations entomologiques. Du reste, l'auteur, sans s'occuper des découvertes modernes, adopte les anciens préjugés sur la génération des abeilles.

(1) Dans son ouvrage *delle Machine semoventi*, p. 8, il parle d'un Barthélemy Campi de Pesaro, qui « osa entreprendre de lever, du fond de la mer, la masse démesurée du galion de Venise; bien qu'il ne réussît pas, il se montra néanmoins le judicieux inventeur de la machine apte par sa nature à soulever un plus grand poids. » L'invention dont les Anglais font aujourd'hui tant de bruit serait donc d'origine italienne.

On vit éclore à la suite de l'*Orphée* une foule de drames champêtres, regardés comme une innovation et par suite condamnés par les puristes. Tels furent le *Sacrifice*, d'Augustin Beccari, représenté à Ferrare en 1554, aux frais des étudiants de cette ville; l'*Infortuné*, d'Augustin Argenti, avec musique d'Augustin Viola, pièce dans laquelle se trouvent de belles scènes. Torquato Tasso, qui assistait à la représentation, excité par les applaudissements donnés à l'auteur, résolut de rivaliser avec lui; à cet effet, il composa l'*Aminte* qui, représentée en 1573, effaça tout ce qui l'avait précédée. Les fleurs poétiques y sont prodiguées; mais ce poli uniforme, cette élégance de langage, égale chez tous les personnages, dans la bouche même du satyre, modère, chez les amis du vrai, l'admiration que cette composition si soignée excite dans l'esprit de ceux qui se passionnent pour le beau.

L'Aminte du Tasse.

Le *Pastor fido* (Berger fidèle) fut représenté à Turin en 1585. Guarini ignore le grand art de la dramatique, qui consiste à tenir la curiosité éveillée. Son action, qu'il délaye en six mille vers, est ralentie par des dialogues sans fin, des réflexions frivoles et des lieux communs; de plus, il ne sait pas lier les scènes. Cependant une chaleur fréquente, l'ensemble de la fable (1), la supériorité du style, la peinture de l'amour, qui arracha des larmes, en font un ouvrage estimable. Mais c'est à tort qu'on a voulu le comparer à l'*Aminte;* car aux mêmes défauts, à une plus grande élégance chez six bergers convertis en courtisans, à des arguties plus recherchées, il joint l'imitation évidente de ce poëme. Le Tasse avait donc raison de dire que Guarini n'aurait pas aussi bien réussi s'il ne l'avait eu devant les yeux.

Le Berger fidèle, de Guarini. 1537-1612.

Le besoin universel d'écrire et de chanter poussa un essaim de poëtes à cultiver ce genre, et, vers la fin du dix-septième siècle, on comptait déjà deux cents pastorales. Une nature parée de toute les beautés se déployait à leurs regards; ils pouvaient observer la vie pastorale, si variée depuis les chalets des Alpes jusqu'aux vallées de Sonnino, depuis les plaines brûlées de la Sicile, partagées par les haies de figuiers d'Inde, jusqu'à celles de Rome, poétiquement parsemées de ruines; mais non, il fallait, pour s'inspirer, aller à la cour de Ptolémée ou d'Auguste, et souffler dans les chalumeaux de Théocrite et de Virgile.

Quelques poëtes, jetant un coup d'œil de dédain sur les splen- *Satires.*

(1) Elle est tirée de l'aventure de Corèse et Callirhoé, racontée par Pausanias.

dides misères de ce siècle, s'adonnèrent à la satire, que les *Buveurs* et les chants de carnaval avaient déjà mise à la mode. Les satires de l'Arioste, où l'on trouve les traits fins d'un homme d'esprit, ami de ses aises, mais qui se contente de jouissances paisibles, seraient appelées plus justements épîtres; impartial, mais sans fureur, toujours spirituel, violent quelquefois, mais sans âpreté, il parle souvent de lui-même à la manière d'Horace, et se peint comme un honnête épicurien.

Louis Alamanni, fougueux déclamateur et plein de haine, comme un exilé qu'il était, épancha dans ses satires la bile du proscrit, et traita sans ménagements les divers gouvernements de l'Europe dont il fit la revue. Bentivoglio suit une marche meilleure, et tient le milieu entre la plaisanterie et le sérieux. Lasca célèbre la folie, et réprouve l'ennui fatigant de la pensée. Jean Mauro, après avoir chanté ce doux paradis qui s'acquiert les mains croisées, écrivit l'histoire du mensonge qui, né en Grèce, passa en Sicile, de là à Naples, puis enfin à Rome, où il n'a point encore été détrôné, et où il est toujours le moyen le plus facile pour arriver aux honneurs, après avoir vendu des châtaignes dans les rues. Frédéric Molza exalte l'excommunié, attendu qu'il n'a plus rien à démêler avec Rome.

Ces poëtes ne font que plaisanter; mais Gabriel Siméone et Pierre Nelli s'exprimèrent dans un langage sévère et dur. Antoine Vinciguerra, poëte médiocre, flagelle les sept vices capitaux, ruine de l'Italie, et Rome, cause de la dépravation de l'Église. Il est étonnant que deux genres aussi opposés que la pastorale et la satire aient été cultivés avec une égale ardeur; mais le premier alla toujours en déclinant, et l'indignation soutint la vie de l'autre.

Le siècle cependant avait plus envie de rire que de satiriser, et la poésie burlesque recruta une foule de rimeurs (1). François Berni de Lamporecchio, qui lui donna son nom de *Bernesca,* on ne saurait dire pourquoi, était au service du cardinal Bibiéna, qui *ne lui fit jamais ni bien ni mal;* il passa ensuite à celui du dataire Ghiberti, qui l'envoya faire *des quittances et*

François Berni, d'où les poëtes bernesques. 356.

(1) L. de Denys Atanagi dit, dans sa dédicace des *Lettere facete e piacevoli di diversi grandi homini et chiari ingegni;* Venise, 1565 : « Les stoïciens et les Catons sont fort rares de nos jours. Il semble même, si jamais il fut un siècle pour aimer le rire, que ce soit vraiment celui-ci, soit que le nombre des causes de peine se soit accru, soit que la nature soit devenue plus tendre, ou par tout autre motif. »

devenir le régisseur d'une abbaye, jusqu'au moment où il se retira à Florence pour vivre d'un canonicat. Il se dépeint comme un joyeux compagnon pour qui le suprême bonheur était de ne rien faire (1), toujours amoureux et modérément libertin; on rapporte que le duc Alexandre de Médicis lui proposa d'empoisonner le cardinal Hippolyte, et que son refus lui coûta la vie.

Cette paresse qu'il aimait se révèle dans sa manière de composer; comme il s'exprime dans sa langue maternelle, il a du naturel un peu gâté par une bonne dose de libertinage et de mauvais ton, et fait preuve d'un certain courage timide; mais, lorsqu'on le lit pour rire, on ne trouve pas chez lui plus de gaieté que chez plusieurs autres de ses contemporains, parce que sa finesse consiste moins dans le trait que dans l'expression.

Sous l'influence de cette inertie, il entreprit de refondre le *Roland amoureux*, de Boiardo, au lieu d'imaginer un poëme nouveau. La naïveté de l'original avait cessé de plaire; il substitua donc au mot propre l'expression générale, de même que l'on recouvrait de pampre les colonnes de marbre; il remplaça l'indépendance d'une nature riche et animée, par le décorum requis dans une société plus recherchée et moins spontannée; cependant, sans rien créer, il fit oublier son prédécesseur.

Les *capitoli* furent la forme habituelle adoptée par les écrivains burlesques pour les facéties. Le moment pour rire était bien choisi! Nous pourrions citer les noms par centaines; mais nous nous bornerons à rappeler celui de César Caporali, de

(1) *Viveva allegramente,*
Nè mai troppo pensoso e tristo stava...
Era faceto, e capitoli a mente
D' orinali e d' anguille recitava...
Onde il suo sommo bene era il giacere
Nudo, lungo, disteso; e il suo diletto
Era non far mai nulla e starsi a letto.

. . . . Il vivait dans la joie,
Et ne restait jamais ou triste ou trop pensif...
D'un naturel plaisant, il disait de mémoire
Des vers sur l'urinal, l'anguille, *et cetera*...
Or son suprême bien était, jour comme nuit,
De rester nu, couché de son long; son déduit,
Au lit de se tenir, et ne jamais rien faire.

Pérouse, auteur d'une *Vie de Mécène*, qui servit ensuite de modèle à Passeroni.

Comme si l'idiome national n'eût pas suffi aux plaisanteries, on inventa le langage pédantesque et le macaronique. On fut redevable du premier mode à Camille Scrofa de Vicence, et de
1491-1544. l'autre au Mantouan Théophile Folengo, qui, sous le nom de Merlin Coccajo, composa dans ce latin bâtard non-seulement des épigrammes et des églogues, mais encore des poëmes entiers. C'est une bouffonnerie inépuisable, revelée par un vif sentiment de l'harmonie; mais le reste, rien; il dépeint les tripots, les balourdises et la voracité épique de ses héros. Rabelais le cite souvent et le copie plus souvent encore; mais il se propose du moins quelque but, bon ou mauvais, ce dont son modèle ne s'était point avisé.

Épiques. Cependant d'autres écrivains élevaient la poésie jusqu'à l'épopée; mais les temps étaient trop avancés pour enfanter l'épopée véritable, celle qui résume dans un personnage ou dans une entreprise les traits caractéristiques d'un peuple, d'une époque, d'une civilisation. Jamais même cette haute idée, qui déjà pourtant s'était vue réalisée par Dante, ne se présenta, que nous sachions, à la pensée de ses successeurs; ils ne s'éprirent pas davantage de la pure beauté de Virgile, afin de créer, sur ce modèle, un de ces poëmes dont tout le mérite consiste dans une régularité parfaite et l'élégance exquise de la forme. Et d'ailleurs la frivolité qui dominait alors aurait-elle pu se concilier avec les nobles sentiments de l'amour et de la patrie, les sévères leçons de la raison et les mystères de la religion? Des deux éléments de l'épopée, la tradition et l'imagination, les Italiens abandonnèrent la première, et crurent y suppléer par l'allégorie, comme le fit Boiardo; l'Aristote eut même le bon sens de renoncer à cette froide ressource, sauf dans quelques épisodes, comme les aventures de Roger avec Alcine.

La poésie chevaleresque n'est pas indigène en Italie, qui ne produisit aucune œuvre originale ou écrite dans l'époque où ce genre florissait; elle vint du dehors, lorsque la politique des petites cours semblait plus éloignée que jamais de cet esprit généreux, et dirigée exclusivement vers le positif. L'invention des poëmes fut donc tirée des romans de chevalerie, et, la flatterie aidant, cette autre peste du siècle, on fit remonter la généalogie des princes jusqu'aux héros de Troie ou aux paladins de Charlemagne; mais pas un, même parmi tant d'écrivains, ne comprit

la vie chevaleresque; on s'arrêtait à l'écorce, et toute la science se bornait à citer quelques noms, à reproduire les prouesses extravagantes et un surnaturel grossier. Ajoutez à cela que les premiers avaient commencé par rire de ces inventions, et que les meilleurs poëtes les imitèrent; aussi ceux qui voulurent traiter la matière d'un ton sérieux restèrent glacés, et furent oubliés avant d'avoir vécu.

Sans être inspiré ni par le culte de la femme, ni par l'enthousiasme de la vaillance, Louis Pulci chanta dans le *Morgant* les exploits ou, pour mieux dire, les prouesses décousues de héros qui avaient pour tout mérite leur force, des cœurs de dragons et des membres de géants. A mesure qu'il composait, il lisait ses chants à la cour des Médicis; cette circonstance aurait dû lui commander la délicatesse dans les idées et l'expression; mais, au contraire, il ne vise qu'à l'esprit et à la plaisanterie, auxquels il sacrifie l'art et le sentiment. On se demande parfois s'il se moque, ou s'il parle sérieusement; à la fin, vous ne savez ce qu'il s'est proposé avec cette incohérence d'inventions, avec ce délire d'imagination qui lui fait tourner en ridicule les exploits et la manière de les chanter; il saute du pathétique au bouffon, et fait, au mépris du goût et des convenances, un amalgame de science plein de folie. Il fait entamer à des diables balourds des discussions interminables sur ce que la théologie et la philosophie ont de plus abstrus, et traite les choses les plus sacrées avec un mépris goguenard qui provoquait le rire, tandis qu'il aurait mérité l'indignation. On ne pourrait supporter la lecture de ce poëme sans cette naïveté de langage que l'auteur devait au sol natal, et qui ne fut pas altérée chez lui par l'étude.

Pulci. 1432-1487.

Matthieu-Marie Boiardo, comte de Scandiano (1), qui écrivit à la même époque le *Roland amoureux*, manqua de cette naïveté. Les nombreux remaniements que subit ce poëme, et les suites dont il fut agrandi, même du vivant de l'auteur, prouvent la célébrité qu'il obtint. Malgré sa refonte par Berni, dont l'élégante versification a fait oublier l'original, on s'aperçoit qu'il n'était dépourvu ni de beauté ni de force surtout. Il a de l'ordre et plus d'invention que l'Arioste, qui lui emprunta ses fables les plus belles pour les conduire à bonne fin, et les revêtir de ce charme du style sans lequel les œuvres d'imagination ne peuvent espérer l'immortalité. Il se plut à placer les scènes de son

Boiardo. 1434-1494.

(1) Il y en a qui prétendent que la chronique impériale de Riccobaldo, insérée par Muratori dans les *Rer. It. Script.* IX, a été supposée par Boiardo.

poëme dans différents lieux de son fief, et à donner à ses héros les noms sonores de ses paysans ; c'est ainsi que les Rodomont et les Mandricard se trouvèrent appelés à vivre éternellement à côté des grands hommes qui avaient souffert ou fait souffrir éternellement.

Arioste. 1474-1533. Ludovic Arioste, né à Reggio, mena une vie obscure et toute prosaïque dans de chétifs emplois, de petites ambassades, au milieu des fadeurs de cour ; son esprit peut-être y perdit cette vigueur qui, exercée par les contradictions et l'infortune, lui aurait fait prendre l'essor le plus élevé. Il n'a point d'égal pour la hardiesse de l'expression, la facture du vers, l'abondance de la phrase, l'évidence des images, la limpidité constante du style et cette finesse qui sait toujours voir les choses du côté plaisant. S'il eût dirigé vers un noble but cette pratique de l'art, cette connaissance supérieure des classiques, ce bon sens si plein de sagacité, l'Italie aurait compté un grand homme de plus, tandis qu'elle n'a eu qu'un grand poëte.

Il ne se proposa aucun but. Un certain Agostini avait continué Boiardo, mais mal ; Arioste écrivit sur le même sujet quelques chants, pour les lire dans un cercle d'amis : il est loué, connu des autres, se connaît bien lui-même, poursuit son œuvre, et il en sort un poëme. Il emprunta tout à ses prédécesseurs, jusqu'aux brusques passages d'un récit à un autre ; mais il tira de son propre fonds de dénoûment de quelques aventures, et surtout ce style simple et transparent qui faisait dire à Galilée qu'il avait appris d'Arioste à donner de la grâce et de la clarté à ses écrits philosophiques.

L'épopée doit avoir un sujet qui importe à l'humanité entière, ou du moins à une nation ; or quel est celui du long poëme de l'Arioste ? Trois faits principaux et distincts y marchent de front : Charlemagne assiégé dans Paris, la folie de Roland, les amours de Bradamante et de Roger. Mais le premier semble plutôt un fond destiné à faire ressortir les figures du tableau ; le second est un épisode qui commence lorsque déjà le poëme est avancé, et qui finit avant lui. Reste comme fait principal l'amour des deux derniers personnages, inventé pour glorifier la généalogie des princes d'Este, afin de représenter ce couple comme la souche de leur race. Le sujet est donc la flatterie, flatterie sans dignité envers des princes sans mérite, flatterie qui va jusqu'à inventer des Henri, des Azzo et des Hugues qui n'ont jamais existé que dans l'imagination de quelque généalogiste.

A l'exception du nom de Charlemagne, tout est faux dans le poëme. Charles lui-même ne fut empereur qu'après sa descente en Italie (1). Paris était alors une ville peu importante ; elle ne fut jamais assiégée par les Maures, et les Maures ne dominaient pas sur Jérusalem (2) ; le royaume de Hongrie n'était pas fondé (3). Non-seulement l'histoire répudie tous ces rois maures, mais l'empereur grec et son fils Léon, qui ont pour enseigne l'aigle d'or à deux têtes (4) et combattent pour recouvrer Belgrade sur les Bulgares (5), ne sont que des personnages de fantaisie.

Quelle figure plus épique que celle de Charlemagne? mais il ressemble, dans l'Arioste, à l'un de ces rejetons dégénérés des races vieillies, sans caractère, aimant à s'entourer de l'éclat d'une cour voluptueuse, à se servir, sans rien faire lui-même, de la vaillance de ses preux, presque indépendants de lui. Un fourbe le trompe grossièrement, un guerrier l'insulte impunément ; il abandonne son épée et son sceptre à qui sait les prendre, donne des ordres auxquels on n'obéit pas, trouve la discorde parmi les paladins, et ne sait pas rétablir la paix entre eux. De leur côté, au lieu d'accourir à son appel, ils s'amusent à vider leurs querelles particulières; enfin l'empereur ne parvient à recouvrer sa puissance compromise qu'en sacrifiant sa dignité. Malgré tous les doctes personnages qui brillaient à la cour de Charlemagne, l'Arioste ne sait mentionner qu'un Alphée endormi dans le camp, on ne sait pourquoi (6). S'il veut imiter le Nisus et l'Euryale de Virgile, il les transporte parmi des barbares asservis à des maîtres absolus, tels qu'il dépeint les Maures ; il en résulte que l'amitié de Cloridan et de Médor n'est pas moins déplacée que la liberté avec laquelle des femmes de l'Orient, Angélique et Marphise, errent à travers champs.

Bien qu'il vécût au milieu de toute la splendeur des beaux-arts et des sciences, il se fourvoie lorsqu'il parle des unes, et montre qu'il ignorait les autres en théorie comme en pratique. Ses palais sont la monstruosité la plus bizarre qu'on puisse imaginer (7);

(1) Dans le ch. III, st. 25, Mélisse prédit qu'il naîtra de Roger un fils qui viendra en aide à Charlemagne contre les Lombards.
(2) XV, 99.
(3) II des V, 128.
(4) XLV, 69.
(5) XLIV.
(6) XVIII, 174.
(7) Voy. XLII, 75.

les peintures représentent des actions successives (1). Il décrit une fontaine *belle et bien entendue,* faite en pavillon octogone, *couverte* d'un ciel d'or *coloré* d'émaux, et soutenue par le bras gauche de huit statues, dont chacune a dans sa main droite une corne d'Amalthée, qui verse de l'eau; puis viennent des pilastres en forme de femmes qui appuient chacune le pied sur les épaules de deux images, la bouche ouverte, avec de longues et larges écritures dans la main. En conduisant Astolphe dans son voyage à la lune, il se trompe sur les notions élémentaires de la cosmogonie (2); il croit que cet astre est égal en grandeur à la terre, ou peu s'en faut, et se le figure brillant par lui-même; car il dit que l'on avait peine à distinguer la terre de là, attendu qu'elle n'a pas de lumière. D'autres voyageurs, *laissant Ptolémaïs, Bérénice et toute l'Afrique derrière eux, puis l'Égypte, l'Arabie déserte et l'Arabie heureuse,* *poursuivaient leur route sur la mer Érythrée* (3).

De son temps, on voyait encore des actes sérieux de chevalerie, comme les défis de Charles-Quint et de François Ier, et le tournoi où fut tué Henri II. Il ne pouvait donc, comme Cervantès, se proposer de la mettre en discrédit; du reste, quand il la bafoue dans un chant, il en parle sérieusement dans un autre. Parfois il vous enivre de sang avec ses preux, et peint avec énergie le massacre de milliers d'hommes désarmés; alors l'indignation se soulève et contre les héros, et contre le poëte qui a le courage de rire au milieu du carnage de quatre-vingt ou cent mille victimes égorgées dans un jour : véritable boucherie où périssent une foule de chrétiens et presque tous les héros musulmans, et qui va si loin que le poëte semble se lasser lui-même, et s'écrie : *Pour Dieu, seigneur, cessons désormais de parler de haine et de chanter de mort* (4)! sauf à chanter bientôt d'autres haines et d'autres morts.

On se trouve donc jeté dans un monde perpétuellement faux, au milieu de héros qui se portent des coups terribles sans jamais se blesser, qui errent dans les forêts sauvages et conservent la politesse raffinée des cours du seizième siècle; au milieu de femmes qui font tour à tour l'amour et la guerre; au milieu de

(1) XXXIII, 21; XXVI, 33.
(2) XXXIV.
(3) I des V, 89.
(4) XVII, 8.

magiciens et d'anges qui troublent alternativement l'ordre des choses.

Des héros tués dans un chant reparaissent dans les suivants pour donner la mort. Angélique, cause de tant de querelles, disparait au milieu du poëme. Cette belle, qui ne porte pas d'armure, va de Paris dans la Chine, aussi tranquillement que le poëte de Modène à Reggio, lorsque, par distraction, il fit ce trajet en pantoufles; Renaud voyage à travers les espaces du ciel et au milieu de l'Italie; mais ni les uns ni les autres n'ont jamais rien à démêler avec les arts, les professions, les lois, avec aucune des choses qui font la vie de l'humanité, et dont le seizième siècle était rempli.

Oui, sans doute, il en était rempli : les armées étrangères foulaient aux pieds la malheureuse Italie, la trahison était le droit, et chacun déchirait le manteau de saint Pierre; les Turcs s'avançaient menaçants, et les mœurs étaient perverties. Quel magnifique sujet pour un poëte jaloux de relever la conscience nationale, et qui, planant dans les régions sereines de l'éternelle beauté, eût exprimé le côté sérieux de la vie, les élans sublimes du cœur, la grandeur morale de l'homme et de la nation, et célébré les vertus bienfaisantes, la valeur bien employée! L'Arioste se sent entraîné vers la poésie par un ascendant irrésistible; mais à quelle divinité demanda-t-il des inspirations? à l'adulation.

Si la flatterie, cette misérable ressource des talents médiocres, dépara les écrits des Grecs à la cour des Ptolémées, et des Latins dans l'âge de la décadence, on ne l'avait pas encore vue se prostituer avec cette impudence dans les grands poëtes. Virgile chante les héros à qui Rome dut sa naissance et sa grandeur, et fait descendre d'eux la famille Julienne; mais il n'invente pas d'aïeux au nouvel Auguste, et les louanges qu'il leur donne ne sont, au fond, que des louanges à l'adresse de Rome. Lors même qu'il se prosterne devant l'autel d'Auguste, qui lui a restitué son petit héritage, il lui peint la tristesse des champs distribués à ses vétérans, et le guerrier qui usurpe les guérets cultivés et dépouille les possesseurs de ces douces campagnes. Horace célèbre Auguste, mais parce qu'il rétablit l'ordre et rend la paix à la patrie; il n'oublie ni l'âme intrépide de Régulus, ni l'invincible Caton. Lucain, sous Néron même, ose vanter les vertus républicaines.

Mais l'Arioste ne loue que la maison d'Este, cette *semence féconde que l'Italie et le monde entier doivent honorer, la fleur,*

la joie de tout ce que le ciel a vu jamais d'illustres lignages. Or quels étaient ces seigneurs d'Este? quels étaient ce *juste Alphonse, ce bienveillant Hippolyte,* cette Lucrèce Borgia qu'il met au-dessus de la Lucrèce romaine? L'histoire nous le dit.

Une seule fois il se rappelle qu'il a une patrie : c'est pour gourmander les chrétiens qui se déchiraient entre eux et désolaient l'Italie, au lieu de songer à repousser l'inondation menaçante des musulmans; puis, comme un de ces pauvres hères qui mendient la louange en la prodiguant, il accouple, dans son dernier chant, les noms les plus glorieux des contemporains à des noms obscurs. Aussi de nombreuses plaintes s'élevèrent contre lui; les uns se trouvaient mal qualifiés, et les autres confondus dans la foule, et, comme il arrive souvent, la prodigalité de ses éloges ne lui valut qu'amertumes. Christophe Colomb, Améric Vespuce et Cabot sont des hommes dont l'Italie, sans doute, a le droit d'être fière; or l'Arioste, en parlant de la découverte de mondes nouveaux, ne mentionne que des Portugais et des Espagnols, et saisit l'occasion de louer Charles-Quint, *le plus sage empereur et le plus juste qui ait été depuis Auguste, et qui sera jamais* (1).

Encore, s'il ne se raillait que des hommes! mais il n'épargne pas les choses saintes; il se moque de Dieu même (2), et met dans sa bouche des commandements puérils. Lorsque l'ange du Très-Haut, dont il fait un serviteur niais et grossier, se voit trahi et abusé par la Discorde, il vole à sa recherche, et, *la prenant par les cheveux,* il fait pleuvoir sur elle les coups de poing et les coups de pied; puis il *lui brise sur la tête, le dos et les bras, un manche de croix* (3). Le voyage aérien d'Astolphe, à qui saint Jean fait voir le Temps, les Parques et autres vieilleries mythologiques, est une impiété continuelle; l'évangéliste est comparé aux historiens qui travestissent la vérité (4); Dieu montre à Moïse, sur

(1) XV, 24.
(2) XIV, 76.
(3) XXVII.
(4) Saint Jean dit au palatin Astolphe :

> Ne fut Auguste à coup sûr aussi bon
> Que, sur son luth, Virgile le publie;
> Pour avoir eu bon goût en poésie,
> Le proscripteur obtient de nous pardon.
> On ne saurait que l'âme de Néron
> Fut du besoin de nuire consumée;
> Il n'aurait pas moins bonne renommée,

le Sinaï, une herbe *qui fait croire en lui quiconque en mange* (1). Ce sont là des traits digne de l'Arétin.

Combien est banale, quand elle n'est pas monstrueuse, la moralité qui se trouve à la tête des chants! L'Arioste nous enseigne tantôt que *la feinte est le plus souvent* blâmée (2), tantôt que *vaincre est toujours chose louable, que ce soit par fortune ou par habileté* (3). S'il engage les femmes à ne pas écouter les amants qui, une fois vainqueurs, s'éloignent d'elles, il se reprend aussitôt pour expliquer qu'elles doivent fuir les jeunes étourdis pour choisir des galants d'un âge raisonnable. Du reste, il donne d'étranges idées du vice et de la vertu, et, selon lui, la seule gloire est dans la force guerrière; c'est ainsi qu'il porte aux nues Roger et Marphise. Bien plus, Gradasse, Sacripant, Rodomont, dont les massacres n'ont pas même pour excuse l'idée de la défense, lui paraissent un trio *éternellement digne d'une renommée éclatante* (4).

Le *bon* Roger, cette *source de vertu*, aime avec l'inconstante légèreté d'un enfant. A peine sa Bradamante l'a-t-elle délivré,

Pour ennemis eût-il en terre et cieux,
S'il avait su, libéral envers eux,
Des écrivains gagner la bienveillance.
Le vieil Homère, en vers pompeux, encense
Agamemnon, le fait victorieux,
Et les Troyens efféminés, peureux;
Dans Pénélope il nous vante une épouse
De sa pudeur soigneusement jalouse,
Et de son lit repoussant les galants.
Veux-tu savoir au vrai ce qu'il faut croire?
Mets au rebours toute la belle histoire :
Les Grecs défaits, Troie ayant la victoire,
Et Pénélope une... Tu me comprends.
D'autre côté, vois cette pauvre Élise (Didon),
Qui ne vécut pure et chaste à demi :
Eh bien! coureuse effrontée on la prise,
Pour n'avoir eu dans Virgile un ami.
Au fond du cœur j'en ressens peine extrême;
Virgile eut tort. Mais ne sois pas surpris,
Sur ce sujet, si je suis peu concis :
Avec plaisir des écrivains que j'aime
Je t'entretiens, l'ayant été moi-même.

(Ch. XXXV, 26-28. E. A. Trad. inédite.)

(1) III, et V, 21.
(2) IV.
(3) XV.
(4) XXVII, 22.

à l'aide des plus grands efforts, du château d'Atlante, qu'il se jette dans les bras d'Alcine, et oublie *la belle dame que tant il chérissait;* en outre, il ne se détache pas de la magicienne comme Renaud le fait d'Armide, à la voix de la raison, mais parce que d'autres enchantements la montrent à ses yeux vieille et difforme. Il sort donc de ses lacs tout à fait guéri, et délivre Angélique du monstre qui la menace; mais ce n'est pas sa faute s'il ne lui ravit pas ce bien qui est le trésor le plus précieux d'une jeune fille. Fait-il preuve d'une grande courtoisie lorsqu'il jette dans le puits l'écu enchanté pour garder les autres armes et l'épée, enchantées comme celles de Roland, et qui enlèvent tout mérite au courage? Il abandonne tout, jusqu'à sa dame, pour rester fidèle à Agramant; puis, lorsqu'il est choisi pour le duel avec Renaud, qui doit décider du sort de la guerre, il combat mollement, plutôt en vue de se défendre que dans le désir de vaincre (1); or il aurait dû refuser, ou se comporter avec sa vaillance habituelle. Sa conduite avec Léon est belle; mais il s'était dirigé vers ces contrées avec le dessein de lui enlever la couronne, et de se rendre digne de la main de celle qu'il aimait (2); d'un autre côté, comment le magnanime Léon devient-il tout à coup assez lâche pour envoyer un autre combattre à sa place?

Lorsque Roger et Bradamante tiennent en leur pouvoir le grand scélérat Morganor, ils le défendent contre ceux qui veulent le tuer; mais dans quel but? parce qu'ils ont *projeté de le faire mourir d'angoisses, de mauvais traitements et de martyre* (3). Zerbin, *modèle de vertu*, semble disposé à céder aux prières d'Odéric, qui l'a gravement offensé, et à lui pardonner, en réfléchissant que *toute excuse s'admet facilement quand la faute est un effet de l'amour;* on se figure qu'un acte de vertu va suivre: point du tout; Zerbin ne tue pas Odéric, afin de le forcer à voyager pendant une année avec Gabrine, persuadé que *c'est creuser devant lui une autre fosse où il ne pourra éviter de tomber, à moins d'un grand hasard* (4).

Nous n'aimons pas à voir la femme dépouillée de ses qualités naturelles pour être lancée au milieu des armes; mais, si de telles créations sourient à l'imagination des poëtes, qu'ils n'oublient

(1) XXXVIII.
(2) XLIV.
(3) XXXVII, 107.
(4) XXIV.

pas du moins la noblesse d'un sexe fait pour l'amour et la pitié! Si les ducs d'Este avaient eu du bon sens, ils auraient dû voir avec dégoût qu'on les faisait descendre d'une race où non-seulement les hommes, mais encore les femmes, versaient le sang avec férocité. Bradamante, par le conseil de Mélisse, tue Pinabel, ce qui est une vengeance inutile; mais admettons qu'elle soit juste selon la guerre : est-il de bonne chevalerie de l'égorger lorsqu'il fuit et ne se défend que par de grands cris et en demandant merci (1)? Non-seulement Bradamante et Marphise sont cruelles quand elles combattent pour l'honneur de leur cause, mais elles prennent un véritable plaisir à faire couler le sang. Lorsque Roger et Renaud sont aux prises pour la décision du grand litige, elles se tiennent à l'écart, frémissantes et irritées de se voir retenues par le traité, et regrettent de ne pouvoir faire main basse sur tant de proies rassemblées (2); à peine voient-elles la trêve rompue, que, *joyeuses*, elles s'élancent au milieu du carnage.

Phénomène difficile à expliquer, les lyriques, en général, à commencer par les Siciliens, ont peint l'amour avec des couleurs chastes, sous lesquelles ils voilent leurs tableaux, tandis que les poëtes épiques et les conteurs ont semblé se faire une loi de tomber dans l'obscénité; c'est à tel point que le Tasse lui-même, âme honnête et pure, n'a pas évité, dans un poëme religieux, la lubricité des peintures ni l'épicurisme des conseils. Mais aucun n'est allé aussi loin que l'Arioste, dont les vers sont remplis d'ambiguïtés impudiques et d'images licencieuses que l'on retrouve aussi dans ses comédies. Qu'on ne répète pas que c'étaient les vices du temps; l'auteur est coupable de les avoir subis, et, quand même il serait justifié, il resterait le défaut de l'œuvre, qu'il faut juger très-belle mais très-immorale.

On a dit que l'Arioste avait embrassé dans son poëme tous les états et toutes les conditions; on y cherche pourtant en vain la femme vertueuse, la mère de famille et l'amante chaste. Il met en scène des Gabrine ou des Origille, les caractères les plus hideux qu'on puisse imaginer, ou des mères tyranniques comme celle de Bradamante, et des maîtresses voluptueuses, parmi lesquelles il faut toutefois distinguer la belle figure d'Isabelle, qui résiste à la violence mais qui n'a rien su refuser à l'amour.

(1) XXIII, 4.
(2) XXXIX, 10, 11.

On ne sait ensuite pourquoi Roland donne son nom au poëme, à moins que ce ne soit pour faire pendant à celui de Boiardo. Il débute par de fort belles plaintes, mais dans le style d'un jeune dameret; il abandonne Charles quand ce roi aurait le plus grand besoin de lui, et ses folies le rendent un fléau pour la France; la victoire est gagnée sans lui; il ne recouvre la raison que pour détruire quelques débris et tuer Agramant, roi qui s'enfuit sans armée ni royaume, et déjà malmené par Brandimart; du reste, il ne commande pas dans une seule bataille, et ne dirige aucune attaque, sauf les conseils qu'il donne à Astolphe dans l'expédition d'Afrique, entreprise trop facile contre un royaume sans défense et avec une armée créée par miracle. Ajoutez à cela que toute la valeur des paladins est impuissante sans le secours de prodiges continuels, d'alliés amenés par des anges, de pierres converties en chevaux et de feuilles changées en navires, si bien que la victoire des chrétiens est due au grand nombre des miracles et des enchantements.

Louera-t-on dans l'Arioste le mérite de l'imagination? mais ce mérite diminue beaucoup lorsqu'on a lu les poëmes antérieurs, surtout celui de Boiardo, dans lequel sont ourdies les fables qu'il a tissées, admirablement à la vérité. De plus, Forteguerri a prouvé combien étaient faciles ces inventions de pur caprice, en composant, par jour, un chant d'un poëme, inférieur sans doute au *Roland*, mais qui l'emporte peut-être sur tous les autres du même genre. Arioste fit beaucoup mieux que Boiardo, qu'il surpassait par son génie; mais c'est précisément à cause de cette immense supériorité que le critique, oublieux de la tourbe vulgaire des poëtes, a le droit d'être plus sévère à son égard. L'Arioste a négligé, pour un fatras de merveilles, l'étude sévère de l'homme; il ne comprend pas que, dans toute espèce de poésie, le grand art consiste à associer la fiction et la vérité de manière que le merveilleux s'accorde avec le croyable. Nous laisserons à d'autres le soin de le louer de ce désordre, qui n'est pas nouveau dans les poëmes de ce genre, et qui accuse un manque d'art; il dénote encore chez lui beaucoup d'instabilité, comme il l'avouait lui-même (1), non-seulement en amour, mais dans tout autre sentiment.

Les poëmes, comme tout autre ouvrage, ne sont dignes de

(1) *Hoc olim ingenio vitales hausimus auras*
Multa cito ut placeant, displicitura brevi.

louanges qu'autant qu'il en résulte une pensée utile et grande. Si le sentiment s'éparpille, des impressions diverses se produisent, mais l'une efface l'autre, aucune ne reste. Or on dirait que l'Arioste a pris à tâche précisément de détruire au fur et à mesure les impressions qu'il fait naître ; s'il vient de vous effrayer, il vous offre soudain une scène d'amour ; êtes-vous ému, il provoque le rire ; sentez-vous un élan de piété, il vous décoche un trait lascif.

Mais comment se fait-il donc qu'il ait plu si généralement, et laissé une mémoi[illegible] mortel[illegible] (1) ? La cause est dans la vivacité inimitable de la [illegible] grâce spontanée de l'expression et ce charme qui do[illegible] prix à la *vie* de Cellini, c'est-à-dire, mérite rare ch[illegible], dans cette manière d'exposer les choses sans préten[illegible] phrases entortillées, sans réminiscences classiques. Le *[illegible]and* est la meilleure preuve que les livres vivent par le style.

Toutes les fois que l'Arioste essaye des figures, il donne dans le faux, tandis qu'il est admirable quand il procède sans métaphores, avec simplicité. Se complaisant dans les détails, qui sont la vie d'un récit, il les choisit avec beaucoup d'art ; il connaît le cœur humain, quoiqu'il pèche, par exagération, dans le langage de la passion ; il fait passer l'esprit de surprise en surprise, avant que la réflexion ait eu le temps de signaler l'inconvenance et

Non in amore modo mens hæc, sed in omnibus impar
Ipsa sibi, longa non retinenda mora.
(Carmina, I-II.)

Et ailleurs :

Tonsure je n'eus onc, chasuble ni soutane,
Pour qu'un bon bénéfice arrive à moi profane.
Plus d'anneau nuptial que d'étole à mon cou
Je n'ai voulu jamais, pour pouvoir, à mon goût,
Sans lien importun à mes vœux qui s'oppose,
Tantôt faire ceci, tantôt tout autre chose.
Prêtre une fois, en vain le désir me viendrait
De prendre femme : époux, à jamais il faudrait
Renoncer au penser de me faire un jour prêtre.
Je fuis donc tout lien ; car je sais me connaître
Mobile, toujours prêt à changer de vouloir,
Dès que me dégager n'est plus en mon pouvoir.
(Satire II à Galéas. E. A. Trad. inédite.)

(1) La première édition du *Roland* parut en 1516, et la dernière édition que l'auteur ait publiée, après avoir retouché considérablement son poëme, est de 1532. Il en fut fait soixante autres dans le cours du siècle.

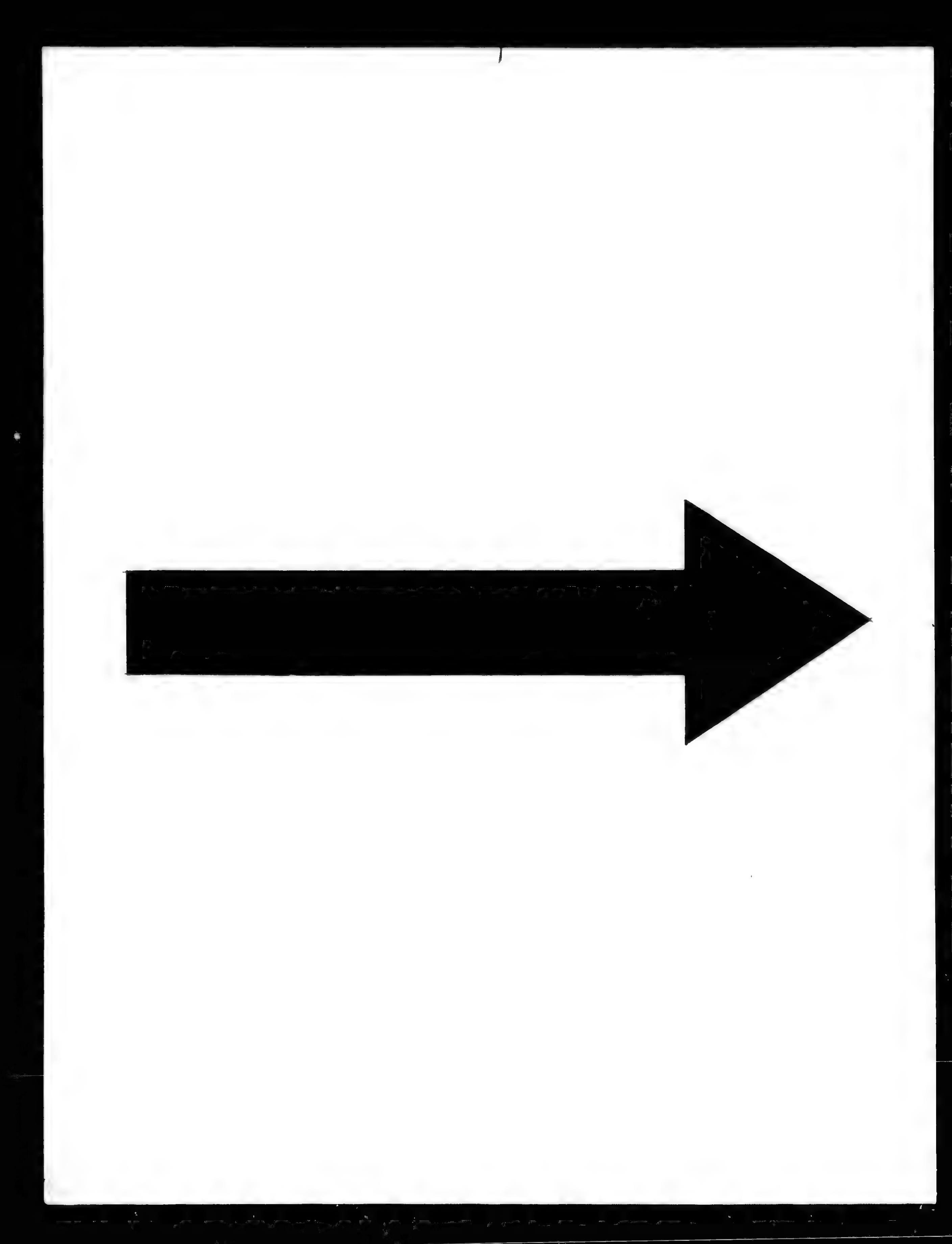
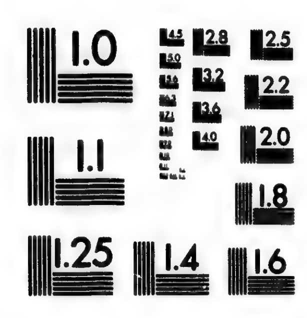


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"

l'erreur. Ajoutez à cela cette peinture si vive, si variée, qu'elle en fera une mine inépuisable de tableaux ; ajoutez encore le plaisir qu'on éprouve à s'entretenir presque familièrement avec un des plus beaux esprits de l'Italie et même du monde entier. C'est ce qui faisait dire à un homme de bon sens qu'on ne devrait permettre la lecture de l'Arioste qu'à ceux qui auraient fait une belle action dans l'intérêt de la patrie.

Comme il arrive parfois que nous cherchons à nous consoler par des songes de la triste réalité, nous avons pensé souvent à ce qui serait advenu si tous les livres de l'antiquité consacrés aux guerres et aux conquêtes avaient péri, à l'exception de ceux où l'on traite d'arts, de sciences et de philosophie. Une force brutale, qui se qualifie de droit, et funeste héritage des fautes primitives, aurait sans doute dominé encore ; mais, lorsque les études classiques se renouvelèrent, on aurait vu les doctes plus disposés à songer au droit, au bonheur du peuple, à la vérité, qu'à flatter les guerriers par de magnifiques comparaisons, à ne vanter que les héros batailleurs. Personne ne doute, même ceux qui rient d'un pareil songe, qu'il n'en fût résulté un état de choses meilleur. A l'œuvre donc ! que chacun de nous, selon sa force, se propose une telle fin, et, dans les œuvres littéraires, tâchons d'accréditer, au détriment du faux, le véritable mérite.

Gardez-vous de dire : *Que puis-je faire? je suis seul.* Grande, incalculable est la puissance des écrivains, et malheur à qui la méconnait, surtout à quiconque en abuse ! L'homme, alors qu'il s'apprête à faire usage de son talent, doit redouter les conséquences de chacune de ses paroles. Les *Brigands* de Schiller ont entraîné quelques individus dans la voie de méfaits brillants ; les gémissements de plus d'un suicide ont frappé l'oreille, sinon le cœur, de l'auteur de *Werther*. Combien Machiavel a-t-il valu à l'Italie de deuil et d'infamie ! A l'Arioste, qui bouleverse les idées de vertu, qui divinise la force, fait délirer la raison, embellit le vice et justifie la volupté, la patrie peut reprocher plus de fautes qu'elle ne le soupçonne elle-même.

Qu'on ne dise pas que nous prenons au sérieux un poëme consacré à la plaisanterie; car c'est là son vice capital, puisqu'il plaisante à la manière de celui qui ferait éclater une bombe au milieu de ses amis. Si nous jugeons les grands écrivains avec une impitoyable sévérité, ce n'est pas avec la pensée de ternir leur gloire, mais pour éclairer la jeunesse, qui nous comprendra, nous

l'espérons, et dont nous attendons, pour nous et les contemporains, le jugement impartial.

Il n'est pas dans nos habitudes de demander grâce pour la vérité. Nous crûmes de notre devoir, il y a quelques années, de prévenir hautement les pères de famille et les maîtres du danger auquel ils exposaient les jeunes gens en leur mettant dans les mains cet écrivain, le plus dangereux parmi les auteurs italiens, parce qu'il est le plus beau; mais tous les pédants, vieux et nouveaux, se déchaînèrent contre nous, et quelques-uns même, au nom de l'Italie, nous sommèrent de nous rétracter ou de prouver l'injure faite au grand poëte. Misérables! inclinez-vous devant les idoles du beau; ornez de jouets les rêves et les orgies de votre patrie. Quant à nous, nous voyons dans les lettres un sacerdoce, une vocation; nous éprouvons le besoin, et c'est même pour nous un devoir, d'avertir la jeunesse, de la détourner du beau quand il est l'ennemi du bon.

Si nous nous sommes montré si sévère envers le grand poëte, on conçoit le cas que nous faisons de ses imitateurs qui, dénués de cette force de génie qui lui fait tout pardonner, prétendent justifier par son exemple leurs basses flatteries et leur licence.

Louis Alamanni faisait partie de cette société de jeunes Florentins qui se réunissaient dans les jardins de Bernard Rucellai, comme Martelli, Vettore, Machiavel, pour s'entretenir de littérature, de philosophie et de politique. Surpris avec des armes prohibées, il fut condamné à une peine pécuniaire; par dépit, il entra dans une conjuration qui fut découverte, et s'enfuit en France, où il trouva plus de bienveillance que dans sa patrie (1). Il revint en 1527, après l'expulsion des Médicis; mais sa conduite versatile le rendit suspect même aux républicains. Outre *la Coltivazione*, il composa une foule de poëmes chevaleresques, dans le seul but de satisfaire le goût du roi Henri II. Son *Giron le Courtois* est une traduction en vers d'un roman français. L'*Avarchide* contient le récit du siége de Bourges (*Avaricum*), dans lequel il habille Arthur, Lancelot et Tristan en Agamemnon, en Achille et en Ajax; son fils l'appelle une Iliade toscane; cet éloge est la satire de l'ouvrage. Il a laissé, en outre, des satires, Alamanni. 1495-1556.

(1) *E il buon Gallo... ch' io trovo amico*
Più de' figli d' altrui che tu de' tuoi.

Le bon pays gaulois que je trouve aujourd'hui,
Bien plus que toi des tiens, ami des fils d'autrui.

des stances, des sonnets, des élégies, des psaumes, toutes œuvres médiocres.

Bernard Tasso. 1493-1569.

La mémoire de Bernard Tasso, natif de Bergame, vit moins par elle-même que par celle de son illustre fils. Contraint de quitter sa patrie, il servit d'abord Guido Rangone, puis la duchesse de Parme, et enfin don Ferrant Sanseverino, prince de Salerne, qu'il accompagna dans l'expédition de Tunis, en Flandre et en Allemagne. Mais ce prince, député à Charles-Quint par les Napolitains, qui voulaient détourner de leur tête le fléau de l'inquisition, tomba dans la disgrâce de l'empereur, et passa du côté de la France; Bernard le suivit, et la pauvreté jointe à l'abandon fut le prix de sa fidélité, jusqu'au moment où Guidobald d'Urbin lui donna un asile; il vécut ensuite à Mantoue, et devint gouverneur d'Ostiglia.

Dans le cours d'une vie si agitée, il composa beaucoup, entre autres deux poëmes, le *Floridant*, dont on ne parle plus, et l'*Amadis*, où il se montre aussi riche d'images et d'expressions que son fils en fut sobre. Son caractère est l'élégance et la souplesse du style, ce qui lui faisait dire : *Mon fils ne me surpassera jamais en douceur*. Quoique Spérone Spéroni le mette au-dessus de l'Arioste, comme Varchi préférait *Giron le Courtois* au *Roland*, il nous semble qu'il est très-loin de cette variété de combinaisons et de style. Chaque chant de l'*Amadis*, et ils sont au nombre de cent, commence par une description du matin, et se termine par une autre du soir. Tout se passe en descriptions, cette ress[illegible] des talents médiocres, avec la correction, qui est aussi leu[illegible]age, mais sans le moindre intérêt. A l'imitation de l'Arioste, il interrompt constamment ses récits au moment où la curiosité est le plus excitée, et il les multiplie jusqu'à la confusion, sans qu'il paraisse entraîné par le sujet et la fantaisie. Nous l'avons lu d'un bout à l'autre sans qu'une seule octave nous ait laissé le désir de la relire.

Bernard Tasso se fit adulateur, faiblesse dont il cherche à s'excuser par l'exemple d'Arioste et son état de gêne (1); il est

(1) Il écrivait, le 12 juillet 1560, à Antoine Gallo : « J'envoie à Son Excellence deux cahiers (de l'*Amadis*), où sont les deux temples de la Renommée et de la Pudeur. Dans l'un, je loue l'empereur Charles-Quint, le roi son fils, plusieurs généraux illustres, tant morts que vivants, et d'autres personnages célèbres dans l'art militaire. Dans l'autre, je loue plusieurs princesses et dames italiennes; mais Dieu veuille pardonner à l'Arioste, qui, *en introduisant cet abus* dans les poëmes, *a obligé* à l'imiter quiconque écrira après lui! En effet,

vrai que Charles-Quint lui avait enlevé la subsistance de ses enfants, et que, faute de savoir se créer quelque profession honorable, il le flattait pour obtenir la restitution de ses biens (1).

Dans cette foule d'épopées érudites, faites à froid, par réminiscences et par imitation, comme on faisait des sonnets amoureux parce que Pétrarque avait joué l'amoureux, tous les personnages sont pervers ou vertueux ; mais leurs vertus ou leurs vices sont génériques, et n'ont pas ce mélange qui est dans notre pauvre humanité. L'art était devenu un véritable métier. On ne savait plus créer ; le moyen âge n'était plus compris, et la naïve contemplation de la nature n'avait pas encore été remplacée par cette finesse d'observation, par cette analyse du cœur humain, qui constitue la poésie des peuples cultivés.

Anguillara.

Nous citerons encore parmi ces littérateurs médiocres Anguillara, traducteur des *Métamorphoses* d'Ovide. Sa facilité d'expression, égale à celle du poëte latin, lui permit d'être prolixe et plus libre encore que l'original ; il n'en fit pas moins trente éditions dans le cours de ce siècle, et mourut de misère et de libertinage. 1570.

Quelques poëtes se hasardèrent à chanter les faits contemporains, comme François Montovano, dans le *Lautrec*, Leggiadro Galiani, dans la *Guerre de Parme*, Olivier de Vicence, dans l'*Allemande* ou la ligue de Smalkalde; mais on ne lit plus que les *Décennales* de Machiavel, à cause du nom de l'auteur.

Trissin. 1478-1550.

Jean-George Trissin, de Vicence, d'un esprit très-cultivé, voyant tout dégénérer en bouffonneries dans l'épopée comme sur la scène, conçut la pensée d'opposer à cette manie des sujets

bien qu'il ait imité Virgile, il dépasse, en cette partie du moins, les limites du jugement, entraîné par l'adulation qui, comme aujourd'hui, régnait alors plus que jamais dans le monde. Virgile toutefois, reconnaissant qu'il en résulterait de la satiété, ne mentionna que peu de noms dans son sixième chant ; mais, pour lui, il s'arrête sur ce sujet, et il veut en mentionner un si grand nombre qu'il engendre l'ennui. Et cependant *il est nécessaire* que nous, qui venons après lui, marchions sur les mêmes traces. Quant à moi, comme *il faut* que je parle de certaines personnes à cause de bienfaits reçus, de certaines autres par l'espérance que j'ai d'en recevoir, de quelques-unes par respect, de quelques autres en considération de leur mérite, *de plusieurs malgré moi*..., il me sera d'autant plus permis de croire qu'à cet égard je fatiguerai moins que l'Arioste. »

(1) Il écrivait, le 18 mai 1560, au cardinal Gallo : « Si la magnanimité du roi catholique, à qui j'ai dédié ce poëme, ne prend pas pitié de mes disgrâces, et ne fait pas, en récompense de mes nombreuses fatigues, restituer à mes enfants leur héritage maternel, et si l'on ne répare pas en partie les grands dommages que j'ai endurés, je me trouverai dans une extrême détresse. »

sérieux et patriotiques; il composa donc l'*Italie délivrée*. C'était une innovation, et pour le vers *sciolto* qu'il essayait le premier (1), et pour l'orthographe qu'il voulait faire adopter; mais la veine poétique n'était pas chez lui assez riche, sans compter qu'il voulait transplanter la simplicité grecque au milieu d'un siècle tout pompeux, dans une langue d'une nature bien différente. Sans parler de sa froideur constante, il manque toujours d'invention et de sensibilité; ignorant les convenances du style, il met des phrases prosaïques et plébéiennes dans la bouche de ses héros, de manière qu'on ne s'exprime pas autrement dans la *Sophonisbe* que dans les *Simillimi*, et que Junon tient le langage d'une marchande. Lorsqu'il vit qu'on laissait dans l'oubli sa prose mesurée, il attribua cette indifférence au caractère sérieux de son œuvre (2); mais en réalité il dut s'apercevoir que, *magistro Aristotele ac Homero duce*, pour employer ses expressions, on peut faire une très-pauvre épopée.

Il réussit mieux dans *Sophonisbe*, la première tragédie régulière de l'époque moderne, qu'il modela sur Sophocle, et dans laquelle le chœur remplit non-seulement l'intervalle entre les actes, mais joue encore le rôle moral. Le caractère de l'héroïne, que personne n'avait traité avant lui, offre un mélange convenable de réalité et d'idéal. Mais les couleurs sont pâles et uniformes; la simplicité grecque est portée à l'excès, et l'intrigue est nulle; les épanchements d'une douleur timide se multiplient outre mesure, et le style surtout manque de vigueur.

Rucellai fit pour la scène *Rosemonde* et *Oreste;* Alamanni, une *Antigone;* Martelli, une *Tullia;* puis les tragédies se multiplièrent, quand on eut adopté l'usage d'en représenter à l'entrée des princes. Peut-être l'*Horatia* de l'Arétin est-elle la meilleure tragédie de ce siècle. Des récits prolixes, un dialogue froid, des chœurs qui proclament une morale triviale, tels sont les défauts de ces pièces, façonnées sur le modèle classique.

Sans parler d'autres calques plus ou moins malheureux de

(1) C'est à lui qu'en revient le mérite, et non à Rucellai, qui lui écrivait, dans sa dédicace des *Abeilles* : « Vous fûtes le premier qui mîtes en lumière cette manière d'écrire en vers maternels affranchis de la rime. »

(2) *Sia maledetta l' ora e il giorno quando*
Presi la penna, e non cantai d'Orlando.

Que soient maudits le jour, et l'heure, et le moment,
Où la plume je pris et ne chantai Roland.

l'antiquité, nous nous bornerons à exprimer le regret que l'on ait passé si vite de la peinture des affections à celle des crimes. Spérone Spéroni, auteur de traités moraux vides et pesants, et l'un des adversaires du Tasse, fit dans ce genre la *Canace*, qui fut amèrement critiquée lorsqu'elle n'était encore que manuscrite. Les cinq discussions qu'il publia pour se défendre lui attirèrent de nouvelles attaques, suivies de ripostes qui firent alors grand bruit.

L'*Orbecche* de Cintio Giraldi, où l'on trouve un inceste, un parricide, un suicide et quelques meurtres secondaires, peut aller de pair avec toutes les inventions de l'école satanique. L'*Arcipranda* d'Antoine Decio l'égale sous ce rapport. Muzio Manfredi met aussi l'inceste sur la scène dans sa *Sémiramis*, et le moine Fuligni étale aux regards les tortures infligées à Bragadin par les Turcs.

Les Italiens eurent donc les premiers un théâtre régulier, mais sans rien de national et de spontané; leur enthousiasme pour les productions de l'antiquité ne permettait pas, à ceux qui auraient voulu faire usage de leurs propres forces, d'ouvrir de nouvelles routes à la littérature. Le modèle même qu'ils avaient choisi de préférence était mauvais; Sénèque, ce modèle, n'exerce son style diffus que sur des intrigues romanesques. Ludovic Dolce revint aux grands tragiques grecs, mais sans art ni profit. La tragédie a besoin du peuple, et le peuple restait exclu de la littérature comme de la politique.

Les profanations et la licence de Boccace révoltèrent Tullie d'Aragona, fille d'un cardinal, instruite et très-belle; « Il est étonnant, dit-elle, que les larrons même et les traîtres, qui pourtant se faisaient appeler chrétiens, aient pu entendre prononcer ce nom sans se signer de la croix sainte et sans se boucher les oreilles, comme à la chose la plus horrible et la plus scélérate qui puisse résonner aux oreilles humaines. » Elle déplorait les autres productions éhontées de ses contemporains, et voyait avec peine que les *Morgante*, les *Reine Ancroja*, les *Roland amoureux* et *furieux*, les *Beuve d'Anthona*, les *Leandra*, les *Mambrian*, « offrissent des choses lascives, déshonnêtes, si indignes, que non-seulement des religieuses, des demoiselles, des femmes mariées ou veuves, mais encore des filles publiques, ne sauraient les laisser voir chez elles. » Ayant donc reconnu par son propre exemple « de quel grand dommage est pour les jeunes âmes la discussion et plus encore la lecture des choses lascives et vi- Femmes.

laines, » elle écrivit le *Guérin dit le Pauvret*, dans l'intention « de louer Dieu seul, et avec la conviction d'avoir procuré au « monde un livre fait pour lui être très-agréable à tous égards. » Malheureusement on ne peut donner d'éloges qu'à sa bonne volonté.

Beaucoup d'autres dames se firent dans ce siècle une réputation littéraire, et se distinguèrent par leurs connaissances. Cassandre Fedele, remplie d'enthousiasme, de savoir et de piété, s'appliqua dès son enfance à des études élevées, sans rien perdre de la grâce et de la simplicité naturelles. Jamais elle ne porta ni or ni pierreries; jamais elle ne se montra en public que vêtue de blanc, et la tête couverte d'un voile. Admirée dans toute l'Italie, elle était vénérée des Vénitiens, qu'elle émerveillait par son érudition classique et théologique. Isabelle d'Aragon voulut l'attirer à Naples par de magnifiques promesses; mais le sénat ne consentit pas que la république fût privée d'un de ses plus beaux ornements. Jean Bellini fut chargé de reproduire ses traits lorsqu'elle atteignait à peine sa seizième année, c'est-à-dire dans un âge où, pour saisir avec vérité une physionomie presque enfantine et pourtant déjà vaguement inspirée, il fallait un pinceau dont la touche délicate et naturelle fût en harmonie avec le sujet.

Le sénat de Rome décerna à Tarquinia, petite-fille de François-Marie Molza, le titre de citoyenne et le surnom d'Unique, que le Tasse plaça en tête de son dialogue sur l'amour.

Olympie Marata composa des harangues, des lettres, des dialogues en latin et des poésies grecques. Ses opinions religieuses l'ayant forcée de quitter Ferrare avec son mari André Grunther, qui était protestant, l'université d'Heidelberg les invita à professer, lui la médecine, elle la langue grecque; mais elle mourut à l'âge de vingt-neuf ans.

Gaspara Stampa, de Padoue, fit des vers que lui inspirait son amour pour Collalto, guerrier peu sentimental, qui s'ennuya de ses doléances rimées.

Véronique Gambara, qui fut dans sa jeunesse l'amie de Bembo, et plus tard, durant neuf années, la femme de Gibert de Correggio, passa dans un chaste et studieux veuvage le reste de sa vie.

Victoire Colonna, fille du grand connétable Fabrice, cultiva la poésie avec plus de succès que ses émules. Fiancée à l'âge de quatre ans à Alphonse, marquis de Pescaire, qui avait le même âge, elle l'épousa à dix-sept; mais il mourut âgé de trente-cinq ans à la bataille de Pavie : pour adoucir sa douleur, elle chanta

les vertus de son époux, et se livra avec ferveur aux pratiques de la religion. Aimée de Michel-Ange, courtisée par l'élite des hommes du temps, elle conserva une réputation sans tache (1).

CHAPITRE XIII.

HISTORIENS, POLITIQUES. — SCIENCE DE LA GUERRE.

Au milieu de tant d'esprits frivoles et insouciants, il était impossible que les grands intérêts agités à cette époque ne trouvassent personne qui entreprit de les raconter dignement, de méditer sur la nature des événements et d'en rechercher les rapports mutuels.

La gloire d'avoir produit les meilleurs historiens revient encore à Florence. Jacques Nardi, qui s'était formé en traduisant Nardi. Tite-Live, écrivit, avec une connaissance complète des faits, les vicissitudes de cette république depuis 1492 jusqu'en 1531. Il prodigue les sentences, mais son style est châtié; il se montre, comme exilé, aussi hostile aux Médicis que Philippe Nerli, dont Nerli. le travail va six années plus loin, leur témoigne de bienveillance.

Bernard Segni, gentilhomme, raconta les faits des trois années 1558. pendant lesquelles Florence jouit de la liberté, pour montrer « quelles sont les mœurs des citoyens de Florence au milieu de la liberté, afin que ceux qui viendront ensuite ne comptent pas beaucoup sur la gloire et la douceur d'un gouvernement libre. » Écrivain correct, non élégant, il fait cause commune avec les modérés et Nicolas Capponi, son oncle, dont il écrivit la vie. Il continua son histoire jusqu'à la prise de Sienne; s'il ignore l'art d'enchainer les faits et de ménager les transitions, son âme est pleine de candeur comme son style. Benoit Varchi part de la Varchi. 1565. dernière proclamation de la liberté florentine, et s'arrête à l'élévation de Cosme. Il n'a pas été témoin des faits, comme ses deux prédécesseurs, mais il écrit d'après des documents neufs, et sur les renseignements que lui fournissait dans ses lettres J.-B.

(1) Nous pouvons ajouter encore Isabelle d'Este, Argentine Pallavicina, Blanche et Lucrèce Rangone, Françoise Trivulzia, Marie de Cardona, Portia Malvezzi, Angiola Sirena, Laure Batiferra, Laure Terracina, Silvia Bandinelli, Claire Matriani, etc.

Busini (1). Subventionné par les Médicis pour accomplir cette tâche, il ne sut ni dire ni taire assez pour les satisfaire, et l'on chercha à supprimer son livre. Quoique prolixe, inégal et dépourvu de l'art nécessaire pour bien choisir les circonstances, il se fait lire par son constant amour de la patrie. Comme il rapporte chaque détail, chaque discours, il nous fait vivre véritablement parmi les derniers citoyens libres; s'il ne dit pas par quels moyens la liberté fut abattue et remplacée par la paix, c'est-à-dire la servitude, il le laisse deviner.

Ammirato.

Bien que Scipion Ammirato de Lecce ait écrit, par l'ordre de Cosme Ier, une histoire de Florence depuis sa fondation jusqu'en 1574, ainsi que la généalogie des familles florentines, il ne montre pas non plus de servilité; il s'était proposé pour modèle Tacite, le moins imitable des anciens.

Bruto.

Le discours de don Vincent Borghini sur l'histoire florentine est hérissé d'érudition. Le Vénitien Jean-Michel Bruto accompagna en Pologne Étienne Bathori; il fut nommé à Prague historiographe de Rodolphe II, et il paraît être mort en Transylvanie. Afin de ne pas être tenté de se vendre, il s'habitua à une vie frugale; sous l'inspiration des exilés, il entreprit de venger les Florentins des calomnies adulatrices de Paul Jove, en dévoilant par quels moyens iniques les Médicis étaient parvenus à éteindre la liberté dans leur patrie. Comme il avait vu plusieurs contrées, il put s'élever à des considérations plus étendues que les pédants stipendiés, dont il corrige les adulations par le sentiment de haine dont il est animé.

Pitti.

Jacques Pitti nous offre le meilleur récit que nous ayons, à partir de 1494 jusqu'en 1529. Il compile souvent, mais avec un soin judicieux, les écrits de ceux qui l'ont précédé; il décerne aux Médicis ces louanges que bien peu avaient le courage de leur refuser; mais il n'aurait pas dû faire cette concession, lui qui avait fait l'apologie des Cappucci, donné des éloges au gouvernement de Florence du temps de Soderini, et réprouvé Machiavel, Guicciardini et les autres plumes vénales.

Guicciardini. 1482-1540.

Nous avons eu déjà l'occasion de révéler la conduite honteuse de François Guicciardini dans les affaires de sa patrie. Il s'était flatté de l'espoir de marier sa fille à Cosme de Médicis, le nouveau maître de Florence; mais, comme Vettore et les autres fauteurs de cette tyrannie, il fut payé de ses services par le mé-

(1) Ces lettres importantes ont été publiées à Pise par Rosini, en 1822.

pris, et peut-être par quelque chose de pire encore; aussi le dépit de l'ambition déçue et de l'orgueil humilié abreuva-t-il d'amertune ses derniers jours. Ce fut alors que, soit pour se justifier ou transmettre, à d'autres titres, son nom à la postérité, Guicciardini entreprit un ouvrage dont il s'était déjà occupé au milieu de tumulte des affaires, l'histoire de l'Italie à partir de l'invasion de Charles VIII.

Acteur dans les événements qu'il raconte, jurisconsulte, ambassadeur, guerrier, employé dans les gouvernements de la Romagne, lieutenant général de l'armée pontificale contre Charles-Quint, il possède les deux qualités nécessaires à un historien accompli, savoir observer et savoir dire. Habitué à sonder les cœurs, et versé dans la pratique des manœuvres honteuses, il voit de loin et fait une application judicieuse des observations générales. Riche de confidences qu'il a puisées dans des relations intimes, et de ses propres jugements, il trace un tableau exact de la politique et de la société : tableau horrible, où l'on ne reconnait jamais ni vertu, ni religion, ni conscience, mais toujours l'ambition, l'intérêt, le calcul ou l'envie.

On trouverait difficilement un autre écrivain moderne qui se rapproche autant des anciens par la magnificence de l'exposition, la majesté constante du style et la vivacité des descriptions; mais l'imitation évidente de l'antiquité le fait tomber parfois dans la rhétorique. Il écrivait d'abord les faits, se réservant d'insérer ensuite dans le corps du récit ces discours finis avec tant d'art, mais que personne ne lit; c'est pourquoi l'on en trouve si peu, et à peine esquissés, dans les quatre derniers livres, tandis qu'ils surabondent dans les cinq premiers, où ils sont soigneusement élaborés. L'imitation le porte souvent à employer non-seulement des expressions et des phrases obscures, mais encore des sentiments qui sont aujourd'hui incompréhensibles ou ridicules (1). D'un autre côté, il donne de l'importance à des choses frivoles, et glisse sur celles qui sont graves. Dans les périodes, la matière surabonde à ce point, qu'un éditeur moderne a eu la plus grande peine à les démêler d'une façon quelconque. Nous ne voulons pas encourager les écrivains de nos jours à dé-

(1) Il dit, par exemple, au commencement du quatorzième livre : « Il semblait qu'après avoir été environ trois ans en paix, elle (l'Italie) eût contre elle le ciel, son destin, et la fortune ou envieuse de sa tranquillité, ou craignant (si elle se reposait plus longtemps) qu'elle ne recouvrât son ancienne félicité. »

pecer l'histoire en feuilletons; mais la prolixité continuelle de Guicciardini nuit certainement à la rapidité du récit (1). Toutefois le plus grand historien de l'Italie peut nous apprendre beaucoup de choses, et d'abord celle-ci, que tout l'art du rhéteur ne suffit pas pour déguiser l'iniquité des princes ou la bassesse des auteurs.

On voit déjà qu'il ne s'agit plus d'historiens à lire pour les faits plutôt que pour eux-mêmes, comme il y en avait dans les siècles précédents, et même encore hors de l'Italie. Ce sont de véritables lettrés, qui travaillent avec soin; d'autres firent de l'art leur unique
Giambullari. 1555. objet, comme le Florentin Pierre-François Giambullari, cet écrivain qui retraça, dans un langage correct, les faits généraux de l'Europe, à partir du neuvième siècle, et qui est si cher aux écoles où l'on isole volontiers les mots de la pensée.

La charge d'historiographe de la république de Venise fut créée pour Sabellico, écrivain aussi médiocre que vénal; on la donna
Navagéro. 1529. ensuite à André Navagéro, qui continua le récit de Sabellico jusqu'en 1498; n'ayant pu le terminer, il voulut qu'il fût brûlé. Quoi qu'il en soit, la traduction italienne, vraie ou supposée, qui existe, est une des histoires qui ont le plus de mérite. Pierre Morosini entreprit de refaire en italien ce travail et celui de Pierre Giustiniani, qui écrivit en latin l'histoire jusqu'en 1555, pour la continuer ensuite jusqu'en 1575. Il arrive jusqu'à l'année 1486, époque à laquelle commence Bembo; mais, comme les sources ne sont pas indiquées, ces histoires méritent moins de créance.

Paruta. 1598. Paul Paruta, auteur de la *Guerre de Chypre*, raconte en italien les faits qui se sont passés de 1513 à 1552. Versé dans les affaires et les intrigues publiques, il écrivit des *Discours politiques*, avec des idées qui n'ont rien de vulgaire, sur la grandeur et la décadence de Rome. Le chapitre intitulé : *Si les forces des ligues sont bien aptes à faire de grandes entreprises*, mérite une attention particulière.

Sanuto. 1466-1531. Marin Sanuto, historien et homme d'État habile, nota jour par jour, depuis 1495 jusqu'en 1531, tout ce qui arrivait dans la répu-

(1) Traiano Boccalini introduit, dans ses spirituels *Ragguagli del Parnasso*, un Spartiate qui, pour avoir exprimé en trois mots ce qu'il pouvait dire en deux, est condamné à lire Guicciardini. Après en avoir parcouru quelques pages, il vient demander en grâce d'être envoyé aux galères, plutôt que de subir un pareil supplice.

blique, et « ce qui advint en Italie, et par suite dans tout le monde, sous forme de journal, en l'honneur de ma patrie vénitienne, et non pour un salaire donné par la république, comme en ont d'autres qui cependant n'écrivent rien ou fort peu. » Il s'appuya sur des documents publics et particuliers, et raconta les événements qui lui étaient personnels, événements qui tiraient leur importance de sa participation à la souveraineté comme citoyen. Le conseil des Dix autorisa Sanuto à consulter les archives, « et ces lettres qui transmettent les nouvelles de diverses parties du monde, à mesure qu'elles viendront, de jour en jour, des orateurs ou des recteurs de la république, après qu'on les aura lues dans Pregadi, et lorsqu'il n'aura pas été recommandé particulièrement de les tenir secrètes, afin que ledit journal puisse être rédigé avec certitude (1). Ses *Vies des doges* sont imprimées ; mais cinquante-huit gros volumes in-folio de ses manuscrits, qu'il avait laissés au conseil des Dix comme seul patrimoine d'une famille dogale, souveraine de Naxos et d'autres îles de l'Archipel, sont enfouis dans la bibliothèque de Vienne (2). Sanuto resta constamment dans l'opposition ; mais son désir de conserver les anciennes institutions de sa patrie lui faisait repousser les améliorations que le siècle réclamait.

Les annales de Gênes furent écrites en italien, sans art, mais avec beaucoup de vérité, puisqu'elles n'étaient pas destinées à la publicité, par Augustin Giustiniani. Hubert Foglietta, latiniste pur et châtié, se montre toujours plein de vivacité dans ses deux livres *de la République de Gênes*, où il déclame contre la noblesse ; ce qui le fit exiler. Accueilli à Rome par Hippolyte d'Este, il écrivit, toutefois sans documents, les *Éloges des Génois* et l'histoire de sa patrie jusqu'en 1527. L'histoire de Bonfadio en cinq livres, de 1528 à 1550, est classique ; elle offre un tableau fidèle des agitations de cette république, dont on a pu dire avec vérité que ses historiens valaient mieux que son histoire. La première histoire complète, en trente-trois livres, fut publiée à Anvers, en 1519, par Pierre Bizaro de Sassoferrato ; outre qu'elle est composée de seconde main, elle a le tort d'isoler les faits intérieurs de ceux du dehors.

Giustiniani.

Foglietta.

Bonfadio.

Sassoferrato.

(1) Ce fait semble réfuter la défiance ombrageuse imputée au gouvernement vénitien. La même offre fut faite à Bembo, qui se contenta de demander à consulter ces journaux.

(2) Voy. Rawdon Brown, *Ragguagli sulla vita e le opere di Marin Sanuto, detto Juniore, veneto patrizio*, etc. ; Venise, 1838.

Benvenuto San Giorgio. Benvenuto de Saint-George, comte de Blandrate, fit en latin une histoire très-exacte du Montferrat ; il mit à contribution les archives, qu'il pouvait consulter à son gré.

Costanzo. L'histoire de Naples en vingt livres, de 1250 à 1489, par Ange de Costanzo, est d'un style clair, mais languissant, monotone et sans profondeur ; elle a le mérite de citer les documents.

Porzio. Camille Porzio a retracé la conjuration des barons contre Ferdinand I[er], qui forme un épisode estimé. Jean-Baptiste Adriani a écrit l'histoire de toute l'Italie, de 1536 à 1574.

Paul Jove. Paul Jove de Côme, évêque de Nocera, dessina largement dans un latin élégant, sinon très-pur, le tableau des temps où il vécut, c'est-à-dire de 1494 à 1544. Sa position lui permit de connaître beaucoup de faits ignorés de la plupart des autres ; mais ce sont précisément ceux qui inspirent le moins de confiance en lui ; en effet, vénal à l'excès, il ne sait faire que des panégyriques ou des diatribes. Il croit peu à la générosité, et cherche à justifier les mauvaises actions de ses héros. L'évêque de Pavie tombe assassiné, et il invective contre lui pour disculper le duc d'Urbin ; Gonzalve de Cordoue trahit César Borgia, et Paul Jove l'excuse. Comme on l'avertissait une fois qu'il avait rapporté un fait faux : *Laissez faire,* répondit-il, *d'ici à trois cents ans tout sera vrai.* Les trois cents ans se sont écoulés, et ce laurier qui croît au milieu des contradictions des forts et des larmes de ceux qui souffrent, lui a été arraché (1).

Son frère Benoît a laissé une histoire passable de Côme ; Jean-Baptiste Pigna, de Ferrare, celle des princes d'Este ; Polydore Virgile, d'Urbin, celle d'Angleterre, qu'il entreprit par l'ordre de Henri VII, ouvrage aussi pitoyable que son traité *de Inventoribus rerum.* Paul Emili, de Vérone, fit pour Louis XII l'histoire de France jusqu'en 1489 ; il mit un certain ordre dans les faits anciens, autant du moins que le permettait la critique à cette époque, et son travail, pendant quelque temps, fournit les meilleurs documents.

Paul Emili.

Luc Contile. Luc Contile, historien soigneux et clair, quoique assez peu hardi, s'éleva, en écrivant sur les devises et les armoiries, à quelques vues générales. Il courtisa la marquise del Vasto et Victoire Colonna ; son poëme de la *Nice,* qu'il dédia à cette

(1) Charles-Quint, tout en ambitionnant leurs louanges, appelait Jove et Sleidan *ses deux menteurs*, l'un disant trop de bien de lui, l'autre trop de mal.

dernière, n'est rien moins que chaste; il compare sa vertu à la toison d'or et aux pommes d'or des Hespérides, gardée, non par le dragon, mais par ses beaux yeux, dont Jason seul ou Hercule pourrait braver le regard redoutable. Valérien Pierio écrivit sur les hiéroglyphes comme on pouvait le faire alors, sur les antiquités de Bellune et l'infortune des gens de lettres.

Jean Guidiccioni, de Viareggio, évêque de Fossombrone, homme excellent et sincère, animé de sentiments chrétiens et tout à la fois patriotiques, accompagna Charles-Quint en Afrique comme nonce du pape; il a laissé dans ses lettres, qui vont de 1480 à 1551, des notes précieuses sur les affaires de ce temps. Il reste dans ce genre beaucoup de relations d'ambassadeurs, de ceux de Venise surtout, qui offrent, outre des renseignements statistiques, des préceptes et des applications de politique et d'économie.

Nous ne ferons pas mention des historiens particuliers, qui ont écrit sur un fait isolé, ou sur telle ou telle ville; d'ailleurs il nous serait impossible d'en signaler un qui se soit frayé une voie nouvelle, ou qui ait laissé sur l'ancienne des traces puissantes. Tous attendent un génie supérieur qui les emploie, comme matériaux, pour édifier une histoire d'Italie. Ils rapportent rarement les documents, et n'ont pas assez de critique pour faire un choix; ils se passionnent, en outre, pour un pays ou pour un homme; en général, ils n'affectionnent pas l'anecdote autant que les écrivains du siècle précédent, parce que la vie publique est bien moindre dans celui-ci. Les historiens qui ont écrit en latin, toujours préoccupés de la forme, sont inférieurs; ils travestissent l'histoire et la dépouillent de ces détails qui en font le caractère.

L'histoire avait un grand pas à faire; il lui restait à passer des impressions individuelles et des faits détachés à l'action générale, des hommes isolés aux forces politiques, à l'accord des éléments sociaux. Elle fut dirigée dans cette voie par Nicolas Machiavel, qui, dans le tableau dont il fit précéder ses *Histoires florentines*, tout incomplet et défectueux qu'il est, porte ses regards sur les causes lointaines des événements, et néglige les détails peu importants pour s'arrêter sur les points culminants. Observateur peu profond, mais riche de sens pratique pour apprécier l'utilité des faits, homme d'État actif et spéculatif, grand diplomate et grand écrivain, il ne donne pas une importance proportionnée à tous les éléments de la vie sociale; c'est à peine si

Machiavel.

1469-1527.

les beaux-arts et la littérature, cette gloire de sa patrie, appa-raissent au milieu du choc des armes et des intrigues des cabinets. La clarté, la brièveté, la puissance, sont les qualités constantes de son style : mérites d'autant plus louables qu'ils étaient plus rares de son temps. Du reste, il procède sans art, sans réminiscences classiques, si bien qu'on suppose qu'il ignorait le latin ; ses périodes même, comme il ne vise qu'à la force, sont le plus souvent boiteuses.

Comme poëte, outre ses comédies, où il montra combien le goût national pouvait s'améliorer, Machiavel composa les *Décennales*, misérable imitation de Dante, dans lesquelles il raconte les événements contemporains. Dans l'*Ane d'or*, qui ne rappelle que par le titre la spirituelle satire de Lucien, il feint de s'être égaré dans une forêt où une dame le sauve de la fureur des monstres, et le conduit dans une ménagerie d'animaux allégoriques.

Ses *Discours sur les Décades de Tite-Live* ne sont l'œuvre ni d'un critique ni d'un historien. Il n'examine pas la certitude des faits. Loin de dévoiler les mystères du gouvernement romain, il ne les soupçonne même pas ; il se borne à prendre des passages de son auteur, comme le faisaient alors les prédicateurs, et part de ce texte pour discourir sur des matières diverses. Il ne faut donc pas y chercher l'histoire ancienne, mais bien des applications continuelles, ainsi que la connaissance des hommes et de la société. Il ne court pas, comme Montesquieu, après les effets et les antithèses, pour soutenir des propositions capricieuses à l'aide de documents choisis au hasard ou à dessein ; mais il se montre convaincu par sa propre expérience, et très-indifférent à l'opinion des hommes sur sa véracité. Pour lui, réussir est la gloire unique ; le meilleur instrument, la force, qu'elle soit celle de Sparte pour conserver, ou celle de Rome pour conquérir. Il nie le droit, il nie le Christ pour lui substituer une espèce de religion astrologique ; il nie le progrès, mais il pense que, « si l'on veut qu'une secte ou une république puisse vivre longtemps, il est nécessaire de la ramener souvent vers son principe (1). » Selon lui, l'humanité parcourt un cercle inévitable du bien au mal et du mal au bien (2) ; dans les institu-

(1) *Deche*, III, I. Voy. ce que nous avons dit à son sujet, t. I, p. 12, et t. VII, p. 16.

(2) « Les sociétés ont coutume, dans les changements qu'elles opèrent, de

tions politiques, elle va de la monarchie à l'aristocratie, et de celle-ci à la démocratie, jusqu'au moment où l'anarchie ramène la nécessité du pouvoir monarchique.

Né à Florence, d'un sang illustre, il fut nommé, quatre ans après son entrée aux affaires, secrétaire des Dix de la guerre; il resta quatorze ans dans ce poste, qui ne lui fut enlevé que lorsqu'on changea la seigneurie. Les Médicis, après leur avénement, le firent emprisonner sur un soupçon, puis appliquer à la torture; il résista au bourreau, mais non aux caresses du prince, qu'il traita de *bon père*, et auquel il adressa de sa prison des vers suppliants et des excuses (1). La république rétablie, il fut laissé à l'écart, comme partisan des Médicis. Lorsque ces derniers revinrent, il fit agir des amis et des femmes pour obtenir un emploi, mais sans succès; alors, il se plaignit et il gémit, sans savoir s'accommoder à la fortune et garder sa dignité. Il était connu par son caractère bizarre et ses opinions singulières (2); il vécut toujours dans la débauche, le coryphée des amis de la joie, amoureux à cinquante ans (3), et fit de

passer de l'ordre au désordre, et de revenir ensuite du désordre à l'ordre. En effet, la nature ne permettant pas aux choses mondaines de s'arrêter, lorsqu'elles arrivent à la dernière perfection, comme elles n'ont plus à monter, il faut qu'elles redescendent; de même, lorsqu'elles sont une fois descendues, et parvenues au plus bas par les désordres, il faut qu'elles remontent; c'est ainsi que toujours du bien on descend au mal et que du mal on monte au bien. » *Storie*, livre V.

Le roi qui contribua au partage de la Pologne réfutait le *Prince* dans son *Anti-Machiavel*, et disait : *Le* Prince *de Machiavel est, en fait de morale, ce qu'est l'ouvrage de Spinosa en matière de foi. Spinosa sapait les fondements de la foi, et ne tendait pas moins qu'à renverser l'édifice de la religion; Machiavel corrompit la politique, et entreprit de détruire les préceptes de la saine morale. Les erreurs de l'un n'étaient que des erreurs de spéculation; celles de l'autre regardaient la pratique.* Napoléon disait : *Tacite a fait des romans, Gibbon est un déclamateur; il n'y a que Machiavel qui se fasse lire.* (De Pradt, *Ambassade en Pologne.*) Quand Napoléon n'était plus à la mode, on publia le *Machiavel commenté par Bonaparte.* Paris, 1816.

(1) Ils ont été publiés pour la première fois par Artaud, *Machiavel, son génie et ses erreurs.* Paris, 1825.

(2) François Guicciardini lui écrit : « Comme vous avez toujours été, *ut plurimum*, d'une opinion extravagante, en opposition avec celle du plus grand nombre, inventeur de choses nouvelles et insolites, je pense... » 18 mai 1521.

(3) Il écrivait à Vettori, le 31 janvier 1514, en lui envoyant un sonnet amoureux : « Je ne saurais répondre à votre dernière lettre par des paroles qui me paraissent plus à propos que ce sonnet, où vous verrez combien ce fripon d'Amour a déployé d'adresse pour m'enchaîner. Or, les chaînes dont il m'a lié

sales comédies. On lui écrivait de Florence : *A présent que vous n'y êtes pas, il n'est plus question de jeu, de tavernes, ni de quelques autres petites choses.*

Au milieu de cette existence de plaisir, il émettait des jugements pleins de finesse sur les conditions de l'Italie d'alors ; il se rendait aux assemblées de l'une des nombreuses confréries dévotes de Florence, prononçait un sermon sur le texte, *De profundis*, et concluait en invitant ses auditeurs à faire pénitence ; « à imiter « saint François et saint Jérôme, dont l'un se roulait sur des ronces, « et l'autre se déchirait la poitrine avec un caillou, pour ré- « primer la chair et l'empêcher de les faire succomber aux mau- « vaises tentations... Mais nous sommes abusés par les désirs « libidineux, entourés d'erreurs, enveloppés dans les liens du « péché, et nous nous trouvons entre les mains du démon ; il con- « vient donc, pour nous en tirer, de recourir à la pénitence, et de « nous écrier avec David : *Miserere mei, Deus*, et de pleurer amè- « rement avec saint Pierre. »

C'était peut-être au moment où il venait de prêcher de la sorte, qu'il allait donner une sérénade à sa belle, et chanter :

Ouvre pour ton amant ces portes inhumaines...
Dépose cet orgueil dont s'arment tes appas ;
De Vénus, de sa cour suis les lois souveraines...
Montre de la pitié, pitié tu trouveras (1).

Ce fut toujours dans l'intention de se frayer la route aux honneurs, et de se concilier Julien de Médicis, qu'il écrivit le traité

sont si fortes, que je désespère tout à fait de ma liberté. Je ne sais même comment je ferai pour me dégager jamais ; car, dût le sort ou toute autre combinaison humaine m'ouvrir quelque sentier pour m'échapper par aventure, je ne voudrais pas y entrer : tant ces chaînes me semblent tantôt douces, tantôt légères, tantôt pesantes ! Il en résulte un mélange d'idées tel, que j'estime ne pouvoir vivre content que sous cette condition d'existence. Je regrette que vous ne soyez pas présent pour vous railler tantôt de mes pleurs, tantôt de mes rires ; tout le plaisir que vous en auriez est éprouvé par notre ami Donato, qui, avec cette amie dont je vous ai déjà entretenu, est l'unique port et le refuge de ma pauvre nef, restée sans timon et sans voiles, par la tempête continuelle qui l'a poursuivie. Il y a moins de deux jours qu'il m'arriva de pouvoir dire, comme Phébus à Daphné, etc., etc. » Ses lettres de janvier et février 1513 sont si dévergondées, que c'est déjà trop que de les mentionner.

(1) *Apri all' amante le serrate porte...*
Pon giù quella superbia che tu hai ;
Segui il regno di Venere e la corte...
Usa pietà, e pietà troverai.

du *Prince* (1), destiné à lui indiquer par quels moyens on peut conserver un pouvoir nouveau ; puis, lorsque Julien eut résigné

(1) La lettre que nous donnons ici met à néant les conjectures bizarres dont on s'est avisé sur l'origine et le but de ce livre.

« Je me tiens à la campagne, et, depuis mes dernières affaires, je n'ai pas passé, en les réunissant toutes, vingt jours à Florence. Jusqu'à présent, j'ai fait moi-même la chasse aux grives, et me lève pour cela avant le jour. Je préparais les gluaux, et je m'en allais chargé d'une masse de filets, si bien qu'on m'aurait pris pour Géta, quand il revenait du port avec les livres d'Amphitryon. Je prenais deux grives au moins, et sept au plus. J'ai passé ainsi tout septembre; puis cette récréation, tout insipide et étrange qu'elle est, m'a manqué à mon grand déplaisir. Je vous dirai quelle est ma vie depuis lors. Je me lève avec le soleil, et je vais dans un bois à moi, que je fais couper ; j'y reste deux heures à revoir le travail de la veille, et à passer le temps avec ces bûcherons qui ont toujours maille à partir, soit entre eux, soit avec leurs voisins. Quand j'ai quitté le bois, je m'en vais à une source et, de là, au lieu préparé pour la chasse des oiseaux, avec un livre sous le bras, soit Dante, soit Pétrarque, ou l'un de ces poëtes du second ordre, comme Tibulle, Ovide et autres semblables. Je lis ces passions amoureuses; leurs amours me rappellent les miennes, et je me complais un moment dans ces pensées.

« Je me rends ensuite sur la route, dans l'hôtellerie; je cause avec ceux qui passent, je m'informe des nouvelles de leur pays, j'entends diverses choses, et je prends note des différents goûts, des différentes fantaisies des hommes. Vient alors l'heure du dîner, où je mange avec ma compagnie les mets que comportent ma pauvre maison des champs et mon très-mince patrimoine. Le repas terminé, je retourne dans l'hôtellerie. J'y trouve d'ordinaire l'hôtelier, un boucher, un meunier, deux boulangers. Je m'encanaille toute la journée avec eux à jouer au tricon, au tric-trac, ce qui fait naître mille querelles et mille colères avec accompagnement d'injures; car le plus souvent on se dispute pour un sou, et l'on nous entend crier au moins de San-Casciano. En me vautrant ainsi dans cette bassesse, j'empêche mon cerveau de moisir, et je livre carrière à la malignité de mon sort, content qu'il me foule aux pieds sur cette route, pour voir s'il finira par en avoir honte.

« Le soir arrivé, je m'en retourne au logis, et j'entre dans mon cabinet; je me dépouille, sur le seuil, de cette casaque de paysan pleine de fange et d'ordure, et je passe des vêtements splendides et curieux ; puis, vêtu d'une manière décente, j'entre dans les vieilles cours des anciens hommes; accueilli d'eux avec bienveillance, je me repais de cette nourriture qui *solum* est la mienne et pour laquelle je suis né. Je n'ai pas honte de m'entretenir avec eux, de leur demander la raison de leurs actions, et ils me répondent courtoisement. Durant quatre heures de temps, je ne ressens aucun ennui, j'oublie tout chagrin, je ne crains pas la pauvreté, je ne m'effraye pas de la mort, je me transporte entièrement en eux. Comme Dante a dit que *la science ne s'acquiert qu'en retenant ce qu'on a entendu,* j'ai noté ce qui m'a paru remarquable dans leur conversation, et j'en ai composé un opuscule *de Principatibus*, où je m'enfonce autant que je le puis dans les considérations de ce sujet, en discutant ce que c'est que la principauté, combien il y en a d'espèces, comment elles s'acquièrent, comment elles se maintiennent, pourquoi elles se perdent; si jamais quelqu'une

l'autorité, il se tourna vers Laurent, qu'il accabla de protestations de dévouement, mais non pas sans lui demander des secours (1).

Son livre est dicté par une sagesse toute païenne, pleine d'égoïsme, d'une logique inexorable et fondée sur le droit rigoureux. Le tyran doit avoir sans cesse à la bouche les mots de justice, de loyauté, de clémence, de religion, mais ne pas s'inquiéter de leur donner un démenti toutes les fois que son intérêt l'exige. Les cruautés sont nécessaires dans un gouvernement nouveau, et il faut plutôt se faire craindre que se faire aimer quand on peut obtenir l'un et l'autre. Le but du gouvernement est de durer, et cela n'est possible qu'à l'aide de

de mes fantaisies vous a plu, celle-là ne devrait pas vous déplaire. Cet opuscule devrait aussi être bien accueilli d'un prince, et surtout d'un prince nouveau; je l'adresse donc à la magnificence de Julien. Philippe Casavecchia l'a vu; il pourra vous rendre compte de la chose en elle-même et des entretiens que j'ai eus avec lui; je continue néanmoins d'y ajouter et de le polir.

« J'ai causé avec Philippe au sujet de ce petit travail, pour savoir s'il était bon de le donner, ou non, et, dans le cas de l'affirmative, s'il convenait que je le portasse ou si je devais l'envoyer. En ne le donnant pas directement, je craignais de ne pas être seulement lu par Julien, et que cet Ardinghelli ne voulût se faire honneur lui-même de mon dernier ouvrage. Or, je suis poussé à le donner, par la nécessité de me tirer d'affaires; car je me mine, et je ne saurais rester longtemps ainsi sans devenir méprisable par ma pauvreté. J'aurais ensuite le désir que ces seigneurs de Médicis commençassent à m'employer, quand même je devrais débuter par tourner une meule, attendu que, si je ne me les conciliais pas, j'aurais ensuite à le regretter. Une fois qu'ils auraient lu cet écrit, ils verraient que je n'ai pas passé à dormir ni à jouer les quinze années que j'ai étudié l'art des hommes d'État; chacun devrait avoir à cœur de se servir de quelqu'un riche d'une expérience acquise aux dépens d'autrui. Quant à ma fidélité, on n'en devrait pas douter, attendu qu'ayant toujours observé la foi, je ne saurais apprendre aujourd'hui à y manquer. Celui qui a été fidèle et homme de bien pendant quarante-trois ans que j'ai, ne doit pas pouvoir changer de nature. Or, pour attester ma foi et mon honnêteté, j'ai ma pauvreté.

« Je désirerais que vous m'écrivissiez ce que vous pensez sur ce sujet, et je me recommande à vous. *Sis felix*.

« *Die* 10 *decembris* 1513.

« NICOLAS MACHIAVELLI. »

(1) « Que Votre Magnificence accepte ce léger don avec autant de bienveillance que j'ai d'empressement à le lui envoyer. Si ce livre est considéré et lu soigneusement, elle y reconnaîtra mon extrême désir de la voir parvenir à cette grandeur que la fortune et ses qualités lui promettent. Et si Votre Magnificence daigne, du comble de son élévation, *diriger quelquefois ses regards sur ces basses régions*, elle reconnaîtra combien je supporte, sans l'avoir mérité, une grande et continuelle malignité de fortune. »

rigueurs, « attendu que les hommes sont généralement ingrats, faux, turbulents, d'où il suit qu'il faut les contenir par la peur du châtiment. » Il désapprouve qu'on passe de l'humilité à l'orgueil, de la compassion à la rigueur, quand on le fait *sans les gradations convenables* (1). Il suffit de demander à quelqu'un ses armes, sans lui dire : *Je veux m'en servir pour te tuer;* « car tu peux, lorsque tu as ses armes en ton pouvoir, satisfaire ton désir (2).

Tout cela est exposé avec la froideur d'un algébriste, ou d'un général qui calcule combien de mille hommes il lui faut pour emporter une position donnée. Il dit que César Borgia fit « toutes les choses qui devaient être faites par un homme prudent et habile, pour s'enraciner dans les États que lui avaient acquis les armes et la fortune des autres ; » il termine en disant : *Après avoir réuni toutes ces actions du duc, je ne saurai le blâmer; il me semble, au contraire, qu'il doit être proposé pour modèle à tous ceux qui, par fortune et avec les armes des autres, sont arrivés au pouvoir* (3).

Ceux qui ont imaginé qu'il avait écrit pour faire haïr aux peuples l'autorité d'un seul en montrant combien elle fait couler de sang et de larmes, ou, comme le fit Sunderland avec Jacques II, pour que les excès des Médicis finissent par convertir la patience en fureur, ont écouté plutôt le sentiment humain que la vérité des choses et leur accord. Machiavel ne cesse de conseiller aux tyrans de s'abstenir de toutes les mesures qui peuvent irriter inutilement; du reste, il se montre partout ce qu'il est dans le *Prince*. Dans ses *Discours*, où souvent il se réfère à ce livre (4), il enseigne ouvertement que l'idée de la justice a pour origine cette expérience des hommes que le bien tourne à l'avantage de celui qui le fait, et le mal à son détriment (5); que les hommes

(1) *Prince*, I, 41.
(2) *Id.*, I, 44.
(3) *Id.*, VII.
(4) *Décades*, III, 42, 9, etc.
(5) « De là naquit la connaissance des choses honnêtes et bonnes, différentes de celles qui sont pernicieuses et criminelles, parce qu'on vit que, si quelqu'un nuisait à son bienfaiteur, il en résultait haine pour l'un et compassion pour l'autre parmi les hommes; que ceux-ci blâmaient les ingrats et honoraient ceux qui avaient été reconnaissants, pensant aussi que les mêmes injures pouvaient leur être faites. Afin d'éviter un semblable mal, ils se décidèrent à faire des lois, à ordonner des punitions pour ceux qui contreviendraient, et de là vint la connaissance de la justice. » *Décades*, I, 2.

ne sont entraînés au bien que par nécessité. Il proclame cette maxime des terroristes de 93 (1), que « dans les exécutions il n'y a aucun péril, parce que celui qui est mort ne peut songer à se venger. » Selon lui, Romulus n'est pas blâmable d'avoir tué Tatius et son frère Rémus.

Il raconte les trahisons avec une indifférence qui ressemble à de la complicité, et, dans son ambassade au duc de Valentinois, il dit : *Je ne saurais donner de meilleurs préceptes à un prince nouveau que l'exemple des actions du duc* (2). Dans la *Vie de Castruccio*, roman historique, arrangé non d'après les temps du héros, mais d'après ceux de l'auteur, il fait remarquer que ce chef « ne chercha jamais à vaincre par la force quand il pouvait réussir par la fraude, parce que, disait-il, c'est le succès et non le moyen qui procure la gloire; » il croit que les *actions habiles* (*virtuose*) de Castruccio, ses *grandes qualités* peuvent être d'un *très-grand exemple*. Partout il montre une indifférence profonde pour les victimes et de la sympathie pour le succès, quels qu'en soient les moyens. La trahison n'est un mal que si elle ne réussit pas. On doit éviter les conjurations, parce que le plus souvent elles aggravent le mal ; il vaut mieux se repentir de ne pas avoir fait que de se repentir d'avoir fait. Il reproche aux Florentins de ne pas avoir détruit, en 1502, la rebelle Arezzo et toute la vallée de la Chiana, parce que, « lorsqu'une ville tout entière se rend coupable envers un État, un prince n'a pas de meilleur remède, pour l'exemple des autres et sa propre sûreté, que de l'éteindre; » autrement, « il est tenu pour ignorant et pour lâche (3). « Lorsqu'il s'agit du salut de la patrie, il ne faut s'arrêter à aucune considération de juste ou d'injuste, d'humanité ou de cruauté, de louable ou d'ignominieux (4).

En effet, cela est nécessaire si l'on veut constituer un État conquérant, non lorsqu'il s'agit, comme chez les modernes, de former un peuple laborieux qui ne protége pas les injustices, mais sa propre indépendance, le travail, les progrès, la liberté de chacun.

Dans le siècle précédent, on avait commencé à répandre cette

(1) *Décades*, III, 6.

(2) On trouve aussi ces mots dans ses *Lettres familières*, XL : « Le duc de Valentinois, dont j'imiterais constamment les œuvres si j'étais prince nouveau... »

(3) *Décades*, II, 25.

(4) *Ibid.*, III, 41.

maxime désastreuse, que les choses de l'État ne se règlent pas selon les lois de la morale ordinaire et les principes du droit particulier. Dès lors, une fois l'autorité spirituelle et les vérités de la foi affaiblies, la somnolence de la conscience publique préparait le despotisme. Machiavel formula ces théorèmes, et supposer dans le *Prince* une intention contraire à l'intention apparente, est aussi raisonnable que de voir une ironie dans Aristote lorsqu'il soutient la justice de l'esclavage. Cette dure condition de l'homme semblait chose aussi naturelle en Grèce que la trahison et la perfidie au temps de Machiavel. La politique n'était pas la science des droits des princes; elle s'appuyait sur les faits, sur l'expérience, ou plutôt c'était l'art de dominer, honnêtement ou non, de se maintenir à tout prix. L'habileté du chef d'un État ne consistait pas à affronter le péril, mais à détruire son ennemi, à persévérer dans ses haines et à les dissimuler, à faire exprimer au visage le contraire des sentiments du cœur, et à voiler de douces paroles les desseins les plus atroces.

Ce n'était pas seulement en Italie que l'on pensait et que l'on agissait ainsi. Si Léon X donnait un sauf-conduit au cardinal Petrucci pour le faire arrêter et tuer à son arrivée, et si César Borgia surprenait sous la garantie de traités de paix les petits tyrans de la Romagne, on voyait Charles-Quint s'engager à céder le Milanais, et puis s'y refuser; François I[er] renoncer à la Bourgogne, et puis la conserver, sans compter qu'il recevait de plusieurs le conseil de s'assurer de la personne de l'empereur lors de son passage en France. Le grand Gonzalve jurait sur l'hostie de laisser le duc de Calabre se retirer où il voudrait, et puis le gardait prisonnier; il appelait le duc de Valentinois, et puis l'envoyait captif en Espagne; Ferdinand le Catholique invitait le grand capitaine à se rendre à Madrid, sous prétexte d'honneurs à lui conférer, et le retenait loin du théâtre de sa gloire. Informé que Louis XII se plaignait d'avoir été trompé deux fois par lui, il s'écriait : *Il en a par Dieu bien menti, le coquin ! je l'ai trompé plus de dix fois.* Les Suisses désertaient au moment décisif; le cardinal de Sion livrait au pillage les Brescians, qu'il avait poussés lui-même à se déclarer contre la France; la France et l'Espagne trahissaient leurs alliés dans leurs traités de paix. Entre pareilles gens, la politique ne saurait enseigner que le moyen d'obvier à l'astuce, et de prévenir un assassinat par l'assassinat.

Machiavel se borne à exposer ces pratiques comme des choses

naturelles, sans y mettre de passion ; dans son froid calcul des moyens et du but, il ne donne pas le mal comme bien, mais comme utile (1). L'utile doit-il être préféré au bien? question de moines, répondit-il. Ainsi le chimiste enseigne comment on emploie les poisons et les substances propres aux avortements ; mais ce n'est pas à lui de décider s'il convient ou non de s'en servir. La tranquillité avec laquelle il a osé proclamer à haute voix ce que l'on craindrait aujourd'hui de s'avouer à soi-même, prouve que ses doctrines ne répugnaient pas à l'opinion courante ; qu'il a représenté l'usage alors général, au lieu d'avoir été l'inventeur de l'art qui a reçu de lui son nom. Mais on pardonne plus facilement une mauvaise action que sa théorie, le crime que le sophisme.

Machiavel n'était pas le seul chez qui les faits étaient passés en théories ; vingt ans avant le *Prince*, avait paru la vie de Louis XI pas Commines, dans laquelle ces doctrines sont professées. Le bon Montaigne trouve que « en toute police il y a « des offices nécessaires, non-seulement abjects, mais encore « vicieux ; les vices y trouvent leur rang et s'emploient à la « cousture de nostre liaison, comme les venins à la conservation « de notre santé. S'ils deviennent excusables, d'autant qu'ils « nous sont besoing et que la nécessité commune efface leur « vraye qualité, il fault laisser jouer cette partie aux citoyens « plus vigoureux et moins craintifs qui sacrifient leur honneur « et leur conscience, comme ces autres anciens sacrifièrent leur « vie pour le salut de leur pays... Le bien public requiert qu'on « trahisse et qu'on mente, et qu'on massacre ; resignons cette « commission à gents plus obéissants et plus souples (2). »

Le célèbre moine vénitien Paul Sarpi, qui florissait peu après Machiavel, écrivait aussi un livre du *Prince*, ou *Conseils à la seigneurie de Venise* sur la manière de gouverner ses sujets dans le Levant ; or, il déclare qu'il ne faut en aucune manière se fier à

(1) « Mon intention étant d'écrire chose utile à qui me lit, il m'a paru plus convenable de me conformer à la vérité effective de la chose qu'à l'idée qu'on s'en est faite. Or, beaucoup d'hommes se sont imaginé des républiques et des principautés qu'on n'a jamais vues ni reconnues exister en réalité ; car il y a si loin de la manière dont on vit à celle dont on devrait vivre que celui qui laisse ce qui se fait pour ce qui devrait se faire apprend plutôt sa ruine que sa conservation ; il faut, en effet, que celui qui veut faire en tout profession d'homme de bien succombe au milieu de tant d'autres qui ne le sont pas. Il est donc nécessaire à un prince qui veut se maintenir d'apprendre à pouvoir ne pas être bon, et à user ou ne pas user de bonté selon le besoin... » *Prince*, XV.

(2) *De l'utile et de l'honnête*, Essais, liv. III, ch. I.

la foi des Grecs, mais les traiter comme des animaux farouches, leur limer les dents et les ongles, les humilier souvent, et surtout écarter d'eux les occasions de s'aguerrir. Du pain et le bâton, voilà leur affaire; l'humanité doit être réservée pour une autre occasion. Il déclare ailleurs que « le plus grand acte de justice que puisse faire le prince, c'est de se maintenir; » il veut que l'on défende le commerce aux nobles, parce qu'il produit de grosses fortunes et des usages nouveaux (1).

La doctrine de Machiavel était donc générale. Son désir suprême était un gouvernement fort, « inspirant la crainte aux grands, afin qu'ils ne puissent organiser des factions, qui sont la ruine d'un État (2); » en conséquence, il cite à Florence l'exemple de Venise, qui « tenait les hommes puissants en bride (3). » Il montre la nécessité de « faire un même corps de tout ce qui est citoyen, de manière que tous ne reconnaissent qu'un seul souverain (4); » il exhorte Laurent de Médicis à se fortifier, pour délivrer l'Italie des étrangers.

Quant à savoir laquelle il fallait préférer d'une république ou d'une monarchie, ou cela lui importait peu, ou il changea d'opinion selon sa fièvre intermittente pour la liberté. Il parut enfin désespérer des pouvoirs fractionnés des républiques, et déclara « la nécessité d'une main royale pour mettre un frein à l'excessive corruption des gentilshommes. » Il crut que cette unité vigoureuse sortirait de César Borgia; mais lorsque le duc fut « réprouvé par la fortune, » il se tourna vers Laurent de Médicis, beaucoup moins capable sans doute, mais soutenu par un pape jeune encore. Trompé dans cet espoir, il se rabattit sur la république florentine; mais, dans tous les cas, il insistait pour la répression des gentilshommes. Puis, à la manière des esprits vulgaires, il juge du résultat immédiat, sans reconnaître ni les effets lointains ni le but; il admire Borgia, et cependant, après tant de ruses et de violences, il suffit d'un souffle pour le faire tomber, de circonstances qu'il n'avait pas prévues.

(1) On trouve dans les *Mémoires de l'abbé Morellet*, publiés par Lemontey (Paris, 1823), une lettre de Pierre Verri, de l'année 1766, où il dit: « Quel autre pays que le nôtre a produit un Machiavel et un Fra Paolo Sarpi? deux monstres en politique, dont la doctrine est aussi atroce qu'elle est fausse, et qui montrent froidement les avantages du vice, parce qu'ils ignorent ceux de la vertu. »

(2) *Della riform. di Firenze.*

(3) *Disc.*, liv. I, 49.

(4) *Lettre à Vettori.*

Qu'y gagna-t-il ? Les tyrans ne l'écoutèrent pas ; seul le cardinal de Médicis finit par lui donner une légation près du chapitre des frères mineurs de Carpi, et le frère de ce prélat lui assigna une pension pour qu'il écrivît l'histoire de Florence. Dans cet ouvrage, il évitait avec soin les détails qui pouvaient offenser (1). Ce fut donc un bonheur pour lui que la mort lui épargnât l'embarras de raconter les faits contemporains, parmi lesquels il lui aurait été impossible de louvoyer. En outre, comme il ne voit que Rome et la Grèce, c'est d'après ces modèles qu'il façonne sa Florence; sans souci de ses commencements, il fait naître d'événements fortuits ce qui était un développement normal, et, par l'accidentel ou l'abstraction, il enlève à cette histoire la vie que l'on rencontre dans les chroniqueurs.

Ce n'est pas à coup sûr chez de telles natures que nous chercherons le libéral ; il faut une autre fermeté, et la persécution ne suffit pas pour justifier ce titre. Comment peut-on voir un homme austère et un ardent républicain dans ce Machiavel qui ne cesse d'exhorter à s'arranger du gouvernement, quel qu'il soit ; qui a pour amis les plus débauchés de Florence, et pour confidents des politiques abjects, traîtres envers leur patrie ; qui, asservi à d'ignobles appétits et sans cesse besogneux, considérait comme le comble de la misère de vivre humble et obscur ; qui avait besoin de fracas, de jouissances, d'amours, de la faveur des grands, d'emplois lucratifs. Pour obtenir ce qu'il désire, il flatte Léon X, il flatte Clément VII et l'incapable Laurent ; on le met à la torture de la corde, et il chante les louanges de ses oppresseurs ; il leur tend la main, et il insulte, pour les flatter, au gouvernement honorable de Soderini (2).

Déjà les contemporains, qui sentaient les conséquences de cette politique, se révoltaient contre l'inexcusable légèreté de Machiavel, et maudissaient les conseils pervers de son livre du *Prince*, qui avait enseigné au duc d'Urbin « à ravir aux riches

(1) Il écrivait en 1524 à Guicciardini : « Étant pour entrer dans certains détails, j'aurais besoin de savoir si je ne risque pas de déplaire, soit en relevant, soit en rapetissant les événements ; je me consulterai du reste avec moi-même, et je m'étudierai à faire de telle sorte que, tout en disant la vérité, elle ne soit désagréable à personne. »

(2) Machiavel, sans doute, n'était pas un libéral du dix-neuvième siècle ; mais il aimait l'unité et l'indépendance de l'Italie au point de braver pour elles non-seulement les persécutions des hommes, mais aussi la colère de Dieu. LÉOPARDI.

leurs biens, aux pauvres l'honneur, aux uns et aux autres la liberté. » Il chercha donc à le retirer de la circulation ; mais le peuple ne voulut pas lui rendre le poste de secrétaire des Dix de la guerre (1). Ainsi la conscience publique s'indignait à cette froide analyse qui, à la manière antique, sacrifiait l'individu à la prospérité de l'État, indentifié avec le prince. Et nous, tout en avouant que Machiavel et Guicciardini contribuèrent immensément à développer la nouvelle science politique, nous les considérons comme un scandale dans la littérature chrétienne, et nous les rejetons dans le monde païen.

Comme les autres sciences s'étaient rallumées au flambeau des anciens, Machiavel voulut aussi que la guerre remontât jusqu'à cette source pour se perfectionner. Guerre.

Nous avons déjà fait remarquer les améliorations que les bandes mercenaires avaient introduites dans la tactique. La féodalité était la prédominance de l'individu sur la multitude. Les communes et les plébéiens sentirent la nécessité de faire le contraire, c'est-à-dire d'opposer la multitude à la force individuelle. Ainsi se formèrent les nouvelles milices communales, dont nous avons fait mention ; de là sortit cette infanterie suisse qui, serrée en bataillons carrés de trois ou quatre mille hommes, avec des piques de dix-huit pieds, de longues épées à deux mains, peu d'armes défensives et à feu, repoussait la cavalerie ennemie et produisait sur l'armée contraire une très-grande impression. Mais s'ils étaient contraints de combattre par détachements, les Suisses perdaient courage ; dans les affaires de postes, les siéges et les assauts, ils jouaient un rôle médiocre, et se ralliaient difficilement s'ils étaient dispersés.

Les Espagnols, dans une lutte de sept siècles contre les Maures,

(1) « Le motif de la très-grande haine qu'on lui portait généralement fut, outre qu'il était licencieux de langage, d'une vie peu honnête et messéante à son rang, l'ouvrage qu'il composa sous le titre du *Prince*, et qu'il dédia à Laurent, fils de Pierre et petit-fils de Laurent, afin qu'il se fît seigneur absolu dans Florence. Dans cet ouvrage (véritablement impie, qui devrait être non-seulement blâmé, mais supprimé, comme il chercha lui-même à le faire après la révolution, lorsqu'il n'était pas encore imprimé) il semblait qu'il enseignât à ravir aux riches leurs biens, aux pauvres leur honneur, aux uns et aux autres la liberté. Or, il arriva à sa mort ce qui ne saurait se reproduire à l'avenir, savoir que les gens de bien comme les méchants s'en réjouirent, les gens de bien parce qu'ils le jugeaient méchant, et les méchants parce qu'ils le connaissaient non-seulement plus pervers, mais aussi plus habile qu'eux. » VARCHI, *Storie*, liv. III, p. 210.

avaient acquis ce courage, qui ne se forme jamais mieux qu'au milieu de la guerre de bandes. Lorsque, après s'être affranchis de la domination étrangère, ils sortirent de leur territoire pour conquérir ou molester l'Europe, ils étaient réputés les meilleurs fantassins après les Suisses, qu'ils finirent même par surpasser. Extrêmement sobres, rien ne les abattait, ni la souffrance, ni la fatigue. Ils avaient pour armes offensives une hallebarde ou pertuisane, l'épée, le poignard ou dague; en Italie, ils apprirent à former des bataillons serrés, et adoptèrent la pique. S'ils étaient dispersés, ils revenaient à la charge individuellement; couvert de la chemise de mailles, chacun d'eux se jetait au milieu des piques et poignardait l'ennemi. Très-éloignés de leur patrie, ils désertaient difficilement, et l'on ne pouvait les congédier à la fin de la campagne, d'où résultait pour eux le double avantage de l'expérience et de la discipline.

Les Français, durant leurs guerres avec les Anglais, s'occupèrent d'améliorer le système militaire. Le vainqueur de Bovines assigna une paye aux soldats, et l'on put dès lors avoir un service régulier. Les francs-archers et les arbalétriers que leva Charles VII sont la première infanterie légère de France. Ce roi institua également des francs-archers à pied, espèce de garde nationale, avec obligation pour chaque commune de fournir son contingent; durant la paix, les hommes restaient chez eux, mais se livraient de temps en temps aux exercices militaires. La cavalerie fut disposée en quinze compagnies d'*ordonnance* de cent lances chacune, c'est-à-dire de six cents hommes, en tout neuf mille; mais dans ce nombre n'étaient pas compris les aspirants, qui se joignaient à la troupe dans l'espoir d'en faire partie un jour. Chaque compagnie avait un capitaine, un lieutenant, un guide, un sous-officier. Ce n'étaient plus des cavaliers pour combattre isolément et selon leur caprice; mais organisés en corps, et groupés au nombre de trente ou quarante autour d'un drapeau, ils occupaient les villes de la frontière et de l'intérieur, soumis à de fréquentes visites d'inspecteurs spéciaux. Le chef de brigade était responsable des désordres des hommes placés sous ses ordres. Le roi fournissait la solde, provenant d'une *taille des gens d'armes* imposée aux villes. Cette organisation diminua les maux de la société, dont les soldats étaient un véritable fléau; elle porta même le dernier coup à l'ancienne chevalerie, puisque le titre de chevalier ne donnait plus aucun droit à des commandements ni à des prérogatives.

Les autres puissances imitèrent les *ordonnances* de la France ; mais les Bourguignons seuls furent en mesure de leur résister. Les satellites ou les hommes d'infanterie légère continuaient, comme au temps des bandes, à escarmoucher, à poursuivre l'ennemi, en se plaçant derrière les gens d'armes ou sur leurs flancs ; lorsque ces derniers, en ligne et la lance en arrêt, avaient rompu les rangs ennemis, les archers se jetaient en avant, et cernaient, entre beaucoup d'autres, un homme d'armes ennemi, pour le prendre et l'égorger.

La cavalerie légère n'acquit d'importance, comme corps distinct, qu'au moment où Louis XII soudoya les *stradiots* (1), cavaliers grecs, avec un morion sans crête ni visière, la cotte de mailles, l'épée, la masse, un long bâton ferré aux deux bouts. Parfois même ils combattaient à pied ; les Vénitiens et les Napolitains, qui les recrutaient parmi les Albanais réfugiés dans leur pays, les employaient depuis longtemps ; Commines dit même qu'ils firent beaucoup de mal aux Français au commencement de la bataille de Fornoue. Louis XII, avant de marcher contre Gênes, en prit deux mille à sa solde, et créa quelques compagnies permanentes de chevau-légers, qui furent réunies aux anciennes compagnies d'ordonnance. La cavalerie, pour ménager les chevaux, remplaça de bonne heure la lance par les pistolets ; en effet, jusqu'au moment où il fut déclaré propriété publique, le cheval était la préoccupation capitale des soldats, au point de compromettre parfois le succès d'une bataille.

Machiavel, déplorant le désordre dans lequel la milice italienne était tombée par la faute des condottieri, démontra la nécessité d'armées nationales et de la discipline. Comme il arrivait alors de toute question de savoir, il rattacha la sienne aux réminiscences des Latins et des Grecs, et, bien qu'il fût étranger aux armes, il s'efforça d'associer l'art ancien aux nouvelles méthodes. Dans son pays, il n'eut que trop souvent l'occasion d'observer les nombreux étrangers venus pour se disputer des lambeaux de la belle Italie, que quelques-uns ne devaient plus quitter. Un roi chevaleresque et un roi positif mettaient en face la vieille générosité et la tactique nouvelle ; les armes à feu introduisaient des changements que l'on pouvait à peine prévoir.

Ce Fabrice Colonna, que Charles-Quint regardait comme maître dans l'art des siéges, et qui exposa dans un traité ses con-

(1) Στρατιότης, guerriers.

seils à Philippe II, est pris par Machiavel pour interlocuteur principal de ses dialogues. Dans ce travail, il manifeste surtout une vive répugnance contre les soldats d'aventure, véritables bandits, soudoyés aujourd'hui pour combattre celui au service duquel ils seront demain; féroces lorsqu'il n'y avait pas de danger, courageux seulement par l'espoir du butin, et faisant consister la bravoure dans l'étalage de noms pompeux : Fracasse, Tranche-Montagne, Fière-Mouche, Sans-Miséricorde.

Les fantassins italiens portaient alors une lance de neuf coudées et une épée arrondie du bout plutôt que pointue, mais rien pour défendre leur tête. Quelques-uns, ayant le dos et les bras garantis, se servaient, au lieu de la lance, d'une hallebarde de trois coudées, avec le fer en forme de hache. Machiavel propose de combiner ces deux systèmes, le macédonien et le romain, c'est-à-dire de donner des piques aux premières files pour repousser la cavalerie, et aux autres de bonnes épées de défense; il préfère l'infanterie à la cavalerie (1), les camps retranchés aux forteresses, les attaques rapides et décisives aux opérations prolongées.

A l'habitude qu'avaient les condottieri d'amener quatre chevaux à la suite de chaque homme d'armes, il oppose l'exemple des Allemands qui n'en ont qu'un seul, outre que, pour leurs bagages, un seul cheval suffit à vingt hommes. Avec le génie politique, qui est son caractère, il commence à discourir sur les faits qui rattachent la vie militaire à l'existence civile, la politique à la tactique, et s'occupe surtout des moyens d'armer et de disposer les combattants dans l'ordonnance. Les Grecs et les Romains lui montrent l'importance des masses; il conseille l'usage des tambours, des bannières, des panaches, des couleurs et autres signes distinctifs propres à conserver l'ordre; il appuie sur la nécessité d'exercer les troupes, et recommande la régularité des marches, de manière qu'il arrive presque au pas emboîté. Blâmant l'usage de diviser les armées en avant-garde, en corps de bataille et en arrière-garde, il croit qu'il suffit de quelques détachements de cavalerie en avant et en arrière, tandis que le reste s'avance en colonnes parallèles; cette idée, qu'il n'avait pas empruntée aux anciens, devait former plus tard une des gloires de Frédéric de Prusse. Il établit une hiérarchie dans les grades, en rapport avec les facultés de l'homme et des masses, comme avec l'ordre pro-

(1) *Voyez* surtout le chapitre XIV.

fond qu'il a proposé. Le citoyen doit être exercé continuellement, mais ne devenir soldat qu'au moment du péril.

Telle était son idée de l'*ordonnance*, » non modelée sur celle du roi de France, parce qu'elle est insolente et dangereuse, mais semblable à celle des anciens, qui composaient la cavalerie de leurs sujets, et les renvoyaient chez eux en temps de paix afin de vivre du produit de leur industrie. » Dans ce but, il soumet à la conscription (*deletto*) tous les hommes de dix-sept à quarante ans, et puis ceux de dix-sept ans seulement (âge certainement précoce) afin que tous puissent servir au besoin ; mais les armes ne doivent-être la profession spéciale de personne. Il ne faut pas que l'homme soit contraint au service militaire ; mais il doit s'en acquitter comme d'un saint devoir, sans pour cela courir dans les rangs avec une ardeur imprudente. Il est nécessaire d'avoir des corps distincts pour former les escortes, les petits détachements, les gardes d'honneur, afin que les bataillons ne soient pas affaiblis pour fournir à de pareils services. Durant la paix, le soldat doit être exercé avec des armes, des vêtements et une chaussure d'un poids supérieur aux mêmes objets qu'il porte en campagne.

La proposition de recruter l'infanterie dans les campagnes, et la cavalerie dans les villes, est un souvenir d'Athènes, organisation que cette république devait à sa constitution, mais qui n'avait aucune signification en Italie. Il avoue que la cavalerie ancienne, dépourvue d'étriers, sur lesquels elle pût s'appuyer pour frapper, le cédait à celle des modernes ; bien qu'il comprenne que les armes nouvelles enlevaient la supériorité à la force personnelle, dans l'application, il les subordonne toujours à celles des anciens ; pour lui, le fusil et le mousquet ne font que remplacer l'arc et la fronde des vélites ; du reste, on les avait encore si peu expérimentées, qu'il est excusable si, à l'égal de ses contemporains, il n'en connut pas l'importance et les conséquences. En effet, tandis que les armes à feu auraient dû faire immédiatement développer le front, la coutume s'y opposait, et l'on conserva l'ordre profond pour l'infanterie, appuyé de l'exemple des anciens. Machiavel fut encore arrêté par son admiration pour les Romains, pour l'usage constant et l'exemple des Suisses, bien que la bataille de Marignan eût fourni la preuve que l'ordre profond est désastreux contre l'artillerie ; appréciant mal la nature des armes à feu, qui portent au loin leurs ravages, il veut que les armées se composent de vingt-quatre à trente-mille hommes, comme chez les Romains. Toutefois, quand il parle des forteresses,

il prévoit les effets des mines; dans toute ville munie, il ne veut pas qu'il y ait de château, dans la crainte que la garnison, comptant sur le refuge qui lui reste encore, ne défende pas toutes les parties avec la même résolution.

Algarotti se déchaine contre ceux qui ne regardent pas Machiavel comme un grand maître dans l'art de la guerre; mais, en réalité, il n'émit de neuf que l'étrange pensée de creuser le fossé derrière les murs. Quelques-unes des armes qu'il propose ne conviennent en aucune façon. L'opinion de la supériorité de l'infanterie était déjà assez commune (1); or, quelques bonnes maximes ou beaucoup même ne suffisent pas pour le ranger parmi les stratégistes. S'il mérite des éloges, c'est comme philosophe politique, parce qu'il aspirait à organiser des armées nationales; au lieu de méthodes purement guerrières, il voulait opposer au triste spectacle des mercenaires la force morale d'Italiens, de manière à ce qu'ils pussent démontrer que leur ancienne valeur n'était pas éteinte.

1534 1559. Les Italiens ont le mérite particulier d'avoir amélioré l'architecture militaire. Le Véronais Michel Sanmicheli fut chargé par Clément VII, avec Antoine Sangallo, de fortifier des villes, surtout Parme et Plaisance; ayant réussi selon son désir, Sanmicheli s'éprit de ce genre de constructions, dont il conforma le système aux nouveaux procédés de l'art militaire. Jusqu'alors, une forte muraille, un large fossé, des tours carrées ou rondes, distantes de deux portées d'arc et destinées à protéger la courtine interposée, suffisaient pour garantir une ville. Après l'introduction des armes à feu, il fallut élever, entre les rondes, des tours angulaires, qui précédèrent les boulevards proprement dits (2), et

(1) Daniel de Ludovisi dit, dans sa *Relation de l'empire ottoman*, adressée au sénat de Venise le 3 juin 1534 : « En tout temps les armes ont été mieux et plus utilement employées par l'infanterie que par la cavalerie; c'est ce qui a été reconnu en divers temps et en divers lieux, surtout chez les Romains. Si, dans des temps plus rapprochés des nôtres, les hommes d'armes ont été préférés en Italie, la cause en a été dans le mauvais esprit et le vouloir pervers des condottieri, qui, en rabaissant l'infanterie et en enlevant aux princes les braves gens, attiraient toute la réputation aux hommes d'armes pour se faire les arbitres de l'Italie; ce qui fut pour elle une source de ruine, de désolation et en grande partie de servitude. »

(2) Les boulevards de Sanmicheli ne furent pas les premiers, comme le démontre Promis dans ses *Commentaires* sur Martini, II, 300. Florence en avait en 1526, Urbin après 1521, Bari avant 1524. Au siége de Rhodes de 1522, le Vicentin Basile de la Scala, ingénieur de Maximilien I[er] et de Charles-Quint, construisait les boulevards à la moderne, etc.

qu'il fallut démolir à l'apparition de ces derniers, parce que, en saillie sur la courtine, elles empêchaient la défense. Sanmicheli fit les bastions à triangle saillant plus ou moins obtus, appuyé sur deux flancs qui protégent les courtines, avec des embrasures basses aux côtés, d'où l'on peut redoubler le feu, de manière à garantir la courtine et le fossé. Tandis que dans le mode antique le front restait découvert, ici les flancs des bastions regardaient toutes les parties.

Les défenses plombantes étaient remplacées par celles de flanc, les murailles perpendiculaires par d'autres à escarpe. Aucune partie de la forteresse ne restait sans être vue ou protégée par quelque autre; les boulets, en frappant à angle oblique sur les murs, faisaient moins de mal que lorsqu'ils portaient en plein; et même alors qu'ils enlevaient le revêtement, le terrain se soutenait par lui-même. Ce fut ainsi que Sanmicheli construisit à Vérone le bastion de la Madeleine et autres, démolis de nos jours en vertu des conditions stipulées dans le traité de paix de Lunéville; il fit encore les fortifications de Legnano, d'Orzinovi et de Castello, puis celles de Sebenico, de Candie, de Napoli de Romanie, bonnes barrières contre les Ottomans. Pour faire l'épreuve de la forteresse de Lido, si difficile à construire sur un terrain fangeux et battu par la mer, on fit partir en même temps, du haut de ses murailles, toute la grosse artillerie. Associant la beauté à la force, Sanmicheli décorait les entrées avec la prévoyance qui fut plus tard conseillée par Vauban ; la porte Neuve et celle du Pallio de Saint-Zénon à Vérone montrent tout ce que l'on peut obtenir avec des connaissances diverses.

Beaucoup d'Italiens avaient écrit sur l'architecture militaire avant que parut (1604) le traité du Français d'Errard Bardeluc. Le traité de Robert Valturio porta sur ces constructions la lumière que celui d'Alberti avait jetée sur l'architecture civile; c'est là un fait qui importe historiquement, puisqu'il marque le passage entre les armes de trait d'autrefois et les nouvelles, outre qu'il indique l'époque de leur invention. Pierre Cattaneo de Sienne, Daniel Barbaro, Antoine Philarète, Antoine Cornazzano, François Patrice, Léonard de Vinci, Vannocio Biringucci, Galilée écrivirent incidemment sur la question, qui fut traitée d'une manière spéciale par le Siennois George Martini. Galeazzo Alghisi de Carpi inventa un système particulier, au moyen duquel on applique à toute espèce de polygone la courtine à tenaille ; il voulut démontrer l'avantage des courtines en arrière, d'autant plus

propres à la défense, disait-il, qu'elles se projetaient à angle plus aigu; mais l'expérience le convainquit d'erreur.

Nicolas Tartaglia imagina le tir à ricochet, que l'on croit inventé un siècle et demi plus tard; le premier, il discuta sur les degrés d'inclinaison des poids, sur l'effet des projectiles, sur les distances des tirs comparées à l'inclinaison et à la charge; en outre, il proposa beaucoup d'améliorations sur la forme des boulevards et des cavaliers. Jean-Baptiste Bellucci de Saint-Marin, qui servit le Medeghino au siége de Sienne, François Ier et d'autres, perfectionna les fortifications. Dans une époque où les forteresses inspiraient tant de confiance, Jean-Baptiste Zanchi démontra qu'elles n'offrent d'autre avantage contre l'offensive que de donner aux assiégés le temps de se pourvoir. L'ouvrage de La Treille (1), regardé par les Français comme le premier dans leur langue, n'est qu'une traduction du sien.

Le Brescian Jacques Lentieri écrivit des dialogues sur cette matière et sur les moyens de lever le plan des forteresses; le premier, il donna une forme mathématique à la science des fortifications. Charles Theti enseigna divers contre-forts, les doubles enceintes, les contre-gardes continues, les bastions détachés. Jérôme Maggi et Castrioto publièrent ensemble (Venise 1564) leur ouvrage *de la fortification des villes;* le premier défendit Famagouste, où il tomba prisonnier des Turcs, qui l'égorgèrent après une dure captivité. Nous devons savoir gré à ces ingénieurs d'avoir opposé une barrière aux nouveaux barbares qui menaçaient la civilisation d'Europe, et contre lesquels les rois, toujours aux prises les uns avec les autres, laissaient Venise combattre seule. Le Bolonais François Marchi, auquel on fait honneur des trois méthodes attribuées à Vauban, fut encore plus célèbre par la théorie et la pratique (2).

Dès le moment où l'on fit usage d'armes d'une portée si longue et d'un choc si terrible, l'art des siéges dut changer complétement; on négligea les hauteurs, à moins qu'elles ne fussent dominées par d'autres; on eut toujours à craindre que les mines ne fissent sauter les forteresses les plus solides. En enfonçant les murailles dans les fossés, il devint possible, avec les

(1) *La manière de fortifier villes, châteaux, et faire autres lieux forts; mis en français par le seigneur de Béroil François de la Treille*, Lyon, 1586.

(2) Voir Ermenegildo Pini, *dialogue sur l'architecture militaire*, 1770; Maffei, *Verona illustrata*, p. 111, ch. V.

canons, de raser le talus qui s'incline vers la campagne; au moyen de sa pente, ce talus couvre la courtine de telle manière, que l'ennemi, pour la battre, est forcé d'ouvrir des tranchées à travers le glacis et la contrescarpe, opération difficile, et d'établir ses batteries de brèche sur les bords du fossé, ce qui l'expose au plus grand danger.

Ces améliorations furent introduites peu à peu, et la plupart sont dues à des Italiens, lesquels même, dans le premier siècle, furent presque les seuls ingénieurs militaires de toute l'Europe; beaucoup d'autres appartiennent à Maurice de Nassau et à divers capitaines qui servirent dans les longues guerres de la Flandre. Une fois que l'art des fortifications fut transformé en une science, qui s'appuie sur la géométrie et la mécanique, les écrivains spéciaux abondèrent, et les Français citent Bardeluc comme le premier qui donna une base solide à cette science, perfectionnée ensuite par le chevalier de Ville, puis par le comte de Pagan.

Dès ce moment, on ne compta plus exclusivement sur la valeur personnelle, et l'art disposa toute chose; en conséquence, les armées furent augmentées; car, si de faibles garnisons suffisaient alors que les forteresses n'étaient entourées que d'une muraille et d'un fossé, avec des tours latérales peu saillantes et sans ouvrages extérieurs, les fortifications modernes occupèrent une vaste étendue, avec des travaux détachés, et dès lors il fallait plus d'hommes pour l'attaque et la défense. Comme les vilains n'osaient plus s'exposer au feu pour travailler aux tranchées, on confia cette tâche aux soldats, qui recevaient une somme déterminée pour chaque coudée de tranchée; aujourd'hui, on leur donne tant par heure.

Qu'il nous soit permis de faire remarquer ici combien on a reproché mal à propos aux Italiens d'avoir renoncé à l'usage des armes et employé des soldats mercenaires. C'était alors dans toute l'Europe l'unique mode de recrutement pour les armées. Les États féodaux de l'Italie, comme le Piémont, le territoire de Rome et le royaume de Naples, étaient sous les armes; les républiques commerçantes déployèrent une valeur héroïque, soit dans les guerres incessantes du Levant, soit dans la lutte si funeste de Pise avec Florence, ou de Florence et de Sienne contre leurs tyrans. On vit apparaître une grande force de caractère dans les nombreuses conjurations, soit insensées, soit généreuses, contre les Médicis et les Sforza; enfin, les Strozzi, le

vaillant Ferrucci, les Bandes Noires se montrèrent dignes ou d'une meilleure cause ou d'un sort plus heureux.

Lorsque les Italiens ne purent plus combattre dans leur patrie, ils allèrent porter leur vaillance au dehors. Les Strozzi conduisaient jusqu'en Écosse les bannis florentins. L'ingénieux Antoine Melloni, de Crémone, construisait des forts dans la Picardie pour tenir en sujétion les garnisons anglaises; huit mille Italiens, guidés par le prince de Melfi, combattaient avec lui contre autant de leurs compatriotes soldés par l'Angleterre, et qui se fortifiaient dans Boulogne, sous la direction de l'ingénieur Jérôme Pennacchi, de Trévise. Gabrio Serbellone se signala dans l'expédition de la Goulette, et les protestants d'Allemagne et les révoltés des Flandres n'eurent que trop à maudire la valeur et l'habileté des Farnèse et des Piccolomini.

Machiavel avait raison de dire : « Il ne manque pas en Italie de matière propre à recevoir toute espèce de formes; la vertu y est grande dans les membres, mais elle fait défaut dans les chefs. Voyez, dans les duels et les luttes entre un petit nombre d'hommes, combien les Italiens sont supérieurs en forces! mais lorsqu'il s'agit d'armées et de batailles rangées, ils sont effacés par les autres peuples, et cela provient de la faiblesse de ceux qui les commandent (1). »

CHAPITRE XIV.

LES ARTISTES ET LES MÉCÈNES.

Ainsi l'Italie, au moment où elle perdait son indépendance et l'espoir de la liberté, se tournait avec passion vers les lettres et les arts, comme une consolation, comme un objet d'orgueil national et un moyen de se montrer supérieure à ces barbares dont l'épée l'opprimait; mais ce but vint-il à l'idée de ses écrivains et de ses artistes? Quelles sont, d'un autre côté, les conditions qui font fleurir le talent? Pourquoi vit-on surgir à cette époque une telle foule de noms illustres? Ce sont là des problèmes dont la solution ne nous appartient pas; nous nous bornerons à la préparer en suivant dans ce long intervalle la prospérité et la décadence partielle des arts et de l'esprit.

(1) *Le Prince*, chap. dernier.

Qu'une philosophie vulgaire imagine un cercle fatal autour duquel monte et descend la civilisation, ou que l'adulation attribue à la seule influence des princes le développement des germes heureux, on trouvera des preuves nombreuses à l'appui de ces deux thèses dans les données de l'histoire, qui du reste en fournit à tous les systèmes.

Aucun siècle ne mérita mieux que celui des Médicis d'être appelé siècle d'or, et jamais les honneurs et les encouragements accordés aux hommes de mérite ne furent aussi splendides, aussi universels. François Ier invitait les Italiens à venir rallumer de l'autre côté des Alpes l'étincelle du beau, et Léonard de Vinci, le Primatice, Cellini, André del Sarto, toute une colonie d'artistes laissaient dans ces contrées des ouvrages et des élèves ; en même temps, Alamanni et les Strozzi, accueillis en France avec cette hospitalité généreuse qui jamais ne manque aux étrangers, lui inspiraient le goût de cette littérature dans laquelle avait été chantée naguère la belle Avignonnaise. Le dédaigneux Charles-Quint ne rougit pas de se baisser pour ramasser le pinceau du Titien ; il se lève à l'arrivée de Michel-Ange, en s'écriant : *Il y a beaucoup d'empereurs, mais il n'y a point d'artiste comme vous* (1) ; il répond aux courtisans qui s'indignent des honneurs rendus à Guicciardini : *D'un mot je puis faire cent chevaliers, et toute ma puissance ne saurait faire un écrivain comme lui.* Le fier Jules II expédie courriers sur courriers pour rappeler Michel-Ange, et descend même à des excuses pour lui avoir fait faire antichambre. Princes et papes le faisaient asseoir à côté d'eux ; Venise, la France et jusqu'au Grand Seigneur le demandaient. Lorsqu'il eut expiré, à Rome, on enleva son cadavre, afin qu'il reposât, non dans la basilique du christianisme, mais à Florence, dans le temple consacré aux grands hommes. L'empereur d'Allemagne et les rois de France et d'Espagne tenaient sur les fonts baptismaux un fils de Mattiolo ; le cardinal Bibiéna voulait marier une de ses nièces à Raphaël.

Le nom de Léon X résume tout ce qu'il y a de plus signalé dans l'amour des lettres ; il mettait à la disposition des savants

(1) Voilà, d'autorité impériale, la fameuse idée de Fourier : « Si un jour venaient à mourir tous les princes, les présidents, les maréchaux, les prélats, la haute noblesse, ils seraient remplacés le lendemain sans autre dommage que le regret d'avoir perdu d'aussi braves gens ; mais si les grands artistes, les grands littérateurs, les mécaniciens les plus habiles, les tailleurs, les cordonniers les meilleurs venaient à mourir, la perte serait irréparable. »

emplois, bénéfices, dignités de l'Église et ses propres richesses. Il avait pour secrétaires Bembo et Sadoleto, écrivains latins supérieurs à tous ceux qui les avaient précédés. Il donnait à Béroald la conservation de la bibliothèque du Vatican; il fixait à Rome Jean Lascaris et Marc Musuro, philologues célèbres; il confiait au premier la direction d'un collége spécial pour l'enseignement du grec, dont les maîtres étaient appelés de la Grèce, et lui donnait une imprimerie; il salariait plus de cent professeurs dans le collége de Rome et envoyait à la recherche des manuscrits, disant que *favoriser les progrès de la littérature classique est une partie importante des devoirs pontificaux*. Tibaldeo de Ferrare, venu à sa cour, de celle des Gonzague, reçut de lui un traitement et des richesses, sans compter cinq cents sequins pour une épigramme; ayant reconnu dans le jeune Flaminio d'heureuses dispositions, il le retint près de lui; il restait ébahi aux improvisations de Marone, promettait des récompenses à ceux qui découvriraient quelque autre livre de Tite-Live ou de Tacite, et des priviléges aux éditions les plus estimées.

Il transmit à ses descendants ce goût éclairé dont il avait hérité de ses ancêtres. Le grand-duc Cosme Ier aima beaucoup l'étude. François Ier, son fils, instruit dans tous les genres de littérature, accrut les universités de Pise, de Florence, de Sienne et l'Académie florentine; il fonda l'Académie de la Crusca et la magnifique Galerie, augmenta la bibliothèque Laurentienne, encouragea la botanique et protégea quiconque avait du mérite. Ferdinand Ier acheta la Vénus de Médicis, commença la chapelle royale de Saint-Laurent et institua l'imprimerie en caractères orientaux.

Nous avons vu les princes de Milan et de Naples agir de même, jusqu'au moment où ils furent renversés par les étrangers. Les républiques confiaient aux littérateurs des missions importantes, parce qu'elles les savaient recommandés par leur caractère. Alphonse Ier d'Este, bien qu'étranger aux lettres et toujours occupé de guerres, fit refleurir l'université de Ferrare, où Lucrèce Borgia, Lucrèce et Anne d'Este, Isabelle de Médicis comblaient de faveurs le beau savoir, et l'honoraient même de leur amour. Isabelle d'Este, marquise de Mantoue, ne le favorisait pas moins. Le belliqueux Alviano profitait du loisir que lui laissait la guerre pour réunir dans sa maison de plaisance de Pordenone Fracastor, Cotta, Navagéro et autres, qu'il appelait son académie, se plaisait et s'instruisait avec eux. Le duc d'Urbin, au

milieu des fracas des armes, avait fait de sa cour l'école des beaux esprits et des savants. L'infâme duc de Valentinois lui-même, l'ignoble Alexandre de Médicis aspiraient à la réputation d'esprits cultivés. Tous adressaient à Michel-Ange, à Puccini, à Bandinelli, à Bronzino des lettres familières, discutant leurs projets et leur demandant quelque travail; Philippe II de France écrivait au Titien : « Vous me ferez un extrême plaisir et me rendrez service si vous me préparez quelque tableau avec la plus grande diligence possible. »

Non-seulement les princes, mais tous ceux qui avaient de la richesse voulaient être et se montrer des Mécènes; tandis que, de l'autre côté des Alpes, le noble se glorifiait de son ignorance et signait avec une croix, *ne sachant écrire en sa qualité de baron;* l'aristocratie italienne ornait son esprit par l'étude des arts et des lettres. Combien Raphaël ne fut-il pas redevable au cardinal Chigi, Jean de Bologne à Bernardin Vecchietti de Florence, Ammanati et d'autres encore à Marco Mantova Benavides de Padoue? Ange Collocci réunit dans l'ancienne villa de Salluste les cippes, les bustes, les statues, les médailles et les fastes consulaires. A Gênes, les Sauli et, à Milan, les Sanseverino étaient la providence des hommes de lettres. Les trésors d'érudition recueillis par Pinelli devinrent le fondement de bibliothèques considérables.

La foule se conformait à ces exemples, et l'enthousiasme pour les hommes de lettres était général. Les brigands respectèrent l'Arioste aussitôt qu'ils surent qui il était. Dès que les artistes avaient exposé leurs ouvrages aux regards du public, on y attachait par centaines des sonnets où ils étaient jugés avec un sentiment exquis du beau et une sévérité de goût que les maîtres respectaient, et que la postérité a sanctionnés. Lorsqu'on eut exhumé dans les jardins de Titus le groupe que Sadoleto reconnut pour le Laocoon décrit par Pline, toutes les cloches de Rome sonnèrent en signe de réjouissance; le marbre, couronné de fleurs, traversa la ville au son des instruments avec une pompe triomphale, et les poëtes le chantèrent à l'envi pendant qu'il montait au Capitole au milieu d'une solennité mémorable même dans ce pays de solennités.

Tartaglia faisait publier ses découvertes mathématiques à son de trompette, et recevait de toutes parts des problèmes à résoudre. Venise et le pape, les universités de Bologne et de Padoue se disputaient l'Udinois Romolo Amaseo, professeur d'élo-

quence; le cardinal Bembo à Padoue, le gouverneur Gonzague à Milan, le cardinal Wolsey en Angleterre, Clément VII à Rome le sollicitaient à l'envi de se mettre à leur disposition. Bernard Accolti d'Arezzo, dit l'Unique, sortait entouré de prélats, escorté de gardes suisses, et les villes s'illuminaient à son arrivée. Devait-il déclamer ses vers, les boutiques de Rome se fermaient. Il fut fait duc de Népi; un jour qu'il avait récité devant le pape un tercet en l'honneur de la Vierge, les auditeurs éclatèrent en applaudissements mêlés des cris de *Vive à jamais le poëte divin, l'incomparable Accolti!* Apothéose faite pour tromper la postérité, si malheureusement pour lui ces vers n'avaient survécu (1).

Si nous retournons la médaille, l'histoire est loin de confirmer tout le mérite de ces protecteurs. Léon X paraît n'avoir compris que la beauté du style. Il charge Léonard d'un travail; mais, apprenant qu'il s'est mis à distiller des vernis et des plantes, il s'écrie : *Ah! celui-là ne fera jamais rien; car il pense à la fin de l'ouvrage avant de l'avoir commencé.* Sans doute Léonard ignorait l'art des douces paroles à l'aide desquelles on se concilie la faveur; du reste, le grand Léon ne prit jamais au sérieux la protection qu'il accorda aux gens de lettres. L'Arioste se plaignait que, après avoir daigné le baiser sur les deux joues, il l'eût laissé dans la misère (2), au point de n'avoir pas même de quoi

(1) L'Arétin nous les a conservés, et ils se réduisent à un jeu de mots :

Quel generasti di cui concepisti,
Portasti quel di cui fosti fattura,
E di te nacque quel di cui nascesti.

De toi fut engendré celui qui te conçut,
Ton sein porta celui de qui tu fus créée,
Et c'est de toi qu'est né celui dont tu naquis.

(2) *Finchè me ne rimembre esser non puote*
Che di promessa altrui mai più mi fidi.
La sciocca speme alle contrade ignote
Salì del ciel quel dì che il pastor santo
La man mi strinse e mi baciò le gote.

Tant qu'il m'en souviendra, pourrait-il être en moi
Aux promesses d'autrui d'ajouter quelque foi?
L'espérance, de nous, pauvres fous, qui se joue,
Au ciel vers l'inconnu, tout brillant de bonheur,
Prit son vol, le jour où le suprême pasteur,
En me pressant la main, me baisa chaque joue.

(E. A., *traduct. inédite.*)

s'acheter un manteau neuf. Bembo fut obligé d'abandonner la cour de Léon X, qui aimait les poëtes dont les saillies l'amusaient, et se livrait à des plaisanteries faites pour déplaire à un homme de lettres grave. L'improvisateur Camille Querno, grand buveur et gourmand fieffé, qui récréait de ses bouffonneries les banquets du pontife, fut proclamé par lui archipoëte ; il favorisait du même titre Jean Gazzoldo et Jérôme Britonio, sauf à leur faire donner la bastonnade quand leurs vers lui déplaisaient. A force d'éloges, on fit croire à Baraballo, abbé de Gaëte, qu'il était un second Pétrarque, et Léon voulut le couronner. Un éléphant, donné par Emmanuel de Portugal, fut orné pompeusement, et l'on jucha sur son dos Baraballo, vêtu du costume des triomphateurs, avec la toge brodée de palmes et le laticlave ; Rome entière fut en fêtes, et l'argent ne coûta rien pour faire monter au Capitole un mauvais poëte au milieu d'honneurs que l'Arioste n'obtint pas (1).

De pareilles scènes étaient-elles faites pour encourager les lettres? et celui qui aime une jeune fille l'expose-t-il dans un carrefour?

L'Arioste fut envoyé comme gouverneur dans la Garfagnana, contrée montagneuse, qui s'était alors donnée à Alphonse. Le cardinal Hippolyte le tint pendant quinze ans en mouvement continuel pour des affaires sans aucune importance, « le changeant de poëte en courrier; » puis, quand il eut compromis sa réputation en portant aux nues une famille peu recommandable, il entendit le prélat lui demander : *Messire Arioste, où avez-vous pris tant de balivernes* (2)? et parce qu'il refusa de le suivre en

(1) « C'est une plaisanterie, de débiter qu'il ait été couronné, » dit Virginio, fils du poëte.

(2) *Opra che in esaltarlo abbia composta*
Non vuol che ad acquistar mercè sia buona ;
Di mercè degno è l'ir correndo in posta...
S'io l'ho con laude ne' miei versi messo,
Dice ch' io l' ho fatto a piacere e in ozio ;
Più grato fora essergli stato appresso.

SATIRE PREMIÈRE.

N'est point œuvre à tenir, à son gré, tant prisée
Tout ce qu'en son honneur on trouve en mes écrits ;
Pour lui, courir la poste est seul digne de prix.
Si dans mes vers, dit-il, ses louanges j'ai mis,

Hongrie, il se vit congédié, avec perte des vingt-cinq couronnes de traitement qui lui étaient allouées tous les quatre mois.

Le grand Léonard de Vinci n'eut la faveur ni de Laurent ni de Pierre de Médicis. Le dernier occupait Michel-Ange à faire des statues de neige, et se vantait d'avoir à sa cour deux prodiges, Michel-Ange et un coureur espagnol; ni ces deux Médicis ni leurs successeurs n'osèrent terminer les ouvrages grandioses commencés alors que le souffle de la liberté républicaine n'était pas encore éteint. Le monument de Jules II et la chapelle des Médicis restèrent inachevés; Cosme, protecteur intelligent des arts, préférait Vasari au Titien. Les outrages du cardinal Farnèse firent mourir de chagrin Onuphre Panvinio, comme ceux du duc d'Este déterminèrent la folie du Tasse.

Ainsi donc, au lieu de porter une stupide envie, comme on le fait aujourd'hui pour excuser l'inertie, aux grands hommes d'autrefois, parce qu'ils trouvaient des protecteurs, il semble qu'il faille déplorer grandement la condition de ces gens de lettres et de ces artistes qui, ne pouvant compter sur l'unique récompense désintéressée, la faveur du peuple et la gloire spontanée, se voyaient contraints de l'aller chercher dans les cours. On peut dire même qu'ils n'avaient point de public, mais seulement deux classes de lecteurs, les courtisans et le clergé. De là cette funeste nécessité du patronage, et l'obligation pour les hommes de génie de se résigner à subir une protection et à réclamer, non la tolérance et le pardon pour la vérité qu'on abhorre, mais la sécurité pour leurs loisirs, au prix de leur dignité, de leur caractère et de la pudeur de l'art.

Il est certain que jamais un artiste ne pourra, quelque grand qu'il soit, construire Sainte-Marie des Anges ou la coupole de Saint-Pierre, ni peindre les chambres du Vatican, si ce travail ne lui est commandé par quelqu'un qui puisse subvenir à la dépense. Il faut nécessairement l'alliance du génie, qui conçoit, et de la richesse, qui fait exécuter; mais que l'on ne vienne pas dire que la dernière seule suffit pour susciter de grands hommes, et former une époque, nous ne dirons pas de génie, mais même de bon goût. La partie morale des beaux-arts, l'expression et le but qui, à notre avis, en sont l'âme, ne peuvent que perdre lorsqu'au lieu de jaillir du sentiment intime, ils ne doivent éclore que

Ce fut pour mon plaisir, en mes jours de paresse;
Près de lui j'aurais fait mieux à rester sans cesse.

par ordre. Dans de pareilles conditions, on verra renaître la prédominance de la matière, l'idolâtrie de la forme, qui se raffinera au détriment de l'idée, comme la multiplicité des ouvrages sera funeste à l'originalité.

Le peuple qui s'était relevé dans les communes, le peuple croyant avait tiré les arts de la barbarie, et les avait poussés par des sentiers inconnus, d'une manière incorrecte, si l'on veut, mais hardie, originale et conforme aux besoins nouveaux. Alors s'élevèrent dans chaque cité de magnifiques cathédrales, alors retentirent les chants de Dante. La connaissance et l'étude des anciens, qui survint, aurait dû se borner à polir ces formes primitives sans étouffer l'inspiration intime, qui, dans le siècle précédent, avait tant accéléré les progrès de l'esprit humain.

C'était l'impulsion populaire qui avait suscité les hommes supérieurs ; les Médicis, qui les trouvèrent tout formés, eurent tout au plus le mérite de les employer. Mais les lettres, les arts et la poésie, qui est l'art même, c'est-à-dire le beau revêtu de formes sensibles, lorsqu'ils furent salariés par les princes, firent divorce avec les besoins et les sentiments de la nation, perdirent en génie autant qu'ils acquirent en goût, et devinrent un élément aristocratique, au lieu d'être une expression populaire ; placés entre le carrefour, d'où ils sortaient, et la cour, qui les stipendiait, les gens de lettres, sans atteindre à la délicatesse raffinée de l'aristocratie, perdirent l'influence féconde et native qui se puise au sein du peuple.

L'amour de l'art fait prospérer l'art ; mais la protection ou son caractère, si l'on veut, empêcha les hautes capacités d'atteindre au degré supérieur où l'on ne peut arriver que par l'heureux accord de toutes les facultés de l'âme et de l'intelligence. Pour nous, qui observons les arts historiquement et comme expression de la société, qu'il nous soit permis, en admirant l'exécution, de déplorer le but. Nous nous sommes complu souvent à rechercher ce qu'aurait été l'Arioste si, au lieu de chanter cette famille sans gloire de Ferrare, il avait pris le thème de Dante ou du Tasse, la *nation* ou la *chrétienté;* ce que serait devenu Guicciardini s'il n'avait pas eu à se justifiers de honteux services rendus par lui à la tyrannie ; Machiavel, s'il n'avait pas écrit l'histoire par l'ordre de Clément VII, et le *Prince* pour obtenir un emploi ; Michel-Ange, s'il n'eût pas été jeté tour à tour du ciseau à la palette ou au compas, ni contraint de s'irriter contre le marbre pour le forcer

d'exprimer sur les tombeaux des Médicis un idéal en opposition avec les ordres qu'il devait exécuter.

Au milieu des préceptes donnés par un grand nombre, au milieu des censures lancées dans ces rivalités bruyantes et acharnées, apparait-il que l'art se crût obligé à quelque chose de plus élevé que l'art lui-même? Plaire à la cour, aux gens de lettres, tel était l'unique but. La religion s'écroulait, et l'on croyait la relever en faisant écrire des diatribes par Muzio ; on blâmait les inconvenances qui s'étaient glissées dans la liturgie, et Léon X faisait corriger les hymnes et le bréviaire d'après les phrases de Cicéron et de Tibulle ; la patrie périssait, et l'on chantait ; elle périssait, et nul homme supérieur ne se levait pour entonner l'épicédion d'une voix qui, pénétrant dans les sépulcres, pût retentir un jour comme la trompette de la résurrection ; elle périssait, et pas un écrivain ne sut animer l'histoire de ces colères magnanimes qui restent comme une protestation immortelle des nations.

On choisissait le premier sujet venu, pourvu qu'il permit de déployer les beautés de l'art. Le Tasse, du moins, agita longtemps dans sa pensée le choix du sujet de son épopée ; l'Arioste n'eut d'autre motif que de faire un poëme, qu'il se contenta d'ajuster aux pierres d'attente posées par un autre. Alamanni écrivit les siens, parce que ce thème chevaleresque souriait à Henri II; Bernard Tasso était arrivé à son centième chant avant même de savoir si son Amadis était de Gaule ou de Galles (1) ; Vida et Fra-

(1) Il demande à Jérôme Ruscelli, dans une lettre du 4 mai 1558, s'il doit intituler son poëme *Amadis de Gaule* ou *de France :*

« Je ne doute pas que l'auteur de cette charmante composition ne l'ait tirée en partie de quelque histoire de Bretagne, puis embellie et amenée à cette grâce qui enchante le monde. Or, je tiens pour constant qu'il a erré en donnant à Amadis le nom de sa patrie, non pour doter la France de cette réputation, mais pour n'avoir pas entendu ce mot de *Gaule*, qui dans la langue anglaise veut dire *Gallia*. Si je ne me trompe, le fils aîné du sérénissime roi d'Angleterre se fait appeler prince de Gaule uniquement à cause des droits que ledit roi prétend avoir sur la couronne de France. A l'appui de cette vérité, que l'auteur se sera trompé dans l'interprétation ou mieux dans la traduction de ce mot Gaule, et que celui qui le premier écrivit cette histoire voulut parler de la France, voyez l'endroit, livre II, chap. 20, où Gaudanel, envieux de la gloire et de la grandeur d'Amadis, dit au roi Lisuart : *Vous savez, seigneur, que la discorde fut longtemps entre ce royaume de la Grande-Bretagne et celui de la Gaule, parce que de droit celui-ci doit être sujet de celui-là, comme le sont tous les autres États voisins, et vous reconnaissent pour supérieur.* On peut facilement conjecturer de ces paroles que l'auteur ne vou-

castor chantèrent le ver à soie et la syphilis, pour montrer que l'on peut dire en latin des choses que les Latins n'ont jamais traitées.

De là, l'absence de toute dignité dans la morale et les sujets. Sannazar, complimenté sur sa piété par Léon X et Clément VII, prostitue à des poésies lascives la muse qui avait chanté l'enfantement de la Vierge; monseigneur de la Casa fait l'éloge de ce Charles-Quint qu'il avait représenté comme le fléau de l'Italie; Alamanni ne lui épargne pas non plus l'encens; blâmé par cet empereur d'avoir dirigé quelques traits contre l'aigle rapace et dévorant, il lui répond que la tâche de la poésie est de mentir. Machiavel se rend en qualité d'ambassadeur près du duc de Valentinois et d'un chapitre de moines; on peint le grand pontife Borgia comme un saint, et sa maîtresse comme une madone, sans soupçonner la bassesse de cette action; Holbein fait successivement le portrait des femmes de Henri VIII, que le tombeau attend; Léonard de Vinci travaille pour Louis le More, et construit des arcs de triomphe pour son vainqueur. La seule réflexion que le premier lui inspire lorsqu'il note sa chute sur son carnet, est celle-ci : « Il n'a achevé aucun ouvrage. » Raphaël touche le cœur avec ses vierges, et scandalise avec ses Psyché et ses Galatée; Michel-Ange fortifie sa patrie contre les tyrans, et les immortalise par son ciseau; tous pensent ce que dit Cellini : *Je sers qui me paye.*

La même bassesse se reproduisait dans les louanges que les gens de lettres se prodiguaient. Sans parler de tant de nouveaux Virgiles, de tant de Cicérons et de Tites-Lives, Varchi plaçait *Giron le Courtois* au-dessus du *Roland furieux*; Stigliani proclamait Tansillo supérieur à Pétrarque, et l'Arioste con-

lait pas désigner un autre royaume que celui de France... Ne serait-ce pas une faute vraiment digne de blâme, une faute non de négligence, mais de celles qu'Aristote, dans sa *Poétique*, regarde comme indignes d'excuse, si je publiais ce poëme sous le titre d'*Amadis de Gaule* sans savoir où était situé ce royaume? (C'est ce qu'il a fait pourtant.) Ne voulez-vous pas que je nomme quelque port, quelques villes principales? Mais comme je pourrais facilement, n'ayant point, plus que tant de personnes, la pratique des choses d'Angleterre, me tromper en ce point comme en beaucoup d'autres, je vous supplie, ayant la commodité, soit de l'ambassadeur d'Angleterre, soit d'autres qui peuvent mieux vous donner des renseignements sur ces particularités, de vous en informer, et de vouloir bien m'en écrire. »

Faire un poëme en cent chants sans savoir où, ni quand se passe la scène, c'est tout dire.

sacrait un demi-chant à immortaliser les médiocrités de son temps.

Ce besoin de louer et d'être loué, cette habitude de se limiter à l'approbation d'un petit nombre apparaissait dans les académies, qui, nées dans le siècle précédent, atteignirent dans celui-ci leur apogée. Ressuscitées d'abord par imitation de l'antiquité dans l'académie platonique de Laurent de Médicis, on les vit alors se multiplier à l'infini. Souvent ridicules de nom, elles se livraient à des occupations puériles, assaisonnées de repas, où la verve s'échauffait en vidant des flacons; on y chantait des vers et l'on récitait des prières; des princes et des évêques s'asseyaient à côté des littérateurs. Parfois, au milieu de ces graves personnages, c'était Annibal Caro qui se levait pour faire l'éloge du nez : « Nez parfait, nez principal, nez divin, que ce nez soit béni « parmi tous les nez. Bénie soit aussi la mère qui vous fit un « pareil nez, et bénies toutes les choses que flaire votre nez! » Ou bien c'était Berni qui louait les anguilles, les cardons et la peste; Firenzuola, la joie et les cloches; Casa, la colère et le marteau d'amour; Varchi, les œufs durs et le fenouil; Molza, la salade et les figues; Maure, la fève et les mensonges; celui-ci, la toux; celui-là, la fièvre tierce; un autre, la pelade; un autre, pis encore. Ces éloges, auxquels avaient bonne part les princes dont on recevait les bienfaits, étaient applaudis par les *endormis*, les *inféconds*, les *philopons* et tant d'autres affublés de noms du même genre.

Outre leur frivolité, ces académies nuisaient à l'originalité, attendu que la nature de ces corps est de s'attribuer le monopole du bon goût, et de juger d'après des règles préétablies; or, comme on ne peut espérer de renommée sans leur aveu, on est forcé de se résigner à ces règles arbitraires, et de procéder toujours par réflexion, non par inspiration.

L'unique inspiration, c'étaient les éloges et l'argent; il fallait donc se résigner à les mendier. Bernard Tasso tend la main, et l'on est saisi de pitié lorsqu'on voit les transactions auxquelles il se croit obligé pour obtenir quelque protection et du pain de cet empereur qui lui avait tout enlevé pour avoir été fidèle à son maître (1). Louis XII, étant allé entendre les leçons de Jason du Maine à Pavie, lui demande pourquoi il ne se marie pas : *Afin*, répond-il, *que le pape Jules sache*, *par le témoi-*

(1) *Voyez* ci-dessus, page 410.

gnage de Votre Majesté, que je ne suis pas indigne du chapeau de cardinal. Guicciardini ayant besoin de faire une dot à ses filles, Machiavel l'encourage à s'adresser à Léon X, lui cite des exemples de la libéralité de ce pontife, et lui enseigne comment il doit rédiger sa supplique : « Tout consiste, lui dit-il, à demander hardiment et à montrer du mécontentement lorsqu'on n'obtient pas. » Toutes les dépêches de Machiavel, dans ses missions politiques, finissent par des demandes d'argent, et les autres ambassadeurs font la même chose. Anguillara, qui fit tant d'octaves, parce qu'il les vendait un demi-écu pièce, n'ayant rien reçu pour une chanson en l'honneur du duc Cosme, s'en plaignit avec arrogance.

Paul Jove, dispensateur vénal de gloire et d'invectives, disait avoir deux plumes, une d'or (1) et une d'argent, pour proportionner la louange aux présents. Amateur d'une vie molle et dissipée (2), on éprouve du dégoût à le voir mendier avec instance soit une pelisse, un cheval, des friandises ou de l'argent (3);

(1) « J'ai trempé la plume d'or dans l'encre la plus fine. Je me déclare obligé de consommer une fiole de l'encre la plus fine avec une plume d'or, pour célébrer les œuvres de Votre Sainteté. »

(2) « Vous savez que je me repose pour le moment, et que je ne travaille point, *quia nemo nos conduxit*... Vous savez bien que je ne veux étudier que vêtu de peaux de martre et de loup-cervier... ; que je ne chevauche point de mules mal harnachées... ; que je veux manger deux fois par jour, et avec le potage... ; qu'il me faut du feu de la Saint-François à la Saint-Georges. Pour cela faire, l'homme ne saurait se mettre l'esprit à la torture *impensis propriis*. » Pages 100, *Lettres*.

(3) Il écrit au marquis del Vasto : « Votre Excellence me fait connaître qu'elle veut venir cette semaine sainte au Musée (*sa maison de plaisance à Côme*). Je l'attends avec une extrême impatience; et je sais qu'elle ne se départira pas de ses habitudes libérales et magnanimes, me rappelant que, lorsqu'elle va pour son amusement aux Grazie à Saint-Victor, elle y porte, bien que la bonne chère y soit grande et tout en abondance, des provisions pour un mois, quoiqu'elle n'y passe que quatre jours. Que puis-je donc espérer, moi, si elle vient au Musée au milieu de tant d'hommes immortels, qui, bien qu'ils ne mangent pas, attirent une infinité de mangeurs? Je veux que Pitigian sache que les futailles de son caveau favori sont à sec, et rendent un son de tambour. Ce serait encore une belle chose de voir votre excellence joindre à l'approvisionnement qu'elle y a laissé un autre semblable... Je crois qu'il me faudra, sous quelques semaines, me transporter à Rome... Je ne sais comment je ferai si Votre Excellence, pendant qu'elle sera ici, ne frappe plus d'une fois la terre du trident de Neptune pour faire naître une bonne paire de chevaux. Mais comment supposer qu'un si grand prince puisse démentir sa générosité habituelle? » *Lettres du 25 mars* 1544. — Il demande à Luc Contile « des pommes, des pêches, et des coings confits, attendu qu'il en est venu de Naples un déluge à la *signora*

il se plaint si ces cadeaux se font attendre, ou ne sont pas proportionnés à son avidité; il appelle des travaux perdus ceux pour lesquels il n'obtenait pas la récompense qui seule les lui avait fait entreprendre. Princes et riches personnages lui donnaient à l'envi, afin qu'il *fît valoir leur monnaie un tiers de plus* (1). En somme, l'inspiration générale, c'est d'acquérir de l'argent et des protecteurs, soit en faisant rire avec une nouvelle comme *Belphégor*, ou avec un poëme entier comme l'Arioste, soit en larmoyant comme le Tasse, soit avec des ouvrages condamnables, comme le *Prince* ou la *Fille errante*.

De même que l'amour engendre la haine, la louange fait naître la satire; de là toutes les querelles bruyantes de ce temps. « Les gens de lettres, dit Jérôme Negro, sont en guerre; Pierre « Cursio combat contre Érasme sur ce mot *bellax*, pour décider « s'il se prend en mauvaise part dans le langage relatif à la « guerre, ou bien si ce n'est qu'un *verbum merum*. Chaque jour « voit éclore des livres nouveaux et des invectives sur ce sujet; il « y en a qui répondent au nom d'Érasme à ce Cursio, et celui-ci « devient furieux. »

Une lutte terrible ayant éclaté, à propos de Pétrarque, entre Tassoni, Joseph des Aromatari et Brusantini, il y eut des emprisonnements et des procès. Les Médicis s'amusaient à entendre les sonnets que se lançaient mutuellement Louis Pulci et Matthieu Franco. Jérôme Ruscelli en vient aux prises avec Ludovic Dolce, pédant comme lui, et tous deux ne s'échauffent que pour décocher l'injure; Sigonio dispute avec Robertello sur des questions d'érudition; Geraldi Cintio avec Pigna, Paul Manuce avec Lambin, parce qu'il voulait imprimer *consumtus* sans *p*; son adversaire, auquel il avait apporté un marbre où l'on voyait écrit *consumptus*, le lui jeta à la tête. Varchi est en lutte avec

principessa. » — Il écrit à monseigneur Farnèse : « Je commence à travailler, et je ferai en l'honneur de Votre Seigneurie chose que la postérité lira, et c'est assez en dire; mais que Votre Seigneurie révérendissime et illustrissime fasse en sorte que mon neveu Alexandre soit évêque de Nocera. » 5 *septembre* 1547; et à Jérôme Anghiera : « Béni soyez-vous, vous qui, sans offenser personne, plaisez à chacun! ce que je cherche à faire aussi en publiant cette histoire. »

(1) « Je serais frais si mes amis et mes patrons ne devaient pas se trouver obligés envers moi quand *je fais valoir leur monnaie un tiers de plus* que celle des vauriens et des libertins. Vous savez bien que, grâce à ce saint privilége, j'en ai habillé quelques-uns de riche brocart, quelques autres, au contraire, de vilaine étoffe, pour leur mérite; et tant pis pour ceux qui sont pris. S'ils nous attaquent en tirailleurs, nous ferons jouer la grosse artillerie. Je sais bien qu'ils mourront, et que, nous, nous survivrons à notre mort... » *Lettre* 12.

Lasca, et reçoit des coups de poignard des seigneurs qui se prétendaient maltraités dans son histoire. Pierre Angeli, dit Bargeo, est contraint de quitter Bologne pour des vers mordants, et tue ensuite un Français en duel. Chiabrera assassine un gentilhomme romain, Davila un autre, et enfin il succombe lui-même. Torquato Tasso donne des coups de poignard; Boccalini est assommé à coups de sac rempli de sable. Murtola et Marini se font une guerre telle que le premier tire un coup de fusil à l'autre, et descend jusqu'au métier d'espion, comme le fit peut-être Annibal Caro à l'égard de Castelvetro.

Arétin. 1492-1557.

Pierre Arétin, que nous nous sommes abstenu de mettre au rang des gens de lettres, offre l'exemple de l'audace la plus éhontée pour demander, louer et censurer. Doué d'esprit naturel, sans culture, *Moi,* disait-il, *je ne sais ni danser ni chanter, mais faire l'amour comme un âne*. Il connut son siècle, et mit en œuvre l'effronterie et le libertinage, avec la certitude de parvenir à la gloire, dont les vertus tranquilles étaient alors exclues; il connut la puissance de la presse, et, au lieu de sonnets langoureux ou de périodes contournées, il prodigua les outrages dans un style désordonné. Ses premiers écrits le firent chasser d'Arezzo, où il était né d'une prostituée dans un hôpital. Arrivé à Rome à pied, il est reçu comme valet par le cardinal Chigi, le Mécène de Raphaël, qui le chasse ensuite comme voleur. Il vit de débauches, se fait capucin, jette le froc aux orties, flatte, médit, escroque un bel habit, et s'en pare pour se présenter devant Léon X, auquel il offre des louanges qui lui valent une poignée de ducats; il agit de même envers Julien de Médicis, qui lui donne un cheval; enfin il acquiert de la renommée en écrivant de ces choses qui n'exigent que de l'effronterie.

Son unique science, c'est d'étaler son ignorance et de savoir mépriser les lettres quand tous les autres les idolâtraient; de lancer au hasard des métaphores au milieu de la stérilité polie de ces humanistes, de honnir les études et les imitateurs. « Je « me ris des pédants, qui croient que le savoir consiste dans « la langue grecque, et n'estiment que les *bus* et les *bas* de la « grammaire.... Je ne me suis pas écarté par ignorance des « allures de Pétrarque et de Boccace, car je sais aussi ce qu'ils « sont, mais pour ne pas perdre mon temps, ma patience et « ma réputation en poursuivant la folie de vouloir me trans- « former en eux. Le pain sec au logis profite mieux que celui « que l'on mange avec beaucoup de mets sur la table d'autrui.

« Imitation ici, imitation là, tout est imitation pour la plupart « des écrivains. L'écrivain qui a de l'invention, je l'admire, et je « me ris de celui qui imite; car les inventeurs sont dignes d'ad- « miration, et les imitateurs ne sont que ridicules. Pour moi, « je m'efforce tellement chaque jour de m'écarter des habitudes « du savoir, de trouver du nouveau, que je puis jurer être « toujours moi-même, et jamais un autre. Je ne nie pas la di- « vinité de Boccace, et je reconnais que la manière de composer « de Pétrarque est merveilleuse; mais, tout en admirant leur « génie, je ne cherche pas à me servir d'eux comme d'un « masque; je crois au jugement de ces deux esprits éternels; « mais, tout en croyant en eux, j'ajoute aussi quelque peu de foi « au mien. »

Il devint ainsi redoutable, recherché ou chassé par les uns et les autres, selon que l'on approuvait ou qu'on détestait sa vie déréglée, ou qu'on s'effrayait de ses terribles attaques. « Je me « trouve à Mantoue, près du seigneur marquis, et en si grande « faveur qu'il laisse le manger et le dormir pour s'entretenir « avec moi. Il dit qu'il ne trouve pas ailleurs un plaisir aussi « complet; il a écrit de moi au cardinal des choses très-hono- « rables, qui certainement me profiteront. Il m'a fait don, en « outre, de trois cents écus, et me fait encore d'autres pré- « sents. J'ai commencé à en recevoir à Bologne. L'évêque de « Pise m'a fait cadeau d'une casaque de satin noir, la plus « superbe qui fut jamais, et de la sorte je me suis présenté « à Mantoue dans une tenue de prince. » Jules Romain avait peint seize attitudes voluptueuses que Marc-Antoine Raymond avait gravées; pour ce travail, auquel il ajouta pareil nombre de sonnets descriptifs, l'Arétin obtint leur pardon de Clément VII. Cette infâme alliance des beaux-arts courut le monde, et accrut la misérable renommée de cet écrivain vénal. Chassé de Rome, qui semblait perdre la vie, il se réfugia au camp de Jean des Bandes Noires. Il arriva au moment où ce chef venait d'accorder aux siens une *nuit franche*, c'est-à-dire la faculté de passer le temps à leur guise; qu'on juge des excès, des rixes, des vols, des amours ravis, payés ou conquis, des violences de cette scène infernale, et de la part qu'y prit l'Arétin. Jean, qui ne le cédait pas au plus ribaud de ses ribauds, fut enchanté d'une si belle acquisition; il voulut l'avoir toujours à table auprès de lui, souvent dans son propre lit; il songea même à le faire prince (1), et le présenta à Fran-

(1) *Sotto Milan dieci volte, non ch' una.*

çois Ier, qui lui fit don d'une chaine d'or, et ne put pas se passer de ce bouffon d'une espèce nouvelle (1). Henri VIII lui envoya ' 'ois cents couronnes d'or en une fois ; Charles-Quint lui accorda une pension, et le fit marcher à sa droite; Jules III lui donna mille couronnes d'or avec la bulle de chevalier de Saint-Pierre, ce qui lui fit concevoir l'espérance de devenir cardinal. Il prit le nom de *divin* et de *fléau des princes*. Les premiers artistes voulurent faire son portrait; des médailles furent frappées non-seulement en son honneur, mais en l'honneur de sa femme et de sa fille; on lisait sur le revers de l'une d'elles : LES PRINCES QUI REÇOIVENT LES TRIBUTS DES PEUPLES PAYENT TRIBUT A LEUR SERVITEUR (2).

Charles-Quint, qui aspirait à la monarchie universelle, prodigue les honneurs au *divin* Arétin, lequel s'exprime à son sujet en

Mi disse : Piero, se di questa guerra
Mi campa Dio e la buona fortuna,
Ti voglio insignorir della tua terra.

Sous Milan il me dit par dix fois, non par une :
Pierre, de cette guerre advienne qu'en vainqueur
Je sorte, Dieu m'aidant et ma bonne fortune,
Je veux de ton pays te faire le seigneur.

(1) Jean lui écrivait : « Le roi se plaignit à moi avec raison de ce que je ne t'avais pas amené avec moi, comme de coutume. Je dis que la faute en était à ce que tu aimais mieux le séjour de la cour que celui du camp. Sa Majesté reprit que j'eusse à écrire pour te faire venir. Je sais que tu ne viendras pas moins pour ton intérêt que dans le but de me voir, moi qui ne saurais vivre sans l'Arétin. »

(2) « Tant de seigneurs me rompent continuellement la tête avec leurs visites, que mes escaliers sont usés par le frottement répété de leurs pieds, comme le pavé du Capitole par les roues des chars de triomphe. Je ne crois pas, pour m'exprimer ainsi, que Rome ait jamais vu un mélange de nations pareil à celui qui m'arrive au logis. Il vient chez moi des Turcs, des Juifs, des Indiens, des Français, des Allemands, des Espagnols. Or pensez ce que font nos Italiens. Je ne parle pas du menu peuple ; car il est plus facile de vous détourner de votre dévouement impérial que de me voir un seul instant sans soldats, sans écoliers, sans moines et sans prêtres. Il me semble, à cause de cela, être devenu l'oracle de la vérité, puisque chacun vient me raconter le tort qu'il a éprouvé de tel prince, de tel prélat; je me trouve donc le secrétaire du monde, et vous n'aurez qu'à m'intituler ainsi sur les dépêches que vous m'adresserez. » *Lettres*, t. I, p. 206. MAZZUCCHELLI, p. 57. « Quel savant en grec et en latin est semblable à moi en langue vulgaire?... Quels colosses d'argent et d'or sont comparables aux chapitres dans lesquels j'ai sculpté le pape Jules, l'empereur Charles, la reine Catherine et le duc François-Marie?... Si j'eusse prêché le Christ de la manière dont j'ai loué César, j'aurais plus de trésors dans le ciel que je n'ai de dettes sur la terre. »

ces termes : « C'est beaucoup sans doute que la faveur me « soit arrivée comme vous me l'aviez annoncée ; mais la man- « suétude du pieux empereur a dépassé de bien loin votre « opinion ; car il a déclaré que, s'il me rencontrait par le chemin, « il m'enjoindrait de chevaucher avec lui ; ensuite, quoiqu'il « ne l'eût pas dit, il m'a donné la main droite, acte aussi digne « de sa clémence que ma condition en est indigne. Je suis à « coup sûr sorti de moi-même en l'entendant et en le voyant ; « car celui qui ne l'entend et ne le voit pas ne saurait *s'imaginer* « *l'inimaginable sagesse de la douce familiarité de cette grâce* « *charmante.....* (1). »

Avec quelle adresse aussi ne s'insinue-t-il pas dans son esprit, en lui protestant que les peintres lui ont fait tort dans ses portraits, et en lui parlant d'Isabelle, la femme qu'il a perdue ! « Quand je lui dis ensuite que je ne croyais pas que mes écrits fus- « sent lus de lui, qui tient dans ses mains les destinées du monde, « il répondit que tous les grands d'Espagne avaient copie de ce « que je lui ai écrit sur la conquête d'Alger. Il me raconta toute « cette expédition en détail, et mon âme s'épancha en pleurs, « tant je fus ému de tendresse lorsque je l'entendis me dire : *Et* « *dans quel but aurais-je voulu vivre davantage, si tant de* « *gens étaient morts pour moi dans cette entreprise?* J'entends « encore retentir à mes oreilles le son éclatant de sa parole « auguste.....

« Mon peu de vanité me faisait oublier qu'il avait, chevau- « chant, appelé auprès de lui les respectables ambassadeurs de « Venise pour dire à leurs excellences sérénissimes : *Amis très-* « *honorés, il ne vous sera point à charge certainement de dire* « *à la seigneurie que je lui demande en grâce d'avoir égard à* « *la personne de l'Arétin, comme à un objet très-cher à mon af-* « *fection.* »

En effet, si tout le monde le chasse, Venise, où la licence est générale, et qui permet de tout faire librement pourvu qu'on ne parle point des affaires d'État, Venise lui est toujours ouverte : « Moi qui ai achevé d'apprendre à être libre, écrit-il au doge « Gritti, dans la liberté d'un si grand État, je répudie la cour à « jamais, et je fais ici mon tabernacle éternel pour les années « qui me restent : car ici la trahison n'a pas de place ; ici la « faveur ne peut faire tort au droit ; ici ne règne pas la cruauté

(1) La traduction française ne comporte pas tout le ridicule de son style.

« des prostituées; ici ne commande pas l'insolence des effé-
« minés; ici on ne vole pas, on ne violente pas, on ne tue pas.
« C'est pourquoi, moi qui ai fait trembler les coupables et ras-
« suré les gens de bien, je me donne à vous, pères de vos
« peuples, frères de vos serviteurs, fils de la vérité, amis de la
« vertu, compagnons des étrangers, soutiens de la religion,
« observateurs de la foi, exécuteurs de la justice, héros de la
« charité et sujets de la clémence. En conséquence, illustre
« prince, recueillez mon affection dans un coin de votre piété,
« afin que je puisse louer la nourrice des autres cités et la mère
« élue de Dieu pour rendre le monde plus fameux, pour adoucir
« les mœurs, pour donner de l'humanité à l'homme et pour
« humilier les superbes en pardonnant à ceux qui commettent
« des fautes..... O patrie universelle! ô liberté commune! ô asile
« des nations dispersées! »

Revient-il à Rome : « Je fus toujours hors de moi, uniquement
« par la crainte que l'accueil démesuré que me fit le pape, lors-
« qu'il me baisa en me pressant dans ses bras avec une tendresse
« fraternelle, ne m'excitât à finir mes jours dans ce palais, où
« l'on me donna des appartements de roi plutôt que de serviteur.
« Vraiment, on a vu l'émotion tumultueuse qu'ont témoignée
« les populations dans chaque endroit où nous avons passé,
« pour saisir l'occasion miraculeuse de pouvoir me contempler,
« m'honorer et me faire des présents, de telle sorte que la peste
« de son venin même a fait rentrer l'envie sous terre.... Le ju-
« gement commun affirme qu'au nombre de toutes les félicités
« méritées de sa béatitude, le suprême pasteur a dû compter que
« je suis né de son temps, dans son pays, et que je lui suis tout
« dévoué. »

Néanmoins tant d'honneurs et de biens ne lui paraissent pas suffisants : « Léon et Clément, écrit-il à Hersilie del Monte, nièce
« de Jules III, au lieu de m'essuyer la sueur de la servitude avec
« les mains empressées de la récompense, les teignirent dans
« mon sang avec une cruauté ardente, uniquement parce que je
« ne sais pas tromper, parce que la vérité est mon idole, parce
« que l'adulation n'est pas de mon goût, parce que je fuis la
« débauche, parce que j'agis librement, parce que je connais les
« ribauds, parce que je hais les ingrats, et parce que (je ne veux
« pas le dire par modestie, on le sait pourtant et on ne le nie
« pas) je ne manque pas de croyance envers l'Église, après des
« offenses si maures et si turques; ce dont font foi les livres que

« j'ai écrits sur Jésus-Christ et sur les saints..... Quoi qu'il en « soit, il est certain que je suis connu du Sophi, des Indiens et « du monde entier, à l'égal de quiconque dont le nom retentit « aujourd'hui dans la bouche de la renommée. Bien plus, les « princes qui reçoivent les tributs des peuples sont continuelle- « ment mes tributaires, tandis que je suis leur esclave à la fois « et leur fléau. Je ne cite pas la force de ce miracle incroyable « par orgueil ou par vanterie; mais j'en parle pour me confesser « à moi-même l'obligation que j'ai à Dieu, qui m'a fait tel. »

Argent, joyaux, habillements, pleuvaient chez lui. « L'alchimie de sa plume a extrait des entrailles des princes plus de vingt-cinq mille écus d'or; » il en avait deux mille de pensions; il passe pour en avoir empoché plus de quatre-vingt mille dans toute sa vie. François Ier lui envoya un collier formé de langues entrelacées, avec la pointe rouge, et le mot : *Lingua ejus loquetur mendacium*. Charles-Quint lui en adressa un autre de la valeur de cent sequins, après sa défaite en Barbarie, pour se mettre à l'abri de ses railleries; mais il répondit, en soupesant la chaîne : *Elle est bien légère pour une si lourde sottise*. Il dit au trésorier de France, qui lui payait une somme : *Ne vous étonnez pas si je me tais ; j'ai consumé ma voix à demander, et il ne m'en reste pas pour remercier*.

Tarde-t-on à lui donner, il menace de mettre le Christ dans les mains des Turcs. « Je commence en attendant, écrit-il à un « confident du pape, à occuper entièrement ma plume au *Légendaire* des saints; aussitôt que je l'aurai composé, je vous « jure (au cas où l'on ne me donnerait pas de quoi vivre) de le « dédier au sultan Soliman, en faisant l'épître d'une manière si « neuve que le monde en sera dans la stupeur pour tous les « siècles à venir; car elle sera chrétienne au point de pouvoir « l'amener à laisser la mosquée pour l'église. »

Les cadeaux qu'on lui fait sont-ils mesquins, il les refuse : « Je lui ai renvoyé ses dix ducats, en le priant de daigner, en « reprenant ses dons, me rendre les louanges que je lui ai « données; en effet, il ne me paraît pas convenable d'honorer ce- « lui qui me honnit au point que je m'avilirais d'accepter ce qui « est plutôt une aumône pour des mendiants que des présents « pour des gens de talent. Il est certain qu'il convient à ceux qui « achètent la gloire d'être généreux tout de bon, en donnant « non selon le degré de leur âme, mais comme le requiert la « condition de celui qui leur en décerne; car les pauvres plumes

« ont autre chose à faire que d'élever de terre un nom pesant « comme du plomb par son défaut de mérite (1). »

Voilà jusqu'où il poussait l'effronterie : il s'intitulait *homme libre par la grâce divine*, et conspuait les princes en général tout en louant chacun d'eux en particulier, ou bien il désignait ceux qu'il avait intérêt à attaquer pour exciter les jalousies mutuelles. « J'ai eu la force de seconder la hauteur des grands par « de grandes louanges, en me tenant toujours dans le ciel sur « les ailes des hyperboles. Il me faut transformer digressions, « métaphores, pédanteries en cabestans qui ébranlent et en « tenailles qui ouvrent; il faut faire en sorte que les voix de mes « écrits rompent le sommeil de l'avarice. »

Les princes n'étaient pas pour lui les seules têtes couronnées; il avait encore pour tributaires tous ceux qui occupaient le premier rang dans les arts et la littérature. L'Arioste le plaça parmi ceux dont s'honore l'Italie; Titien prenait ses conseils et le peignit plusieurs fois (2); il demandait à Michel-Ange, « point de mire « d'étonnements où la faveur des astres a lancé à l'envi toutes

(1) Il écrivait à François Ier : « Abstenez-vous du moins de promettre aux gens de talent, afin qu'ils n'aient pas où leur faim puisse mordre après s'être consumés en espérances... Ne savez-vous pas, Sire, qu'il ne convient pas au rang de votre altesse de ne pas vous souvenir des six cents écus que, du propre mouvement de votre langue royale, vous dites à mon envoyé devoir m'être payés ici par l'ambassadeur?... Que votre gloire considère donc l'injure qu'elle se fait à elle-même en différant la récompense offerte par elle-même à moi, qui vais partout la prônant. »

(2) Voici comment l'Arétin, bien qu'ami du Titien, parlait de son admirable portrait :

« *A Cosme Ier*. — De Venise, le 17 octobre 1545.

« Mon maître, la quantité non petite d'argent que se trouve messire Titien, et aussi la grande avidité qu'il a de l'accroître, est cause que, oubliant toute obligation envers un ami et ce qu'il doit à un parent, il ne s'occupe avec une étrange anxiété que de ce qui lui promet grand profit. Il n'y a donc pas à s'étonner si, après m'avoir entretenu six mois par l'espérance, il s'en est allé à Rome, attiré par la prodigalité du pape Paul, sans me faire autrement le portrait de votre très-immortel père, dont je vous enverrai bientôt la placide et redoutable effigie, conforme peut-être à la vérité, comme si elle était sortie de la main du susdit peintre. En attendant, voici un exemplaire de ma propre ressemblance, que lui-même a exécuté de son pinceau. Certes, elle respire, le pouls bat, et l'esprit se meut comme je fais moi-même en vivant. Si les écus que je lui donnés, en vérité, avaient été en plus grande quantité, les étoffes seraient brillantes, moelleuses et roides, comme le sont le velours et le brocart dans la réalité. Je ne parle pas de la chaîne, puisqu'elle est seulement en peinture; car *sic transit gloria mundi*. »

« les flèches de leurs grâces, » la permission de proclamer ses louanges, « parce que l'Europe a plusieurs rois et un seul Michel-« Ange, » et le grand artiste lui répondait : *A messire Pierre, mon seigneur et frère;* puis il l'exhortait à le mentionner dans ses écrits : *Non-seulement je l'estime à un haut prix, mais encore je vous supplie de le faire, les rois eux-mêmes et les empereurs considérant comme une haute faveur d'être nommés par votre plume.*

Ferdinand d'Adda, recteur de l'université de Padoue, lui adressait une épigramme dans laquelle il le met au-dessus de Charles-Quint et de François Ier. Toutes les académies voulaient l'inscrire parmi leurs membres, et chaque galerie avait son portrait, que l'on voyait dans les cabinets des princes comme dans les tavernes et les lupanars. La cité d'Arezzo le fit noble et gonfalonier honoraire; il existe un volume de lettres à sa louange; bien plus, il fut surnommé le cinquième évangéliste.

Quand on voit cet homme écrire d'un style contourné et bizarre, en phrases affectées, déplacées et semées de métaphores extravagantes, on douterait de cette irrésistible puissance si nous ne la voyions usurpée de nos jours encore par quiconque a le front de dire et de faire ce qui répugnerait à un honnête homme. Qu'on ne croie pas cependant qu'il eut aussi bon marché de tous ceux qu'il rudoyait! il devint doux avec ceux qui surent lui montrer les dents, comme Albicante, Berni, Bernard Tasso. Quelques-uns lui infligèrent de dures corrections, ce qui le faisait appeler par Boccalini « l'aimant des poignards et des bâtons. » Un certain Volta, son rival dans les faveurs d'une comtesse, lui appliqua cinq coups de stylet; Pierre Strozzi, qu'il avait nommé dans un sonnet, l'envoya prévenir que, s'il s'avisait encore une fois de mettre son nom en avant, il le ferait égorger, et il se le tint pour dit. L'ambassadeur de Henri VIII, qu'il avait soupçonné de retenir une partie des dons que lui accordait le roi d'Angleterre, fait bâtonner l'Arétin, et celui-ci remercia Dieu, qui lui accordait la force de pardonner les offenses. Le Tintoret, qu'il avait mordu, l'appela dans son atelier sous prétexte de faire son portrait, et, tirant un pistolet, il se mit à le mesurer en long et en large, et finit par lui dire : *Vous avez deux pistolets et demi de longueur; qu'il vous en souvienne.* L'Arétin sortit épouvanté; mais dès lors il loua le Tintoret. D'autres l'attaquèrent avec ses propres armes, comme Jérôme Muzio et Antoine François Doni.

Ce dernier publia le *Tremblement de terre de Doni, Floren-*

tin, avec la ruine d'un grand colosse, antechrist bestial de notre âge, ouvrage écrit en l'honneur de Dieu et de la sainte Église, non moins que pour la défense des bons chrétiens. La préface est adressée à « l'infâme et scélérat Pierre Arétin, source et « origine de toute iniquité, membre putréfié de la publique « fausseté et véritable antechrist de notre siècle. »

Cet Antoine-François Doni, homme et écrivain des plus bizarres, a laissé, entre autres compositions, les pièces intitulées *la Citrouille, les Marbres, les Mondes, les Peintures, les Pistolets,* qui foisonnent de caprices et de folies. Il fut l'ennemi acharné de Ludovic Domenichi, écrivain spirituel et vide, qu'il accusa de plagiat (péché très-commun alors), et non sans fondement, à ce qu'il paraît ; car, dans ses *Dialogues*, il s'en trouve un qui avait paru dix ans auparavant parmi les *Marbres ;* il avait publié de même diverses traductions comme œuvres originales. Dans une lettre qui est restée à sa honte éternelle, Doni l'accusait avec toute l'infamie d'un délateur (1) ; mais il eut le dépit de ne pas être écouté. 1503-1574. 1564.

(1) « Tous les membres devraient constamment être unis avec un bon chef; or, s'il en fut jamais un excellent, la majesté de Charles-Quint est un de ceux là. Je suis son très-dévoué serviteur, et, dans mon zèle ardent, je vais nuit et jour cherchant comment je puis me montrer reconnaissant à Sa Majesté et à quiconque fait, pour l'amour d'elle, d'honorables entreprises. Votre Excellence doit donc savoir qu'un nommé Ludovic Domenichi, de Plaisance, est un des plus grands traîtres qu'il y ait au monde; d'après ce que je puis comprendre, il avait anciennement, avec un banni ou un sujet rebelle du duc de Plaisance, des intelligences contre sa majesté, comme votre seigneurie pourra le connaître par cette lettre ci-incluse. Ce rebelle devait obtenir sa grâce s'il faisait quelque trahison, ainsi qu'on peut le conjecturer par cette lettre, qui est écrite de la main du secrétaire nommé Antoine-François Riniero. Que ce Ludovic Domenichi soit ennemi de sa majesté impériale, c'est ce qui résulte d'un sonnet imprimé (car il est poëte), dont je joins ici copie ; il est évident qu'il est ennemi de votre seigneurie illustrissime (quoiqu'une bougie ne puisse faire ombre au soleil), puisqu'il a composé un autre sonnet contre Mantoue, d'où il a mérité jadis d'être chassé pour quelque bonne œuvre. Mais je crois plutôt qu'il garde une haine particulière à Votre Seigneurie, parce que les officiers de justice ont pendu aux créneaux de Pavie (du château, veux-je dire) un de ses frères. Or ce méchant homme, mauvaise langue, dont les actes sont pires que la langue, songe à retourner à Plaisance, et je pense qu'il ne médite rien de bon, attendu que, la veille du carnaval, il alla à Rome et en revint tout de suite. Que Votre Seigneurie Illustrissime surveille ces choses, et suive en silence les pas et démarches de ce mauvais sujet, afin qu'il ne puisse causer quelque offense ou dommage soit à Sa Majesté, soit à l'État. Je la prie bien de ne pas lui faire de déplaisir et de lui pardonner, en voyant plutôt en lui un homme passionné que méchant. Que Votre Seigneurie daigne m'excuser si j'ai parlé avec peu de révé-

L'Arétin eut un imitateur dans Nicolas Franco de Bénévent,
1505-1569. tour à tour son ami et son ennemi ; il mendie impudemment, non sans obtenir, et s'attaque dans ses sonnets aux rois, aux papes, aux cardinaux, aux gens de lettres, avec une telle violence de rage, un tel dévergondage de grossièretés, qu'il fait rougir du nom d'homme de lettres. L'Arétin l'employa pour écrire des satires ; puis, s'étant brouillés, ils se déchirèrent à belles dents. Nicolas, aussi vil dans la louange qu'insolent dans l'invective, s'intitulait *flagellum flagelli*, et lui lançait d'injurieuses obscénités. Il adressa une lettre virulente « aux infâmes princes de son siècle, » à cause des faveurs qu'ils accordaient à un pareil monstre (1); il commenta la *Priapée*, et reçut aussi sa part d'estocades *héroïques*, comme disait l'Arétin. Pie V le condamna au gibet pour avoir mordu une personne puissante : *C'est trop !* s'écria Franco, et il fut étranglé.

L'Arétin continuait à composer des satires, des comédies, des lettres et des libelles qu'il dédiait à des personnes vertueuses. A des livres qu'on ne saurait nommer pour leur audacieuse impudicité, il joignait des sermons, des ouvrages d'un ascétisme exagéré, des vies de saints, mais ainsi faites qu'ils auraient pu l'envoyer au bûcher aussi bien que ses écrits les plus cyniques. Il s'était enfin fixé à Venise, « réceptacle de toute immondice, » comme le dit Boccace, et où ses sœurs tenaient une maison de prostitution. Un jour qu'il les écoutait raconter les prouesses égrillardes du lieu, le rire le prit si fort qu'il tomba de son fauteuil et se blessa mortellement. Après avoir reçu l'huile sainte : *Gardez-moi bien des rats, s'écria-t-il, maintenant que je suis graissé.* Et il mourut dans un lieu et d'une manière digne de sa vie.

Cellini. 1500-70. Moins profondément pervers que lui, Benvenuto Cellini ne se montre pas moins bizarre. Il admire au même degré le

rence, et en imputer la faute à l'amour que je porte à Sa Majesté Impériale ainsi qu'au dévouement profond que je professe pour tous les personnages qui ressemblent à Votre Seigneurie Illustrissime, dont je baise les mains en la saluant très-respectueusement.

« Florence, le 3 mars 1548.

« Son très-humble serviteur, ANT.-FRANÇOIS DONI. »

(1) « Princes, je vous ai parlé en vers; maintenant je vous parle en prose. Vous pourrez connaître le rôle que vous jouez au milieu de tant d'infamies si votre insouciance n'est pas aussi aveugle pour lire qu'elle l'a été pour donner. »

très-divin Michel-Ange, les beaux coups d'estoc donnés par les spadassins et ceux qui déploient dans les duels une âme *si courageuse;* il sonne du cor, joue de la flûte, et ne tire pas moins vanité de ces talents que de son burin. Malheur à qui le touche du bout du doigt, ou se rencontre avec lui en rivalité de métier! Il ne se trouve pas assez d'expressions pour les flétrir, et, dans sa jactance, il ne souffre pas qu'on le mette au-dessous de quelqu'un, si ce n'est de Michel-Ange; on le prendrait pour un fanfaron inutile si ses admirables ouvrages ne subsistaient pas. Les Allemands viennent-ils en 1527 assaillir Rome, il se fait artilleur contre cette *infernalité cruelle*, et sa main dirige le coup (dit-il) qui tue le connétable de Bourbon et blesse le prince d'Orange. Il se plaint qu'on ne l'ait pas laissé exécuter un tir à l'aide duquel il prétendait écraser les chefs de l'armée ennemie réunis en conseil; il s'agenouille devant le pape, en le priant de lui remettre les meurtres qu'il a commis pour le service de l'Église, et « le pape, les mains levées, lui ayant fait un grand signe de croix sur la figure, le renvoie avec l'absolution. »

Il est admis dans l'intimité des princes, et le grand-duc vient de temps à autre causer dans son atelier; les petits princes d'Italie, les cardinaux, les femmes des uns et les maîtresses des autres se disputent ses ouvrages. Le pape lui dit : *Si j'étais un riche empereur, je donnerais à mon Benvenuto autant de terres qu'il pourrait en embrasser du regard; mais, comme nous sommes aujourd'hui de pauvres empereurs ruinés, nous lui donnerons, de toute manière, autant de pain qu'il en faudra pour satisfaire ses petites fantaisies.*

Mais les dons ou n'arrivent pas, ou ils sont toujours trop faibles pour son mérite, qui était grand, ou pour sa présomption, qui était plus grande encore. On lui marchande même les louanges; alors il met en œuvre une langue qui pique comme un dard, un mousquet « avec lequel il met dans un denier, » et l'excellente épée avec laquelle il est tombé plusieurs fois sur ses ennemis ou sur les sbires.

Un hôtelier lui fait-il payer trop cher, « il lui vient en pensée de mettre le feu au logis, ou d'égorger quatre bons chevaux qui étaient dans l'écurie; » mais il se contente « de lui dépecer quatre lits avec son coustelet. » Une autre fois il pousse des estocades à son ennemi, qui tombe mort : « *Ce n'était pas mon intention*, dit-il; *mais les coups ne se donnent pas à condition.* » Il fraude bravement le pape sur l'or qu'il emploie, sauf

à s'en faire absoudre ; il enlève de jeunes filles, débauche des garçons et raconte ses méfaits avec non moins d'assurance que que si c'étaient des actes méritoires. Il prétend que « les hommes comme Benvenuto, uniques dans leur profession, doivent être affranchis des lois ; » il trouve qu'on lui fait grand tort lorsque, pour la première fois, on le met en prison à trente-neuf ans.

Du reste, il a aussi sa morale au service de ses passions ; si l'un de ses ennemis meurt, « on voit que Dieu tient compte des bons et des méchants, et rétribue chacun selon ses mérites. »

Il est religieux et crédule ; on lui fait voir dans le Colisée le sabbat des démons, et lui seul n'est pas effrayé. Jeté dans une prison, il lit continuellement la Bible en italien, et s'y trouve favorisé d'apparitions de Dieu et des saints, d'où vient qu'il porte sur le sommet de la tête une petite flamme « qu'ont pu voir clairement tous ceux en très-petit nombre à qui j'ai voulu la montrer. » Enfin, joyeux de pouvoir s'enfuir du château Saint-Ange » en dépit de celui qui manifeste la vérité sur la terre et au ciel, *il pardonne librement à la sainte mère Église, bien qu'elle lui ait fait ce tort criminel.* » Puis, au moment terrible de la fusion du Persée, moment dont les angoisses ne peuvent être senties que par un artiste, il invoque le secours de Dieu ; or, comme c'est à cette dévotion qu'il attribue sa réussite inattendue, il va en pèlerinage, « en chantant sans cesse en l'honneur de Dieu des psaumes et des oraisons. »

Ce fut *en ne cessant de rire et de chanter* qu'il alla de Florence à Paris à travers les plus grands périls. Là, il se met à vivre magnifiquement « avec trois chevaux et trois serviteurs ; » il est logé dans un château royal ; mais l'envie se déchaine contre lui, et il est flatté d'avoir des ennemis puissants. Telle était pour lui la duchesse à Florence, telle est madame d'Étampes à Paris. Il a maille à partir avec les courtisans, qu'il appelle des brise-miches (*scannapagnotte*) ; ce sont toujours des subalternes qui traversent les bonnes intentions du roi à son égard et les font avorter.

Il trouve à Paris « une certaine engeance de compagnies qu'on appelle des aventuriers, lesquels assassinent volontiers sur les grandes routes ; bien qu'on en pende chaque jour un bon nombre, il semble qu'ils ne s'en inquiètent guère. » Il y rencontre un autre inconvénient, les procès (1) ; car, « aussitôt qu'ils com-

(1) L'Hospital disait, en 1660, au parlement de Paris : *On peut dire qu'il y a plus de procès au Chastelet de Paris qu'en toute l'Italie.*

mencent à voir quelque avantage dans le litige, ils trouvent à le vendre ; quelques-uns en ont donné en dot, et d'autres font tout à fait le métier d'acheter des procès. Ils ont une autre vilaine chose ; c'est que les gens de Normandie, pour la plus grande partie, font profession de prêter faux témoignage ; c'est pourquoi ceux qui achètent un procès font aussitôt la leçon à quatre ou à six de ces témoins, selon le besoin ; aussi ceux qui ne s'avisent pas d'en produire autant en sens contraire et qui ne connaissent pas l'usage entendent-ils bientôt une sentence qui les condamne. »

Quant à lui, lorsqu'il voit sa cause prendre une mauvaise tournure, il a « recours pour son assistance à une grande dague, » et il taille les jambes à l'un ; l'autre est touché de sorte que le procès en reste là, » ce dont il remercie Dieu comme de toute autre chose.

Redoutable aux autres, il se croyait entouré de périls continuels ; il est assailli plusieurs fois, et plusieurs fois il est ou se croit empoisonné. Il porte son argent sur lui « pour ne pas être exposé à être assassiné et volé, comme c'est l'usage à Naples. » Le pape le fait empoisonner avec du diamant en poudre ; mais l'orfévre, trop avare, ne broie que du béril ; dans d'autres occasions, il doit son salut à sa robuste constitution. Quelquefois, pour échapper à des procès qui lui sont intentés à cause d'horribles méfaits, il n'a qu'à faire grand fracas ; ainsi lui arrive-t-il avec une femme qui l'accuse d'un péché contre nature ; il ne se disculpe qu'en s'écriant qu'il faut commencer par la brûler comme complice et patiente.

A coup sûr son récit, comme toutes les autobiographies, est exagéré, malgré une apparence de naïveté confiante, par les sentiments propres de l'auteur et cette incroyable jactance qui le pousse à se vanter même du crime ; cependant les querelles et les attaques n'étaient alors que trop fréquentes entre artistes. Michel-Ange porta toujours la trace du coup de poing que lui avait asséné Torrigiano ; Titien peignait souvent avec la cuirasse. Pierre Facini attenta à la vie d'Annibal Carrache ; Lazare Calvi empoisonna Jacques Baregone, et l'on croit que le Dominiquin finit aussi par le poison.

Pour conclure, on ne rencontre pas dans le siècle d'or de la littérature italienne un genre nouveau, un élan de véritable originalité comme dans le siècle précédent. Dans le principe, les études se fondèrent sur l'antique, mais pour le dépasser ; on méditait sur Aristote et Platon, mais pour réfuter leurs erreurs et développer leurs conceptions. Les politiques marchaient sur les

traces des anciens, mais pour suivre les allures sociales dans tous leurs détours, ce que les anciens n'avaient jamais fait. Les poétiques étaient déduites de l'époque classique; mais on écrivait des poëmes qui les violaient toutes : de ce mélange d'imitation et de spontanéité résulta un style naturellement pur et bon dans tous les écrits comme dans les tous les arts ; on était classique autant qu'on pouvait l'être sans génie.

Mais l'étude des anciens porte bientôt à se contenter de les imiter, au lieu d'imprimer aux intelligences une activité nouvelle. Rucellai compile la *Rosemonde* avec les tragédies antiques, et les *Abeilles* avec Virgile ; Sannazar, qui a sous les yeux Mergellina et le plus beau golfe du monde, chante l'Arcadie, ou transporte les dieux de l'Olympe dans la chaste cabane de Nazareth. La comédie ressasse les intrigues de Plaute, en les ajustant aux mœurs modernes. Dans les beaux-arts, Palladio édifie un théâtre à l'antique et convertit le Vatican en palais des Muses. Ainsi, des formes étrangères gênaient l'essor de la pensée, et ces formes, par conséquent, manquaient de chaleur, de sentiment, de profondeur, de concision, de force et de sagacité philosophique. Les écrivains pénètrent avec finesse les défauts de la société, dont ils révèlent les ridicules ou l'infamie; mais ils acceptent les opinions les plus vaines, et ne discernent pas l'erreur de la vérité, ou y restent indifférents.

La prétention d'écrire comme Cicéron fit sentir l'impuissance du latin à exprimer les idées nouvelles ; on songea donc, pour rivaliser avec les anciens dans la langue vulgaire, à donner à l'italien une correction et une dignité inusitées. Mais là encore s'introduisit la manie de l'érudition et des formes d'école; au lieu de manier la langue du peuple avec un artifice doctrinal, on produisit des pensées connues dans un style délayé. Ce furent des périodes vides et prolixes, des circonlocutions obscures, des phrases pédantesques, avec la déplorable nécessité d'appliquer, pour être pur, les idées du monde antique à la société moderne. Les vers sont des centons de Pétrarque, par suite de l'habitude contractée dans l'emploi du latin. Tout l'enthousiasme se réduisait au désir de faire de beaux vers. Quant aux choses, ce sont des lamentations continuelles sur la cruauté des belles, des appels à la mort, fort étranges dans des temps où l'on était si indulgent, et contre la sincérité desquels protestent les conteurs. Il n'est plus question de politique, de théologie, ni des autres inspirations sévères de Dante; les vastes allusions et les machines religieuses

ont disparu ; on ne chercha plus à pénétrer dans l'intelligence divine, et le surnaturel de l'imagination prend la place du surnaturel de la pensée.

D'ailleurs, comme on voulait plaire non pas au peuple, mais aux doctes et aux cours, il fallait se livrer à la frivolité et à la flatterie, à une littérature de luxe, incapable d'atteindre jamais à la véritable grandeur.

A cette époque florissaient en Europe des hommes dont le nom est resté immortel ; cependant les écrivains italiens n'ont pas l'air de les connaître, et aucun d'eux, dans leurs discussions si vives, n'établit un parallèle entre la littérature nationale et celle des étrangers. Le Tasse seul montra plus tard de l'admiration pour le Camoëns, afin peut-être de ne pas avouer la supériorité de l'Arioste.

Nous admirons la forme des grands écrivains du seizième siècle ; mais nous regrettons d'être obligé d'étudier des travaux dans lesquels ils séparent le vrai et le bon du beau ; nous déplorons un progrès tout à l'avantage de l'élégance, tandis qu'au delà des Alpes il s'accomplissait au profit de la raison.

CHAPITRE XV.

MOEURS, OPINIONS.

Nous aurions manqué notre but si nos lecteurs ne s'étaient pas fait, d'après tout ce que nous avons dit sur les lettres et les arts, une idée des mœurs dans le siècle que nous décrivons. Quiconque distingue (comme ce serait notre vœu) la culture intellectuelle de la civilisation s'aperçoit que celle-ci ne peut grandir que par le progrès simultané des facultés humaines, et que là où l'une grandit au détriment de l'autre, c'en est fait de cette harmonie qui peut seule faire espérer des progrès utiles et durables. On aura donc reconnu que l'imagination l'emportait alors de beaucoup sur le raisonnement ; les fruits de cette semence embellirent et tuèrent l'Italie.

Dans les arts, dans les lettres, dans les gouvernements, dans les mœurs, le paganisme était revenu le front levé, avec ses séductions sensuelles, plaçait le beau sur l'autel, le beau exclusivement, et lui immolait le vrai, dont il doit être la splendeur et la manifestation. Les lettres ne connurent donc plus l'élévation

idéale, et ne s'inquiétèrent point d'indiquer un noble but aux désirs et à la volonté ; elles furent un jeu, au lieu d'être un culte. Les pinceaux et le ciseau perfectionnèrent les formes en négligeant l'idée. Admirer les grands génies de l'antiquité, et déclarer barbares, par respect pour eux, les temps incultes mais énergiques pendant lesquels avait mûri la civilisation nouvelle, tel fut l'objet exclusif de la science. C'est alors que Léon X rend une bulle pour protéger l'édition du poëme le plus immoral, et que Clément VII accorde un privilége à Antoine Baldo de Rome pour l'impression de tous les ouvrages de Machiavel, sans en excepter le *Prince*. Jules III embrasse l'Arétin, qui dédie la plus infâme de ses tragédies au cardinal de Trente ; un autre cardinal, en aspirant à la tiare, écrit la *Calandra*..., toutes compositions immorales, obscènes, meurtrières ; mais qu'importe? elles étaient belles, et cela suffisait ; l'imagination était récréée, la raison éblouie.

Comme le lien entre le cœur et l'esprit est plus fort que quelques-uns ne paraissent le croire, le grand siècle de Léon X ne produisit pas un ouvrage original, qui marquât d'une trace nouvelle le champ de l'intelligence, un ouvrage où l'on puisse voir un progrès véritable dans les lettres, les sciences et la connaissance de la vérité.

Jamais les superstitions n'abondent autant qu'au moment où s'évanouit le juste sentiment de la religion. La foi n'avait pas encore vu le doute systématique pénétrer ses dogmes ; mais elle s'isolait des actions, et faisait place à un relâchement de mœurs tout païen. Nous exceptons toutefois le peuple, parmi lequel la dévotion semble plus vive que jamais, comme s'il eût senti davantage le besoin de chercher dans le ciel un soulagement aux misères de la terre ; aussi est-il parlé alors d'une suite de miracles et d'apparitions fréquentes de la Vierge.

Dans les grands eux-mêmes, les iniquités n'avaient pas encore éteint la piété. Cicco Simonetta inscrivait sur son livre de souvenirs : « Je suis allé aujourd'hui à Sainte-Marie des Grâces de Monza, où j'ai entendu deux messes des moines, et j'ai fait vœu de ne pas manger gras le vendredi. J'ai fait vœu aussi de ne pas manger de viande le mercredi, et depuis lors je n'ai pas été tourmenté de la goutte. » Charles VIII faisait des vœux le jour de la bataille de Fornoue ; les Florentins, « au moment où ils craignaient que les lansquenets ne vinssent à passer dans la Toscane avec le duc de Bourbon, faisaient chaque vendredi une procession avec le corps du Christ, et toute la ville suivait le cortége en grande dé-

votion (1). » Vitellozzo, fait prisonnier par le duc de Valentinois, « le prie d'intercéder auprès du pape, afin qu'il lui accorde indulgence plénière pour ses péchés (2). » Les individus qui s'apprêtaient à commettre quelque iniquité portaient sur eux des reliques et des absolutions.

Nous ne parlons pas des gens de bien qui s'imposaient les pénitences les plus rigoureuses, des pèlerinages et des macérations, se flagellaient jusqu'au sang, se faisaient pauvres volontaires, et qui, anticipant sur la tombe, s'enfermaient des années entières entre quatre étroites murailles. Dans les premiers jours du pontificat de Léon X, « douze moines, qui s'étaient associés pour mener une vie très-pauvre, s'en allaient par l'Italie, chacun dans la province qu'on lui avait assignée, prêchaient et annonçaient les choses à venir. L'un d'eux, le frère François de Montepulciano, encore très jeune, parut dans l'église de Sainte-Croix, et tonna contre les vices, en affirmant que Dieu voulait flageller l'Italie, mais surtout Florence et Rome; il fit entendre des prédications si effrayantes, que les auditeurs criaient *Miséricorde!* au milieu des larmes et des sanglots. Tout le peuple était dans la désolation; ceux qui ne pouvaient l'entendre, à cause de la grande multitude, se faisaient répéter ses paroles, et leur épouvante égalait celle des autres. Non-seulement ces prédications firent surgir certains moines pour annoncer des rénovations dans l'Église et lui prédire des afflictions, mais encore des religieuses, des mendiants, des jeunes filles et des paysans. Ces choses jetèrent dans l'esprit du peuple tant de frayeur et de confusion, que Julien et Laurent de Médicis, afin de le distraire en partie, ordonnèrent de très-grandes fêtes, des chasses, des triomphes et des joutes en présence de six cardinaux, qui vinrent travestis de Rome (3). » On se rappelle aussi les effets admirables produits par Jérôme Savonarole, qui avait usé toutes les forces d'un homme pour s'opposer à cette recrudescence du paganisme.

Telle était cette recrudescence, que l'on voyait sur les autels les portraits des trop célèbres Transtévérines, et que l'on reconnaissait les maîtresses des peintres dans la Vierge des chastes amours. A Sienne, les trois Grâces nues furent placées dans la sacristie de la cathédrale. Les nudités abondèrent au milieu de

(1) Relation de l'ambassadeur vénitien Marc Foscari, en 1527.
(2) MACHIAVEL.
(3) J. PITTI, *Istorie fiorentine*, 112.

l'austère majesté des tombeaux élevés aux ducs de Florence, et jusque dans les chapelles du pontife. Le pape Alexandre VI se fit peindre dans le Vatican par le Pinturicchio, sous la figure du roi mage prosterné devant une Vierge, qui n'était autre que Julie Farnèse. Le cardinal Bembo écrivait à Sadoleto : *Ne lisez pas les Épîtres de saint Paul, de peur que ce style barbare ne vous corrompe le goût; laissez de côté ces niaiseries, indignes d'un homme grave* (1).

Non-seulement toutes les idées de pudeur, mais encore celles de justice devaient être bouleversées, et l'immoralité se montrer audacieusement dans les mœurs, les actions et les livres. Les prélats gardaient près d'eux leurs propres enfants. Les cours des princes étaient peuplées de courtisans, dont on disait qu'ils servaient de bouffons dans leur bas âge, de femmes dans leur enfance, de maris dans leur adolescence, de compagnons dans leur jeunesse, de proxénètes dans leur vieillesse, et de diables dans leur décrépitude (2). La courtisane Impéria, qui était, nous ne dirons pas soufferte, mais honorée à Rome en souvenir de l'ancienne Aspasie, « fut aimée sans fin de très-grands et très-riches personnages, » de Sadoleto, de Campari, de Colocci ; sa maison était tout à la fois le rendez-vous des amours, des bonnes manières et des lettres (3). Lorsqu'elle mourut, à la fleur de l'âge, elle

(1) *Omitte has nugas; non enim decent gravem virum tales ineptiæ.*

(2) Voici le portrait que fait Annibal d'Ortigues, poëte contemporain, des courtisans français à cette époque :

Valeter tout le jour, de crainte en espérance ;
Sans cesse caresser ceux que l'on voudrait morts ;
Après se moquer d'eux, et d'un rire retors,
Demi-cillant les yeux, faire la révérence ;
Se baiser à la joue en tendre contenance ;
En promesses toujours prodiguer des trésors ;
Dissimuler, flatter, encenser les milords
Que l'on voit gouverner l'État en apparence ;
Voiler ses cheveux blancs pour tromper Cupidon ;
Se musquer, se friser, comme un brillant Adon ;
Porter une houssine, et s'en frapper la botte ;
Contrefaire les grands, bégayer quelquefois ;
Dédaigner la décence et la traiter de sotte
Sont les traits coutumiers de la cour de nos rois.

(3) Dans la maison que lui avait montée Bufalo, « il y avait entre autres choses une salle, une chambre et un cabinet si pompeusement ornés, que ce n'était partout que velours et brocarts, avec des tapis très-fins par terre. Dans

fut ensevelie dans l'église de Saint-Grégoire, avec cette épitaphe : *Imperia, cortisana romana, quæ, digna tanto nomine, raræ inter homines formæ specimen dedit, vixit annos* XXVI, *dies* XII, *obiit* MDXI, XV *augusti*. La Tullia n'eut pas moins de réputation à Venise, où elle fut courtisée par Bernard Tasso et d'autres personnages distingués, que Spérone Spéroni fait entretenir avec elle dans son *Dialogue d'amour*.

Il est inutile de rappeler les célébrités infâmes de la Vanozza et de Lucrèce Borgia, que suivirent de près les fastes de Bianca Capello ; on doit seulement s'étonner que des femmes renommées pour leur libertinage fussent épousées par des princes; mais ces princes, que ne refrénaient ni l'autorité d'un pouvoir supérieur, ni l'autorité plus redoutable de l'opinion, se croyaient tout permis. En 1534, la commune de Lucques témoignait d'un vif intérêt pour les prostituées, en se plaignant que les outrages dont on les accablait empêchaient la ville d'en être pourvue suffisamment, comme il est convenable, et qu'il en naissait de plus graves désordres (1); en conséquence, non contente de les protéger, elle leur accorda beaucoup de priviléges, entre autres le titre si ambitionné de citoyennes originaires (2). A Venise, on en comptait onze mille six cent cinquante (3); les intrigues étaient favorisées par les serviteurs gagnés et les gondoles ; les enlèvements et les vices contre nature se multipliaient; les cloîtres avaient une réputation détestable, et le panégyriste du doge André lui faisait un

le cabinet où elle se retirait quand elle était visitée par quelque grand personnage, les tentures qui couvraient les murs étaient toutes de drap d'or, surchargé de broderies d'un travail très-beau et très-riche. On voyait une corniche toute revêtue de dorure et de bleu d'outremer, faite admirablement, sur laquelle étaient de superbes vases en matières précieuses, albâtre, porphyre, serpentin et autres espèces. Autour étaient plusieurs coffres et bahuts richement sculptés, et tels que tous étaient de très-grand prix. On voyait ensuite un guéridon, le plus beau du monde, couvert de velours vert. Sur ce guéridon, était toujours ou un luth ou une cithare, avec des livres italiens et latins richement ornés, etc. » BANDELLO, P. III, Nov. 42.

(1) *Quod causatur quod in ipsa nostra civitate ipsæ mulieres in ea stare non possunt libere, prout decens et conveniens est in civitate libera prout est nostra; ex quo procedit quod vitium sodomiticum in ea radicatur, et nimis incrementi suscepit, ac etiam ex defectu ipsarum mulierum multæ rixæ fiunt et scandala committuntur.*

(2) « Il est entendu que les prostituées qui habiteront et vivront à Lucques, de quelque manière que ce soit, étrangères ou non, seront considérées comme citoyennes originaires de Lucques. »

(3) FILIASI, *Mémoires hist.*, tome III, 263.

mérite public d'avoir résisté aux tentations des religieuses (1).

Non-seulement, César Borgia et son père employaient les poisons et le poignard, mais encore des personnages qui passaient pour gens de bien. Alexandre Farnèse, qui avait la réputation d'être doux et humain, y avait recours, et, lorsqu'il apprenait un attentat contre la vie du prince d'Orange, il envoyait des circulaires de réjouissance. Les assassinats étaient une partie de la tactique d'alors, et les empoisonnements se multipliaient parmi les gens de toute condition, comme l'attestent les biographies et les nouvelles. Fra Paolo Sarpi conseillait à la seigneurie de Venise de s'en servir pour se débarrasser des hommes dangereux, le poison étant moins odieux et plus utile que le bourreau.

A Florence, Baglione vivait publiquement dans des relations incestueuses avec sa sœur. Une dame de Ferrare, aimée du cardinal Hippolyte, le Mécène de l'Arioste, se livre à Jules d'Este, frère du prélat, et rejette sa faute sur les beaux yeux du jeune homme; le cardinal fait arracher à son rival ces moyens de séduction. Jules conspire alors avec son frère Ferdinand pour renverser Alphonse; mais ils sont découverts, arrêtés et conduits au supplice; puis, arrivés sur l'échafaud, ils reçoivent leur grâce, et sont renfermés dans une prison perpétuelle. Nous lisons dans les journaux manuscrits de Sanuto, sous la date de 1497 : *Il y a peu de jours, don Alphonse* (qui épousa ensuite Lucrèce Borgia) *fit dans Ferrare une chose extrêmement légère ; car il alla tout nu par les rues, en compagnie de quelques jeunes gens, au beau milieu du jour* (2). La plume se refuse à rappeler l'outrage que Pierre-Louis Farnèse fit subir à l'évêque de Fano.

Les scènes tragiques dont la cour de Cosme épouvanta la Toscane furent peut-être exagérées par la haine des exilés ; mais le journal où Burcard note jour par jour d'énormes méfaits, avec une froideur qui indique combien ils étaient habituels, n'effraye pas moins que la lecture de Machiavel. « A Rome, dit-il (vers 1489 à peu près), il ne se faisait rien de bien; il se commettait dans la ville une infinité de vols et de sacriléges. On enleva de la sacristie de Sainte-Marie en Transtévère des calices, des patènes, des encensoirs, une croix d'argent dans laquelle était un morceau

(1) GALLICIOLLI, *Mémoires vénitiens*, tome I, p. 254, 262, 336; tome III, p. 269, 272.

(2) *Pochi zorni fur, don Alfonso fece in Ferrara cosa assai liziera, che andoe nudo per Ferrara con alcuni zoveni in compagnia, di mezo zorno.*

de la vraie croix, que l'on retrouva ensuite dans une vigne, ainsi de même dans d'autres églises. Ajoutez à cela de nombreux meurtres. Ludovic Mattei et ses fils tuèrent, contre la foi donnée et la sûreté promise, André Mattucci, lorsqu'il se faisait raser dans une boutique de barbier ; ils n'eurent pourtant pas besoin de quitter la ville, et l'on dit que le pape les y laissa pour de l'argent. On donne même pour vrai, quoique je n'aie pas vu la bulle, que le saint-père a accordé rémission à Étienne et Paul Margano des crimes et homicides commis par eux et dix de leurs sicaires, quoiqu'il n'y eût pas de paix entre eux et les héritiers des personnes tuées, en transformant leur maison en asile ; même chose à l'égard de Marin de Stefano pour les meurtres commis par lui et ses adhérents ; même chose envers les fils de François Bufalo, qui tuèrent leur belle-mère enceinte, et il leur a été donné huit condamnés à mort, afin qu'ils puissent aller et venir avec sécurité. On en raconte autant pour d'autres ; c'est pourquoi la ville est pleine de vauriens qui, dès qu'ils ont égorgé quelqu'un, se réfugient dans les demeures des cardinaux. On n'exécute presque jamais personne au Capitole ; quelques-uns seulement, sur l'ordre de la cour du vice-chancelier, sont pendus près de Tor-di-Nona, où chacun les trouve le matin, sans indication de nom ni de motif. On dit aussi qu'un certain Laurent Stati, hôtelier à la Rotonde, a tué deux de ses filles en divers temps et un valet que l'on prétend avoir eu affaire avec elles ; ayant été mis au château Saint-Ange avec un de ses frères, le bourreau s'y rendit avec ses instruments pour les décapiter, mais au lieu de cela ils furent relâchés. Je les ai vus moi-même, et j'ai ouï dire qu'ils s'en sont tirés de la sorte moyennant huit cents ducats. Comme on demandait une fois au *procamérier* pourquoi, au lieu de faire justice des coupables, on en recevait de l'argent, il répondit, moi présent : *Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais qu'il paye et vive.* Il ajouta que l'on faisait de même à Bologne. En 1514, la ville de Plaisance présentait une supplique au pape contre le gouverneur Campeggi, lequel permettait toutes sortes d'iniquités ; en effet, sous ses propres yeux des citoyens notables, et beaucoup, sont tués impunément, des matrones outragées dans leurs maisons, des femmes enlevées au milieu de la ville, des boutiques pillées en plein jour, des villages saccagés ; les factions renaissent, et l'on ne voit partout que des armes et des gens armés (1).

(1) *Archives historiques*, app. VI, 18.

Quelques souvenirs des anciennes idées chevaleresques survivaient cependant au milieu de tant de corruption et d'atrocités. François Ier combattait comme un ancien paladin; Bayard et Gaston de Foix mouraient en héros de l'autre côté des Alpes. Ce dernier, apprenant que Marc-Antoine Colonna, qu'il assiégeait dans Vérone, était au lit, malade, lui envoya son médecin; lorsqu'il fut guéri, il le pria de sortir un moment, afin de lui procurer le plaisir de le voir. On dirait que quelque chose de la courtoisie européenne avait passé chez les Turcs, si l'on considère les actes de Soliman.

L'Italie, dans ses beaux jours, avait employé ses trésors à ériger ces cathédrales qu'on admire dans chacune de ses villes, lorsque ailleurs elles se comptent une par royaume, et à construire ces canaux qui portaient la fertilité dans les campagnes et le commerce dans les cités. On ne voyait plus désormais le peuple pourvoir à ses intérêts et la gloire du pays; il était remplacé dans ce soin par des ducs et des seigneurs qui voulaient étaler de la magnificence, pour éblouir et faire croire aux États voisins que leurs sujets étaient heureux, parce qu'ils avaient des fêtes et des pompes de cour.

Lorsqu'on parcourt les histoires de ce temps avec un autre sentiment que la curiosité, on est surpris de voir tant de luxe à côté de tant de misère, et tant de gaieté au milieu de si graves infortunes. Le goût des jouissances matérielles, si préjudiciable à la liberté, si favorable à ceux qui veulent la détruire, avait pris un accroissement plus rapide que jamais; l'éclat des arts et les richesses soudaines de l'Amérique semblèrent se réunir pour exciter l'imagination, et donner à cette époque un aspect de splendeur qui la distingue entre toutes.

Les pays nouvellement découverts envoyaient à l'Europe le tribut de leurs productions, accueillies avec l'empressement avide qu'engendre une possession récente; l'érudition renaissante imaginait des sujets pour des mascarades et des compositions théâtrales; le moyen âge fournissait ses tournois, et l'on voyait figurer pêle-mêle sur la scène les saints mystères, les divinités de l'Olympe, les naïvetés pastorales. Le prince de Condé, habillé en Orphée, entraînait sur ses pas les hôtes des bois apprivoisés; de graves personnages se travestissaient en dryades; le cruel Henri VIII et l'astucieuse Élisabeth se montraient, au 1er mai, sous des habits de bergers; les amiraux et les chevaliers du plus haut rang, dans un costume champêtre, s'adressaient des

compliments en style de Myrtil et de Lycoris. A Rome, le jeudi gras, chaque cardinal envoyait par les rues des masques dans des chars de triomphe et à cheval, escortés de musiciens, de jeunes garçons qui chantaient et disaient des mots lascifs, de bouffons, de comédiens et d'autres gens de même espèce, tous vêtus non d'étoffes de lin ou de laine, mais de soie, de brocart d'or et d'argent; ces divertissements coûtèrent des sommes énormes (1). Les mariages, les baptêmes, les entrées des princes ou des papes offraient des occasions continuelles de réjouissances, dans lesquelles on déployait à la fois l'opulence et le goût. Les plus magnifiques se voyaient à Rome et à Florence; mais Ferrare et Naples ne voulaient pas se laisser éclipser. A Venise se continuaient avec la même renommée les fêtes du carnaval, le mariage du doge avec la mer et les autres solennités nationales où le peuple, se faisant illusion, croyait encore participer à un gouvernement qui le conviait aux fêtes et aux banquets. On peut voir dans Sansovino les réjouissances données en l'honneur de Zilia Dandolo, femme du doge Laurent Priuli, en 1557, et celles qui furent célébrées quarante ans plus tard pour le mariage de la jeune Morosini avec le doge Marin Grimani.

Florence, comme jadis Athènes, associait à ses divertissements la délicatesse des arts. On voyait sortir à l'époque du carnaval vingt-quatre ou trente paires de chevaux richement enharnachés, avec leurs maîtres travestis suivant le sujet de l'invention, et dont chacun était escorté de six ou huit valets de pied vêtus d'une même livrée, et les torches à la main, au nombre parfois de plus de quatre cents; venait ensuite le char ou le triomphe (comme on l'appelait) chargé d'ornements, ou rempli de dépouilles et de trophées bizarres (2). Les différentes écoles d'artistes étaient aussi dans l'usage de donner des spectacles publics; ils promenaient des chars de triomphe avec des compagnies nombreuses, et, sur des sujets allégoriques ou tirés de l'histoire, rivalisaient d'inventions, de décorations et de splendeur. Une fois c'était le triomphe de Paul Émile, une autre celui de Camille, sous la direction de François Granacci. Baccio Baldini nous a laissé la description de la généalogie des dieux dont les personnages figurèrent sur vingt et un chars. Dans le nombre de ces divertissements se distingua, par son extravagance, celui dont Cosme

(1) INFESSURA, année 1490.
(2) VASARI, dans *Pierre, fils de Cosme.*

Ridolfi avait fourni les dessins. Il représentait le char de la Mort tiré par des bœufs noirs, sur lequel on avait peint des crânes, des ossements et des croix blanches; par-dessus se tenait le squelette avec la faux et le sablier, ayant autour de lui des tombeaux ouverts, d'où se dressaient, lorsque s'arrêtait la procession, d'autres squelettes décharnés qui se mettaient à chanter :

Nous fûmes ainsi que vous êtes,
Vous serez comme nous voici;
Morts vous nous voyez, froids squelettes;
Mais nous vous verrons morts aussi (1).

Cette moralité, tournée en raillerie et choisie pour un divertissement, n'a rien de plus étonnant que les obscénités affichées souvent dans les actes, toujours dans les chansons qui accompagnaient ces simulacres des anciennes bacchanales.

Nous avons déjà mentionné les deux compagnies florentines du Diamant et de la Branche (*Broncone*), comme aussi l'entrée solennelle de Léon X dans cette ville (2). On ne déploya pas moins de pompe pour le mariage de François de Médicis avec la reine Jeanne d'Autriche, dont Vasari a laissé une longue description (3).

Théâtres. Les *mystères* du moyen âge n'étaient pas encore oubliés. La confrérie de la Passion représentait à Lyon, en 1499, devant Louis XII, la vie de la Madeleine, et les moines augustins celle de saint Nicolas de Tolentino. En 1571, le drame de *Saül*, dans lequel figuraient six cents personnes, dont cent et une parlaient, dura quatre jours.

Rome donna aussi des spectacles scéniques qui ressemblaient plus aux représentations du moyen âge qu'aux compositions modernes. Une histoire de Constantin fut représentée dans le palais pontifical au carnaval de 1484; on joua même des drames anciens dans certaines cours, et surtout à Ferrare. Pompo-

(1) *Fummo già come voi siete,*
Voi sarete come noi;
Morti siam, come vedete;
Così morti vedrem voi.

(2) Vasari, *Vie d'André del Sarto.*

(3) *Voy.* Dominique Melini, *Descrizione dell' entrata della S. reina Giovanna d'Austria in Firenze;* Florence, 1566. On trouve dans Cicognara, *Storia della Scoltura*, II, 249, une longue note sur le nom des artistes qui y travaillèrent.

nius Létus fit représenter devant Sixte IV des comédies de Plaute et de Térence, et à Ferrare, en 1486, les *Ménechmes* traduits en italien. En Allemagne, vers la même époque, Reuclin donnait des comédies latines de son invention, et Conrad Celte suivait la même voie. A Venise, le 11 février 1514, on représenta l'*Asinaria* de Plaute en tierces rimées; puis on vit un certain Antoine de Molino, surnommé Burchiella, qui parlait d'une manière bouffonne en grec et slave corrompus (1).

Dans cette ville, au commencement du quinzième siècle, il se forma beaucoup de sociétés de *représentations*, comme on disait, c'est-à-dire de farces; elles s'appelaient *Compagnies de la Calza*, parce qu'elles avaient pour devise la couleur d'une moitié des culottes. Chacune se distinguait par des noms particuliers, et l'on disait la compagnie des *Enflammés*, des *Paons*, des *Simpiternels*, des *Courtois*, des *Fleuris*, des *Éthérés*, etc.; toutes avaient un prieur, un syndic, un secrétaire, un notaire, un chapelain, un messager. Les statuts, approuvés par les Dix, étaient jurés solennellement. Les réglements prescrivaient d'éviter les querelles, de ne point divulguer les décisions, de célébrer par des fêtes le mariage des compagnons, de faire des cadeaux aux nouveaux mariés, d'assister aux funérailles des morts et d'en porter le deuil. Ces compagnies salariaient d'habiles artistes pour diriger leurs fêtes, et les Simpiternels assignèrent un traitement au Titien. L'une d'elles chargea Palladio d'ériger un théâtre dans le grand vestibule corinthien du monastère de la Charité, et Frédéric Zuccari dut lui faire douze scènes pour représenter l'*Antigone*, tragédie du comte Dalmonte de Vicence (1565). Ce théâtre, qui était en bois, brûla plus tard.

André Palladio, sur l'invitation de la société Olympique, construisit un théâtre à Vicence; modelé sur ceux des anciens, il avait une forme demi-ovale, peu favorable à l'acoustique et à la portée visuelle. La scène offre sept rues, avec des palais, des temples, des arcs de triomphe en relief; mais ces édifices, nécessairement trop petits, gênaient le coup d'œil, et l'on ne tarda point à reconnaître l'inconvénient des décorations fixes qui ne peuvent servir qu'à une seule pièce. Vincent Scamozzi modela sur l'antique le théâtre de Sabionnetta, mais plus rigoureusement que Palladio, dont il voulait peut-être faire ressortir les erreurs; il lui donna la forme demi-circulaire, et rendit la scène visible pour

(1) Dans la *Biographie universelle* de MISSAGLIA, art. *Plaute*.

tous les spectateurs. Ranuccio Farnèse, premier du nom, construisit un vaste théâtre à Parme dans la Pilotta, sur les dessins de Jean-Baptiste Aléotti; il fut ensuite disposé pour recevoir quatorze mille spectateurs, et servir à des naumachies. Ces édifices se multiplièrent par la suite, et s'éloignèrent de l'imitation antique par l'adoption des loges, qui remplacèrent les gradins. Au temps du cardinal Bibiéna, ils avaient déjà la forme actuelle.

Dans une représentation donnée à la cour d'Urbin, dont Balthazar Castiglioni nous a laissé une description, la scène figurait une rue écartée entre les dernières maisons et les remparts de la ville ; ces remparts étaient peints sur le devant de la rampe, et le parterre tenait lieu de fossé. Au-dessus des gradins où étaient assis les spectateurs, régnait une corniche en relief, qui portait écrit en lettres blanches, sur fond d'azur, un distique de Castiglioni (1); des bouquets, des guirlandes de fleurs et de feuillage étaient suspendus au plafond de la salle, autour de laquelle deux rangées de candélabres dessinaient les lettres *Deliciæ populi*, si grandes que chacune supportait cent torches. Sur la scène se déployait une belle ville, dont une partie était en relief, avec un temple octogone en stuc, historié très-délicatement; il y avait des fenêtres d'albâtre, des architraves et des corniches d'or et d'outremer, des pierreries fausses, des colonnes, des statues et des bas-reliefs, le tout si bien fait, que les artistes d'Urbin réunis n'auraient pu l'exécuter en quatre mois. La musique sortait de lieux cachés pour égayer une comédie jouée par de petits enfants, et la *Calendra* de Bibiéna. Les intermèdes furent surtout admirables. Dans le premier, Jason, armé à l'antique, s'avançait en dansant; puis il saisissait deux taureaux qui vomissaient du feu, et les soumettait au joug; on voyait alors sortir des sillons où il avait semé les dents du dragon des hommes armés qui se mettaient à danser une mauresque terrible, jusqu'à ce qu'ils se fussent exterminés les uns les autres. Dans le second, Vénus apparaissait sur un char traîné par deux colombes, que montaient des Amours; d'autres Amours, caractérisés par des symboles, formaient des danses variées, et mettaient ensuite, avec leurs flambeaux, le feu à une porte d'où sortaient neuf couples d'amants qui se mêlaient à leurs danses. Dans le troi-

(1) Allusion au duc Guidobaldo :

Bella foris, ludosque domi exercebat et ipse
Cæsar : magni etenim utraque cura animi.

sième, figuraient Neptune et huit monstres marins; dans le quatrième, Junon, avec les paons et les Vents. Un Amour venait sur la scène expliquer le sujet de chaque intermède, et récitait des vers composés par Castiglioni dans le but de faire ressortir l'unité et la moralité de l'action (1).

Le goût de ces magnificences passa chez les Français, qui le puisèrent, soit dans le pays même, soit auprès des Italiennes qu'épousèrent leurs princes; Catherine de Médicis contribua surtout à le développer. Des fêtes splendides furent données sous Henri II. Son entrée à Lyon fut célébrée par des combats de gladiateurs à la manière antique, la lutte des Horaces et des Curiaces et une bataille avec des armes véritables, dont le roi fut si content qu'il demanda une nouvelle représentation. Les principales dames, qui figuraient Diane et sa suite dans un bois rempli de cerfs et de lièvres apprivoisés, amenèrent au roi un lion docile et soumis, comme symbole de la ville dont il avait le nom. Il y eut sur le Rhône une naumachie terminée par un beau feu d'artifice; puis le cardinal de Ferrare fit représenter la *Sophonisbe* dans une salle décorée exprès, ce qui lui coûta plus de dix mille écus romains.

Lorsque le roi passa par Saint-Jean de Maurienne, les braves gens du pays voulurent lui donner un spectacle d'un autre genre. Ils arrangèrent une mascarade de cent ours imités d'après nature, qui, le bâton sur l'épaule, l'escortèrent jusqu'au palais; là, ils se mirent à exécuter force danses et postures grotesques, à grimper et à hurler à l'envi, ce dont le roi s'amusa beaucoup, tandis que les chevaux, effrayés, se cabraient et rompaient brides et longes (2).

Par la richesse et les commodités de la vie, par la civilisation et la douceur qui en est le caractère, l'Italie surpassait de beaucoup les autres pays de l'Europe. Une discipline rigoureuse s'étendait aux plus petits détails; cependant on voyait partout des bandes de voleurs, outre les spadassins qui allaient offrir leurs services à quiconque avait une vengeance à exercer, un rival à expédier. Le gibet était en permanence; les supplices, aussi fréquents que peu efficaces, consistaient à noyer, à faire bouillir, à brûler, à rouer, à murer, à marquer les coupables, sans compter l'infamie qui s'attachait à toute la parenté. Anne de Mont-

(1) Lettre de B. Castiglioni.
(2) Brantôme et *Mémoires de* Vieilleville.

morency écoutait, tout en récitant le rosaire, les méfaits dont ses soldats étaient accusés, et s'interrompait entre deux *Ave* pour dire : *A pendre, à décoller*. Le colonel Strozzi fit jeter à la rivière huit cents prostituées qui étaient restées dans l'armée.

Les moyens d'échapper à ces rigueurs étaient en rapport avec les rigueurs elles-mêmes ; on avait recours à la force ouverte, ou bien l'on se réfugiait dans les lieux d'asile, très-multipliés alors, et sous la protection des grands et des prélats.

Dans ces contrées les nobles et les bourgeois même, avec l'apparence du luxe, avaient peu d'argent. En Angleterre les cultivateurs et les marchands préféraient la bonne chère au luxe des vêtements et des habitations. Sébastien Giustiniano, dans une relation manuscrite (1), dit de Henri VIII qu'il est « plein de talents, bon « musicien, cavalier des plus habiles, beau jouteur .... Il prend « grand plaisir à la chasse, et ne se livre jamais à ces amuse- « ments sans fatiguer huit à dix chevaux, qu'il fait envoyer en « avant aux endroits où il se propose d'aller. Lorsqu'il en a fa- « tigué un, il monte sur un autre, de manière qu'avant d'arriver « chez lui, il les a mis tous sur les dents. Il aime beaucoup le jeu « de balle, et c'est la plus belle chose du monde de le voir dans « cet exercice avec sa carnation blanche, avec une chemise très- « fine ; tout cela est plus beau à voir qu'on ne saurait le dire. Il joue « avec les otages français, et l'on dit qu'il a joué parfois de six à « huit mille ducats en un jour. »

Les villes d'Allemagne jouissaient de l'aisance ; mais leur manière de vivre était grossière. En 1524, plusieurs princes qui se trouvaient réunis à Heidelberg pour le tir de l'arquebuse, touchés des excès qui s'y commettaient, s'engagèrent à s'abstenir de blasphèmes et de toasts trop répétés, à les défendre à leurs officiers, serviteurs, parents et sujets, et à punir les contrevenants ; toutefois, il fut convenu qu'il y aurait dispense de cet engagement lorsqu'ils voyageraient dans les Pays-Bas, la Saxe, le Brandebourg, le Mecklembourg et la Poméranie, « pays où l'ivrognerie est de coutume (2). »

Lorsque Charles-Quint, à son retour d'Alger, vint loger à Augsbourg, dans la demeure des Fugger, ils allumèrent un feu de cannelle (aromate alors très-rare), qu'ils entretenaient avec des obligations de l'empereur envers leur maison.

(1) Archives Sagredo, à Venise.
(2) [illegible] A., tome VII, p. 193, nº 50.

En Italie, on avait bonne table, et les habitations étaient commodes; l'habillement, qui variait selon les conditions comme un signe distinctif, inviolable, n'était pas déguenillé dans les dernières classes, et dans les rangs supérieurs se chargeait de fourrures, de broderies, d'ornements en or et de perles. L'emploi des parfums était prodigué (1). Si, dans l'intérieur des maisons, les meubles manquaient de ce confortable élégant que nous faisons passer aujourd'hui avant tout, ils étaient magnifiques, sculptés de main de maître et peints par les artistes les plus habiles.

Jérôme Negro (2) écrit que le cardinal, son patron, se trouve dans une grande pauvreté pour son rang. « Il entretient, dit-il, vingt chevaux, parce que ses moyens ne lui permettent pas d'en avoir plus, et quarante personnes à son service. Chez lui on vit médiocrement, à la manière des religieux sans luxe. Le pape lui a assigné deux cents écus romains par mois pour son entretien; cette provision, avec les émoluments du chapeau, suffit pour l'ordinaire de la dépense, et l'on ira ainsi jusqu'à ce que Dieu nous envoie autre chose. » Il n'y a peut-être pas aujourd'hui d'opulent cardinal dont la magnificence puisse aller de pair avec une pareille pauvreté.

De nouvelles délicatesses s'introduisaient à cette époque, comme le café et le chocolat, apportés du Nouveau Monde avec d'autres substances aromatiques. L'usage du sucre se répandait, et les montres devenaient communes; l'habitude du tabac s'étendait, malgré les défenses dont il était l'objet; le diamant, que Louis de Berghem avait trouvé le moyen de polir, brillait sur le front des rois.

(1) Bandello parle dans sa quarante-septième *Nouvelle*, p. 2, d'un Milanais qui « s'habillait très-richement et changeait souvent de vêtement, inventant chaque jour quelque nouvelle façon de broderies, de découpures et autres galanteries. Ses bonnets de velours étaient ornés tantôt d'une médaille, tantôt d'une autre, pour ne rien dire des chaînes, des anneaux, des bracelets. Les montures sur lesquelles il chevauchait par la ville, soit mule, soit genet, soit cheval turc ou haquenée, étaient plus luisantes que des mouches. La bête qu'il devait monter dans la journée, outre de riches harnais tout garnis d'or battu, était toujours parfumée des pieds à la tête, de manière que l'odeur des compositions de musc, de civette, d'ambre et d'autres senteurs précieuses se faisait sentir par tout le quartier... Il tenait tant soit peu du Portugais; car, tous les dix pas, qu'il fût à pied ou à cheval, il se faisait nettoyer sa chaussure par un de ses serviteurs, et ne pouvait souffrir de voir sur lui le plus léger duvet. »

(2) *Lettres de Pr. à Pr.*, III, 149.

Les rues s'étaient aussi améliorées, et commençaient à porter des écriteaux indicateurs; mais les voyages et les promenades, à cause de la rareté et de l'incommodité des carrosses, se faisaient à cheval ou en chaise. Le premier avec caisse suspendue dont il soit fait mention servit à la reine Isabelle, lors de son entrée à Paris, en 1405. La reine de France fut émerveillée en 1457 de recevoir de Ladislas, roi de Hongrie, un *chariot branlant et moult riche;* mais ce véhicule, dont se moquèrent les seigneurs féodaux, ne fut point imité. En 1588, Jules de Brunswick défendait à ses vassaux de se servir du carrosse, comme étant d'un usage moins viril que le cheval. Au temps de François I[er], Paris n'en avait que deux, un pour la femme du roi et l'autre pour sa maîtresse. René de Laval obtint d'en avoir un à cause de son extrême obésité, et quelques dames de la cour eurent part à la même faveur. Lorsque Charles IX donna des lettres patentes pour la répression du luxe, il défendit, à la requête du parlement, sous des peines sévères, les carrosses dans l'intérieur de la ville. Sous Henri III, les dames même n'allaient pas à la cour autrement qu'à cheval. Henri IV n'avait qu'un seul carrosse pour lui et la reine; aussi écrivait-il à Sully qu'il ne pouvait aller le voir ce jour-là, parce que sa femme se servait de la voiture; celle dans laquelle il fut assassiné consistait en une caisse fixée sur l'essieu avec quatre tringles de bois qui soutenaient un ciel d'où pendaient des rideaux en cuir. Leur nombre accrut lorsque, sous la régence de Marie de Médicis, les ducs et les grands officiers eurent le droit d'entrer en carrosse dans la cour du Louvre; en 1653, on en comptait environ trois cents dans Paris.

Carrosses.

A Londres, les premiers carrosses furent introduits en 1564 par le Hollandais Guillaume Boonen, cocher de la reine. Quelques dames obtinrent le privilége d'en avoir, et provoquèrent l'étonnement dans les provinces. Au bout de trente ans, l'usage en était devenu si commun qu'il fut restreint par un bill du parlement, mais pour peu de temps.

Pour les suspendre, on employa d'abord des chaînes, puis des courroies et enfin des ressorts qui se perfectionnaient chaque jour davantage; malgré ces améliorations, la partie supérieure restait découverte, ou n'était protégée que par un ciel et des rideaux. Peu à peu on y substitua des mantelets; enfin, on les ferma tout à fait, à l'exception des portières. Lorsqu'elles furent closes à leur tour, des rideaux couvrirent la partie supérieure, puis

vinrent les glaces, extrême raffinement qui passa, dit-on, d'Italie en France, où Bassompierre l'adopta le premier, sous Louis XIII. Mais il s'en fallait bien que le carrosse de cette époque approchât de la commodité de ceux de nos jours! c'était une machine solide, d'une dépense énorme à cause des dorures, des peintures et des sculptures, et qui, à chaque cahot sur un terrain inégal, occasionnait des soubresauts insupportables.

Lois somptuaires.

Par des lois somptuaires, toujours éludées, on essaya de mettre des bornes au luxe toujours croissant. Dans la république de Venise, tous les citoyens étaient obligés de s'habiller de noir. Mais pourquoi? on attendait le carnaval pour faire assaut de magnificence, et pour étaler les étoffes, les bijoux et les diamants achetés à l'étranger; en effet, les joyaux ne se vendaient pas, et s'accumulaient pour être transmis en héritage aux enfants.

On croyait aussi en France qu'on pouvait remédier aux dépenses excessives et à la cherté exorbitante de certains objets non en multipliant les fabriques, mais en diminuant la consommation. Ainsi Charles IX, voyant que la façon d'un habit coûtait plus que l'étoffe elle-même, ordonna qu'il ne fût pas donné plus de soixante sous pour un vêtement d'homme ou de femme, sous peine de cent livres parisis pour chaque contravention. Défense fut faite aux femmes de porter des falbalas ayant plus d'une aune de circonférence; à tous, de dépenser plus de vingt sous pour la façon des habits des serviteurs et valets de pied; aux tailleurs et chaussetiers, de faire des hauts-de-chausses piqués et garnis d'autre chose à l'intérieur que la doublure; de donner aux poches plus de deux tiers de tour, sous peine de deux cents livres d'amende et de la confiscation. Interdiction aux femmes de marchands et autres gens de moyenne condition de porter des perles et de l'or; aux jeunes personnes, d'avoir sur la tête une parure quelconque en or, sauf la première année de leur mariage; il était permis toutefois de porter des chaînes, des colliers, des bracelets, pourvu qu'ils fussent sans émaux (1).

Le luxe devait augmenter la soif de l'or, le désir de recevoir des dons et la facilité à se vendre. Charles-Quint, qui le savait, laissait à propos tomber un anneau de prix aux pieds d'une maîtresse de François I[er] ou dans le bassin d'un prince; les ministres acceptaient des pensions de souverains étrangers; le cardinal d'Amboise recevait de différents princes et de quelques ré-

(1) DELAMARE, *Traité de la police*, VII, 1.

publiques d'Italie cinquante mille ducats, dont trente mille étaient donnés par la seule Florence.

Jean Micheli, ambassadeur de Venise à la cour d'Angleterre, parle des différents dons que mistriss Clarence, femme de chambre de la reine Marie, sollicita de lui « pour le besoin et service de Sa Majesté; et cependant, dit-il, je lui avais fait présent d'un coche avec les chevaux et tous les harnais, par nécessité, et pour le désir qu'en avait ladite femme de chambre, à qui la reine le donna ensuite. Je tenais pour ma commodité ce coche, que j'avais fait venir d'Italie, m'en étant servi toute cette saison, et je ne veux pas dire par modestie ce qu'il me coûtait; il suffit qu'on sache qu'il ne déshonorait pas le rang d'ambassadeur (1).

L'Italie se consolait de la servitude au milieu des jouissances, ou désapprenait à la redouter. De même que ces solennités pompeuses et ces réjouissances de cour s'associaient à des misères et à des souffrances nombreuses, ainsi diverses folies accompagnaient ce brillant essor des arts et des lettres; mais la plus funeste et la plus générale fut la croyance à des relations immédiates entre l'homme et les êtres surnaturels, autre recrudescence du paganisme, autre tyrannie de l'imagination.

Cette folie se manifesta sous deux formes, l'une scientifique et l'autre vulgaire, qui se réunirent pour produire des effets effrayants. Théurgie. En parlant ailleurs des sciences occultes (2), nous avons dit comment le germe des arts théosophiques avait été déposé au sein de la société moderne par le néoplatonisme, c'est-à-dire par ce mélange moitié poétique, moitié philosophique, de doctrines indiennes, égyptiennes, grecques, hébraïques, que l'école d'Alexandrie prétendait substituer ou opposer au christianisme. Conservées à travers le moyen âge, ravivées par d'autres idées orientales qu'amena le contact de l'Europe avec l'Asie, ces doctrines déployèrent une vigueur nouvelle à la renaissance du savoir; il sembla que l'étude, en se portant sur les philosophes de l'antiquité, au lieu d'inspirer des idées fortes et indépendantes, poussât à des croyances d'après lesquelles de principes faux on déduisait des erreurs déplorables. La recherche des trois plus grands biens de ce monde, la santé, l'or et la vérité, furent encore le but de ces sciences, dont, sans nous répéter, nous pourrons voir les applications dans les hommes célèbres de cette époque.

(1) *Relaz. d'ambasc. veneti*, série Ire, tome II, p. 379.
(2) Livre XI, chap. 27.

Théophraste Paracelse d'Einsiedeln, par amour de la chimie, passa sa jeunesse comme avaient coutume de le faire les *scolastiques errants*, c'est-à-dire ceux qui parcouraient le monde apprenant et enseignant l'alchimie; comme médecin d'armée, il pénétra jusqu'au cœur de la Russie, et peut-être visita-t-il l'Asie et l'Afrique, partout à la recherche des mines ou des personnages chéris du ciel qui possédaient les mystères du grand art. Propagateur de chimères, il se mit à combattre toute doctrine véritable, et se vantait lui-même de n'avoir pas ouvert un livre pendant dix ans, et de posséder au plus six feuillets pour toute bibliothèque; il disait que l'illumination supérieure rend les livres et la science superflue, et qu'il suffit de s'appliquer à la cabale. Il chercha donc à rendre populaire cette *révélation de Dieu*. Des cures heureuses lui firent acquérir une très-grande réputation; il était recherché des princes, dont il sauva dix-huit que les médecins galéniques avaient réduits à l'état le plus déplorable. Il soigna gratuitement les pauvres, nouveau titre, et le plus beau, à l'estime publique. Appelé à Bâle pour y professer la chimie et la chirurgie, il fit le premier ses leçons en allemand, parce qu'il avait oublié le latin; il trouva des imitateurs. Il est inutile de dire quelle foule accourait à ses leçons, si différentes des autres, dans lesquelles il promettait de révéler des choses mystérieuses, et racontait des merveilles avec une confiance illimitée dans son mérite; il se donnait le nom de Théophraste, se comparait à Hippocrate, à Raze, à Marsile Ficin, et déclarait que les cordons de ses souliers en savaient plus que Galien et Avicène.

Paracelse. 1493-1541.

Il semble que Paracelse joue un rôle analogue à celui de l'Arétin; aussi, de même que nous avons isolé le dernier des gens de lettres, le séparons-nous des médecins, pour en faire la révélation des mœurs de cette époque, sur laquelle il eut une extrême influence.

Le charlatanisme donne la renommée; mais il ne suffit pas pour la conserver. Bientôt le gémissement de nombreuses victimes se fit entendre au milieu des applaudissements de ceux que Paracelse avait guéris; il s'en alla donc dans des lieux qu'il n'avait pas encore visités, en Alsace, à Colmar, à Nuremberg, à Saint-Gall, aux bains de Pfeffer et ailleurs, trouvant partout des gens crédules parmi le vulgaire et de l'appui chez quelques hommes de science, amis des nouveautés commodes. Ses livres sont un amas de contradictions où l'ignorance est masquée d'une jactance fabuleuse et de formules inintelligibles. De même que l'homme

est tout à la fois corporel et spirituel, tout dans l'univers est animé par des esprits, sylvains pour l'air, nymphes ou ondines pour l'eau, gnomes pour la terre, salamandres pour le feu, qui parfois se rendent visibles à l'homme. Sa physiologie est en conséquence un rapport continuel des qualités de l'homme (*petit monde*) avec l'univers (*grand monde*); ainsi l'épilepsie est le tremblement de terre du microcosme, l'apoplexie correspond à la foudre, et les éclipses sont les intermittences des sept pouls célestes, déterminés par la circulation des sept planètes.

La chimie joue un grand rôle dans sa physiologie comme dans sa thérapeutique; il explique la digestion par l'opération d'un esprit du nom d'Archès, qui, dans l'estomac, prépare et transforme les aliments. Il cherche la quintessence dans les médicaments, et n'approuve pas que l'on corrige l'une par l'autre les substances médicinales; avec de pareilles idées, il ne pouvait voir partout que des baumes et des spécifiques. Il ne faut donc pas s'étonner que, parmi tant d'extravagances, il ait produit quelques idées nouvelles; mais on chercherait vainement à connaître ses intentions; car, ainsi que l'a fort bien dit Éraste, il n'émet jamais une doctrine sans la dédire ailleurs.

En Italie il eut peu ou point de sectateurs; en Angleterre, un certain nombre, entre autres le fameux Robert Fludd, mais beaucoup dans l'Allemagne, où s'implanta la secte des rose-croix, qui répandit ces idées philosophiques (1). Chrétien Rosenkreutz, voyageant dans la Palestine, avait appris de savants chaldéens la magie et la cabale; il fonda une société qui disait posséder la pierre philosophale et la panacée universelle; mais ses membres n'en faisaient usage que dans un but louable, et pour ramener le monde au siècle d'or. Après avoir vécu cent vingt ans sans maladies, Rosenkreutz mourut en 1503. Dans tous ces faits, néanmoins, quelques personnes ne voient qu'une fable débitée par Jean-Valentin d'André, théologien de Wurtemberg, pour mettre à l'épreuve la crédulité de son siècle. On ajouta foi à son récit, et tous ceux qui cultivaient les sciences occultes se crurent agrégés aux rose-croix, ou fondèrent cette société, si elle n'existait pas. Comme les francs-maçons, elle prétendait tirer son origine d'Hiram, roi de Tyr, et son nom du bois sanctifié par le

Rose-croix. 1637.

1614.

(1) Semler, *Essais historiques sur les Rose-Croix.*

Voy. aussi : *Confessio fraternitatis* R.†C., et *Fama fraternitatis* R.†C. *vel detectio fraternitatis ordinis Rosæ Crucis*; Cassel, 1615.

sang du Sauveur; elle imposait à ses membres l'obligation d'exercer la médecine gratuitement, de garder le secret, et promettait aux prosélytes de grandes richesses, la santé et une jeunesse perpétuelle, sans compter la pierre philosophale et la panacée universelle. Les rose-croix entendaient tirer de la Bible toute espèce de lumière, et guérir les maladies par la foi et l'imagination; ceux qui avaient à propager quelques idées étranges, s'agrégeaient à cette société pour s'en procurer le moyen.

L'or, puissance chaque jour plus efficace, absorbait tous les désirs, toutes les études; les alchimistes se consumaient à surveiller les fourneaux et les alambics, allaient apprendre le grand art chez les Orientaux, ou cherchaient à le dérober à la nature dans les montagnes magnétiques de la Scandinavie. Les rois favorisaient ces bienfaiteurs de l'humanité; à la mort de Rodolphe II, on trouva dix-sept barils d'or dans son laboratoire, destinés à être consumés en expérience ou à devenir la proie de quelque maître en alchimie.

Le célèbre Chypriote Marc Bragadino, qui se vantait d'avoir trouvé le secret philosophal, se faisait appeler Mammon, c'est-à-dire génie de l'or, et menait avec lui deux chiens au collier d'or, qu'il donnait pour des démons à son service. L'Europe lui accorda croyance. Henri IV lui écrivit pour se l'attacher, d'autres princes le demandaient; mais il préféra se rendre à Venise; bien accueilli dans cette ville, courtisé de tous, il vivait avec magnificence. Il est vrai qu'il ne manquait pas d'incrédules pour le railler; des jeunes gens organisèrent une mascarade d'alchimistes avec tout leur attirail de laboratoire, et l'un d'eux, qui jouait le rôle de Mammon, criait : *A trois livres le sou d'or fin!* Le duc de Bavière l'eut ensuite à sa cour; mais, déçu dans l'espoir de grandes richesses qu'il attendait de sa science, il le fit pendre et brûler avec ses chiens.

Cornélius Agrippa de Mettesheim, homme très-bizzare, se fit un grand nom dans les sciences occultes. Né à Cologne en 1487, d'une famille illustre, il se montra, dès sa jeunesse, enclin aux idées des mystiques; lorsqu'il étudiait à Paris, il forma une société secrète pour cultiver les sciences occultes, dont il fut le représentant le plus insigne. Il mena la vie la plus aventureuse, devint conseiller de l'empereur, inspecteur des mines de l'Autriche, commandant des troupes d'Italie, et fut créé chevalier sur le champ de bataille. Comme délégué du cardinal de Sainte-Croix, il assista au conseil de Pise, enseigna la théologie à Dôle

C. Agrippa. 1486-1535.

et à Pavie, revêtu du costume militaire, et se vantait de pouvoir expliquer les ouvrages du divin Trismégiste. Il fut recherché, pour exercer les fonctions d'astrologue, par le marquis de Montferrat, Henri VIII d'Angleterre, Marguerite d'Autriche et le chancelier Gattinara; syndic de Metz, médecin à Fribourg, chef de bande au service de la France, admiré pour son érudition, chassé de ce pays pour des violences, il se réfugia à Anvers, où il fut nommé historiographe et archiviste du Brabant. Poursuivi criminellement pour la vingt et unième fois, il fut réduit à la misère et se jeta dans les rangs de Luther et de Calvin; puis, arrêté lors d'un voyage qu'il fit à Lyon, il s'échappa à grand'-peine, et vint mourir à Grenoble.

Il avait écrit, à vingt-trois ans, son livre des *Sciences occultes*, où il entreprend de démontrer que la magie est la plus haute des sciences, la philosophie parfaite, qui révèle les secrets de la nature. Trois mondes existent, selon lui, le corporel, le céleste, l'intellectuel, d'où résultent trois magies, l'une naturelle, l'autre céleste et la troisième religieuse, qui consiste en cérémonies. Les éléments possèdent des propriétés miraculeuses; le feu terrestre est un reflet de celui du ciel; l'air, un miroir où se peignent les images des choses. En pénétrant par des pores imperceptibles dans les corps des animaux et des hommes, il peut produire les songes, les pressentiments, les prévisions, même sans le concours des esprits; par son intermédiaire, les idées peuvent se communiquer à des distances immenses, ainsi qu'il arrive lorsqu'on présente aux rayons de la lune des caractères ou autres objets, dont il est possible de reproduire l'image sur la face des corps célestes, de manière à les rendre lisibles.

Comme les éléments entrent dans la composition de toute chose, même des sensations et des passions, toute chose est sujette à l'empire de celui avec lequel elle a plus d'analogie. Les objets possèdent des attributs de trois espèces : les uns proviennent des éléments mêmes, comme le chaud et le froid; les autres, de diverses combinaisons, comme les forces corroborantes, dissolvantes et digestives; d'autres enfin opèrent sur des parties déterminées et produisent le lait, le sang et ainsi de suite. Mais, à côté de ces forces patentes, il en existe d'autres occultes, dont on cherche en vain la cause, comme celle qui attire le fer ou celle qui neutralise le poison; elles diffèrent des forces élémentaires, parce qu'il suffit d'une très-petite quantité pour produire des effets immenses.

Par l'intervention des esprits célestes, et sous l'influence des astres, les choses terrestres reçoivent certaines vertus occultes de l'âme du monde, qui, mobile par elle-même, ne peut être unie au corps inerte et immobile que par le moyen d'un esprit du monde, à l'aide duquel les vertus de l'âme du monde opèrent sur toutes choses dans l'univers. L'esprit du monde est puisé dans les astres, et l'on peut, aidé par lui, produire tout ce dont il est lui-même capable, pourvu qu'on sache le séparer des éléments, ou employer les choses dont il pénètre la substance. Qu'on l'isole de l'or et de l'argent, et l'on pourra produire ces métaux.

Agrippa assure avoir vu faire et fait lui-même cette séparation; s'il faut l'en croire, il transforma d'autres métaux en or, mais seulement dans une quantité égale à celle dont il réussit à extraire l'esprit du monde. Il faut donc de l'or pour faire de l'or : nous le savions fort bien.

Quiconque aspire à produire de grands effets à l'aide des vertus occultes doit avoir présent à la mémoire ce qui suit :

1° Tous les êtres inclinent vers ceux de la même nature, et cherchent à s'en assimiler d'autres; aussi, avec certaines parties d'animaux (Agrippa les indique), on pourra produire l'amour ou prolonger la vie.

2° Tous les êtres s'attirent ou se repoussent mutuellement. L'aimant attire le fer; l'émeraude, la faveur des grands; le jaspe facilite les accouchements, l'agate rend éloquent, le saphir excite la volupté, l'améthyste aide l'écoulement de sang.

3° Certaines propriétés appartiennent à toute l'espèce, et d'autres à quelques individus seulement; les unes à toute la substance, les autres à quelques parties; celles-ci sont possédées par les animaux tant qu'ils vivent, et celles-là persistent même après leur mort; il n'est donc pas indifférent de les emprunter, au besoin, à des sujets vivants ou morts.

Tout est dans le tout et opère sur le tout. Les êtres qui existent sous la lune subissent l'influence des astres, dont ils reçoivent leurs propriétés et leurs vertus. Les rapports des choses avec les astres peuvent être déterminés selon la figure, le mouvement, l'analogie ou la diversité de rayons, de couleurs, d'odeurs, etc. Le feu, le sang, les esprits vitaux, les pierres fines à pointes d'or et scintillantes sont en rapport avec le soleil et en reçoivent l'influence; il en est de même pour les autres astres; mais, comme ceux-ci sont innombrables, les caractères des choses varient à l'infini.

L'astrologie est encore dans l'enfance; car les savants n'ont découvert que la moindre partie des vertus et des rapports contenus dans la nature. Combiner les forces attractives de l'univers pour rapprocher les choses supérieures des inférieures, et transmettre à celles-ci les vertus de celles-là, telle est l'essence de la magie. Agrippa, qui les connait, enseigne les moyens de ravir à la nature l'usage de l'esprit du monde, de ressusciter les morts, d'évoquer les esprits et de lier les êtres animés ou inanimés; il sait encore empêcher les oiseaux de voler, les bâtiments de sortir du port, les flammes de s'élancer, préparer des poisons, des philtres et des amulettes, présager l'avenir et composer des formules magiques.

Le meilleur dissolvant est le sang de l'hyène ou du basilic; les meilleures suffumigations se composent de spermacéti, d'alun, de musc, et ces matières, avec certains mélanges, sont très-bonnes pour évoquer les âmes. L'esprit vital, tiré du sang le plus pur, occasionne la fascination en passant des yeux de celui qui opère dans ceux des autres, et pénètre jusqu'au fond de leur cœur pour le combler de joie ou de tristesse. Des effets prodigieux peuvent être produits par les gestes, les regards, la forme du corps ou de certains membres, et là-dessus se fondent la physiognomonie, la métoposcopie et la chiromancie. On peut déduire des pronostics de tous les corps qui existent dans la nature, mais plus encore des animaux dont l'instinct est plus sublime que la raison humaine et tient de la divination.

Les paroles sont susceptibles aussi, comme signes des choses, de recevoir des forces miraculeuses, ou par ce qu'elles représentent, ou par celui qui les a rendues signes des choses. Les noms propres spécialement, ou la dénomination des objets particuliers, possèdent les propriétés des choses qu'ils désignent; en outre, l'émotion de celui qui les profère et les anime de son esprit ajoute une nouvelle efficacité aux chants et aux formules d'enchantement. Il y a plus d'énergie dans les lettres hébraïques, parce qu'elles ont plus de similitude avec le monde et les corps célestes.

La magie est fondée sur les mathématiques, parce que les choses sublunaires sont réglées par nombre, poids et mesure, harmonie, mouvement, lumière, d'où il suit que la science des nombres a une affinité étroite avec la magie. Les nombres sont des substances plus parfaites, plus spirituelles, plus voisines des substances célestes que les êtres corporels; ils exercent des vertus

plus admirables, et tout ce qui est ou se fait, est ou se fait au moyen des nombres ou de leurs rapports. Ainsi la verveine guérit de la fièvre tierce si on la coupe à la troisième articulation, et la fièvre quarte si c'est à la quatrième. Chaque nombre a des propriétés et des vertus particulières. L'unité est le principe et l'essence de tout, et hors d'elles il n'existe rien : elle comprend dans l'archétype la lettre A ; dans le monde intellectuel, l'âme mondiale; dans le céleste, le soleil ; dans l'élémentaire, la pierre philosophale ; dans le petit ou microcosme, le cœur ; dans l'enfer, Lucifer. La dualité comprend, pour l'archétype, les noms de Dieu, pour le monde intellectuel, l'âme et les anges ; pour le monde céleste, le soleil et la lune; pour l'élémentaire, l'eau et la terre; pour le petit, le cœur et le cerveau; pour l'enfer, les Béhémoth et le Léviathan. Il poursuivit ainsi toute l'échelle du septénaire (1).

A côté d'Agrippa, enthousiaste et sceptique, nous placerons le Milanais Jérôme Cardan de Gallarate, qui, selon Scaliger, son ennemi déclaré, était supérieur à toute intelligence humaine en beaucoup de choses, et dans d'autres inférieur à un enfant. Parmi la foule de ses ouvrages (2), nous laisserons de côté ses nombreux traités de médecine, d'arithmétique, de physique, ceux qui roulent sur les jeux de dés et de cartes, où il était très-habile, et ses bizarres éloges de la goutte et de Néron. Si nous l'en croyons, il pouvait tomber en extase à volonté, et il voyait alors ce qui lui plaisait; ce qui devait lui arriver, il le prévoyait en songe ou à certaines taches de ses ongles. Sa vie, comme tout le reste de ses écrits, est remplie d'enchantements, d'histoire de morts et d'esprits; il parle de toutes les sciences occultes avec une persuasion intime, et réprouve hautement ces professeurs inhabiles *par la faute desquels se trouve entachée* une science où la certitude n'est pas moindre que dans la

Cardan. 1501-1576.

(1) Ceux qui voudraient d'autres renseignements sur cette matière peuvent avoir recours à un recueil périodique allemand consacré entièrement à la magie, et dirigé par le conseiller ecclésiastique du duc de Hesse, G. CONRAD HORST : *Zauber-Bibliotheck oder von Zauberei, Theurgie, und Mantick, Zaubereren, Hexen und Hexen-processen, Dæmonen, Gespentern und Geistererscheinungen ;* Munich, 1829.

(2) *H. Cardani, mediolanensis philosophi ac medici celeberrimi, opera omnia... cum Caroli Sponii ;* Lugduni, 1663, t. X, in-fol.

Les louanges qui lui sont prodiguées par l'éditeur, dans un temps où le charlatanisme n'avait pas encore envahi tous les métiers, sont appuyées sur les témoignages de ses contemporains.

nautique et la médecine. Pour la venger des injures auxquelles elle est en butte, et démontrer « que les décrets des étoiles sont manifestes en nous, » il ne procède que par la voie de la raison et de l'expérience; il réduit cette doctrine à des aphorismes distribués en sept sections, où l'on voit que chaque couleur, chaque pays, chaque nombre était sous l'influence d'un astre particulier. Il tira l'horoscope de cent personnages illustres, et détermina, d'après l'instant de leur naissance, la cause de leurs qualités; il poussa l'audace jusqu'à faire celui de Jésus-Christ.

A l'en croire, la magie naturelle enseigne huit choses : 1° les caractères des planètes et la fabrication des anneaux et des sceaux constellés; 2° la signification du vol des oiseaux ; 3° l'intelligence de leurs cris et de ceux des autres animaux; 4° les vertus des simples; 5° la pierre philosophale ; 6° la connaissance du passé, du présent et de l'avenir au moyen d'une triple vue ; 7° les expériences nécessaires pour faire ou connaître ; 8° enfin le secret de prolonger la vie durant plusieurs siècles.

La seule indication des prescriptions diverses que contiennent ces doctrines suffiraient pour lasser la patience la plus opiniâtre. Cardan les connaissait toutes, et il n'en fait pas mystère ; il apprend même à composer des sceaux pour faire dormir ou aimer, se rendre invisible, ne pas se fatiguer, avoir bonne chance; dans ce but, il combine quatre choses : la nature des facultés, celle de la matière, celle de l'étoile et celle de l'homme qui agit. A cet effet, il divise la nature des différentes pierres précieuses et des astres qui y correspondent. Parmi les talismans, le plus puissant était le sceau de Salomon. Une chandelle de suif humain, lorsqu'on l'approche d'un trésor, pétille jusqu'à s'éteindre. La raison, c'est que le suif est formé de sang ; or le sang est le siége de l'âme et des esprits qui, pendant toute la vie de l'homme, convoitent l'or et l'argent; d'où il est certain que le sang, même après la mort, est agité de la même passion.

Cardan enseigne aussi les présages à tirer de tous les arts et des accidents naturels, les secrets de la chiromancie, la signification des taches qui paraissent sur les ongles, la manière d'interpréter les songes et d'obtenir des réponses.

Il était, au surplus, consulté par les personnages les plus illustres, entre autres par le roi d'Angleterre Édouard VI. Saint Charles le proposa pour maître à l'université de Bologne.

Ce célèbre théosophiste, qui fut encore un savant illustre, d'une érudition variée et fécond en pensées étranges, mais in-

dépendantes, ou s'élève jusqu'au génie, ou retombe au-dessous du sens commun. Il flotte entre les opinions diverses, bonnes et mauvaises; dans ses dix volumes in-folio, il ressemble à un journaliste qui est obligé de remplir sa page, et qui, plus il allonge, mieux il est payé, moins il réfléchit, plus il fait. Toutefois, si l'on veut trouver un fond d'unité philosophique au milieu de ses opinions mobiles, nous dirons qu'il avançait que la nature est l'ensemble des êtres et des choses. Dans la nature il y a trois principes éternels et nécessaires, l'espace, la matière, l'intelligence du monde; la fonction de la dernière est le mouvement. L'espace, éternel, immobile, ne se trouve jamais sans corps, c'est-à-dire, comme le dit plus tard Descartes, il n'y pas de vide dans la nature. La matière est aussi éternelle, mais sans être immobile ni immuable; au contraire, elle change continuellement de forme, au moyen de deux qualités primordiales, la chaleur et l'humidité. On ne peut concevoir aucune portion de la matière sans forme. Toute forme est essentiellement une et immatérielle, c'est-à-dire une âme; par suite, tous les corps sont des êtres animés, et, comme tels, susceptibles de mouvement. Les âmes particulières sont des fonctions de l'âme universelle, ou âme du monde; en elle sont renfermées toutes les formes des êtres, comme les nombres dans les décades; elle ressemble à la lumière du soleil qui, bien qu'elle soit une et égale dans l'essence, apparait aux yeux sous une infinie variété d'images.

Cette base posée, il ne pouvait se soustraire au panthéisme qu'en repoussant les conséquences, et en changeant lui-même sur l'opinion de l'unité de l'intelligence. L'homme est un organe de cette intelligence universelle; mais il a un caractère distinct, la conscience : celle-ci le conduit à distinguer l'âme du corps, et il démontre l'immortalité de celle-là au moyen des arguments des philosophes antérieurs. Néanmoins il croit que ce dogme a produit de grands maux, par exemples les guerres de religion.

Ses mémoires, qu'il nous a laissés, sont précieux comme le petit nombre de ceux où le cœur se révèle avec franchise, et comme peinture de l'homme du seizième siècle au milieu de la doctrine cabalistique qui disposait si poétiquement le monde. Joueur et par suite dérangé, il eut recours à des bassesses. Son fils aîné fut empoisonné par sa femme, qui paya son crime de sa vie; il dut faire couper une oreille au second, pour le corriger.

Dans le cours d'une vie tourmentée par mille infortunes, il combattit la magie et l'astrologie, que pourtant il exerça. S'il était inconstant, envieux, lascif, médisant, insouciant, il en renvoyait le tort aux étoiles qui avaient présidé à sa naissance. Il faut, selon lui, avoir égard aux astres dans la méditation, et les prières adressées à la Vierge le 1er avril, à huit heures du matin, sont infailliblement exaucées. A peine naît-il tous les mille ans un médecin qui le vaille ; il ne cesse de vanter ses cures et son habileté dans la discussion. Aujourd'hui il se moque de la chiromancie, de la sorcellerie, de l'alchimie, de la magie, et considère les fantômes comme l'effet d'une imagination troublée : demain il croit que les incubes engendrent les enfants, et que les sorcières déposent la vérité dans les procès. Il donne des règles précises sur la chiromancie, et assure qu'il existe à Salamanque une chaire spéciale de nécromancie.

Quant à lui, il est l'objet d'une prédilection spéciale du ciel, et sait plusieurs langues sans les avoir apprises ; Dieu lui a parlé plusieurs fois en songe, et plus souvent c'est un génie familier que lui laissa son père (1). Il pouvait, dans des extases, se transporter d'un lieu à un autre et prévoir l'avenir.

Le plaisir, selon lui, est la cessation de la douleur, et le mal a cela d'utile, qu'il apprend du moins à l'éviter ; c'était même un besoin pour lui de souffrir ou de causer des souffrances ; il tourmentait les autres, se flagellait lui-même, ou se mordait les lèvres et se faisait des piqûres. Dans sa physique, tout est fondé sur la sympathie générale entre les corps célestes et les parties du corps humain.

Cardan n'en a pas moins une belle place dans la science pour des observations pleines de finesse et de sagacité, comme aussi pour un grand nombre de découvertes, parmi lesquelles on distingue la formule *cardanique* et la possibilité d'instruire les sourds-muets.

Porta. 1540-1615. Jean-Baptiste della Porta de Naples fonda dans sa propre demeure une Académie des Secrets, où n'étaient admis que ceux qui avaient trouvé quelque remède ou quelque mécanisme nouveau. Il expose dans sa *Magie naturelle* tous les songes théosophiques, et soutient que les corps tirent leurs formes

(1) Autre opinion commune de son temps. Marsile Ficin, *de Vita*, nous dit : « Il y a un axiome parmi les platoniciens qui semble appartenir à toute l'antiquité, savoir, qu'un démon est préposé à la garde de chaque homme dans le monde, et assiste ceux sur lesquels il est chargé de veiller. »

substantielles des intelligences, émanation de la Divinité; selon lui, il existe un esprit mondial qui engendre même nos âmes, et nous rend aptes à la magie, de manière que par cet esprit les astres influent sur le corps humain. Il ne faut pas s'étonner que ces idées lui aient attiré une accusation de magie, dont il dut aller se disculper à Rome. Il révéla cependant les procédés à l'aide desquels se produisaient certains effets que l'on regardait comme surnaturels; ainsi il démontra que l'onguent des sorcières était un composé d'aconit et le belladone, substances qui déterminent naturellement l'exaltation des facultés.

Ambroise Paré de Laval, l'un des médecins français les plus hardis, soutient la réalité des opérations diaboliques, bien qu'elles lui paraissent aussi difficiles à expliquer que l'action de l'aimant sur le fer. Il dit avoir vu lui-même des maladies démoniaques, comme en vit le fameux Jean Langio, comme Félix Plater, qui renvoyait aux exorcistes les acataleptiques. Jean Carvin de Montalban proclame la nécessité d'associer l'astrologie à la médecine; Jacques Millich, pour cette tentative, est grandement loué par Mélanchthon, qui eut pour ami Jean Carion, astrologue de cour et auteur de pronostics imprimés. Les *Centuries* de Michel Nostradamus, qui sont dans le même genre, lui valurent le renom de prophète. 1513-90.

Dans son livre *de Occultis naturæ miraculis*, le Zélandais Lévin Leminius accumule des récits de faits surnaturels, et il explique tout phénomène par la sympathie et l'antipathie des effluves; ainsi la noix muscade a plus d'efficacité, portée par un individu mâle que par une femme; les poux naissent de la putréfaction; la corneille conçoit par la vue et l'absorption des larmes; le chien de mer enfante par la gueule; la blessure d'un mort saigne en présence du meurtrier; enfin les démons emploient les humeurs des personnes mélancoliques pour les abuser par des illusions.

Aussi, lorsqu'on vit paraître à Schweidnitz un enfant avec une dent d'or, tout le monde savant s'appliqua-t-il à expliquer ce phénomène au moyen des constellations dominantes au 22 octobre 1580, date de sa naissance. Les optimistes y aperçurent un présage de l'âge d'or, qui renaîtrait lorsque l'empereur aurait chassé les Turcs de la chrétienté; mais ces beaux jours devaient être les derniers du monde, de même que cette dent était la dernière; les pessimistes, au contraire, y virent l'an-

nonce de désastres, parce qu'elle se trouvait dans la mâchoire inférieure à gauche.

1596. Tout le monde connaît Jean Bodin, conseiller du duc d'Alençon, médecin de Henri III et célèbre publiciste. Il soutient cependant la réalité des influences diaboliques, et donne dans les rêveries de la cabale; bien qu'il déteste la magie et réprouve hautement della Porta, il croit aux possédés, aux incubes, à la transformation d'hommes en loups, et se récrie contre Wier qui ne voudrait pas que l'on condamnât les sorcières.

La lecture des écrivains, même les plus affranchis de préjugés, suffit pour convaincre que l'on croyait alors généralement à l'astrologie, aux pronostics, aux songes. Pomponace, qui nie l'immortalité de l'âme, soutient l'influence des planètes comme instruments de la Divinité. C'est à elles et non aux démons (*de Incantationibus*) que certaines personnes doivent la faculté de deviner l'avenir; la puissance de l'imagination produit les miracles, qui pourtant ne sont que des effets physiques; l'homme peut, selon les planètes sous lesquelles il est né, conjurer le temps, changer les gens en bêtes et opérer d'autres merveilles.

Campanella et Fracastor crurent tous deux à l'astrologie. Édouard VI, roi d'Angleterre, voulut que Cardan tirât son horoscope, et l'archevêque de Saint-André, primat d'Écosse, confia la guérison de ses maladies à ses thèmes astrologiques. Reuclin, le savant le plus renommé de l'Allemagne, s'appliquait à marier les idées cabalistiques à celles des pythagoriciens; François I[er] eut pour médecin Cornélius Agrippa, que lui disputèrent Charles-Quint, Henri VIII et Marguerite d'Autriche. La cour de Catherine de Médicis était remplie d'astrologues; chaque dame en avait un, qu'elle appelait le baron. Henri IV fit tirer l'horoscope de son fils; Mazarin et Richelieu consultaient Jean Morin. Tycho-Brahé croyait à cette prétendue science, et il ne voulut pas se marier, parce que les astres prédisaient un sort funeste à ses enfants. Le grand mathématicien Cavalieri prétendit révéler dans la *Roue planétaire* ce que font les étoiles dans leurs sphères, et comment elles influent en bien ou en mal. Borelli écrivit une défense de l'astrologie pour Christine de Suède; Stofler de Tubingue prédit un déluge universel pour l'année 1554, causé par la conjonction des trois planètes supérieures; en conséquence, toute l'Europe s'occupa des moyens de s'en garantir, et Charles-Quint en était fort inquiet, quoi que pût faire Augustin Nifo pour le rassurer. Les

doctes compilateurs d'almanachs excitèrent aussi d'autres alarmes partielles, en annonçant tantôt une peste, tantôt l'arrivée des Turcs, tantôt une année de disette; comme ils indiquaient, en outre, non-seulement la saison, mais encore les jours précis où il convenait de se faire saigner, beaucoup de gens crédules mouraient plutôt que de se soumettre à une saignée contre une telle prescription.

En un mot, les sciences occultes formaient la partie abstruse des connaissances humaines; on cherchait la prédiction de tout événement dans les centuries de Nostradamus et autres répertoires semblables. Charles VIII, quand il entreprit son expédition, fit courir une prophétie qui lui promettait d'insignes victoires. Considérant la nature comme une succession de prodiges, on demandait à la magie l'explication de tout phénomène : un enfant malade, une femme atteinte de consomption, la fortune acquise subitement, les tempêtes, mais surtout les combustions spontanées, les illusions d'optiques, les exaltations nerveuses, bien plus, la maladie la plus ordinaire, le mal d'amour et la jalousie, paraissaient des effets surnaturels; pour les expliquer, on recourait à des pactes conclus avec le démon par l'homme, qui lui donnait des papiers écrits avec le saint calice et signés de son propre sang.

Il n'est pas besoin de dire que le *bon sens* n'était pas mort, et qu'il osait protester quelquefois contre le *sens commun*, affrontant les persécutions et, ce qui est souvent plus sensible, les sarcasmes des croyants.

De même que les doctes empruntaient au vulgaire illettré le fondement des erreurs en vogue, le vulgaire, à son tour, s'étayait de leur suffrage pour s'y attacher de plus en plus; de là, une folie générale, dont les effets étaient effrayants.

La croyance aux sorcières est une des nombreuses erreurs que l'antiquité transmit en héritage aux temps modernes. On rapporte, quoique d'une manière différente, que Lamia, reine très-belle et très-cruelle, fut aimée de Jupiter; la jalouse Junon fit périr ses enfants, et Lamia, furieuse, ordonna la mort de tous les enfants de ses États. On ajoute qu'elle devint aveugle, mais qu'elle portait ses yeux renfermés dans une bourse, et pouvait (par une faveur de son divin amant) se transformer à son gré. De là le nom de Lamia employé pour effrayer les enfants (1), ainsi que la

(1) Διὰ τοῦτο καὶ τὰς τίτθας φοβούσας τὰ βρέφη, καλεῖν ἐπ' αὐτοῖς τὴν λαμίαν. Scol. d'Aristophane dans les *Guêpes*, v. 36.

croyance vulgaire aux apparitions, aux transformations de femmes avides des plaisirs de Vénus, et qui tuent les nouveau-nés (1). Souvent aussi, dans l'antiquité, certaines femmes furent accusées comme auteurs de maléfices.

Les Latins disaient qu'elles suçaient le sang des enfants, ou les exténuaient en leur donnant le sein; ils conseillaient alors, comme préservatifs, l'ail (2) et des enchantements particuliers (3). Ils ajoutaient que les femmes se changeaient en fresaies (*striges*), d'où leur vint le nom italien *streghe* (4). Nous avons vu dans Lucien et Apulée ce que l'on croyait, vulgairement du moins, au sujet des magiciennes de Thessalie, de la lune et des transformations diverses.

Le Talmud, dans lequel tant d'erreurs ont été recueillies au milieu de plusieurs débris traditionnels de la sagesse antique, parle d'une Lilith, première femme d'Adam, génératrice de démons et funeste aux nouveau-nés; afin de les défendre contre elle, on traçait dans la chambre de l'accouchée un triangle, avec les noms de Dieu, d'Ève, d'Adam et ces mots : *Fuis, ô Lilith!*

Ces croyances se conservèrent à travers le moyen âge, si bien que les légendes, où se confondent le mysticisme et l'impiété, le terrible et le grotesque, en sont remplies. Repoussées par les législateurs et les docteurs, elles restaient enracinées dans le peuple, et finirent par rejoindre les prodiges fantastiques des sciences occultes; les Septentrionaux y ajoutèrent leurs

(1) *Neu pransæ Lamiæ vivum puerum extrahat alvo.*
(HORAT. *Ars poet.*, 339.)

(2) *Præterea si forte premit strix atra puellos,*
Virosa immulgens exsertis ubera labris
Allia præcepit Titini sententia necti.
(SERENUS SAMMONICUS, 39.)

On peut voir dans DELRIO, liv. II, q. 9, et *passim*, les citations des anciens sur la magie.

(3) FESTUS nous a conservé deux vers que D'ACHÉRY a rétablis ainsi :

Στρίγγ' ἀποπέμπειν νυκτινόμαν στρίγγα τ' ἀλαὸν
Ὄρνιν ἀνώνυμον ὠκυπόρους ἐπὶ νῆας ἐλαύνειν.

Éloigne la fresaie qui mange la nuit, la dégoûtante fresaie,
Oiseau lugubre; chasse-la dans les barques véloces.

(4) *Striges aves nocturnas, Græci* στρίγας *appellant; a quo maleficis mulieribus nomen inditum est, quas volaticas etiam vocant.* (FESTUS.)

sagas, valkiries, holdes, gnomes, esprits élémentaires, et les Arabes, leurs fées.

On croyait que les sorcières, masques ou mauvaises femmes, sous quelque nom qu'on les désignât, *s'en allaient en course*, se réunissaient dans certains lieux (1) sous la présidence d'Hérodiade ou de Diane, pour danser, se livrer à de hideux amours et se transformaient en loups, en chats et autres ani[illegible] (2).

[illegible]erstition s'enracina bientôt si profondém[illegible] les [illegible] l'on intenta des procès criminels [illegible] pré[illegible]; on les soumettait d'ordinaire à l'épreuve de [illegible], et l'on renvoyait absoutes celles qui ne surnageaient pas. [illegible] probable que le contraire arrivait à un assez petit nombre.

L'impiété et la débauche étaient l'objet principal de ces assemblées. Le samedi ou sabbat, elles organisaient des banquets splendides pour insulter à l'abstinence de ce jour; les moines y dansaient, ou prenaient à tâche de faire tout le contraire de ce que faisait l'Église, et l'on insultait à tout ce qu'elle a de plus sacré. Aussi le contact ou la présence des choses saintes redoublait les souffrances du possédé; son intelligence parfois rayonnait d'une plus vive clarté; il faisait des réponses merveil-

(1) Au mont Tonale en Lombardie, au Barco de Ferrare, à l'esplanade de la Mirandole, au mont Paterno de Bologne, au noyer de Bénévent, etc.

(2) Dans le *Pénitentiel* de BURCARD, évêque avant l'an 1000, rapporté dans le *Recueil des Canons*, liv. 19, on parle beaucoup de magie. Le prêtre doit demander au pénitent :

Credidisti unquam vel particeps fuisti illius perfidiæ, ut incantatores, et qui se dicunt tempestatum immissores esse, possint per incantationem dæmonum aut tempestates commovere, aut mentes hominum mutare? Si credidisti aut particeps fuisti, annum unum per legitimas ferias pœniteas.

Credidisti aut particeps fuisti illius credulitatis, ut aliqua fœmina sit, quæ per quædam maleficia et incantationes mentes hominum permutare possit, id est, aut de odio in amorem, aut de amore in odium, aut bona hominum in fascinationibus suis damnare aut surripere possit? Si credidisti aut p. f., unum annum, etc.

Credidisti ut aliqua fœmina sit quæ hoc facere possit, quod quædam a diabolo deceptæ se affirmant necessario et ex præcepto facere debere, id est, cum dæmonum turba in similitudinem mulierum transformata, quam vulgaris stultitia HOLDAM *vocat, certis noctibus equitare debere super quasdam bestias, et in eorum se consortio numeratam esse? Si p. f. illius credulitatis, annum, etc.*

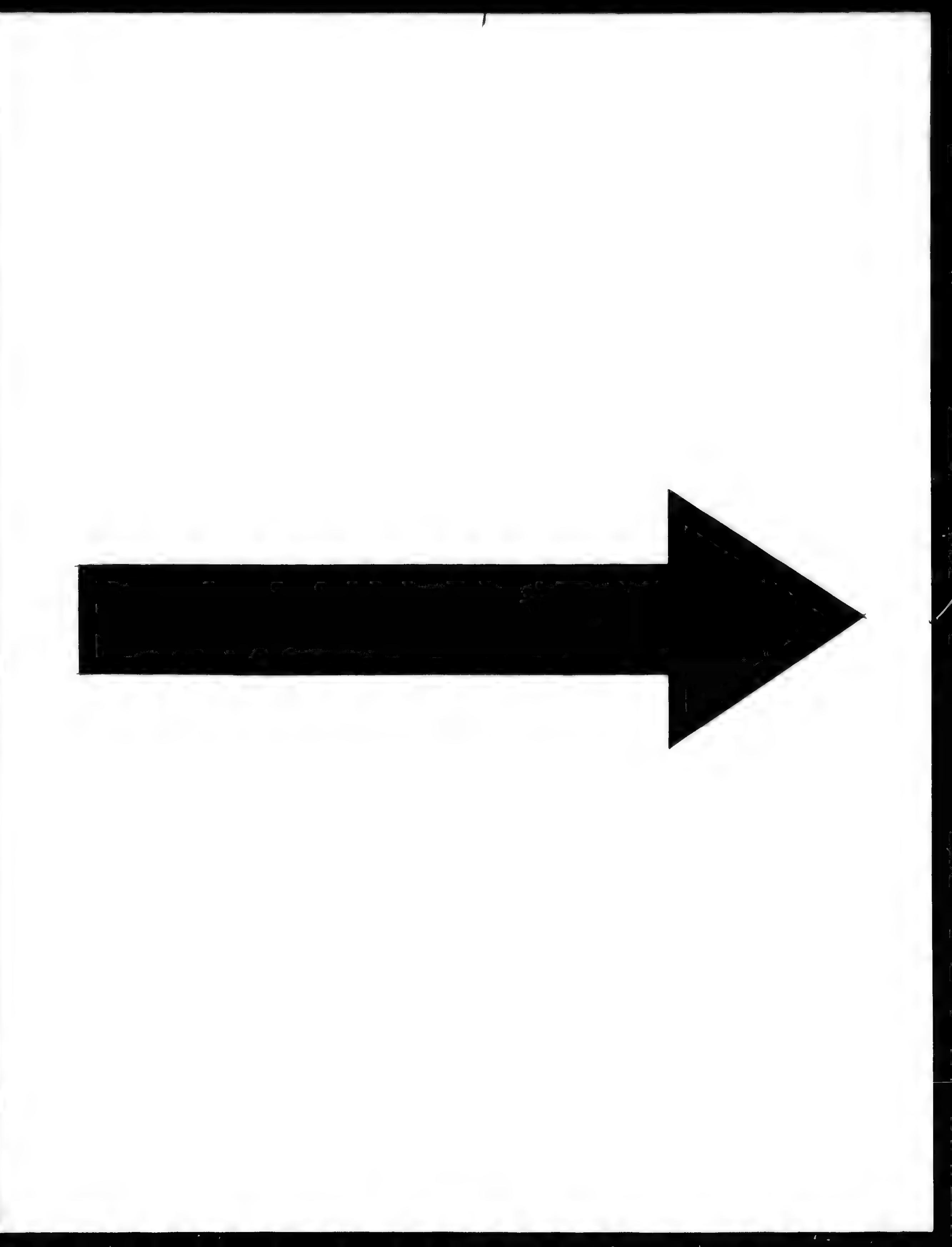
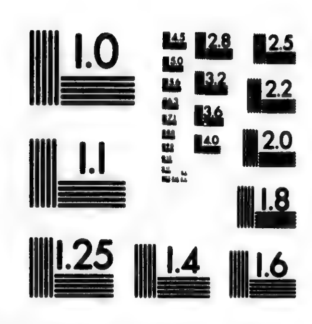


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
4.0
1.8
1.6
1.1
1.0

leuses, parlait le latin et l'hébreu, voyait les choses éloignées et l'avenir.

Tel est le fond sur lequel s'appuyaient la science de l'exorcisme, qui, dans certains cas, était un véritable traitement diététique. Dans celui qui porte le nom de Saint-Martin, l'énergumène devait jeûner quarante jours et quarante nuits; la première semaine, au pain sec seulement, cuit sous la cendre, et à l'eau bénite; les cinq semaines suivantes, il pouvait faire usage de lard et de vin, mais non s'enivrer; il devait s'abstenir de la tanche et de l'anguille, ne se laver qu'avec de l'eau bénite, ne point tuer ni voir tuer, ne point souiller ses yeux en regardant des cadavres; il lui était prescrit, lorsque le prêtre venait pour l'exorciser, de boire de l'absinthe jusqu'au vomissement (1).

Au seizième siècle, la foi dans les sorcelleries prit une extension considérable (2), et l'on croyait que l'homme peut obtenir du diable les jouissances coupables qu'il n'ose demander à Dieu.

Mais, s'il existait un moyen de faire un pacte avec un être doué d'une puissance extraordinaire, pourquoi un petit nombre d'individus seulement auraient-ils voulu s'en servir? on supposa donc que beaucoup l'avaient employé, surtout des femmes, et qu'ils formaient entre eux une espèce de société secrète avec ses chefs et ses assemblées, où ses membres s'abandonnaient aux plaisirs charnels et aux voluptés de la vengeance.

Le frère Bernard Rategno, de Côme, inquisiteur zélé, nous a laissé un livre *de Strigis* (3), où non-seulement il montre qu'il

(1) MARTÈNE, *de antiq. Ecclesiæ ritibus*, t. II, p. 993.

(2) BERNARD DE COME, dit en 1584, qu'il n'existait pas de sorcières, *tempore quo compilatum fuit decretum per dominum Gratianum... Strigiarum secta pullulare cœpit tantummodo a* 150 *annis citra, ut apparet ex processibus inquisitorum.*

(3) Il fait suite à la *Lucerna inquisitorum hæreticæ pravitatis* R. P. F. *Bernardi Comensis ordinis prædicatorum ac inquisitoris egregii, in qua summatim continetur quidquid desideratur ad hujusce inquisitionis sanctum munus exsequendum, Mediolani, ap. Metios*, 1666. Il fut imprimé par les soins du révérend père inquisiteur de Milan, *ad laudem Dei*, réimprimé un grand nombre de fois, et commenté par François Pegna.

Voici quelques-unes des règles qu'il trace :

« Peu d'indices suffisent pour présumer qu'un individu est hérétique (p. 60, 61) : un léger soupçon (p. 74), la renommée (p. 39).

« Il n'est pas besoin que les dispositions des témoins soient concordantes : s'ils disent savoir cette infamie par ouï-dire, ils ne sont pas tenus de la prouver (p. 79).

a une certitude morale de l'existence des sorcières, mais encore qu'il est scandalisé de ce qu'on puisse en douter (1). « Elles ont « nom *masques* (*masche*), dit-il, se réunissent principalement « la nuit d'avant le vendredi, et renient en présence du diable la « sainte foi, le baptême, la sainte Vierge ; elles foulent aux pieds « la croix, promettent fidélité au diable en lui touchant la main « avec le dos de leur main gauche, et en lui donnant quelque « chose en signe de vasselage. Quand elles viennent au jeu *de* « *la bonne compagnie,* elles font la révérence au diable, qui « assiste à l'assemblée sous forme humaine. Ainsi que le pré- « tendent certains aveugles d'intelligence, elles n'y vont pas « comme dans un rêve, mais corporellement, éveillées, avec leurs « propres sens : à pied, si le rendez-vous est voisin, sinon sur les « épaules du diable (2), qui parfois les abandonne à moitié chemin ; « c'est pourquoi il s'en est trouvé de fourvoyées. Toutes ces « choses sont constatées par leurs dépositions *spontanées* faites « aux inquisiteurs dans toute l'Italie. » Afin même de *clore tout à fait la bouche à ses adversaires*, il cite ce qui lui est arrivé à lui-même (3) dans la Valteline, où il reçut, en instruisant des procès de ce genre, des dépositions d'hommes dignes de foi, qui les avaient vues véritablement.

Il n'était d'ailleurs personne qui ne sût à Côme ce qui était arrivé dans Mendrisio, il y avait à peu près cinquante ans, au podestat Laurent de Concorezzo et à Jean de Fossato. Ils avaient obtenu d'une sorcière qu'elle les conduirait au sabbat ; en effet,

« Il n'importe que ce soient des témoins excommuniés et entachés de crimes (p. 56).

« Celui qui veut cheminer de pied ferme s'y prend ainsi : Si quelqu'un est diffamé comme hérétique ou seulement suspect, qu'il soit cité et interrogé. Avoue-t-il ? *Bene quidem* ; sinon, qu'il soit emprisonné (p. 3).

« Que les avocats ne donnent point assistance ou conseil aux hérétiques ; on peut bien leur faire leur procès sans tapage d'avocats. L'appel leur est dénié (p. 18).

« L'aveu efface tout vice de procédure (p. 27).

« L'inquisiteur n'est pas tenu de montrer le procès à l'autorité séculière, qui doit seulement exécuter ses ordres (p. 60).

« Le procès n'est pas vicié, quoique le nom des témoins ne soit pas publié, et qu'il n'en ait pas été donné copie au prévenu. »

(1) Le célèbre légiste Pomponace ayant soutenu que ces maléfices ne pouvaient être l'œuvre du démon, son livre *de Incantatione* fut mis à l'index.

(2) Page 91.

(3) Page 92.

ils assistèrent à une assemblée ; mais le diable, s'étant aperçu de leur présence, les fit battre d'une rude manière (1).

L'illustre Bodin sait vous dire qu'il se trouve au sabbat un gros bouc noir autour duquel dansent les affiliés, qui le baisent ensuite sous la queue, en tenant une chandelle allumée. Le bouc paraît alors dévoré par les flammes, et chacun prend de ses cendres pour donner la mort aux vaches, aux chevaux, aux brebis du voisinage, ou faire languir et périr les hommes. Le diable leur crie d'une voix terrible : *Vengez-vous, ou vous mourrez!*

Quis ergo, s'écrie Rategno, *dicere velit hoc in fantasia, aut in somniis contigisse?* Puis, ce qui rend la chose évidente, c'est le nombre de ceux qui ont été brûlés pour s'être trouvés au sabbat, et l'approbation donnée par les papes eux-mêmes à leur supplice. En effet, cet argument était d'un grand poids; car l'inquisition instituée contre les hérétiques se mit aussi à poursuivre les sorciers, et toute l'Europe devint le théâtre d'une boucherie légale, dont les exécuteurs se faisaient gloire, comme les guerriers, de batailles sanglantes. C'était en Allemagne, surtout, pays si enclin au mysticisme, que la peur des sorciers s'était répandue ; aussi, Innocent VIII lança contre eux une bulle très-sévère en 1484, et envoya deux inquisiteurs, Henri Institor et Jacques Sprenger, avec pouvoir d'extirper ces infamies par tous les moyens.

Les inquisiteurs, appuyés par Maximilien I[er], se vantent d'avoir envoyé à la mort quarante-huit personnes en cinq années dans le diocèse de Constance. Möhsen raconte qu'en peu d'années on fit le procès, pour cause de sorcellerie, à six mille cinq cents individus dans le seul électorat de Trèves ; on en fit périr un grand nombre dans les Flandres en 1459. A Genève, plus de cinquante, convaincus de ce crime, furent condamnés dans l'espace de trois mois (2). Leur sang coula dans la France et l'Espagne. Pierre Crespet dit qu'au temps de François I[er], il y avait cent mille sorciers et sorcières ; mais Trescale, qui, condamné en 1517, obtint son pardon, avoua qu'il y en avait beaucoup plus. Nicolas Rémy, profond criminaliste et grand ju-

(1) Ce fait est cité aussi par Bodin dans la préface de la *Dæmonomania*, et par Sylvestre Priero, le premier contradicteur de Luther, dans les *Mirabili operazioni delle streghe e degli demoni*.

(2) TARTAROTTI, liv. I.

risconsulte, conseiller intime du duc de Lorraine, se vanta d'en avoir fait mourir neuf cents en quinze années. On rapporte que Henri IV en envoya au bûcher plus de six cents dans la seule province du Lapourdan. En Silésie, il en fut brûlé deux cents en 1651, et cent cinquante-huit, dans les années 1627 et 1628, à Vürtzbourg, parmi lesquels quatorze curés et cinq chanoines.

En Italie, le diocèce de Côme paraît avoir été particulièrement désolé par ces exécutions ; l'inquisiteur livra quarante et une victimes au bûcher en 1485, et Barthélemy Spina affirme qu'on y faisait dans une année le procès à plus de mille individus, sur lesquels on en brûlait au delà de cent.

En présence d'un si grand nombre de procès et de victimes, la raison s'arrête effrayée, et l'on se demande si tout fut mensonge et délire, invention de tribunaux avides de sévir contre la pauvre humanité.

Que les crimes se multiplient par les châtiments, c'est un fait trop certain pour ceux qui ont étudié les maladies du cœur humain. L'expérience atteste aussi qu'à force d'entendre dire qu'une chose se fait, certaines personnes sont entraînées à la faire. La réalité de plusieurs phénomènes racontés au sujet des sorcières n'est peut-être pas loin de recevoir son application du magnétisme animal, qui lui-même est un mystère que la science ne doit pas nier, mais étudier. Nous laissons de côté ces cas étranges que la médecine examine encore sans pouvoir en déterminer la cause, surtout dans les affections nerveuses et ces hystéries qui, après avoir été quelque temps traitées au moyen de pèlerinages, étaient alors converties en maladies démoniaques.

L'influence de l'exemple sur les femmes nerveuses est reconnue. Voyait-on l'une d'elles propager son mal à d'autres, on attribuait à la sorcellerie cette invasion subite; le fait subsistait, il était en dehors de l'ordre naturel ; la science et les opinions du temps lui assignaient ses causes, et il était procédé, en conséquence, d'après la jurisprudence de l'époque.

Ceux qui conservaient leur raison entière proposaient quelquefois des remèdes efficaces, mais qui n'étaient pas dictés par la prudence. Si un vampire venait sucer le sang des vivants, l'autorité faisait brûler le cadavre, et le mal cessait, si nous en croyons Montaigne. Le médecin Marcel Donato appelé auprès

d'une dame de Mantoue qui se croyait ensorcelée, fit apparaître dans ses déjections des clous, des plumes, des aiguilles ; elle crut ainsi les avoir rendus, et elle guérit. C'était fort bien ; mais aux yeux de cette dame le fait était vrai ; elle avait vu ces objets, qu'elle croyait être la cause de ses douleurs, elle ne pouvait donc plus en douter, et sa conviction passait chez toutes les personnes de sa connaisance, qui, à leur tour, la communiquaient à d'autres.

Les onguents et les suffumigations qu'employaient les prétendues sorcières pouvaient agir sur leur imagination ; car il y entrait, au dire de Porta et de Cardan, du solanum somnifère, de la jusquiame et de l'opium, de la belladone, du datura stramonium, de la mandragore et du laudanum. Selon les recettes d'Agrippa, on produisait l'illusion avec des *herbes d'esprit*, graine de lin, racine d'ache, coriandre, cigüe ; on la dissipait par des *fuites de démon*, c'est-à-dire l'*assa fœtida* et la graine d'hypéricum (1). Gassendi endormit de la sorte plusieurs paysans, en les avertissant qu'ils seraient emportés au sabbat ; à leur réveil, ils racontèrent les détails de l'assemblée nocturne à laquelle ils avaient assisté. Des médecins renommés soutenaient les maladies démoniaques, et l'illustre Zacchia est de cet avis : il affirme qu'on a pris souvent pour des possédés des individus en démence ou des femmes hystériques ; que des altérations gastriques hypocondriaques peuvent simuler ces effets, et que David, avec les sons de sa harpe, guérissait d'une manière toute naturelle la mélancolie de Saül ; toutefois, il concède que le démon se prévaut de ces maladies pour faire servir les malades à ses iniques opérations.

La réalité de quelques-uns de ces faits suffisait pour déterminer une instruction criminelle. Nous avons déjà parlé des subtilités des légistes et de l'introduction de la procédure secrète, iniquité à l'aide de laquelle le plus honnête homme peut se trouver condamné. Comment des hommes et surtout des femmes, livrés à la terreur de la solitude et à la froide cruauté de juges endurcis au spectacle de la douleur, qui mettaient leur gloire et trouvaient même quelquefois leur intérêt à les convaincre, auraient-ils pu se soustraire au supplice ? Beaucoup aussi, convain-

(1) Tout le monde connait les effets, découverts récemment, de l'inhalation de l'éther sulfurique. Davy, ayant respiré du gaz protoxyde d'azote, eut une folie temporaire. Voir Ennemoser, *Gesch. der Magie*, Leipzig, 1844.

cus qu'ils devaient mourir de toute manière, ou subir, s'ils échappaient, un opprobre pire que la mort, s'avouaient coupables *spontanément*, pour abréger leurs souffrances, et l'opinion se fortifiait davantage.

Les juges étaient eux-mêmes aussi superstitieux que les prévenus; leurs règlements ordonnaient de faire entrer la sorcière à reculons dans la salle, afin de la voir avant d'être vus par elle (1). Un autre enseigne que si le patient ne peut supporter l'odeur du soufre, c'est un indice qu'il est voué au démon. On faisait déshabiller et purger l'accusé, pour qu'il ne restât ni dehors ni dedans aucun maléfice capable d'empêcher la révélation de la vérité. Toutes les législations prononcèrent des peines contre les sorcelleries. Les procès instruits par l'inquisition étaient regardés comme chose très-régulière et légale, et la preuve, c'est qu'elle a fait imprimer son code de procédures au lieu de le tenir secret (2).

(1) Ils étaient cependant sans pouvoir sur les inquisiteurs dans l'exercice de leurs fonctions. « Ces magiciennes et faiseuses de maléfices, requises plusieurs fois de dire pour quel motif elles n'offensaient pas les juges et inquisiteurs, répondirent l'avoir essayé plusieurs fois, mais sans succès. » Le frère Jérôme Menghi, qui s'exprime ainsi dans son *Compendio dell' arte esorcistica* (Venise, 1605, p. 416,) conseille toutefois aux juges de se tenir sur leurs gardes, de ne pas se laisser toucher, « et de porter sur eux du sel exorcisé, du buis, et des herbes bénites, comme de la rue et autres semblables. » Page 480.

(2) Nous ne citerons, parmi un très-grand nombre, que ceux que nous avons eus sous la main.

Eimeric, *Directorium inquisitorum*.

Ces. Carena, *de Officio sanctæ inquisitionis*.

Fr. Pegna, *Praxis inquisitorum*.

Flores commentariorum in directorium inquisitorum, collecti per Fr. Aloysium Bariolam. *Mediol.* Milan, 1610.

Masini, *Arsenal sacré, ou Pratique de la sainte inquisition*, corrigé et augmenté. Bologne, 1665. En parlant des magiciens, des sorcières et des enchanteurs, contre lesquels doit procéder le saint-office, il s'exprime ainsi : « Il convient d'autant plus d'être diligent, que ces sortes de personnes abondent en beaucoup d'endroits de l'Italie et aussi au dehors; il est à savoir, en conséquence, qu'à ce chef se rattachent tous ceux qui ont fait un pacte avec le démon, soit implicitement, soit explicitement, pour eux-mêmes ou pour d'autres.

« Ceux qui (ainsi qu'ils le prétendent) tiennent des démons captifs dans des anneaux, des miroirs, des médailles, des fioles, ou dans d'autres choses.

« Ceux qui se sont donnés au diable en corps et en âme, en apostasiant la sainte foi catholique, ou qui ont juré d'être siens, ou lui en ont fait un écrit, signé même de leur sang.

Bientôt l'existence des assemblées nocturnes devint matière à discussion. Samuel de Cassini, moine franciscain, ayant entrepris de prouver que le démon ne transporte pas effectivement les sorcières, mais produit chez elles un ravissement extatique, par le moyen duquel elles se figurent voler dans l'air ou se trouver au milieu d'une foule nombreuse, le dominicain Jean

« Ceux qui vont au bal ou (comme on a coutume de dire) au sabbat (*striozzo*).

« Ceux qui maléficient des créatures raisonnables ou déraisonnables, en les sacrifiant au démon.

« Ceux qui l'adorent ou implicitement ou explicitement, en lui offrant du sel, du pain, de l'alun, ou autres choses.

« Ceux qui l'invoquent en lui demandant des grâces, en s'agenouillant, en allumant des cierges ou flambeaux, en l'appelant ange saint, ange blanc ou ange noir, en lui disant *ta sainteté*, ou autres paroles semblables, en se servant, pour cela, de personnes vierges; ou font l'enchantement en disant : Je pose cinq doigts contre le mur, je conjure cinq diables, ou autres choses semblables.

« Ceux qui lui demandent des choses qu'il ne peut faire, comme de contraindre la volonté humaine, de savoir des choses futures dépendantes de notre libre arbitre.

« Ceux qui, dans ces actes diaboliques, se servent de choses saintes, comme les sacrements ou leur forme et leur matière, de choses sacramentelles et bénites, des paroles de la divine Écriture.

« Ceux qui mettent sur les autels, où l'on doit célébrer, des fèves, du papier vierge, de l'aimant ou autres choses, afin que la sainte messe soit célébrée dessus d'une manière impie.

« Ceux qui gardent, écrivent ou récitent des oraisons non approuvées ou même réprouvées par la sainte Église, lesquelles sont dans le genre de celles ci-dessous :

« Celles qu'on récite pour se faire aimer d'un amour déshonnête, comme l'oraison de saint Daniel, de sainte Marthe et de sainte Hélène.

« Celles que l'on dit pour savoir des choses futures ou occultes, comme Ange saint, Ange blanc, etc., et celle, Douce vierge et autres semblables.

« Celles qui contiennent des noms inconnus, dont on ne sait pas la signification, avec des caractères, des cercles, des triangles, etc., que l'on porte sur soi ou pour se faire aimer ou pour se garantir des armes de l'ennemi, ou pour ne pas avouer la vérité dans les tortures.

« Sous ce chef sont encore compris ceux qui ont en leur possession des écrits de nécromancie, qui font des enchantements, et pratiquent l'astrologie judiciaire à l'égard des actions dépendantes de la libre volonté.

« Ceux qui font *martels* (comme l'on dit), ou mettent sur le feu des chaudières pour inspirer la passion, ou pour empêcher l'acte matrimonial.

« Ceux qui jettent les fèves, qui se mesurent les bras avec des empans, font tourner des *sedazzi*, lèvent la *pedica*, regardent ou se font regarder dans les mains pour savoir les choses futures ou passées, et pratiquent d'autres sortilèges semblables. »

Dodone soutint que parfois le vol avait réellement lieu (1). Cette réalité est défendue avec acharnement par les dominicains Jean Nider (2) et Nicolas Jaquerio (3), à l'appui des procédures criminelles du temps. A côté d'eux, il faut placer Pierre Mamor, chanoine de Limoges (4), Henri Institor et Jacques Sprenger, auteurs du *Malleus maleficarum*; Barthélemy Spina, maître du sacré palais (5); le frère Sylvestre Mozolini, dit Priero; Paul Gallandi, légiste florentin, qui d'abord avait nié l'existence des sorciers (6); enfin, Jean-François Pic de la Mirandole lui-même (7), pour faire cesser les scandales qu'avait suscités la fréquence des supplices.

(1) Fr. Victoria, *Prælection. theolog.*, lib., II, *de Magia*.

(2) *Myrmecia bonorum, seu formicarium ad exemplum sapientiæ de formicis. — De visionibus et revelationibus.*

(3) *Flagellum hæreticorum fascinariorum.*

(4) *Flagellum maleficorum.*

(5) *De Strigibus*, 1253, et quatre apologies en 1525.

(6) *De sortilegiis.*

(7) *Strix, sive de ludificatione dæmonum*, 1523. Le frère Léandre Alberti, qui en a donné une version italienne, à Venise, en 1556, sous le titre de *Livre dit Sorcière, ou des illusions du démon*, s'exprime ainsi dans sa dédicace : « S'étant découvert ici l'an passé, illustre seigneur, ce tant mauvais, scélérat et maudit jeu dit *de la Femme*, où Dieu est renié, blâmé et honni, où la croix sainte même, cette douce consolation des fidèles chrétiens et leur étendard assuré, est foulée aux pieds, et où sont encore faites d'autres œuvres coupables contre notre très-sainte foi, ce qui ayant été entièrement examiné, reconnu avec maturité, et instruit juridiquement par le sage et prudent censeur et inquisiteur des hérétiques, plusieurs de ces hommes maudits furent signalés par lui, et, selon le commandement des lois, il les fit placer sur un très-grand monceau de bois et brûler en punition de leurs scélératesses, et aussi comme exemples aux autres. Or, comme il était ainsi procédé de jour en jour pour extirper et détruire ces broussailles de ronces poignantes du milieu des bonnes et odoriférantes herbes des fidèles chrétiens, beaucoup se mirent à dire, avec d'injurieuses paroles, qu'il n'était pas juste que ces hommes fussent mis à mort si cruellement, attendu qu'ils n'avaient rien fait pour mériter un semblable traitement. Mais ce qu'ils disaient de ce jeu, ils le disaient par sottise ou par manque d'intelligence, ou bien par peur des âpres tourments; il ne leur paraissait pas vraisemblable que des insultes et des opprobres si ignominieux fussent faits par des hommes à l'hostie consacrée ni à la croix du Christ, ni à notre très-sainte foi. Cela pouvait facilement s'appuyer sur ce que plusieurs de ces hommes, en étant convenus d'abord, l'avaient ensuite nié constamment; ce qu'ils n'auraient pas fait si l'imputation eût été fondée. Ils alléguaient encore plusieurs autres choses pour fortifier ces raisonnements coupables. En conséquence, de semblables murmures augmentaient de jour en jour parmi le peuple. Ce qu'entendant l'illustre prince seigneur Jean-François (Pic de la Mirandole), homme certainement non moins chrétien que docte et lettré, comme il avait quelques doutes à cet égard, il résolut de s'éclairer

L'un des écrivains les plus convaincus sur cette question est le père Jérôme Menghide Viadana, dont l'ouvrage est vraiment *délicieux* à lire, comme l'annonce le frontispice (1). Nicolas

entièrement, et de connaître, à l'aide d'investigations subtiles, tant le fondement de ces choses que les moindres détails dont elles se composaient. Il intervint donc et assista aux interrogatoires des prévenus devant l'inquisiteur; il les interrogea ensuite tête à tête sur chacune des parties de ce jeu criminel, des abominables rites, des coutumes profanes, des pratiques excommuniées, des opérations maudites qui s'y font continuellement, s'enquérant, non pas de l'un d'eux seulement, mais d'un grand nombre. Il trouva qu'ils s'accordaient ensemble sur les choses d'une importance plus grave (bien qu'ils parussent parfois se contredire sur quelques points moindres, soit par défaut de mémoire, soit par astuce et fraude du malin) et qu'ils avouaient être plongés dans des vices si horribles, que l'oreille chaste et pudique du chrétien ne peut les ouïr sans un grave ennui; après cela, en véritable serviteur de Jésus-Christ qu'il était, et aussi en homme lettré et savant, pour découvrir les piéges et les embûches cachées du démon, et faire resplendir en tout lieu la parfaite vérité de la foi du Christ, afin que chacun ait à bien se garder des fraudes de notre antique ennemi, et aussi afin de pouvoir mieux lui donner la chasse en tous lieux, il se mit à écrire ces trois livres sur cette école coupable, perverse et scélérate du démon. Il y fait discuter ensemble, d'une certaine manière enjouée, deux gais, mais doctes compagnons; il interroge ensuite une rusée sorcière, et finit par faire prononcer la sentence par un très-savant juge, avec tant d'ordre, avec une doctrine si variée et une gaieté si charmante, que le lecteur ne peut faire autrement de finir, quand il a une fois commencé; car il est constamment attaché par des choses curieuses, rares et savantes, ainsi que par l'espoir d'en trouver encore d'autres non moins agréables. »

(1) *Compendio dell' arte esorcistica, e possibilità delle mirabili, e stupende operazioni delli demoni e de' malefici, con li remedii opportuni alle infermità maleficiali... Opera non meno giovevolo agli esorcisti, che dilettevole ai lettori, e a comune utilità porta in luce.* Ce livre est très-riche d'anecdotes curieuses, surtout en ce qui concerne les opérations des sorcières. Nous n'en citerons qu'une, pour éviter les redites inutiles. « Au temps où la seigneurie de Venise fit une très-grande guerre au duc de Ferrare, l'invincible capitaine Alphonse d'Aragon, duc de Calauria étant dans la ville de Milan avec beaucoup d'illustres seigneurs, il s'éleva entre eux une longue discussion sur cette matière des esprits, où il fut parlé et discouru diversement par ces seigneurs, chacun d'eux exposant son opinion. Après les avoir entendus, le duc s'exprima de cette manière : *Sachez, seigneurs, que c'est chose très-vraie, et non pas fiction humaine, ce qui est dit de ces démons.* Il leur raconta alors que, se trouvant un jour à Carrone, ville de Calauria, comme il songeait à se procurer, après les soins royaux et l'expédition des affaires, quelque récréation et promenade, il lui fut dit qu'il y avait là une femme tourmentée des esprits immondes. A cette annonce, il ordonna qu'elle fût amenée devant lui, ce fut exécuté de suite. Le duc commença à lui adresser la parole; mais elle ne répondait rien, et ne se bougeait nullement, comme si elle eût été hors de sens et de connaissance. Le prince, voyant cela, se rappela une petite

Rémy, conseiller intime du duc de Lorraine, fut applaudi pour sa *Dæmonolatreia* (1595), ouvrage extrait des dépositions faites par les nombreuses sorcières qui furent poursuivies dans cette province. Philippe-Louis Elichius (1) réfuta vivement ceux qui mettaient en doute les maléfices et les enchantements; l'Espagnol Torreblanca fit un traité sur cette matière à l'usage des jurisconsultes (2), ainsi que Hermann Goehausen en Allemagne (3).

croix, qu'il portait à son cou avec certaines reliques, savoir du bois de la vraie croix, un agnus Dei bénit, et autres choses saintes que lui avait données Jean de Capistrano. Il la prit, et l'attacha en secret au bras de cette femme évanouie, qui se mit aussitôt à crier, à tordre la bouche et à rouler les yeux d'une manière étonnante. Ce seigneur lui demanda alors pourquoi elle criait ainsi; elle répondit qu'il devait lui ôter du bras ce qu'il y avait mis. *Et que veux-tu que j'ôte?* reprit-il. *Cette petite croix*, lui dit la femme, *que tu m'as mise secrètement au bras, parce qu'il y a du bois de la croix, de l'agnus bénit et une croix de cire consacrée par mon très-grand ennemi.* Le duc ayant ôté ces choses, elle retomba de nouveau comme morte. Comme l'ambassadeur vénitien arriva dans ce moment pour s'entretenir avec le duc de choses importantes, on emmena cette femme. La nuit venue, comme le prince allait se coucher, il entendit tout à coup des cris et de grandes rumeurs dans le palais et jusque dans sa chambre, ce dont il fut quelque peu effrayé. Il fit donc appeler quelques serviteurs pour sa sûreté, et resta avec eux jusqu'au jour, sans dormir nullement. Quand le jour fut venu, il fit amener une seconde fois la femme en sa présence, et il l'entendit lui demander en souriant s'il avait ressenti quelque effroi la nuit précédente. Le duc, lui adressant alors des reproches comme à un esprit infernal, nuisible au repos des mortels, lui demanda si c'était cet esprit qui avait troublé son sommeil par des bruits étranges, et elle répondit que oui. *Où étais-tu caché?* dit le duc à l'esprit: *J'étais blotti*, répondit-il, *dans la sommité du baldaquin qui environne ton lit, et je te déclare que, si tu n'avais eu sur toi ces choses sacrées que tu portes au cou secrètement, et qui m'en ont empêché, je t'aurais, à coup sûr, enlevé de mes mains et jeté hors du lit. Je te dirai de plus que je saurai te raconter d'un bout à l'autre tout ce dont tu t'es entretenu hier avec l'ambassadeur vénitien, attendu que j'ai tout entendu et compris.* A ces mots, le duc s'écria que ce n'était pas possible. Cependant, afin de s'en éclaircir, il renvoya tous ceux qui se trouvaient là; puis, il commanda à l'esprit de lui raconter tout ce qui s'était passé entre l'ambassadeur et lui. Or, l'esprit lui répéta, par la bouche de la femme, leur conversation mot à mot, comme s'il eût été présent, dans le même ordre et de la même manière que tout ce qui s'était passé entre eux. Ce dont ce seigneur fut tellement émerveillé, que, depuis lors, il crut toujours que les esprits malins s'en vont errant tant dans l'air que dans les corps humains. »

(1) *De dæmonomagia, sive de dæmonis cacurgia, cacomagorum et lamiarum energia*, 1607.

(2) *Epitomen delictorum, in quibus aperta vel occulta invocatio dæmonum intervenit.*

(3) *Processus juridicus contra sagas et veneficos, una cum decisionibus quæstionum ad hanc materiam pertinentium*, 1630.

La raison humaine serait trop à plaindre si l'erreur ne devait pas rencontrer les contradictions qui n'épargnent pas la vérité. Les livres eux-mêmes, qui sont consacrés à défendre l'existence des sorciers, attestent combien leurs auteurs rencontraient d'opposants. Lorsqu'en 1523, l'inquisiteur Léandre Alberti sévit contre les sorcières de la Mirandole, on en murmura comme d'un excès de rigueur envers des personnes abusées. Les théologiens de Cologne, en donnant leur approbation au *Malleus maleficarum*, se plaignent de ce que « plusieurs curés et prédicateurs ne craignent pas d'affirmer au peuple, dans leurs sermons, qu'il n'y a point de sorcières, ou qu'elles ne peuvent nuire, empêchant ainsi imprudemment le bras séculier de les punir. » Le sénat de Venise désapprouva les rigueurs excessives des inquisiteurs dans la Valcanonica, contrée fameuse pour la sorcellerie, évoqua les procès de 1518, et ordonna que, pour statuer sur les affaires de cette espèce, les recteurs des villes se réuniraient aux ecclésiastiques.

L'opinion commune eut pour adversaires le franciscain Alphonse Spina (1), le jurisconsulte Ambroise Vignato, gentilhomme de Lodi (2), mais surtout Ulric Molitor, jurisconsulte de Constance, professeur à Pavie (3), qui niait que le démon pût engendrer comme incube ou comme succube, et mettait sur le compte de l'illusion les vols de sorcières et les sabbats. Pour soustraire ces malheureux au supplice, la même thèse fut soutenue par Jean-François Ponzinibio, légiste de Plaisance (4), par André Alciat (5) et Martin d'Arles, théologien espagnol (6). Le

(1) *Fortalitium fidei.*
(2) *De hæresi.*
(3) *De pythonicis mulieribus*, 1480.
(4) *De Lamiis et excellentia utriusque juris.*
(5) *Parergon juris.* « A peine (dit-il, livre VII, c. 22) étais-je de retour dans ma maison, revêtu des insignes de docteur (1517), que s'offrit à moi la première cause dans laquelle j'eus à donner une consultation de droit. Un inquisiteur, chargé de poursuivre l'hérésie dépravée dans les vallées subalpines, était venu pour rechercher les hérétiques que nous appelons sorcières. Déjà il en avait brûlé plus de cent, et presque chaque jour il en offrait de nouvelles en holocaustes à Vulcain, dont beaucoup méritaient plutôt d'être purgées par l'ellébore que par le feu. Enfin, les gens du pays prirent les armes, s'opposèrent à cette violence et portèrent la chose au jugement de l'évêque. Le prélat m'ayant envoyé les actes, me demanda mon avis. »
(6) *De superstitionibus.*

célèbre Réginald Scot nie que le démon puisse changer le cours de la nature (1).

Ces champions de la raison s'appuyaient principalement sur un canon du pape Damase, reconnu aujourd'hui pour supposé, où les voyages aériens de ces femmes sont attribués à une pure illusion ; or, il est singulier de voir certains théologiens déclarer la croyance aux assemblées nocturnes hérésie et péché mortel, tandis que d'autres les révoquaient en doute. Jacques-Pierre Borboni, archevêque de Pise, consulta les savants de cette université au sujet de certaines religieuse en état d'obsession, pour savoir si le fait était naturel ou surnaturel. Celso Cesalpino rédigea, en réponse, un traité, qui nous est resté, où il expose longuement les prodiges attribués à la magie, sans rien dire pour les combattre. Après avoir discuté l'opinion d'Aristote, il affirme qu'il existe des intelligences intermédiaires entre Dieu et l'homme, mais il ajoute qu'elles ne peuvent communiquer avec nous (2). Il en tirait la conclusion naturelle que les sorcelleries dont il s'agissait n'étaient pas réelles ; mais il se borne à déclarer (tant il croyait devoir user de ménagements envers l'opinion du temps) qu'elles ne sont pas naturelles, et qu'il faut y appliquer les remèdes de l'Église.

Parmi beaucoup d'autres, Jean Wier, premier médecin du duc de Clèves (3), attaqua de front les préjugés de son siècle, dévoila les fraudes, expliqua naturellement les faits regardés comme merveilleux, et exhorta l'empereur à épargner le sang innocent de personnes abusées. Il nie la génération spontanée des animaux ; il nie que des aiguilles puissent sortir de la bouche, et des noyaux de cerises végéter dans le ventre ; il affirme que les maladies ne se guérissent pas avec des sortilèges, que l'incube provient du sang épaissi ; il admet des illusions diaboliques, mais il déclare que celui qu'elles atteignent est victime et non complice du démon.

Cet ouvrage fit grand bruit, et des adversaires puissants se levèrent pour le combattre, non-seulement parmi les catholiques, mais encore parmi les protestants ; de ce nombre, furent les

(1) *Discovery of Witchcraft*, 1584.

(2) *Dæmonum investigatio peripatetica, in qua explicatur locus Hippocratis, si quid divinum in morbis habeatur*. Florence, 1580.

(3) *De præstigiis dæmonum et incantationibus ac veneficiis, libri VI. — Liber apologeticus, Pseudomonarchia dæmonum. — De Lamiis*. Bâle, 1564.

médecins Thomas Éraste et Daniel Sennert, Lambert Daneo, Jean Campano, Hemming, Raynold, Perkins, Jacques, roi d'Angleterre, dans sa *Démonologie*, et, surtout, l'illustre Jean Bodin. Ce dernier énumère quinze chefs d'accusation pour lesquels les sorcières étaient envoyées au bûcher : Renier Dieu, le blasphémer, adorer le démon, lui immoler des enfants, les lui sacrifier avant le baptême, les lui consacrer avant leur naissance, lui promettre des sectateurs, jurer au nom du diable, commettre des incestes, tuer des personnes pour les cuire et les manger, se nourrir de cadavres de pendus, faire mourir par des poisons et des sortiléges, frapper d'un sort les fruits et le bétail, enfin avoir un commerce charnel avec le démon : méfaits dont le moindre mérite, selon lui, la mort la plus raffinée.

Delrio. 1551-1608.

Bodin eut pour contradicteurs Jean-Georges Godelmann (1) et Martin Biermann (2) ; mais Martin Delrio, jésuite flamand (3), mit en déroute tous les adversaires. Juste Lipse l'appelle le prodige de son siècle (4), et Mazoni dit que ses veilles coûtèrent la vie à plus d'hommes que les exploits du plus fameux conquérant. Son ouvrage, où il déploya beaucoup d'esprit et une érudition très-abondante, « devint le texte le plus imposant et le plus irréfragable, la règle et la cause puissante de massacres légaux, horribles, non interrompus. »

Il est divisé en six livres, et chacun d'eux en plusieurs questions. Après avoir parlé des démons en général et de la nécessité d'en traiter à fond dans un moment où le maléfice s'associe à l'hérésie, l'auteur s'occupe de la magie, qu'il divise en naturelle, artificielle et diabolique. Il traite d'abord de l'imagination, des amulettes, des paroles mystérieuses, des nombres, et surtout de l'alchimie. Dans le livre IIe, il passe à la magie diabolique, révèle les pactes avec le diable, extrinsèques ou intrinsèques, et

(1) *De magis, veneficis et lamiis.*
(2) Ἐξέτασις *de magicis actionibus.*
(3) *Disquisitionum magicarum libri sex, quibus continetur accurata curiosarum artium et vanarum superstitionum confutatio, utilis theologis, jurisconsultis, medicis, philologis.* Je me sers de l'édit. de Lyon, 1612.
(4) Le même Lipse disait de cet ouvrage :

Hic pura et liquida omnia; hic venena
Nulla quæ timeas opinionum.

L'approbation de ses supérieurs dit que ses livres sont *gravium doctorum, theologorum judicio approbatos*, et celle du censeur, qu'ils ne contiennent rien *quod catholicæ fidei adversetur.*

rapporte une infinité d'histoires de tous les peuples et de tous les temps; il recherche jusqu'où va le pouvoir des magiciens sur les choses extérieures, si le démon peut servir d'incube et de succube, sans négliger les autres questions qui naissent en foule au sujet de cette impureté; s'il est apte à rendre les corps pénétrables, à les transformer, à faire parler les bêtes, à faire rajeunir, à causer l'extase, à ressusciter les morts. Il rapporte aussi des exemples nombreux d'apparition de morts dans chaque siècle, mais surtout dans le sien, tous indubitables, et qui repoussent, comme impossible, l'intervention du diable. On trouve dans le même livre le discours sur les sorcières et leurs assemblées, dont il n'hésite pas à reconnaître la réalité; il les prouve même, et en donne les détails.

Dans le livre IIIe, il parle des maléfices que l'on peut opérer avec des poudres, des herbes, des brins de paille, des onguents, avec le souffle, les paroles, les menaces, les reproches, les louanges, avec l'eau bénite et autres choses saintes; ces maléfices ont pour objet de procurer l'insomnie, la haine ou l'amour, de fasciner, d'empoisonner, de faciliter les accouchements ou d'y mettre obstacle, de tarir le lait, de faire périr celui dont on perce l'effigie, d'incendier, de lier, de produire dans le corps une prodigieuse quantité de choses extraordinaires.

Mais pourquoi Dieu permet-il que les démons agissent avec cette audace contre les créatures? Pourquoi, lorsqu'ils ont le pouvoir de nuire par eux-mêmes, se servent-ils des autres comme instruments? c'est ce qu'il entreprend d'expliquer. Le même livre contient l'énumération de vaines observances, catalogue sans fin d'actes superstitieux pour tous les accidents de la vie.

Le livre IVe traite de la divination des choses futures et distingue le divin de ce qui est humain et diabolique, les prophéties, les révélations, les conjectures, les oracles, la divination. A ce livre se rattachent les faits relatifs à la nécromancie, l'hydromancie, la lécanomancie, la catoptromancie, la cristallomancie, la dactylomancie, la chiromancie, l'aéromancie, la coscinomancie, l'axinomancie, la céphalomancie, qui touche à la phrénologie; puis viennent l'aruspicine, les pronostications astrologiques, l'explication des songes et les sorts. L'auteur s'occupe aussi des loteries, qu'il admet comme licites, à la condition d'observer quelques règles d'équité qui, à la honte des gouvernements, ne sont pas même adoptées aujourd'hui.

Il range dans ses catégories les purgations, les jugements de

Dieu, que nous avons cités ailleurs et dont il expose les motifs, les rites, les limites, avec des réflexions d'opportunité qui ont échappé à des philosophes plus déliés que lui.

Dans le Ve livre il passe à l'office du juge, et révèle les moyens déplorables employés pour diriger ces procès iniques; bien qu'il déclare d'abord que son intention est d'obvier aux abus commis par quelques-uns, il montre lui-même qu'il ne s'agissait plus de constater le crime, mais de convaincre les accusés. Non-seulement il enseigne que le juge peut s'affranchir de toutes les règles ordinaires, mais il le pousse au mensonge, et promet à l'inculpé que, s'il avoue, il fera grâce, *à la république* sous entendue, et que sa confession lui procurera la vie, *éternelle* par restriction mentale.

Il est question dans le VIe livre des devoirs les plus sacrés et les plus délicats du confesseur en cette matière; il défend à outrance l'inviolabilité sacramentelle du secret. Selon lui, le confesseur, à la fois juge et médecin, doit indiquer les remèdes pour cette plaie nouvelle; il soutient contre les protestants l'usage des reliques, des scapulaires, le son des cloches, les bénédictions, l'eau bénite, les agnus-Dei, les petits pains, les exorcismes, le sel consacré.

Si on laisse de côté l'iniquité fondamentale de la chose, il est difficile de trouver un traité qui épuise aussi complétement son sujet, et dans lequel soit recueilli avec autant d'érudition tout ce qui fut jamais écrit sur les prodiges de la nature et de l'imagination. Beaucoup de prodiges sont expliqués par des raisons peu communes alors, beaucoup d'autres répudiés avec une saine critique, d'autres, en trop grand nombre, acceptés pour vrais sur la foi de témoins oculaires ou de savants renommés.

Lorsque l'opinion du peuple et des hommes instruits s'égarait au milieu de pareilles erreurs, il n'est pas étonnant que des évêques et des pontifes aient cru devoir remédier à une infamie dont personne ne révoquait en doute la réalité (1). Parmi les

(1) Le 15 décembre 1588, Augustin Valério, évêque de Vérone et cardinal, publiait une pastorale où il déplorait qu'il « se trouvât des gens, bien que de ville et basse condition, qui eussent pactisé avec l'enfer, c'est-à-dire avec le démon infernal, pour s'occuper de superstitions, d'enchantements, de sorcelleries et d'autres abominations semblables. »

En 1494, le pape Alexandre VI, ayant été informé *in provincia Lombardiæ diversas utriusque sexus personas incantationibus et diabolicis superstitionibus operam dare, suisque veneficiis et variis observationibus*

bulles relatives à cet objet, la plus célèbre fut donnée par Sixte-Quint aux nones de janvier 1585 (*Cœli et terræ creator Deus*). Il condamne la géomancie, l'hydromancie, l'aéromancie, la pyromancie, l'oniromancie, la chiromancie, la nécromancie, et défend de jeter les sorts avec des dés, des grains de froment ou des fèves, de faire des pactes avec la mort ou l'enfer pour trouver des trésors, de consommer des actes criminels, de pratiquer des enchantements, de brûler des parfums et des cierges au diable. Il frappe aussi de réprobation ceux qui, par le moyen

multa nefanda scelera procurare, homines et jumenta ac campos destruere, et diversos errores inducere, ordonne aux inquisiteurs de les poursuivre.

En 1521, Léon X : *Quoddam hominum genus perniciosissimum ac damnatissimum labe hæretica, per quam suscepto renuntiabatur baptismatis sacramento, Dominum abnegabant, et Satanæ, cujus consilio seducebantur, corpora et animas conferebant, et ad illi rem gratam faciendam in necandis infantibus passim studebant, et alia maleficia et sortilegia exercere non verebantur...* Il s'adresse aux inquisiteurs de Venise.

En 1523, Adrien VI écrivait aux inquisiteurs de Côme : *Repertæ fuerunt quamplures utriusque sexus personæ... diabolum in suum dominum et patronum assumentes, eique obedientiam et reverentiam exhibentes, et suis incantationibus, carminibus, sortilegiis, aliisque nefandis superstitionibus jumenta et fructus terræ multipliciter lædentes, aliqua quam plurima nefanda, excessus et crimina, eodem diabolo instigante, committentes et perpetrantes*, etc.

En 1623, Grégoire XV ordonne qu'on fasse périr, en les murant, tous les faiseurs de maléfices, qui, lorsqu'ils ne tuent pas, causent des maladies, des divorces, l'impuissance à engendrer, beaucoup de pertes d'animaux, de blés, de fruits, etc.

En somme les inquisiteurs s'appuyaient sur cent trois bulles papales.

Saint Charles, dans son premier concile provincial : *Magos et maleficos, qui se ligaturis, nodis, characteribus, verbis occultis mentes hominum perturbare, morbos inducere, ventis, tempestati, aeri ac mari incantationibus imperare posse sibi persuadent aut aliis pollicentur, ceterosque omnes, qui quovis artis magicæ et veneficii genere pactiones et fœdera expresse vel tacite cum dæmonibus faciunt, episcopi acriter puniant et e societate fidelium exterminent.* Act. 5.

Après la visite de monseigneur Bonomo dans le diocèse de Côme, vient un édit de l'évêque Philippe Visconti sur la manière d'exorciser : « Qu'on ne charge de cette fonction qu'un petit nombre de prêtres ; que ceux-ci interrogent préalablement le médecin pour savoir si la maladie dépend de causes physiques, ou des vexations du démon ; qu'ils ne la remplissent jamais hors de l'église paroissiale, et sans avoir le surplis et l'étole ; que deux parents ou deux personnes probes assistent à la cérémonie, s'il s'agit de femmes, sans les toucher autrement qu'en imposant la main sur leur tête ; qu'on s'abstienne de donner des médicaments, comme aussi d'interroger le diable sur des choses curieuses ou superstitieuses.

des possédés ou des femmes lymphatiques et fanatiques, interrogent le démon sur l'avenir; les femmes qui conservent le diable dans des fioles et l'adorent, après avoir oint avec de l'eau ou de l'huile la paume de leurs mains et les ongles. Il finit par interdire de lire les livres d'astrologie, de faire l'ascendant, de tracer des pentagones et de pratiquer toutes les autres superstitions alors en crédit.

Wier affirme que les protestants se montrent plus convaincus encore que les catholiques de la vérité des assemblées nocturnes de sorciers; Tommasio (1) ajoute qu'ils n'osaient contredire Delrio, quoiqu'il eût parlé fort mal de Luther et de la réforme, et que des procès déplorables étaient continuellement intentés parmi eux. Luther, en effet, croyait aux œuvres du démon autant qu'une pauvre paysanne; Mélanchthon défend l'astrologie ou *destin physique* contre Pic de la Mirandole, et rapporte des cas nombreux prédits par des conjonctions de planètes; son opinion fortifie cette croyance parmi les réformés. Bèze taxait d'incrédulité le parlement de Paris, parce qu'il hésitait à condamner les sorcières à mort; à cette accusation, le conseiller du roi, Florimond de Remundis, se hâta de répondre, dans son *Antechrist : Nos registres témoignent du contraire.*

Le jésuite Frédéric Spée, noble Westphalien de Kaiserwerd, qui, par office, avait assisté beaucoup de condamnés à leurs derniers moments, et s'était convaincu de leur innocence, s'éleva avec force et succès contre ces boucheries légales. Il n'entreprit pas de contester ouvertement la possibilité de la magie, quoiqu'il laisse voir son incrédulité (2); mais il soutint que beaucoup étaient condamnés sans être criminels; il terminait par ces mots : « J'affirme sous serment n'avoir pas accompagné au bûcher une seule de ces femmes dont je pusse attester prudemment qu'elle fût coupable; autant m'en ont déclaré deux théologiens très-consciencieux, et pourtant j'ai employé tous mes soins à reconnaître la vérité. » Il suffisait, en effet, de mettre le public sur ses gardes pour être certain que la raison finirait par se faire jour et l'emporter sur des autorités aveugles. Du reste, il n'avait pas craint de heurter l'opinion commune, si bien que le pro-

(1) *De origine processus inquisitorii contra sagas*, § 81. Il attribue sans raison à Innocent VIII l'institution de la procédure inquisitoriale.

(2) *De tripudiis seu conventibus an unquam corporaliter fiant non parum dubitari potest : et utinam quis excutiat accuratius !*

testant Frédéric Bierling s'étonne qu'un catholique ait osé écrire des choses qu'un zélé partisan de la vérité se hasarderait à peine à formuler sans s'exposer aux huées (1).

Spée décrit d'une manière saisissante la nature et la marche de l'instruction criminelle. Les premiers soupçons de magie excitent à un degré incroyable la superstition du vulgaire, l'envie, la calomnie et les murmures. Tous les châtiments dont Dieu a proféré la menace dans les saintes Écritures sont réalisés par les sorcières; rien ne se fait par Dieu ou la nature, mais par elles. La foule s'ameute donc pour demander à grands cris que le magistrat procède contre des crimes qu'elle a créés par ses commérages, et le prince ordonne d'instruire. Juges et conseillers ne savent par où commencer, faute de preuves ou même d'indices. Cependant les instances redoublent, la multitude se récrie contre ces retards, qui lui inspirent des soupçons, les princes eux-mêmes sont convaincus, et c'est chose grave que de ne pas leur obéir en Allemagne, où l'on approuve tout ce qui leur plaît. Les juges cèdent alors et trouvent quelque issue pour entamer la procédure. S'ils diffèrent, ou si l'indignation les retient, on envoie un inquisiteur spécial, dont l'impéritie et la fougue sont appelées justice. Le zèle est excité par l'appât du gain, surtout chez les gens vils et chargés de famille, qui touchent quelques thalers pour chaque individu que l'on brûle; en outre, les inquisiteurs ont le droit d'exiger des paysans des contributions et des collectes éventuelles (2).

Lorsqu'il court, dans un village, des bruits de sorcellerie, l'inquisiteur à qui l'on s'adresse promet d'y aller extirper le fléau. Il envoie d'abord un exacteur pour recueillir des offrandes anticipées, et lui-même vient après; à la suite de deux ou trois instructions, la frayeur augmente et la relation des méfaits grossit; alors il feint de vouloir se retirer, et ne consent à rester qu'après avoir obtenu, par l'intermédiaire du même exacteur, de nouvelles offrandes.

Ces abus, et d'autres pires encore, étaient très-fréquents non-seulement en Allemagne, mais encore en Italie; le juge se fai-

(1) *De pyrrhonismo historico*, c. IV, § 5.

(2) La Peyrère, auteur d'une histoire du Groënland, à qui on demandait pourquoi il y avait tant de sorcières dans le Nord, répondit : *Parce que les biens de celles qu'on fait mourir sont confisqués, et qu'il en revient une partie aux juges.*

sait lui-même accusateur, recevait des dénonciations secrètes, admettait celles de personnes intéressées et s'appropriait une partie des biens des condamnés. Nous ne saurions citer un témoignage plus éloquent ni plus sévère que le code de procédure publié par l'inquisition romaine; ce code réprouve hautement les abus et prescrit des règles plus raisonnables et plus humaines; mais, sur une base fausse, on ne pouvait qu'aller d'erreur en erreur. L'inquisition romaine, proclamée la plus bénigne de toutes, tombait elle-même dans toutes ces énormités, auxquelles entraînait l'adoption de la procédure secrète.

Continuons à suivre, avec Spée, la marche de ces instructions criminelles. Si le dire d'un énergumène ou un bruit mensonger dénonce spécialement quelque humble et pauvre créature (1), elle est citée sans délai; mais, afin de ne point paraître céder uniquement à la rumeur publique, on se ménage un indice tout prêt, au moyen de ce dilemme : Ou Gaïa fut de mauvaise vie, et on peut la présumer encline au mal; ou sa conduite fut bonne, et c'est là précisément le masque que les sorcières ont l'habitude de prendre.

Elle est donc arrêtée, et ici se présente un autre dilemme : si elle se montre effrayée, c'est une preuve que sa conscience l'accuse; sinon, elle n'est pas moins coupable; car les sorcières ne manquent jamais de se proclamer innocentes.

Afin de se procurer ensuite d'autres indices, l'inquisiteur a ses hommes, rebut de la société généralement, chargés de s'enquérir de la vie antérieure de l'accusée. Or, il est impossible qu'il n'en ressorte pas quelque parole ou quelque fait susceptible de recevoir malignement une interprétation qui sente le maléfice; il est facile, en outre, de trouver des gens qui lui veulent du mal, et saisissent avec empressement l'occasion de se venger.

(1) Comment découvrir les sorcières? se demanda Rategno. Or voici sa réponse : « Soit par conjecture, soit par l'aveu de ses compagnes, car elles se connaissent entre elles au jeu, bien que le diable puisse avoir pris leur forme pour le sabbat. On les reconnaît encore si elles font fi du très-saint sacrement, si elles détournent la face de la croix, si elles menacent quelqu'un qu'il lui arrivera malheur, qu'il se trouvera mécontent, et s'il en advient ainsi réellement. Matthias Berlica parle d'un bouvier qui, pour connaître les sorcières, plaçait dans un sac autant de fils en paquet qu'il y avait de femmes dans son village. Après avoir dit certaines paroles, il se mettait à frapper rudement sur le sac à grands coups de bâton, puis il s'en allait de maison en maison, et s'il rencontrait quelque femme avec des meurtrissures, il la dénonçait comme coupable, et, mise à la torture, il fallait qu'elle avouât. »

Lorsque, par ces moyens, les charges se sont aggravées, elle est appliquée à la torture, si déjà elle ne l'a pas subie lors de son arrestation (1). On ne lui accorde ni avocat ni défense complète, attendu qu'il s'agit d'un crime exceptionnel; celui qui entreprendrait de la défendre serait appelé l'avocat des sorcières, et se mettrait en mauvais renom.

Le plus souvent toutefois, afin qu'on ne dise pas que la malheureuse a été privée de la faculté de se défendre, on se renferme dans les généralités, et on lui notifie les chefs d'accusation; mais, quand même elle parviendrait à les réfuter et à se disculper, on ne tient pas compte de sa justification, et l'emploi de la force continue; on la renvoie dans son cachot, pour qu'elle examine plus attentivement si elle doit persister dans son obstination. Or, elle est obstinée si elle déclare qu'elle veut se défendre, et malheur à elle si elle réussit pleinement! charge nouvelle, dit-on; car elle ne serait pas aussi éloquente si elle n'était pas sorcière.

Après l'avoir laissée la nuit à ses méditations, on l'entend de nouveau le lendemain, et on lui lit le décret de torture, comme si elle n'avait rien infirmé. D'abord, elle est examinée dans toutes les parties les plus secrètes de son corps par le tourmenteur, et ses cheveux sont rasés, pour qu'elle ne puisse conserver d'amulettes magiques contre la douleur; elle est alors appliquée à la torture, afin qu'elle révèle la vérité, c'est-à-dire, afin qu'elle s'avoue coupable. Quoi qu'elle dise encore, cela n'est pas, cela ne peut être la vérité, on la soumet d'abord à une torture légère, légère, disons-nous, en comparaison des autres, qui sont atroces; si donc elle se décide à un aveu, on dit qu'elle l'a fait

(1) Deux légers indices, est-il écrit, suffisent pour y appliquer un prévenu (Rategno, p. 87). Il n'est pas même besoin que l'inquisiteur et l'évêque ou son vicaire s'entendent pour cela (p. 79). Le juge peut, à son gré, apprécier les indices pour torturer. Qu'il ait moins de scrupule lorsqu'il s'agit de crimes plus secrets (p. 82). Qu'il essaye d'abord s'il y a quelque voie plus aisée pour arriver à la découverte de la vérité; que ceux dont il y a plus à espérer la vérité, soient tourmentés les premiers, les femmes les plus faibles, le fils avant le père, et en présence de celui-ci (p. 82). L'œil du juge donne la règle et la mesure au tourment (p. 84). Celui qui a moins de quatorze ans ne doit pas y être appliqué, lors même qu'on ne peut lui arracher la vérité par le fouet et les coups; les vieillards non plus, passé soixante-dix ans, ni les femmes reconnues véritablement enceintes. — Nous citons en note d'autres autorités, attendu que l'on pourrait supposer que Spée, comme intéressé, aurait donné dans l'exagération.

sans violence. Comment, après cette confession spontanée, ne pas la croire coupable, et ne pas la condamner sans scrupule? Mais elle nie : qu'importe! elle sera condamnée, car la torture, une fois qu'on l'a subie, ne lâche plus sa proie. Qu'elle confesse ou nie, il faut qu'elle meure. L'aveu fait, tout est dit; il n'y a plus à se rétracter, ce serait en vain. Si l'accusée s'obstine à nier, on répète la torture deux, trois et quatre fois (1), tant que l'on veut; dans les crimes exceptionnels, on n'a égard ni au temps, ni à la rigueur des tourments, ni à leur répétition.

Si, au milieu des angoisses, Gaïa roule les yeux de douleur, on dit qu'elle cherche son galant infernal; les tient-elles fixes? elle l'a trouvé; si son visage se contracte, c'est qu'elle rit; si elle ne rompt pas le silence, si elle s'évanouit, on dit qu'elle dort dans les tourments, par le maléfice de taciturnité. On peut donc la brûler vive, comme on a fait naguère de quelques-unes (c'est toujours le jésuite que nous laissons parler) qui persistaient à nier, après avoir subi la question à plusieurs reprises; les confesseurs et les religieux disent alors qu'elle est morte obstinée, impénitente, et qu'elle n'a pas voulu manquer de foi à son amant. Meurt-elle dans les tourments? c'est le diable qui lui a tordu le cou (2); en conséquence, le cadavre est traîné sur la claie par le bourreau, et enseveli sous le gibet.

Si néanmoins Gaïa ne succombe pas, et qu'on n'ose point la torturer sans d'autres preuves, ni la brûler sans qu'elle ait avoué, on la retient emprisonnée, toujours plus étroitement, un an même, jusqu'à ce qu'elle soit domptée; car on ne saurait jamais être disculpé ni libéré par les tortures subies, comme la justice le voudrait, et ce serait une honte pour les inquisiteurs de la relâcher après l'avoir arrêtée : crime ou non, elle doit être coupable, du moment où ils ont une fois mis la main sur elle (3).

On lui envoie des prêtres qui, sans expérience, poussés par un

(1) « Combien de fois peut-on réappliquer le prévenu à la torture, pour avoir rétracté ses aveux? dit Pegna (*Flores comm.*, p. 3). R. Deux ou trois. » Rategno s'exprime ainsi, p. 88 : « Si maintenant le prévenu nie après avoir avoué dans les tourments? Je réponds : Le prévenu est obligé de persévérer dans cette confession; sinon, les tortures se répètent jusqu'à la troisième fois. » Delrio cite un gentilhomme westphalien, qui, *vicies sævæ quæstioni subditus*, n'avoua point; mais le bourreau lui donna une boisson enivrante, et alors il céda.

(2) *Constitit flagitii reos in tormentis a dæmone fuisse strangulatos;* Ripamonti, *de Peste*, 115.

(3) *Perseverant ne videantur frustra cœpisse*, disait Tacite : ce qu'on peut appliquer à un grand nombre de procès dans tous les siècles.

zèle fougueux, et plus importuns que les bourreaux, harcèlent la malheureuse jusqu'à ce qu'elle se proclame coupable ; autrement, ils lui déclarent qu'elle ne pourra être sauvée, ni recevoir les sacrements. Comme on ne craint rien tant que de découvrir l'innocence, on se garde d'introduire auprès d'elle des prêtres sensés et calmes, ni personne qui puisse instruire le prince.

Tandis que Gaïa est en prison, les juges ne manquent pas d'imaginer des subterfuges, non-seulement pour se procurer de nouveaux indices, mais encore pour la convaincre. Quelques-uns, par surcroît, la font exorciser, changer de lieu et torturer de nouveau, pour savoir si l'enchantement de taciturnité a été détruit ; mais si rien ne réussit, ils l'envoient au feu.

Mon Dieu ! si elle doit périr, qu'elle avoue ou non, quel refuge lui reste-t-il ? Hélas ! infortunée, quel était ton espoir ? Pourquoi ne t'es-tu pas déclarée coupable le jour de ton arrestation ? Insensée, qui veux souffrir plusieurs morts, lorsque tu pourrais n'en subir qu'une ! Suis un bon conseil, fais-toi criminelle, et meurs ! D'aucune manière tu n'échapperas, car le zèle allemand ne l'entend pas ainsi.

Si quelque malheureuse, à force de tourments, s'est accusée elle-même, on ne saurait peindre sa misère ; non-seulement il n'y a plus de salut pour elle, mais encore elle est contrainte d'en accuser d'autres qu'elle ne connait pas, dont le juge inquisiteur ou le bourreau lui suggère souvent les noms, ou qu'elle a entendu désigner comme suspectes, ou comme accusées déjà ; or, comme celles-ci sont à leur tour obligées d'en dénoncer de nouvelles, on voit quelle besogne infinie il en résulte. Il faut donc que les juges coupent court aux procès, ou qu'ils condamnent leur propre système ; qu'ils brûlent et leurs gens, et eux-mêmes, et tout le monde, car les fausses dénonciations finiront par s'étendre à tous les individus, dont il sera facile de prouver la culpabilité, pour peu que le hasard s'en mêle ; à la fin, ceux-là même qui criaient le plus fort au feu, parce qu'ils ne prévoyaient pas que leur tour viendrait aussi nécessairement, seront enveloppés dans la proscription.

En effet, le jésuite raconte ailleurs qu'un moine fut accusé par plusieurs sorcières de s'être trouvé au sabbat à une heure où tous ses frères en religion l'avaient vu chanter dans le chœur, et qu'un prince d'Allemagne demanda à un autre si l'on pouvait intenter un procès à un individu dénoncé par dix ou douze sorcières ; comme le religieux lui répondit affirmativement, attendu que le

diable ne pourrait jamais simuler la personne d'un innocent, le prince lui montra les dépositions de quinze femmes qui attestaient l'avoir vu au jeu criminel, ce qui le confondit et le réduisit au silence.

Mais continuons, avec Spée, le procès dont il fait le récit supposé. Tandis que celui-là est en instance, et que les pauvres femmes que l'on torture en signalent d'autres, le bruit se répand que tel ou tel est dénoncé; ceux que l'on désigne, ou fuient, ce qui est un indice de culpabilité, ou ils demeurent, et c'est un signe que le démon les tient. Si l'un d'eux se présente aux inquisiteurs pour se défendre et affronter juridiquement le mal, c'est un indice; car on suppose qu'il est entraîné par sa conscience avant même toute enquête à son égard. Quoi qu'il fasse, la mauvaise réputation lui reste, et, lorsque, après un an ou deux, elle aura pris assez de consistance, il n'en faudra pas davantage pour qu'on le mette à la torture, bien qu'elle ait pour origine les premières dénonciations. Spée dit avoir vu des exemples de tout cela.

La même chose arrive à quiconque a été une fois calomnié par quelque malveillant. Ne se défend-il pas devant le tribunal? qui se tait, s'accuse; se défend-il? la calomnie se répand d'autant mieux. Les soupçons, l'espionnage et bientôt la renommée finissent par l'accabler. Rien de plus facile que de se trouver nommé pendant la torture; d'où résulte ce corollaire, que si les procès continuent, personne, quels que soient son sexe, sa fortune, sa condition, sa dignité, ne sera en sûreté, pour peu qu'un ennemi ou un détracteur ait répandu contre lui le soupçon de magie. Aussi, dit Spée, de quelque côté que je porte mes regards, la justice, si l'on n'y pourvoit, me paraît en extrême péril au temps actuel.

C'est ainsi que s'exprime cet intrépide jésuite, en ajoutant qu'il sait le moyen d'extirper les méfaits de cette espèce; bien qu'il n'ose l'indiquer, il est probable que c'est le même qui fut conseillé par Malebranche, c'est-à-dire la cessation de toute poursuite contre les sorciers.

Comme il fallait s'y attendre, une foule d'adversaires, surtout parmi les protestants (1), entreprirent de réfuter ce Beccaria anticipé; mais il obtint la récompense la plus désirable :

(1) Tels que BENOIT CARPZOVIUS, DANIEL SANNENT, CHRISTOPHE CRUSIUS, MÉRIC CASAUBON, ÉRIC MAURICE, THÉOPHILE SPIÉLIUS, JOSEPH GLANVIL, G. B. VAN HELMONT, CONRAD HARTZ, C. F. GARMANN.

plusieurs princes d'Allemagne, entre autres Jean-Philippe Scönbrunn, archevêque de Mayence, et le duc de Brunswick, abolirent ces procédures.

Dans le procès de Mora, en Dalécarlie, au dix-septième siècle, il est déclaré que les sorcières se rassemblent sur le Blocula, en Suède; qu'après avoir été baptisées par un prêtre du diable, elles font un repas frugal sans vin, et que parfois le diable retire de dessous elles le manche à balai, et les bâtonne en riant. Ce sont les déclarations textuelles; dans ces mêmes déclarations on trouve encore qu'une fois le diable étant malade, elles le traitèrent au moyen de saignées et de vésicatoires, et que la compagnie, dans la crainte de sa mort, fut dans un deuil général. Soixante-douze femmes et quinze enfants furent cependant brûlés sur de pareilles dépositions!

Trente ans auparavant, Antoinette Bourignon, qui avait fondé un hospice d'orphelines à Lille, crut avoir aperçu une foule de diablotins noirs voltiger au-dessus des élèves; elle les engagea à se tenir sur leurs gardes. Peu de jours après, l'une d'elles, qui avait été renfermée dans la chambre de discipline, s'échappe; interrogée sur les moyens qu'elle a employés, elle répond qu'elle a été délivrée par un diable avec qui elle avait fait un pacte dès son enfance. Bientôt toutes les jeunes filles se disent possédées; à les entendre, elles sont en butte à des attouchements nocturnes de la part du démon, et assistent aux danses du sabbat. On a recours aux exorcismes, puis aux procédures; une discussion s'engage entre les capucins qui croient, et les jésuites qui doutent; de leur côté, les parents accusent de magie la dame Bourignon, qui s'aperçoit combien il est dangereux d'exciter les jeunes imaginations. 1680.

De nombreux cas de magie se produisaient en Angleterre; il en est fait mention dans les statuts de Henri VIII, de Jacques Ier, d'Élisabeth, sous laquelle eut lieu un procès fameux de sorcières à Warbais. Barrington, sur le vingtième statut de Henri VI, évalue à trente mille le nombre des victimes que firent ces procès. Le roi Jacques écrivit un traité sur les esprits malins et les artifices des sorcières; cette opinion devint alors à la mode par adulation envers le roi, et le parlement publia ce décret : « Si quelqu'un a recours à des invocations ou conjurations « d'esprits malins, prend conseil d'un démon, s'entretient avec

GODEFROI VOIGZIUS, professeur à Hambourg, dans une thèse *de Conventu sagarum ad sua sabbata*, soutint la réalité de leurs assemblées nocturnes.

« lui et l'emploie ou le récompense ; enlève de la tombe un « homme, une femme ou un enfant, ou bien la peau, les os- « sements ou toute autre partie du cadavre pour les employer « à des sortiléges, à des œuvres magiques ou des conjurations ; « se livre à une pratique quelconque de sorcellerie, de magie ou « de conjurations, pour qu'une personne soit tuée, offensée, « blessée, exterminée ou estropiée dans quelque partie de son « corps, celui-là qui le fera ou sera convaincu de l'avoir fait « perdra la vie. »

C'était pire encore en Écosse, surtout après la réforme. Le soixante-treizième acte du neuvième parlement de la reine Marie décréta la peine de mort contre les sorciers et ceux qui les consultent. Les procès se généralisèrent sous Jacques VI, comme instrument de calomnies ; les sorcelleries apparaissent surtout
1594. dans les causes d'empoisonnement. On en rapporte un, entre autres, qui aurait été tenté par des moyens magiques sur le roi Jacques et sa femme. Une fille de service nommée Gélis Duncan, sur qui tombaient les soupçons à cause de certaines cures extraordinaires, fut mise à la torture. On lui serra la tête avec une corde, et ses doigts furent pressés au moyen de coins ; mais, comme on ne put lui arracher un aveu, on en tira la conclusion qu'elle avait fait un pacte avec le diable. Enfin, on découvrit une tache livide qu'elle avait sur la poitrine, et le charme aussitôt fut rompu ; alors elle avoua ses sortiléges et de nombreux complices, dont on arrêta une quarantaine, parmi lesquels se trouvaient de grandes dames. Le principal accusé était un certain Cuningham, appelé le docteur Fian et le Maître, qui fut soumis à d'horribles tortures ; on lui serra d'abord la tête avec violence, puis on lui comprima jusqu'à trois fois les jambes dans des brodequins ; vaincu par la douleur, il confessa les horribles détails de la haute trahison pour laquelle il avait eu recours aux maléfices ; mais à peine est-il délivré, qu'il rétracte ses aveux. Son martyre recommence ; on lui enfonce sous les ongles de petits clous à deux pointes, on lui écrase les doigts, et pourtant il résiste ; nouvelle application de brodequins, qui ne font qu'une plaie de ses jambes, d'où sortent les os à travers les chairs déchirées. Enfin, il rendit compte de tout, mais avec des circonstances si ridicules, que Jacques s'écria : *Ces gens-là sont de grands imposteurs !*

Ce roi, qui jamais ne manquait d'assister à l'interrogatoire, voulut, en véritable amateur de diablerie, voir la Gélis Duncan

exécuter la danse du sabbat ; il savait que le diable lui avait tendu plusieurs fois des piéges, mais inutilement. Un jour qu'il avait entrepris un voyage par mer, les esprits infernaux se réunirent pour sa perte. Fian avait écrit des lettres de convocation ; cent sorcières, au moins, répondirent à son appel, s'embarquèrent dans des cribles et des tamis, et déchaînèrent la tempête. Lorsqu'elles eurent mis pied à terre, elles commencèrent à boire dans leurs tamis, et s'en allèrent en procession à l'église de North-berwick, où le diable apparut au milieu d'elles ; toute la bande alors fit le sabbat avec des cérémonies décrites de point en point dans l'enquête, et l'on condamna au feu un grand nombre de personnes, dont quelques-unes de grande distinction. D'autres procès furent faits dans cette contrée par les réformés, surtout par les puritains, qui, dans leur assemblée de 1640, ordonnèrent à tout ministre de leur secte de tenir note des sorciers de sa paroisse, et de les traduire devant le juge.

Kowel, l'un des hommes les plus éclairés de son temps et historiographe du roi, croit aux sorcelleries, et approuve les supplices infligés en 1646, époque où les seuls tribunaux d'Essex et de Suffolk firent justicier plus de deux cents personnes, pour crime de sorcellerie. Le docteur Granville, précurseur de Hume dans le scepticisme systématique, croit pleinement aux sorcières et aux apparitions (1). En 1651, l'Anglais Pordage vit, avec ses savants disciples, les puissances infernales traverser de sombres nuages sur des chars traînés par des lions, des dragons et des tigres ; elles étaient suivies par d'autres esprits de l'abîme aux oreilles de chat et tout contrefaits ; on pouvait tenir les yeux fermés, car on les voyait avec les yeux de l'esprit et non avec ceux du corps. Vers 1670, Aubrey parle, dans son journal anglais, d'une apparition et de possédés, comme d'une chose ordinaire. Zacharie Grey, éditeur de l'*Hudibras*, atteste avoir vu la liste de trois mille victimes tuées par sortilége en Angleterre durant le long parlement. En 1661, première année de la restauration, la cour judiciaire de l'Écosse prononça vingt condamnations pour crime de ce genre ; souvent des commissions particulières furent données, surtout à des prêtres, pour instruire de semblables procès.

Nous ajouterons un fait qui eut de l'importance dans l'avenir.

(1) *Considérations philosophiques sur l'existence des sorcières* ; Londres, 1666.

Vers la fin de l'an 1600, miss Shaw, jeune fille de Paisley, en Écosse, fut un jour battue par la servante de la maison; elle se mit à crier que celle-ci voulait l'ensorceler, et, dans sa colère, eut des convulsions qui semblèrent venir à l'appui de l'accusation. La servante, grâce à l'emploi des moyens habituels, se reconnut coupable, et dénonça une foule de personnes, dont vingt furent condamnées à diverses peines; on en brûla cinq, et une autre fut étranglée dans la prison par le démon. Miss Shaw, saisie d'horreur ou de repentir, adopta une vie de retraite et de travail; elle se mit à filer du lin et du chanvre avec une telle perfection, qu'il lui vint de nombreuses commandes du dehors. Afin d'y satisfaire, elle étendit sa manufacture, et dès lors commencèrent le renom du fil d'Écosse et la prospérité de Paisley; on y fabrique aujourd'hui pour 150,000 livres sterling de fil, et pour environ deux millions et demi sterling de batistes, mousselines, toiles et gazes.

A cette époque, les magistrats, mieux inspirés, dirigèrent les interrogatoires de manière à obtenir du jury un verdict de non culpabilité; cependant une vieille femme de la paroisse de Loth fut brûlée en 1708. Le chef de justice Powel chercha inutilement, en 1711, à démontrer l'absurdité du procès intenté à Wenham; les jurés le déclarèrent coupable. Alors il leur demanda s'ils le croyaient vraiment coupable d'avoir eu communication avec le diable, sous la forme d'un chat. La réponse fut affirmative, et, certes, elle suffisait pour garantir que le condamné obtiendrait sa grâce. On pendit en 1716 mistriss Hicks et sa fille, pour avoir donné leur âme au diable, et soulevé un ouragan en tirant leurs bas pour les savonner.

Dans le Massachusetts, surtout de 1688 à 1692, les Anglo-Américains continuèrent les procès de sorcelleries, sous l'impulsion du ministre Cotton Mather, qui s'appuyait sur la Bible (1).

Le parlement de Paris, en 1617, condamna, mais pour voiler une vengeance politique, la maréchale d'Ancre comme sorcière. En 1634, Urbain Grandier, curé de Loudun, fut accusé de magie par les religieuses ursulines de cette ville, et condamné au feu sur la déposition d'Asmodée, d'Astaroth, de Cédon et autres esprits qui avaient obsédé les sœurs. Les docteurs de Sorbonne déclarèrent toutefois qu'il ne fallait pas croire au diable, parce qu'il est menteur; mais le véritable crime de Grandier était d'avoir

(1) Bancroft, *Hist. des États-Unis*, chap. XIX.

écrit contre Richelieu ; car alors, comme en tout temps, les procédures secrètes furent des instruments assurés pour satisfaire la haine, l'avarice ou l'ambition. Le parlement de Normandie condamna aussi une sorcière à mort ; mais Louis XIV commua la peine. Comme des plaintes s'élevèrent, il publia l'édit de 1682, dans lequel il réprouve la prétention d'exercer des pouvoirs surnaturels ; ainsi, ce n'est qu'après de longs détours que la vérité peut atteindre l'erreur et l'extirper.

Hauber dit, dans la *Bibliothèque magique*, qu'il y eut à Wurtzbourg, de 1627 à 1629, vingt-neuf exécutions de cinquante-sept sorciers, parmi lesquels se trouvaient des vieillards, des femmes, des enfants, des étrangers, des prêtres, un sénateur et une très-belle jeune fille. A Linden, de 1660 à 1664, on brûla trente personnes sur six cents habitants. On conserve au château de Gleichenberg le protocole de quarante causes de sorcières envoyées au bûcher, de 1689 à 1691 ; dans les archives d'Hafeld, en Istrie, on trouve l'instruction d'un procès célèbre intenté en 1674 et 1675, à la suite duquel plusieurs sorcières furent condamnées au feu.

La littérature elle-même prit à tâche d'attiser ces feux ; une ballade fut publiée en 1629, avec la musique et des images qui représentaient ces aventures diaboliques : cette nouvelle propagande contribuait à leur donner crédit. Hermann Sampson imprimait à Riga, en 1626, neuf sermons contre les sorciers ; cependant, dès 1631, on avait publié en Allemagne la *Cautio criminalis*, qui battait en brèche la procédure inquisitoriale. Treize personnes encore étaient brûlées en 1729 à Ségedin, en Hongrie ; mais, lorsqu'en 1749, Marie-Renée de Wurtzbourg fut livrée aux flammes, l'horreur fut générale, et la voix de la raison trouva partout de la sympathie.

Le docteur Merklin recueillit, en 1698, la série des maladies attribuées à des enchantements (1) ; mais il ne laisse pas de-

(1) *Sylloge physico-medicinalium casuum incantationi vulgo adscribi solitorum, maximeque præ cæteris mirabilium, decurias* VI *complectens, cum inspersis partim, partim subnexis huc spectantibus judiciis et curationibus. Cui loco mantissæ accesserunt : I. Questio solemnis, an monstruosa varia illa excreta revera in corpore fuerint, vel extrahantur ? an vero præstigia dæmonis sint, extra saltem talia in corporis superficie ostentantis ? II.* HELMONTII, *Tract. de receptis injectis : de injectis materialibus : de injaculatorum modo intrandi. III.* LEVIN FISCHER, *De morbis magice per sagas inductis naturaliter curandis. IV.* BARTHOLOM. CARRICHTERI, *Ratio medendi morbis ab incantatione dependentibus, nunc pri-*

viner s'il y croit ou non; il décrit du reste, avec une précision scientifique, des cas très-singuliers relatifs, en général, à des personnes guéries après avoir émis ou rejeté des corps étrangers. Il pense que ces corps peuvent être introduits par des sorciers, mais qu'il appartient à l'art médical d'aider à guérir le mal (1).

Une sorcière encore fut brûlée à Glaris en 1786, lorsque déjà, depuis deux siècles, de pareilles condamnations avaient cessé dans les autres cantons. Genève eut son dernier procès en 1652, après s'être montrée d'une rigueur excessive dans ces sortes d'accusations.

Lorsque Tommasio combattit, en 1701, la sorcellerie et la magie à l'université de Halle, en s'appuyant sur les arguments de Bekker, il trouva en Allemagne beaucoup de contradicteurs. En France, 1725, Boissier se fit l'antagoniste du médecin Saint-André, et s'efforça de prouver que « tout ce que l'on raconte des faits magiques et des assemblées nocturnes des sorcières est de la plus grande vérité. »

Mais les sciences, qui avaient fait des progrès, apportèrent l'explication de plusieurs phénomènes regardés jusque-là comme miraculeux. La médecine donna la raison, ou démontra l'analogie de cas nombreux. La jurisprudence enseigna que l'aveu du prévenu ne doit pas suffire pour la condamnation. Lorsqu'on pesait mûrement le fait qui excitait le plus de surprise, c'est-à-dire la concordance des différentes dépositions, on trouvait qu'elle se réduisait aux seules généralités, attendu que tous en avaient entendu parler; les questions étaient posées dans ce sens, au point que souvent il ne s'agissait que de répondre oui ou non. Dans un procès de Linden, l'inquisiteur était un vieux soldat; il voulut donc savoir ce que les autres n'avaient jamais songé à de-

mum latinitate donata : *V. Collectanea et secreta myliana ad morbos magicos, maximam partem e germanica in latinam linguam translata, et nunc primum publicam in lucem emissa. Collegit, adornavit, edidit* D. GEORG. ABRAHAM MERCKLINUS, *ducal. et reipubl. Norimberg., medic. ord.*, etc. *Norimbergæ, impensis Johannis Ziegeri et Georgii Lehmani anno MDCXCVIII.*

(1) Voici des cas qui méritent l'attention des médecins : « Levin Fischer offre, comme des symptômes des maladies produites par enchantement, l'horreur du pain, des inquiétudes, des attaques d'épilepsie, la répugnance pour les médicaments qui n'amènent aucun résultat. Si le malade enfonce son bras dans une fourmilière, il ne sent pas les morsures. Si son urine, mise sur le feu dans une marmite neuve, bout, il n'est pas ensorcelé, car celle des gens qui sont sous l'influence d'un maléfice ne bout jamais.

mander, les noms des officiers et des principaux capitaines de l'enfer; on dit qu'il obtint à cet égard des réponses précises.

La littérature n'était pas comprise alors comme l'institutrice du peuple; aussi, les adversaires de la magie eux-mêmes ne traitaient la question qu'à l'aide de textes et de lois que les doctes seuls pouvaient comprendre; on ne s'adressait pas au peuple, et le peuple restait dans ses illusions. Jérôme Tartarotti, de Roveredo (1), fut le premier en Italie qui porta la question au tribunal du public; il nia l'existence du sabbat et réfuta surtout Delrio ; mais il rétrécit le débat, puisqu'il accepta et soutint même la vérité de la magie. La puissance immédiate du démon admise, on ne voit pas comment il pouvait lui refuser la faculté de transporter aussi les sorciers d'un lieu à un autre; il se bornait à dire que, dans des cas spéciaux, il répugnait au bon sens de croire à ces voyages des sorcieres et, surtout, à leur nombre.

Qu'on ne dise pas qu'il fut obligé de faire cette concession à son siècle; car, lorsque Jean-Renaud Carli (2) et Scipion Maffei (3) étendirent cette dénégation à tout art diabolique immédiat, Tartarotti crut qu'il était de son devoir de les combattre, et de démontrer qu'en taxant les sorcières d'illusions, il n'avait pas enteudu mettre en doute la puissance du démon. Tant la raison humaine a besoin de force pour se soustraire aux préjugés de l'éducation (4)!

(1) *Del congresso notturno delle Lamie*, libri III. Roveredo, 1749.

(2) *Lettere del Pr. G. R. Carli al sig. Tartarotti, intorno all' origine e falsità della dottrina dei maghi e delle streghe.*

(3) *Arte magica dileguata;* Vérone, 1750.

On vit paraître à Venise, dans la même année, une réponse intitulée *Osservazioni sopra l'opuscolo Arte magica dileguata d'un prete dell' Oratorio*, pour démontrer, à l'aide de passages des saints Pères, que des sorciers et des sorcières ont existé avant et après Jésus-Christ.

(4) Ceux qui veulent d'autres renseignements sur ce délire pourront consulter aussi :

Calmet, *Sur l'apparition des esprits et sur les vampires.*

Le Brun, *Hist. des pratiques superstitieuses.*

Le Gendre, *Traité de l'Opinion.*

Constantin Grimaldi, *Della magia naturale, artificiale*, etc.

Fra Paolo Sarpi, *Discorso sopra l'inquisizione dello Stato Veneto.*

Philippe de Limbrock, *Hist. de l'inquisition.*

Lami, *Lezioni di antichità etrusche*, XV, XVI, XVII.

Mazoni, *Origini della lingua italiana*, III, 880, 1043, 1076, 1360.

Cantu, *Storia della diocesi di Como*, VII, 97 et suiv.

Le père Concina, qui, même après 1750, admettait dans son vaste ouvrage tous les prodiges des sorcières et, surtout, leurs relations charnelles avec les démons, conformément à l'opinion commune (1), prouva combien l'opposition était puissante.

On ne trouvera pas que nous nous soyons trop étendu sur cette matière, si l'on pense qu'elle est la révélation du double fléau suspendu sur la tête de ces hommes, si heureux, si gais, du seizième siècle : la terreur des puissances malfaisantes et le glaive d'une justice horrible dont les poursuites étaient inévitables. Nous aurons d'ailleurs à parler, dans la suite de ce livre, d'hérétiques contre lesquels on dirigea les mêmes procédures, pour leur appliquer les mêmes supplices, et des peines qui s'étendaient jusqu'à leurs enfants (2) ; or, il est utile, selon nous, de signaler toutes les erreurs, celles des doctes aussi bien que celles des ignorants, et les atrocités, violentes ou légales, des siècles passés, parce que chaque époque a les siennes. Un jour vient où les hommes, devenus meilleurs, jettent l'infamie et la malédiction sur les crimes qui ont affligé l'humanité.

(1) *Communis catholicorum sententia docet re ipsa hanc commixtionem dæmonum mulierumque accidere.* Theol. Christ., tom. III.

(2) « Les fils des hérétiques, quoique bons catholiques, sont privés de l'héritage paternel. Les héritiers sont obligés d'accomplir la pénitence imposée au coupable. On peut priver de leurs offices et dignités les fauteurs, les fils, les héritiers des hérétiques (p. 45). On peut déclarer un individu hérétique après sa mort, et confisquer ses biens ; car le crime d'hérésie ne s'éteint pas même par la mort. Il ne revient rien des biens confisqués au diocésain ; il en est donné un tiers à la commune où la condamnation est prononcée, l'autre aux officiers du saint-office ; le reste est employé pour favoriser la foi et extirper les hérésies. » Rategno, *Lucerna inquisitorum.*

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE DU LIVRE QUINZIÈME
ET DU QUATORZIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUATORZIÈME VOLUME.

HISTOIRE MODERNE.

FIN DE LA TABLE DU QUATORZIÈME VOLUME.

UME.